

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google



Digitized by Google

4° Ft. sing. 1351 a/1

VOYAGE

PITTORESQUE

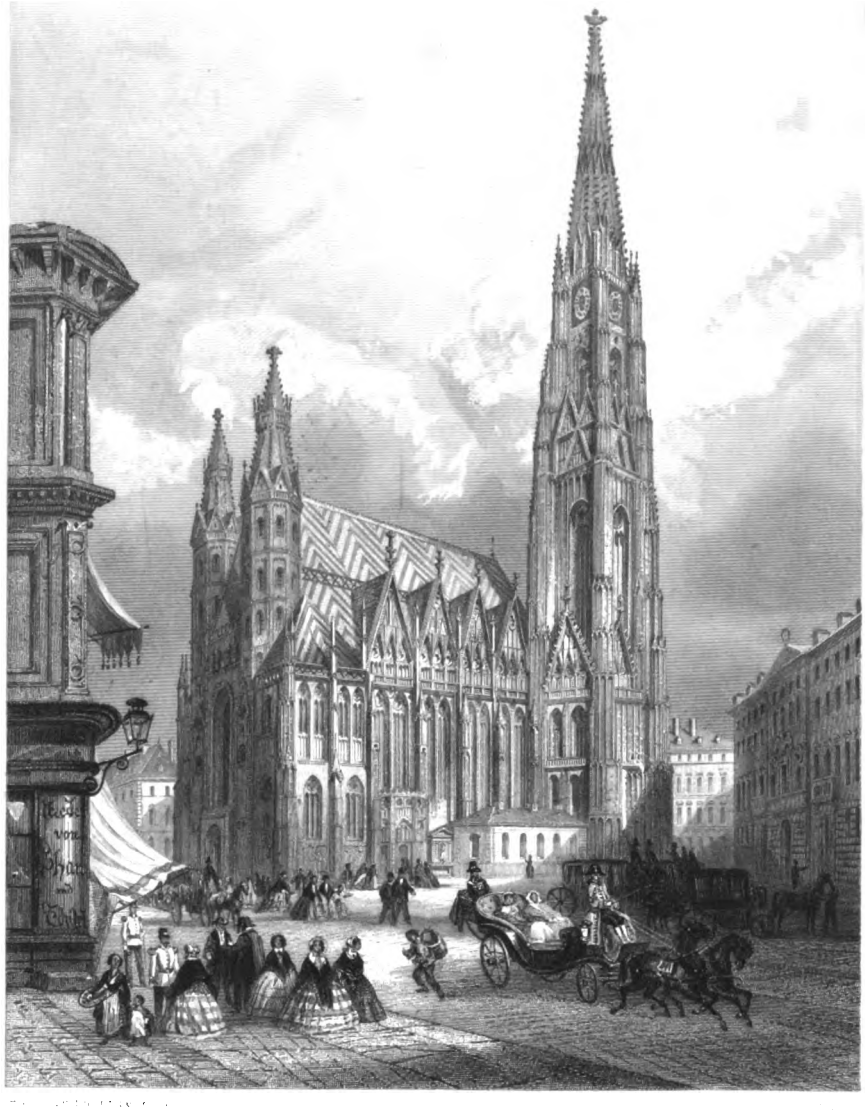
EN ALLEMAGNE

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

Digitized by Google

Digitized by Google



CATHÉDRALE DE VIENNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

PITTORESQUE

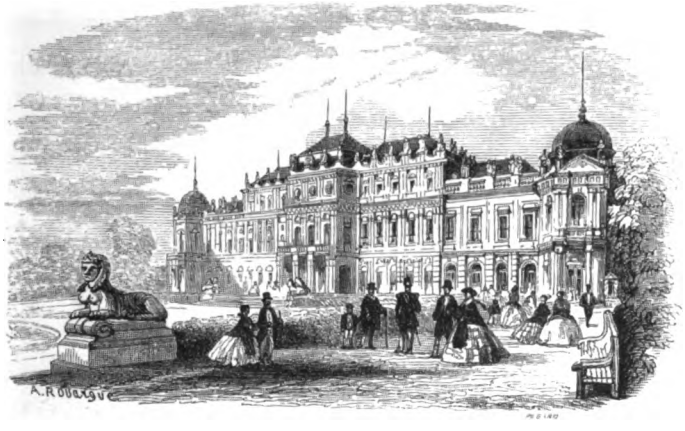
EN ALLEMAGNE

PARTIE MÉRIDIONALE

PAR

M. XAVIER MARMIER

ILLUSTRATIONS DE MM. ROUARGUE FRÈRES



PARIS

MORIZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ

Tous droits réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

Souvenirs de l'Allemagne. — Départ. — Strasbourg. — La flèche de la cathédrale. — Le pays de Bade. — Le sommeil de Carlsruhe. — La bijouterie de l'Allemagne. — Les Lohnkutscher. — Une vieille connaissance. — Un dîner d'auberge. — L'hôtelier allemand. — Ludwigsbourg; la légende de l'anneau. — Eberhard et la comtesse Gräwenitz. — La Lore Lay. — Ohlenschläger. — Schiller. — Son enfance. — Ses premières études. — L'école de Iahn. — L'école académique.

J'y reviens encore à cette Allemagne qui fut le rêve de mes premières années, le but de mes premiers voyages, le gymnase de mes premières études en pays étranger.

Que j'étais jeune, quand j'apprenais à balbutier sa langue, à cadencer les vers de ses poëtes aimés, et quand je m'en allais avec mon léger bagage d'écolier, m'installer dans mon humble demeure chez ma bonne vieille hôtesse de Leipzig !

Alors, je ne m'occupais guère des divisions topographiques du vieil empire germanique, des rivalités et des ambitions de ses princes, ni de son *Zollverein*, ni des débats de sa diète de Francfort, ni de ses querelles d'économistes, ou de savants, les plus âpres querelles du monde des écrivains.

Dans le prestige de mon imagination, l'Allemagne entière m'apparaissait comme un de ces vastes horizons, qu'on entrevoit sous un ciel d'azur, dans un vague réseau de lumière, dans un calme solennel, et dont on ne peut se lasser de contempler les lignes vaporeuses et qu'on peuple d'images féeriques.

C'était pour moi comme une terre privilégiée où planait encore

Digitized by Google

Astrée la fidèle déesse, qui ne se résolut à abandonner notre globe que lorsque les autres dieux l'avaient depuis longtemps délaissé, lorsqu'à son âge d'or succédaient les siècles de fer. C'était une sorte d'Atlantide lumineuse et paisible dans le tourbillon du monde, et l'idiome de cette contrée résonnait à mon oreille comme une musique nouvelle, et tout ce qui m'environnait se transformait dans mes rêves en fictions idéales.

Alors, il me semblait que tous les tilleuls du Rosenthal murmuraient dans le balancement de leurs rameaux un chant d'amour, qu'au détour de chaque vallée, au bord de chaque ruisseau, on devait rencontrer une Clara, ou une Gretchen couronnée de *Vergiss mein nicht;* qu'à tous les foyers, on racontait les *Kinder und Haus märchen* des frères Grimm ; que le soir, dans toutes les prairies, les elfes recommençaient leurs danses aériennes, tandis que les mains forgeaient leurs anneaux d'or et d'argent dans l'enceinte des collines, tandis que la cloche des vieux manoirs s'ébranlait sous la main des esprits invisibles, et qu'on voyait passer dans les airs la bande effrénée du féroce chasseur.

L'Allemagne, la rêveuse Allemagne, a, de même que la Suède et la Norvége, l'Angleterre et l'Écosse, peuplé les eaux, les bois, les cimes des montagnes, les entrailles du sol, d'une légion d'êtres surnaturels, et je me complaisais dans ce naïf panthéisme, et j'en recherchais avec avidité les légendes traditionnelles. O poésie !

Une de ces légendes raconte qu'un pauvre berger des montagnes du Harz découvrit un jour, au pied du Kyffhauser, une fleur d'une beauté extraordinaire. Il la cueille, et la met à son chapeau pour l'offrir le soir à sa fiancée. En continuant sa marche habituelle avec son troupeau, tout à coup, à l'endroit où il n'avait jamais vu qu'un rempart de rocs, il aperçoit une grotte profonde. Il y entre bravement. Les parois de cette grotte étincellent comme des murailles de cristal, et son sol est parsemé de pièces d'or. Le berger en recueille en un instant une quantité. Au moment où il allait se retirer, avec son trésor, la voix d'un être invisible lui crie : N'oublie pas le

Digitized by Google

meilleur. Il s'arrête, se baisse pour prendre encore quelques ducats, puis s'éloigne, dans l'enchantement de sa fortune, avec la pensée de revenir au même lieu le lendemain. Mais il avait oublié la fleur merveilleuse à laquelle il devait le miracle de sa journée, et vainement il la chercha de tout côté, et vainement aussi il essaya de retrouver l'entrée de la grotte. Elle était à jamais fermée.

Cette fleur précieuse, cette fleur magique, qui commande aux êtres surnaturels, qui ouvre les arcanes de la création et révèle des trésors ignorés du vulgaire, n'est-ce pas la poésie du jeune âge? Heureux qui la possède, heureux qui la garde et ne l'oublie pas en un calcul trompeur.

Plus tard, j'ai de nouveau parcouru les grandes cités et les petits États de l'Allemagne. D'autres voyages en de lointaines régions, et d'autres études n'avaient point effacé dans mon cœur les souvenirs de cette terre poétique. Mais cette fois :

A change came o'er the spirit of my dream [1].

Cette fois je voyais la grave et philosophique Allemagne toute émue des prodiges de la vapeur, et se lançant avec l'ardeur d'une fervente néophyte dans le mouvement industriel des chemins de fer. De toutes parts, ses ingénieurs ouvraient des clairières dans ses vieilles forêts, transperçaient ses collines, déroulaient les rails de fer dans ses vertes vallées. Les fiévreuses questions de hausse et de baisse remplaçaient dans les salons les calmes dissertations littéraires d'un autre temps; les sifflets stridents des locomotives étouffaient les concerts des musiciens ambulants, et les longues lignes de wagons entraient triomphalement dans des cités, où naguère on n'imaginait rien de plus commode et de plus expéditif que l'*Eilwagen* de Turn et Taxis avec ses *Bei chaise*. Cependant, il y avait là encore des maisons abritées comme autrefois sous l'égide de leurs dieux lares, des foyers de savants et de poëtes fidèles au culte du passé,

[1] Un changement se faisait dans l'esprit de mon rêve.
BYRON, *The dream.*

Digitized by Google

consacrés aux douces études, et en m'éloignant du tourbillon des grandes voies commerciales, en pénétrant dans les petits districts de la Saxe, de la Prusse, de l'Autriche, j'y retrouvais les habitudes primitives, la physionomie sereine, le *Gemuth* de l'ancienne Germanie.

Plus tard encore, je recommençais mes excursions, et un nouveau changement s'opérait dans l'esprit de mon rêve. Quel fatal et douloureux changement ! C'était après nos orages de 1848. L'Allemagne avait été emportée dans cette tempête comme une satellite dans le mouvement de la planète qui la régit. Le volcan de Paris avait répandu sa lave révolutionnaire jusqu'au delà du Rhin, jusqu'au delà du Danube. La terre germanique frémissait encore de sa violente commotion, et ses diverses populations se relevaient dans leur arène sanglante, fatiguées de leur lutte, appauvries par leurs désordres, humiliées par leurs déceptions.

Oh ! Dieu, puissent ces jours sinistres ne jamais revenir ! « Le réveil du lion, dit Schiller, est dangereux, la dent du tigre est effrayante ; mais ce qu'il y a de plus effrayant, c'est l'homme dans son délire. Malheur à ceux qui prêtent à cet aveugle éternel la torche, la lumière du ciel ; elle ne l'éclaire pas, mais elle peut, entre ses mains, incendier les villes, ravager les campagnes[1] ! »

Maintenant je retourne de nouveau en Allemagne, j'y retourne comme à la demeure d'un vieil ami, dont on reconnaît la faiblesse, dont on ne se dissimule point les défauts, mais vers lequel on se sent irrésistiblement entraîné par un ferme sentiment de cœur, par le souvenir de ses meilleures années. Je veux la revoir depuis les champs fleuris de ses États méridionaux jusqu'aux mornes plaines de sable de ses régions septentrionales, depuis les rives radieuses de sa mer Adriatique jusqu'aux sombres plages de l'Elbe et du Weser. Je veux la revoir dans ses royales cités, et dans ses rustiques villages, dans le développement de ses forces intellec-

[1] Die Glocke.

Digitized by Google

tuelles, et dans le charme silencieux de ses sites romantiques. Je veux la revoir dans toute son étendue, cette Allemagne que j'ai tant aimée. Qui sait si jamais je pourrai la revoir !

Tempora labuntur, tacitis que senescimus annis
Et fugiunt fraeno non remorante dies [1].

Allons! Par le boulevard Sébastopol, Paris s'est fait une nouvelle voie, comme une grande voie romaine du côté de l'Allemagne, et l'embarcadère de Strasbourg est là qui ouvre ses vastes arceaux à ses légions de voyageurs.

C'en est fait de nos anciennes messageries, de nos grosses lourdes voitures qui s'ébranlaient si difficilement. Le chemin de fer est l'un des éclatants symboles de la société actuelle, active et bruyante, sans trêve et sans repos, avide d'émotions, et dans ses plus graves désirs, comme dans ses plus légères fantaisies, courant à son but avec une fiévreuse impatience. Le chemin de fer n'admet pas dans son programme un instant de retard. L'heure sonne. On va partir, on part, on est parti.

Saluons en passant la cathédrale de Meaux où retentit la grande voix de Bossuet; Château-Thierry où naquit La Fontaine; Épernay dont le nom voyage sur de fragiles flacons jusqu'aux dernières extrémités du monde; Nancy où succomba dans une de ses impétueuses expéditions Charles le Téméraire, et où Stanislas l'ami, le protégé d'un autre souverain plus téméraire encore, de l'inflexible Charles XII, se fit bénir de ses nouveaux sujets. Saluons l'ombreuse vallée de Sarrebourg et Saverne où l'un des fils de la maison de Furstemberg se bâtit au dix-septième siècle un royal château, et la flèche de la cathédrale de Strasbourg qui surprend de si loin les regards.

— Qu'on abatte cette flèche insolente! s'écria un jour un des

[1] Le temps s'écoule, et d'année en année en silence nous vieillissons, et les jours passent, et nul frein ne les arrête. OVIDE.

Digitized by Google

fougueux sectaires de la Convention, elle outrage par sa hauteur les principes d'égalité.

— Qu'on rase la ville de Strasbourg, s'écriait à son tour l'implacable Görres après les campagnes de Napoléon en Allemagne, et qu'on ne laisse subsister que la tour de la cathédrale comme un monument de la vengeance des nations.

Grâces au ciel, ces vœux insensés ne pouvaient s'accomplir, et l'édifice d'Erwin de Steinbach auquel toute une fervente communauté travailla de génération en génération pendant quatre siècles subsiste encore dans sa suprême grandeur, et sa merveilleuse tour avec ses colonnettes et ses dentelures, ses statues de saints et d'apôtres, et ses bouquets de fleurs, s'élance au milieu des plaines fécondes de l'Alsace, plus haut que toutes les tours des citadelles, plus haut que l'orgueilleuse pyramide de Chéops dans les champs de sable de l'Égypte, et une noble cité, l'une des plus grandes, l'une des plus intéressantes cités de notre chère France, s'épanouit dans ses fêtes et dans son labeur autour de cet éternel monument d'un âge de foi et de candeur.

On ne peut la voir sans un vif sentiment d'intérêt cette curieuse cité si française de cœur, et en même temps tout imprégnée encore de son vieil élément germanique. On ne peut y résider quelque temps sans l'aimer. Pour moi, si je m'y arrêtais, j'aurais trop de peine à la quitter. N'ai-je pas là des amis qui me retiendraient d'une main vigoureuse et me ramèneraient dans leur Kränzel? Si je fais quelques pas de par delà les Contades, ou la Robertsau, ne verrais-je pas s'ouvrir sous de frais rameaux au bord de l'Ill ou du Rhin la porte de plus d'une maison où je me laisserais bien vite enlacer dans un cercle de famille et captiver par de doux souvenirs?

Non, non, cette fois je ne céderai pas à ces affectueux entraînements. Le voyage que j'ai résolu de faire est long. Le temps est court. Partons. En une demi-heure, la voiture de la maison rouge nous conduit à la limite de la terre de France. Nous traversons le Rhin sur son pont de bateaux mouvants qui bientôt doit être rem-

Digitized by Google

placé par un pont de fer et de granit, et quelques instants après, nous voilà dans le pays de Bade.

Quel joli pays si fertile et si varié ! Champs de blé et de maïs, forêts et prairies, vignes et jardins; partout le travail agricole intelligent et fructueux, et le mouvement commercial favorisé par le Necker et le Rhin qui, après de longs circuits, se rejoignent à Mannheim pour continuer ensemble leur voyage et s'écouler ensemble dans la mer du Nord. Partout de grands et beaux villages, et des fermes éparses d'un aspect attrayant comme les *cottages* anglais. A chaque instant, je crois voir une des idylles vivantes si naïvement décrites dans l'idiome populaire, dans le dialecte allemannique par Hebel, ou quelques-unes des blondes et fraîches figures qui ont servi de modèles à Richter, le charmant artiste.

A moitié chemin, une longue ligne de wagons se détache de notre convoi et se dirige vers Bade emportant là les premières colonnes de cette émigration du grand monde ou du demi-monde que la mode, l'ennui, ou quelque autre motif moins innocent chasse de Paris au retour du printemps. Déjà Bade s'est paré pour recevoir dignement ses tributaires ; les maîtres d'hôtel s'avancent avec empressement à leur rencontre, et le croupier les attend, sachant bien que quelles ques soient leurs résolutions, ils finiront par venir à peu près tous, se ranger autour de son tapis vert.

Pour nous qui n'avons nulle envie de lui donner cette satisfaction, nous continuons notre route vers Carlsruhe.

Depuis les premiers Guides de touristes jusqu'à M. Ad. Joanne, qui, pour l'Allemagne, la Suisse, la France, a porté au plus haut point de perfection cette œuvre spéciale de littérature, pas un Cicerone n'a omis de signaler la configuration particulière de la capitale du grand-duché de Bade, une exacte configuration d'éventail. Le château en est le nœud; les rues en forment les divers embranchements, et d'autres rues transversales en représentent les rubans. Je suis étonné que les voyageurs n'aient pas encore découvert en Chine, cette patrie de l'éventail, quelque ville du même genre bâtie par

Digitized by Google

Digitized by Google

CIVIL SERVICE.

Digitized by Google

Digitized by Google

cour ducale avec sa petite cohorte de soldats, et son entourage de diplomates.

Je dois dire pourtant qu'on trouve au château une bibliothèque considérable, un cabinet de médailles et un cabinet d'histoire naturelle ouverts sans difficulté à tous les curieux. Dès l'année 1790, il exista aussi près de là une académie de peinture qui a produit plusieurs artistes distingués. Enfin, Carlsruhe s'est fait un certain renom en Allemagne par ses ouvrages de joaillerie. Mais nos belles dames de Paris, habituées aux exhibitions de la rue de la Paix et des boulevards, ne pourraient voir, sans un profond dédain, ces pièces d'argenterie, ces broches et ces bracelets qui émerveillent les regards d'une candide Badoise. De plus, il n'est peut-être pas inutile de remarquer en passant que les bijoux d'Allemagne sont façonnés avec un alliage de métaux, où l'or pur n'entre que pour une très-faible part. Il n'est pas d'Allemands, riches ou pauvres, qui ne se mettent au doigt une de ces énormes bagues qu'on appelle des *chevalières*. Dans une mêlée sanglante, on pourrait en recueillir des boisseaux comme à la bataille de Cannes; mais les Carthaginois qui les ramasseraient n'en tireraient pas grand profit. Un juif, en les soumettant à l'épreuve de la pierre de touche, secouerait la tête d'un air fort peu rassurant.

Il existe encore à Carlsruhe une cohorte d'industriels empressée, active, qui cependant est déjà très-amoindrie, qui ne tardera pas à s'amoindrir encore dans l'absorption toujours croissante des chemins de fer, c'est celle des *Lohnkutscher*, c'est-à-dire des cochers de louage qui stationnent à la porte des hôtels, avec leur petite calèche attelée de deux chevaux étiques, attendant, sollicitant le voyageur et s'offrant à le conduire partout où il lui plaira d'aller, moyennant une vingtaine de francs par jour et le *Trinkgeld*, cet inévitable, cet éternel *bakschich* de la Germanie.

En voilà un qui s'approche de moi au moment où je sors de l'Erbprinz, et me salue comme une vieille connaissance.

J'ai vu ce coquin-là quelque part. Sur ma foi! c'est le même qui,

Digitized by Google

il y a quinze ans, me conduisait aux jardins de Schwetzingen, cette chétive imitation des jardins de Versailles, que je n'ai nulle envie de revoir. Dans ces quinze ans, comme il a vieilli le pauvre homme ! La dent du temps ! *Tempus edax*, les voyages, les fatigues, les soins de la famille, en un instant, il m'a conté dans son jargon, mélangé d'idiotismes souabes et badois, toutes ses misères, il m'a attendri par son accent de componction, et il a complété son œuvre en me jurant par plusieurs *Donnerwetter* que je n'étais pas changé le moins du monde, et qu'il m'avait reconnu de prime-abord. Le moyen de résister à un homme qui vous prie si humblement de lui faire gagner quelques écus, et qui ajoute que quinze années ont glissé sur votre front sans y imprimer une ride ! Un *vetturino* de Bologne m'aurait probablement prodigué le titre d'Excellence. Le Lohnkutscher, avec sa rusticité, est plus fin que son confrère d'Italie et touche plus sûrement à nos faiblesses humaines.

Je fais mon marché avec celui-ci pour me rendre à Ludwigsbourg, quoique sa voiture ait aussi terriblement vieillie, et que ses chevaux, dont il m'a vanté la vive allure, semblent avoir longuement souffert de la pénurie de sa famille.

Le voilà sur son siége, tout joyeux de faire claquer son fouet aux yeux de ses concurrents qui attendent encore un débonnaire voyageur, et moi assis sur des coussins dont nulle main officieuse n'a depuis leur premier jour de service humainement réparé les dégâts. Mais qu'importe ? La route est belle, le ciel serein, et le paysage assez riant pour récréer mes regards.

Nous passons par cette petite ville de Durlach, qui ne sut pas conserver son margrave, et dont les habitants expient aujourd'hui, dans leur appauvrissement, l'aveugle opiniâtreté de leurs ancêtres. Vers midi, nous arrivons à une autre ville située au confluent de trois ruisseaux qui descendent des montagnes de la Forêt-Noire à Pforzheim. C'est l'heure où, dans toutes les localités germaniques, l'atmosphère s'imprègne d'une odeur de choux, de pommes de terre et de bœuf bouilli. C'est l'heure où, dans chaque bourgade, le

Digitized by Google

maître d'hôtel préside à l'un des actes solennels de la journée, à l'ordonnance et aux joies du dîner. C'est l'heure où nous devons nous arrêter à l'une des scènes de mœurs qu'on retrouvera dans toute l'Allemagne.

Quiconque n'a pas vu dans l'exercice de leurs fonctions quelques-uns de ces débitants de produits culinaires ne peut se faire une idée de leur fière attitude. Plus la ville où ils ont établi le siége de leur empire gastronomique est petite, plus grande est leur importance. Que si, à leur qualité d'aubergistes, ils joignent le titre et les attributs de maîtres de poste, ce sont des personnages que le menu peuple regarde avec respect, que le bourgmestre lui-même salue avec empressement, qui s'immiscent dans l'administration de la commune et comme le *Wohl behaglich Wirth*, l'heureux aubergiste, si bien décrit par Goëthe dans son poëme d'Hermann et Dorothée, discutent, avec les notables de l'endroit, les questions gouvernementales de leur pays, ou les hautes questions politiques de l'Europe.

Si le Wirth de la petite ville a quelque fortune, une maison convenablement achalandée, avec un hangar pour remiser une voiture aristocratique, un appartement orné de meubles en acajou pour les voyageurs de distinction, et une grande salle pour les banquets et les bals de souscription, l'existence de ce Wirth est, sans aucun doute, pour la plupart de ceux qui l'entourent, l'idéal d'une félicité humaine.

Je ne parle pas des jours de triomphe, des heures à jamais mémorables où il voit s'arrêter à sa porte une berline aux panneaux armoriés, où il a l'honneur de recevoir un des dignitaires de ce monde, un général, un ambassadeur, qui sait? peut-être même un prince, ni de ces jours plus fréquents, mais non moins fortunés, où tous les fonctionnaires du canton se réunissent chez lui pour célébrer l'anniversaire de leur souverain, et prouver l'ardeur de leur loyauté par le nombre de leurs libations. Mais en dehors de ces grands événements, dans la simple régularité de sa vie habituelle, quel homme privilégié! Regardez et jugez.

Digitized by Google

Le matin, il s'asseoit en robe de chambre sur un canapé dans son cabinet, savoure une tasse de café, en fumant une longue pipe, puis regarde ses livres de compte, puis rallume une autre pipe, et de nouveau se repose ; car, nul être au monde ne chérit le repos, et n'en proclame les douceurs, et ne s'y livre avec autant d'abandon que le bourgeois allemand. *Man muss sich ruhen. Man muss sich bequem machen.* Il faut se reposer, il faut se mettre à son aise. Ce sont les mots qu'on entend à tout instant répéter dans les placides maisons d'Allemagne.

Malheureux ! disait l'ardent Arnauld de Port-Royal à un de ses disciples, vous parlez de repos ! N'avez-vous pas l'éternité tout entière pour vous reposer ?

Les Allemands devancent, autant qu'ils le peuvent en ce monde, cette jouissance de l'éternité. L'Italien a ses heures de sieste, les Orientaux ont leur kief. L'Allemand se ferait volontiers du matin au soir une sieste, et un kief interrompu par quatre à cinq bons repas. Ce qui m'a longtemps fait croire à l'immuable stabilité de l'organisation sociale des Allemands, c'est que je n'imaginais pas comment ils pouvaient trouver entre leurs heures de somnolence et leurs heures de dîner et de souper le temps d'organiser une émeute et d'élever une barricade. Peut-être que dans leurs dernières convulsions révolutionnaires n'ont-ils été si féroces que parce qu'ils étaient furieux de se déranger de leurs habitudes, et parce qu'ils voulaient en finir plus vite.

Mais j'en reviens à mon aubergiste, l'un des types caractéristiques de la bonne Allemagne.

Dans ce calme recueillement de sa matinée, le wirth n'est guère accessible à l'étranger. Ses *Kellner*, ses servantes, et, au besoin, sa femme qui est son premier ministre sont chargés de répondre aux demandes de ses hôtes. Quant à lui, il se tient enfermé dans son comptoir, comme la puissante hélice, qui, sans qu'on la voie, imprime l'impulsion au navire, comme le pivot secret autour duquel se meuvent les différents rouages de la machine domestique.

Digitized by Google

Ceux-là seuls qui ont quelque grave nouvelle à lui communiquer, ou qui ont le bonheur d'avoir conquis son amitié, peuvent pénétrer dans sa retraite, fumer avec lui et s'associer à son instructif entretien.

Mais à midi, il apparaît dans la salle à manger, le maître souverain du logis, le Jupiter de l'Olympe culinaire, le *Deus ex machinâ*. Il apparaît dans tout l'éclat de sa robuste santé, indice de son salutaire régime, et dans une toilette pompeuse, enseigne de sa fortune. A sa cravate est piquée la grosse épingle en améthiste qui lui fut donnée par sa fiancée le jour de son mariage. Sur son ventre rebondi flotte une chaîne en or à laquelle sont appendues d'énormes breloques. Sur sa large poitrine s'étale un gilet de velours bariolé de fleurs. Le premier tailleur de la ville lui a taillé dans le plus fin drap une redingote selon les dernières prescriptions de la mode, et le cordonnier le plus habile a pris à tâche de lui faire des bottes cambrées comme celles qu'un jeune élégant a récemment apportées de la capitale.

Ainsi m'est apparu dans toute sa gloire l'hôtelier de Pforzheim, un riche hôtelier. Ainsi paré et satisfait de son sort, et content de sa personne, il prend place au haut bout de la table, invite à s'asseoir auprès de lui deux hommes en habit noir qui ne paraissent nullement surpris de cette marque de distinction, et d'un signe de tête indique aux autres les siéges qui leur sont réservés. A le voir accomplir ces premières formalités, on ne s'imaginerait pas que c'est un aubergiste patenté qui, pour une somme assez ronde, va débiter un potage maigre, quelque pièce de bœuf, et quelque rôti de veau, ou de gibier accompagné d'une salade de concombres, et d'une terrine de confitures. On dirait un galant maître de maison qui, en réunissant autour de lui un certain nombre de convives, s'applique seulement un peu trop à observer envers eux les lois d'une rigide étiquette.

Sur sa table se déroule une nappe blanche, il faut lui rendre cette justice, et ses couteaux à manche noir sont assez luisants.

Digitized by Google

Quant aux serviettes, elles sont propres le dimanche. Le reste de la semaine, une servante les replie après chaque repas, et les donne au premier venu avec toutes leurs souillures. Cet ignoble usage est tellement invétéré en Allemagne qu'il se perpétue jusque dans les hôtels des grandes villes. A Pforzheim, je retrouve aussi ces horribles petites fourchettes en fer à trois branches pointues. Les Allemands n'emploient leurs fourchettes que pour découper leur viande. Le couteau à large lame arrondie est leur instrument essentiel. Ils s'en servent en guise de cuiller, ou de palette pour enfourner dans leur palais compotes et légumes. Les femmes elles-mêmes, au moins celles qui n'ont pas assez longtemps séjourné en France pour en adopter les coutumes, usent encore de cet affreux procédé, et je me souviens de l'impression désagréable que j'ai souvent éprouvée, surtout à mon premier voyage en Allemagne, quand je voyais une délicate jeune fille plonger entre ses lèvres son couteau tranchant.

Mais l'aubergiste de Pforzheim paraît satisfait des dispositions de sa salle de banquet, et il découpe gravement les mets que le Kellner dépose devant lui, et tout en veillant à ce que chacun de ses hôtes soit servi, il a soin d'offrir à ses voisins les morceaux de choix. Qui donc sont ces heureux voisins ? La longueur de leurs titres indique la grandeur de leur situation. L'un d'eux est un *Grossherzoglich Ober-schul-verwaltung Secretar*[1]. L'autre est un *Staants Finanz und Kommerz Kammer Assessor*[2], tous deux en tournée officielle, et depuis la veille installés à l'hôtel de la poste de Pforzheim où l'on est fier de les posséder. Chaque fois que l'hôtelier leur adresse la parole, il ne manque pas de proférer leur titre presque en entier, et il le profère avec une telle emphase qu'on dirait qu'il a pris des leçons du maître de philosophie de Molière pour enfler les joues et ouvrir la bouche. De leur côté, les deux respectables fonctionnaires

[1] Secrétaire de l'administration supérieure des écoles grand-ducales.

[2] Assesseur de la Chambre de commerce et des finances de l'État.

Digitized by Google

se montrent envers lui très-bienveillants, et les autres hôtes de la maison, en buvant à petits coups leur mince fiole de vin blanc, tournent de temps à autre leurs regards du côté de cette noble sphère et admirent la figure affable et la gracieuse condescendance des fonctionnaires du gouvernement.

Mon entrée dans la salle ne paraît jeter aucun trouble dans la placide harmonie de cette scène germanique. Mon modeste équipage n'annonçait point un imposant personnage, et de prime-abord, on reconnaissait en moi un étranger, qui plus est, un Français.

Dans les salons des grandes villes, on accueille avec une politesse particulière nos compatriotes, on les observe avec une bienveillante curiosité ; le savant, ou l'homme d'État, ne dédaigne pas de s'engager avec eux dans un grave entretien, tandis qu'une belle dame aspire à les interroger sur les nouvelles productions littéraires, sur la vie intime des écrivains en renom, peut-être aussi sur les dernières formes de chapeau ou les plus justes dimensions de la crinoline. Enfin, dans une société élégante, distinguée, l'admission d'un Français produit toujours une certaine impression par le fait seul de sa nationalité, parce qu'il appartient à ce pays qui, du temps de Louis XIV, a fait la conquête intellectuelle de l'Europe, et depuis cette glorieuse époque a constamment tenu l'Europe en haleine par ses perpétuelles effervescences, par ses guerres, par ses révolutions.

Mais dans les petites villes de province, dans les *Krähwinkel*, comme les appelle Kotzebue, le Français n'éveille le plus souvent qu'un sentiment de défiance enraciné dans de vieux préjugés. On le regarde comme un être futile, prétentieux, sardonique, et, tranchons le mot, goguenard. Ce dernier mot déplaît souverainement aux bons Allemands, quoiqu'il soit d'origine teutonique. Après le bouleversement politique de 1830, on le regardait même comme un être malfaisant qui ne voyageait dans les honnêtes duchés de la Germanie que pour chercher l'occasion d'y jeter un germe pestilentiel de libéralisme. Les gens de la police étaient alors particulièrement occupés de lui, et il fallait qu'il eût la mine bien débon-

Digitized by Google

naire, et un passe-port parfaitement en règle pour qu'on se décidât à le laisser paisiblement circuler. Moi qui n'ai eu de ma vie la plus légère velléité de semer, en quelque lieu que ce fût, le moindre germe révolutionnaire, je me souviens encore du rude interrogatoire qu'un craintif *Landsrichter* me fit subir en 1833 sur les frontières de la Bavière.

— Pourquoi, me dit-il, venez-vous en Allemagne ?

— Pour étudier, lui répondis-je.

— Monsieur, s'écria-t-il avec une merveilleuse naïveté, on ne vient point en Allemagne pour étudier.

Cependant, comme le signalement écrit sur mon passe-port s'accordait assez bien avec mon inoffensive physionomie, et comme ce passe-port était, en outre, orné d'une quantité de nobles signatures de diplomates, et constellé comme un livre de blason d'une foule de cachets armoriés, le digne juge crut devoir me laisser continuer ma route ; mais, pendant que je remontais en voiture, je l'entendis répéter à ses deux respectueux acolytes sa mémorable sentence : C'est positif qu'on ne vient pas en Allemagne pour étudier.

Dans les auberges de province, le Français est aussi un être incommode. Il a des habitudes qui ne s'accordent point avec la vieille routine du logis, et des exigences qui révoltent l'humeur bénévole du *Wirth*, de la *Wirthin*, du Kellner. Il déjeune à une heure où depuis longtemps tous les déjeuners sont finis. Il désire qu'on lui fasse du café sans chicorée, chose inouïe et littéralement impossible, en Allemagne ; j'en suis venu, après de nombreuses tentatives, à le reconnaître. Il ose réclamer aussi, quand il s'asseoit à table, une serviette blanche, tandis que les plus dignes habitués de la maison, les bons bourgeois qui viennent là faire un joyeux *extra*, les négociants les plus huppés, le bourgmestre lui-même, prennent sans sourciller la serviette salie qu'on leur présente. Il a encore, ce ridicule Français, une autre incroyable prétention : il ne peut se résoudre à se plonger le soir entre deux énormes duvets, sur lesquels sont posés deux draps pareils à deux mouchoirs de

Digitized by Google

modique dimension. Il demande une couverture et deux draps qui s'étendent jusqu'à ses pieds. Enfin, pour comble de défaut, il est d'une sobriété qui indique une mesquine fortune, ou une honteuse parcimonie. Il se contente de la petite chopine placée devant lui sur la table, et on ne le voit guère ordonner au sommelier de lui apporter une bouteille de vieux vin du Rhin, ou passer son après-midi à essayer différentes sortes de bières.

L'expérience m'avait révélé ces divers griefs contre la pauvre gent de France, et peu à peu j'avais appris aussi à ne pas les braver.

Je m'installe donc sans mot dire à la place que l'hôtelier me désigne cavalièrement du bout du doigt. J'attends patiemment qu'on me serve; j'accepte la portion qui m'est offerte sans avoir l'air de trouver le rôti de veau trop coriace, et l'huile de la salade trop rance. La société n'est pas bruyante, et je ne tente pas de lui donner une animation inusitée. Je sais que lorsque les Allemands s'assoient à table, ils n'aiment point à être dérangés de leur satisfaction gastronomique par des paroles oiseuses. En France, nous ne considérons le dîner que comme une occasion d'aimable causerie; en Amérique, au moins dans les hôtels que j'ai fréquentés à New-York, à Philadelphie, à Washington, c'est un acte de voracité brutale ; en Allemagne, c'est un recueillement. Les femmes mêmes, qui, en général, semblent n'accepter qu'à regret la nécessité de satisfaire à un besoin matériel, les femmes de la bourgeoisie allemande, les plus vives, ou les plus sentimentales, n'écoutent que d'une oreille les doux propos qu'on leur adresse dans l'exhibition d'un dîner. Il court grand risque d'être fort mal apprécié celui qui croirait pouvoir profiter de cette occasion pour leur murmurer une déclaration, ou leur moduler quelques beaux vers de Schiller. La vue d'un aloyau doré absorbe en ce moment leur attention, et le frémissement du vin de Champagne qui petille dans un verre est leur musique.

Je connais ces petites faiblesses de la candide nature germanique, et je m'y soumets. Grâce à ma sage conduite, je crois avoir laissé à

Digitized by Google

l'auberge de Pforzheim une meilleure opinion des Français que celle qui peut-être y régnait précédemment. J'ai même été bientôt récompensé de ma vertu. Oui, le dîner fini, le maître d'hôtel m'a offert un cigare, et j'ai eu l'insigne honneur de voir le secrétaire de l'administration des écoles, puis l'assesseur de la chambre des finances s'approcher de moi, et m'adresser la parole avec autant de bonne grâce que s'ils pouvaient me compter au nombre de leurs égaux. Le premier m'a entretenu des établissements d'instruction du pays de Bade, qui font vraiment grand honneur à ce petit pays. Deux universités, quatre lycées, six gymnases, vingt écoles latines, dix-huit cent quatre-vingt-six écoles élémentaires, le tout pour une population de trois millions d'âmes. Quels sont les grands royaumes où les moyens d'éducation soient proportionnellement aussi développés?

Le second m'a parlé de Pforzheim qui, au seizième siècle, était la capitale du pays, la résidence des margraves. Ses habitants perdirent ce privilége pour avoir refusé de rabattre le gibier dans une grande partie de chasse à laquelle leur prince avait invité la noblesse des environs. Le margrave, irrité d'une telle insubordination, transporta sa demeure à Durlach. Des anciennes gloires princières de Pforzheim, il ne reste aujourd'hui que des tombes enfermées dans l'enceinte de l'église. Combien de cités, jadis riches et puissantes, à qui il ne reste de leur ancienne splendeur que ces monuments de la mort.

Cependant mon cocher m'attend. Il a l'œil animé, la figure légèrement empourprée. J'imagine qu'il se sera consolé de ses jours de disette par une bonne libation, et je crois aussi qu'il a charitablement pensé à ses chevaux et leur a fait donner un picotin extraordinaire, car ils ont l'air plus alerte qu'à notre départ de Carlsruhe. Il me regarde d'un air de triomphe au moment où ils se mettent bravement à trottiner, les aiguillonne de nouveau par de solides coups de fouet, et quelques heures après, nous arrivions à Ludwigsbourg.

Digitized by Google

En le quittant, je lui dis : Si nous nous retrouvons encore dans quinze ans, me reconnaîtrez-vous ?

— Toujours, me répond-il en pesant dans sa main son trink-geld.

Pauvre homme ! Dans quinze ans, lui et moi, où serons-nous ?

Ludwigsbourg, dit-on, est le Potsdam, le Versailles du Wurtemberg ; mais les gens du Wurtemberg ne peuvent voir cet immense château, où l'on ne compte pas moins de quatre cents chambres, sans se rappeler que c'est l'œuvre d'un règne désastreux, l'œuvre d'un souverain qui s'abandonna à de telles extravagances qu'on le crut ensorcelé.

Pétrarque raconte, dans ses *Lettres familières*, que Charlemagne, le vaillant, le glorieux Charlemagne devint si amoureux d'une femme, que pour elle il oubliait tout : ses entreprises guerrières, ses projets de lois, ses devoirs de chrétien. Par bonheur, cette femme mourut, et les fidèles conseillers, et les amis du grand empereur s'en réjouirent. Mais la mort n'avait pas mis fin au charme qui le captivait. Il voulut que le corps de cette femme restât dans son appartement, et à tout instant, il le regardait et lui adressait de tendres paroles. A la fin, le bon archevêque Turpin se dit qu'il devait y avoir là quelque diablerie. Un jour que l'empereur était sorti, il s'approcha de la morte, et trouva sous sa langue un anneau qu'il se hâta d'enlever, convaincu que c'était la fatale amulette, et il la jeta par la fenêtre dans le lac d'Aix-la-Chapelle.

En rentrant, Charlemagne passa la main sur ses yeux comme un homme qui tout à coup s'éveille d'un songe étrange, et s'écria : Quelle horrible puanteur ! Qu'on se hâte d'enlever ce cadavre !

Cette naïve chronique n'est-elle pas l'histoire de tous ceux qui s'abandonnent aux déréglements d'une passion inexplicable ? Ce fut celle du duc Eberhard. Il se laissa fasciner, subjuguer par une malheureuse fille du Mecklembourg, qui, en arrivant à Stuttgardt, fut obligée d'emprunter des vêtements pour paraître au château dans un état convenable. Elle s'appelait Wilhelmine de Grawenitz.

Digitized by Google

Les Wurtembergeois la surnommèrent bientôt *Die Landsverderbin* (la ruine du pays).

Pour elle, Eberhard quitta à diverses reprises son duché, et resta deux années de suite à Berne. Pour elle, il épuisa les ressources de son pays, trafiqua des emplois publics et de la justice, accabla ses sujets d'impôts, et vendit des milliers de jeunes paysans comme des esclaves à des puissances étrangères. Pour elle, il outragea sa noble femme et proscrivit ses plus honnêtes serviteurs. Pour elle, enfin, il fit construire, par l'architecte Frisoni, dans le style de Versailles, son palais de Ludwigsbourg.

Sur l'emplacement qu'il avait choisi, à trois lieues de Stuttgardt, pour élever ce gigantesque édifice, il n'y avait ni eaux, ni bois, ni pierres. Le terrain même ne lui appartenait pas en entier. Il dut en acheter une grande partie, et des bassins y furent creusés, et des arbres y furent plantés, et sur ce sol sablonneux et aride, on vit s'élever une orangerie qui, au dix-huitième siècle, était citée comme une des plus belles de l'Europe.

C'était là que l'aveugle prince réunissait ses ministres, ses courtisans, ses gardes, tandis que sa malheureuse femme vivait délaissée à Stuttgardt. C'était là qu'il faisait jouer les opéras de nos compositeurs et donnait des fêtes, dont le *Mercure de France* décrivait avec emphase le luxe solennel.

Le règne de la Grâwenitz, commencé en 1710, se prolongea jusqu'en 1730. Plus d'une fois, dans son fatal éblouissement, Eberhard avait eu une lueur de raison; plus d'une fois, il s'était indigné de sa faiblesse, mais l'astucieuse courtisane le tenait enlacé dans un réseau dont il ne pouvait se dégager. Enfin, en 1730, le roi Frédéric Guillaume de Prusse le décida à rompre les chaînes dont il se sentait de plus en plus humilié.

La toute-puissante Wilhelmine fut arrêtée, enfermée dans une forteresse, dépouillée de son immense fortune. Quand elle eut reconquis sa liberté elle se retira à Berlin et y mourut à l'âge de cinquante-huit ans. Dans un écrit qui fut publié vers cette époque

Digitized by Google

et répandu dans toute l'Allemagne, on disait que pour asservir le duc de Wurtemberg à son pouvoir, elle avait employé un philtre magique dont elle emportait le secret dans la tombe.

Ce philtre c'était celui des Cléopâtres et des Armides, celui que le poëte Clément Brentano a dépeint dans sa légende de la *Lore Lay*. Elle comparaît devant l'évêque, la dangereuse Lore Lay. Elle est accusée de troubler par des maléfices les âmes innocentes, et quand le prélat l'interroge sur ses secrets diaboliques, elle lui dit : « Seigneur évêque, mes yeux doux et ardents, mes lèvres roses, mon sourire et le son caressant de mes paroles, voilà ma sorcellerie. »

Mais ce n'était point le château d'Eberhard jadis si pompeux, et aujourd'hui si morne, ni la tradition de la comtesse Grawenitz qui m'attirait à Ludwigsbourg, c'était le souvenir d'un poëte.

Il y a quelques années, je visitais le royal château de Frederiksberg qui s'élève sur une majestueuse terrasse à quelque distance de Copenhague. Là vivait un brave homme qui remplissait à la fois les fonctions fort mal rétribuées d'organiste et de gardien du palais. Cet homme était le père d'Oehlenschläger, le plus illustre poëte de Danemark. Il passa son enfance dans ce château, l'illustre auteur de *Hakon Jarl*, de *Palnatoke* et de tant d'autres œuvres justement admirées. Il y fit ses premières études et ses premiers essais dramatiques.

En 1768, un pauvre officier du Wurtemberg qui avait fait de rudes campagnes et qui ne pouvait pas même obtenir le payement de l'arriéré de sa solde, une malheureuse solde de 47 fr. par mois, fut appelé à demeurer à Ludwigsbourg en qualité de capitaine de recrutement. Il amena là sa femme et son fils âgé de neuf ans. Ce fils, c'était celui qui devait un jour acquérir un si grand renom. C'était Schiller.

Comme Oehlenschläger, il grandit, le poëte populaire de l'Allemagne, dans la pauvreté du foyer paternel, à l'ombre d'un château ; comme Oehlenschläger, il sentit là s'éveiller en lui les premiers germes de son génie.

Digitized by Google

Si jeune qu'il fût, il avait déjà commencé à apprendre le latin sous la direction d'un excellent prêtre, Gustave Mosen, dans le joli et pittoresque village de Lorch, où ses parents demeuraient depuis plusieurs années.

A Ludwigsbourg, il fut placé sous la férule d'un professeur, nommé Jahn, homme dur et froid, qui, le premier, lui fit sentir les rigueurs d'une vie de discipline et l'amertume du fouet scolastique. De joyeux et confiant qu'il était dans son heureuse retraite de Lorch, l'enfant devint, sous son nouveau maître, timide et contraint. Toutefois il faisait des progrès assez notables; il désirait alors se consacrer un jour à la prêtrise, et il subissait régulièrement les examens imposés à ceux qui voulaient quitter le gymnase pour entrer dans les écoles spéciales de théologie. En 1769, à la suite d'un de ces examens, il fut noté ainsi : *Puer bonæ spei, quem nihil impedit quominus inter potentes hujus anni recipiatur.*

Ce fut à Ludwigsbourg que Schiller assista, pour la première fois, à une représentation théâtrale. On jouait un de ces fades opéras mythologiques imités de ceux de Versailles. Mais l'éclat des décorations, le costume des acteurs, la musique produisirent sur l'enfant qui n'avait jamais rien imaginé de pareil, une profonde impression. Dès ce moment il abandonna ses jeux habituels pour dresser un théâtre où il faisait, comme Goëthe, mouvoir des marionnettes. C'est de Ludwigsbourg aussi que date sa première inspiration poétique. Un jour qu'il avait récité plus couramment encore que de coutume, sa leçon de catéchisme, son maître lui donna deux kreuzers (un peu moins de deux sols), un de ses camarades reçut la même récompense. Fiers de leur succès, riches de leur petit trésor, tous deux se réunirent comme des hommes dignes de marcher ensemble, associèrent leur fortune, et résolurent d'aller la dépenser gaiement dans une ferme. Ils arrivent au hameau voisin, ils montrent leurs quatre kreuzers, et demandent du lait, mais le hautain fermier ne juge point à propos de se déranger pour une telle somme et les renvoie impitoyablement. Ils continuent leur

Digitized by Google

route, ils entrent dans une autre maison où on leur sert libéralement du lait et des fruits. En retournant à Ludwigsbourg, les deux enfants s'arrêtèrent sur une colline d'où l'on apercevait les deux fermes où ils étaient entrés. Là, dans le sentiment de sa déception et de sa reconnaissauce, le jeune Frédéric, étendant la main, prononça en stances cadencées une imprécation sur la demeure où leur prière avait été rejetée et bénit celle où ils avaient reçu l'hospitalité.

En 1770, le père de Schiller fut nommé inspecteur du château de la Solitude et quitta Ludwigsbourg. L'enfant resta dans la maison de Jahn. Ce fut pour lui un douloureux changement. Jusque-là sa vie s'était écoulée doucement au foyer de famille, et son cœur s'était ouvert avec amour aux enseignements de sa mère. Il se trouva dès lors assujetti à la volonté d'un maître rude et impérieux, qui accompagnait ses leçons d'invectives, et lui enseignait la morale de l'évangile à coups de fouet. Sa seule consolation était d'aller voir de temps à autre ses parents dans leur nouvelle demeure. Il continuait à se préparer à l'étude de la théologie et espérait bientôt entrer dans une école spéciale. La volonté du grand-duc en disposa autrement. Il venait de fonder son académie militaire. Pour la peupler de sujets distingués, il fit prendre des renseignements sur les élèves des gymnases. Jahn lui indiqua le jeune Frédéric, et le duc voulut l'avoir. Cette disposition du prince surprit douloureusement le digne Gaspard et sa femme, qui avaient destiné leur enfant à l'état ecclésiastique, et qui se réjouissaient de le voir bientôt suivre cette carrière. Mais le souverain avait parlé ; il fallait obéir. Frédéric entra à l'Académie de Charles.

Je voulais voir à Ludwigsbourg la maison où Jahn tenait son école. Je n'eus pas de peine à la découvrir. Les habitants de la ville savent tous quel glorieux souvenir s'y rattache, et je la regardai avec émotion en me rappelant que Schiller y avait vécu et souffert. Les voyageurs se plaisent à rechercher dans son étroite enceinte l'humble source des fleuves dont le cours puissant les a surpris. Le lieu où

Digitized by Google

un grand homme a passé obscurément les premières années de sa vie n'est-il pas comme une de ces sources mystérieuses d'où s'épanchent les flots qui s'accroissent de distance en distance et bientôt étonnent les regards et l'esprit par leur force et leur majesté?

Charles-Eugène, qui d'un mot changea la destinée de Schiller, avait aussi longtemps vécu comme ses prédécesseurs, d'une vie de prodigalités, de galanteries, de désordres, de cette vie dont la cour de Louis XV donnait malheureusement le déplorable exemple, et qui, au dix-huitième siècle, enivra et démoralisa toutes les cours d'Allemagne. Le palais de Ludwigsbourg, avec ses magnifiques serres, ses salles de spectacle et de concert ne lui suffisait plus. Il en construisit un nouveau à Stuttgardt. Il bâtit le château de Hohenheim pour l'agrément d'une femme qu'il aimait, le château de Solitude, et en bâtit en pleine forêt un quatrième, où l'on jouait l'opéra italien, où parfois, on voyait le soir la forêt entière s'illuminer, et des grottes factices s'entr'ouvraient, et de ces grottes sortaient des troupes de femmes et de satyres qui dansaient des ballets.

Pour subvenir à de telles dépenses dans un petit pays comme le Wurtemberg, il augmenta encore les corvées et les impôts, il monopolisa la vente des denrées de première nécessité, enfin, il réduisit ses sujets à un tel état de misère, qu'en l'année 1757, six mille d'entre eux s'en allèrent chercher un asile en Amérique. Il nous est pénible d'ajouter que son premier agent dans ce régime d'exaction, de dilapidation et de cruauté, était un Français, un descendant d'une famille de réfugiés protestants, le comte Frédéric Montmartin. Schiller s'en est souvenu, il en a fait le personnage principal d'une de ses pièces. Il a dessiné, d'après cet homme odieux, le caractère du président dans *l'Amour et l'Intrigue* (Kabale und Liebe).

A l'âge de cinquante ans, il s'annonça tout à coup comme un homme transformé. Au jour anniversaire de sa naissance, il publia un manifeste où en confessant les fautes qu'il avait commises, il promettait à son peuple de le gouverner désormais avec douceur et

Digitized by Google

équité. Une femme, dit la baronne d'Oberkirch dans ses Mémoires, une femme qu'il épousa avait opéré en lui cette heureuse conversion.

Depuis longtemps, les femmes qui trônaient à Ludwigsbourg, qui chantaient à la Solitude, ou sautillaient comme des sylphides dans les bois de Grafeneck, avaient fait assez de mal au pauvre petit pays de Wurtemberg. C'était justice que l'une d'elles lui donnât des jours meilleurs.

Fidèle à sa promesse, Charles-Eugène abolit la loterie, une des funestes institutions de Montmartin, diminua le contingent de son armée, amoindrit ses fêtes dispendieuses, et enfin, rendit aux députés de son duché le pouvoir qu'il leur avait violemment enlevé.

Il ne lui restait plus alors, dit un autre chroniqueur, que trois petites passions : sa garde, sa collection de Bibles et son école. Il tenait à avoir une garde composée de beaux hommes, vêtus d'un uniforme rouge, et portant sur la tête un énorme bonnet à poil. Il achetait en même temps des Bibles de toutes les éditions, dans toutes les langues. Enfin, il attachait une grande importance à la formation de son école, et le malheureux poëte Schubert, qu'il fit arrêter à Ulm, et qu'il tint enfermé pendant dix ans, ne fut peut-être si cruellement traité que parce qu'il avait fait allusion à cette école dans une de ses épigrammes.

Als Denis aufhörte tyran zu sein,
Da ward es ein Schulmirsterlein.

Quand Denis cessa d'être tyran, il devint maître d'école.

L'institution qu'il fonda en 1770 à la Solitude, qu'il transporta en 1775 à Stuttgardt, et à laquelle il donna son nom (*Carlsschule*), était établie sur une large base. On devait y enseigner le droit, la médecine, les mathématiques, la science militaire, les beaux-arts, et jusqu'à la chorégraphie. En peu de temps elle acquit un assez grand renom ; en 1779, on y comptait 130 élèves étrangers, Suisses, Hollandais, Français, Russes. En 1781, Joseph II lui décerna le

Digitized by Google

titre d'université. Il l'avait visitée quatre années auparavant, et en avait été si frappé, qu'à son retour à Vienne, l'idée qu'il en conservait le détermina à créer son académie militaire.

Il y avait pourtant dans cette scientifique école des détails d'organisation qui aujourd'hui nous paraîtraient très-singuliers.

Tous les élèves réunis sous le même toit, dans un même système d'éducation, s'y trouvaient divisés en deux catégories : d'un côté, les enfants de la bourgeoisie qu'on appelait les *Bürgerliche;* de l'autre, ceux de la noblesse désignés par le titre honorifique de *Chevaliers*. Pour ces deux castes distinctes, il y avait deux tables différentes, et plusieurs autres lignes de démarcation journalière. On donnait aux chevaliers du linge blanc trois fois par semaine, et deux fois seulement aux bourgeois. Les chevaliers devaient avoir la tête poudrée ; les bourgeois ne pouvaient avoir cette parure nobiliaire. Schiller seul dut la prendre, peut-être à son grand regret. Il avait les cheveux rouges, et les cheveux rouges offusquaient les regards du duc. Enfin, cette délimitation des deux peuplades de l'école s'étendait jusqu'aux relations de famille. Les chevaliers pouvaient recevoir la visite de leurs parents chaque dimanche ; cette joie de cœur n'était accordée aux pauvres fils du peuple qu'une fois par mois. Pour tous, du reste, l'uniforme était le même : l'habit bleu à parements noirs, le pantalon blanc, le chapeau à cornes, la queue tombant sur le dos, et quatre papillotes sur les tempes.

Le prince était lui-même le premier recteur et le premier censeur de son institution. Il s'y rendait au moins une fois par semaine. interrogeait les maîtres sur la conduite, sur les progrès ou les fautes des élèves ; et selon ce qu'il apprenait de cette sévère enquête, distribuait aux uns des médailles d'honneur, condamnait les autres à une punition. Un jour, il faisait une de ces visites avec la belle comtesse de Hohenheim. Devant lui comparut dans l'attitude d'un coupable un jeune comte de Nassau qui, chaque jour, se faisait marquer à l'encre rouge. — Est-il possible, dit le prince en parcourant la longue liste de peccadilles que le maître venait de lui

Digitized by Google

présenter, est-il possible que votre nom se trouve en tête d'une telle feuille ? Eh bien ! j'en appelle à votre propre jugement, si vous étiez à ma place, duc de Wurtemberg, et si moi, j'étais à la vôtre, indocile élève de cette école, que feriez-vous ?

— Ce que je ferais, s'écria le jeune étourdi, en s'élançant vers madame de Hohenheim et en lui donnant un baiser sur la joue, j'embrasserais ainsi la charmante comtesse, et je lui dirais : laissons en paix ce pauvre garçon.

Le prince, frappé de cette hardiesse, se mit à rire et cette fois pardonna.

De cette école qui subsista jusqu'en 1794 [1] sont sortis plusieurs hommes d'État, et plusieurs officiers distingués, entre autres, Normann, qui devint ministre du Wurtemberg, le général prussien Wolzogen, à qui nous devons de curieux mémoires, le général Phull, l'ami d'Alexandre.

De cette école est sorti l'un des plus illustres artistes de l'Allemagne, Dannecker, l'un de ses premiers architectes, Heideloff, l'un de ses compositeurs, Zumsteeg, l'un des plus grands poëtes des temps modernes, Schiller, et notre célèbre Cuvier.

Cuvier était né, comme on le sait, à Montbéliard, dans cette fameuse année de 1769, cette année de la comète des vigoureux génies qui enfanta Walter Scott, Chateaubriand. Le comté de Montbéliard (allemand *Mümpelgard*), appartenait depuis l'an 1393 à la maison de Wurtemberg. Nous n'avons pris possession de ce charmant district du département du Doubs qu'en 1793. A l'époque où il entra à la Carlsschule, Cuvier était un des sujets du fondateur de cette école. La France en a fait une de ses gloires scientifiques.

[1] Elle fut supprimée par Louis-Eugène, qui succéda à son frère Charles-Eugène, et ne régna que deux ans. Sur la porte de l'édifice où elle était établie, un Pasquin de Wurtemberg écrivit : *Olim musis, nunc mulis.*

Digitized by Google

CHAPITRE DEUXIÈME

État actuel de Ludwigsbourg. — La tombe de Zeppelin. — Frédéric Ier. — Stuttgardt. — La couronne du palais. — Les bibliothèques. — Les joies d'un bibliographe. — Instruction publique dans le Wurtemberg. — Poésie de la Souabe. — Les Minnesinger. — Schubart. — Sa captivité. — Ses élégies. — Art et littérature modernes. — Dannecker. — Menzel. — G. Schwab. — Uhland. — Promenades à Cannstadt. — Un soir d'été.

Ludwigsbourg où m'attirait le souvenir de Schiller, et où je me suis laissé entraîner à cette digression historique, n'est plus la galante et joyeuse cité des Eberhard, des Charles-Alexandre et des Charles-Eugène. En 1796, le duc Frédéric-Eugène fuyait devant l'armée de Moreau, abandonnant la fastueuse résidence de ses prédécesseurs à nos soldats républicains qui la traitaient avec peu de respect. En 1801, les Français y entraient de nouveau, et cette fois ils y restèrent près d'une année.

En 1805, cependant, Frédéric s'avançait sur le perron du château de Ludwigsbourg à la rencontre de Napoléon, et le recevait avec une telle splendeur que l'empereur lui dit en riant : quand vous me rendrez ma visite aux Tuileries, je ne suis pas sûr de pouvoir vous traiter si magnifiquement.

En 1816, la veuve de Frédéric, Marie d'Angleterre, se retira à Ludwigsbourg, et y mourut en 1828. Par la dignité de son existence, par la noblesse de son caractère, par sa douceur et sa bienfaisance, on eût dit que cette princesse était destinée à effacer en ce lieu les impurs vestiges d'un autre temps.

Depuis cette époque, les princes de Wurtemberg n'ont plus demeuré à Ludwigsbourg, et cette cité subit aujourd'hui le sort de

Digitized by Google

toutes les cités fondées dans des conditions anormales par le caprice d'un souverain et abandonnées par le souverain. C'est le soleil de la cour qui les vivifie. Quand ce soleil se retire, elles dépérissent.

On compte cependant à Ludwigsbourg une population de 6,500 âmes, et de plus il y a là une garnison permanente de 4,000 hommes. Malgré ce renfort de soldats, la ville a un aspect mélancolique et morne. La Carlsstrasse avec sa double rangée de tilleuls ressemble à l'une des grandes rues silencieuses de Versailles; le château est désert, l'orangerie négligée, et les statues de dieux et de déesses éparses dans les jardins semblent greloter sur leur piédestal de marbre et pleurer le temps où elles apparaissaient comme les représentantes de l'Olympe à la lueur des torches enflammées, au bruit des concerts, dans le tourbillon des ballets et des fêtes mythologiques.

De tout ce que j'ai vu des colossales constructions de Ludwigsbourg, le dirai-je, ce qui m'a le plus frappé, c'est un monument funèbre consacré par Frédéric à la mémoire de son ami, le comte Zeppelin, un petit temple dorique, entouré de saules pleureurs. Sur un sarcophage en marbre noir se penche une figure douce et triste, la figure de l'amitié, ciselée par Dannecker. Au-dessus de cette tombe est le portrait du comte, et sur le fronton du temple, on lit cette inscription, l'une des plus simples et des plus touchantes que j'aie jamais vues. *Dem vorangegangenen Freund.* (A l'ami qui s'en est allé le premier.)

O vanité de l'homme! me disais-je en sortant de là. Que de trésors ont été employés à élever les murs de ces palais, à dorer ces lambris, à former ces jardins, et de tout ce luxe de constructions, ce qui impressionne le plus un étranger, c'est un monument de deuil! mais qui de nous, à un certain âge, n'aurait plus d'un monument à élever à ceux qu'il aimait, à ceux qui sont partis les premiers?

De Ludwigsbourg à Stuttgardt il n'y a qu'une distance de trois lieues. Frédéric, qui gagna à son alliance avec Napoléon un ac-

Digitized by Google

croissement de domaine considérable, et le titre de roi, parcourait cette distance dans une voiture toujours lancée à fond de train. Autour de lui, il faisait galoper dans ce trajet une cohorte de jeunes paysans. De temps à autre, il mettait la tête à la portière, examinait ces rustiques écuyers, et s'écriait : « en voilà un qui ne sait pas gouverner un cheval. Qu'on l'enrôle dans l'infanterie. Celui-là est assez habile. Il entrera dans la cavalerie. »

C'était ainsi que chemin faisant, il désignait ses recrues. Une fois même, il fit incorporer dans sa garde le maître de poste de Sulz dont il avait remarqué dans une de ses excursions la haute taille et l'habileté d'équitation.

Maintenant, sur la route de Ludwigsbourg, circule un cavalier plus agile et plus rapide que tous les écuyers de l'impérieux Frédéric. C'est le cavalier ailé du chemin de fer. Il ne va que trop vite cet impitoyable coursier le long des rives ombreuses du Necker, à travers la délicieuse vallée à l'extrémité de laquelle s'élève Stuttgardt au milieu de son enceinte de collines. On regrette de traverser si rapidement l'un des plus frais paradis de la Souabe, et l'aspect de Stuttgardt n'est pas de nature à faire oublier ce regret. Le Wurtemberg est avec la Saxe, et la Grèce, l'un des plus petits royaumes de l'Europe, et Stuttgardt est la plus petite des royales capitales. Cinquante mille âmes de population, en y comprenant la garnison et les étrangers, et en posant ce chiffre, je crois qu'on ne m'accusera pas d'en diminuer l'importance. Mais là n'est pas pour le voyageur la question principale. Il existe en Allemagne une quantité de cités moins considérables et plus intéressantes par leurs souvenirs historiques, par leur architecture, ou leur activité commerciale.

A Stuttgardt, on chercherait en vain ces édifices qui, par leur date lointaine, ou par leur structure, éveillent dans le cœur de celui qui les observe une pensée poétique. Les plus anciens monuments qui lui restent, son vieux palais et sa cathédrale furent achevés au seizième siècle et n'ont aucun caractère notable.

Digitized by Google

Dibdin, le savant biographe et le judicieux antiquaire, a seulement remarqué dans cette capitale un groupe de sculptures en pierre représentant le Christ sur la croix, la Vierge et saint Jean, et ce groupe où il s'est plu à reconnaître l'habile ciseau d'un artiste inconnu n'est pas même intact. Les trois figures dont il se compose ont été gravement mutilées par le temps [1].

Pour moi, j'ai éprouvé en parcourant, à diverses reprises, les différents quartiers de Stuttgardt, un sentiment à peu près semblable à celui que j'ai eu plus tard en visitant les jeunes cités de l'Amérique. De larges et belles rues, de hautes et grandes maisons, des palais même, et des palais superbes, mais pas une construction ancienne, pas une de ces chapelles consacrées par une vieille tradition, pas une de ces vénérables façades qui sont comme le blason nobiliaire d'une ville.

Stuttgardt n'a cependant pas été comme les vivaces cités de l'Amérique du nord fondée en quelques jours par d'aventureux *settlers*, et agrandie en quelques années par une ardente industrie. Cette ville remonte jusqu'au neuvième siècle. Ce n'était d'abord, comme son nom l'indique, qu'un haras (*Stute gard*); un prince se bâtit un château près de cet établissement primitif; d'autres habitations s'adjoignirent à cette demeure du souverain; puis peu à peu Stuttgardt s'est développée sans éclat et sans bruit avec la fortune graduelle de ses maîtres qui, de leur titre primitif de comtes, se sont élevés à celui de ducs, puis à celui d'électeurs, puis enfin à la dignité suprême qui leur fut décernée en 1806, et l'année suivante, pour que personne n'ignorât sa nouvelle grandeur, Frédéric fit poser au haut de son palais, sur un coussin énorme en pierre, une énorme couronne dorée. C'est le premier objet qu'on aperçoit en arrivant à Stuttgardt, il annonce aux étrangers qu'ils ont l'honneur d'entrer dans une royale métropole. Pour plus de sûreté, la rue où il s'élève dans sa souveraine majesté porte le titre de *Konigsstrasse* (rue Royale).

[1] A bibliographical antiquarian turns in France and Germany. T. III. p. 16.

Digitized by Google

Ce palais, commencé en 1746 et terminé en cette mémorable année de 1806, est vraiment, avec sa large façade et ses deux ailes en pierre de taille, ses parapets décorés de statues, d'un aspect imposant. A l'intérieur, il est meublé avec une profusion de luxe dont on retrouverait peut-être difficilement un autre exemple dans les plus grands palais de l'Europe, si ce n'est dans celui de Pétersbourg, plaqué de malachite et de lapis-lazuli, constellé de saphirs et d'émeraudes.

Dans les appartements du nouveau château de Stuttgardt, partout le granit et le porphyre, le bois de rose, les plus riches tentures, partout des meubles en argent ou en or massif, et quand on pénètre au milieu de ces richesses, on ne peut sans sourire entendre le cicerone qui, en conduisant les curieux d'une salle à l'autre, se croit obligé de leur signaler à chaque pas, dans sa naïveté de guide, la valeur pécuniaire des objets devant lesquels les profanes passeraient peut-être étourdiment sans s'arrêter : ce candélabre en argent pèse tant de livres ; cette tapisserie a coûté tant de ducats. Cette vaisselle en or vaut le prix d'une bonne ferme, et ainsi de suite. On dirait une énumération de commissaire-priseur.

Mais il y a dans ce palais et près de ce palais d'autres richesses qui sont gracieusement exhibées à l'étranger par des cicerone plus intelligents. Ce sont les bibliothèques : la bibliothèque publique et la bibliothèque du roi. La première ne renferme pas moins de 140,000 volumes. C'est là que Charles-Eugène réunit sa collection de Bibles de toutes les éditions, et en toutes sortes de langue. Elle se compose de 8,300 volumes non compris les doubles. On trouve, en outre, dans cette bibliothèque plusieurs rares ouvrages des premiers temps de l'imprimerie, et plusieurs précieux manuscrits, entre autres un recueil de la Vie des Saints, élégant volume in-folio calligraphié et enluminé au douzième siècle, sous les auspices de l'empereur Conrad, et un manuscrit du Roman de la Rose qui date de la fin du quatorzième siècle.

La bibliothèque du Roi, moins considérable que celle de la ville,

Digitized by Google

possède aussi quelques ouvrages qui feraient tressaillir le cœur de mon ami Weiss, l'ardent bibliophile, notamment un psautier du douzième siècle qui paraît avoir été fait pour le roi et la reine de Hongrie, et un missel sur vélin enluminé, l'un des plus charmants livres de ce genre qu'il soit possible de voir.

En visitant ces deux riches établissements, M. Dibdin avait une mission à remplir, il devait tâcher d'en obtenir, soit à prix d'argent, soit par voie d'échange, deux Virgile, de 1471, convoités par son ami lord Spencer. Grâce à ses instances près du conservateur en chef, à ses démarches près du ministre de l'intérieur, il finit par réussir dans ses négociations, et le jour où il apprit que les deux rares volumes lui étaient concédés a été noté par lui comme un jour mémorable dans sa vie littéraire.

Nous ne pouvons résister au désir de rapporter le passage de son récit de voyage où il relate cet événement. C'est un des curieux épisodes de l'existence d'un bibliomane.

« J'étais à Mannheim, dit-il, lorsqu'on m'annonça officiellement que les deux Virgile m'étaient accordés moyennant plusieurs milliers de francs et quelques ouvrages dont on me donnait la liste. A l'instant même j'appelle mon valet de chambre et lui ordonne de se tenir prêt à partir en poste le lendemain pour Stuttgardt, et de n'en pas revenir sans mes deux Virgile.

« Ainsi fut fait. Dès trois heures du matin, il était en route; il voyagea tout le jour sans s'arrêter, et la nuit suivante, il était de retour à Mannheim. Je lui avais dit de m'éveiller à quelque heure de la nuit qu'il arrivât. A deux heures du matin, il entra dans ma chambre, en s'écriant : Ma foi, Monsieur, c'est une drôle de chose. J'ai fait je ne sais combien de lieues pour deux vieux livres qui ne valent pas, à mes yeux, le tiers d'un napoléon.

« Le profane! Mais je tenais mes chers volumes, je les emportai avec moi, et à mon passage à Paris, j'en montrai un à M. Van Praët. « Enfin, me dit-il, après l'avoir feuilleté avec respect, voilà un livre dont j'ai beaucoup entendu parler et que je n'ai jamais vu.»

Digitized by Google

« Ces mots résonnèrent à mon oreille comme une mélodie. »

Oh! les douces bonnes joies du bibliophile! Heureux l'honnête homme à qui elles ont été données et qui peut les garder!

Ceux qui se plaisent à observer l'état des sciences et des lettres dans les villes étrangères qu'ils parcourent, devront noter aussi qu'il existe à Stuttgardt une École des beaux-arts, une École polytechnique, un Musée d'histoire naturelle qui renferme une assez belle collèction de divers objets rapportés du Brésil par le prince Paul de Wurtemberg, et de curieux fragments de divers animaux fossiles découverts à une lieue de Stuttgardt, autour de Cannstadt.

Si quelque statisticien faisait une carte intellectuelle de l'Allemagne, comme celle que M. Dupin a imaginée pour la France, il y a quelque trentaine d'années, cette vieille terre de Souabe, englobée aujourd'hui en grande partie dans le royaume de Wurtemberg, y occuperait une des places les plus lucides. C'est l'un des pays de l'Allemagne où l'instruction élémentaire et l'instruction classique ont été portées à leur plus haut point de développement. Pas une ville qui n'ait son gymnase et une ou deux de ces excellentes écoles pratiques qu'on appelle des *Realschule ;* pas un village qui n'ait des institutions primaires dignement rétribuées et parfaitement organisées. Ici, comme dans les États du nord de l'Allemagne, et comme en Danemark, il serait difficile de trouver dans une paroisse quelques jeunes hommes et quelques jeunes filles qui n'eussent pas au moins appris à lire, à écrire, à compter.

Au-dessus de ces nombreuses institutions du Wurtemberg, s'élève, dans un des plus riants districts de la Souabe, comme une ruche d'abeilles dans une vallée fleurie, l'université de Tubingue, fondée en 1477, par Eberhard, qui, le premier, remplaça son titre héréditaire de comte de Wurtemberg par celui de duc.

Il y a là, outre les quatre facultés qui sont les quatre éléments des universités germaniques, une faculté de théologie catholique. A diverses époques, cette importante institution de Tubingue a eu des professeurs de premier ordre : notamment Warnkönig, Gmelin,

Digitized by Google

Mohl, Fichte, Uhland. Grâce à ses riches dotations et au subside annuel qui lui est accordé par l'État, elle a amassé une bibliothèque de 15,000 volumes, elle s'est fait un jardin botanique, un cabinet d'astronomie, de physique, de zoologie et de minéralogie. On y compte environ 800 élèves. Ceux qui ont eu le bonheur d'y faire leurs études s'en souviennent toujours. L'un d'eux, l'un des plus distingués, G. Schwab, longtemps après l'avoir quittée, lui consacrait quelques-unes de ses plus tendres effusions.

« Comment, dit-il, dans un de ses poëmes, comment pourrais-je t'oublier, fidèle sanctuaire des Muses, toi qui as si bien gardé ma jeunesse, et si bien pris possession de mon cœur [1]. »

De toutes les différentes régions de l'Allemagne, la Souabe est aussi celle où l'on a vu le plus souvent fleurir avec éclat cette noble fleur de poésie qui, en certains pays, se développe à de si longs intervalles qu'on pourrait la comparer à la fleur de l'aloès à laquelle on n'attribuait autrefois la faculté de s'épanouir que dans un espace de cent ans.

De même qu'en Italie les paysages décorés de ruines solennelles, les puissants effets d'ombre et de lumière, les exhalaisons embaumées des orangers, les voluptueux murmures des eaux et des bois éveillent dans la vaste enceinte de Rome, sur les rives du golfe de Naples, sur les bords de la Bentar, le sentiment de la peinture et de la musique, de même dans le doux pays de Souabe, les verdoyantes vallées arrosées par le Necker, ou par de frais ruisseaux, les champs fertiles, les forêts d'arbres fruitiers, les coteaux revêtus de vignes fécondes, les brises attiédies d'un climat tempéré, le charme indicible d'une nature à la fois variée et harmonieuse, animée et paisible, suscitent dans les esprits le souffle poétique.

On l'appelle l'école souabe, cette charmante école des minnesingers qui, pendant un siècle, répandit en Allemagne ses naïves et tendres chansons comme les troubadours dans les cours d'amour

[1] Gedichte. V. I, p. 264.

Digitized by Google

de la Provence, les minestrels dans les Highlands de l'Écosse, et les scaldes au foyer des Jarls de la terre scandinave. Les empereurs, qui la protégeaient, et dont quelques-uns même s'associèrent par leurs chants à ces purs concerts, appartenaient par leur origine à la Souabe; quelques-uns des plus illustres minnesingers étaient nés sur le sol de la Souabe, ou sur le sol voisin de la Suisse, et le dialecte employé dans leurs poésies était principalement le dialecte souabe [1].

Dans les derniers temps, il y a eu en Allemagne une autre congrégation de poëtes à laquelle on a donné aussi le nom d'école souabe.

Il était de la Souabe ce pauvre malheureux Schubart qui encourut la colère de l'impitoyable Charles Eugène, et qui est devenu célèbre par ses infortunes non moins que par ses poésies, par sa légende du Juif errant, et par sa Chronique allemande. En 1777, il fut enlevé tout à coup à sa femme, à ses enfants, enfermé dans la forteresse d'Asperg, et il y resta dix ans. Au commencement de sa captivité, il était seul dans son étroit cachot, privé de toute correspondance et de toute communication. La cruauté de ses persécuteurs devançait pour lui l'effroyable invention du régime cellulaire américain.

« Alors, dit-il, dans une des pages de ses mémoires, je ne comptais plus les jours, mais les heures et les minutes. Un jour qui touchait à sa fin était pour moi comme un rocher qu'on m'eût enlevé de dessus le cœur. J'essayais de dormir, et le lendemain, pour oublier la longueur du temps, je me remettais à compter les fissures des murs de mon cachot, les battements de mon pouls, les fils de ma paillasse. »

Peu à peu cependant, il se releva de cette mortelle prostration, il e nrevint à la poésie, cette consolation des affligés, il cadença des odes et des élégies. Ses ennemis le représentaient comme un impie,

[1] Wachler. Vorlesungen. über die Geschichte der teutschen Nationallitteratur. T. I, p. 49.

Digitized by Google

quelques-uns même comme un athée. Voici une des pièces qu'il composa dans sa sombre prison. Ses calomniateurs ont-ils pu la lire sans rougir de honte?

« Le jour renaît et m'arrache à mon sommeil. Lève-toi, mon âme, lève-toi; poursuis ta route de douleurs.

« Près de mon lit est suspendue la croix. Je la prends entre mes mains, et j'adresse en pleurant ma prière au Dieu des miséricordes.

« C'est lui qui me soutiendra. Oui, je le sais, il est bon, et moi je suis faible, malade et sans appui. C'est de lui que j'attends la force et le courage.

« Quand je m'afflige de voir comme le monde m'a ignominieusement traité; quand je gémis de ne pas pouvoir parler;

« De ne pas pouvoir parler à un ami, de ne pas avoir près de moi un petit enfant qui m'égayerait par son sourire; quand il faut que je me taise comme un ennemi des hommes, lorsque les hommes qui sont autour de moi, je les invoque comme des frères;

« Quand le bruit des verroux vient étouffer ma chanson du matin; quand mes regards plongeant au loin ne voient partout pour moi que deuil et misère;

« Oui, pourtant je me dis que Dieu est là, qu'il est le soutien du pauvre et des âmes délaissées. Moi je suis pauvre, délaissé. Il ne m'abandonnera pas.

« Et c'est ainsi que, dans ma douloureuse existence, je m'affermis par ma foi en Jésus. Je crois et j'espère, et je lis et je chante. »

Dans une autre de ses élégies, il abandonne son cœur au souvenir de sa famille, et il s'écrie :

« Maintenant je te prie pour ceux que j'aime, pour ceux qui sont loin. Oh! mon Dieu, regarde mes larmes, écoute ma voix. Que les chaînes et le malheur soient pour moi, non pour eux, je t'en conjure.

« Vois ma mère avec ses cheveux blancs et ses yeux qui se sont desséchés pour avoir trop pleuré. Donne-lui, donne-lui le repos qu'elle implore.

Digitized by Google

« Vois ma femme qui se prosterne à tes pieds et te supplie en sanglotant d'avoir pitié de moi. Aie pitié d'elle-même, mon Dieu, donne-lui la récompense de ses vertus, le calme et l'espoir.

« Et mes enfants !... Dieu de compassion, protége ces pauvres orphelins, et jusqu'à la dernière minute de ma vie, je te bénirai. »

Au mois de février 1778, Schubart eut la joie d'être transféré dans une chambre d'où il pouvait enfin revoir le ciel et la terre. « L'aspect des hommes, dit-il, l'aspect des joyeux jeunes gens qui passaient au pied de la citadelle, et l'expression de pitié et de sympathie que je surprenais parfois dans les regards de ceux qui m'entouraient produisirent pour moi un effet plus salutaire que tous les remèdes des médecins. »

Au mois de juillet, il eut une autre consolation. Dans la cellule attenant à la sienne, on venait d'incarcérer un nouveau prisonnier. C'était un jeune homme d'une bonne famille d'Augsbourg, nommé Schiedlin que son frère avait fait impitoyablement arrêter pour un léger méfait. Les deux captifs, aussi désireux l'un que l'autre de se distraire des rigueurs de leur séquestration, finirent par découvrir une ouverture au pied du mur qui les séparait. Là, tous deux accroupis par terre, et appliquant successivement leurs oreilles à la propice crevasse, passaient de longues heures à causer ensemble. Schiedlin avait à sa disposition de l'encre, des plumes, du papier. Schubart, à qui ces moyens de travail étaient rigoureusement interdits, lui dicta la notice biographique qu'il publia à Stuttgardt, lorsqu'il eut recouvré sa liberté.

Certes, c'est une émouvante histoire que celle du Tasse, tantôt errant de côté et d'autre, en proie à sa sombre hypocondrie, tantôt enfermé par celui-là même qui avait été son plus ardent protecteur. Mais n'est-elle pas digne aussi d'inspirer la compassion, l'histoire de ce pauvre poëte souabe qui passa dix années en prison pour avoir écrit dans sa chronique quelques lignes imprudentes ?

Il était de la Souabe, le galant auteur d'Oberon, l'illustre Wieland, qui fut l'un des coryphées de la cour de Weimar, de cette

Digitized by Google

cour où régnait un prince qui s'appelait Auguste, et dont le nom reste joint à la mémoire de la plus brillante époque littéraire de l'Allemagne, comme celui de l'immortel empereur romain au souvenir d'Horace et de Virgile.

Le plus glorieux enfant de la Souabe est Schiller. Mais, après lui, on peut citer encore dans ce pays plusieurs hommes qui, par leurs œuvres, entretiennent en Allemagne un sentiment d'amour et de respect pour leur patrie, Menzel l'historien, Herweg, le Tyrtée d'un temps de commotion sociale, J. Kerner, Moser, Pfizer, G. Schwab, les minnesingers modernes, et en première ligne Uhland, l'un des plus nobles esprits, l'un des poëtes les plus populaires de la Germanie.

J'ai eu le bonheur de connaître la plupart de ces écrivains, et que de fois ils m'ont rappelé par leur candeur germanique et par l'essor de leur pensée ce passage d'un des chefs-d'œuvre de M. de Chateaubriand :

« Leur vie est à la fois naïve et sublime; ils célèbrent les dieux avec une bouche d'or et sont les plus simples des hommes; ils causent comme des immortels ou comme de petits enfants. »

Que de fois dans une de mes rêveries solitaires, à la distance d'une longue suite d'années, j'ai revu, comme si j'y étais encore, les lieux où j'allais les chercher, la modeste demeure qui s'ouvrait si vite à mon premier coup de sonnette, la main affectueuse qui serrait ma main, le bon regard qui s'unissait sympathiquement à mon regard.

Je me rappelle entre autres une des journées de ma première résidence à Stuttgardt, une de ces journées que l'on marque d'une pierre blanche, comme les anciens Romains, et dont on recueille avec soin toutes les émotions, comme cette jeune fille des contes slaves, qui devait recueillir dans un vase de cristal les parfums d'un jardin.

Le matin, j'avais été voir dans son atelier, Dannecker, le sculpteur qu'on a surnommé le Canova de l'Allemagne. Il était vieux

Digitized by Google

déjà, et il était arrivé à son plus haut point de célébrité, par plusieurs de ses bustes, par sa Sapho et son Ariane. Mais il avait gardé dans sa vieillesse la naïveté du premier âge, et dans ses succès une étonnante modestie.

Il avait chez lui le modèle en plâtre de son Christ, qui fut son œuvre de prédilection, et après me l'avoir montré, il répondait à mes questions avec une cordiale condescendance. Il me disait son humble enfance dans la pauvre maison de ses parents, son entrée inattendue à la *Carlsschule* par la volonté du prince, son étroite liaison avec Schiller, qui était là son condisciple, puis son voyage en France, où il eut pour maître Pajou, et son voyage en Italie, et ses premiers essais sous la direction de Canova. Il me disait aussi quel triomphe ce fut pour lui lorsque le banquier Bethman de Francfort lui compta pour son Ariane 25,000 francs. Il n'avait pas l'air de songer qu'en acquérant pour cette somme un si admirable travail, l'habile banquier faisait une excellente opération. Enfin, il me disait comment après toutes ses œuvres plus ou moins profanes, il en était venu à vouloir consacrer une des meilleures parts de sa vie à son œuvre religieuse, à son Christ. J'y ai employé, me disait-il, huit années entières de mon existence, huit années, pendant lesquelles rien n'a pu me distraire de cette pensée unique, et pendant lesquelles je ne me suis pas couché une seule fois sans lire et sans méditer quelques pages de l'Écriture sainte, afin de me pénétrer de plus en plus du sentiment surhumain que je devais représenter.

A midi, ce jour-là, je dînais chez Menzel, qui dirigeait alors le *Morgenblat*. Le rigide critique, dont tant d'écrivains attendaient avec anxiété le jugement, avait la douceur d'un agneau, le geste d'un écolier en vacances, et sa femme, sa jeune et digne femme, aux yeux bleus limpides comme une source fraîche, aux cheveux blonds dorés comme une des vierges d'Albert Dürer, présidait à ce dîner avec une bonté attentive, et une grâce d'un naturel indescriptible.

Quelques heures après, j'étais engagé à faire une promenade champêtre avec Uhland et G. Schwab. Mais où aller ? Là était l'u-

Digitized by Google

nique difficulté. Car si Stuttgardt est encaissée dans un cercle de collines d'un aspect assez monotone, à très-courte distance de la ville s'ouvrent de tous côtés les points de vue les plus pittoresques, vallons fleuris, collines verdoyantes couronnées par des châteaux royaux, parsemées de cottages et de villas. Les deux poëtes avaient la coquetterie de leur patriotisme, et ils voulaient me montrer l'un des sites les plus attrayants de leur pays. Après de longues délibérations, il fut décidé qu'on me conduirait dans la charmante vallée qui touche aux avenues du parc royal, passe au pied de Rosenstein et se déroule comme un jardin jusqu'à la jolie colline de Cannstadt.

Nous partîmes gaiement à pied, regardant les grands arbres qui ombrageaient notre route, les eaux transparentes du Necker, les verts gazons de ses deux rives, rêvant et causant.

Le long du chemin, une quantité de jeunes gens et d'honnêtes citadins qui faisaient la même promenade que nous, saluaient avec respect Uhland, le poëte et le député de Tubingue, G. Shwab, le docte professeur. Je me rappelais la promenade de Faust avec Wagner. J'étais près de mes deux compagnons l'obscur Wagner, et comme lui j'aurais pu m'écrier : Quel sentiment vous devez éprouver en voyant ce respect de la foule !

A Cannstadt, nous nous assîmes dans un jardin public, à l'ombre d'un tilleul, au milieu d'une centaine de groupes de différents âges et de différentes classes. Cannstadt n'est qu'à une demi-lieue de Stuttgardt. Il y a là des bains qui, en été, attirent un assez grand nombre d'étrangers, et dans les beaux jours, les gens de la capitale vont là en famille prendre du café, boire de la bière, fumer leur pipe selon l'usage allemand.

« Là, dit un de leurs poëtes, les jeunes hommes au visage fin, les jeunes filles au doux regard s'asseyent à la même table. La terre sourit à leurs yeux, et le soleil répand ses rayons d'or sur un ciel d'azur. »

Nous restâmes dans notre heureux *Lustgarten* deux heures que

Digitized by Google

je regrettais de voir s'écouler si vite. Le soir, en nous en revenant à la clarté de la lune, G. Schwab nous entretint de plusieurs traditions populaires dont il préparait alors un nouveau recueil. Uhland, à mon instante prière, se décida à nous réciter une de ses compositions, un *lied*, qui est comme un petit drame. Il a pour titre : La Fille de l'aubergiste. J'ai essayé de le traduire.

Trois compagnons errant le long des bords du Rhin,
Dans un rustique hôtel s'arrêtent en chemin.

« Ici, la bière est fraîche, et le bon vin petille,
Mais notre hôtesse, où donc est votre jeune fille?

— Ma bière est excellente, et mes vins sont connus,
Quant à ma brave fille, hélas! elle n'est plus! »

Les voyageurs alors s'en vont chercher dans l'ombre,
Et découvrent la morte avec son voile sombre.

L'un d'eux lui dégageant la tête du linceul,
Et sur elle arrêtant un triste et long coup d'œil :

« Que ne puis-je, dit-il, ranimer ce corps blême,
Enfant? et je voudrais t'aimer à l'instant même. »

Le second replaça ce voile de douleurs
Et s'en alla dehors, les yeux baignés de pleurs.

« Ah! cria-t-il, pourquoi quittes-tu cette terre?
Combien voilà déjà de temps que tu m'es chère! »

L'autre, la regardant doucement reposer,
Et sur sa lèvre pâle imprimant un baiser,

« Je t'aimais, lui dit-il, je te restai fidèle,
Et je t'aime à présent pour la vie éternelle. »

Pendant qu'il cadençait ces vers dont j'essayerais en vain de rendre l'harmonie, un groupe d'étudiants revenant aussi de Cannstadt chantait en chœur une des mélodies de Schubert. Une molle brise balançant les rameaux des tilleuls répandait dans les airs l'arome de leurs fleurs, une bergeronnette sautillait au bord du Necker, non loin d'un pensif rouge-gorge qui la regardait gravement, et le soleil se couchait à l'horizon dans des flots de vermeil, et j'avais vingt ans!

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIÈME

L'Alpe souabe. — Göppingen. — Le berceau des Hohenstaufen. — Henri IV. — Son enfance. — Ses combats. — Ses voyages en Italie. — Ses dernières guerres. — Les Guelfes et les Gibelins. — Frédéric Barberousse. — Conradin. — *Hic transibat Cæsar.* — *Weibertreue.* — Gmünd. — Le joueur de violon.

A quelques lieues à l'est de Stuttgardt s'étend la région montagneuse qu'on appelle l'Albe souabe. Avec ses pentes mollement inclinées, ses cimes arrondies, elle n'a point la sauvage beauté des montagnes de la Suisse ou du Tyrol, ni même l'imposant aspect de quelques-uns des pics escarpés de la Forêt-Noire. A une certaine distance, elle apparaît comme une longue ondulation de terrain uniforme et monotone ; mais lorsqu'on en approche, elle séduit les regards par de riants points de vue. Sur ses contours s'élèvent de grands et beaux villages ; sur ses flancs, de profondes forêts de hêtres ; et çà et là se déroulent de vertes vallées arrosées par la Rems ou la Filz, et çà et là de cette chaîne continue, qui, d'un côté, touche à la *rauhe Alp*, et de l'autre, à la Schwarzwald, se détachent des mamelons isolés comme des phares d'où l'on découvre de toutes parts un vaste horizon.

A un mille de la petite ville industrieuse de Göppingen est un de ces mamelons visité chaque année par des Wurtembergeois et par des étrangers. Nul élégant château n'en décore les flancs ; nulle ruine majestueuse n'en couronne la crête, et du haut de sa sommité, on ne découvre point une de ces scènes de la nature grandioses et saisissantes, comme l'Océan du haut d'un des pics des Cordillères, le désert de sable et les minarets du Caire du haut des

Digitized by Google

pyramides, ou les champs de lave, les montagnes brumeuses et les cratères éteints de l'Islande, du haut de l'Hécla. Non, de là on ne voit autour de soi, dans une vaste étendue, qu'un simple et calme paysage ; habitations rustiques, champs de blés, enclos de vignes et d'arbres à fruits. Mais cette colline rappelle à ceux qui s'y rendent l'une des phases les plus mémorables du moyen âge, toute une histoire de guerres, d'expéditions aventureuses, de jours de gloire et de deuil, d'inspirations poétiques et de bouleversement social. Elle porte un nom à jamais célèbre dans les annales de l'Allemagne. Elle s'appelle le Hohenstaufen.

Au pied de cette colline est le village de Bueren, appartenant jadis à un obscur gentilhomme. Plus tard, les flatteurs du pouvoir — il y en a eu à toutes les époques — composèrent une généalogie qui faisait remonter la famille des Bueren jusqu'aux rois carlovingiens et mérovingiens. Cet acte de courtisanerie ne repose sur aucune preuve historique. Il n'est pas même démontré que ceux à qui on attribuait une si haute origine eussent le droit de mettre dans leurs armoiries une couronne de comte[1].

Quoi qu'il en soit, vers le milieu du onzième siècle, un jeune Frédéric de Bueren, plus fier et plus ambitieux que ses pères, délaissa l'humble village où il était né, se bâtit à la cime de la colline une nouvelle demeure et prit le nom de Hohenstaufen (haut degré). Il était vigoureux et hardi, deux qualités dont un gentilhomme trouvait aisément l'emploi en ce temps de troubles perpétuels. De plus, il était ferme dans ses résolutions et fidèle à ses amitiés. Il s'attacha cordialement à Henri IV, et le servit non moins par son courage que par sa prudence. Henri, pour le récompenser de ce dévouement, lui donna en mariage sa fille Agnès et le duché de Souabe.

Ce souverain, qui récompensait si magnifiquement les services d'un petit vassal, était le descendant de la dynastie des Franconiens,

[1] F. Raümer Geschichte der Hohenstaufen, t. I, p. 291.

Digitized by Google

qui, de l'an 1024 à l'an 1125, fut investie du pouvoir suprême dans l'empire germanique, c'est-à-dire du titre de roi ou d'empereur proclamé dans une élection orageuse, et ensuite souvent contesté par les papes, ou renié par d'indisciplinables vassaux. Il serait difficile de trouver, dans les annales des différentes monarchies de l'Europe, une existence plus agitée et plus malheureuse que la sienne. Qu'on nous permette d'en rappeler les principaux incidents. Si ce n'était une très-véridique histoire, ce serait le plus étrange des romans, et rien ne peut donner une plus vive idée de l'état de l'Allemagne à cette époque.

Henri IV n'avait que cinq ans lorsque son père mourut. Sa mère était une femme d'une nature pieuse, d'un esprit éclairé, mais d'un caractère trop peu énergique pour résister aux turbulences d'une noblesse ambitieuse. Elle se trompa dans les mesures qu'elle crut devoir prendre pour s'acquérir des partisans, et n'eut pas même la joie de garder près d'elle son fils.

Il lui fut enlevé traîtreusement par l'archevêque Hanno de Cologne, qui, aussitôt qu'il eut commis ce rapt, se proclama régent du royaume. Bientôt, cependant, pour apaiser de violentes jalousies, il fut obligé de partager son privilége de régent avec un autre prélat, l'archevêque Adalbert de Brême.

Le jeune orphelin grandit ainsi sous la tutelle alternative de deux hommes très-différents : le premier, actif, expérimenté, rigide observateur des pratiques religieuses, mais dur et hautain ; le second, au contraire, indolent et frivole, aimant le faste et la vie joyeuse.

Le rigoureux Hanno éloigna de lui Henri par sa nature impérieuse, Adalbert le subjugua par les plaisirs sensuels.

A quinze ans, le fils du noble Henri III et de la vertueuse Agnès monta sur le trône, et le fatal archevêque de Brême fut son premier ministre, son conseiller, son mauvais génie. Le château de Goslar, où le jeune roi avait établi sa résidence, devint un théâtre de scènes grossières, de banquets tumultueux et de fêtes désordonnées.

Pour subvenir à ses dépenses, il augmenta les impôts. Le peuple

Digitized by Google

se plaignait et menaçait de se révolter. Pour le maîtriser, Henri éleva sur différents points de la Saxe des forteresses. A la fin, pourtant, l'insurrection éclata. Une armée de soixante mille hommes encouragés à la rébellion par plusieurs princes marcha contre lui. Grâce à l'appui que de riches cités lui donnèrent en cette crise redoutable, à quelques habiles négociations, et, enfin, à une bataille où il eut le bonheur de mettre en déroute un corps considérable de Saxons, il réussit à surmonter ce premier péril; mais il avait fait des promesses qu'il oublia dès qu'il fut rentré dans son château de Goslar, et les Saxons, avant de reprendre les armes, en appelèrent à celui qui alors régentait les peuples, disposait des couronnes, dominait les rois.

Celui à qui les opprimés de la Saxe, les princes, et les prélats ennemis de Henri adressaient leur requête, c'était cet homme sorti des entrailles du peuple, qui, par ses talents et ses vertus, s'était élevé graduellement de l'humble état de moine aux premières dignités du sacerdoce. C'était cet athlète à la main de fer, au regard impassible, au cœur inébranlable qui, dans l'arène du monde, plantait au-dessus de toutes les autres la bannière pontificale. C'était ce réformateur de la grande armée de l'Église qui, pour mieux la glorifier, la voulait plus pure, qui, pour la rendre plus puissante, la dégageait des liens de la famille, qui lui-même lui donnait l'exemple d'une foi surhumaine et d'une austérité de cénobite. C'était le lion de la papauté. C'était Grégoire VII.

Henri eut l'audace de croire qu'il pourrait résister à un tel homme et la folie de l'attaquer. Sommé par le pape de se rendre à Rome pour se justifier des plaintes portées contre lui par les Saxons, il assembla dans la ville de Worms un concile d'évêques allemands et prononça la déchéance de Grégoire VII. « Moi, Henri, disait-il, roi, non point par la violence, mais par la sainte volonté de Dieu, à Hildebrand, non pape, mais faux moine... »

A cet acte insensé, Grégoire répondit par une bulle d'excommunication.

Digitized by Google

Chacun sait quel était en ces temps de ferveur et de terreur religieuses l'effet d'une de ces sentences pour un souverain. Tous ses vassaux, tous ses sujets étaient par là dégagés de leur serment d'obéissance. Ses plus proches serviteurs eux-mêmes, ses parents et ses amis croyaient faire un acte de piété en l'abandonnant. Retranché de la communion des fidèles, il apparaissait comme un être perdu dans ce monde, et damné dans l'autre. On le fuyait comme un pestiféré.

A l'instant même où l'arrêt pontifical fut connu en Allemagne, les Saxons reprirent les armes ; les princes de Souabe, de Thuringe et plusieurs autres se réunirent à Tribur, et, dans une séance solennelle, déclarèrent que si, dans l'espace d'un an, Henri n'était point relevé de l'interdit prononcé contre lui, il serait dépouillé de sa royauté. Seul, Frédéric de Bueren lui resta fidèle et justifia par là les faveurs qu'il avait reçues de son malheureux maître. Mais que pouvait faire, contre une ligue universelle, ce loyal serviteur, qui n'avait pour tout bien qu'un domaine dont un antagoniste puissant lui disputait la possession.

Dans cette fatale situation, Henri se décida à aller lui-même demander à l'inflexible pontife son pardon. Mais tous les passages de l'Italie étaient gardés par ses ennemis. Il ne pouvait réunir une troupe assez nombreuse pour se frayer une issue par la force des armes, et une petite escorte donnait l'éveil sur toute la ligne. Il partit à la dérobée avec un domestique dévoué, avec son enfant et sa femme, sa noble et courageuse Berthe, qu'il avait voulu un jour répudier, l'ingrat !

C'était en 1076, au commencement d'un rigoureux hiver. Il traversa le mont Cenis, au milieu des neiges, des avalanches, par les sentiers les plus escarpés, par un froid cruel. Quelques paysans, touchés de compassion, lui vinrent en aide. Ils guidaient son cheval dans les défilés, et soutenaient au bord des abîmes le traîneau où Berthe était assise, enveloppée dans une peau de bœuf. Qui eût dit, en le voyant passer, que c'était là le voluptueux élève d'Adalbert,

Digitized by Google

naguère encore se délectant dans le luxe et les joies sensuelles de son château de Goslar?

Enfin, après des fatigues et des souffrances que nous n'essayerons pas de décrire, il arrive en Italie; il apprend que le pape est à Canossa, dans un des châteaux de son alliée la princesse Mathilde de Toscane, cette fameuse Mathilde, dont l'héritage fut la cause de tant de guerres. Il demande à le voir, il n'obtient, qu'après un long délai, l'audience qu'il implorait humblement, et il franchit le pont-levis du château, le corps revêtu d'une chemise de crin, comme un pénitent, la tête nue, les pieds lacérés. Un des serviteurs de Grégoire lui ordonne de rester dans la cour, et il reste là trois jours, sans abri, jeûnant, souffrant, exposé aux railleries et aux outrages de tous les valets du château.

Le quatrième jour enfin, le terrible pontife, à la prière de Mathilde, se décide à le recevoir, et à lever son arrêt d'excommunication, mais à la condition que Henri jurera de se rendre à jour fixe au lieu qui lui sera assigné pour qu'une diète décide s'il peut conserver sa royauté.

Le pauvre prince retourne en Allemagne. Pendant son absence, ses adversaires avaient élu pour le remplacer Rodolphe de Souabe. Mais en même temps un parti nombreux s'organisait pour le soutenir. Il se retrouve à la tête d'une armée, il engage une bataille, où Rodolphe tombe sur le sol, mortellement blessé et la main coupée. « C'est avec cette main, dit-il en expirant avec un accent de repentir, que j'avais prêté à mon légitime souverain mon serment de fidélité. »

Henri victorieux annonce de nouveau la déchéance de Grégoire, nomme pour le remplacer l'archevêque de Ravenne, retourne en Italie, non plus cette fois, comme un misérable proscrit, mais les armes à la main, et quelques mois après, il prend d'assaut la ville éternelle; il assiége dans le château Saint-Ange ce même Grégoire qui l'avait traité avec un si souverain mépris dans les murs de Canossa, il conduit à l'autel l'archevêque de Ravenne, lui met la

Digitized by Google

tiare sur la tête, et le proclame pape sous le nom de Clément III.

Grégoire se sauve la nuit de la forteresse où il est bloqué, se retire à Salerne et meurt en disant : j'ai aimé le droit, j'ai abhorré l'iniquité ; voilà pourquoi je succombe dans l'exil.

On s'imagine peut-être que la mort de cet implacable combattant va mettre fin à tant de luttes. Non pas. Les Italiens ont élu un autre pontife ; les Allemands un autre roi. La division subsiste plus éclatante que jamais : deux papes dans la chrétienté ; deux souverains dans l'empire germanique ; deux princes dans plusieurs principautés, et Henri excommunié de nouveau par Urbain II l'élu des Italiens, puis par son successeur Pascal II.

Le plus grand des malheurs, il l'ignorait encore, il allait l'éprouver. Il vit son fils Conrad se soulever contre lui, et réclamer la royauté. Conrad meurt, et son autre fils Henri s'abandonne à la même iniquité. Soutenu par Pascal et par tous les prélats, et tous les princes qui se font un pieux devoir de renier l'excommunié, il se fait acclamer roi.

Henri pourtant lutte encore à l'aide de quelques vassaux fidèles et de quelques villes dévouées à sa cause. Son fils, effrayé de le voir encore si puissant, lui demande humblement une entrevue pour terminer, dit-il, à l'amiable, cette cruelle dissension.

Henri se rend au lieu qui lui est désigné, mais à l'aspect de son fils, il se trouve tout à coup terrassé par un sentiment de douleur et de tendresse. Il se jette aux pieds de cet enfant dénaturé, et le conjure, au nom de Dieu, de ne pas persister plus longtemps dans son crime. « Si j'ai commis des fautes, lui dit-il, c'est le ciel qui doit m'en punir, et peut-on voir au monde rien de plus monstrueux qu'un fils qui se révolte contre son père? »

Le nouvel Absalon semble attendri par ces paroles. Il prie son père de lui pardonner. Il l'engage à venir avec lui à Mayence où toutes les difficultés se résoudront dans une assemblée qu'il a convoquée. Il l'emmène avec lui, et le fait enfermer dans la forteresse

Digitized by Google

de Bingen et lui fait enlever les insignes de la souveraineté et se fait couronner sous le nom de Henri V.

Le pauvre vieux roi, trahi dans ses plus tendres affections, délaissé par ses anciens partisans, s'échappe de sa prison et longtemps erre de côté et d'autre à l'abandon, dans un tel dénûment que, pour subvenir à ses besoins, il en vint à vendre une partie de ses vêtements. Un jour il rencontre le duc de Lorraine qu'il avait injustement traité pendant qu'il était au pouvoir. Le généreux duc, oubliant le passé, le prend sous sa protection, et lui offre de l'aider à reconquérir sa couronne. Mais Henri, fatigué de tant de luttes, affaibli par l'âge et la douleur, lui répond : à quoi me servirait de reprendre les biens que j'ai perdus? J'aime mieux subir l'injustice que d'exposer des innocents à souffrir et à mourir pour moi.

Il se retira à Liége, et quelque temps après, il y mourut.

L'excommunication qui pesait encore sur lui ne permettait pas même qu'on lui accordât la sépulture chrétienne. Il fut enterré dans une des petites îles de la Meuse, et cinq ans après, quand la sentence dont il avait été frappé fut enfin révoquée, on le transporta à Spire, on l'ensevelit dans l'église près de sa fidèle Berthe.

Pendant ce temps, Frédéric de Bueren défendait les domaines qui lui avaient été accordés par Henri IV contre le duc de Bavière qui les réclamait comme sa légitime propriété. De là date la guerre des Guelfes et des Gibelins qui, pendant plusieurs siècles, ensanglanta l'Allemagne et l'Italie.

Les Italiens attribuent l'origine de ces deux noms à deux frères qui demeuraient à Pistoie, dont l'un appelé Guelfe se rangea du côté de la papauté, dont l'autre appelé Gibel s'adjoignit au parti de l'empereur. Les Allemands donnent à cette origine un caractère plus élevé et plus rationnel. Au onzième siècle, une famille princière d'Italie qui portait le nom de Guelfes vint s'établir en Allemagne; elle y acquit un rang important, elle s'y est perpétuée dans la branche royale et dans la branche ducale de la maison de Brunswick. Dès le règne de Henri IV, on la vit dans les perpé-

Digitized by Google

tuelles collisions du saint-siége et de l'empire soutenir presque constamment la cause du saint-siége. Le nom de Gibelin vient, dit-on, d'un village de la Souabe qui subsiste encore et s'appelle Waiblingen.

Sur les champs de bataille, on criait d'un côté : Hié Gieblingen ; et de l'autre : Hié Welf (Guelfes). Les premiers avaient sur leur bannière une rose blanche ou un lis rouge ; les seconds, un aigle qui de ses serres déchirait un dragon portant sur la tête un lis rouge.

Frédéric de Bueren, l'obscur gentilhomme anobli, et enrichi par Henri IV, ne fut pas seulement un des partisans les plus zélés de la cause impériale, il fut le chef d'une famille à laquelle tous les Gibelins devaient se rallier, il fut le fondateur d'une dynastie qui, pendant plus d'un siècle, régna sur l'Allemagne, de cette grande, valeureuse et poétique dynastie des Hohenstaufen, dont Frédéric Barberousse fut le héros, et Conradin le martyr.

Le château que l'ambitieux jeune homme avait construit au-dessus de son village natal devint le patrimoine héréditaire de ses illustres descendants. Si la multiplicité de leurs devoirs et les agitations de leur vie ne leur permettaient pas d'y résider, ils y revenaient en leurs heures de liberté, ils y pensaient de loin, comme on pense au foyer de famille.

Là, pendant la durée de six générations de rois et d'empereurs, les Minnesinger ont chanté leurs suaves chansons, et les chevaliers du lis rouge leurs chants de guerre. Là, on a raconté les étonnantes expéditions de l'infatigable Frédéric Barberousse qui franchit quatre fois les Alpes, qui poursuivit en Allemagne les rapaces seigneurs et démolit les châteaux dont ils avaient fait le repaire de leurs brigandages, qui, enfin, à l'âge de soixante et dix ans, partit pour la Croisade où il devait mourir. Là, on a célébré la suprême fortune de Frédéric II, qui ne porta pas moins de sept couronnes : celle de l'Allemagne, celle de l'empire, celles de Bourgogne, de Sicile, de Sardaigne, de Jérusalem, et la couronne de fer de Lombardie, cette éternelle ambition des empereurs.

Digitized by Google

Là, fut le premier reflet de la gloire des Hohenstaufen, le plus fidèle écho de leurs jours de combats et de leurs jours de victoires, l'arcanum, et, pour ainsi dire, le sanctuaire des contes de vieux soldats, des récits de voyageurs, des histoires merveilleuses de pèlerins, de toute la poésie d'un des plus grands siècles du moyen âge, et là, un jour il arriva des régions de l'Italie une nouvelle sinistre qu'on se communiquait à voix basse, comme si on n'osait encore y croire, et qui glaçait le cœur des ardents Gibelins.

La race des Hohenstaufen était éteinte. Le petit-fils de Frédéric II, le jeune, le beau, le galant prince que les Italiens appelaient avec un accent de tendresse Conradino, et qu'ils avaient conduit en triomphe au Capitole au milieu d'une cohorte de jeunes filles répandant de leurs mains virginales des fleurs sur son chemin, était mort. Il était brave comme ses aïeux, et comme eux il aimait les mélodies des Muses. A seize ans, il prenait les armes pour reconquérir son royaume italien livré par le pape au comte Charles d'Anjou, et en même temps, il s'abandonnait aux tendres impressions de son adolescence, il disait dans des strophes harmonieuses les soucis de son amour :

« Je me réjouis de voir les fleurs roses qui s'épanouissent au mois de mai. Elles ont longtemps penché la tête sous le vent froid d'hiver. Mais les voilà qui se relèvent au souffle du printemps, au rayon des beaux jours.

« Mais moi, je ne puis, comme elles, m'épanouir au soleil de l'été. J'ai mis mon cœur en un amour qui m'afflige et me tourmente. »

Et il avait été trahi, le noble jeune homme, par un de ses compagnons, et il avait été livré à Charles d'Anjou, et il était mort à seize ans, mort sur un échafaud, mort en face de la radieuse baie de Naples ! Mais, avant de courber la tête sous le glaive du bourreau, il en appelait à Dieu de l'iniquité de sa sentence, il jetait son gant de chevalier au milieu de la foule, et ce gant fut relevé par un Gibelin, et, quatorze ans après, dans toute l'Europe, retentissait l'effroyable récit des Vêpres siciliennes.

Digitized by Google

Le château de Frédéric de Bueren fut agrandi par plusieurs des Hohenstaufen, surtout par Barberousse qui, au retour de ses aventureuses expéditions, se plaisait à le visiter. Après l'extinction de cette puissante dynastie, il fut englobé dans le domaine de la couronne, puis abandonné par Charles IV au comte Eberhard de Wurtemberg, et il subsista jusqu'à l'année 1525. A cette époque, une troupe de paysans en révolte le saccagea et le démolit.

En 1588, Martin Crusius, après avoir visité la colline de Hohenstaufen, écrivait dans sa chronique : Est-il possible que la demeure des plus grands princes ne nous offre aujourd'hui qu'un si désolant aspect. Tout est tombé, tout a disparu. Le sureau plonge ses racines dans les fissures des remparts; la porte de la forteresse est rongée par le temps, et le paysan va faucher l'herbe dans la cour du château.

En ce temps-là cependant, une partie des murs de l'antique édifice restait encore debout, mais les princes du Wurtemberg en firent enlever les pierres pour construire leur château de Göppingen.

Maintenant le sommet de la célèbre colline est complétement nu, et de la race des Hohenstaufen, il n'y a plus là d'autre vestige qu'une inscription gravée sur la porte d'une petite chapelle rustique, où Frédéric Barberousse, le glorieux empereur, allait humblement remplir ses devoirs de chrétien.

Hic transibat Cæsar.
Ici passait César.

Mais plus d'un voyageur visite avec une pensée pieuse ce lieu mémorable, et lit avec respect cette inscription, puis incline la tête dans une mélancolique réflexion.

Que de lieux en ce monde où l'on peut dire aussi : ici passait la grandeur, la fortune, la félicité humaine, et qu'en reste-t-il ?

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ?

Digitized by Google

— Je n'en sais rien.

. . . . . .

Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer.
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier[1].

A quelques lieues d'ici est le village de Weinsberg, illustré par un épisode de cette inépuisable histoire des Hohenstaufen. C'était en 1140, le duc Guelphe de Bavière, poursuivi par l'empereur Conrad, s'était enfermé dans la forteresse de Weinsberg. Après avoir résisté autant que ses forces le lui permettaient aux attaques de son puissant adversaire, il demanda à capituler, à la condition que les femmes qui se trouvaient dans la citadelle en pourraient sortir librement et emporter avec elles ce qu'elles avaient de plus précieux.

Cette demande ayant été acceptée, les portes du château furent ouvertes, et les assiégeants virent descendre, l'une après l'autre, une longue file de femmes, le dos courbé sous un vivant fardeau ; chacune d'elles, en vertu de l'autorisation qui leur avait été accordée, emportait ce qu'elle avait de plus précieux, son frère ou son mari.

Conrad, touché de cet élan de cœur, les laissa tranquillement passer avec les soldats qu'elles lui enlevaient par leur dévouement, et dès ce jour le coteau de Weinsberg a conservé le nom de *Weibertreue* (la fidélité des femmes).

A quelques lieues plus loin est la petite ville catholique de Gmund, où l'on raconte encore une des jolies légendes de cet âge de foi et de poésie sur lequel brille l'astre des Hohenstaufen.

Nous empruntons pour la faire connaître à nos lecteurs le récit de Justinen Kerner, l'un des aimables poëtes modernes du Wurtemberg.

Jadis la ville de Gmund consacra une église sans pareille à sainte Cécile, la patronne des musiciens.

[1] Arnault.

Digitized by Google

Des lys d'argent brillaient comme les rayons de la lune autour de la sainte ; des roses d'or comme la pourpre de l'aurore décoraient son autel.

Elle était revêtue d'une robe d'argent et portait à ses pieds des souliers d'or fin, car alors c'était encore le bon temps.

Le temps où non-seulement dans la contrée allemande, mais au delà des mers, les joailliers de Gmund étaient renommés par leur travail.

Et une quantité de pèlerins se rendaient à la chapelle de sainte Cécile, et là, résonnaient des hymnes mélodieux.

Un jour arrive un pauvre joueur de violon, aux joues pâles, au corps amaigri ; il a longtemps marché, il est las, et n'a dans sa besace ni pain ni argent.

Il entre dans l'église et joue de son instrument. La sainte est émue de ses accords, touchée de sa misère.

Elle fait un mouvement, elle s'incline, détache un de ses souliers d'or, et le jette dans les mains du pauvre musicien.

Ivre de joie, il s'élance en chantant hors de l'église, et court chez un bijoutier pour y échanger son trésor contre des ducats.

Mais à peine l'orfévre a-t-il vu le soulier, qu'il arrête comme un voleur l'innocent musicien et le conduit devant le juge.

Le procès est bientôt achevé. Le crime est évident. Le coupable est condamné à mort.

La cloche des trépassés résonne, et un sombre cortége se met en marche. On entend retentir les chants funèbres des moines et des nonnes, et par-dessus tout le violon du condamné.

Car il a demandé comme une dernière grâce à garder son violon et à le faire vibrer jusqu'au dernier moment.

Et lorsqu'on arrive devant la chapelle de sainte Cécile : laissez-moi entrer là encore une fois, dit-il, laissez-moi jouer ma dernière mélodie.

Sa prière est exaucée. Il entre, il se prosterne au pied de l'autel, et d'une main tremblante fait mouvoir son archet.

Digitized by Google

La sainte, émue de sa douleur, s'incline, détache son autre soulier d'or et le jette dans les mains du pauvre musicien.

Une foule nombreuse assiste à ce miracle, et chacun voit comme la sainte protége les musiciens du peuple.

On entoure l'artiste ambulant, on le couronne de fleurs, et on le conduit à l'hôtel de ville, et les magistrats lui font servir un grand banquet.

A peine entré en Allemagne, nous voilà dans le monde des légendes. En continuant notre route, nous les retrouverons à tout instant. Avant d'aller plus loin, il nous semble qu'il serait bon de lui consacrer une étude spéciale à cette naïve poésie du peuple, et d'en indiquer aux moins les traits les plus caractéristiques.

Digitized by Google

CHAPITRE QUATRIÈME

Les légendes de l'Allemagne.

Oui, s'il est avec la Suède et la Norvége un pays où l'on puisse s'égarer à plaisir à travers les légendes historiques et les pieuses crédulités du peuple, c'est l'Allemagne. Ici, toutes les plaines ont leurs génies, toutes les montagnes leurs grottes mystérieuses, tous les lacs leurs palais de cristal; ici, toutes les fées ne sont pas mortes, et tous les sylphes n'ont pas dépouillé leurs ailes d'or; ici, quand la nuit silencieuse s'abaisse sur la terre, les flots de l'Elbe et du Rhin ont encore des soupirs d'amour, les arbres frissonnent au souffle des esprits, et les châteaux racontent du haut de la colline leurs histoires de guerre.

Parmi ces traditions répandues à travers l'Allemagne, il en est qui remontent jusqu'à l'Orient, qui touchent de très-près à celles de l'Inde et de la Grèce. Celles-là ont émigré dans le Nord, elles ont été consacrées par Odin, et répétées dans la Scandinavie comme dans la Souabe. D'autres sont venues de la Provence, et n'ont fait que de changer de costume en traversant le Rhin. Quelques-unes ont été apportées par les soldats des croisades, par les pèlerins de la Terre sainte. Il en est plusieurs dont on ne saurait déterminer la source primitive, car elles se trouvent également dans nos provinces du Midi et dans la Bretagne, en Écosse, en Islande et en Danemark. Rien n'indique d'une manière précise à quel pays on doit les attribuer, mais la plupart sont nées sur le sol allemand, et quelle que soit leur origine, c'est chose curieuse que

Digitized by Google

d'étudier le caractère de ces traditions, de chercher sous leur manteau germanique, ou le symbole religieux, ou le fait qu'elles recèlent. Ce serait chose plus curieuse encore que de constater, par des rapprochements nombreux, leur parenté avec celle des autres peuples, et leurs transformations successives. Mais c'est une œuvre difficile, souvent même impossible; car les traditions ont passé trop vite d'un pays à l'autre pour qu'on puisse tracer ainsi leur itinéraire; car, comme l'a dit Campbell : « La fiction a l'aile plus rapide que la science, elle répand ses étamines de fleurs à travers le monde, et nous ne la voyons pas jusqu'à ce que ces fleurs surgissent tout à coup, et nous étonnent par la ressemblance de leurs couleurs avec celles des autres contrées [1]. »

De même qu'un seul pays n'a pas vu naître toutes ces traditions, de même un seul siècle ne les a pas toutes enfantées. Elles se sont formées successivement et se sont rejointes comme les anneaux d'une longue chaîne.

A mesure que le peuple était ému par un événement, ou surpris par un phénomène, il composait une légende, il inventait un mythe. Il suppléait au raisonnement par la poésie, à la science par l'imagination. Ses légendes historiques reposent sur une base certaine, sur des faits avérés, mais elles ont été tellement embellies par le caprice des conteurs qu'on ne peut y saisir parfois qu'un trait de mœurs et un nom. Ses légendes merveilleuses proviennent de ce culte mystérieux de la nature, de cette espèce de panthéisme secret dont le moyen âge a toujours admis le principe sans jamais le formuler.

Les hommes du Nord avaient une vénération religieuse pour les astres et pour les éléments. Les Lithuaniens regardaient le soleil comme le père de la terre, la lune comme son épouse et les astres comme ses enfants. Les Allemands avaient coutume de saluer chaque soir les étoiles avant de se coucher, car les étoiles étaient pour

[1] Essay on the english poetry, p. 30.

Digitized by Google

eux les yeux du ciel; ils célébraient par des fêtes le solstice d'été et le solstice d'hiver. Ils rendaient hommage au vent et à la tempête, à la nature morte et aux êtres animés. Les métaux avaient pour eux des propriétés particulières; les plantes renfermaient des saveurs magiques; les oiseaux connaissaient les secrets des hommes et prédisaient l'avenir. Dans une vieille tradition, une colombe conduit le voyageur près d'un trésor; dans l'Edda, deux corbeaux racontent chaque jour à Odin ce qui se passe sur la terre. Les grenouilles mêmes avaient appris, dans leurs marais, plus d'une chose curieuse; et les couleuvres gardaient, au fond de leur grotte, des cassettes d'or et de diamants.

Dans ces mondes merveilleux où chaque objet avait ainsi ses attributions, les montagnes par leurs masses gigantesques, par leur forme bizarre devaient nécessairement frapper l'imagination des hommes du moyen âge. Le peuple ne savait ce qu'il y avait derrière ces rideaux de verdure, dans ces cavités de pierre. Il en a fait la demeure des êtres fabuleux, et le tombeau de ses rois et de ses héros.

Le Köterberg est plein d'or et d'argent; le Kuttenberg a vu parfois de grands miracles, entre autres celui-ci : Trois mineurs allaient y travailler toute la semaine, et n'emportaient que leurs livres de prières, de l'huile dans leurs lampes, et du pain dans leurs besaces pour un jour. C'étaient des hommes de foi. Chaque matin, avant de se mettre à l'ouvrage, ils se jetaient à genoux pour se recommander à la Providence. Un soir, au moment où l'huile de leurs lampes commençait à baisser, tout à coup un orage violent éclate. La voûte de la grotte dans laquelle ils travaillaient s'ébranle, se crevasse; le rocher tombe avec des flots de sable et les mineurs sont engloutis. Mais Dieu, pour les récompenser de leur piété, maintint un espace vide autour d'eux et renouvela chaque jour leur provision d'huile et leur morceau de pain. Ils vécurent ainsi pendant sept ans, toujours travaillant à sortir de leur prison et toujours priant. Leurs prières furent exaucées. Ils revirent le ciel

Digitized by Google

bleu au-dessus de leurs têtes et rentrèrent dans leur village bien-aimé.

Le Wunderberg est la plus étonnante de toutes ces montagnes. Là, se trouvent des villes semblables aux nôtres, des cloîtres et des églises, des remparts et des palais construits par les *Männlein*. Là, Charlemagne repose au milieu de ses preux. Il est assis devant une table de marbre, la couronne sur la tête, le sceptre à la main. Sa barbe blanche tombe sur sa poitrine et grandit sans cesse. Quand elle fera trois fois le tour de la table, l'arbre de la liberté reverdira sur la colline, le vieil empereur sortira de son souterrain, et une nouvelle ère, une ère de bonheur et de prospérité sans fin renaîtra dans le monde.

Dans le Kiffhaüser repose Frédéric Barberousse, cet autre héros chéri des Allemands. Plusieurs personnes ont vu son front chauve se lever au-dessus des rochers, car il quitte parfois sa demeure pour respirer l'air pur. Un berger qui avait conduit son troupeau sur cette montagne, alluma une fois sa pipe en s'écriant : Frédéric! je vais fumer en ton honneur. Au même instant, le héros lui apparut, et, pour le récompenser de son souvenir, le conduisit dans une ville où il y avait un grand nombre de chevaliers. Là, il lui montra de riches armures, des glaives brillants, et lui donna plus d'or qu'il n'en eût fallu pour satisfaire un prince.

C'est au sommet de ces montagnes, c'est dans ces vastes cavités que résident les géants. Rien n'égale la taille monstrueuse et la vigueur de cette race d'êtres dont la naissance a, selon l'Edda, précédé celle du premier homme. Un roc énorme, que nul effort humain ne peut ébranler, n'est pour eux qu'un grain de sable qui est entré dans leur soulier. Une île jetée au milieu de l'Océan, c'est une poignée de terre qu'ils ont laissé tomber de leur tablier. Quand le dieu Thor, le dieu de la foudre, parcourait la Scandinavie, il entra une nuit dans une large tente où il dormit paisiblement avec son compagnon; le lendemain, il s'aperçut qu'il avait dormi dans le pouce d'un gant de géant. Quand le valeureux Dietrich de

Digitized by Google

Berne attaqua Siegenot, le géant, pour se défendre, déracina un des arbres les plus élevés de la forêt, et le *Heldenbuch* dit que, depuis Adam, on n'avait jamais vu un homme si fort.

Les grottes des collines sont occupées par les nains qui ont aussi leur cycle de tradition. Un vieux poëme allemand dit que Dieu créa d'abord les nains pour cultiver la terre ; puis les géants pour exterminer les monstres ; puis enfin les héros pour protéger la pauvre race des nains contre les géants. Dans la symbolique du Nord, les géants représentent la force brutale, la matière, et les nains, la faculté d'esprit, l'intelligence. Malgré leur petitesse, ils sont doués d'une grande force. Ils se construisent des demeures splendides, et, l'hiver, ils forgent les métaux. Ils fabriquent les flèches acérées, les armures étincelantes. Pas une épée ne vaut celle qu'ils ont faite eux-mêmes ; pas un casque ne résiste comme les leurs au tranchant du glaive, à la pesanteur de la hache d'armes.

Pendant qu'ils travaillent ainsi, leurs femmes filent la laine la plus blanche, ou le lin le plus pur. Les nains sont beaux et gracieux, mais si petits qu'ils peuvent passer par le trou d'une serrure. Ils se marient et élèvent leurs enfants chrétiennement. Ceux du Wunderberg vont quelquefois à l'église de Saltzbourg. Ils aiment la danse et la musique. Souvent l'été, par un beau soir, ils s'en vont danser dans les prairies, et le lendemain on reconnaît sur l'herbe les longs cercles qu'ils ont tracés [1]. Ils aiment aussi à se promener sur la colline, à s'approcher des hommes, à causer avec eux. Ils ont pitié de celui qui souffre et récompensent généreusement, ou l'intérêt qu'on leur témoigne, ou le service qu'on leur rend. Souvent ils ont protégé le faible, soutenu l'opprimé et malheur à celui qui a commis une injustice, s'ils sont appelés à la venger. Si quelqu'un s'égare auprès de leur demeure, ils viennent eux-mêmes au-devant de lui, l'emmènent sous leur toit de rochers et lui donnent un abri.

[1] La même tradition existe en Normandie. Voy. *Contes populaires de l'arrondissement de Bayeux*, par M. F. Pluquet.

Digitized by Google

Un soir, un étudiant de Göttingen fut surpris par l'orage sur la colline de Plesse. La pluie avait trempé ses vêtements, et l'obscurité était si grande qu'il ne pouvait trouver son chemin. Tout à coup il vit venir à lui un männlein, un petit homme tout gris qui, le prenant par la main, le fit passer par une fente de rocher, et le conduisit dans une salle souterraine meublée avec luxe et richement éclairée.

Là était la femme du männlein, revêtue d'une robe de soie, plus brillante que celle de la femme du bourgmestre. Là étaient ses frères et sa fille qui avait des cheveux blonds flottants, et des yeux bleus d'une douceur infinie. L'étudiant la trouva charmante et la voyant entourée de tant d'objets précieux, il l'eût volontiers demandée en mariage, s'il n'eût eu peur de la perdre, en la reconduisant à Göttingen, tant elle était petite. On se mit à table, on causa des événements du monde, des guerres d'Italie, de la mort de l'empereur, puis chacun s'agenouilla. La maîtresse de la maison fit la prière, et lorsqu'elle fut achevée, la jeune fille prit un flambeau d'argent et conduisit l'étudiant dans la chambre qui lui avait été préparée. Le lendemain il partit à regret, car dans le peu de temps qu'il avait passé dans la famille du männlein, il avait conçu pour elle un sentiment d'affection. Le nain lui donna plusieurs pierres précieuses et la jeune fille lui apporta en riant une poignée de noisettes. A son arrivée à Göttingen, les noisettes étaient autant de belles et bonnes pièces d'or. Depuis ce jour, l'étudiant a cherché plusieurs fois à retouver la porte par laquelle il était entré, jamais il n'a pu y parvenir.

Quelquefois aussi les nains demandent asile aux hommes, soit parce qu'ils se trouvent trop loin de leur demeure, soit pour célébrer plus solennellement une fête. Un d'entre eux vint un jour demander à un comte qui était leur voisin la permission de danser dans son château. Le comte la lui accorda, et le soir même, voilà toute une armée de nains qui descend de la colline, et se répand à travers les jardins, à travers les haies touffues et les appartements du château. Les uns allument le feu dans les fourneaux et préparent

Digitized by Google

le souper; les autres portent des guirlandes de fleurs, des tentures de soie, et décorent les salons. En un instant les lustres sont placés, les flambeaux d'or reluisent sur les murailles et se reflètent dans les glaces. Les danseurs prennent la main de leurs danseuses, les musiciens accordent leurs instruments et le bal commence. C'est une joie sans égale; c'est un tourbillon qui ressemble à celui d'une troupe d'oiseaux prenant son vol dans la vallée, à celui des feuilles d'arbres que le vent détache de la forêt. Le comte lui-même se joint à ces rondes animées. On lui donne la plus grande des danseuses, mais elle tourne si vite qu'il ne peut la suivre. Après le bal, toutes les tables furent couvertes de nappes brodées, de vaisselle d'or et d'argent. Les nains conduisirent le maître du château à la place d'honneur. On lui servit des mets d'une saveur exquise, et du vin conservé depuis des siècles dans les tonnes de marbre des montagnes. Puis tout disparut comme par enchantement. Le lendemain, des ambassadeurs du royaume des nains vinrent remercier le comte de l'hospitalité qu'il leur avait accordée, et lui remirent une épée et un anneau en lui disant que ces deux objets lui porteraient à jamais bonheur.

A la famille des nains appartient la race des Elfes; mais ceux-ci sont d'une nature plus poétique et plus élevée. Ce sont les frères des Djins lumineux et des Péris, les frères d'Ariel et de Trilby. Ils ont le visage blanc comme un lys, et les rayons de la lune composent les fils de leur vêtement. Ils n'habitent pas dans les entrailles des montagnes; ils voltigent dans les airs et se balancent comme des papillons dorés sur la tige d'une plante. Une feuille d'arbre leur sert de tente, et ils peuvent vivre tout le jour d'un peu de miel puisé dans le calice d'une fleur, et d'une goutte de rosée. Les femmes des Elfes sont belles; elles dansent le soir et chantent sur les collines, et leur voix est si douce, leur chant si harmonieux, que chaque passant s'arrête pour les entendre. Mais il ne faut pas s'approcher d'elles, il ne faut pas se mêler à leurs danses, car leur regard glace le cœur, et leur baiser donne la mort. Les Elfes portent de petits

Digitized by Google

souliers de verre. Si l'on pouvait s'emparer d'un de ces souliers, on serait riche, car celui à qui il appartient le rachèterait à tout prix.

Il y a encore une autre espèce d'êtres apparentés avec celle-ci, mais moins vagabonds que les Elfes, moins solitaires que les nains : c'est celle des esprits domestiques qui se cherchent un gîte dans la maison du paysan, couchent dans la grange, et se réchauffent au foyer de famille. Les Allemands appellent cet esprit *Kobolde;* c'est le *Brownie* de l'Écosse, le *Servant* de la Suisse, le *Tomtegubba* de la Suède, le *Goubelin* de la Normandie.

Le Kobolde est actif et empressé; il prend soin des chevaux, nettoie l'écurie, conduit la charrue, travaille à la moisson. Si on ne le mécontente pas, les maîtres de la maison peuvent se reposer, et les valets dormir tranquilles. Dès le matin leur besogne sera faite, au moins en grande partie. Pour le garder sans cesse, il suffit de lui mettre chaque jour un peu de lait dans un coin de la maison, et de balayer proprement le lieu qu'il occupe. Autant le Kobolde est bon et dévoué quand on ne lui donne aucun sujet de plainte, autant il devient capricieux et vindicatif dès qu'on l'a offensé. Une jeune fille avait un Kobolde à son service, et c'était une bénédiction de voir comme il allait au-devant de tous ses désirs, comme il l'exemptait de tout ouvrage pénible. Un jour, elle jeta par malice quelques copeaux dans la tasse qu'il devait boire, et dès ce moment, le Kobolde l'a abandonnée. Elle est obligée de se lever de bonne heure et de se coucher tard, de travailler sans relâche, et son ouvrage n'avance pas. Chaque jour, l'implacable Kobolde lui suscite un nouvel obstacle, chaque jour il la condamne à un nouveau désagrément. Si elle prend avec les plus grandes précautions un vase précieux, elle le casse; si elle fait chauffer le four, elle se brûle les doigts; si elle prépare le dîner, elle met double dose de sel dans un plat, et rien dans l'autre.

La bonne Holla est la mère de ces valets domestiques; c'est elle qui encourage les jeunes filles au travail et les aide dans leurs efforts, c'est elle qui vient la nuit préparer leur quenouille et tour-

Digitized by Google

ner leurs fuseaux; c'est elle enfin qui est la vraie patronne de la femme allemande solitaire et modeste, économe et laborieuse.

Quelques contrées d'Allemagne admettaient encore un autre esprit qu'on appelait esprit familier : *spiritus familiaris*. On l'enfermait dans une fiole et on n'avait plus besoin de s'occuper de lui. Tous les vœux se réalisaient par un acte muet de sa volonté. Mais celui-là venait de l'enfer, et il ne fallait pas le conserver jusqu'à l'heure de la mort, car il vous emmenait tout droit dans les ténèbres.

Le plus difficile est de s'en débarrasser; le méchant esprit a sa mission à remplir, et il faut qu'il conduise quelqu'un au diable. Si on le plonge dans l'eau, il surnage; si on le broie sous une pierre, il renaît aussitôt; si on le jette au feu, il en sort plus vif que jamais. Le seul moyen à employer pour qu'il ne revienne plus, c'est de le placer dans une autre maison, c'est de le vendre. Un marchand de chevaux, réduit à la misère par une suite continuelle d'infortunes, acheta un jour d'un inconnu une petite boîte qu'on lui remit comme le talisman du bonheur, en lui recommandant de la garder en secret et de ne pas l'ouvrir. Du moment où cette boîte fut entre ses mains, toute sa destinée changea. Il trouva un trésor; il reprit son commerce, il fit des entreprises hardies, téméraires, et pas une seule n'échoua. Mais sa femme, qui était une bonne chrétienne, soupçonnant quelque sortilége dans un tel bonheur, ouvrit un jour la boîte mystérieuse, et en vit sortir une grosse mouche noire qui s'envola par la fenêtre. Un passant la ramassa. Dès ce jour, la fortune du marchand de chevaux déclina rapidement. Il redevint plus pauvre, plus malheureux que jamais.

Les lacs, les fleuves, les rivières ont aussi leurs féeries et leurs enchantements. Là est le Wassermann qui monte parfois sur un banc de sable pour se réchauffer au soleil et chante pour attirer les passants. Le Wassermann est, comme les nains, un être assez obligeant quand on ne le tourmente pas, mais sans pitié pour ceux qui lui font une injure. Il est petit et grêle; il a les dents vertes et porte un chapeau vert. Mais au sein des vagues profondes, sur le sol d'or

Digitized by Google

que les flots nous dérobent, il se bâtit des palais de nacre et de corail. Des coquillages azurés comme le ciel, jaunes et violets comme l'opale, brillants comme le rubis, en tapissent les murailles; les nénuphars forment autour de sa demeure une guirlande toujours verte et toujours fleurie. Il boit dans une coupe d'ambre et couche sur un lit d'ivoire. C'est là qu'il passe sa vie solitaire, tantôt chantant, tantôt parcourant à la nage ses riches domaines, puis attirant à lui les âmes des noyés.

Un paysan qui demeurait près d'un lac avait fait connaissance avec le Wassermann du lieu. Tous deux se rencontraient quelquefois sur la grève et causaient ensemble comme de bons voisins. Un jour le Wassermann voulut lui faire voir son habitation : il l'entraîna dans les eaux et lui montra l'une après l'autre ses salles splendides. A l'extrémité de cette royale habitation, le paysan aperçut une petite chambre dans laquelle se trouvaient quelques fioles hermétiquement fermées. Il demanda ce qu'il y avait dans ces fioles, et le Wassermann répondit que c'étaient les âmes des noyés. Après cette exploration aquatique, le paysan revient à terre; le sort de ces pauvres âmes le touche, et il prend la résolution de les délivrer. A l'heure où il savait que le Wassermann avait coutume de sortir, il s'approche du lac, se recommande à Dieu, puis s'élance dans les flots avec courage. Son bon ange le soutint et le guida dans sa route. Il retrouva la demeure du méchant esprit et la chambre mystérieuse; il ouvrit toutes les fioles, et les âmes s'élancèrent joyeusement hors de leur prison et s'envolèrent dans les airs.

Les Nixes sont plus beaux et moins cruels que le Wassermann, mais ils chantent aussi pour fasciner les pêcheurs. Souvent ceux qui les écoutent ne peuvent leur résister, et le voyageur qui passe sur la grève, entraîné par cette mélodie magique, s'élance dans l'eau pour l'entendre de plus près et se perd dans un gouffre. C'est le soir surtout, auprès des moulins, au bord des cascades, que les Nixes chantent les chants les plus suaves. Ils ont, dit-on, onze mélodies différentes. A une certaine distance, l'homme peut en entendre dix

Digitized by Google

sans trop de danger; mais quand ils en viennent à la onzième, les vieillards et les enfants, les malades et les estropiés, les chaises même et les tables, tout obéit à ces accords merveilleux, tout se met à danser.

Les femmes des Nixes ont, comme les sirènes, la moitié du corps très-belle; le reste se termine en queue de poisson. Souvent elles viennent à la surface de l'eau jouer de la harpe, ou peigner avec un peigne d'or leurs blonds cheveux. Un jour, un chasseur en aperçut une et dirigea son arme contre elle; mais elle se mit à rire, plongea dans les flots, et trois jours après, le chasseur se noya. Quelquefois aussi, elles s'en vont toutes pâles et grelottantes, s'asseoir la nuit près du feu que les bergers allument dans la prairie. Elles recherchent l'amour des hommes et prodiguent à celui qui les aime toutes les marques de dévouement, mais à la condition qu'il ne parle jamais d'elles. Il en est qui peuvent sortir chaque jour du lac où elles habitent, mais il faut qu'elles rentrent à une heure déterminée.

On raconte qu'une fois trois jeunes Nixes venaient tous les soirs visiter un hameau voisin de leur lac. Elles entraient avec leurs quenouilles dans la maison du paysan et s'asseyaient auprès du foyer, travaillant comme les autres femmes. Tout le monde se plaisait à les voir, car elles savaient d'étonnantes traditions et des chants admirables. Mais dès que onze heures sonnaient à l'horloge du clocher, elles partaient en toute hâte et nulle prière ne pouvait les arrêter. Un jeune homme devint amoureux de l'une d'elles, et pour les faire rester plus longtemps, il retarda l'horloge. Les jeunes Nixes ne s'en allèrent qu'à minuit. Mais, le lendemain, on aperçut à la surface de leur lac trois taches de sang, et depuis ce temps elles n'ont jamais reparu.

Les Allemands regardaient toutes ces créatures comme des êtres d'une nature fort peu orthodoxe; cependant ils croyaient que le christianisme étendait jusqu'à eux sa loi de miséricorde et de rédemption. Un enfant se promenait au bord d'une rivière; il aperçut un Nixe qui jouait de la harpe et chantait.

Digitized by Google

— Pourquoi chantes-tu si gaiement, pauvre malheureux, lui dit l'enfant, ne sais-tu pas qu'un jour tu seras damné ?

A ces mots, le Nixe baissa la tête et se mit à pleurer. L'enfant alla raconter cette scène à son père qui lui dit : Tu as eu tort d'affliger ainsi l'esprit des eaux ; car ni lui, ni ses semblables ne seront damnés. L'enfant courut en toute hâte porter ces paroles au Nixe qui bientôt reprit sa harpe et chanta avec bonheur.

Mais il y avait encore, s'il faut en croire certaines chroniques, d'autres habitants que les Nixes dans les lacs et les fleuves. Le soir, par un ciel clair, on a découvert sous la lame transparente des églises et des forteresses, on a même entendu dans le cristal limpide le son religieux des cloches [1]. Quelquefois aussi il est arrivé là des miracles pareils à ceux que raconte la Bible. Au bord du lac de Steinberg habitait jadis un chevalier qui, pour ses crimes et ses brigandages, était devenu la terreur du pays. Un jour, une jeune fille vint à passer près de lui ; il se précipita vers elle et voulut l'entraîner dans son château. Elle lui demanda un instant pour faire sa prière, tomba à genoux, se recommanda à la Vierge, puis s'élança dans le lac. Alors les vagues s'entr'ouvrirent comme pour les compagnons de Moïse, et elle passa au milieu du lac comme à travers une prairie. Le chevalier voulut la suivre, mais les flots se refermèrent sur lui, et il disparut. Maintenant encore, il n'est pas rare d'entendre la nuit retentir ses accents de colère et ses plaintes d'amour.

Les peuples du Nord attribuaient une grande influence aux sources d'eau. Ils allaient y puiser à certains jours de l'année. Ils s'en servaient dans leurs pratiques mystérieuses. Quelquefois, pour leur rendre hommage, ils allumaient des flambeaux sur les bords des rivières, et ils regardaient comme un signe de malheur la source d'eau troublée, comme un signe de deuil la source tarie.

[1] Southey a décrit en beaux vers cette croyance populaire. Voy. dans ses poésies la pièce qui a pour titre : *The submarine City.*

Digitized by Google

Les traditions russes parlent d'une eau merveilleuse qui guérissait les blessures et rendait la vie aux morts. Les traditions allemandes rapportent plusieurs prodiges du même genre.

Les Elfes, les Nains, les Koboldes, les Nixes, composent le cycle habituel des légendes ; mais les Allemands admettaient encore dans leurs croyances un grand nombre d'autres esprits. Ils admettaient les nymphes des bois et celles de la vallée ; les fées qui règlent, comme les Parques antiques, ou comme les Nornes de la mythologie scandinave, l'existence des hommes ; les vierges guerrières qui président aux destinées des batailles et les magiciennes qui prédisent l'avenir. Ils croyaient aux apparitions de revenants, aux êtres humains enchantés dans les montagnes ou changés en des serpents.

A Bryneburg, une fille tuée par le tonnerre se montre au milieu des ruines, et pendant l'orage vient en aide à ceux qui l'invoquent. Ailleurs, il en est une autre à moitié femme et à moitié couleuvre. Elle tient à la main un trousseau de clefs, une cassette d'or, et il faut, pour la délivrer, qu'un jeune homme chaste l'embrasse trois fois. Dans le château de Bade, une jeune fille qui est morte d'un chagrin d'amour, se lève chaque nuit dans son cercueil, et s'avance avec son voile blanc et sa couronne de fleurs dans la chambre de l'étranger. Elle est belle encore, quoiqu'elle porte sur son front la pâleur de la mort, et ses yeux, dont le sommeil de la tombe n'a pu faire disparaître l'éclat, jettent le trouble dans l'âme de celui qui la regarde. Elle s'approche de l'étranger et lui parle d'une voix douce et mélodieuse. S'il ne la repousse pas, elle lui met une bague au doigt, elle lui donne un baiser sur les lèvres et l'appelle son fiancé. Mais ses fiancés sont comme celui de Lénore. Leur mariage se célèbre dans le cimetière et leur lit de noce est un cercueil. Un jour un chevalier s'arrêta dans ce château et écouta la voix de la jeune fille. Le lendemain, en s'en allant, il aperçut trois vieilles femmes accroupies au bord du chemin et tordant un fil épais entre leurs doigts ridés.

Digitized by Google

— Que faites-vous là ? leur demanda-t-il.

— Nous filons ton linceul, répondirent les vieilles femmes, et, trois jours après, il était mort.

Souvent aussi la tradition allemande n'est qu'un symbole qui recèle une leçon de morale. Pour se souvenir d'un précepte, le peuple avait besoin d'une image poétique et il traduisait en légendes la parole du prêtre, l'enseignement du père de famille.

Un homme entraîné par sa passion pour la chasse, a profané le saint jour du dimanche et lancé sa meute à travers le champ de la veuve. Dieu le condamne à chasser jusqu'à la fin des siècles, à courir nuit et jour par les taillis, par les rochers, après un cerf qu'il n'atteindra jamais. La même légende existe dans les contrées du Nord. On la retrouve aussi dans quelques-unes de nos provinces, en Bretagne, par exemple, et en Franche-Comté.

Une jeune fille veut se marier contre la volonté de sa mère qui meurt et la maudit. La nuit même des noces, un orage épouvantable éclate sur le château ; les murailles sont renversées, le lit de noce est changé en pierre. La jeune fille apparaît au sommet de la montagne enchaînée sur son lit, et les corbeaux viennent la dévorer.

Dans un temps de disette, un évêque de Mayence repoussa la prière des pauvres, et par une punition du ciel, une armée de souris pénétra dans sa demeure, et dévora tout ce qu'il avait amassé. En vain employa-t-il le fer et le poison pour les détruire, les souris pullulaient chaque jour, et la maison en était inondée. Pour leur échapper, il traversa le Rhin, et s'en alla bâtir une grande et forte tour à Bingen. Mais les souris se jetèrent à la nage et le dévorèrent dans ses remparts.

La légende suivante peut être citée comme la contre-partie morale de celle-ci. La Fontaine en eût fait une charmante fable.

Un pauvre marchand colporteur s'en allait à pied le long des plaines de la Bohême, la bourse vide. Il était loin encore de toute habitation, et il ne lui restait qu'un morceau de pain épargné

Digitized by Google

sur son dîner de la veille. Il s'assit près d'une fontaine, et commença son frugal repas sans savoir s'il pourrait en faire un second dans la journée. Pendant qu'il était là, une souris s'approche de lui et lève la tête d'un air suppliant, comme pour lui demander l'aumône.

— Pauvre petite bête ! dit le marchand, tu es donc encore plus malheureuse que moi. Voilà tout ce qui me reste, mais je ne mangerai pas sans toi.

A ces mots, il émietta son pain, et le posa à terre devant elle. Son pauvre déjeûner fini, il va boire à la fontaine, et en revenant, que voit-il? La petite souris qui apportait une à une des pièces d'or près de son bissac. Elle en avait déjà apporté trois, et elle allait chercher la quatrième. Il la suivit, élargit le trou par lequel elle entrait et trouva un trésor.

Si de ces légendes humaines nous descendons d'un degré l'échelle de la nature, voici tous les animaux apocryphes tant de fois dépeints par les hommes crédules du moyen âge. Voici les loups-garous [1] à l'œil de feu, à la gueule sanglante ; voici les couleuvres qui sortent de leur grotte avec une couronne d'or sur la tête et le dragon qui joue un si grand rôle dans l'Edda et les Niebelungen, dans les *Folkvisor* et les *Kämpeviser*.

Spencer a fait une horrible description du dragon [2]. Son corps est couvert d'écailles épaisses, ses griffes sont plus tranchantes que le glaive, plus dures que l'acier ; ses yeux étincellent comme deux larges boucliers ; ses ailes ressemblent à deux grandes voiles enflées par le vent, une vapeur épaisse et sulfureuse s'exhale de sa gueule. Quand il prend son vol, les nuages effrayés fuient à son approche, et le ciel le regarde, étonné de sa force.

Les Allemands représentaient le dragon comme un animal mon-

[1] Dans les traditions russes on trouve non-seulement le loup-garou, mais le loup ailé, qui parfois se change en homme et combat l'épée à la main, puis reprend sa peau de loup et s'envole dans les airs.

[2] The Fairy Queen.

Digitized by Google

strueux qui gardait des trésors, quelquefois aussi comme un être infernal, à qui il fallait chaque année abandonner une victime. Le dragon que tua Regnar Lodbrok, le vaillant roi de Danemark, avait grandi avec le lingot d'or déposé sous lui. Le dragon de Frankenstein étendit ses redoutables griffes vers la source d'eau qui alimentait le pays. On ne pouvait y puiser qu'en lui livrant de temps à autre une jeune fille. Un chevalier le tua, mais le dragon le piqua au genou, et le chevalier mourut.

En Suisse, quand l'orage a brisé les arbres de la forêt, et courbé les broussailles, les paysans disent encore : le dragon a passé par là. Un berger tomba un jour dans une immense caverne où il aperçut deux dragons. Cet homme avait la foi ; il se recommanda à Dieu, et les dragons ne lui firent aucun mal. Mais il lui était impossible de sortir, et il passa là tout l'hiver, vivant comme ses redoutables hôtes d'une espèce de substance salée qu'il trouvait sur les parois de la caverne. Au printemps, il remarqua que les dragons se disposaient à prendre leur vol. Il se suspendit à la queue de l'un d'eux et se laissa ainsi emporter hors de l'abîme.

Sur les bords du Rhin, non loin de la riante ville de Bonn, le voyageur aperçoit au milieu de sept montagnes un rocher couvert de ruines, qui s'élève vers le ciel comme une pyramide. Il a inspiré à Byron d'assez beaux vers pour qu'on puisse se dispenser désormais d'en faire la description[1]. Au temps du paganisme, sur cette cime escarpée, vivait un dragon auquel les habitants du pays sacrifiaient leurs prisonniers de guerre. Un jour dans une de leurs fréquentes batailles, ils prirent une jeune fille, et résolurent de la livrer au monstre. Mais la jeune fille était chrétienne. Elle marcha avec courage vers le lieu du supplice, et au moment où le dragon s'élançait contre elle en rugissant, elle tira de son sein un crucifix

[1] The castled crag of Drachenfels
Frowns o'er the wide and winding Rhine.
Child-Harold, ch. II.

Digitized by Google

et le lui montra. A cet aspect, le monstre poussa un effroyable rugissement, puis se précipita dans sa caverne, et jamais on ne l'a revu. Mais le peuple, témoin de ce miracle, écouta la prédication de l'Évangile, et se convertit au christianisme.

Le christianisme n'anéantit pas toutes les vieilles croyances populaires. Il les revêtit seulement d'une sorte de voile religieux. Les nouveaux prosélytes, si fervents qu'ils fussent, ne pouvaient renoncer si vite aux traditions de leurs pères. En se convertissant, ils voulurent convertir avec eux tous les êtres qu'ils avaient vénérés autrefois. Ils placèrent, comme le pape, la statue du saint au-dessus de la colonne païenne. Ils changèrent, comme les Anglo-Saxons, leurs temples païens en églises chrétiennes, et gardèrent dans les pratiques de leur divin culte plusieurs de leurs anciennes superstitions. En même temps que le christianisme tolérait par une espèce de transaction muette ce qu'il ne pouvait guère empêcher, il introduisait parmi les peuples des cycles tout nouveaux de légendes, les légendes de patriarches, d'apôtres, de saints et de miracles, et les légendes du diable qui se présentent si souvent au moyen âge et sous tant de formes.

Autour du diable se groupent les magiciens, qui ont vendu leur âme pour un peu de science, comme Faust, et les sorcières qui assistent au sabbat. Elles se réunissent tous les samedis sur le Blocksberg, et s'assoient de chaque côté d'un bouc immonde. Les plus vieilles racontent avec orgueil leurs diaboliques prouesses; les plus jeunes écoutent et tâchent de s'instruire. Puis l'heure du bal arrive, chaque sorcière donne le bras à quelque démon fourchu, et le musicien prélude à ses accords. Il a pour violon une tête de cheval, et pour archet une queue de chat. A la fin de cette joyeuse cérémonie, toutes les sorcières se prosternent jusqu'à terre devant Satan, et s'en retournent sur leur manche à balai.

Dans plusieurs contrées de l'Allemagne, il existe des monuments que la tradition attribue au diable. Près d'Altenbourg, on trouve un rocher que les efforts de cinq cents hommes réunis ne pour-

Digitized by Google

raient ébranler. Le diable le posait sur sa tête comme un chapeau et s'en allait fièrement à travers les campagnes. Il rencontra le Christ, et le défia de porter un tel fardeau, mais le Christ souleva le rocher du bout du doigt, et le diable s'enfuit tout honteux.

Dans l'église de Goslar, on aperçoit au milieu de la muraille un trou qui n'a jamais pu être fermé. L'abbé de Fulda et l'évêque de Hildesheim se disputaient la prééminence, et leur orgueil alla si loin, qu'ils en vinrent à se battre dans l'église. Le diable entra par ce trou pour soutenir l'ardeur des combattants, et empêcher toute réconciliation.

Mais le plus souvent les légendes ne représentent pas le diable sous un aspect terrible. Ce n'est plus ce génie puissant qui gouverne l'abîme, et dans son orgueil d'ange déchu lutte avec Dieu même. C'est un malheureux qui a bien de la peine à peupler son royaume de quelques âmes abandonnées, et qui s'en va attendre au coin des bois, au bord de l'eau, la femme qui oublie de prier et l'homme qui désespère. Ce n'est plus cet esprit insinuant, dangereux, dont le regard fascine, dont la parole se glisse si doucement dans le cœur. C'est un être vulgaire qui spécule sur le salut des hommes, et marchande une conscience comme un paysan marchanderait un arpent de terre. Dans toutes ses transactions, il est toujours de bonne foi, et toujours il est joué; il a rempli fidèlement ses promesses et c'est un grand sujet de triomphe pour les sorcières et pour les paysans d'éluder leur parole et de le tromper. Au bout du compte, il perd à chacun de ces marchés son or, ses peines, son industrie. Vraiment, à le voir ainsi fatigué, joué, honni, le pauvre diable fait pitié.

Quand on bâtit la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, l'argent manqua, et le bourgmestre fut obligé de faire suspendre les travaux. C'était une grande désolation pour les bourgeois de la ville, qui s'enorgueillissaient déjà à l'idée de voir briller dans les airs le dôme de leur église. Le diable vint à leur secours. Il leur proposa d'achever à ses frais l'édifice, à condition que la première créature qui y entrerait lui

Digitized by Google

appartiendrait. Le sénat accepte le marché, les ouvriers se mettent à l'œuvre; le temple de Dieu s'élève avec l'argent du démon, et en peu de temps la cathédrale est achevée. Il n'y manque ni une vitre, ni une dorure. La grande question alors était de savoir qui voudrait payer le diable. Personne ne s'en souciait. On avait beau sonner les cloches, annoncer une grande fête, pas une âme ne prenait le chemin de l'église; les prêtres eux-mêmes s'en tenaient aussi loin que possible, et ceux qui se sentaient quelque péché capital sur la conscience restaient plus loin encore. A la fin, un sénateur de la ville, homme d'esprit, et depuis ce temps vénéré comme un saint, avisa un bon moyen de tromper le diable. Il fit prendre un loup dans la forêt; on l'amena un dimanche matin à la porte de l'église; les cloches sonnèrent, la grande porte s'ouvrit; deux hommes lâchèrent le loup dans la nef; le diable, qui était aux aguets, s'élança sur lui, et s'apercevant qu'il ne tenait entre ses mains qu'un misérable loup, il secoua la porte d'airain du temple avec tant de force qu'il la brisa. Mais le lendemain, les prêtres entrèrent en procession dans l'église, et le peuple vint paisiblement y prier.

Voici une autre histoire qui ne fait pas moins d'honneur à la bonhomie du diable. Un paysan de la Hesse avait grand besoin de bâtir une grange, mais il se trouvait hors d'état de subvenir à une telle dépense. Un jour il se promenait dans la campagne, rêvant au moyen de réaliser ses désirs, lorsqu'il vit venir à lui un petit vieillard, qui lui dit : « Je sais ce qui t'inquiète, je me charge de bâtir ta grange d'ici à demain matin, au premier chant du coq, si tu t'engages à me donner un bien que tu possèdes, mais que tu ne connais pas encore. »

Le paysan, qui savait bien tout ce qu'il possédait, crut faire un bon marché, et s'en vint tout joyeux le raconter à sa femme.

— Malheureux! lui dit-elle, qu'as-tu fait? Je suis enceinte. C'est là ce bien dont le diable a parlé, et tu lui as livré notre enfant.

Cependant le diable se met à l'œuvre. Des centaines d'ouvriers taillent les pierres, scient les poutres. Dans l'espace de quelques

Digitized by Google

heures, ils ont posé les fondements de la grange, bâti les murailles. Déjà les portes roulent sur leurs gonds, les volets sont suspendus aux fenêtres, et le toit est couvert. Il ne restait plus qu'une ou deux tuiles à placer, et il était encore nuit. La femme du paysan, qui avait suivi avec attention ces travaux, descend dans la basse-cour, et imite si bien le chant du coq, qu'à l'instant tous les coqs se réveillent et se mettent à chanter. Le diable s'enfuit en colère, et jamais on n'a pu placer les tuiles qui manquaient. Dans le jour, la main du couvreur les joignait aux autres, la nuit, une main invisible les enlevait.

Les bonnes gens d'Allemagne qui racontent ces chroniques, disent qu'aujourd'hui le diable n'a pas besoin de se donner tant de peine pour acheter les âmes des hommes, et qu'elles vont bien à lui sans qu'il vienne les chercher.

Nous venons de raconter les traditions féeriques et superstitieuses de l'Allemagne. A côté de ce cycle varié, infini, qui remonte jusqu'à la poésie païenne de l'Orient, et redescend aux plus mystérieux symboles du christianisme, il en est un autre non moins vaste et assez imposant, c'est celui des traditions historiques. Cette fois, nous passons de l'être fictif à l'être réel, d'une nature de convention à la nature vraie. Si nous portons nos regards vers les fleuves au cours lointain, vers l'immense espace des mers, ce ne sera plus pour y chercher les Nixes aux blonds cheveux qui habitent, au fond des vagues, des palais de cristal, ce sera pour y voir passer la petite barque du batelier, qui, dans l'orage, se recommande à la vierge, ou le bateau qui emporte le pèlerin à la chapelle, le chevalier à la croisade ou le vaisseau armé d'un éperon de fer sur lequel le hardi pirate s'en va sillonner l'Océan et chercher les combats.

Si nous nous égarons dans la forêt, nous n'entendrons plus résonner le cor d'Oberon, ou le sifflet d'Ariel. Mais voici Geneviève la belle, la dolente, qui pleure assise au pied d'un arbre; voici Berthe, échappée à la cruauté de Thibert, qui s'agenouille, im-

Digitized by Google

plore le ciel, et regrette sa douce terre de Hongrie, et sa bonne mère, la reine Blanchefleur. Si nous gravissons la montagne, ne songeons plus aux géants qui habitent dans les vastes cavités du roc ni aux mains qui forgent les métaux; voici les hauts remparts où retentit le cri de guerre; voici la blanche tourelle où la châtelaine salue encore le chevalier qui périt. Si nous descendons dans la vallée, nous ne verrons plus tourbillonner autour de nous les sylphes ailés. Mais la cellule de l'ermite va nous conter ses miracles, et l'abbaye nous ouvre son livre de chroniques.

Toutes ces traditions d'Allemagne dont nous avons à parler, ne sont pourtant pas dépourvues de merveilleux. Mais elles ont du moins une base certaine, elles reposent sur un fait. Le peuple, entraîné par son imagination, les a brodées et embellies, il les a entourées d'images poétiques, mais sans altérer leur caractère primitif, le nom qu'elles célèbrent, l'événement qu'elles constatent.

Chaque cloître d'Allemagne, chaque château, chaque forteresse a sa légende. De nos jours, quand on pose la première pierre d'un édifice, on y place une médaille. Autrefois, on consacrait un monument nouveau par une légende. Le monument est tombé en ruines; la légende est restée. Aujourd'hui, quand nous bâtissons une de nos demeures, une seule chose nous préoccupe, c'est de savoir combien elle nous coûtera, et si elle sera assez confortable. Au moyen âge, une pensée d'amour, d'héroïsme, de religion s'attachait à toutes les constructions comme à toutes les entreprises. Un chevalier, qui avait longtemps couru le monde, s'en revenait, fatigué de ses aventures, repentant de ses fautes. Il vendait tous ses biens, en distribuait une partie aux pauvres, et avec le reste, fondait un couvent. Un grand seigneur, qui dans la croisade tombait au pouvoir des Sarrasins, priait la Vierge de le délivrer, et à son retour il lui consacrait une chapelle. Un baron de Bavière trouve un jour au pied d'un rocher le corps sanglant de sa bien-aimée, et, à l'endroit où la jeune fille a rendu le dernier soupir, il élève un monument religieux. Une reine d'Allemagne, assise à son balcon, laisse tomber

Digitized by Google

son voile, elle s'en va le chercher jusque dans la forêt; et comme s'il avait été porté là par le souffle de Dieu, elle bâtit une abbaye près du buisson où le voile s'est arrêté. Notre charmante église de Brou a été rêvée dans un rêve d'amour et bâtie dans une pensée de deuil, et les chapelles votives, qui, de loin, apparaissent au sommet de nos collines, au bord de nos lacs, disent assez, par la place qu'elles occupent, par le nom qu'elles portent, par les inscriptions qu'elles renferment, à quelles douleurs elles doivent servir de refuge, à quel souvenir elles sont vouées.

En Allemagne comme en France, c'est dans les abbayes qu'on a écrit et conté toutes les légendes religieuses, les légendes de saints et de miracles, et celles des expiations de péchés, et celles des juifs, cette pauvre race errante si cruellement persécutée par le moyen âge. Dans l'un et l'autre pays, on retrouve les mêmes préjugés, les mêmes dogmes attachés à des faits différents, et revêtus d'une différente forme. On croyait en Allemagne que les juifs exerçaient la sorcellerie, qu'ils se livraient, dans l'intérieur de leurs maisons, à d'horribles impiétés, et que, pour opérer leurs maléfices, ils déterraient les morts et massacraient les petits enfants. Un jour, une pauvre femme de village travaillait dans les champs; elle était seule, elle avait laissé son mari et son enfant à la maison. Tout à coup, un affreux pressentiment la saisit, et trois gouttes de sang lui tombent sur la main. Elle court précipitamment à sa demeure; elle demande son enfant; mais son mari lui dit qu'il l'a vendu à des juifs qui viennent de l'égorger, et lui montre les pièces d'or qu'il a reçues. Un instant après, ces pièces d'or se changèrent en feuilles d'arbre. La malheureuse femme mourut de douleur, le mari devint fou, et les juifs furent brûlés.

On connaît la tradition de l'hostie percée par un juif. Elle a été souvent racontée; elle a été peinte avec un art admirable sur les vitraux de l'église de Rouen. Elle se retrouve aussi en Allemagne, seulement avec quelques modifications.

On sait qu'en France, les moines délivraient autrefois des passe-

Digitized by Google

ports pour aller tout droit en paradis. Un seigneur francomtois légua en mourant une vigne magnifique à un couvent de Besançon. Les religieux lui remirent en échange un contrat scellé de leur sceau, par lequel ils s'engageaient à lui donner au ciel autant de place qu'il leur en laissait dans ce monde. Pour l'exécution de leur promesse, ils l'adressaient à saint François, qui devait le mener directement à saint Pierre. En Allemagne, mêmes contrats, même crédulité. Rodolphe de Strattelingen était un prince fourbe, ambitieux, cruel, également haï de ses voisins et de ses sujets; mais il protégeait les moines, il enrichissait les églises. Quand il mourut, les diables accoururent pour s'emparer de son âme. Déjà, ils la tenaient entre leurs griffes, et ils allaient l'emporter, lorsque l'archange Michel, se souvenant du respect constant de Rodolphe pour les prêtres et de ses libéralités pieuses, vint combattre les diables. Pour prévenir une bataille qui pouvait durer longtemps, on résolut de part et d'autre de peser équitablement les mérites du mort. On mit dans la balance, d'un côté, ses injustices, ses meurtres, ses vols à main armée ; de l'autre, sa condescendance envers les religieux, ses aumônes aux pauvres, ses dons aux églises. Le diable, s'apercevant que ce bassin l'emportait sur l'autre, se suspendit au bassin des péchés pour rétablir l'équilibre, et il allait faire condamner l'âme de Rodolphe, quand l'archange Michel, remarquant cette supercherie, tira son glaive flamboyant et précipita le démon dans les enfers.

L'histoire suivante, conçue dans le même esprit, est encore plus explicite.

A la mort de l'empereur Henri II, les diables sortirent aussi en toute hâte de l'abîme pour s'emparer de son âme. On pesa aussi ses vices et ses vertus. Ses vices étaient lourds et en grand nombre. Les diables triomphaient ; mais, par bonheur pour lui, l'empereur avait donné une fois dans sa vie un calice d'or à une église. Voilà saint Laurent qui s'approche et jette le calice dans la balance. Aussitôt le bassin des vertus l'emporte : l'âme joyeuse s'élance vers le ciel, et les pauvres diables s'en vont tout honteux.

Digitized by Google

Telles sont les légendes d'église, parfois cruelles, souvent entachées de superstition et d'égoïsme, mais plus souvent admirables par leur candeur, leur effusion religieuse, leur loi de charité.

Celles de châteaux ne sont que des légendes de guerre ou d'amour. Aux cycles purement germaniques sont venus se joindre tous ceux qui ont été enfantés par la Provence et l'Armorique, par l'Angleterre et l'Espagne. Dans le pays de Souabe, comme dans celui de Cornouailles, les chroniqueurs ont raconté les aventures de Tristan; les poëtes ont chanté la belle Yseult. Dans la Thuringe, Wolfram d'Eschenbach a fait revivre le nom d'Arthur et de Percival. Le roman de Fleur et Blanchefleur, de la fée Mélusine, de Maguelonne, les Magies de Virgile ont été imprimées pour le peuple, à Nuremberg et à Cologne, comme à Troyes et à Paris.

Le plus célèbre de tous les héros des traditions allemandes, c'est Charlemagne. Ces traditions lui attribuent, il est vrai, des aventures auxquelles ni Éginhard, ni même l'archevêque Turpin n'avait jamais songé. Mais tous les peuples ont pris la même liberté à l'égard de notre vieil empereur. Un poëme anglo-saxon le fait voyager à Constantinople et à Jérusalem, et la chanson de Roland agrandit singulièrement le cadre habituel de la bataille de Roncevaux.

Un jour, dit la tradition allemande, Charlemagne part pour la Hongrie. Il voulait aller convertir les païens. Il embrasse sa femme Hildegarde et lui dit : « Attends-moi dix ans. Si, à cette époque, je ne suis pas revenu, tu pourras te regarder comme veuve et te marier. » Neuf ans se passent. Les grands du royaume, n'apprenant plus rien de Charlemagne, pressent Hildegarde de se choisir un autre époux. Longtemps elle s'y refuse; ils redoublent leurs instances, et elle cède. L'époux est choisi; le mariage résolu. Une nuit, Dieu envoie un de ses anges à Charlemagne pour le prévenir de ce qui se passe. Aussitôt Charlemagne monte à cheval, et, par la puissance de son guide céleste, arrive en trois jours du fond de la Hongrie à Aix-la-Chapelle. Il était temps. Déjà les cloches sonnent,

Digitized by Google

les sacristains décorent l'église ; les comtes et les barons caracolent autour du palais, et quand l'empereur demande ce que signifient ces préparatifs de fête et ce mouvement de la foule, on lui dit que le lendemain Hildegarde se marie. Le bon empereur ne se fait pas reconnaître. Il passe la nuit dans une auberge. Mais le lendemain matin, à l'heure où l'on allait célébrer la messe solennelle, il entre le premier dans l'église. Il y avait au haut de la nef un siége doré qui ne pouvait être occupé que par l'empereur. Il va s'y asseoir, tire sa large épée, la pose nue sur ses genoux et attend. Le premier prêtre qui aperçut cet homme à cheveux blancs, assis sur le trône impérial et roulant autour de lui des regards de colère, jeta un cri d'effroi. Les autres prêtres accoururent aussitôt, et l'évêque, s'avançant avec ses habits pontificaux, demanda au majestueux vieillard qui il était?

— Qui je suis, s'écria Charlemagne d'une voix tonnante. Ne me reconnaissez-vous pas? Je suis votre empereur, que vous deviez servir, que vous avez trahi.

L'évêque se jette dans ses bras ; le peuple le salue avec des acclamations de joie, et Hildegarde bénit le ciel qui lui a rendu son époux.

N'est-ce pas là la vieille Odyssée d'Ulysse appliquée à d'autres noms, mêlée à d'autres faits. Cette histoire, d'un homme qui va courir le monde et revient chez lui sans être reconnu, et trouve sa femme mariée ou prête à se marier, n'appartient pas à un seul pays, mais à tout un cycle de traditions. Elle apparaît à chaque instant dans les légendes, notamment en Allemagne, dans celles du Méringen et de Henri le Lion ; en Espagne, dans les romances du comte Irlos ; en Franche-Comté, dans la chronique du sire de Palud.

Nous n'en finirions pas si nous essayions de raconter toutes les histoires par lesquelles le peuple a consacré le nom de Charlemagne. L'une de ces histoires raconte qu'un jour Othon III fit ouvrir à Aix-la-Chapelle, le tombeau de ce héros chéri des Allemands. Il trouve le vieil empereur assis sur son fauteuil, la couronne sur la tête, le

Digitized by Google

sceptre à la main. La mort n'avait point altéré les traits de son visage, et à le voir ainsi dans son attitude majestueuse, le corps droit et les épaules couvertes de son manteau, on eût pu se croire encore aux jours où il régnait avec tant d'autorité. Les barons de l'empire s'inclinèrent devant lui, et le fier Othon le contempla avec respect.

Le nom de Roland a été, comme celui de Charlemagne, chanté et popularisé par les Allemands. Vers la rive gauche du Rhin, non loin de Drachenfels, on aperçoit une île, une demeure riante, au milieu d'un vert enclos. Cette île est dominée par une montagne de rocs au-dessus de laquelle apparaît une tour en ruines. C'est là ce qu'on appelle le Rolandseck; c'est là que la tradition a longtemps fait vivre le vaillant neveu de Charlemagne.

Çà et là, il est d'autres ruines que les légendes signalent comme le séjour des méchants esprits et devant lesquelles les crédules enfants d'Allemagne font le signe de la croix en passant. Le peuple du moyen âge aimait à idéaliser la mémoire des princes qui s'étaient montrés généreux envers lui; mais il flétrissait à tout jamais par un conte, par un poëme, le nom de ses tyrans. C'était là sa vengeance. Pour toutes les exactions qu'il avait subies, pour les larmes qu'il avait versées, pour le sang qu'il avait répandu, il imaginait une légende. Comme les Égyptiens, il faisait le procès de l'homme après sa mort; il l'appelait à son redoutable tribunal, et le condamnait dans ses chants populaires, dans ses livres à des remords sans fin. Ici, l'insatiable baron qui, toute sa vie, a dérobé le bien de ses sujets, se roule avec des cris de douleur sur l'or qu'il a injustement amassé. Là, celui qui a commis un meurtre erre sans cesse avec une plaie saignante au cœur. Ailleurs, celui qui a méprisé les douleurs de la pauvre veuve, les larmes de l'orphelin, revient au milieu des nuits demander une prière aux enfants de ceux qu'il a affamés.

Dans la Bohême, on montre aux voyageurs les ruines du château de Kynast et l'on raconte cet étrange roman. Le maître de ce château n'avait qu'une fille appelée Cunégonde, à laquelle il légua, en

Digitized by Google

mourant, tous ses biens. Cunégonde était belle, mais elle avait l'âme dure et orgueilleuse. Quand les vieux serviteurs de son père la prièrent de se choisir un époux, elle les conduisit au-dessus d'un abîme, au sommet d'un roc escarpé, où l'homme le plus brave ne posait le pied qu'en tremblant, et elle leur dit : Si quelqu'un songe à m'épouser, il faut qu'il gravisse à cheval cette cime élevée, et j'en jure par tout ce qu'il y a de plus saint, celui-là seul qui pourra soutenir cette épreuve aura le droit de m'appeler sa femme. Plusieurs chevaliers essayèrent d'accomplir cette terrible condition et tous succombèrent. Les uns accouraient séduits par la beauté de Cunégonde ; d'autres entraînés par l'ambition ; d'autres par un fol orgueil, et l'impitoyable jeune fille vit périr, avec la même indifférence, ceux qui l'aimaient sincèrement et ceux qui aspiraient à partager ses principautés. Un jour, trois nouveaux chevaliers viennent tenter la même entreprise. C'étaient les trois enfants d'une famille puissante, tous trois jeunes, beaux et braves, ils attiraient tous les regards, et tous les vœux de la foule les suivaient. L'un après l'autre, ils essayèrent de gravir le roc fatal. Le premier n'était pas à moitié chemin que son cheval fit un faux pas et le précipita dans l'abîme ; le second échoua un peu plus haut ; le troisième s'avança avec plus de précautions, et déjà il avait surmonté les principaux obstacles, déjà il approchait du but, quand tout à coup une plante humide le fit glisser et il roula de roc en roc, jusqu'au fond du gouffre béant.

Le peuple poussa un cri de douleur à la vue de ce spectacle cruel, et Cunégonde elle-même se sentit émue. Mais bientôt elle reprit sa superbe indifférence, et regarda, sans un battement de cœur, tomber tous ceux que l'aspect de la montagne sanglante n'avait pu effrayer.

Un matin le son du cor annonça l'arrivée d'un étranger. Un chevalier entre dans le château ; il porte une armure étincelante ; une plume d'aigle flotte sur son casque, et ses longs cheveux noirs se déroulent sur ses épaules. Celui-là est beau, plus beau que tous

Digitized by Google

ceux qui l'ont devancé. Son regard respire la fierté, son attitude est imposante. Cunégonde, en le voyant, éprouve un sentiment de crainte et d'amour qu'elle n'avait jamais connu auparavant. Quand il lui annonça le désir qu'il avait de gravir la montagne, elle pâlit, elle trembla, elle eût voulu l'arrêter au bord du chemin, l'enlacer dans ses bras et lui jurer à l'instant même une fidélité éternelle. Mais il voulait accomplir sa résolution. Il se met en route, il monte par le sentier tortueux, par les rochers à pic. Cunégonde le suit avec anxiété ; elle compte chacun de ses pas, et chaque péril qu'il doit surmonter. Quand elle le voit tourner avec adresse les obstacles, se tenir debout sur la pente la plus escarpée, son cœur tressaille, elle lève les yeux au ciel, elle prie, elle espère, puis, un instant après, elle retombe dans ses angoisses. Cependant le chevalier poursuit son chemin, il s'élève de cime en cime, et tout à coup il arrête son cheval. Il est arrivé à la dernière crête et son panache ondoie au-dessus de l'abîme. A cette vue, Cunégonde se jette à genoux, et l'air retentit de ses acclamations de joie. Puis elle se relève et se précipite au-devant de l'étranger. Mais lui, la repoussant avec mépris : « Va-t'en loin de moi, lui dit-il, misérable femme, qui as fait verser tant de pleurs ; souviens-toi de tant de nobles chevaliers, dont tu as causé la mort. Souviens-toi de ces trois frères, que tu as vus sans pitié, périr l'un après l'autre. Je suis venu pour les venger. Tu m'aimes, et moi je te maudis. »

A ces mots il disparaît, et la malheureuse Cunégonde, torturée par son amour, en proie à ses remords, s'élance au-dessus de la montagne, et se jette dans le gouffre où sont tombées ses victimes.

Cette tradition de Cunégonde fait un singulier contraste avec les autres traditions d'amour répandues en Allemagne. Dans presque toutes, l'amour apparaît humble et candide, fidèle et résigné. Il grandit à l'écart, il se développe dans la solitude, il s'épanouit comme une fleur. La jeune fille se dévoue à celui qu'elle aime ; elle le prend pour son protecteur, pour son maître ; elle s'associe de

Digitized by Google

cœur et d'âme à son destin. S'il souffre, elle souffre avec lui; s'il commande, elle obéit; s'il revient blessé d'une bataille, elle panse ses plaies et le veille sans relâche; s'il est absent, elle se retire loin du monde et l'attend de longues années, et demande à toutes les vagues du fleuve qui s'écoule, à tous les nuages qui passent, s'ils ne l'ont point vu, s'il ne reviendra pas bientôt.

Auprès de Hirzenach, on aperçoit les ruines de deux châteaux. Deux frères les habitaient; ils avaient été élevés avec une jeune orpheline, et tous deux l'aimaient avec la même ardeur. Quand elle fut en âge de se marier, ils s'offrirent l'un et l'autre pour l'épouser, et la prièrent de choisir. La jeune fille n'osait. L'aîné ayant cru remarquer qu'elle préférait son frère, sacrifia généreusement ses prétentions et partit. Le second, avant de se marier, voulut faire un voyage en Terre sainte, et quelques années après, on apprit qu'il était de retour en Allemagne, ramenant avec lui une jeune Grecque qu'il voulait épouser. A cette nouvelle, le frère aîné irrité de le voir manquer à ses engagements envers celle qu'il avait lui-même si longtemps aimée, et qu'il aimait encore, veut punir son parjure, et l'appelle en duel. Le jour du combat est fixé. Les deux frères se réunissent à moitié chemin de leur château; ils tirent le glaive, ils s'avancent l'un contre l'autre, quand tout à coup la jeune fille se jette au milieu d'eux, et les apaise par ses paroles, par son regard. Au lieu de lutter ensemble, ils s'embrassent, ils se jurent une amitié éternelle. Mais celle qui les avait réconciliés s'en va sans se plaindre de celui qui l'a trahie, et s'enferme dans un couvent.

Voici une autre tradition dont on ferait un autre roman digne d'être mis à côté de celui d'Aucassin et Nicolette.

Un chevalier lorrain nommé Alexandre part pour visiter le saint sépulcre. Sa femme lui remet une camisole blanche sur laquelle elle a brodé une croix rouge : — Tiens, lui dit-elle, porte-la toujours. Cette camisole est le symbole de ma fidélité, rien ne peut la ternir.

Le chevalier est pris par les Sarrasins, envoyé au Sultan et con-

Digitized by Google

damné à traîner la charrue. Dans tous ses travaux, il portait constamment sa camisole, et ni la pluie, ni la poussière, ni le sang ne pouvaient y imprimer une tache. Elle est blanche comme le jour où la main de la jeune femme l'acheva. Les gardiens d'Alexandre ayant remarqué ce fait vont le raconter au sultan qui appelle son prisonnier et lui demande d'où vient ce merveilleux vêtement : « C'est un présent de Florentine, ma femme, dit Alexandre, c'est un symbole de sa fidélité. »

Le sultan envoie un de ses affidés à Metz, avec l'ordre d'employer tous les moyens possibles pour séduire Florentine. Mais le Sarrasin prodigua vainement les promesses, les présents; la jeune femme resta insensible à toutes ses galanteries. Quelque temps après, elle prend un habit de pèlerin, une harpe, et s'en va de rivages en rivages jusqu'en Palestine. Elle arrive dans la contrée où est son mari. Elle entre dans le palais du prince et chante si bien que le Sultan la prie de dire elle-même ce qu'elle veut avoir pour récompense. Elle demande la liberté d'un prisonnier, choisit son mari, et, sans se faire reconnaître, reprend avec lui le chemin de Metz. A deux ou trois journées de distance de cette ville, elle dit à son compagnon de voyage · « Je suis obligée de vous quitter; voilà votre route, voici la mienne. Pour prix du service que je vous ai rendu, donnez-moi un morceau de votre camisole. » Le chevalier le lui donne.

Elle s'en va par le chemin le plus court, arrive à Metz vingt-quatre heures avant lui, revêt ses habits de femme, et lorsque son mari paraît, elle le reçoit avec toutes les marques de la joie et de la surprise, comme si elle ne l'avait pas vu depuis le jour où il est parti. Cependant les amis d'Alexandre viennent lui communiquer leurs soupçons. Ils lui racontent que sa femme a été absente longtemps, qu'on ne sait où elle est allée ni comment elle est revenue. La jalousie s'empare du chevalier. Il convoque un jour ses parents, ses amis, et là, au milieu de cette assemblée solennelle, il somme sa femme d'expliquer sa conduite. Florentine lui demande la permission de sortir un instant. Elle entre dans sa chambre et reparaît bientôt

Digitized by Google

avec son habit de voyage, avec sa harpe sous le bras et le morceau de camisole à la main. Le chevalier reconnaît l'adorable pèlerine qui l'a délivré et se jette à ses genoux.

Toutes les traditions d'Allemagne rendent un culte suprême à la beauté. Chaque fois que la beauté apparaît, elle émeut, elle subjugue les esprits, elle efface les distances. Fille du peuple, elle monte au rang des patriciens. Les hommes les plus fiers de leur naissance recherchent son sourire; les rois se lèvent devant elle comme les vieillards Troyens devant Hélène.

L'ascendant qu'exerce la beauté est quelquefois si grand que le peuple l'attribue à la sorcellerie, comme dans la légende de Lore Lay dont nous avons déjà parlé.

Enfin, dans la pensée du peuple, la beauté est impérissable, et la mort qui d'un souffle renverse les papes et les empereurs, la mort n'altère pas le charme d'un doux regard, la mélodie d'une voix de jeune fille.

Digitized by Google

Digitized by Google



Rouargue frères del. et sc.

Imp. F. Chardon aîné, Rue de Montpellier, Paris.

ULM — HOTEL DE VILLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

tinées à l'Allemagne. De plus, cette ville industrieuse possédait de nombreuses fabriques ; elle étendait au loin ses relations commerciales, elle avait des agents et des comptoirs dans les principaux États de l'Europe. Alors, elle pouvait à juste titre se vanter de sa fortune, et elle pouvait vraiment dire :

Dans Ulm l'argent abonde
Et court de par le monde.

Mais il a trop couru ce volage argent, et il n'est pas revenu au lieu où on l'attendait avec les bénéfices de son voyage. Le commerce s'est frayé de nouvelles routes. D'autres villes, et d'autres manufactures se sont élevées avec l'activité de la jeunesse, et peu à peu ont anéanti le privilége de celles qui jadis semblaient fixer dans leur enceinte la roue mobile de la fortune. A la découverte du cap de Bonne-Espérance qu'elle aurait bien le droit d'appeler, comme on l'appelait d'abord, le cap des Tempêtes, Venise a perdu son Bucentaure. Par la décadence de cette reine de l'Adriatique, puis par les désastres de guerre de religion, Ulm a vu disparaître l'un après l'autre ses principaux éléments de prospérité. Pendant la guerre de trente Ans, cette guerre effroyable qui dévasta l'Allemagne, Ulm subit un siége de dix mois, et tout son territoire fut ravagé. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, elle fut prise par les Bavarois et soumise pendant deux ans à de dures exactions. Pendant les guerres de notre première révolution, elle fut prise et pillée à différentes reprises, et de nouveau livrée en 1802 à la Bavière. Depuis l'année 1810, elle appartient au Wurtemberg.

Par sa position sur la rive gauche du Danube, entre la Bavière et le Wurtemberg, elle est devenue une des forteresses de la confédération germanique. Elle renferme un corps d'artillerie autrichien et une garnison de 5,000 hommes. Mais qui peut oublier qu'en 1805, le général Mack qui commandait cette citadelle, capitula avec son armée de 60,000 soldats devant Napoléon?

Au quinzième siècle, la ville d'Ulm régissait dans ses domaines

Digitized by Google

une population de 120,000 âmes. Elle ne compte pas aujourd'hui plus de 25,000 habitants. A cette époque, elle avait quatre cents établissements de tissage. Elle n'en a pas aujourd'hui plus de soixante-dix. Elle fait cependant encore un commerce assez important de céréales, et l'une de ses ressources financières, qui le croirait? c'est une exportation d'escargots. Ces mollusques terrestres, engraissés dans la plaine du Danube, sont encaqués dans des caisses comme des harengs et envoyés en Italie et dans d'autres contrées catholiques de l'Europe. On dit qu'il en sort 4 millions par an des magasins d'Ulm.

Par bonheur, tandis que cette cité du moyen âge était en possession de sa fortune, elle employa son or à une œuvre plus durable que la spéculation de l'industrie, elle construisit sa cathédrale, qui devait être, dit Crusius, dans sa chronique de Souabe, la plus colossale église de l'Allemagne : 416 pieds de longueur, 166 pieds de largeur, et une tour de 337 pieds de hauteur. Cet immense travail, commencé en 1377, fut poursuivi pendant cent onze années. Un illustre architecte, Burckard Engelberg, avait fait le plan de cet édifice; les plus habiles ouvriers en taillèrent les matériaux; les artistes les plus distingués le décorèrent. Le conseil de la ville les encourageait à cette œuvre par ses libéralités. Une chronique manuscrite rapporte qu'il donna à Burckard une gratification de 400 florins en sus du prix qui lui était alloué dans son contrat, et de plus, lui assura une rente viagère de 50 florins.

Mais, comme la cathédale de Cologne, elle avait été entreprise sur une trop large base, cette magnifique cathédrale des rives du Danube, et sa tour, qui devait s'élever plus haut que la flèche pyramidale de Strasbourg, est restée inachevée. A la fin du quinzième siècle, le zèle religieux n'était plus le même, et les coffres de la ville et des particuliers n'étaient plus si bien remplis, et les dépenses s'accroissaient à mesure que le gigantesque monument s'élevait dans les airs.

Cependant, malgré son imperfection, cette église d'Ulm est l'une

Digitized by Google

des plus belles, des plus imposantes qu'il soit possible de voir, et elle subsiste encore dans toute sa grâce solennelle avec son magnifique portail à trois arceaux, avec son chœur majestueux sur lequel rayonnent les vitraux de neuf grandes fenêtres, avec ses ravissantes ciselures et son tabernacle en pierre qu'on attribue à Adam Kraft, le célèbre artiste de Nuremberg.

Mais on n'y voit plus les pompeuses cérémonies qui réjouissaient la piété des populations du moyen âge. Elle appartient aux protestants.

Mistress Trollope qui, après avoir écrit un assez bon livre sur l'Amérique, a consacré à l'Allemagne deux volumes très-peu intéressants, dit, en parlant de cette cathédrale : « Il est impossible de ne pas remarquer avec quelle tendresse les premiers réformateurs ont ménagé les signes extérieurs du dogme dont ils corrigeaient les erreurs. »

En vérité! voilà une église splendide bâtie à grands frais par une communauté catholique. Les protestants arrivent qui s'en emparent, qui s'y installent et daignent s'en contenter. Les braves gens! Et que vouliez-vous donc qu'ils fissent? Qu'ils la démolissent; mais ils auraient été obligés d'en édifier une autre pour y établir leur prêche, et chacun sait qu'en matière de culte, les protestants tiennent au confort et à l'économie. Vous commettez du reste une erreur, aimable mistress Trollope, en proclamant la délicatesse des protestants d'Ulm. Si avant de les honorer de votre éloge, vous aviez bien voulu étudier un peu le passé, vous auriez pu noter dans l'excellent ouvrage de Fiorillo : *Histoire de l'art en Allemagne* (*Geschichte der zeichnenden*), *Künste in Deutschland*, le passage suivant que je me permets de traduire pour votre instruction : « Il est à regretter que les tableaux d'autel aient été anéantis par le fanatisme des partisans de Luther [1]. »

D'autres monuments faisaient encore autrefois l'honneur de la ville d'Ulm, mais le temps les a dégradés, ou on leur a donné, pour

[1] T. I, p. 218.

Digitized by Google

une autre destination, un autre caractère. Le couvent des Augustins, où vécut l'éloquent prédicateur Henri Suso, l'un des premiers mystiques de l'Allemagne, a été transformé en caserne. La maison qui renfermait les plus précieux livres de la ville, a été incendiée en 1786. Les fresques de l'hôtel de ville sont à peu près complétement anéanties, et maintenant, a dit un écrivain allemand, ce ne sont plus les députés du pays, les notables de la cité qui circulent autour de ce vénérable édifice, ce sont les marchands d'orge, de pipes et d'escargots [1].

Enfantée par le moyen âge, Ulm puisait dans le moyen âge son élément de force, d'intelligence, de beauté. L'ère moderne ne lui a pas été propice.

Elle n'a guère été plus favorable à Augsbourg, cette orgueilleuse ère moderne, dont un des premiers stigmates est la tache d'encre empreinte sur les murs de la Wartbourg [2].

Augsbourg est l'une des plus anciennes cités de l'Allemagne. Après Mayence, c'est celle où l'on a trouvé le plus grand nombre de vestiges de la puissance des Romains : bas-reliefs, inscriptions, statues, et entre autres œuvres curieuses une tête de Méduse qui a été implantée dans un des murs de l'église de Saint-Ulrich.

Les anciens la nommèrent Augusta vindelicorum, en raison de sa situation au confluent de la Lech et de la Wertach. Dès le deuxième siècle, le christianisme y fut enseigné. Sous le règne de Chlore, sainte Affre y subit le martyre. Trois siècles plus tard, on consacrait dans l'enceinte d'Ausgbourg une église à la mémoire de cette héroïne du christianisme, et Dagobert Ier y déposait son offrande.

Au commencement du huitième siècle, à l'endroit même où s'é-

[1] Ed. Düller, *Die Donau*, p. 8.

[2] On sait que Luther, enfermé à la Wartbourg, et croyant voir le diable, lui jeta un jour son encrier à la tête. L'encrier alla frapper la muraille et y laissa une tache noire qu'on a plus d'une fois renouvelée pour l'édification des protestants.

Digitized by Google

Digitized by Google



AUGSBOURG.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

levait le Capitole romain, l'évêque Zaiso construisit une cathédrale qui fut rebâtie deux cent-cinquante ans après, par Luitolphe, avec le concours de l'impératrice Adélaïde, et achevée en 1436. Près de cinq siècles employés à la même œuvre! Les villes du moyen âge avaient de la patience et de la persévérance. Elles se transmettaient d'âge en âge leur travail architectural comme les Bénédictins leur travail littéraire. Une génération entreprenait de construire un gigantesque édifice, sachant bien qu'elle ne pourrait l'achever elle-même. Elle le léguait avec confiance à la génération suivante qui acceptait avec l'héritage de ses pères cette tâche religieuse. D'année en année, de période en période, l'édifice grandissait et s'élevait comme une sainte pyramide sur la tombe de ceux qui en avaient posé les premières pierres. Ce n'était point l'œuvre d'un effort passager, ni d'un impôt extraordinaire, c'était l'œuvre à laquelle des centaines de communautés s'étaient successivement associées; l'œuvre à laquelle chacun avait apporté son tribut; le prêtre sa prière, le riche ses présents, la veuve son obole, l'artisan son labeur; l'œuvre s'élançait dans les airs comme l'éclatant symbole d'une longue pensée de foi, et dominait la cité comme le plus noble monument de son histoire.

Au temps des Romains, huit grandes routes reliaient la ville d'Augsbourg à l'Italie, à la Suisse et aux autres villes de la Germanie. Elle était alors la capitale de la province de Rhétie, qui s'étendait de la sommité des Alpes jusqu'aux rives du Danube. Les Huns, les Francs, les Avares la conquirent tour à tour, et l'on dit même qu'elle vit un jour passer sur ses domaines le cheval flamboyant d'Attila. Les princes de Souabe et les princes de Bavière la subjuguèrent successivement. Rodolphe de Habsbourg l'affranchit enfin de ses diverses dominations. Vers la fin du treizième siècle, elle acquit le titre et les priviléges de libre cité impériale.

Dès cette époque, grâce à sa position géographique, à l'intelligence et à l'activité de ses citoyens, elle se développa rapidement.

Au quinzième et au seizième siècle, quelle florissante cité! Une

Digitized by Google

population de quatre-vingt mille âmes, des manufactures de toiles, de draps qui rivalisaient avec les premières de l'Europe, un commerce qui s'étendait dans toutes les régions et des négociants plus riches que les Médicis. C'est un Bartholomée Welser qui prêta à Charles-Quint douze tonnes d'or, et en 1526 expédia en Amérique trois navires pour prendre, en son nom, possession de la province de Caracas, que l'empereur lui donnait en nantissement de son emprunt. C'est la célèbre famille des Fugger, issue d'un simple tisserand de la Souabe, qui s'établit à Augsbourg vers le milieu du quatorzième siècle. Elle grandit de génération en génération par le commerce et l'industrie, et atteignit au seizième siècle à l'apogée de sa fortune. Charles-Quint l'anoblit en 1530. Les descendants du laborieux tisserand portent aujourd'hui le titre de comtes et possèdent des propriétés seigneuriales.

Les princes et les souverains de l'Allemagne se plaisaient à visiter Augsbourg et s'associaient familièrement aux fêtes de ses citoyens. Un jour, Maximilien Ier se trouvait là à la fête de la Saint-Jean. Le soir, il fit préparer dans la cour de sa demeure un bûcher de cannelle, et invita les bourgeois de la ville à assister à ce feu de joie, et plus de dix mille personnes se réunirent autour du palais. « A l'*Ave Maria*, dit la chronique à laquelle nous empruntons ce passage, le duc Philippe, le fils de Maximilien et de la noble Marie de Bourgogne, prit une jeune fille par la main et la conduisit près du bûcher. Tous les seigneurs, les chevaliers et les patriciens suivirent son exemple. Alors le duc Philippe remit entre les mains de la jeune fille une mèche avec laquelle elle alluma le bûcher, et toute l'assemblée dansa trois fois autour de l'échafaudage aromatique. »

C'est dans ces fêtes populaires que trois princes devinrent amoureux de trois filles de la bourgeoisie d'Augsbourg et les épousèrent. L'électeur palatin Frédéric épousa Clara Dettin; le grand-duc Ferdinand d'Autriche, fils de l'empereur Ferdinand Ier, épousa en 1550 Philippine Welser, et enfin le duc Albert III de Bavière Agnès Bernauer.

Digitized by Google

De ces trois alliances si extraordinaires à une époque où l'aristocratie était séparée des classes bourgeoises par une si prodigieuse distance, la première s'accomplit sans difficultés. Frédéric donna un titre de noblesse à sa belle fiancée, et se maria avec elle morganatiquement.

La seconde fut soumise à de rudes épreuves. Frédéric n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il vit Philippine Welser, qui se distinguait entre toutes les jeunes patriciennes d'Augsbourg par sa beauté et par sa vertu. Il l'épousa à l'insu de son père et de son oncle Charles-Quint. Lorsque Ferdinand apprit ce mariage, il déclara que jamais il ne le reconnaîtrait, et bannit son fils de sa présence. Les deux époux se retirèrent dans un château solitaire, et y passèrent huit ans, heureux de leur jeunesse et de leur amour. Cependant ils aspiraient à obtenir la sanction de leur union. Un jour Philippine se présenta au sévère empereur comme une suppliante qui avait une requête à lui présenter. La douce, chaste et charmante physionomie de Philippine l'émut. Il lui parla avec une bonté inaccoutumée ; elle s'enhardit alors à lui dire qui elle était, et il bénit le mariage qu'il avait impitoyablement condamné. Philippine avait alors deux fils. Ferdinand les adopta comme ses petits-fils, et leur donna le titre de margraves de Burgau. La noble femme de Frédéric mourut, après trente ans de mariage, à Innsbruck. On conserve au château de Schönbrunn son portrait, qui fait comprendre la passion qu'elle inspira. L'aîné de ses fils entra dans l'état ecclésiastique, et mourut avec le titre de cardinal en 1600. Le second se signala par son courage sur les champs de bataille de la Hongrie et de l'Espagne, et mourut en 1618 sans postérité.

La troisième de ces alliances princières avec la bourgeoisie d'Augsbourg fut un douloureux roman et un drame cruel. Albert de Bavière, fils unique d'Ernest, le duc régnant, vit dans un tournoi Agnès Bernauer, qui était fille d'un des plus obscurs citoyens d'Augsbourg. Si pauvre qu'elle fût, il ne pouvait la séduire. Il l'épousa secrètement et l'emmena dans un château qui lui avait été

Digitized by Google

légué par sa mère. Là il vécut plusieurs années dans un doux mystère. Mais voilà qu'un jour son père veut le marier avec la fille du duc de Brunswick. Albert refuse. Le père, étonné et irrité de cette résistance, soupçonne quelque motif qu'on lui cache, met des espions en campagne et apprend que les murs de Vohbourg, où son fils retourne sans cesse, renferment une belle jeune fille d'Augsbourg. « Une maîtresse ! dit-il, c'est un lien facile à briser. » Albert jure que cette jeune fille est sa femme légitime. Le duc déclare qu'il n'en croit rien. Albert, alors, pour le convaincre, constitue à Agnès un nouvel état de maison, lui donne des pages et des valets comme à une princesse, la proclame duchesse de Bavière, et l'installe pompeusement au château de Straubing. En prenant cette énergique résolution, il se sentait protégé par un de ses oncles, qui avait pour lui une tendre affection. La timide Agnès, pourtant, effrayée de la colère de son beau-père, et saisie peut-être d'une sinistre appréhension, fondait un établissement de charité et de sépultures pour les pauvres.

La catastrophe qu'elle pressentait ne tarda pas à éclater, plus terrible qu'elle n'aurait pu la deviner. L'oncle d'Albert mourut, et l'implacable Ernest, n'étant plus retenu par aucun frein, profita d'un jour où son fils était absent pour faire arrêter Agnès. Elle fut traduite devant un tribunal comme coupable de sorcellerie, cette éternelle sorcellerie de l'amour, et condamnée à mort. Le 12 octobre 1435, elle fut conduite par des bourreaux au bord du Danube, et précipitée dans le fleuve sous les yeux d'une foule silencieuse, atterrée. Le courant l'ayant rejetée sur le rivage, un des exécuteurs la saisit par sa blonde chevelure à l'aide d'un crochet et la rejeta de nouveau dans les flots, qui, cette fois l'engloutirent.

A la nouvelle de cet horrible assassinat, Albert prend les armes, s'élance sur les domaines de son père et les ravage avec fureur.

Si un romancier entreprenait de raconter cette chronique allemande, il nous représenterait probablement le malheureux Albert satisfait de sa vengeance, se retirant à l'écart et s'en allant

Digitized by Google

mourir de douleur sur la tombe de sa bien-aimée. Mais l'histoire, la vraie histoire a un autre dénoûment. Albert se réconcilia avec son père et épousa la fille du duc de Brunswick. Nous devons ajouter cependant qu'il rendit un culte religieux à la mémoire de l'infortunée Agnès. Il agrandit l'établissement qu'elle avait créé dans son angoisse. Il fit élever une chapelle sur sa tombe, et fonda pour elle des messes à perpétuité.

En s'enrichissant par son commerce, la florissante cité d'Augsbourg n'employait pas tout son or à élargir ses magasins, à instituer de côté et d'autre de nouveaux entrepôts et de nouveaux comptoirs. Elle avait l'amour de l'art et de la poésie, ces deux sublimes aspirations, ces deux fleurs immortelles du moyen âge. Elle comptait au nombre de ses plus honorables corporations une réunion de peintres, de ciseleurs et de miniaturistes. Ses riches négociants qui donnaient à un empereur le moyen d'entreprendre une guerre contre les Turcs, patronaient les savants ; ils encourageaient les artistes, ils amassaient avec leur trésor pécuniaire des trésors scientifiques. Dès le quinzième siècle, les Fugger possédaient une bibliothèque de 15,000 volumes, parmi lesquels se trouvaient les plus rares manuscrits des classiques grecs et latins. Ils avaient un agent qui parcourait l'Orient pour y recueillir les livres les plus précieux. En même temps, ils faisaient une collection de tableaux et de médailles. Enfin, ils s'étaient fait des jardins décorés de statues antiques, et des serres où l'on voyait s'épanouir les plantes des régions les plus lointaines. L'un d'eux, Raymond Fugger, rendit encore un plus grand service à la science par la publication d'un livre qu'il fit imprimer en 1533 à Ingolstadt et qui est devenu rare : *Inscriptiones sanctæ vetustatis*. La galerie de tableaux et le cabinet de médailles de cette opulente famille ont été dispersés de côté et d'autre. Sa bibliothèque fut transportée à Vienne sous le règne de Ferdinand III. C'est encore aujourd'hui une des richesses de la bibliothèque impériale.

Ainsi grandit jusqu'au seizième siècle l'active et intelligente cité

Digitized by Google

d'Augsbourg. Mais voici venir, du nord de l'Allemagne, le vent fatal, le simoun de la réformation. Le moine de Wittemberg a dans son orgueil brûlé la bulle pontificale, proclamé le principe de révolte contre l'autorité de l'Église romaine et le droit de libre examen. La nouvelle doctrine séduit à la fois et ceux dont elle flatte l'ambition ou la cupidité, et ceux qui se soumettent avec peine aux rigoureux préceptes du catholicisme et cette masse flottante d'individus qu'on voit en tout temps se passionner pour la nouveauté. Cette doctrine agite les esprits, dissout les liens des communautés unies dans un même sentiment de foi, pénètre dans l'intérieur des familles, divise les frères et les sœurs, les pères et les enfants.

C'est à Augsbourg, la ville catholique de saint Ulric et de saint Affre, que le 25 juin 1530, les protestants acclament la profession de foi rédigée par Mélanchton, et six ans après, Augsbourg s'associe à la ligue de Smalkalde.

Ce que cette ligue a produit, on le sait : la guerre de Trente ans. Ce que cette guerre a enfanté de désastres, qui pourrait en faire l'énumération? Augsbourg en est un exemple. Au commencement de la guerre, ses murs renfermaient une population de 80,000 âmes, à la fin, on n'en comptait pas plus de 30,000.

Cinquante ans après éclata la guerre de la succession d'Espagne. Nouvelles calamités dans les plaines du Danube et de la Lech. Augsbourg est pris par le prince de Bade, puis par l'électeur de Bavière, et ni l'un ni l'autre ne ménage cette riche capture.

Cependant telle est la puissance de vitalité de cette ville, qu'après tous ses désastres, elle a repris un essor énergique. Elle n'a plus, il est vrai, le monopole commercial qu'elle posséda jadis. Elle n'a plus, comme au seizième siècle, 80,000 citoyens[1]; enfin, elle n'est plus la libre cité impériale du moyen âge. A la paix de Presbourg, elle fut dépouillée de ce titre et réunie à la Bavière.

Mais elle est active, industrieuse, et par l'effet de cette activité,

[1] La population d'Augsbourg s'élève aujourd'hui à 32,000 âmes.

Digitized by Google

par le mouvement de son existence nouvelle, par les vestiges de son passé, elle offre aux regards de l'étranger plus d'un curieux sujet d'observation. Dans les diverses calamités qu'elle a subies, elle a eu le bonheur de conserver ses meilleures œuvres d'art, et ses plus nobles monuments. Là s'élève encore l'hôtel de ville avec sa vaste salle de cinquante-deux pieds de hauteur, que l'on appelle la salle d'or ; là, cette vénérable cathédrale commencée au huitième siècle, achevée au quinzième, et l'église de Saint-Ulric avec ses deux tours pareilles à des minarets, et de côté et d'autre, les vieilles maisons bourgeoises à pignons, les façades revêtues de peintures à fresque, et enfin la Maximiliansstrasse (la rue Maximilien) avec ses trois magnifiques fontaines de bronze et son curieux mélange de constructions anciennes et modernes.

C'est dans cette rue que les magasins d'Augsbourg étalent tout leur luxe, que les banquiers ont leurs comptoirs, c'est dans cette rue que l'on peut voir à la fois les monuments de l'ancienne splendeur d'Augsbourg et le caractère de sa vie actuelle.

Près de là, il est un autre quartier qu'on ne doit pas négliger de visiter et qui donnera au cœur une plus douce émotion : c'est la *Fuggerrei*. C'est cet amas de cent huit petites maisons que les Fugger firent construire au temps de leur généreuse opulence pour les pauvres gens. Leurs splendides jardins n'existent plus ; leurs collections d'œuvres d'art et de livres ont été, comme nous l'avons dit, dispersées en différents lieux ; leur maison même, la maison où l'un d'eux recevait Charles Quint, et brûlait après dîner le billet que l'empereur lui avait signé pour un emprunt considérable, est occupée par un hôtelier qui se fait faire peut-être des billets et n'en brûle aucun. Mais leur charitable institution subsiste encore telle qu'ils l'avaient fondée, et que de fois, depuis des siècles, leur nom a été prononcé avec amour et respect.

Les chroniqueurs d'Augsbourg se plaisent à citer, dans leurs récits, ce nom ennobli par le travail, cette loi de l'homme, et par l'intelligence, ce don de Dieu. Les pauvres habitants de la

Digitized by Google

Digitized by Google



Rouargue frères del. et sc.

Imp. F. Chardon, aîné, 3e. c. Hautefeuille, Paris.

ENVIRONS DE MUNICH.

Digitized by Google

Digitized by Google

châteaux, des églises, et Guillaume V, surnommé le Pieux, y éleva en 1597 le collége des Jésuites, l'un des plus grands bâtiments de l'Europe. Guillaume avait le sentiment de l'art, l'amour du luxe, la passion des fêtes brillantes, surtout des fêtes religieuses. Lui-même en prescrivait le cérémonial avec un soin minutieux, parfois avec une curieuse naïveté. Nous ne pouvons résister au désir d'en citer un exemple. C'est, du reste, un des traits des mœurs de son époque. En 1580, il dictait, pour la procession annuelle de la Fête-Dieu, les instructions suivantes : « Il faudra choisir, pour représenter à cette procession la personne de Dieu le Père, un homme d'une haute taille, robuste, bien constitué, et d'une figure qui rappelle, s'il est possible, celle du bon vieux docteur Six, qui est mort. Il aura soin de marcher d'un air grave, de conserver une expression de physionomie qui ne soit ni trop sévère ni trop riante, mais digne et agréable. Pour représenter la personne du Christ, il faudra chercher, une quinzaine de jours avant la fête, dans les rues et dans les églises, un homme d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, au visage frais, aux traits réguliers, à la barbe blonde, très-sain de corps, et par-dessus tout honnête et pieux. Ensuite on choisira seize jeunes filles pour représenter les saintes femmes. Quant aux grands prêtres Melchisédech, Aaron, Anne et Caïphe, ils devront avoir une barbe grise, les joues larges, le corps replet. Au besoin, ils pourraient mettre sous leurs vêtements des coussins. »

Des instructions du même genre s'appliquent à ceux qui doivent représenter les pharisiens, les docteurs de la loi, les bergers, Adam et Ève et les dieux de l'Olympe. Deux forgerons sont désignés pour représenter les géants Goliath et Urias. L'homme le plus vigoureux de la ville est choisi pour revêtir l'armure et brandir la lance de saint Georges, et l'on fournit pour la valeur d'un demi-florin, de l'eau-de-vie, du soufre et des étoupes à un pauvre artisan qui doit se montrer sous la figure du Diable, et vomir du feu.

Digitized by Google

Le programme du prince indique ensuite l'ordre dans lequel devront défiler, à la suite de ce cortége biblique et mythologique, les confréries religieuses, les corporations d'ouvriers avec leurs bannières, les bourgeois avec des fleurs et des cierges, et enfin les soldats.

Le peuple de Munich se plaisait à voir ces fêtes religieuses, et Guillaume lui en donnait encore d'autres d'une nature moins sérieuse. A certains jours, il faisait comparaître sur les places publiques des danseurs de corde et des jongleurs, qu'il payait lui-même. Mais ces divertissements populaires ne lui coûtaient pas cher, à en juger du moins par quelques notes inscrites sur son carnet de dépense.

« Item au saltimbanque, pour ses joyeuses cabrioles dans la nuit du carnaval, un florin.

« Item au bouffon, pour tous ses exercices récréatifs, quinze florins. »

Après dix-neuf années de règne, ce prince abdiqua en faveur de son fils, se réservant seulement un revenu de 60,000 florins. Il se retira dans une modeste demeure avec sa femme, aussi pieuse que lui. Tous deux se vêtirent de noir comme des religieux, et consacrèrent le reste de leur vie aux actes de bienfaisance et aux exercices de piété. Chaque jour, Guillaume servait lui-même douze pauvres, en mémoire des douze apôtres; chaque année, il habillait deux cent soixante et dix indigents. Il fonda à Munich une maison de refuge pour les pèlerins. Il hébergeait là, pendant trois jours, les pieux voyageurs et leur lavait les pieds. Il fonda aussi un hospice pour les orphelins et les enfants trouvés. Il s'y rendait souvent, prenait soin des malades, et habillait les petits enfants. Enfin, il entreprenait à pied, le bâton à la main, de fréquents pèlerinages dans des lieux éloignés, et il vécut ainsi jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans. Comment la catholique Bavière n'a-t-elle pas songé à le faire canoniser?

Son fils, Maximilien, qui fut un des meilleurs souverains de ce

Digitized by Google

pays, et qui le premier porta le titre d'électeur, contribua plus que ses prédécesseurs aux embellissements de Munich. Malgré les désastres de la guerre de Trente ans, il élargit sa capitale, et y construisit plusieurs beaux édifices, entre autres l'arsenal et le château qu'on appelle aujourd'hui l'ancienne résidence. Mais il avait mal choisi son moment. Les ciseleurs et les peintres travaillaient encore à la décoration de ce palais, quand on apprit que Gustave-Adolphe était à Augsbourg, puis à Freisingen, puis enfin aux portes de Munich. Les plus riches habitants de la ville s'enfuirent dans le Tyrol, le prince et sa cour s'étaient retirés à Salzbourg. Les magistrats, qui étaient restés à leur poste, se rendirent au-devant du victorieux roi de Suède, et le conduisirent à la résidence ducale. En faisant édifier cette demeure, Maximilien ne songeait guère qu'il la préparait pour son plus redoutable antagoniste.

Son successeur, Ferdinand-Marie, enrichit la galerie de tableaux commencée sous le règne précédent.

Max-Emmanuel, qui lui succéda en 1679, ne s'occupa guère des intérêts de sa capitale, ni de ceux de son peuple. Le pauvre prince, étourdi, prodigue, fantasque, avait bien autre chose à faire. L'histoire de sa vie vacillante, agitée, traversée par différents désastres, livrée à de folles distractions et à de vulgaires galanteries, est une des curieuses histoires de cet étonnant dix-septième siècle, à la fois si imposant et si frivole, si profondément imprégné du sentiment des plus grandes choses, et si aisément abandonné aux plus tristes passions. Siècle étrange, où la monarchie française s'éleva à son plus haut degré de splendeur, et tomba dans la plus douloureuse adversité; où le soleil de Versailles rayonna sur le monde entier, et où s'amassaient les nuages qui, dans leurs flancs sinistres, portaient la tempête et les révolutions.

Jeune, Max-Emmanuel, s'associa aux troupes de Léopold, aux vaillantes légions de Sobieski, pour délivrer l'Autriche de l'invasion des Turcs. Il se conduisit bravement dans cette campagne à jamais mémorable, et fut récompensé de sa coopération à cette glo-

Digitized by Google

rieuse entreprise par son mariage avec la fille de Léopold, qui lui donnait un droit d'hérédité sur les possessions de l'Espagne dans les Pays-Bas. Il devint en effet gouverneur de ces provinces, et entra à Bruxelles avec une pompe royale. Mais alors sa femme, à qui il devait ce splendide gouvernement, mourut. Il voulut se remarier, et par malheur il choisit une jeune personne qui devait achever de jeter le désordre dans son existence : c'était Thérèse Cunégonde, la fille de l'héroïque Jean Sobieski. A peine l'avait-elle épousé, que la dissension éclata entre elle et lui. Elle finit par le quitter, et se retira à Venise où elle vécut d'une vie extravagante.

Tandis qu'il contractait cette déplorable union, Max-Emmanuel se brouillait avec l'Autriche, et se rangeait du côté de la France. Une armée autrichienne envahit ses États. Ses biens furent confisqués, ses enfants emmenés à Klagenfurt, et lui-même et son frère, l'archevêque de Cologne, furent mis au ban de l'empire.

Il se rendit alors à Versailles, sollicitant l'appui de la cour à laquelle il avait sacrifié son trône, et, en même temps, surprenant par son défaut de dignité, et par la légèreté de sa conduite, tous ceux qui l'observaient. La princesse Palatine, mère du régent, en parle à diverses reprises dans ses lettres, avec une acerbe ironie [1].

En 1714, à la paix de Rastadt, il rentra enfin en possession de ses États, et retourna en Bavière. Mais il y rapportait l'amour des fêtes mythologiques et des luxueux plaisirs de la cour de France. Il s'établit à Nymphenburg. Il y fit faire, sur le modèle de Versailles, un immense jardin, avec tout un assortiment de vases en marbre, de statues, de jets d'eau et de fontaines. Une seule de ces fontaines coûta 60,000 florins. Il construisit ensuite une pagode chinoise et un pavillon qui fut rempli de peintures érotiques. Il avait là une légion de musiciens, d'acteurs et d'actrices, et rédi-

[1] *Correspondance de Madame, duchesse d'Orléans*, édit. Brunet. Paris, 1855, t. I, p. 132, 284, 322, 363.

Digitized by Google

geait lui-même le programme d'une multitude de représentations qui ne ressemblaient guère à celles dont Guillaume V prescrivait le cérémonial avec une si naïve piété.

Ses ressources ne pouvant suffire à de telles prodigalités, il s'endettait. En 1720, son revenu s'élevait à la somme de 1,300,000 florins, et il en dépensait 2,120,000.

Il vécut ainsi douze années. On dit que vers la fin de sa vie, il avait formé le projet de se retirer dans un ermitage et d'y faire une entière pénitence. Mais la mort ne lui permit pas d'accomplir cette résolution. En 1726, il fut saisi d'un mal subit, et quelques instants après, il expirait.

Son fils, Charles-Albert, après avoir accepté la pragmatique sanction, se crut en droit de réclamer l'héritage de Charles VI. En 1741, il envahit l'Autriche, entra à Prague où il se fit proclamer roi de Bohême pour s'en aller à Francfort se faire proclamer empereur sous le nom de Charles VII. Mais pendant qu'il se donnait ainsi à lui-même deux couronnes, les Autrichiens pénétraient dans ses États, les pillaient, les saccageaient, et régnaient à Munich. De nouveau, la Bavière devenait, comme au temps de la succession d'Espagne, une province autrichienne, et Charles-Albert était à Francfort, sans troupes, sans argent, sans autres ressources que les dons généreux de quelques-uns de ses amis.

Il ne rentra à Munich qu'en 1744, et y mourut quelques mois après.

Avant d'entreprendre sa fatale guerre, il s'était livré, comme son père, à un luxe effréné. Il avait bâti un palais d'une magnificence extraordinaire. Dans ce palais était un lit de parade qui n'avait pas coûté moins de 800,000 florins (1,600,000 fr.). On l'appelait le lit impérial, et un jour il a été le lit impérial de Napoléon.

A ce malheureux règne succéda celui de Maximilien III, qui fonda, en 1759, l'Académie des sciences. Quelle grave mission elle avait à remplir cette haute institution d'un pays généralement très-

Digitized by Google

illettré, très-ignorant, et livré presque en entier aux croyances les plus extraordinaires, à la croyance aux devins, aux maléfices, à la puissance des revenants, des sorciers et des méchants esprits. On pensait pouvoir découvrir les secrets de l'avenir au moyen d'un anneau, d'un verre de cristal, et de quelques morceaux de plomb versés bouillants dans un vase d'eau. On disait que les armes forgées avec les chaînes d'un condamné à la peine capitale avaient une force extraordinaire. On attribuait surtout une grande efficacité à tout ce qui provenait des morts, et l'on fouillait les sépultures pour en extraire des ossements dont on faisait une poudre magique. On inscrivait sur les portes, sur les armoires, des sentences cabalistiques pour les préserver des atteintes de Satan.

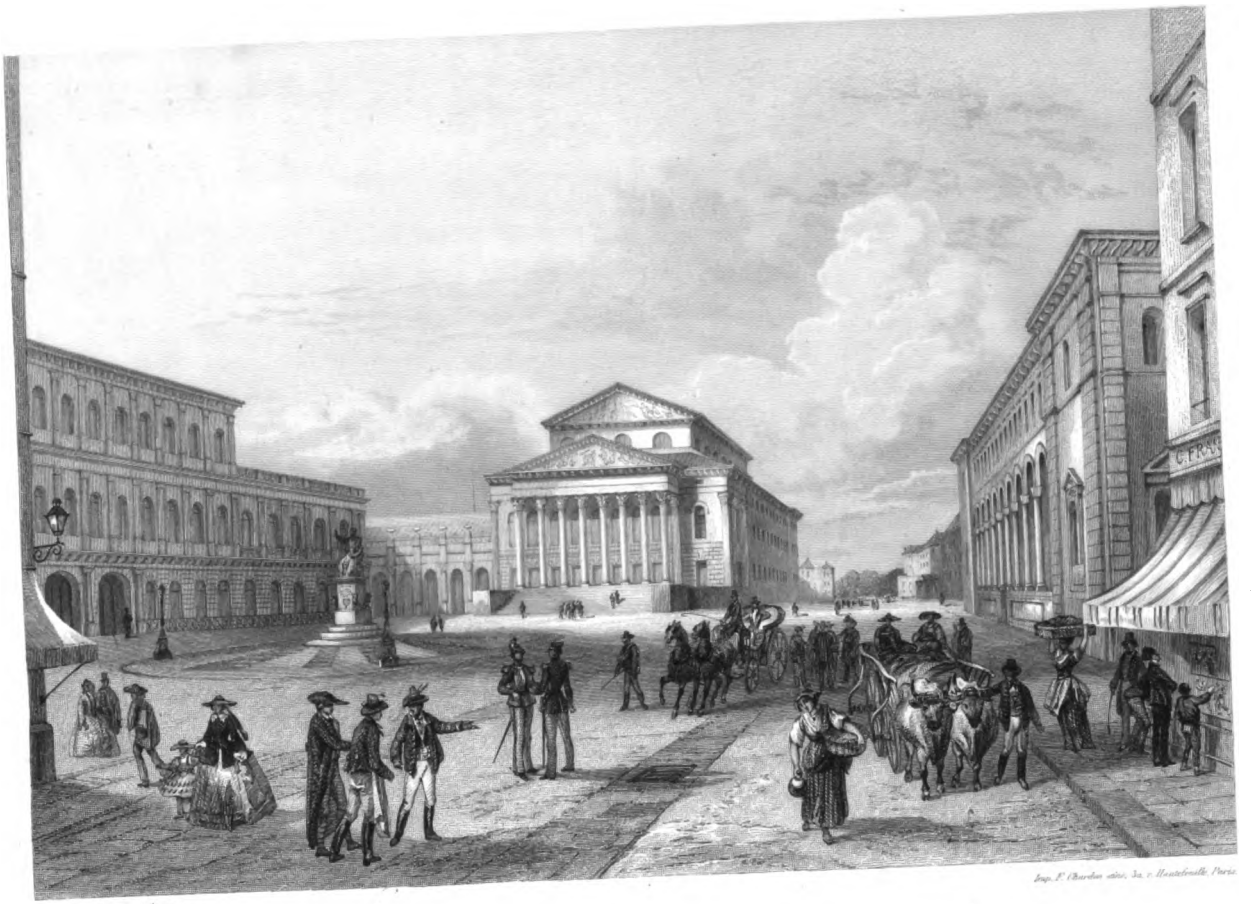
Le pauvre peuple bavarois ! il souffrait ; la souffrance le rendait crédule et craintif.

Maximilien était bon et compatissant, mais faible, et il se laissait gouverner par des hommes qui ne songeaient qu'à s'enrichir par tous les moyens possibles, entre autres par Berchem, qui fut son principal ministre. Pour se procurer de l'argent, on augmenta les impôts, on établit des loteries ; on en vint à vendre des jeunes gens du peuple au rabais, comme des nègres. En 1738, on livrait à l'Autriche des soldats à raison de 36 florins par tête ; en 1746, on les lui abandonnait à 24 florins. De l'argent recueilli par de cruelles exactions, et par cette effroyable traite, il n'en entrait qu'une faible partie dans les coffres de l'État, la plus grande part restait entre les mains des ministres et de leurs agents. A la mort de Maximilien, on ne trouva dans sa caisse que dix mille florins ; mais Berchem laissa une fortune de six millions de florins, et lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, on écrivit sur la porte de sa demeure : Maintenant, on peut entrer ici sans rien payer.

Charles-Théodore accrut considérablement la galerie de tableaux et la bibliothèque. C'était un homme de goût et d'une rare érudition. Le voyageur anglais Wraxall, qui le vit en 1777, a dit de lui : « Peu de princes vivants ont aussi activement et aussi fruc-

Digitized by Google

Digitized by Google



Imp. F. Chardon aîné, 30, r. Montebrault, Paris.

Rouargue frères del. et sc.

MUNICH THÉATRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

lence, on dirait qu'il a allié au plus noble sybaritisme le luxe le plus magnifique. Car au lieu d'aller chercher en différentes régions les monuments de différents maîtres et de différents âges, il a attiré autour de lui l'image de ces monuments, par la persistance de sa volonté, comme par la vertu d'un pouvoir magique, il les a groupés de telle sorte que, sans sortir de l'enceinte de sa capitale, il peut faire une histoire de l'art par les monuments.

Il existait déjà à Munich plusieurs églises de différentes époques, entre autres, la cathédrale, bâtie au quinzième siècle, l'église des Jésuites et celle des Théatins construites dans le goût italien. Près de là s'élevaient aussi l'immense collége des Jésuites, fondé par Guillaume le Pieux, et le magnifique palais de Maximilien, qu'on appelle aujourd'hui la vieille résidence.

A ces édifices le roi Louis a ajouté dans un espace de vingt-cinq ans :

L'église de Saint-Louis, édifiée sur les dessins de Gartner, dans le style lombard ;

L'église de tous les Saints, dans le style byzantin ;

La basilique de Saint-Boniface, érigée sur le modèle des basiliques romaines des cinquième et sixième siècles ;

L'église de Marie, où l'on a imité les formes d'architecture allemande du quatorzième siècle ;

Le nouveau palais, copié en grande partie, sur le palais Pitti, de Florence ;

Le *Saal Bau*, imité du Palladium ;

Le palais de Wiltelsbach, bâti en briques rouges, sur le modèle des châteaux du quinzième siècle ;

Le musée de sculpture, auquel on a donné le nom grec de *Glyptotek* et dans lequel M. Klenze a reproduit les beautés de l'ordre ionique le plus pur ;

La Pynakotek, ou galerie de tableaux, construite aussi par Klenze, dans les plus grandes et les plus harmonieuses proportions.

Tous ces édifices sont ornés de statues, revêtus de peintures

Digitized by Google

murales. Dans les églises, Cornélius, Schwanthaler, Hess, Schnorr et leurs élèves ont représenté les scènes les plus sublimes de l'histoire sainte; dans le nouveau palais, l'épopée germanique des Nibelungen et les personnages les plus mémorables de l'ancienne histoire d'Allemagne; dans la Pynakotek, l'histoire des arts au moyen âge. Les arcades mêmes qui s'étendent le long du *Hofgarten* (jardin de la cour), sont couvertes de fresques qui représentent, d'un côté, les pages les plus mémorables des Annales de la Bavière, depuis Othon de Witelsbach; de l'autre, des paysages de Grèce, d'Italie, de Sicile. Pour ces dernières peintures, le roi Louis a lui-même composé des inscriptions en vers, car il s'est réellement dévoué au culte de toutes les Muses, et il a publié deux volumes de poésies qui, si je ne me trompe, ont été, il y a quelque vingtaine d'années, traduites en français. En 1847, les yeux noirs de Lola Montès ravivèrent tout à coup sa verve juvénile, et il lui adressa plusieurs tendres élégies. La formidable beauté de la danseuse l'a mieux inspiré que la vue des grandes cités de la Méditerranée, peintes sur les murs du Hofgarten. Voici deux de ces inscriptions parfaitement conformes dans l'original aux règles de la versification, instructives comme une ligne de géographie élémentaire, mais singulièrement naïves.

FLORENCE.

Florence, il te manque ce que l'on voit à Rome, et il manque à Rome ce que tu possèdes. Si vous étiez réunies, ce serait pour le monde un trop beau spectacle.

MESSINE.

Messine, tu serais la plus digne capitale de la Sicile, si la Sicile n'avait pas aussi Palerme.

Mais oublions ces petites erreurs d'un frivole dilettantisme, pour ne voir que les grandes choses que le roi Louis a créées, qui illustreront à jamais son règne, et qui ont fait de la capitale d'un petit royaume l'une des villes les plus intéressantes de l'Europe.

Digitized by Google

Nous n'entreprendrons pas de dépeindre tous les édifices qu'on a vus, comme par une puissance magique, s'élever à Munich dans le cours de ce règne artistique, depuis les habiles imitations des plus vénérables basiliques, jusqu'à la coquette maison si galamment construite pour l'aventureuse Lola Montès, depuis les majestueuses façades de la Glyptotek et de la Pynakotek, jusqu'à l'obélisque de forme égyptienne érigé par Klenze, en mémoire des Bavarois qui périrent dans la campagne de Russie de 1812.

Pour donner une juste idée de ces monuments, pour dire les richesses de toute sorte qui les décorent, il faudrait y consacrer des volumes entiers, et s'il ne s'agit que d'en faire l'énumération, elle se trouve dans tous les Guides de voyageurs.

Les peintures du nouveau palais, où Schwanthaler, Schnorr, Kaulbach, Forster ont traduit avec leur magique pinceau les plus nobles pages de la poésie antique et de la poésie du moyen âge, suffiraient à occuper longtemps l'attention de ceux qui se plaisent à rechercher l'inspiration des grands artistes et à étudier leurs procédés.

Dans l'ancien palais, il est un autre trésor qui attire chaque jour une quantité de visiteurs. C'est une collection de saphirs, d'émeraudes, de brillants, amassés de siècle en siècle par les souverains de la Bavière. Je me rappelle avoir vu là un groupe de voyageurs des plus curieux, un vieux juif qui, en contemplant ces joailleries, semblait supputer en lui-même ce que pouvait valoir en espèces sonnantes chacune de ces pierreries; une femme distinguée de Paris qui ne s'informait que de l'origine historique de ces divers ornements; et une autre jeune et sémillante Parisienne, touchant de près, je crois, au demi-monde, qui s'arrêta immobile et muette devant une énorme perle qu'on appelle la *perle palatine*, devant un diamant de trente-six carats, et resta fascinée par le rayonnement de ces deux bijoux, comme l'oiseau débile par le regard du serpent. Je me souvenais alors que j'avais été témoin d'un spectacle du même genre dans la Tour de Londres, dans le Grüne-Gewölbe,

Digitized by Google

de Dresde, dans le palais impérial de Pétersbourg, et j'en éprouvais je ne sais quelle sorte de révolte. Étrange vanité des rois! me disais-je, qui leur fait croire qu'ils seront plus vénérés parce qu'ils porteront sur leur front ou sur leur poitrine plus d'or et de diamants! Erreur d'un luxe héréditaire, erreur cruelle qui les porte à étaler dans l'intérieur d'un palais, comme dans un bazar oriental, toutes ces pierreries acquises avec les impôts prélevés sur le peuple, et dont l'éclat ne peut faire naître dans l'esprit de la plupart de ceux qui les voient qu'une amère réflexion ou une idée de convoitise!

Mieux vaut retourner aux autres œuvres de la puissance des rois, aux utiles institutions qu'ils ont créées, aux nobles travaux qu'ils ont suscités et encouragés, et après une rapide visite à la splendide *Schatz-Kammer* de l'ancienne résidence, je m'en allai vers le faubourg où sont réunis les trésors de l'art antique et de l'art moderne, les bons, les vrais trésors, dont la contemplation élève l'âme et ennoblit la pensée.

Dans les trente-deux salles de la Pynakotek, il en est une surtout qui m'attirait par un charme indicible. C'est celle qui renferme la collection des anciens maîtres de l'école allemande. Après les tourmentes de la Révolution française qui se firent si cruellement sentir à l'Allemagne, après les guerres de la République et du Consulat, après la séquestration des monastères et des églises d'une partie de la Germanie, elles étaient dispersées de côté et d'autre, ces productions d'un âge de foi et de science naïves. Deux hommes, deux frères, les deux frères Boisserée, Melchior et Sulpice, dont il faut citer le nom avec respect, entreprirent de les réunir. Pendant dix années, ils parcoururent dans ce but les principales villes des bords du Rhin et du Necker. Ils s'en allaient chez les prêtres, chez les marchands de tableaux, chez les amateurs, interrogeant les regrets de celui-ci, les espérances de celui-là, cherchant partout leurs précieuses reliques. Ils eurent la joie de réussir dans la noble tâche qu'ils s'étaient prescrite. En 1813, on les vit exhiber

Digitized by Google

avec un juste orgueil, dans leur maison de Heidelberg, deux cents toiles qui naguère gisaient ignorées en différents lieux. En 1827, le roi Louis a acheté cette collection pour la somme de 450,000 francs, une collection unique dans le monde. Ils sont maintenant rassemblés dans les galeries de Munich, ces fondateurs de l'école germanique, ces pieux maîtres de l'art primitif. Ils sont là les Hemmeling, les Wohlgemuth, les Meckenen, les Schön, dont les tableaux sont comme les images des rêves religieux enfantés dans des âmes candides. Ils sont là aussi ceux qui leur succédèrent au seizième siècle, avec plus d'art et avec la même chaste pensée: Lucas de Leyde, Cranach, Mabuse, Albert Dürer, Holbein et ceux qui, dans leurs œuvres, laissent déjà entrevoir l'imitation de l'école italienne : Heemskerk, Michel Coccie, Melem, Bartholomée de Bruyn. Qui pourrait entrer dans la salle où ces tableaux sont rangés par ordre chronologique sans y être arrêté par un grave désir d'étude? Qui pourrait contempler les œuvres de Hemmeling et de Wohlgemuth sans une pieuse émotion? Les figures qu'ils ont peintes sont raides et anguleuses, mais sur ces fronts graves, sur ces joues amaigries, sur ces lèvres entr'ouvertes par un soupir ou par la prière, quelle expression de recueillement et de piété! C'est la macération de la chair et le triomphe de l'esprit. Leurs paysages sont incorrects, mais ils emportent la pensée dans des flots d'un bleu céleste, vers des horizons infinis. Par les édifices, les costumes et les différentes scènes de la vie domestique qu'ils représentent, leurs tableaux sont remplis des plus étranges anachronismes; mais il y a dans ces anachronismes mêmes une bonne foi et une candeur dont on sourit doucement comme d'une ingénuité d'enfant.

Près de cette galerie des anciennes écoles, s'élève une nouvelle Pynakotek destinée à renfermer les œuvres des peintres du dix-neuvième siècle. Kaulbach y a mis sa *Destruction de Jérusalem*, son chef-d'œuvre.

Après cette énumération de tant de bâtiments, on s'imagine

Digitized by Google

Digitized by Google



MUNICH PANTHÉON.

Digitized by Google

peut-être que nous avons compté tout ce que l'infatigable roi a fait

Digitized by Google



Digitized by Google

peut-être que nous avons compté tout ce que l'infatigable roi a fait dans le cours de son règne. Non pas. Munich lui doit encore un nouvel édifice universitaire, vaste édifice construit en 1840 par Gärtner; un autre édifice du style florentin, qui renferme la bibliothèque, une des plus riches bibliothèques de l'Europe, plusieurs casernes et plusieurs hôpitaux, un théâtre, une halle et diverses maisons d'éducation. Enfin, pour couronner l'œuvre de son règne, il a érigé un monument à la gloire de son royaume : le *Rhumeshalle*. Au milieu de ce monument, orné de plus de cent figures de marbre, s'élève une statue gigantesque qui représente la Bavière sous les traits d'une femme, debout, la poitrine à demi couverte d'une peau de bête; de sa main gauche elle tient une couronne, de la droite elle serre une épée sur son cœur, une abondante chevelure se relève en forme de diadème sur sa tête. Près d'elle est un lion, symbole de la force et du courage. Elle a vingt mètres de hauteur. On monte par un étroit escalier jusque dans l'intérieur de son crâne. Dans cette profonde cavité est un banc sur lequel peuvent s'asseoir à la fois vingt personnes.

Tant d'édifices où l'on ne ménageait ni le bronze, ni le marbre, ni le travail dispendieux des artistes n'ont pas été achevés sans une vigoureuse volonté et sans faire plus d'une fois murmurer les économistes du pays.

La Bavière ne renferme guère que 4,500,000 habitants, et son revenu ne s'élève pas à plus de 35,000,000 de florins (70,000,000 de fr.). Avec un tel budget on ne construit pas aisément des temples, des palais, des églises ; on ne fonde pas en vingt-cinq années, sans de violents efforts, une nouvelle Athènes. Dès l'année 1831, le professeur Feuerbach écrivait à un de ses amis : « Sans la constitution et sans nos députés, il ne nous resterait pas un denier, et quand on nous aurait pris notre dernier centime, on en viendrait à nous arracher la peau pour la vendre au marché, à la seule fin de bâtir des palais. »

Il faut dire pourtant que le roi en poursuivant ses projets, et en

Digitized by Google

imposant à son peuple de sévères sacrifices, ne s'épargnait guère. Il vivait très-sobrement, et consacrait à ses œuvres la plus grande partie de ses revenus. En une seule fois, il tira de sa cassette 200,000 fr. pour payer les vitraux d'une de ses églises.

Il faut dire aussi qu'à son enthousiasme de poëte, à sa passion d'artiste se joignait une idée d'un caractère plus positif. En décorant si splendidement sa ville de Munich, il espérait lui imprimer un nouvel élan, y attirer une population plus considérable, et par là y faire jaillir une source de prospérité. Dans cet espoir, il agrandit l'enceinte de sa capitale, il traça de côté et d'autre le plan de quelques nouveaux faubourgs et de plusieurs nouvelles rues. Il engagea les propriétaires à bâtir des maisons qui, dans sa pensée, seraient bientôt recherchées et habitées. Un certain nombre d'entre eux se laissèrent séduire par cette perspective, et l'on vit s'élever, de çà et là, comme dans les cités naissantes de l'Amérique, de hautes et belles maisons à deux et trois étages, qui, par leur façade blanche, par leurs persiennes vertes, par leurs balcons, semblaient offrir à tout venant une douce résidence. Mais l'écriteau restait fatalement cloué à la porte. Personne n'entrait en négociation pour le faire enlever, et je me rappelle qu'à mon premier voyage à Munich, on disait qu'il n'était pas prudent de se hasarder le soir tout seul, sans défense, dans les quartiers neufs. On disait que le propriétaire désespéré était là comme un lion qui guette sa proie : *quærens quem devoret*, qu'il restait à l'affût dans l'ombre de son vestibule, tenant d'une main une feuille de papier timbré, de l'autre un pistolet, prêt à s'élancer sur le passant et à lui demander un bail ou la vie.

Quelques-uns des édifices du roi Louis sont également comme les habitations individuelles, dispersés et isolés sur un immense espace à moitié désert. Ils sont là comme les propylées d'une œuvre inachevée, comme les pierres d'attente d'une architecture incomplète, comme les jalons d'une histoire future.

Hâtons-nous d'ajouter pourtant que le roi Louis n'a point été

Digitized by Google

complétement déçu dans ses espérances. Par la grandeur de ses conceptions, par la continuité de ses travaux, il a donné à sa capitale une importance qu'elle n'a jamais eue, il en a fait une ville qui a conquis l'attention de toute l'Europe, qui, chaque année, attire par les trésors de sa bibliothèque et de ses musées, par son mouvement artistique et intellectuel, une quantité de savants, d'archéologues et de curieux. Par là, naturellement, les ressources financières de Munich se sont accrues; par là, sa population s'est augmentée. En 1808, on ne comptait dans cette ville que 1,964 maisons et 42,000 habitants. Maintenant le nombre de ses maisons est de 4,000; le nombre de ses habitants de plus de 100,000.

N'oublions pas de remarquer, que si dans le cours de son laborieux règne, le roi Louis a fait à grands frais des œuvres de luxe telles que ce temple grec qu'on appelle la Valhalla, élevé près des rives du Danube et consacré aux gloires de l'Allemagne, telles que plusieurs des édifices disséminés sur le sol de Munich, il a créé aussi des institutions consacrées aux besoins et aux misères du peuple, des écoles, des ateliers de travail, des maisons de refuge pour les vieillards et les orphelins, des hospices dont on admire la charitable et judicieuse organisation.

Et ce peuple bavarois, il est reconnaissant de la sollicitude de ses souverains. Il est doux et honnête, il a l'esprit confiant et le cœur facile à égayer. Peu lui suffit pour le satisfaire et pour le dilater. Il faut les voir, ces braves gens du peuple de Munich, le soir, quand ils ont achevé leur journée, avec quelle bonne humeur ils vont s'asseoir dans les brasseries où une jolie kellerinne, à l'œil vif, aux joues roses, au corset de velours diapré de paillettes d'or et de chaînes d'or, leur sert dans de grands verres, selon les différentes saisons, le *boch bier*, ou le *salvator bier*, qu'on appelle aussi *gott vater bier* (la bière de Dieu le père). Car chaque saison produit, dans ce pays de céréales et de houblon, sa bière particulière. Les habitants des pays vignobles n'ont qu'une fête bachique de vendange; les Bavarois en ont plusieurs, et ils y tiennent, et pourvu qu'on n'altère point leur boisson favorite et qu'on n'en augmente

Digitized by Google

pas l'impôt, que leur importe ce qui se passe dans le monde, si la terre tourne autour du soleil, ou si c'est le soleil qui se promène autour de notre globe dans un char doré, si l'Inde se soulève contre l'Angleterre, et si la Russie fait la guerre au Grand Turc.

Il faut les voir aussi par un beau jour de fête, avec leur vêtement de dimanche, leur habit à boutons de métal, leur culotte ornée de boucles d'argent, s'acheminer avec leur fiancée vers une taverne des faubourgs et se grouper autour d'un rustique orchestre, et danser et chanter jusqu'au soir.

Oui, ils sont heureux ; ils ont le bonheur le plus vrai et le plus durable, celui qui naît de la simplicité des habitudes, de la paix d'une honnête conscience et de l'expression d'une franche et ouverte nature.

Sur une colonne élevée au milieu de la place du marché, en commémoration d'une victoire remportée par Maximilien Ier sur les protestants, on lit cette curieuse inscription :

Rem, Regem, Regimen, Regionem, Religionem, Conserva Bavaris Virgo Maria tuis.

Quiconque aura vu assez longtemps le peuple de Munich pour apprécier ses qualités, s'associera au même vœu, et formulera la même prière.

Digitized by Google

CHAPITRE SIXIÈME

Tegernsee. — Une guérison du cœur. — Une rencontre peu agréable. — La leçon de français dans l'*eilwagen*. — Salzbourg, — Mozart. — Paracelse. — Le Wunderberg. — Le Tyrol.

J'ai séjourné à diverses reprises à Munich, j'y retournerais volontiers, ne fût-ce que pour y retrouver une noble famille qui m'a offert de me conduire dans son domaine de Tegernsee.

Tegernsee est l'un des lieux les plus pittoresques et les plus attrayants de la Bavière. Un lac bleu et limpide comme ceux de la Suisse, une verte vallée, une ceinture de montagnes couvertes de forêts; au bord du lac, un magnifique édifice qui fut jadis un couvent de bénédictins, qui est maintenant le palais d'un des princes de Bavière, un paisible village, abrité par cette royale demeure; çà et là de brillantes villas entourées de jardins, ombragées par de frais sapins; çà et là, de rustiques chalets et le murmure des ruisseaux tombant à flots écumeux sur la pente des rochers, et le son des clochettes suspendues au col des vaches dans les pâturages; toute la sévère beauté d'une nature alpestre, et toute la grâce coquette d'un coin de terre aristocratique.

Ceux qu'on appelle les heureux de ce monde se plaisent à aller là passer les beaux jours d'été. Leur maison y est ouverte, comme à Munich, à de joyeuses réunions, et tantôt on les voit glisser dans de legères barques sur les flots du lac, et tantôt courir à cheval sur une belle grande route. Ceux qui ont senti tomber sur eux l'ombre du deuil et de la douleur vont là aussi, mais à l'écart des villes bruyantes, dans les chalets solitaires, dans les étroits vallons ou-

Digitized by Google

verts comme de mystérieux asiles au milieu des montagnes, dans le silence d'une nature à la fois douce et imposante.

De même que lorsque l'oiseau des Andes a été piqué par la redoutable vipère à laquelle il fait courageusement la guerre, il court aussitôt à la plante du *vejuro*, que son instinct lui révèle, et qui doit le guérir; de même, quand l'homme a senti pénétrer en son sein l'aiguillon de la souffrance morale, il s'en va instinctivement chercher un remède dans la nature. Et ceux-là le savent, qui en ont fait l'expérience, il y a dans le silence de la solitude une mélancolie qui peu à peu assoupit comme le suc du pavot les turbulences de l'esprit; il y a, dans les soupirs des eaux et des bois, une musique qui berce les douleurs comme le chant d'une mère qui endort son enfant malade; il y a dans l'atmosphère des montagnes un souffle balsamique qui sèche les pleurs dans les yeux comme le vent du matin qui essuie les gouttes de rosée sur les feuilles des plantes; il y a, dans la muette et rêveuse contemplation du ciel, des grandes plaines, des horizons lointains, une influence suprême qui graduellement s'empare de l'âme, la relève dans son affaissement, la ravive dans sa langueur et lui imprime un nouvel essor.

Je suis amené à ces réflexions par le souvenir d'une excursion que j'ai faite à Tegernsee au temps de ma jeunesse. Dans l'*Eilwagen* de Munich s'assit à côté de moi un homme qui, de prime abord, m'avait frappé dans la cour de la poste par l'expression de sa physionomie. C'était un homme de quarante ans environ, l'âge des fortes passions, et à voir sa belle et mâle figure, son front en partie dénudé, son regard à la fois doux et fier, ferme et assombri, et ses lèvres légèrement serrées comme si elles se fermaient sur une pensée difficile à contenir, il était aisé de deviner que cette tête avait subi l'orage des passions. Un domestique, vêtu d'une simple livrée noire, fit mettre dans le coffre de la voiture sa valise, déposa à la place qu'il devait occuper dans le coupé quelques livres, puis se retira en le saluant respectueusement. Le directeur de la

Digitized by Google

poste s'approcha de lui d'un air de déférence, et, après lui avoir dit quelques mots de courtoisie, le recommanda aux soins particuliers du conducteur. Évidemment ce n'était pas un pauvre et obscur touriste comme moi.

Plus tard, j'ai su son histoire, une simple et vulgaire histoire, une histoire de chaque jour de la vie humaine, mais à laquelle des circonstances particulières et un sentiment exceptionnel donnent un caractère émouvant.

Le comte Roger de R. (il n'est pas besoin d'inscrire ici en entier son nom) avait aimé et avait été aimé. On a dit que de deux êtres qui s'allient l'un à l'autre par un mutuel sentiment d'amour, il y en a toujours un qui aime plus que l'autre. Ce qui est certain, c'est qu'il y en a un qui aime plus longtemps, et Roger avait aimé plus longtemps. Il aimait encore de toute l'ardeur de sa première jeunesse, de toute la passion de ses premiers rêves, quand celle à laquelle il avait dévoué son âme, sa vie, son avenir, se détachait de lui, non point par un autre entraînement, non point par une infidélité, mais par une morne indifférence. Longtemps il essaya de lutter contre le malheur qui l'épouvantait; longtemps il tenta de rallumer la flamme qui s'éteignait sous une cendre tiède, de réchauffer au souffle de son amour la pâle fleur sur laquelle il voyait s'épandre la froide couche de givre des matinées d'automne. Si calme et si confiant naguère, si hautain peut-être dans son bonheur, il devint humble et timide, il pria, il conjura, il pleura. Mais tout était fini. Nulle de ces fibres qu'un seul mot naguère faisait tressaillir ne s'émouvait à ses supplications; nul accent, même de commisération, ne répondait à ses plaintes. C'était la mort dans la vie; c'était la glace de l'hiver sur les doux gazons du printemps. Il essaya alors d'arracher de son cœur l'amour qui l'oppressait, mais jamais jusque-là il n'en avait sondé les profondeurs, et lorsqu'il voulut en briser les racines, il reconnut qu'elles étaient implantées en lui comme ces tiges de palmiers nains qui s'enfoncent sur le sol de l'Afrique, et qu'une main vigoureuse ne

Digitized by Google

parvient qu'à arracher une à une avec un violent effort.

Désespéré de ses inutiles tentatives, il partait, il allait dans l'éloignement de celle qu'il aurait voulu maudire et qu'il adorait encore, chercher dans la solitude le calme, l'oubli, la résignation, cette dernière consolation des affligés.

Pendant une partie du chemin il ne prononça pas un mot ; mais de temps à autre pourtant, à la vue d'un des beaux paysages qui se déroulaient à nos regards, je voyais un subit éclair étinceler dans ses yeux, comme le rayon d'une nouvelle pensée, et quelquefois une exclamation enthousiaste s'échappait de ses lèvres.

Je ne sais comment nous en vînmes à parler des tristesses de la vie, des défaillances de l'âme et de l'indéfinissable impulsion qui nous portait, dans ces heures sinistres, à nous éloigner de l'ambition du monde pour nous réfugier dans la retraite. Je lui dis alors l'histoire que j'avais apprise en Amérique, l'histoire de ce malheureux Jean Abbott, qui, après un naufrage du cœur, quitta l'Angleterre, son pays natal, s'en alla jusqu'aux bords du Niagara, et s'y fit, dans une petite île, une austère chartreuse, où il vivait seul en contemplation de la cascade, cette merveille du monde.

Roger écouta mon récit avec une profonde attention, puis me demanda quelle avait été la fin de ce pauvre exilé.

— Il succomba, lui répondis-je, à son désespoir ; il se noya dans le fleuve près duquel il avait construit sa solitaire demeure.

— Ah ! s'écria mon compagnon avec un accent d'exaltation dont je me sentis singulièrement ému, il aimait la nature, mais il ne la recherchait pas avec la pensée de Dieu ; et la nature, si puissante qu'elle soit, ne guérit nulle plaie sans la foi en Dieu.

Arrivés à l'auberge de Tegernsee, le comte Roger demanda une voiture, me serra la main en silence, puis se dirigea vers la montagne.

Je ne croyais pas jamais le revoir, et j'en avais du regret, car il avait produit sur moi une vive et sympathique impression.

Digitized by Google

Cinq ans après, je me retrouvais à Munich, j'errais nonchalamment devant le magasin de gravures de la Kaffinger-Strasse, quand j'aperçus un prêtre, qui, après m'avoir observé quelques instants à distance, s'approcha de moi, et, me tendant la main :

— Vous ne reconnaissez pas, dit-il, un de vos anciens compagnons de voyage.

Je ne l'aurais pas reconnu, en effet, non pas tant à cause de son nouveau costume, qu'en raison du changement qui s'était opéré dans sa physionomie. Cette figure que j'avais vue sur la route de Tegernsee, si grave, si sombre, si maladive, elle s'était éclaircie comme la surface d'une eau limpide après un jour d'orage, elle était douce et placide et comme irradiée par les reflets de la lumière de l'âme.

— Eh quoi! c'est vous, lui dis-je, avec un sentiment de joie, vous avec ce vêtement religieux?

— Oui, me répondit-il, Dieu est juste, mais miséricordieux. Il punit, mais, comme le dit une sentence espagnole, il ne frappe pas à deux mains. Il m'a fait expier mes fautes, et il a eu pitié, et il m'a ouvert un asile dans son sanctuaire. Je suis prêtre, je suis heureux, et je remplis deux bonnes missions. Je célèbre la messe pour les vieillards de l'hospice et j'enseigne le catéchisme aux petits enfants. Venez me voir.

J'ai été le voir ce noble Roger, et nous n'avons plus parlé de notre première rencontre; mais chaque fois que je songe aux montagnes, aux forêts de Tegernsee, je me souviens de cet épisode de ma vie de voyage, et voilà pourquoi, je retournerais volontiers au lieu où la grâce de Dieu a si bien ramené la paix dans un cœur dévasté.

Nulle autre romanesque aventure ne me rappelait à Salzbourg. Tout au contraire. J'avais conservé de mon premier trajet, sur le chemin de l'antique *Juvavia*, le souvenir d'un fâcheux plus tenace et plus irritant que ceux de Molière. C'était un Allemand, d'une loquacité inouïe pour un Allemand, et d'une opiniâtreté de mulet. A

Digitized by Google

notre départ, on nous donna une de ces méchantes carioles de supplément, qu'on appelle des *beichaise*, et qu'on ajoute à l'eilwagen quand l'eilwagen est rempli par ceux qui les premiers ont retenu leurs places. A peine étions-nous assis sur nos coussins, que voilà mon homme qui bourre d'un tabac humide une large pipe, l'allume, en tire coup sur coup plusieurs noires bouffées, puis se tournant vers moi de l'air d'un gros ours qui pose sa large griffe sur sa proie :

— Vous êtes Français, me dit-il, avec un accent qui dénotait en lui une toute autre origine.

Je ne pouvais que répondre affirmativement. De là mon infortune.

Aussitôt, il se rengorge dans sa cravate, me regarde d'un air de béatitude, et se met à me raconter un voyage qu'il a fait en France, dans le temps où il était jeune, avec une petite somme qu'une de ses tantes lui avait léguée.

— Ah! monsieur, s'écriait-il, en humant sa fumée de tabac avec volupté, comme s'il savourait en même temps les meilleures impressions de sa vie : la France! Paris! le Palais-Royal! les dîners à 40 sous! les concerts Musard! quel monde! quel enchantement! Quand j'y songe, je ne sais comment j'ai eu le courage de m'en éloigner! Et vos écrivains célèbres, je les ai connus, moi qui vous parle! Oui, monsieur, un de mes compatriotes, qui à cette époque était à Paris l'un des correspondants de la *Gazette d'Augsbourg*, m'a fait voir M. Scribe, galopant sur un cheval superbe le long du boulevard, et j'ai eu l'honneur de me trouver un jour dans un café, près d'une table, où M. Paul de Kock prenait un grog avec une belle personne qui, à ce que l'on m'a dit, était la laitière de Montfermeil. Quel souvenir, monsieur, et que de fois j'ai raconté ce voyage à mes amis qui enviaient mon bonheur!

Si ce récit m'eût été fait avec cette honnête candeur qu'on trouve encore en Allemagne, peut-être il m'aurait intéressé comme un trait de mœurs germaniques, et peut-être il m'aurait amusé par sa naïveté;

Digitized by Google

mais mon fatal compagnon n'avait point tant de bonhomie. Il était très-content de lui, persuadé qu'il me disait les choses du monde les plus intéressantes, et très-probablement il croyait me donner une haute opinion de ses facultés. J'essayai de mettre fin à cet impudent verbiage en détournant la tête et en me penchant sur la portière pour regarder le paysage, un beau et solennel paysage. Mais à peine avais-je commencé à me livrer à cette contemplation, que mon féroce Allemand me tirait par le bras pour me raconter un autre incident de sa mémorable excursion. Je me sentais de fort mauvaise humeur, et deux ou trois fois je fus sur le point de lui remontrer assez rudement qu'il m'ennuyait; et en le regardant alors, je me trouvais, malgré moi, subjugué dans ma résolution. A travers ses éclairs de satisfaction, il y avait sur sa physionomie une expression de bonté, et parfois d'humilité qui apaisait mon irritation. Ses vêtements et son mince bagage indiquaient d'ailleurs un de ces hommes que la fortune n'a point comblés de ses dons, et je me serais reproché de me montrer trop rigoureux envers un pauvre être à qui le hasard accordait une petite jouissance de vanité.

Je me résignai donc à subir de mon mieux son fastidieux entretien. Ce qu'il y avait de pis, c'est qu'il parlait notre chère langue française de telle sorte que souvent il était complétement inintelligible. Deux ou trois fois, je l'engageai à parler allemand, lui disant que je le comprendrais mieux, et comme après une nouvelle fatigue, j'insistais encore pour qu'il en revînt à son idiome maternel : — Je m'en garderai bien, me répondit-il naïvement, je prends avec vous une bonne leçon de français. Pour compléter ses leçons, il m'adressa diverses questions, entre autres celle-ci, qui m'a fait faire un exercice de patience dont j'espère qu'il me sera tenu compte dans l'autre monde.

— Monsieur, me dit-il, vous avez dans votre langue trois mots d'une signification toute différente, et qui se ressemblent tellement qu'il est difficile de les distinguer par la prononciation. C'est *boisson*, *boisson* et *boisson*.

Digitized by Google

Je compris qu'il voulait dire *boisson*, *poisson*, et *poison*, et je lui articulai ces trois substantifs avec leur caractère distinct.

— Ah! très-bien, reprit-il : *boisson*, *boisson* et *boisson*.

Je répétai de nouveau lentement ces mots en les lui traduisant en allemand pour lui en faire sentir plus nettement la différence. Impossible de vaincre le vice radical de son organe.

— *Che endend pien*, me disait-il avec une joyeuse satisfaction : *boisson*, *boisson* et *boisson*.

— Allez au diable! m'écriai-je enfin ; vous êtes cause que depuis deux heures j'ai perdu l'un des plus grands plaisirs de ma vie, le plaisir de contempler en silence de riants et majestueux points de vue.

A ces mots, il baissa la tête, laissa tomber sa pipe sur ses genoux, puis me dit d'un air contrit : — Pardonnez-moi, monsieur, mon importunité ; quand vous saurez qui je suis, vous aurez peut-être pitié de moi. J'ai une femme, des enfants, et pas d'autre ressource qu'un emploi de maître de musique dans un pensionnat de Salzbourg. Il m'est arrivé de trouver quelques élèves à qui je donne des leçons de français. Voilà pourquoi je vous ai tant parlé de Paris, et voilà pourquoi je cherchais à obtenir de votre bonté quelques notions de grammaire.

Le pauvre homme, il me toucha le cœur par cette explication, et, à mon tour, je le priai d'excuser ma vivacité.

Mais le souvenir de cette pénible obsession est resté dans mon esprit attaché au souvenir de Salzbourg.

Cependant je voulais la revoir cette vieille cité des Romains, cette noble métropole du moyen-âge. Qui ne voudrait la revoir après en avoir observé les monuments et parcouru les environs? Elle ne mérite point, il est vrai, l'éloge enthousiaste qui en a été fait par quelques autres voyageurs. Elle n'est point, comme l'a dit le compagnon de l'illustre Davy, la plus belle ville de l'Europe [1], mais

[1] Journal *of a tour made in the years.* 1828-1829, p. 124.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SALZBOURG.

Digitized by Google

Digitized by Google

sa situation en face d'une large plaine, sur les rives de la Salzbach, entre les cimes du Monchsberg et du Kapuzinerberg, est vraiment très-imposante. A la voir resplendissante au soleil, avec ses larges façades blanches, ses toits plats, ses terrasses, ses coupoles d'églises et de couvents, on la prendrait pour une jeune ville italienne. Tous ses archevêques qui étaient des hommes puissants, et ce qui plus rare, des hommes de goût, se sont plu à l'embellir.

L'un deux a fait démolir jusqu'à soixante-cinq maisons pour élargir une rue, pour arrondir une place ; un autre a élevé les remparts de la citadelle ; celui-ci a posé, sur une large base, les fondements d'un palais; celui-là a voulu se signaler par la construction d'une église. L'œuvre commencée par un de ces souverains prélats était religieusement continuée par ses successeurs. La cathédrale, avec ses voûtes solennelles, revêtues de fresques et de sculptures comme les cathédrales italiennes ; le palais archiépiscopal, la fontaine en marbre qui décore la place de la Résidence, et plusieurs églises, sont des édifices dignes d'une grande capitale.

J'espère pourtant que ces édifices n'empêcheront pas de chercher ici dans deux anciennes rues deux maisons d'une modeste apparence : dans l'une est mort Haydn ; dans l'autre est né Mozart. Haydn n'a qu'une humble tombe dans l'église de Saint-Pierre, mais toute l'Allemagne s'est réunie pour élever à Mozart un mémorable monument. C'est une statue en bronze de douze pieds de haut. L'auteur de don Juan est représenté avec le costume de son temps, couvert en partie de son manteau, la tête légèrement tournée de côté ; les yeux élevés vers le ciel, la figure animée par l'inspiration du génie, et rayonnant de l'éclair du génie. C'est une œuvre vivement conçue et habilement exécutée, qui à elle seule suffirait pour assurer la réputation de l'illustre sculpteur de Munich, M. Schwanthaler.

Mozart naquit en 1756, au troisième étage d'une obscure habitation de la *Getreidegasse*. Ce fut là qu'à l'âge de six ans, il composait déjà, par la merveilleuse intuition de son génie, un *concerto*

Digitized by Google

que son père examinait avec une sorte de stupéfaction, et qui le faisait pleurer de joie. Ce fut de là qu'il partit, son violon sous le bras, avec son père et sa sœur, pour s'en aller de ville en ville jusqu'à la cour impériale de Vienne, où un soir il glissa sur le parquet. Une jeune et belle archiduchesse lui tendit, en souriant, la main pour le relever : c'était Marie-Antoinette. Pauvre noble femme! A trente années de distance, elle tombait sur l'arène sanglante de la révolution, et nulle main généreuse ne lui venait en aide dans son heure d'agonie.

A Salzbourg est mort un autre homme célèbre : Théophraste Paracelse. Il étonna ceux qui le connaissaient par ses excentricités; il émerveilla le vulgaire par ses cures médicales et ses secrets d'alchimie. Au fond, c'était un homme d'une rare intuition, et, sur certains points, d'une science expérimentale trop avancée pour son temps. Le peuple le considéra comme un sorcier. On lui a pourtant élevé un monument dans l'église Saint-Sébastien, comme à un bon chrétien. Mais dans la tradition populaire il conserve son caractère de sorcier.

On raconte à Salzbourg qu'un jour il se fit apporter dans sa chambre le portrait d'un de ses ennemis; il tira d'une cassette une petite flèche, la lança dans ce tableau, et à l'instant même son ennemi, qui se trouvait alors très-tranquillement assis dans sa demeure à l'autre extrémité de la ville, porta la main à son cœur et tomba roide mort.

On raconte aussi que lorsqu'il se sentit près de sa fin, il appela son valet, et, lui remettant une fiole d'une forme singulière, il lui ordonna d'aller la briser sur le pont de la Salzbach et de la jeter à l'eau. Le rusé domestique aurait bien voulu garder pour lui-même cette fiole, car il pensait qu'elle renfermait quelque trésor magique. Cependant il n'osait résister à l'ordre de son redoutable maître, il obéit. Et quel fut son désespoir lorsqu'après avoir versé dans la Salzbach le contenu du flacon, il vit les flots de la rivière se couvrir de lames d'or. Il s'élança sur le parapet pour se jeter à

Digitized by Google

l'eau et recueillir le métal précieux ; mais en un instant cet or qui le fascinait disparut, et il s'en vint tristement rendre compte de sa mission à son avare maître, qui le regarda fixement, puis exhala son dernier souffle dans un rire sardonique.

Paracelse croyait à l'existence de certaines fées et de certains esprits, et il disait qu'il fallait les ranger dans une catégorie d'êtres exceptionnels qu'on appellerait des *non-adamistes*, car ils n'appartenaient pas à la race d'Adam.

Le peuple de Salzbourg a gardé la tradition de ces êtres fabuleux. L'Unterberg, *le Wunderberg* (le mont des Merveilles), comme on l'appelle généralement dans le pays, en est rempli. Cette montagne, d'où l'on a tiré et d'où l'on tire encore sans cesse tant de blocs de marbre rouges, jaunes, bleus et gris, s'élève au sud de la ville, entre Hallein et Berchtesgaden, à une hauteur de 1,930 mètres. Il y a là toute une tribu de femmes étranges, qu'on appelle les *wilde frauen* (femmes sauvages), qui parfois le soir sortent de leurs grottes profondes, et s'en vont errant à travers la vallée, avec leurs cheveux épars et leurs longues robes blanches, cherchant à dérober des enfants pour les entraîner dans leurs sombres solitudes. Il y a là des légions de nains dont on ne peut s'expliquer l'origine, qui, à certaines époques de l'année, s'échappent par les crevasses des rochers, se glissent le long des sentiers, ou se rassemblent dans les villages pour assister religieusement aux offices de l'église. Bien plus, il y a là une nombreuse communauté d'individus qui ont occupé jadis une noble place dans le monde. Un pieux bourgeois de Reichenhall, un homme digne de foi, les a vus de ses propres yeux au siècle dernier.

Il se trouvait un soir à l'entrée d'une des cavernes du Wunderberg. A ses pieds il aperçut un livre écrit en caractères d'argent, et, en levant la tête, il vit devant lui un moine qui s'avançait à sa rencontre, avec un autre livre à la main et un trousseau de clefs à sa ceinture. Tout à coup une grande porte de marbre s'ouvrit. Le moine lui fit signe de le suivre, et il descendit dans une im-

Digitized by Google

mense cavité où s'élevait une église où résonnaient trente orgues, où luisaient les cierges de deux cents autels, et où six cents moines célébraient l'office divin au milieu d'une foule innombrable.

Quand la cérémonie fut achevée, le moine vint prendre le bon bourgeois de Reichenhall par la main, et le conduisit dans le labyrinthe de la montagne. Là il vit le fameux Frédéric Barberousse, qui un jour ravagea le diocèse de Salzbourg et qui, en punition de ce crime, est enfermé dans cette montagne. Là aussi est le glorieux Charlemagne assis devant une table de marbre. Sa barbe blanche fait déjà deux fois le tour de son corps; quand il pourra la reployer trois fois sur ses reins, le jour d'une nouvelle ère sera venu. Il est seul sur un siége de pierre, absorbé dans ses méditations, admirable image de la pensée qui veille et de la patience qui attend. Mais, à quelque distance autour de lui, il y a une quantité de princes et de chevaliers.

Le bourgeois eut la hardiesse de demander comment ces guerriers étaient là réunis, et pourquoi ils avaient été condamnés à une telle captivité. Le moine lui donna un soufflet et lui dit que c'était un crime de vouloir pénétrer les secrets de Dieu. Puis il lui lut plusieurs pages d'une homélie sur l'orgueil de l'homme, et lui annonça qu'un jour viendrait où Frédéric Barberousse, et Charlemagne et tous leurs vaillants compagnons sortiraient de leur retraite. Alors ils livreraient aux impies des batailles, dans lesquelles ils auraient du sang jusqu'aux genoux, et ils remporteraient de grandes victoires; et le monde, purifié, en reviendrait à ses jours de foi et d'innocence, à son âge d'or.

Voilà ce que le respectable habitant de Reichenhall a raconté. Puisse la barbe de Charlemagne arriver bientôt à sa dernière croissance!

En attendant, les officiers autrichiens qui sont en garnison à Salzbourg frisent coquettement leurs moustaches, et en fumant leurs cigares sur la porte des cafés, ne paraissent guère se soucier des futures batailles du héros de la dynastie des Hohenstaufen.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

CALVAIRE DU MONT VUE DE LA TERRASSE DE L'ECOLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Maintenant Salzbourg n'est plus le chef-lieu d'un État indépendant d'une principauté ecclésiastique. En 1801, à la paix de Lunebourg, cet archevêché fut sécularisé et donné en apanage à l'archiduc Ferdinand. En 1809, ce riche domaine fut réuni à la Bavière ; en 1814, il a été rendu à l'Autriche.

On ne compte pas aujourd'hui dans cette ville, déjà importante du temps des Romains, et si florissante sous le règne de ses prélats, plus de 14,500 habitants, y compris 1,600 hommes de garnison. Mais, en été, elle est animée par une foule d'étrangers avides de contempler son admirable situation et les sites pittoresques qui l'environnent.

Le long de la Salzach, qui divise cette ville en deux parts inégales, à droite et à gauche, de tous côtés, on découvre de délicieux points de vue : fraîches vallées, collines verdoyantes, montagnes superbes ; ici le parc d'Aigen, dessiné, décoré avec un goût exquis par plusieurs prélats ; là, de vastes campagnes peuplées de riantes habitations ; plus loin, les cascades bruyantes, les cimes sauvages de Berchtesgaden.

On s'arrêterait volontiers longtemps au milieu de ces enchantements, si l'on n'était si près du Tyrol. Mais le Tyrol ! qui pourrait résister à son attraction ? Qui pourrait, après l'avoir déjà parcouru, ne pas aspirer à le revoir de nouveau ?

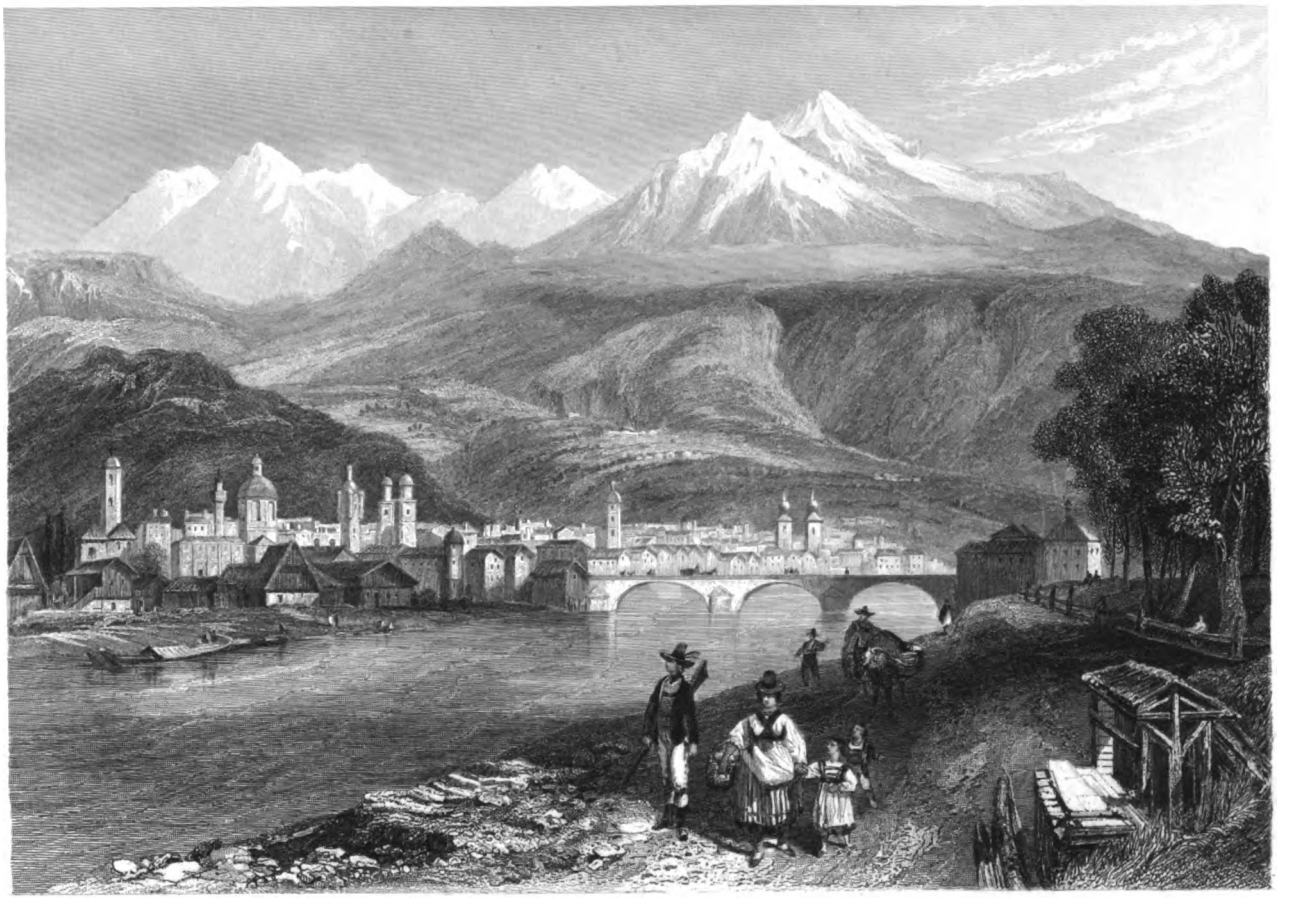
Si beau qu'il soit pourtant, il n'a pas encore vu s'abattre dans ses plaines, ni sur ses coteaux, les nuées de touristes que les sacristains des églises de Belgique, les aubergistes des bords du Rhin, les bateliers des lacs et les guides des montagnes de Suisse attendent chaque été, comme une volée d'oiseaux nomades, comme on attend, dans la petite île de Helgoland, le passage des cailles qui alimentent pour plusieurs jours toute une population. Les trains de plaisir n'ont point encore amené dans les défilés de l'*Innthal* et du *Pusterthal* ces dociles troupeaux de moutons voyageurs dont une société de commerce détermine les jours de marche et les heures de halte, fixe sur une même ligne les divergentes volontés, et règle à tant par tête les jouissances poétiques.

Digitized by Google

Il repose encore à l'écart du tumulte des omnibus, du gémissement des locomotives, du tourbillon des bateaux à vapeur, ce majestueux pays. Il repose sous le dôme de son ciel, entre ses vertes collines, ses cimes de neige et ses couronnes de glaciers. Depuis sa dernière guerre nationale, depuis cette noble lutte où on l'a vu combattre si vaillamment contre les légions de la France et celles de la Bavière, il s'est retiré dans le silence de la vie domestique avec le digne sentiment de son courage et l'amour de son repos, avec la palme de Hofer, et l'héroïque laurier de Speckbacher. Dans la tempête révolutionnaire qui, depuis vingt ans, a sans cesse tour à tour agité ou bouleversé la plupart des États de l'Europe, dans cette longue et douloureuse histoire de tant d'émeutes et de barricades, de tant de saccagements de palais et de renversements de constitutions, le Tyrol apparaît comme une de ces douces, attrayantes légendes où s'épanouit une pure pensée, sous un rayon merveilleux. Cette légende, je n'ai fait que l'effleurer. J'aimerais à l'étudier longuement. Je n'ai été à Innsbruck que deux fois; je serais heureux d'y retourner.

Digitized by Google

Digitized by Google



INNSPRUCK.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

CHAPITRE SEPTIÈME

Innsbruck. — L'enceinte des montagnes. — Les monuments. — Société nationale. — Le musée Ferdinand. — Kleinhans. — L'éducation d'un aveugle. — Division topographique du Tyrol. — La vallée de l'Inn. — Ses produits. — Son industrie. — Les paysans artistes. — Le commerce d'Imst. — Les pâturages. — Effet moral de la pauvreté. — Les glaciers. — Piété des Tyroliens.

Quelle charmante ville que cette capitale du Tyrol, avec la ceinture de montagnes qui l'étreint de si près, comme si elle la gardait avec amour, et la molle et limpide rivière qui la traverse si lentement, comme si elle s'en éloignait à regret! Quelle paisible et honnête ville, si fidèle à son ancien culte, à ses traditions, à ses jours de fête et de gloire, si docile à son gouvernement, si naïvement fière de ses églises, de son tombeau d'empereur, de son musée, de chaque noble phase de son histoire, de chaque homme qui a jeté sur elle le reflet d'une nouvelle illustration par le courage civique, par une œuvre d'art ou de science!

Quand j'y suis revenu, il y avait dix ans que je ne l'avais vue. Dix ans!... Que de changements successifs, que de réformes radicales peuvent s'accomplir en une telle période! A plusieurs pays il ne faut pas tant de mois, pas tant de semaines pour renverser un trône, chasser une dynastie, réduire en un vain lambeau de papier une constitution sociale.

Après dix ans pourtant je retournais à Innsbruck, et cette ville m'apparaissait telle que je l'avais connue en mon premier voyage, aussi dégagée de toute aventureuse idée de novation, aussi satisfaite de ses lois et de ses magistrats, aussi heureuse d'entendre chaque matin le

Digitized by Google

carillon de ses cloches, de voir l'étranger errer dans ses rues, contempler ses montagnes, admirer son tombeau de Maximilien, cette triple épopée en bronze des fabuleuses chevaleries, des premiers temps historiques et des gloires du moyen âge. Nul nouveau journal n'est sorti de ses imprimeries, armé de pied en cap, ardent à la lutte, précédé d'un programme qui annonce ses merveilleux points de vue et tambourine ses futurs exploits. Nulle société humanitaire ne s'est organisée sous un patriotique emblème pour démontrer à la population d'Innsbruck dans quelle cécité elle a vécu jusqu'à ce jour, dans quelle erreur elle s'est assoupie, et quel bonheur lui est réservé si elle veut ouvrir l'oreille au salutaire enseignement de la liberté et de l'égalité.

Non, ces belles révélations n'ont point ému la placide capitale du Tyrol; mais son musée national s'est enrichi de plusieurs offrandes précieuses, un de ses libraires vient de publier un intéressant recueil de légendes nationales, un de ses peintres vient de faire un tableau remarquable d'un de ses sites aimés. Puis voilà qu'un des principaux aubergistes de Munich fonde à Innsbruck un magnifique hôtel, et qu'en face de cet hôtel s'ouvre un magasin où l'on voit étalés les plus grands produits de l'industrie parisienne et de l'industrie anglaise. Ce sont là ses événements; calmes et agréables événements dont le chef de la police n'a point à s'occuper, dont la jeune fille se réjouit à l'heure de sa promenade, dont on s'entretient amicalement le soir à la veillée.

Innsbruck est située dans une belle vallée d'une lieue de largeur, traversée par une rivière rapide, et enserrée de tous côtés entre des groupes de montagnes de sept à huit mille pieds de hauteur. Par un effet d'optique, ces montagnes semblent plus rapprochées de la ville qu'elles ne le sont réellement, et présentent une variété de sites, d'effets de lumière, de scènes agrestes et grandioses qu'on ne se lasse pas d'observer. Leur première pente, qui s'abaisse graduellement vers la prairie, est couverte d'habitations champêtres et de forêts. Çà et là on voit apparaître au milieu des arbres touffus

Digitized by Google

la flèche d'une chapelle, les murs d'un vieux château ; çà et là quelques grandes fermes dont une cascade argentée arrose les frais vergers. Plus haut on n'aperçoit que des sapins épars, des crevasses profondes, des lits de torrent desséchés ; plus haut encore rien que des rocs arides, échancrés, déchirés comme la brèche de Roland, des murailles de pierres taillées à pic comme les parois d'une citadelle, et suspendues au bord des précipices. Là, il n'y a plus ni chemins ni sentiers ; le hardi chasseur peut seul, avec ses crampons de fer, s'y hasarder à la poursuite du chamois. Là est le séjour de l'aigle au vol superbe, la région des jours éclatants et des sombres orages. Tantôt le soleil, en dardant ses rayons sur ces murailles nues, les fait reluire comme des lames d'acier ; tantôt des masses de brouillards les entourent comme une ceinture et déroulent leurs replis flottants jusque dans la vallée, et forment autour de la montagne une immense robe blanche au-dessus de laquelle brille la tête vierge d'une pyramide. Si ces brouillards s'épaississent, l'horizon apparaît soudain voilé, fermé de tout côté. On promène autour de soi un regard étonné, on n'entrevoit nulle part un sillon de lumière, une issue, et l'on dirait une ville séparée du monde entier et plongée dans un gouffre ténébreux ; puis, tout à coup, voilà que l'éclair déchire ces amas de nuages ; la tempête gronde, éclate, la foudre retentit de cime en cime, de roc en roc, répétée par tous les échos des montagnes ; des flots de pluie inondent le vallon, bondissent dans les ravins. Un instant après, les brouillards se relèvent comme un rideau de théâtre, s'entr'ouvrent, se dispersent par lambeaux, et alors les montagnes reparaissent avec leur vêtement d'hiver ; l'orage qui vient de jeter dans la prairie une pluie rafraîchissante a couvert leur sommité d'une couche de neige.

Innsbruck, dont l'origine remonte jusqu'au deuxième siècle, n'a pas la physionomie d'une ancienne ville. Elle s'aligne régulièrement sur les deux rives de l'Inn ; ses rues sont pour la plupart spacieuses et droites ; ses maisons, assez hautes, ne présentent

Digitized by Google

qu'un caractère particulier de construction ; des toits presque plats, dominés par des galeries en bois qui servent de séchoirs pour le linge, et des saillies rondes ou carrées qui s'élèvent comme des tours au centre de chaque façade. Au premier abord, ces saillies de diverses formes et de diverses grandeurs produisent un effet assez désagréable. Bientôt l'œil s'y habitue, et quand on entre dans une chambre élargie par une de ces tourelles, on n'y trouve plus qu'un pittoresque agrément, l'agrément de découvrir par là un plus large point de vue, d'avoir à droite, à gauche, en face de soi, une fenêtre ouverte sur la rue et sur un vaste horizon.

La rue qui porte le nom de Neustadt (nouvelle ville) mérite d'être signalée. Elle est presque aussi large que la rue de la Paix, bordée de trottoirs en dalles, et le soir parfaitement éclairée. Là, sont les plus beaux hôtels et les plus riches magasins ; là, l'aigle de France a plané quatre fois de suite dans l'espace de huit ans ; là, les bataillons de Ney et de Labédoyère ont fait flotter leurs drapeaux victorieux. Puis un jour, ces fiers soldats de l'Empire disparurent, et à leur place on vit arriver une troupe de paysans grotesquement vêtus et grotesquement armés qui montaient en triomphe jusqu'au palais de la ville, où il allait s'installer comme un roi, le héros du Tyrol, le paysan du Passeyerthal, le valeureux Hofer, que ses soldats appelaient : monseigneur l'aubergiste de Sand.

C'était le temps des choses merveilleuses, des miracles de courage, des contes de fée de la fortune. C'était le temps où des valets de ferme s'élevaient, par la puissance du sabre, au rang de princes, où un obscur cabaretier brisait violemment les liens de l'étiquette autrichienne, et obligeait les chambellans avec leur clef d'or, les grands seigneurs avec leur orgueil nobiliaire à s'incliner devant lui.

Un an après, Hofer expiait cruellement cette gloire d'une bataille, cette souveraineté d'un jour. Un arrêt de proscription pesait sur sa tête, un traître révélait son refuge, un piquet de soldats le fusillait sous les murs de Mantoue. Ses compatriotes ont su du

Digitized by Google

moins reconnaître sa valeur et rendre hommage à sa mémoire. Son nom est vénéré dans le Tyrol; ses derniers restes reposent dans l'église principale d'Innsbruck, et sa statue en marbre s'élève dans cette même église, près du tombeau célèbre de Maximilien, près d'une double rangée de ducs et de souverains, près de la statue en bronze de Clovis, notre premier roi chrétien, d'Arthur de Bretagne auquel se rattachent tant de poétiques légendes, de Charles le Téméraire, ce fougueux guerrier, et de Marie de Bourgogne, notre douce et belle princesse, dont Maximilien, son époux, ne pouvait parler, trente ans après l'avoir perdue, sans être ému jusqu'aux larmes.

Dans le voisinage de l'église où s'élèvent ces monuments trop souvent décrits pour que j'essaye de les décrire encore, on trouve les deux édifices scientifiques d'Innsbruck : l'un qui renferme la salle du gymnase, de l'université, de la bibliothèque; l'autre qui a été récemment construit pour recevoir le musée Ferdinand.

Le gymnase est depuis l'année 1840 entièrement remis entre les mains des jésuites.

L'université ne représente point l'institution qu'un tel titre implique en Allemagne. Il lui manque la faculté de théologie annexée au séminaire de Brixen, et sa faculté de médecine est incomplète. Les élèves qui commencent ici leurs études médicales doivent les achever ailleurs. On ne compte à cette université pas plus de deux cent cinquante à trois cents étudiants.

La bibliothèque fondée par Marie-Thérèse, et agrandie par les *triplicata* de la bibliothèque impériale de Vienne et par des dons particuliers, renferme environ 40,000 volumes rangés dans de fort belles salles. Elle est ouverte tous les jours au public.

Le musée Ferdinand est l'œuvre d'une intéressante association. En 1823, quelques honorables citoyens d'Innsbruck se réunirent dans le but de former une société qui recueillerait dans le même local un spécimen des principales productions artistiques et industrielles du Tyrol. Ce projet ayant été approuvé par l'empereur

Digitized by Google

car tout ici doit être soumis à la sanction de l'empereur, la société se constitua régulièrement, exposa ses vues et fit un appel aux naturalistes, aux fabricants du Tyrol, qui y répondirent avec un noble empressement.

Cette société se compose à présent de huit cents membres, dont chacun s'engage à payer une cotisation de 20 fr. au moins par an. Avec le produit de ces souscriptions, avec une somme votée par les États, et une autre somme accordée généreusement par l'empereur, on a construit un très-bel édifice qui renferme aujourd'hui une galerie des plus variées et des plus curieuses. On y trouve une belle collection de tableaux, de ciselures en bois, d'estampes des artistes tyroliens les plus estimés, une collection géologique et minéralogique très-complète de chaque district de la contrée, une collection ornithologique disposée avec une rare habileté. Les habitants du Stubeythal ont envoyé là des modèles en miniature de tous les instruments en fer et en acier qui sortent de leurs ateliers; les habitants des provinces du Sud ont envoyé des échantillons de leurs velours et de leurs étoffes de soie. Des paysannes sont venues déposer là leurs plus fins écheveaux de fils de lin; les bijoutiers y ont mis leur travail le plus délicat, et quiconque a trouvé dans son champ une statuette de bronze ou de pierre, une médaille antique, s'est empressé d'en faire hommage au musée.

Ces objets ont été rangés par catégories dans différentes salles, et les collections d'histoire naturelle classées scientifiquement. On peut ainsi voir, en quelques instants, tout ce qui tient à la nature territoriale du Tyrol, à ses œuvres d'art, à ses tentatives industrielles. C'est une exposition permanente et progressive des richesses du pays, car chaque jour on y apporte de nouveaux produits de fabrication, et la comparaison de ces produits récents avec ceux que la société avait déjà réunis, il y a quelques années, est d'un heureux augure pour l'avenir.

Il serait à souhaiter qu'on formât dans nos chefs-lieux de province de pareils établissements. Nul doute qu'ils ne produisissent de fa-

Digitized by Google

vorables résultats. Pour les étrangers et les habitants mêmes du pays, ce serait un intéressant sujet d'étude; pour les fabricants, un mobile constant d'émulation.

Je suis sorti de ce musée pour visiter une maison où m'appelait encore une pensée d'art. Dans cette maison, je n'ai vu qu'une pauvre chambre, où il n'y avait pour tous meubles qu'un misérable lit, un clavecin à demi brisé, et un banc sur lequel étaient posés quelques tronçons de bois et quelques ciselures. C'est la demeure d'un vieillard, nommé Kleinhans, que la nature a condamné à la plus cruelle infirmité, et qui, par sa patience, est devenu un vrai phénomène.

A l'âge de cinq ans, Kleinhans fut atteint d'une petite vérole qui lui rongea les yeux et le rendit complétement aveugle. Avant d'être frappé de cécité, il avait souvent joué avec ces figurines en bois, que l'on fabrique de tous côtés, dans les industrieuses vallées du Tyrol; il s'était essayé lui-même, d'une main débile, à tenir un couteau, à ébaucher une statue. Quand la lumière lui fut ravie, il songeait sans cesse à ces images de vierges et de saints qu'il avait contemplées avec tant de joie et qu'il aurait voulu imiter. Il les reprenait entre ses mains, les palpait, et se consolait encore de ne plus les voir, en les mesurant du doigt.

A force de les reprendre, de les tourner en tout sens, il en vint peu à peu à pouvoir discerner, par le toucher, les justes proportions d'une figure, à disséquer, pour ainsi dire, sur le bois, sur le marbre, sur le bronze, les traits du visage, les différentes parties du corps humain, et à juger de la délicatesse d'une œuvre d'art. Lorsqu'il eut acquis cette étonnante rectitude de tact, un jour il se demanda s'il ne pourrait pas lui-même parvenir à remplacer, par la fine impression de ses doigts, l'organe dont il était privé.

Son père et sa mère étaient morts. Il se trouvait seul, dénué de toute fortune, de tout secours, et, plutôt que de mendier, il résolut de se créer, par ses propres forces, un moyen d'existence. Il prit une planchette, un ciseau, et se mit à l'œuvre. Ses premiers essais furent bien pénibles et bien tristes : Que de dessins imparfaits!

Digitized by Google

Que de coups de ciseau manqués! Que de fois le malheureux aveugle détruisit par une entaille trop profonde une œuvre à laquelle il avait déjà consacré de longs jours de travail! Tout autre que lui aurait été découragé de tant de difficultés, mais il avait l'amour de l'art et la puissance de la volonté. Après tant et tant d'efforts, il arriva enfin à tenir son ciseau d'une main si ferme, à le faire entrer avec tant de précision dans le bois, à sentir si nettement l'un après l'autre chaque pli d'un vêtement, chaque contour d'un membre, qu'il voyait, pour ainsi dire, par les doigts, la figure qu'il dessinait se former et s'animer. Bien plus, il en est venu, chose incroyable! à se graver par le toucher, dans la mémoire, les traits d'un visage, et à les reproduire avec une ressemblance parfaite. J'ai vu au musée d'Innsbruck un buste en bois, de l'empereur Ferdinand, qu'il a fait d'après le buste d'un artiste viennois, et qui est tout aussi ressemblant que l'original. J'ai vu chez lui le portrait d'un de ses parents qu'il a ciselé, en lui passant à diverses reprises la main sur le visage, et qui est, dit-on, d'une parfaite exactitude.

Kleinhans a soixante et dix ans. Il est droit et robuste; sa figure a une grande expression de douceur et de bonté, et il travaille chaque jour comme dans sa première jeunesse. Dans le cours de sa longue carrière, il a fait trois cent cinquante Christ de différentes grandeurs, une statue de saint Jean-Népomucène et une centaine de têtes de madones ou de saints. Il m'a montré, dans son atelier, un crucifix de trois pieds de haut, auquel il a lui-même adapté un mécanisme de son invention qui relève graduellement la tête du Christ, ouvre ses yeux et ses lèvres, puis les referme peu à peu, et fait retomber le front pâle du Dieu mourant dans l'agonie de sa passion.

Tant d'œuvres surprenantes n'ont point enrichi l'infatigable Kleinhans. Ses compatriotes n'ont pas su apprécier le génie laborieux d'un tel homme, et l'on n'a rien fait pour lui donner une situation meilleure. Plus tard, peut-être, on lui élèvera un tombeau. En attendant, il est encore seul dans sa chambre sombre, et vit au jour le jour du produit de ses sculptures.

Digitized by Google

Mais il a le cœur gai. Nul vain désire ne l'agite. Nulle ambition d'honneur ou d'argent ne le trouble dans ses rêves d'artiste. Sa pensée est toute remplie des images célestes qu'il a reproduites et qu'il veut reproduire encore. Il se met à sculpter, dès le matin, et à mesure qu'il avance dans son travail, son visage s'anime, son âme se dilate.

Je pensais, en le regardant ciseler devant moi un groupe de saints d'une grâce remarquable, à l'harmonieux Beethoven frappé de surdité. Kleinhans a pourtant une satisfaction que Beethoven ne pouvait plus trouver. « Je sens, me disait-il, chaque ouvrage de sculpture qu'on me présente, et chaque ouvrage que je fais. Je le sens dans ses plus minutieux détails, et j'en jouis comme si je le voyais. »

Il a lui-même composé les paroles et la musique d'un cantique dans lequel il exprime avec une touchante résignation ses émotions d'artiste aveugle. Il m'en a chanté toutes les strophes, en s'accompagnant de son mauvais clavecin, et j'ai essayé de les traduire, mais je n'ai pu conserver le naïf caractère de l'original :

« Voyez le pauvre aveugle dans sa misère. Il faut qu'il s'en aille de par le monde chercher son pain de chaque jour. Nulle plume ne peut dépeindre ce que l'aveugle doit endurer. Prenez pitié de lui, ô Dieu puissant !

« Tobie lui-même à attesté le malheur de la cécité. Il eût voulu plutôt souffrir toute autre infortune. Il eût voulu mourir quand l'hirondelle lui ravit la lumière.

« Lorsque par une belle matinée de printemps, les rayons du soleil enchantent tous les regards, l'aveugle seul ne jouit pas de cette douce clarté. Nul tableau, nulle couleur ne sourient à ses yeux. Hélas ! c'est une amère privation.

« Mais je veux louer le Créateur quoiqu'il m'ait fait aveugle. Je veux lui rendre hommage quoique je vive dans les ténèbres. Il m'a dans sa bonté accordé la grâce de pouvoir ainsi ciseler son image.

« Un jour aussi, je me réjouirai quand mes yeux se rouvriront,

Digitized by Google

quand je pourrai contempler la splendeur du Très-Haut. C'est lui qui est le bon pasteur, il garde lui-même ses brebis aveugles ; lorsque le fil de la vie mortelle se brise, il leur montre la lumière du ciel.

« Pauvres aveugles, pauvres sourds et infirmes, adorez la providence de Dieu. Voyez : que n'a-t-il pas souffert lui-même sur la croix pour nous! Notre infirmité n'est-elle pas une faveur qu'il nous a faite ? Sans cela, peut-être, par combien d'erreurs et de péchés nous serions-nous éloignés de lui ? »

Quand ce noble artiste eut achevé son religieux cantique, je lui serrai les mains avec une profonde émotion. Je pris pour la somme modique qu'il me demanda les deux seules figurines qui lui restaient, et je les emportai comme un souvenir d'une de mes meilleures heures de voyage.

Les magnifiques sites d'Innsbruck, les monuments en bronze et en marbre de l'église principale, quelques autres églises remarquables par leur richesse d'ornements et le musée Ferdinand, suffisent pour exciter assez vivement la curiosité des voyageurs. Cependant, ceux qui viendront dans ce pays avec les idées trop splendides qu'ils s'en seraient faites, d'après les descriptions de certains romanciers ou les récits exagérés de certains touristes, y éprouveraient plus d'une déception. Et d'abord, les Tyroliens n'ont point tous, tant s'en faut, cette fière attitude, ni cette mâle beauté dont on les gratifie si généreusement dans les keepsakes et les recueils de gravures. Ils sont généralement agiles, mais petits et maigres. Dans les districts du nord, les femmes ne sont ni belles, ni agréables. A Innsbruck, je ne crois pas avoir aperçu trois jolies figures. Dans le Passeyerthal, la race est plus forte ; dans le Zillerthal, plus fraîche et plus gracieuse. Mais ce n'est encore là ni la ferme carnation des montagnards des Pyrénées, ni la suave beauté des femmes de Suède.

Il ne faut pas s'attendre non plus à trouver ici tant de chants et de musique. Quand je suis arrivé pour la première fois dans le

Digitized by Google

Tyrol, je m'imaginais que sur toutes les routes, dans chaque hôtel, à chaque station, j'allais voir apparaître des chœurs de Tyroliens, entonnant leurs mélodies agrestes, roucoulant ces chansons des montagnes qui m'avaient tant de fois charmé en Allemagne, et j'ai failli ne pas même entendre le son d'une clarinette. Heureusement que la veille de mon départ d'Innsbruck, Madame la grande duchesse de Russie vint descendre avec ses équipages dans l'hôtel où je logeais. Les magistrats, pour lui faire honneur, lui dépêchèrent leurs mucisiens, et je n'ai eu qu'à me mettre à la fenêtre pour prendre ma part de la sérénade qui lui était offerte.

L'Inn qui descend du canton des Grisons, et qui arrose les murs d'Innsbruck; le Rhin qui traverse une partie du Vorarlberg; l'Adige qui coule vers l'Adriatique, sont les trois cours d'eau qui servent à établir les trois divisions naturelles du Tyrol. Ce qui distingue naturellement cette contrée de la Suisse, avec laquelle d'ailleurs elle a plusieurs points d'analogie, c'est qu'on ne trouve point ici ces larges plateaux et ces longues plaines, et ces montagnes basses, arrondies, qui forment une grande partie de la Suisse. Tout le Tyrol est un pays de hautes montagnes pyramidales, escarpées, partagées en trois chaînes continues et traversées par trois principales vallées : le Pusterthal, l'Innthal et la vallée de l'Adige. Çà et là s'entr'ouvrent encore d'autres vallées plus petites, resserrées entre les montagnes et arrosées par des torrents ou des ruisseaux dont le cours est très-borné.

L'Innthal forme, à proprement dire, un petit monde à part; car elle est séparée du reste du Tyrol par une chaîne de hautes montagnes. De là, il n'y a qu'une route pour passer dans les provinces du sud, la route du Brenner qui s'élève à une hauteur de six mille pieds. En descendant de cette sommité, on entre dans une toute autre région, dans la vallée de l'Adige.

Mais l'Innthal est la plus longue des vallées tyroliennes. Elle commence au Fintermüntz, dans le voisinage de la Suisse, et s'étend jusqu'à Kufstein vers les frontières de la Bavière. Sa longueur

Digitized by Google

est de soixante-cinq lieues, et sa largeur varie d'une demi-lieue à deux lieues. C'est une des vallées les plus peuplées de l'Europe. On y compte sept villes de différentes grandeurs, une quarantaine de villages, deux cents hameaux, une quantité de maisons isolées, et cent cinquante mille habitants, c'est-à-dire un dixième de toute la population de la contrée.

La plupart des paysans entassés dans cet étroit vallon, et la plupart de ceux qui occupent le Tyrol septentrional sont pauvres. L'industrie, le commerce ne leur ont pas encore ouvert un espace assez large, et la terre qu'ils possèdent suffit à peine à leurs besoins. Les propriétés sont très-morcelées, et celui-là est riche qui possède un bien d'une valeur de quinze mille francs. Beaucoup d'entre eux n'ont pour toute fortune que quelques coins de terre où ils sèment du lin, du maïs, et où ils font pâturer une ou deux vaches. Le maïs et le lait composent leur nourriture habituelle. Ils ne mangent de la viande que rarement, et ne boivent du vin que dans les grandes circonstances. Cependant ils ont tous l'air satisfaits et heureux. Ils cultivent eux-mêmes leur petit domaine, n'ont à compter avec aucun maître, et reposent en paix sous le toit qui leur appartient. Hommes et femmes, chacun travaille dans les grands jours d'été comme dans les tempêtes de l'hiver.

Le paysan tyrolien a, comme celui de Suisse et de Norvége, comme l'habitant des montagnes de la Franche-Comté, une sorte d'adresse innée pour les œuvres de mécanique. Lui-même fabrique ses meubles, ses ustensiles de ménage et d'agriculture. S'il faut façonner une roue de voiture, tailler une aile de moulin, faire une table ou une armoire, il n'a pas besoin de recourir au charpentier ou au menuisier. Il a tous les outils nécessaires pour entreprendre ce travail, et au besoin il les forgerait lui-même. L'hiver, pendant que sa femme file et tisse le lin, il se crée une nouvelle ressource par son patient et ingénieux labeur. Souvent son instinct le conduit d'une ébauche de menuiserie jusqu'à des œuvres de sculpture d'un goût exquis. J'ai dit l'histoire de Kleinhans. Dans

Digitized by Google

le Tyrol septentrional, il n'est peut-être pas un village qui n'ait son artiste, et plus d'un de ces artistes, né comme Giotto dans une pauvre maison de pâtre, et sans avoir eu comme Giotto un Cimabue pour maître, parvient à accomplir des œuvres que des musées de grandes villes s'honorent de posséder. Sur la route de Landeck, j'ai vu une église construite, décorée tout entière par les paysans de l'endroit. Un d'eux en avait tiré le plan et dessiné l'ornementation; un autre avait fait des chefs-d'œuvre de menuiserie; un troisième avait peint pour le maître-autel un tableau d'une imposante beauté, et il s'était trouvé encore dans cette champêtre communauté un musicien qui avait lui-même fabriqué un orgue, et qui en joue aux jours de fête. Par ses dons volontaires, par sa propre intelligence, ce village a bâti avec un sentiment filial son religieux édifice, comme on tresse en famille une guirlande de fleurs avec une même pensée d'affection.

Dans le Stubeythal, à Schwatz, à Groeden, on trouve des familles entières qui, du matin au soir, cisèlent le bois, et livrent chaque année au commerce une quantité de statuettes et de figurines. Les enfants eux-mêmes prennent, dès leur bas âge, le tronçon de noyer, le couteau, s'étudient sous les yeux de leurs pères à arrondir un visage, à creuser les plis d'un vêtement; et il sort de ces rustiques fabriques des œuvres de ciselure d'une rare délicatesse. J'en ai vu au musée d'Innsbruck qui charment les connaisseurs. Il en est qui se vendent quatre-vingts, cent francs à Paris et qui proviennent de ces pauvres maisons du Tyrol, où elles ont été livrées à un commissionnaire pour quelques florins.

A deux lieues d'Innsbruck, dans le village d'Anaxes, vivait, il y a un siècle, un simple paysan nommé Pierre Arrich, qui, en gardant ses troupeaux, étudiait, comme Valentin Duval, l'illustre pâtre de Lorraine, le mouvement des astres, et qui, en voyant une carte, comprit la géographie. Il fit lui-même la carte entière du Tyrol, et il exécuta avec un de ses parents, aussi dénué que lui de toute ressource pécuniaire et de tout conseil scientifique, deux globes

Digitized by Google

très-complets. Quand il mourut, il fallut briser la porte de sa demeure, « assez large pour lui, dit un écrivain allemand, pas assez pour ses œuvres. »

D'un grand nombre de maisons du Tyrol sortent des colporteurs qui vont en différents pays vendre des cargaisons d'images, et des chœurs de musiciens qui ont fait admirer les mélodies de ces pays dans les grandes cités de l'Europe. L'homme qui est né sur une terre peu productive et qui est attaché à cette terre par les fatigues mêmes qu'il y a endurées, par les privations qu'il y à subies, par la souffrance, ce mystérieux lien du cœur, est ingénieux à se créer sur le sol sacré qu'il ne veut point quitter un moyen d'existence.

A Imst, au bord de l'Inn, au pied d'une froide chaîne de montagnes, on a vu naître et prospérer le plus joli, le plus gracieux, le plus riant des négoces, le commerce des serins. On élevait là des serins comme ailleurs des vers à soie et des abeilles. Chaque famille avait sa cage ou sa maisonnette toute pleine de ces chantres ailés. C'était la joie des enfants, c'était la dot des filles et le trésor des vieillards. De même que dans les Pampas, on compte la fortune d'un propriétaire par tant de têtes de bétail, et en Russie celle des nobles par tant de têtes de serfs, à Imst, on la comptait par tant de têtes de serins. Peu à peu le commerce avait pris une telle extension, qu'il avait ses agents sur différents points, ses bureaux de placement, voire même ses comptoirs maritimes. La petite bourgade tyrolienne expédiait ses caisses d'oiseaux par l'Adriatique, par la Méditerranée, comme l'Italie ses soies et la Crimée ses blés. Pour l'exploitation de cette charmante industrie, deux sociétés s'étaient partagé le reste de l'Europe : L'une avait pris les régions du nord, l'autre celle du sud ; l'une répandait les essaims des mélodieux volatiles en Danemark, en Suède, en Russie, l'autre en Turquie et en Égypte. Il existe encore dans l'église d'Imst un tableau représentant un navire en danger et des groupes d'hommes à genoux devant une madone. C'est un *ex-voto* d'une des anciennes corporations de la bourgade, déposé en grande pompe près de l'au-

Digitized by Google

tel, à la suite d'un ouragan sur la Méditerranée dans lequel elle avait failli perdre une de ses cargaisons. Les guerres de Napoléon, qui renversèrent tant de princes, atteignirent jusque dans son innocent essor l'idyllique commerce de la vallée de l'Inn. Le pays était appauvri, le système continental resserrait l'espace naguère ouvert à l'exportation. Puis une autre musique que celle des doux oiseaux d'Imst résonnait alors de tous côtés, la terrible musique des coups de fusil et des coups de canon. Après la pacification de l'Europe, l'intéressante petite cité se remit avec ardeur à l'œuvre, et quoiqu'elle y trouvât plus de difficultés que par le passé, elle commençait cependant à réparer ses pertes, quand soudain elle fut ravagée, dévastée par un incendie, et, malgré ses efforts, elle n'a pu se relever de ce désastre.

Un grand nombre de Tyroliens qui pendant l'hiver entreprennent divers travaux de mécanique ou de menuiserie, ont, en été, une toute autre tâche à remplir. Il faut qu'ils aillent avec leurs instruments agricoles à travers champs, qu'ils recueillent dans la plaine et sur les montagnes les provisions pour la famille et pour les bestiaux.

Vers la fin de mai, on conduit les troupeaux dans les hauts pâturages; quelquefois à cinq mille ou sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette migration se fait pompeusement, et tous les gens du village y assistent. En tête de la caravane s'avance le principal berger avec la vache la plus belle, portant au col les insignes de sa distinction, une grosse clochette en bronze avec des rubans, puis les chèvres, les brebis et les porcs, chaque bande précédée de son pâtre particulier. Les hommes chargés de veiller sur ces bestiaux s'installent sur les montagnes dans de misérables cabanes en bois, garnies tant bien que mal de mousse dans leurs interstices, ouvertes de plusieurs côtés et souvent encombrées de neige. Il n'y a là qu'un grand foyer carré, élevé à deux pieds du sol, qui sert à la fois d'âtre, de banc et de table. On couche sur la terre nue, et, chaque samedi soir, les gens du village envoient à

Digitized by Google

cette colonie les provisions de pain et de farine pour la semaine.

A part celui qui leur apporte ces aliments, les habitants de la Senne, c'est-à-dire du chalet, restent des mois entiers sans voir âme qui vive. Leurs journées se passent à surveiller les bestiaux, à les conduire d'un pâturage à l'autre ; les femmes sont chargées de traire les vaches et de préparer le beurre. Si le temps est beau, les troupeaux restent nuit et jour dehors; mais parfois il survient des orages, des temps de pluies et de brouillards qui obligent les bergers à faire rentrer tout le bétail à l'écurie. Alors il faut pourvoir à sa nourriture; il faut s'en aller dans les lieux les plus escarpés, jusqu'à la pointe des rocs, arracher un peu d'herbe. Dans ces pénibles entreprises, le Tyrolien prend ses chèvres pour guide. Il les suit d'un pied agile, sur la pente des montagnes, au bout du ravin, mais souvent il ne peut atteindre le point où elles s'élancent d'un bond léger. Il voit, au-dessus d'un pic aigu, une touffe épaisse de plantes fraîches, et son ardeur se ranime ; il s'y traîne, et s'aidant des pieds et des mains, se cramponne à chaque angle, à chaque saillie du roc, se hisse au sommet et s'en revient triomphant avec sa gerbe flottante, comme s'il avait conquis la toison d'or. D'autres fois, c'est sur les flancs mêmes et dans les ouvertures des rochers glissants, taillés à pic, qu'il voit ondoyer sous ses yeux cette herbe verte dont l'aspect exerce sur lui une sorte de fascination. Point de sentier pour arriver là, pas de place où poser le pied, rien qu'une muraille droite comme un rempart, et le précipice au bas. Mais le désir d'augmenter la provision nécessaire à son troupeau, peut-être aussi même l'attrait de la difficulté l'emportent sur le sentiment du danger. Il appelle deux de ses compagnons, s'attache à une corde dont ils tiennent le bout, se glisse le long de la rampe périlleuse, hélas! et chaque année quelque pauvre Tyrolien tombe victime de ces fatales imprudences, et chose affreuse à dire, ces terribles accidents n'excitent qu'une faible émotion. Les paysans des villages vous racontent paisiblement que tel homme est tombé du haut d'un roc et a été fracassé, comme s'ils

Digitized by Google

vous disaient qu'il a eu la migraine. Si au contraire une vache vient à se perdre dans un précipice, ce sont des lamentations et des récits d'une douleur interminable. On parle de l'insensibilité morale que donne la fortune; la misère en produit parfois une bien plus triste et bien plus cruelle.

Les paysans tyroliens courent les plus grands dangers en s'en allant sur le revers des montagnes abattre le bois dont ils ont besoin, ou en poursuivant l'oiseau de proie ou le chamois. Il n'est pas un canton du Tyrol qui n'ait, sur ces périlleuses excursions, quelques traditions plus ou moins dramatiques.

Au-dessus de ces cimes arides, de ces pics aigus, s'élancent de distance en distance les glaciers. Ces glaciers n'ont pas encore été explorés comme ceux de la Suisse, et les guides mêmes qui font profession d'y conduire les voyageurs, n'en connaissent pas tous les périls. Dernièrement, un professeur de Berlin s'en alla, avec quatre hommes, tenter une de ces redoutables excursions, deux guides marchaient devant lui, et deux derrière. En suivant les traces de ceux qui le précédaient, il tombe dans une fondrière; à ses cris de détresse ses compagnons accourent, attachent l'une à l'autre les cordes qu'ils avaient apportées et les lui jettent. Elles n'étaient point assez longues pour arriver jusqu'à lui. Il fallut retourner au village et remonter avec de nouveaux moyens de secours. Un des guides s'attache à une corde, descend dans le précipice et trouve le malheureux voyageur étendu, à quatre-vingts pieds de profondeur, sur le sol, glacé et inanimé. Il l'enlace dans ses bras, il donne le signal pour qu'on le hisse au-dessus de l'abîme avec son fardeau, mais il ne rapportait qu'un cadavre.

Malgré tous ces périls, malgré les rigueurs d'un climat qui, en hiver, ressemble à celui des régions du nord, les paysans de cette contrée sont profondément attachés au sol qui les a vus naître. Jamais les Tyroliens ne se sont, comme les Suisses, enrôlés au service d'une puissance étrangère. Un grand nombre d'entre eux pressés par le besoin, ou entraînés par l'espoir d'une heureuse

Digitized by Google

spéculation, ont parcouru d'autres régions; on en rencontre à tout instant en Allemagne : ceux-ci forment des chœurs et chantent; ceux-là portent une cargaison de tapis fabriqués dans l'Unterinnthal. Quelques-uns se sont enrichis dans le cours de ces voyages; quelques-uns même ont établi dans différentes villes de l'Europe des maisons de commerce considérables, tous sont revenus avec amour dans le pays et ont voulu y jouir du fruit de leur industrie.

Nulle des contrées que j'ai parcourues n'a, comme celle-ci, gardé son caractère national, ses vieilles mœurs, et jusqu'à ses anciens costumes. En Norvége, j'étais surpris de voir les paysans portant déjà le chapeau rond et l'habit français. Dans le Tyrol, nos modes parisiennes n'ont encore séduit que les habitants des villes et quelques riches propriétaires des campagnes; les paysans et les paysannes ont conservé les vêtements de leurs aïeux, et ce vêtement, surtout celui des femmes, varie dans chaque district. Ici, c'est une espèce de large éventail noir que les paysannes posent sur le derrière de la tête; là, c'est un lourd bonnet de laine, taillé comme un pain de sucre; plus loin, je retrouve le chapeau de feutre pointu, orné d'une ganse d'or et d'une plume d'aigle. Les hommes portent des culottes de velours, de larges gilets d'une couleur éclatante, avec des vestes étroites qui leur dessinent gracieusement la taille.

Cette fidélité aux usages matériels, le Tyrolien l'a conservée dans ses sentiments de cœur. Tout le Tyrol se leva, en 1809, pour défendre les droits de l'Autriche, et tout le Tyrol se lèverait aujourd'hui pour défendre sa religion. Si j'en excepte la Bretagne, je ne connais pas une contrée aussi naïvement, aussi sincèrement dévouée que celle-ci au catholicisme. Il n'y a, dans l'étendue entière du Tyrol, qu'une seule communauté juive et quelques familles protestantes. Tout le reste de la population est catholique, et toutes les routes sont parsemées de chapelles et d'églises. S'il arrive quelque part un accident, on y plante une croix. Si un homme échappe à un péril, il porte un *ex-voto* à sa paroisse; il donne une

Digitized by Google

lampe à un autel ou fait construire un oratoire. Du matin au soir, il y a des hommes et des femmes en prière dans les églises. Quand l'*Angelus* sonne, il n'est pas un paysan qui ne se découvre la tête et ne récite son *Ave Maria*. Si un prêtre ou un religieux passe dans la rue, chacun le salue avec respect.

A cette vénération pour tout ce qui tient au culte catholique, les Tyroliens joignent de sévères principes de moralité. Dans plusieurs vallées, on ne compte, sur cinquante à soixante naissances, qu'un enfant naturel; dans d'autres, moins encore, et à Gröden, de mémoire d'homme, il n'y a pas eu une seule naissance illégitime.

Cependant il existe encore, dans ce pays, une coutume qui, dans d'autres contrées, pourrait bien avoir de fâcheux résultats. Dès qu'un jeune homme est parvenu à obtenir l'aveu d'une jeune fille, il va passer près d'elle la nuit du samedi au dimanche. La jeune fille n'en est pas moins considérée et le mariage dignement conclu après ces dangereuses séries de promenades nocturnes.

Dans les villages et même dans les villes, l'étranger n'a pas à s'inquiéter ici que la porte de sa chambre soit dûment fermée, ni à mettre la main sur ses poches quand il se promène dans les rues. Nul industriel trop habile ne viendra lui faire une fatale visite, et nul passant trop empressé ne se glissera près de lui pour couper sa chaîne de montre. Je ne veux pas dire que le vol soit un fait ignoré dans le Tyrol, mais, comparativement à ce qu'on voit ailleurs, et notamment dans les orgueilleuses cités des États-Unis, il est encore à l'enfance de l'art. Les statistiques judiciaires en font foi. Dans l'espace de dix ans, on ne trouve dans le Tyrol que deux condamnations à la détention perpétuelle et une condamnation à mort.

Sécurité de voyage, belles routes, grande et magnifique nature, peuple honnête, intelligent et marqué d'une empreinte caractéristique, que faut-il de plus pour attirer les artistes et les curieux?

Une fois qu'on aura prolongé jusqu'ici le chemin de fer de Salzbourg, on verra, je n'en doute pas, arriver chaque été, dans le Tyrol, des nuées de voyageurs, et ceux de la bonne et ceux de la

Digitized by Google

mauvaise espèce, ceux qui se dirigent vers un pays étranger avec une pensée sympathique ou un sérieux projet d'étude, et ceux qui vont y promener leur morbide ennui ou leur vaniteuse indolence, et qui, en l'observant avec leurs froides exigences, s'irritent de ne pas y trouver leur comfort habituel, ou se raillent de ses vieilles coutumes.

L'Angleterre, qui de ce côté de l'Europe n'a encore conquis que la Suisse, ne tardera pas à faire apparaître le prestige de ses guinées aux yeux de ce noble peuple du Tyrol.

Peuple héroïque et fier,
Montagnard comme l'aigle, et libre comme l'air[1].

Et l'on retrouvera là, dans les rues d'Innsbruck, dans les défilés de ces belles et solennelles vallées, le coutelier de Sheffield, singeant d'une façon grotesque les véritables aristocrates, dont il recherche obséquieusement la clientèle, et la gouvernante en retraite, transformée en *blue stocking;* puis la petite miss de la *schoppery* affectant des airs de grande dame. Alors la virginale terre du Tyrol perdra peu à peu, à cette funeste invasion, sa simplicité de mœurs et ses nobles traditions. Heureux ceux qui l'auront vue en un meilleur temps!

C'est ainsi que je l'ai vue encore en plusieurs excursions, et une fois entre autres dans un trajet assez accidenté à travers la vallée de l'Innthal.

[1] Alfred de Musset, *la Coupe et les Lèvres.*

Digitized by Google

CHAPITRE HUITIÈME

Les lawines. — Le voyage en poste. — Le postillon du Tyrol. — La légende du pain. — Les chapelles. — Martinswand. — Le Solstein. — Landeck. — Frédéric à la poche vide. — L'Arlberg. — La chronique du religieux de Saint-Galles. — Trajet difficile. — Passage périlleux. — Saint-Christophe. — Tradition populaire. — L'hospice de l'Arlberg. — Henri Fiedelkind. — L'auberge de Stuben. — Le prêtre de Klosterlé.

Je devais partir d'Innsbruck, à mon grand regret, et ce n'était pas chose facile. C'était à la fin de l'hiver, au temps où les masses de neige dissoutes par l'air tiède s'écroulent du haut des montagnes, se précipitent dans la plaine, et laissent sur les routes qu'elles traversent des barrières infranchissables. L'avalanche, ou, pour me servir de l'expression locale, la *lawine* est ici comme en Suisse, et plus qu'en Suisse, par la configuration particulière du Tyrol, par l'étroitesse de ses vallées, un péril de chaque année. On en distingue trois espèces, toutes trois fort accidentées : la *staublawine,* ou le tourbillon qui s'épand dans l'air en flocons serrés comme le sable du désert au souffle du simoun, voile le ciel et l'espace, et trouble tellement le regard de l'homme et fatigue tellement ses efforts, qu'il n'est pas rare que des paysans saisis tout à coup par cet ouragan, abattus par sa violence, tombent et meurent à quelques pas de leur famille, sans avoir pu retrouver leur demeure.

La *Schneelawine* est celle qui est formée par les nouvelles neiges ou par les neiges qui, au printemps, se détachent de leur base. Elle s'ébranle au sommet des monts, se grossit en descendant de tout ce qu'elle rencontre, mais glisse lentement sur sa pente. On la

Digitized by Google

voit venir de loin, on peut se soustraire à sa chute, et parfois même il est arrivé que le passant surpris par elle, en s'asseyant courageusement sur cette couche ondulante, est parvenu, comme en un bon traîneau, jusqu'au sein de la vallée.

La *Windlawine*, la plus terrible de toutes, est celle qui est soulevée par un vent humide. Elle éclate en un instant avec un fracas pareil à celui de la foudre ; elle se précipite du haut des montagnes avec l'impétuosité du torrent ; elle mugit, elle bondit, elle emporte à la course arbres et rochers. Que si, par malheur, un village se trouve dans sa direction, elle le broie comme une molle argile ; elle nivelle les murs, comme la herse du laboureur aplanit l'aspérité d'un sillon, elle a, dès son premier mouvement, répandu au loin l'effroi ; elle a sur tout son passage porté le deuil et la dévastation ; elle ne s'arrête qu'au fond de la vallée, où elle s'engouffre et se refoule sur elle-même, comme une mer orageuse qui se brise avec fureur contre une digue infranchissable.

Une de ces lawines était tombée sur l'Arlberg, et l'un de ses débris coupait comme un rempart la route d'Innsbruck à Bregenz. Chaque matin j'allais à la poste m'informer du passage des voitures sur cette route, chaque matin on me répondait que les courriers ne pouvaient franchir la barrière de neige, quoiqu'une escouade de cantonniers travaillât du matin au soir à la démolir, et que les lettres n'arrivaient que péniblement, et lentement, portées par des piétons.

Un jour enfin, le cor joyeux d'un postillon attirait à leur fenêtre les habitants de la Neustadt ; la malle de Bregenz rentrait victorieusement à Innsbruck, et une foule de curieux se pressaient autour du courrier pour apprendre par lui les derniers incidents d'un désastre dont on est toujours très-frappé en ce pays, bien qu'on s'attende à le voir éclater chaque jour.

Le lendemain, je partais avec un attelage de deux chevaux, et une de ces bonnes voitures, que l'administration du Tyrol met à un prix fort raisonnable à la disposition du voyageur.

Voyager en poste me semble une des plus délicieuses inventions

Digitized by Google

d'un temps qui s'en va, et dont nous n'aurons bientôt plus que la tradition. Je plains la génération qui s'élève actuellement à la vapeur des chemins de fer, qui de plus en plus sera désormais condamnée à l'incarcération du wagon, à l'entraînement effréné de la locomotive, et ne connaîtra pas le bonheur de parcourir une route pittoresque, dans un chariot dont on est le maître, dont on règle soi-même la marche, avec un postillon qui part comme on le veut, et s'arrête comme on le veut en face d'un point de vue que l'on désire contempler à loisir, ou dans un village qui séduit la pensée. Le chemin de fer, c'est l'esclavage ; le chemin de fer, c'est la cellule pénitentiaire des États-Unis, courant à fond de train, c'est l'image d'une des légendes d'expiation du moyen âge, c'est le vol ardent, désordonné de la cohue du féroce chasseur. Ceux-là étaient punis d'avoir profané le saint jour du dimanche, par ces nuits sans repos, par ces chasses éternelles. Les sociétés modernes sont punies de leur matérialisme par la griffe de ces machines de fer, par la chaleur de ces chaudières, par le souffle haletant de ces gueules de dragons qui les emportent sans repos à travers l'espace.

Le voyage en poste, c'est la plus parfaite combinaison des moyens de locomotion pour notre double nature humaine. C'est le comfort physique et la liberté intellectuelle. C'est la joie d'admirer, chemin faisant, à chaque pas, la grande œuvre de Dieu. C'est la fantaisie, cette fille aérienne de l'imagination.

Sur quelques-unes de nos routes de France, on peut voir encore l'ancien postillon, mais morne et abattu, attendant comme un phénomène, la voiture que le chemin de fer lui jette de temps à autre dédaigneusement, comme une dernière aumône, et voyant d'année en année les relais se resserrer autour de lui, comme la *Peau de chagrin* du roman de Balzac.

Qu'il était vif et joyeux autrefois, preste et coquet avec son chapeau galonné, sa petite veste bleue à parements rouges, ses larges bottes! Comme il montait lestement à cheval! comme il faisait claquer son fouet à ce mot du maître : « Trois francs de guide,

Digitized by Google

enlevez ! » Il avait alors, sous ses formes respectueuses, le sentiment de son importance. Il était un des mobiles essentiels de la machine gouvernementale, un des instruments du grand monde financier et aristocratique. Il suppléait au télégraphe, il écrasait la diligence. De sa rapidité, dépendait le succès d'une dépêche ministérielle, le mouvement d'une élection, la combinaison d'un actif agent de change. Messager fidèle, serviteur modeste, il emportait avec la même philosophie, au galop de ses chevaux, les millions du banquier, les rêves du poëte, la loi d'une province, la félicité d'une famille.

Le postillon du Tyrol a de plus que ceux de France un cor de chasse qu'il fait harmonieusement retentir quand il quitte la station à laquelle il appartient, et quand il arrive à la station voisine. C'est un usage qui m'avait beaucoup plu dans d'autres parties de l'Allemagne. C'est un adieu musical à ceux dont on s'éloigne, un affectueux salut à ceux dont on s'approche. Je regrette de n'avoir pas pu noter plusieurs de ces fanfares tyroliennes. Il y en a qui mériteraient d'être mises en regard de la musique savante, comme de naïves mélodies de la nature inspirées par le murmure des eaux, le bruissement des bois, comme de vieux chants populaires à côté d'un poëme académique.

Je monte en voiture aux sons du cor tyrolien ; je passe devant le gothique et élégant édifice que le duc Frédéric construisit en 1425, et couvrit d'un toit d'or pour faire voir sa fortune à ses ennemis, qui l'avaient surnommé *Frédéric à la poche vide* (*Friedrich mit der leeren tasche*). Je dis encore adieu à l'admirable église des Franciscains, et, selon la coutume des habitants d'Innsbruch, je n'oublie pas, en sortant de la ville, d'observer la physionomie de la *Frauhut*, prophétesse de la température. La Frauhut est une montagne d'une forme singulière à laquelle se rattache une tradition d'une rare naïveté. Après le déluge, dit le peuple tyrolien, auquel on ne peut pas plus refuser qu'à tant d'autres le plaisir de commencer son histoire au déluge, un roi, une reine d'une race de géants vinrent

Digitized by Google

s'établir dans l'Innthal. Partis d'une lointaine région, peut-être des environs de l'Ararat, ils avaient parcouru une quantité de contrées, traversé des collines charmantes, des plaines superbes. Dans leur longue migration, rien ne leur avait autant plu que la vallée de l'Inn. Ils résolurent d'y fixer leur demeure, et le roi des géants y bâtit un palais splendide, un palais d'or et de marbre. Il avait un fils tout jeune encore, qui était son plus doux espoir et que sa mère aimait jusqu'à l'idolâtrie. Un jour, en folâtrant à travers le vallon, l'enfant tomba dans un marais et retourna au palais tout en larmes, ayant sali ses beaux vêtements. Sa mère prit pour les essuyer du pain... du pain ! ce produit du patient labeur, ce don de Dieu. Soudain, en punition d'une telle profanation, son palais s'écroula, le roi et les géants furent engloutis sous ses décombres, et la reine coupable fut transformée en une montagne, pour être à tout jamais un témoignage de la colère du ciel contre ceux qui outragent la libéralité de la Providence et le travail du laboureur. Elle donne de plus au peuple un autre enseignement; elle annonce, par la forme des nuages qui couronnent sa tête, la sécheresse et la pluie, le calme et l'orage. Elle est le thermomètre colossal, le thermomètre invariable d'une nombreuse population. Elle remplace à plusieurs lieues à la ronde, sur sa base inébranlable, l'œuvre fragile des opticiens.

Tout ce pays est du reste rempli d'une foule de traditions mythiques, héroïques, ou simplement morales, traditions des esprits qui habitent sous les voûtes des grottes de cristal, des fées qui viennent en aide au pâtre égaré, ou au chasseur saisi par le vertige au bord d'un précipice, traditions douloureuses du temps où la principauté du Tyrol était divisée entre plusieurs seigneurs qui se faisaient sans cesse la guerre, traditions consolantes des bons princes qui ont sagement gouverné cette contrée, puis les traditions religieuses que les Tyroliens ont, d'âge en âge, pieusement gardées, et qu'ils ont consacrées par des monuments. De tous côtés apparaissent au bord des routes, sur la pente des collines, à la cime escarpée des mon-

Digitized by Google

tagnes, des oratoires élevés avec une pensée de reconnaissance, des chapelles où l'on vient de loin en pèlerinage, des églises où il s'est opéré une quantité de miracles. Doux trésor d'un peuple, précieux héritage de la candide imagination et de la foi de nos ancêtres, véritable Wunderhorn, pour me servir de l'expression de M. Brentano, cor merveilleux qui, de génération en génération, a retenti au fond de tant de cœurs, animé tant de chastes réunions et apaisé tant de souffrances. Oh! puissent ceux qui ont le bonheur de le posséder encore dans son intégralité première, le défendre contre toute atteinte impure, et le garder à jamais!

A deux lieues environ d'Innsbruck est le Martinswand illustré par une aventure dramatique. Maximilien Ier, ce chevaleresque empereur, ce héros de Theuerdank, avait pris en affection le Tyrol et se plaisait à y séjourner avec son épouse chérie, la belle Marie de Bourgogne. Un jour, dans une de ses chasses, il se laissa entraîner loin de son escorte, à la poursuite d'un chamois, et tout à coup tomba sur une des aspérités de ce roc, dont le nom signifie muraille, et qui, en effet, s'élève en droite ligne, au-dessus de la vallée, comme une muraille. Il était là appuyé sur un de ses derniers crampons, suspendu, pour ainsi dire, à cette surface plate à plus de cent pieds au-dessus du sol, sans aucun moyen de descendre dans la plaine ni de remonter à l'endroit d'où il avait glissé. Ses compagnons l'ayant découvert, firent au loin retentir leurs acclamations : cris d'alarmes inutiles, car on n'entrevoyait aucune possibilité de lui venir en aide dans son péril. Déjà, chacun le croyait perdu, et le curé de l'église voisine vint au pied du rocher, le saint ciboire à la main, pour l'engager à recommander son âme à Dieu, et lui donner l'absolution. Tout à coup, un intrépide chasseur, nommé Zips, apparaît au haut de la montagne, et voyant son souverain en un tel péril, se décide à exposer sa propre vie pour le sauver. Grâce à sa connaissance des lieux, à son agilité et à sa force, il arrive jusqu'à lui, il lui tend une main musculeuse et le ramène sain et sauf. Maximilien le récompensa par un riche présent et l'anoblit. Si la savonnette à vilain

Digitized by Google

s'égara souvent entre les mains des souverains, cette fois, du moins, elle s'appliquait à un vrai courage.

Au-dessus du Martinswand, s'élance dans sa sublime majesté, à plus de 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, le Solstein, l'une des plus belles montagnes du Tyrol. Si escarpée que soit sa cime, plus d'un botaniste y va chercher des plantes rares, et plus d'un curieux se résout à la fatigue de cette ascension pour la poétique jouissance de planer là du regard, comme un aigle, sur l'espace, de contempler, du haut de ce sommet aérien, l'immense panorama qui se déroule à ses yeux : horizon vaporeux, plaines et collines, villes et villages, et les forêts qui à cette hauteur apparaissent dans le lointain comme des champs de vertes bruyères, et les rivières qui y scintillent comme des tresses d'argent. Mais on ne peut arriver à un tel spectacle que dans les longs jours de l'été, et l'hiver n'est pas fini. Le Solstein me regarde dédaigneusement du haut de sa grandeur, et semble me défier de monter seulement jusqu'à sa ceinture. D'épaisses couches de neige enveloppent ses flancs, et le même linceul de neige s'étend sur les contours de l'Innthal. La terre est endormie dans son sommeil de chaque année, et les hommes qui l'habitent semblent dormir comme elle. Tout est morne et silencieux. Çà et là seulement retentit le bruit d'une cascade dont nul temps glacial ne peut arrêter l'onde impétueuse. Çà et là résonne la voix d'un pauvre oiseau perdu dans la froide solitude, qui sur l'arbre défeuillé où au printemps dernier il avait peut-être posé son nid, saute de branche en branche, inquiet, éploré, tremblant sous son frêle duvet, et par son cri plaintif semble demander à tout venant un grain de blé et un abri. Personne dans les champs, à peine de loin en loin, quelque passant sur la grande route. Les Tyroliens sont maintenant retirés sous leur toit, poursuivant autour de leur foyer, leurs travaux d'hiver; car, pour la plupart d'entre eux, l'hiver comme l'été, dès l'enfance jusqu'à la vieillesse, la vie est un continuel labeur.

A la fin d'une journée où mes regards et mes pensées avaient été

Digitized by Google

constamment occupés, tantôt d'un agreste point de vue, tantôt d'un site grandiose, j'arrivai à Landeck. De la cloche de l'église, tombaient lentement, l'un après l'autre, les sons mélancoliques de l'Angelus, cette évangélique commémoration de Nazareth qui, dans le monde chrétien, appelle tous les hommes d'une même foi à une même prière. L'ombre nocturne voilait déjà la plaine, mais un dernier rayon de soleil colorait encore d'une teinte rose la neige des montagnes et flamboyait aux vitres du vieux château. A voir au-dessus de la plaine obscure cette tour de l'antique forteresse, avec ses jets lumineux, et les cimes vaporeuses des collines avec leurs lames d'or et d'argent, on eût dit un phare allumé sur une sombre plage, au bord des vagues onduleuses.

Le nom de Landeck vient d'un repli de l'Innthal qui en se retirant brusquement de l'ouest au sud-ouest forme un angle rétréci ou un coin de terre (Land-Eck). La Saanna se réunit ici à l'Inn. Une partie des maisons du bourg sont bâties dans la vallée au confluent de ces deux rivières ; d'autres étagées çà et là sur les flancs d'une enceinte de coteaux. A la sommité de cette enceinte s'élèvent deux châteaux : l'un qui a la physionomie fort débonnaire et qui a été converti en caserne ; l'autre, perché comme une aire de vautour sur la pointe d'un roc, fut le berceau d'une noble famille, la demeure de plusieurs vaillants chevaliers. Avec sa féroce apparence, ses poternes d'un difficile accès, ses murailles où retentit souvent le cri de guerre, il a fini par devenir la demeure d'un pacifique paysan qui y élève sa famille dans l'amour du travail, le respect du percepteur et la crainte des lois.

La population de Landeck, divisée par l'Inn en deux communautés, se compose de 1,500 âmes. Une grande partie du sol qu'elle occupe ne lui donne qu'une maigre récolte d'orge et de maïs, et il n'y a pas plus de quarante ans qu'elle s'est mise à cultiver la pomme de terre. Au modique produit de son agriculture, s'adjoignent ceux de la route dont elle est une des principales stations. De l'Italie, on expédie en Allemagne par cette route des

Digitized by Google

denrées coloniales, des soies, de l'huile; de l'Allemagne proviennent des tissus de coton, des cuirs, des fers. Cinquante mille quintaux de marchandises passent ainsi annuellement par Landeck.

Cette active et industrieuse population s'honore de la fidélité qu'elle a toujours gardée envers ses légitimes souverains, et cet honneur remonte déjà à un temps lointain. Ce fut dans ce loyal bourg, qu'au quinzième siècle, Frédéric à la poche vide trouva dans son infortune son premier refuge et son premier appui. L'aventureux Frédéric, fils de l'intrépide Léopold qui mourut si bravement à la bataille de Sempach, avait, en héritant d'une partie des domaines de son père, hérité aussi de son courage et de son ardeur pour les combats. Dès le commencement de son règne dans le Tyrol, il entra en lutte avec l'évêque de Coire, avec l'évêque de Trente, puis avec le canton d'Appenzell. Ces trois guerres étant à peine terminées, il se jeta dans une entreprise qui devait avoir pour lui de cruels résultats.

Le concile de Constance était assemblé, ce mémorable concile qui condamna Jean Huss et déposa trois papes. Le pape Jean XXIII qui y assistait résolut de se soustraire par la fuite aux conséquences de l'acte d'abdication que le concile avait exigé de lui. Ce fut Frédéric qui l'aida dans cette évasion. Pour ce fait, il fut excommunié par le concile et mis au ban de l'empire. Une armée impériale envahit ses domaines du Tyrol, tandis que les Bernois lui enlevaient le château de Habsbourg, berceau de sa famille. Arrêté par l'ordre de Sigismond et enfermé à Constance, il parvint cependant à s'évader, mais sans auxiliaire et sans ressources. Comme un autre Ulysse échappé du naufrage, il se rendit à son Ithaque de Landeck, où nulle Pénélope ne l'attendait. Comme un *Minnesinger* ambulant, il raconta au peuple attendri ses douleurs et son abandon, et le peuple l'ayant reconnu sous son déguisement, se serra avec enthousiasme autour de lui, jurant de combattre jusqu'à la mort pour le défendre et le venger. La nouvelle du retour de Frédéric et de la résolution prise par les gens de Landeck s'étant répandue dans

Digitized by Google

le pays, éveilla de toutes parts une vive sympathie. Bientôt celui qui était rentré pauvre et seul dans sa principauté, s'y trouva à la tête d'une troupe d'hommes résolus. Il attaqua dans leurs châteaux et subjugua successivement tous les seigneurs tyroliens qui pendant son absence s'étaient partagé ses domaines. Il obligea les uns à lui rendre les terres dont ils s'étaient illégalement emparés ; il obligea les autres à faire devant lui leur acte de vasselage ; il fit fléchir une oligarchie dont le peuple ne supportait le joug qu'en frémissant, et s'établit dans son duché en maître absolu.

Cet homme, que ses adversaires croyaient deshérité de toute fortune et dont ils signalaient la misère par un injurieux surnom, sut si bien administrer ses revenus, qu'après avoir employé des sommes considérables à des travaux d'utilité publique, à des édifices élégants, à des institutions scientifiques, il laissa encore à sa mort un royal trésor. Ce prince proscrit par l'autorité religieuse et le pouvoir temporel, par une assemblée de plusieurs centaines de prélats et par l'empereur d'Allemagne, fut l'un des meilleurs souverains que le Tyrol ait jamais eus. Son nom s'est perpétué d'âge en âge dans le cœur des peuples, avec un idéal souvenir de son courage, de ses malheurs, de sa libéralité de caractère, de sa nature poétique, et les habitants de Landeck conservent avec bonheur le vase en or qu'il fit fondre avec les premiers deniers qui rentrèrent en sa possession, et qu'il donna à leurs ancêtres comme un témoignage de sa gratitude.

En été, le pittoresque aspect du vieux château de Landeck, de ses vastes collines, de ses fraîches vallées, attire là chaque jour des familles du Tyrol et des étrangers. En hiver, la charmante bourgade retombe dans un profond isolement comme nos brillants villages des Pyrénées. Ses auberges sont désertes, et ses truites renommées s'ébattent sans crainte du filet dans les limpides courants de l'Inn. Le maître d'hôtel de la poste, qui à tout instant au mois de juillet entend résonner les coups de fouet des *vetturini*, parut fort surpris de mon arrivée, et plus surpris encore lorsque je lui dis que je me proposais de traverser le lendemain l'Arlberg.

Digitized by Google

« Et la Lawine ! s'écria-t-il en hochant la tête. Le soleil a déjà pris de la vigueur, la terre s'échauffe, c'est le temps où les lawines se détachent des montagnes et s'écroulent. »

S'il m'adressait cette observation par un sentiment de charité chrétienne, ou s'il espérait, en me détournant de ma traversée de l'Arlberg, me garder plus longtemps dans sa maison vide, je ne sais. Le fait est, cependant, que lorsque je le quittai le lendemain matin, il me dit adieu de l'air d'un homme qui comptait me voir revenir de ma téméraire expédition avant le soir.

Jusqu'à une distance de plusieurs lieues, mes deux chevaux trottèrent si lestement que je commençais à croire qu'on s'était moqué de ma crédulité en me faisant un si triste tableau des difficultés et des périls de la route. Mais tout à coup ils se mirent au pas, et à partir de ce moment, mon impériale voiture de poste ne devait plus cheminer que comme un lourd tombereau. J'avais atteint le premier mamelon de l'Arlberg. Au siècle dernier, on ne traversait cette montagne qu'à pied ou à dos de mulet, par un rude sentier. Joseph II y fit tracer une route plus large, mais qui fut mal construite. Elle a été tracée de nouveau et achevée en 1812. Quoique l'habile ingénieur ait pris à tâche d'en ménager la pente par de nombreux contours, elle est encore, à certains endroits, très-escarpée, et pour la monter, les attelages des fourgons de Milan suent et soufflent comme les six forts chevaux du coche de La Fontaine.

A gauche, à une vingtaine de pieds au-dessous de la route, se déroule un étroit vallon que je me rappelle avoir vu en une autre saison si riant et si fleuri, que je ne pouvais en détacher mes yeux. Protégé contre les vents par les deux montagnes qui l'étreignent dans toute sa longueur, habité par une laborieuse communauté, il produit chaque année d'abondantes récoltes. Le maïs y prospère comme dans les plaines du sud, et les arbres s'y couvrent de fruits. C'est la dernière limite de la végétation au sein de l'Arlberg. C'est le dernier sourire de la nature au milieu d'une terre sauvage. A son extrémité s'élance, du sein de ses fertiles enclos, une pyramide de

Digitized by Google

roc, sur laquelle un farouche gentilhomme éleva des bastions, construisit un château. Un jour, ce château et la vallée qui en dépendait devinrent par égale part l'héritage de deux frères qui s'étaient rendus redoutables à leurs voisins par l'impétuosité de leur caractère. L'un d'eux, lassé de sa vie tumultueuse, se retira dans un cloître de Suisse, à cette époque de poétiques contrastes, où l'on passait si vite, sans transition, de l'exercice de la puissance féodale à l'humilité du vœu monastique, et de l'ardeur des combats à l'austère silence de la cellule, L'autre continua sa vie joyeuse de châtelain et de soldat, et, s'emparant sans scrupule du patrimoine de son frère, acquit par là le moyen de banqueter plus largement.

Il se délectait dans la libre possession de ses domaines, lorsqu'un matin il vit venir à lui un religieux qui lui apprit que son frère était mort, et avait, en mourant, légué tous ses biens au cloître de Glaris.

A cette nouvelle, le comte Randolphe se mit à rire : « Mon frère mort ! s'écria-t-il, que venez-vous m'annoncer ? Il y a longtemps qu'il est mort pour moi. Je ne puis me mettre à pleurer. Quant au legs dont vous me parlez, je n'en crois pas un mot, et je fais un trop bon usage des revenus qu'il m'a laissés pour les abandonner à une confrérie qui doit vivre dans la pauvreté. Que s'il vous plaît, révérend père, de juger par vous-même avec quelle sagesse j'emploie ses revenus, entrez dans cette salle ; mon déjeuner est servi, la venaison fume sur la table, et vous goûterez d'un vin du Rhin dont la chaleur ferait revivre un de vos saints dans sa châsse.

— Homme impie ! répondit le religieux, crois-tu que je sois venu ici pour entendre tes blasphèmes et m'associer à tes débauches? Je te somme de rendre à qui de droit le bien que tu gardes injustement ; sinon, redoute la colère de Dieu.

— Tout beau ! répliqua le comte, qui se souciait fort peu des menaces du prêtre ; je ne vous ai jamais, que je sache, rencontré sur un champ de bataille ; je n'ai jamais eu le plaisir d'ouvrir avec vous une joyeuse tonne de vin ; je ne vous connais

Digitized by Google

pas, en vérité, je puis l'affirmer, et n'ai, par conséquent, aucune raison de m'en rapporter à votre parole, pas plus qu'à celle de vos confrères qui, pour la plupart, sont, si je ne me trompe, fort peu gentilshommes. Donc ayez la bonté de m'amener ici mon frère, et s'il me déclare lui-même qu'il vous a fait une donation de ses biens, sur mon honneur, je vous les remets à l'instant même.

— Eh bien ! s'écria le religieux, je te l'amènerai.

— A merveille, je vous attends.

Le comte va rejoindre en éclatant de rire ses gais compagnons. Le religieux se dirige vers le tombeau fermé depuis plusieurs semaines. Là, il se prosterne à genoux, il invoque le Dieu de justice, puis, avec cette foi ardente qui peut transporter les montagnes, il frappe sur la pierre du sépulcre, il appelle le chevalier converti à la vie religieuse, le chevalier enseveli avec son cilice.

Le mort se lève dans sa froide couche comme si la trompette du jugement dernier l'avait éveillé. Il se lève avec son blanc linceul, il se met en marche sur les pas de son guide.

La nuit enveloppait la terre, quand ils arrivèrent près du château de Wiesberg. Le comte Randolphe était à table, buvant et chantant. Tout à coup, on entend les chiens hurler d'une façon lamentable ; les domestiques se précipitent dans la salle du banquet, la figure pâle, l'œil hagard, essayant de raconter ce qu'ils viennent de voir, et ne pouvant, dans leur frayeur, balbutier que des paroles inintelligibles. Le comte s'élance vers la porte, furieux de cette agitation qu'il ne comprend pas, et devant lui apparaît le religieux qu'il a raillé, conduisant par la main celui dont il a rejeté la suprême volonté.

— Frère, dit le chevalier, en dardant sur le comte un regard où, dans une flamme surnaturelle, éclate une expression de douleur profonde, frère, j'ai vraiment donné tous mes biens au monastère de Glaris. Rends le repos à mon âme en accomplissant mon dernier vœu.

— Grâce ! grâce ! s'écria Randolphe en tombant la face contre

Digitized by Google

terre. Je reconnais mes péchés; j'en demande pardon à Dieu. Prie pour moi, mon frère.

Déjà le mort avait disparu. Comme une ombre blanche, on le vit glisser dans les ténèbres et retourner à son cimetière.

Randolphe était encore étendu sur le sol, immobile et muet, insensible aux rumeurs du château et à l'appel de ses compagnons. Lorsqu'enfin il se releva de son accablement, ce n'était plus le même homme.

Le lendemain, il congédia ses soldats, ses valets, fit appeler les pauvres du vallon pour leur distribuer ses trésors, puis, se dépouillant de son armure et prenant le plus modeste des vêtements, il se rendit à Glaris pour y passer le reste de ses jours dans la pénitence. Quelque temps après, on l'enterrait pieusement à côté de son frère.

Au delà du château de Wiesberg, la route côtoie les bords d'un précipice où, sur un lit de roc, mugit un torrent fougueux. Une simple balustrade en bois ne suffit pas pour écarter de l'esprit la pensée d'un mortel péril en ce lieu sinistre, et il est peu de voyageurs qui, en mesurant du haut d'une diligence l'abrupte déclivité du terrain et la profondeur de l'abîme, ne se sentent saisis d'une juste appréhension. Cependant, grâce à la prudence des cochers tyroliens, des centaines de voitures passent par-là chaque année sans accident.

A une demi-lieue environ est Saint-Antoine, pauvre petit village composé d'une douzaine de maisons en bois, entassées, aplaties sur le sol, comme des lits de roseaux courbés sous la tempête. La plupart de ses habitants gagnent leur vie en travaillant à l'entretien de la grande route. Ceux-là sont des patriciens, qui possèdent quelques têtes de bétail et peuvent fournir des chevaux de renfort aux fourgons. Quant au produit des céréales, il n'en est pas question. Les longs hivers ne permettent point un tel luxe, et le paysan de Saint-Antoine s'estime heureux si, par suite d'un patient labeur, il parvient à récolter dans son jardin quelques tiges de choux et des pommes de terre.

Digitized by Google

J'avais le temps, chemin faisant, de promener de côté et d'autre mon regard, de causer avec mon postillon. Depuis plus de deux heures, mes deux chevaux tiraient de toute la force de leur poitrail ma voiture qui, si légère qu'elle fût, s'enfonçait et s'enrayait dans d'épaisses couches de neige. A Saint-Antoine, on me dit que je ne pouvais pas voyager plus longtemps de la sorte, et en me prescrivant un autre mode de transport, le maître de poste n'osait pas même m'assurer que je parvinsse à traverser le sommet de la montagne. Quarante cantonniers étaient employés depuis plusieurs jours à déblayer le sol sur lequel s'était écroulée une de ces avalanches qui s'amoncellent parfois à une telle hauteur, qu'au lieu de les écarter de chaque côté de la route, on arrive plus vite à creuser sous leur cime un tunnel. L'active escouade de travailleurs venait enfin de rétablir entre Saint-Antoine et la station de poste voisine une voie de communication. Mais leur œuvre à peine finie sur un point, il fallait peut-être la recommencer ailleurs. D'un moment à l'autre, une nouvelle avalanche pouvait tomber encore et barrer le passage. A tout hasard, je voulus continuer mon trajet.

Les roues de la voiture furent détachées de leur essieu, et liées sur des patins, la caisse fut mise sur un autre traîneau, les chevaux furent attelés en arbalète, le chemin étant trop étroit pour qu'ils pussent y marcher de front; et quatre hommes me furent adjoints pour guider et soutenir mon véhicule. Deux d'entre eux se placèrent au timon comme des pilotes au gouvernail d'une embarcation; deux autres devaient se cramponner tantôt à droite, tantôt à gauche de la voiture, pour l'empêcher de tomber dans ses oscillations. Si, au premier abord, ces précautions me parurent un peu exagérées, je ne tardai pas à reconnaître qu'elles étaient absolument nécessaires.

Sur le chemin escarpé, tortueux, inégal, les chevaux attelés à l'extrémité du timon ne pouvaient que le traîner péniblement par saccades, et il ne fallait pas moins de deux hommes pour lui imprimer une juste direction. Tantôt les chevaux en déviant quel-

Digitized by Google

que peu de l'étroit sentier, s'enfonçaient dans un amas de neige, et on ne parvenait qu'avec peine à les en tirer. Tantôt sur un talus mal coupé, mon équipage vacillait comme une chaloupe sur une vague, et nos deux autres auxiliaires pouvaient seuls, par la force de leurs poignets, le remettre en équilibre.

Ces braves cantonniers de l'Arlberg! Je ne puis penser à eux sans une émotion de cœur. La poste ne leur accorde que 1 franc 25 centimes pour escorter ainsi les voyageurs d'un relais à l'autre, et pour ce modique salaire, ils accomplissent l'œuvre la plus pénible, ils exposent leur vie. Parfois le traîneau glisse entre deux collines de neige, au milieu desquelles la route est creusée comme un fossé entre deux hauts remparts. Mais souvent il n'est protégé d'aucun côté, et à droite et à gauche s'ouvre un gouffre effroyable. C'est là qu'ils doivent être le plus attentifs à leur tâche, c'est là qu'ils doivent se tenir debout suspendus à la voiture, au risque d'être par une de ces subites oscillations précipités dans l'abîme. Aux moments les plus critiques, aux endroits les plus dangereux, je n'ai pas remarqué en eux une seule apparence de trouble, ni d'hésitation. Alertes et joyeux, ils sautaient lestement chaque fois qu'il en était besoin d'un des bords à l'autre du chemin, et comme ils semblaient heureux des paroles d'encouragement que je leur adressais, et comme ils m'ont remercié, ces bons Tyroliens, des menues pièces de monnaie que je leur ai données en sus de la taxe. C'est une vraie joie que de se trouver en contact avec une telle race d'hommes, et une joie plus douce de pouvoir croire qu'on leur a fait en passant quelque bien.

Après plusieurs haltes nécessaires, pour laisser respirer les hommes et les chevaux, et je ne sais combien de violentes secousses, que j'appellerais des secousses dangereuses, si je ne craignais, en employant cette épithète, qu'on ne m'accusât de vouloir me donner un peu gratuitement une attitude de héros, après quatre longues heures de marche, nous arrivâmes enfin au sommet de l'Arlberg, à 6,200 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Digitized by Google

Dans les magiques régions de l'Amérique centrale, à une hauteur de 12,000 pieds, s'élève une ville jadis très-florissante, et maintenant assez considérable, la ville de Potosi. Dans notre froide Europe, à la misérable hauteur de 2,000 mètres, il n'y a plus aucune trace de culture. La neige reste là obstinément jusqu'au mois de juin, et se hâte d'y retomber au mois de septembre. Dans cet intervalle de deux mois, tout ce que la pauvre terre dénudée peut faire, c'est de se couvrir d'un chétif gazon bientôt épuisé par quelques maigres vaches.

Il y a là un pauvre petit hameau qui porte le nom de Saint-Christophe. Ce saint est le patron des voyageurs, et sa légende est l'une des plus belles légendes symboliques du moyen âge.

Christophe était un farouche païen, fort et superbe, et qui, fier de ses forces, ne voulait servir qu'un maître puissant. Il commença par servir un prince, le plus riche seigneur du pays; mais un jour il s'aperçut que son faible maître avait grande peur du diable.

« Le diable, dit-il, est donc plus puissant que vous? Je vous quitte et je vais le chercher. »

Pas besoin ne fut d'aller bien loin. Le diable l'attendait, connaissant ses projets et enchanté d'avoir un pareil homme à sa disposition. Les voilà donc en un instant tous deux parfaitement d'accord : Christophe accompagnant fidèlement le diable dans toutes ses sataniques excursions, et le diable lui accordant une foule de choses qui réjouissaient fort le païen Christophe. Mais un soir qu'ils passaient ensemble par hasard devant une croix, le diable fit un bond en arrière.

« Qu'avez-vous? lui dit Christophe, jamais je ne vous vis reculer.

— Ne vois-tu pas là, malheureux, sur cette croix, la figure du Christ qui me menace?

— Et le Christ vous fait peur?

— Sans doute... Hâte-toi, partons.

— Une minute! S'il vous fait peur, il est plus puissant que vous, je vais le chercher. »

Digitized by Google

Pour trouver le Christ, il s'adressa à un prêtre, auquel il raconta naïvement toute sa vie de pécheur.

« Vous êtes bien coupable, mon ami, dit le prêtre, mais Dieu est miséricordieux, et si vous faites pénitence, il vous pardonnera.

— Qu'à cela ne tienne ! répondit Christophe, le diable, tout bon diable qu'il est, m'a imposé de rudes services, et s'il n'en faut que quelques-uns pour trouver le Christ, qui est son maître, je suis prêt.

— Eh bien ! voici ce que je vais vous prescrire. Près d'ici, un pieux ermite avait établi une demeure au bord d'une rivière orageuse pour servir de guide et de soutien aux voyageurs qui désiraient la traverser. Cet ermite est mort ; prenez sa place. Secourez les voyageurs qui réclameront votre assistance, tendez la main au vieillard, portez sur vos épaules celui qui est fatigué. Vivez d'une vie sobre et chaste. Je ne vous impose point d'autre punition.

— Soit ! répondit Christophe. Et vous m'affirmez qu'en accomplissant cette tâche, je verrai le Christ, qui est plus puissant que l'empereur et plus puissant que le diable.

— Je vous l'affirme. »

Le soir même, Christophe était installé dans la cellule de l'ermite, et chaque fois qu'un passant l'appelait de l'autre côté de la rivière, il se jetait à l'eau, allait le chercher, le rapportait sur ses épaules, le faisait asseoir à son foyer, et partageait avec lui son modeste repas.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, et Christophe avait suivi à la lettre les instructions du prêtre. Nuit et jour, à toute heure, par le vent et par la neige, il poursuivait sans se plaindre son rude labeur, et n'avait d'autres aliments que ceux qui étaient déposés dans sa cellule par des mains charitables.

Un soir qu'il s'était couché, épuisé de fatigue, sur sa natte de paille, au moment où il venait de s'endormir, il s'entend appeler par son nom ; il se lève, s'en va du côté de la rivière, regarde de tous côtés et ne voit personne.

Digitized by Google

« Je me suis trompé, » dit-il, et il regagna son gîte, bien content d'être cette fois dispensé de sa corvée habituelle.

Un instant après, il est de nouveau réveillé, il entend distinctement prononcer son nom, recommence son trajet et ne découvre pas un être humain. Enfin, une troisième fois, le nom de Christophe résonne si haut et si nettement que le pieux anachorète ne peut se croire le jouet d'un rêve. Il s'arrache encore de sa couche, et aperçoit de l'autre côté de la rivière un petit enfant qui lui fait signe de venir le chercher. Le fidèle Christophe se met aussitôt en marche.

« C'est donc vous, dit-il, qui m'avez appelé trois fois. Vous avez bien failli rester là jusqu'au matin. Quand le ciel est sombre et qu'on est si petit, on monte sur une pierre pour se faire voir. Par bonheur vous n'êtes pas lourd, et nous serons bientôt de l'autre côté... Mais comment vos parents vous laissent-ils, à votre âge, voyager tout seul? »

En causant ainsi, Christophe avait pris le petit voyageur sur ses épaules. Mais voilà qu'au milieu de la rivière, l'enfant devint d'une telle pesanteur, que le pauvre ermite sentait son corps fléchir et s'affaisser sous le fardeau.

« Par ma foi! s'écria-t-il, j'ai porté à travers cette rivière des pèlerins avec leurs bagages, des soldats avec leurs armes, mais jamais je n'eus sur le dos une telle charge... Qui êtes-vous donc? »

En disant ces mots, il lève les yeux vers l'enfant, et le voit entouré d'une auréole lumineuse.

« Ah! Seigneur du ciel! s'écrie-t-il en baissant humblement la tête, seriez-vous le Christ?

— Oui, répondit l'enfant, je suis le Christ que tu as voulu trouver, et qui vient lui-même à toi pour te récompenser de ta fidélité. Tes jours d'épreuves sont finis, et ton salut est assuré. »

Au même instant l'enfant disparut, et Christophe s'endormit dans sa cellule du sommeil des bienheureux.

Digitized by Google

C'est sous l'invocation de ce saint qu'au quatorzième siècle une charitable confrérie s'établit dans les montagnes de l'Arlberg. Le fondateur de cette confrérie était un pauvre orphelin. Il a lui-même raconté en termes touchants les commencements de sa vie et l'origine de son œuvre.

« On m'appelle, dit-il, Henri Findelkind (enfant trouvé). Mayer de Kampten, qui me recueillit, avait neuf enfants; je devins le dixième. Surpris par la misère et ne pouvant plus nous nourrir, il nous dit un jour de partir, et d'aller d'un côté ou de l'autre tâcher de pourvoir nous-mêmes à notre subsistance. Je me mis en route et je rencontrai deux prêtres qui se rendaient à Rome. Je voyageai avec eux jusqu'à l'Arlberg. Nous nous arrêtâmes chez un homme appelé Jakl.

— Que voulez-vous faire de cet enfant? dit-il.

— Nous ne savons; c'est un pauvre être abandonné qui s'est joint à nous, et dont nous avons pris pitié.

— Voulez-vous me le laisser pour garder mes bestiaux?

— S'il y consent, nous ne pouvons nous y opposer.

« La chose fut ainsi réglée, et mon salaire fixé à deux florins par an (4 fr. 50). Je restai là dix ans. J'accompagnais l'hiver Jakl à l'église et je portais son épée. On amenait au village une quantité de gens qui étaient morts dans les neiges de l'Arlberg, et dont les oiseaux de proie avaient rongé le corps et dévoré les yeux. Cela me faisait une peine affreuse. J'avais quinze florins d'épargne, et je m'écriai un jour : Je donne mes quinze florins à celui qui voudra porter secours aux pauvres voyageurs qui traversent les neiges de l'Arlberg. Mais personne n'accepta ma proposition. Alors, en me recommandant à la bonté de Dieu et à saint Christophe, je me mis moi-même en marche l'hiver suivant, avec mes quinze florins, et je parvins à sauver sept hommes. Depuis ce temps, avec l'aide de Dieu et des âmes compatissantes, j'en ai encore sauvé cinquante. »

L'ardente charité du pauvre orphelin échauffa le cœur de ceux

Digitized by Google

qui jusque-là entendaient raconter, sans chercher à y porter remède, les orages de l'Arlberg et les désastres de l'hiver. Dans le but de secourir les voyageurs, il se forma une confrérie à laquelle s'associèrent les principaux personnages du pays. En 1414, cette confrérie fondée par un pâtre, comptait parmi ses membres quatre ducs, vingt-neuf prélats, dix comtes, trente-six gentilshommes et plusieurs centaines de bourgeois et de paysans. Henri s'en alla en Allemagne, en Bohême et jusqu'en Pologne, solliciter la piété des fidèles, recueillir les aumônes.

Avec le produit de ces collectes et les offrandes des membres de la confrérie, on construisit à l'endroit le plus périlleux de la route une église et une maison de refuge. On établit dans cette maison un homme dévoué qui chaque matin, et chaque soir, au son de l'*Angelus*, devait faire une tournée avec plusieurs valets, portant dans un bissac du pain et du vin pour réconforter les voyageurs, et des ustensiles pour déblayer la neige. Quiconque était ainsi recueilli devait être logé, hébergé gratuitement jusqu'à ce qu'il pût se remettre en marche.

L'œuvre de ce petit Saint-Bernard du Tyrol subsista jusqu'au règne de Joseph II. La construction d'une route, l'organisation du travail des cantonniers rendaient inutiles les services de cette société. Il n'a pas fallu cependant moins de quatre siècles pour que l'œuvre d'un gouvernement remplaçât celle du pauvre petit pâtre de Stans. Mais nulle dépense impériale ne peut faire oublier celui qui le premier donna des guides aux voyageurs dans les ouragans de la montagne et leur ouvrit un asile dans le désert de neige. La tradition de Findelkind est gravée dans la mémoire de tous les habitants de l'Arlberg. La mère la raconte à ses enfants, le postillon la raconte à l'étranger, et lorsque dans une sombre nuit d'hiver on entend à travers le mugissement de la tempête vibrer la cloche de Saint-Christophe, plus d'une famille serrée autour de l'âtre se souvient sans doute dans sa prière du charitable et courageux Findelkind.

Descendre de la crête de l'Arlberg était une tentative plus difficile

Digitized by Google

encore que d'y monter, plus difficile la manœuvre des deux guides attachés au timon, plus pénible le labeur de ceux qui devaient soutenir la caisse de la voiture. A tout instant, les chevaux glissaient sur une pente rapide, et le passage frayé à grands renforts de bras était si étroit, que si un autre traîneau se fût trouvé là à la rencontre du mien, il eût fallu nécessairement jeter l'un des deux à l'écart dans un amas de neige.

Nous passons par les débris d'une avalanche qui s'est abattue sur la route comme une colline, puis par une autre, qui dans sa pesanteur entraînant tout ce qu'elle rencontrait, a fait un large espace vide sur un versant de la montagne, balayé les couches de neige qui gisaient là depuis plusieurs mois, creusé le sol, enlevé les rocs. Sa chute retentit avec le fracas de la foudre. Les habitations du voisinage en furent ébranlées.

Enfin nous voilà à la station de Stuben. Ici, je n'ai plus en perspective qu'un difficile trajet de deux lieues. Au premier village, à Klosterle, je redescends dans la plaine et l'on doit remettre ma voiture sur ses roues.

Pendant qu'on attelle les chevaux, j'entre dans la maison qui est à la fois la poste et l'auberge du village. J'étais là collé contre un vaste poële en terre dont je sentais avec délices la chaleur réchauffer peu à peu mes membres engourdis, quand je vis entrer un homme dont la pâle figure annonçait une grande fatigue. Par un mouvement machinal, je m'écartai de la place précieuse que j'avais prise. Il s'y mit avec empressement sans se douter de mon instinctive concession, et se fit servir un verre de vin avec un morceau de pain. A sa longue redingote noire boutonnée jusqu'au menton, à sa physionomie grave et recueillie, il me sembla voir en lui un prêtre, et je ne me trompais pas. Tandis qu'il se réconfortait avec cette modeste collation, de temps à autre, il tournait vers moi un regard inquiet, comme s'il eût eu envie de me parler, et qu'il eût été retenu par l'embarras de s'adresser à un étranger qui pouvait ne pas comprendre l'allemand.

Digitized by Google

Je mis fin à son incertitude en engageant la conversation par une banalité :

— « Vous êtes en route, lui dis-je, dans une bien mauvaise saison.

— Oui, Monsieur, me répondit-il avec l'air de satisfaction d'un homme qui se sent tout à coup affranchi d'une sérieuse préoccupation, un devoir impérieux m'appelait sur la montagne, et je retourne à mon presbytère de Klosterle.

— Et vous êtes à pied?

— Oui, Monsieur, à pied. Puis comme si ma question eût ouvert à sa timidité l'issue qu'il cherchait : « J'ai vu, ajouta-t-il, vos deux traîneaux à la porte, et comme on m'a dit que vous alliez aussi à Klosterle, je désirais vous demander si vous voudriez bien me permettre de m'asseoir sur celui qui porte vos roues. »

Il est de ces actes d'humilité qui produisent en nous une étonnante commotion. Il est de ces paroles qui nous pénètrent jusqu'au fond de l'âme. A la vue de ce prêtre s'en allant à pied par les avalanches, je me sentis honteux de mes deux traîneaux, et sa craintive prière me toucha jusqu'aux larmes.

Je n'ai sans doute pas besoin de dire que je me hâtai de lui ouvrir la portière de ma voiture et de l'engager à s'asseoir à côté de moi. Il se serra dans un coin comme s'il avait peur de me gêner, et je le voyais greloter sous sa redingote. Par bonheur, il était du nombre de ces braves gens qui contribuent à la prospérité financière d'un État par la consommation du tabac ; par bonheur il me restait une assez ample provision de cigares avec lesquels nous fîmes deux tourbillons de fumée équivalant à celle d'un tuyau de poële. Peu à peu il s'enhardit, et comme je l'interrogeais sur sa situation, il me racontait sa rustique existence d'enfant sur la montagne, puis ses années d'études à Innsbruck et le bonheur qu'il avait eu à venir remplir ses fonctions de prêtre près de son village natal. Quelle pure et honnête destinée, si paisible dans son cours, si complète dans son cercle étroit ! A chaque incident du naïf récit de mon compagnon de voyage, il me semblait voir peu à peu surgir un idéal d'existence

Digitized by Google

humaine épanouie à l'écart de nos folles agitations, comme une marguerite des champs à l'écart des poudreux sentiers. Quand je lui demandai quelle raison pouvait le déterminer à s'aventurer ainsi seul loin de sa demeure sur des chemins si dangereux : « Mon devoir de prêtre, me répondit-il tout simplement. Je dois desservir un hameau situé à trois lieues de mon église. Il y a là plusieurs enfants qui se préparent à faire leur première communion à Pâques. Depuis près de six semaines je n'ai pas pu les voir. J'ai profité d'une première apparence de beau temps pour me rendre près d'eux et leur faire une leçon de catéchisme. Mais les chemins sont encore très-mauvais, les avalanches en mouvement. J'ai été dans ma petite communauté au péril de ma vie, et par une grâce toute providentielle j'en reviens sain et sauf. »

En causant ainsi, nous arrivâmes à Klosterle. L'aspect du prêtre descendant de voiture produisit dans le village une émotion qui me faisait voir combien il était aimé de ses paroissiens. Les hommes le saluaient avec un joyeux empressement, les femmes accouraient près de lui en lui adressant d'affectueuses félicitations, et les petits enfants venaient avec respect lui baiser les mains. A le voir au milieu de ces différents groupes, on eût dit un père chéri rentrant dans sa famille après une douloureuse absence. Je lui serrai la main à la porte de sa demeure et lui dis adieu.

« Non, non, s'écria-t-il, je veux vous revoir encore, permettez-moi seulement d'entrer chez moi, et je vais vous rejoindre à la porte. »

Je le vis en effet un instant après accourir tout essoufflé. « J'avais peur, me dit-il, que vous ne fussiez déjà parti. Je voulais vous remercier de votre bonté et vous prier de garder cette gravure en souvenir de moi. A ces mots, il me remit une image de la Vierge au bas de laquelle il avait écrit :

Ex intimo corde, gratias agens.

Quelle expression de reconnaissance pour le misérable service que je lui avais rendu !

Digitized by Google

Je continuai ma route seul, pensant à lui, regrettant ses entretiens. Le soir, j'y pensais encore, et en m'asseyant devant un large poële, dans l'auberge de Bludenz, je me disais : Dieu soit loué ! à présent le bon prêtre de Klosterle se repose à son foyer.

Digitized by Google

CHAPITRE NEUVIÈME

L'été dans les montagnes. — Les touristes anglais. — Encore Innsbruck. — Rêverie à travers champs. — Une ancienne connaissance. — Quelques coutumes des Tyroliens. — Le chasseur de chamois. — La guerre de l'indépendance. — Le récit d'un vieux soldat. — André Hofer. — La maison de Sand. — La veuve de Hofer. — Complément du récit. — Causes de l'insurrection. — Hofer. — Speckbacher. — Haspinger.

Je suis revenu à la chère ville d'Innsbruck, pour la quitter encore, pour me diriger de là vers un autre côté du Tyrol, pour me rendre à Trieste par le Brenner. Cette fois, c'était en plein été, et l'été dans les pays de montagnes a des charmes indicibles. Tout y reluit, et tout y bruit. Les arbres ont un éclat de verdure qu'on ne retrouve pas dans la plaine, les mousses qui s'étendent à l'ombre des rameaux de sapins ont les reflets moelleux du velours. A travers le dôme des forêts, la lumière pénètre mystérieusement comme à travers les vitraux d'une cathédrale, et se répand sur le sol, en losanges, en cercles d'or, et çà et là, le damasquine de ses rayons. Sur le roc, couvert de graminées, de touffes de sauge et de menthe, la cascade s'irradie aux lueurs du soleil et jette sur les vertes plantes une écume qui brille comme une poudre de diamant. Sous les majestueux arceaux de la forêt, dans l'imposant silence de leur profondeur, le moindre bruit résonne plus vivement à l'oreille, et de toutes parts on entend le bruissement des myriades d'êtres visibles ou invisibles qui fourmillent dans le gazon, sautillent sur les arbres, ou tourbillonnent dans l'air, sifflement de la caille, vibration stridente de la cigale, bourdonnement de l'insecte, et le joyeux chant du pinson, et le refrain cadencé du coucou, cet oracle des gens du village. C'est toute une

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UN MARIAGE EN TYROL.

Digitized by Google

Digitized by Google

vie nouvelle après une mortelle torpeur; c'est la nature qui se réveille dans son froid sépulcre, comme Lazare à la voix de Dieu, et rejetant au loin le linceul de l'hiver, se lève en souriant, et se pare de fleurs, et chante par toutes ses voix magiques celui qui l'éclaire, celui qui l'anime. C'est l'image périodique d'une perpétuelle résurrection; et par la beauté de cette scène annuelle, par l'effet de ses harmonies, par l'air vif et pur que l'on respire, quand on erre au printemps sur les montagnes, il semble qu'on éprouve en soi-même l'action énergique d'une autre existence.

Le jour de mon départ d'Innsbruck le directeur de la poste jouissait d'une façon naïve de toute son importance. Dès la veille, une vingtaine de voyageurs s'étaient fait inscrire à son bureau; le matin, plusieurs autres venaient encore lui demander des places pour Brixen ou Botzen. La grande voiture était remplie, et il fallait y joindre trois ou quatre voitures de supplément. Dans ces deux douzaines d'individus, qui se rassemblent dans la cour de la diligence, et cherchent la place qui leur est assignée, il y a des Anglais, cela va sans dire. En quel coin du globe ne trouve-t-on pas des Anglais? Sur mer, ils naviguent comme les fils aînés de Neptune, comme les suzerains des océans. Sur le continent, il est aisé aussi de les reconnaître, à leur attitude rigide, à leur pâle physionomie assombrie par le spleen, ou glacée par le dédain, et de temps à autre traversée par un fugitif sourire, comme les nuages d'Ossian, par un morne rayon de la lune. Que si l'on pouvait se tromper à ces traits distinctifs, il est un autre moyen de s'assurer de leur nationalité. Fidèles en tout pays à leurs habitudes britanniques, ils portent une casquette en toile sur la tête, un parapluie sous le bras, un *handboock of Murray* à la main; et les femmes ont certainement un chapeau noir à larges bords, d'énormes bottines, et une robe taillée comme un sac. De plus, ils sont ordinairement suivis de trois ou quatre valets de l'hôtel, qui, en apportant une quantité de sacs en cuir, de valises et de *mackhintosh*, réclament, à diverses reprises, un pour-boire qui leur est difficilement accordé.

Digitized by Google

En faisant cette remarque, je ne prétends point parler des vrais gentlemen anglais qu'il faut classer au nombre des hommes les plus courtois et les plus distingués de l'Europe, mais de ces prétendus gentlemen de la Grande-Bretagne, qui s'accordent le luxe d'un voyage sur les bénéfices de leurs spéculations, et qui sont au véritable aristocrate anglais, aristocrate de naissance ou de talent, ce que le singe est à l'homme. C'est dommage que le parlement ne puisse pas promulguer un bill pour empêcher ces sortes de gens de voyager en pays étranger. Partout où ils passent, ils enfantent ou corroborent, par leur morgue et par leurs ridicules, des prédispositions fâcheuses pour l'Angleterre.

Près d'eux, j'aperçois quelques Allemands, à l'œil caressant, à la figure épanouie. Ils viennent de prendre leur *frühstück*, les bons Allemands, et ils fument leur pipe, et ils vont voir dans une douce rêverie une nature poétique. Que leur manque-t-il pour être pleinement satisfaits? Sur ma foi! en voilà un à qui il ne manque rien. Il arrive de son hôtel, enveloppé dans sa robe de chambre, une calotte en velours sur la tête, et des pantoufles aux pieds. Quel homme heureux! Il va s'asseoir dans une *beichaise* et voyager à travers les sites sauvages du Tyrol, comme s'il voyageait tranquillement par la pensée, assis sur le canapé de son cabinet, entre deux gros volumes de recherches inédites, étalés sur sa table, et sa brave femme tricotant des mitaines en face de lui.

Deux autres hommes s'avancent au milieu de ce groupe flegmatique avec des cris stridents et des gestes impétueux. *Per Baccho!* il n'y a pas à s'y méprendre, ce sont des Italiens! Race ardente et expansive, dont nul régime gouvernemental ne peut subjuguer l'élan naturel, et qui semble destinée à porter partout l'exubérance de son sol et de ses passions.

Derrière eux s'avance d'un pas grave un tyrolien portant un instrument de musique sous le bras, suivi d'une belle jeune fille dont la taille délicate fléchit sous le poids d'une harpe. Je le regarde attentivement et il me semble l'avoir déjà vu, et lui-même

Digitized by Google

me regarde aussi comme s'il cherchait à me reconnaître. Mais l'employé de la poste arrive la plume sur l'oreille avec une longue feuille de papier à la main, et nous invite, selon nos numéros d'inscription, à monter en voiture. J'ai ma place dans le *hauptwagen ;* le tyrolien dans une *beichaie*. Le reverrai-je?

Au son des fanfares de nos postillons, nous traversons dans toute sa longueur la grande et belle rue qu'on appelle la *Neudstadt*, et nous passons sous l'arc de triomphe élevé en 1765, en mémoire du séjour de Marie-Thérèse dans la capitale du Tyrol. C'est, au point de vue moral, l'arc de triomphe le plus complet que je connaisse, car il représente les deux faces de la destinée humaine : d'un côté les souvenirs d'un jour de joie, de l'autre, ceux d'un jour de deuil ; d'un côté, la mémoire des fêtes par lesquelles on célébra l'arrivée de l'auguste souveraine, de l'autre, celle de l'empereur qui mourut subitement dans cette ville.

Dès qu'on a quitté le faubourg de Wiltau, on commence à gravir une colline escarpée qui domine le cours de la Sill. On passe au pied de l'Isel-Berg où, dans l'insurrection de 1809, coula le sang de deux batailles.

Là, il faut tourner la tête en arrière. On n'est point menacé, comme la femme de Loth, d'être changé en statue de sel, et on ne verra pas la sacrilége cité de Gomorrhe s'abîmer sous une pluie de soufre, mais on verra de son meilleur point de vue la belle, la religieuse, la poétique ville d'Innsbruk au milieu des ondulations de sa limpide rivière, dans l'enceinte de ses hautes montagnes. C'est un tableau qui, s'il pouvait être mis à une exposition, mériterait bien qu'on le décorât d'une croix d'honneur. Je me demandais en le regardant pourquoi tant d'hommes dont on loue la distinction d'esprit et qui ont ce qu'il y a de plus essentiel pour voyager, la fortune et la liberté, s'enorgueillissent-ils de suspendre dans leurs salons des paysages, plutôt que d'aller voir sur les lieux mêmes les vrais paysages. Certes, c'est une grande joie que de pouvoir acquérir d'un maître une reproduction des images de la nature ; mais

Digitized by Google

cette image sera toujours plus belle que la copie qui en aura été faite, et Dieu sera toujours le plus grand des artistes.

La nouvelle route qui va d'Innsbruck à Malrey serpente sur les flancs des collines, en suivant les sinuosités de la Sill. Elle a été construite avec un grand art par deux ingénieurs de Milan. Mais, chose singulière ! on n'y voit encore ni oratoires ni chapelles. L'ancienne route en est parsemée. Sur un espace de trois lieues, d'Innsbruck à Schönberg, un voyageur anglais, M. Inglis, en a compté quarante-sept. La piété des Tyroliens se serait-elle déjà refroidie ? Ne se plairaient-ils plus, comme leurs pères, à parer du symbole de leur foi leurs sentiers et leurs grands chemins ? Non ; je crois plutôt qu'ils ont conservé leur vénération traditionnelle pour la vieille route et n'en sont pas encore venus à consacrer celle-ci.

J'espère qu'ils y arriveront et lui donneront par là un attrait de plus. Cette route, dessinée avec habileté, taillée en certains endroits dans le roc, appuyée dans d'autres sur des terrasses, franchissant les ravins sur de larges ponts, est vraiment très-belle et très-pittoresque. Là, à tout instant les regards sont surpris par quelque nouveau point de vue, par d'agrestes collines, par de fraîches vallées. L'une de ces vallées est le *Stubeythal*, habitée par une vigoureuse peuplade de mineurs et de forgerons. A l'extrémité de ses vastes prairies, de ses bois et de ses industrieux villages, s'élèvent quelques-unes des plus hautes montagnes du Tyrol : l'Alpeiner Ferner, qui a 9,500 pieds de hauteur, et le Hochgrindl, qui en a plus de 10,000. En gravissant leurs escarpements, peu à peu on arrive à la dernière limite de la végétation, et leur cime est, selon l'expression d'un poëte anglais, le trône de l'hiver. Nul été ne dissout, nul soleil ne fait fondre les masses de neiges qui s'y amoncellent en hiver.

Tandis que dans notre ascension progressive nos chevaux ralentissent forcément le pas, je quitte la voiture, je m'en vais à pied, regardant de tous côtés les riants tableaux ou les scènes grandioses qui se déroulent à mes yeux, aspirant à la fois la lumière d'un ciel azuré, l'air vif du matin, la rosée des bois et des plantes.

Digitized by Google

Une des raisons qui me font regretter nos anciens modes de locomotion, c'est le plaisir que j'ai si souvent éprouvé autrefois, quand on voyageait encore avec ces honnêtes et pacifiques véhicules qui ne méritaient peut-être pas leur nom de *diligences*, mais qui faisaient au moins leur possible pour le justifier; c'est le plaisir de mettre à volonté pied à terre dans les endroits montueux, de cheminer à travers une forêt, par un sentier solitaire, et de rejoindre, au sommet du coteau, la voiture, qui a fait lentement un long circuit. Plaisir physique et jouissance morale; car, d'une part, on fait ainsi un exercice salutaire, et de l'autre, on peut admirer tout à son aise la beauté du pays que l'on traverse, prêter l'oreille à toutes ses harmonies.

Je m'en souviens; quand j'étais jeune et que je gravissais ainsi les montagnes de la Suisse, les *Fields* de la Norvége, et les *Bakkar* de la Suède, il me semblait que la nature entière souriait à ma jeunesse et s'associait à mes rêves; que le ruisseau babillant dans son lit de rocs venait à ma rencontre comme pour me souhaiter la bienvenue; que les rameaux de sapin balancés par la brise s'inclinaient amicalement sur ma tête pour me faire un frais abri; que le myosotis éclos au bord d'un humide ravin me regardait en souriant avec ses doux yeux bleus, et que l'oiseau perché sur une branche de houx chantait tout exprès pour me réjouir.

Que de fois alors j'ai songé que les animaux, les plantes, les eaux, devaient avoir leurs émotions et les traduire dans leur langage. Et pourquoi ne le croirais-je pas? Personne assurément ne peut me démontrer le contraire. Qui sait si le ruisseau ne s'en va pas comme un actif messager porter au loin les nouvelles qu'il a apprises chemin faisant? Qui sait si l'oiseau, en rentrant le soir dans son nid, ne raconte pas à sa compagne, comme un bon et fidèle mari à sa femme, ce qu'il a vu et ce qu'il a fait dans sa journée? Les anciens, on le sait, attribuaient aux oiseaux une faculté de divination. Les vieilles traditions germaniques rapportent que Sigurd, après avoir porté à ses lèvres son doigt trempé dans le sang

Digitized by Google

du dragon Fafnir, entendit le langage des oiseaux. L'Edda scandinave dit que le dieu Odin avait à son service deux corbeaux qui, lorsqu'il s'asseyait à table, venaient se percher sur ses épaules, et lui narraient les nouvelles des lointains pays. C'était son journal du matin.

Les anciens, qui vivaient plus que nous au milieu de la nature, ont dû en avoir une plus vive compréhension que nous, et y découvrir des mystères que notre orgueilleuse raison et notre prétendu savoir refusent aujourd'hui d'admettre. Cependant, de nos jours, dans toutes les contrées de l'Europe, le paysan interroge encore, d'un air ironique peut-être, mais non sans quelque crédulité, le prophète des forêts, le coucou, et je ne puis m'empêcher de rire en me rappelant une légende anglaise où le coucou apparaît réellement à l'heure décisive comme le *Deus ex machinâ*. Voici le fait. Un gentilhomme irlandais, abandonné trop tôt à lui-même et trop tôt possesseur d'une grande fortune, s'était livré sans réserve à toute l'effervescence de sa jeunesse, à toute la fougue de ses passions. Fatigué enfin de l'excès de ses fêtes tumultueuses, se sentant malade et se croyant près de mourir, il se dit qu'il était temps de mettre fin à ses désordres, de s'amender de ses fautes pour faire sa paix avec Dieu et obtenir son pardon dans l'autre monde.

Un matin, le voilà qui sort de son château, une besace sur l'épaule, un bâton à la main, et se dirige vers un couvent où il se proposait de finir ses jours dans les prières et les mortifications. Mais en passant par une forêt, il avise un coucou qui semblait le regarder d'un air narquois.

— Coucou, s'écrie-t-il, pourrais-tu me dire combien d'années il me reste à passer en ce monde ?

Le coucou, qu'une telle question ne peut embarrasser, fait entendre aussitôt son cri prophétique, et le répète vingt-cinq fois de suite.

Oh ! oh ! s'écrie le nouveau pénitent, si je dois vivre encore vingt-cinq ans, j'ai le temps de me condamner au rude régime du cloître.

Digitized by Google

A ces mots, il rebroussa chemin et rentra dans son château. Mais les graves réflexions qu'il avait faites ne furent point perdues. Il renonça à ses habitudes de débauche. Il fit mieux, il épousa une vertueuse jeune fille qui le maintint dans la bonne voie. De ce mariage est issue une nombreuse famille.

Tandis que je m'en vais ainsi rêvant le long de la colline, au pied de laquelle tournoie l'onde miroitante de la Sill, tout à coup j'aperçois près de moi le Tyrolien que j'ai remarqué dans la cour de la poste. Il porte le costume des habitants du Pusterthal ; car dans ce curieux pays chaque district a son costume particulier, et celui du Pusterthal est un des plus jolis. Il se compose d'un chapeau vert, d'une veste brune serrée à la taille, d'une large ceinture en cuir couverte de broderies, d'une culotte qui laisse le genou à découvert. Je regarde de nouveau cet homme, et cette fois je le reconnais. Lui aussi me reconnaît et s'approche de moi d'un air à la fois respectueux et amical.

Nous nous sommes rencontrés bien loin d'ici, il y a plusieurs années, sur la terre de Syrie. Je me rappelle ce singulier épisode de mon pèlerinage. Un soir, après une pénible journée de marche à cheval, j'arrivais au couvent de Saint-Jean-d'Acre, un de ces pieux établissements que la charité du catholicisme ouvre aux voyageurs sur la route dénudée de Beyrouth à Jérusalem. Je venais de me mettre à table avec mes compagnons de voyage, et l'un de nous découpait avec une franche expression de sensualité un des petits poulets que les bons religieux s'étaient hâtés de nous servir, quand soudain nous entendîmes résonner les accords d'un orchestre, un violon, une flûte, une clarinette, une harpe. Et qu'on juge de notre étonnement ! Sur le sol soumis à la domination des Turcs, cet orchestre jouait un air français ; dans la paisible enceinte de cette maison religieuse, un air révolutionnaire : *la Marseillaise !* Aux premières notes de cette musique si inattendue, nous nous levons tous à la fois pour applaudir à cet hymne belliqueux du sol natal, et je vois encore mon ami L..., un jeune et bouillant offi-

Digitized by Google

cier de marine, lancer sa casquette au plafond en s'écriant :

Allons, enfants de la patrie!

Après ce premier mouvement de fougue juvénile, le religieux qui présidait à notre souper, et qui nous observait en silence avec cette douce quiétude des hommes qui ont mis leur pensée en Dieu, nous dit que nous devions ce concert à un Tyrolien qui logeait depuis deux jours au couvent, et qui, apprenant que des Français venaient d'y arriver, avait espéré les réjouir par cette musique nationale. Ce Tyrolien, ajouta-t-il, a entrepris ce long voyage avec une pensée touchante. Sa fille et deux de ses fils étant en âge de faire leur première communion, il a fait vœu, en je ne sais quelle grave occurrence, de les conduire pour ce jour solennel à l'autel du saint sépulcre, et il se rend pour les fêtes de Pâques à Jérusalem.

Un tel récit ne pouvait manquer de nous intéresser. Nous fîmes appeler le Tyrolien avec ses enfants, trois beaux enfants aux cheveux blonds, à l'œil vif et intelligent, et nos mains serrèrent leurs mains, et notre bourse s'ouvrit pour donner à ce pieux père de famille une gratification qui l'aidât à continuer son long trajet.

C'était ce Tyrolien, c'était ce bon et courageux Zépelé que je retrouvais sur la route du Brenner. Derrière lui marchait sa fille, devenue grande et belle; il allait, me dit-il, la conduire à Brixen, chez une de ses tantes qui voulait la marier. Ses deux fils voyageaient en Allemagne avec une compagnie de musiciens, et lui, se sentant vieux, voulait retourner dans sa petite maison du Pusterthal pour y finir sa vie.

J'écoutais ses naïves confidences avec une vraie sympathie, et je désirais vivement prolonger mon entretien avec lui. Par bonheur, quelques voyageurs quittaient la diligence à Schönberg, et Zépelé put venir avec sa fille s'asseoir à côté de moi dans le *hauptwagen*.

Je l'interrogeai alors sur quelques-uns des traits de mœurs de son pays, et il me décrivit avec une étonnante animation la vie du chasseur de chamois. C'est dans les lieux les plus sauvages, à la

Digitized by Google

cime des rocs les plus escarpés, parfois même au sein des glaciers que le Tyrolien poursuit ces agiles et fins animaux. Lorsqu'après une longue et pénible investigation, il est parvenu à découvrir une de leurs pistes, il s'embusque le soir, près de l'endroit où il espère les voir passer le lendemain. Souvent il est obligé de se blottir dans la neige, comme un Groenlandais qui épie l'apparition d'un ours ou d'un renard blanc, puis il faut qu'il soit plus vigilant et plus rusé que les chamois eux-mêmes, car s'ils l'aperçoivent avant qu'il ait pu leur lâcher son coup de fusil, ils disparaissent comme des oiseaux, et toutes ses fatigues n'aboutissent qu'à une amère déception. Quelquefois, il erre pendant des semaines entières à la recherche de ces rapides troupeaux avec une provision de pain, de fromage durci, et un flacon d'eau-de-vie. Lorsqu'enfin il a réussi à surprendre un ou deux chamois, et à les tuer, souvent il est obligé d'aller chercher sa proie au fond du précipice où elle est tombée. Il la charge péniblement sur ses épaules, et la rapporte à son village. Mais alors, il est récompensé de ses peines par les cris de joie de sa famille et par l'admiration de ses voisins, sans compter qu'un beau chamois de cent livres se vend à un bon prix.

Zépelé me parlait ainsi de ces duels de vanité qui se renouvellent encore fréquemment dans le Tyrol, et dont on m'a cité aussi plus d'un exemple dans la fière Norvége. Ici, comme en Norvége, l'homme qui a le sentiment de sa force physique veut en faire parade. Il monte sur une hauteur, jette à diverses reprises un cri vibrant, et par ce cri annonce qu'il appelle un antagoniste à lutter contre lui. Bientôt un de ceux qui l'ont entendu vient répondre à ce défi. Le jour de la lutte est désigné. Une quantité de spectateurs se réunissent autour de l'arène, comme à Rome jadis pour assister à une joute de gladiateurs, comme en Espagne pour s'émouvoir aux péripéties d'un combat de taureaux.

Les deux rivaux, qu'on appelle des *Robler* ou *Raufer*, se prennent corps à corps, et s'étreignent de toute la vigueur de leurs muscles et s'efforcent de se terrasser l'un l'autre. Peu à peu, la lutte

Digitized by Google

les échauffe, la colère les enflamme, la passion les aveugle. Ils en viennent à se porter des coups meurtriers, à se déchirer, avec les dents, les membres et le visage. Celui qui s'avoue enfin vaincu, se relève honteux, sanglant et mutilé. Celui qui a remporté la victoire lui enlève en signe de triomphe la plume de son chapeau. Quiconque porte dans le Tyrol trois plumes à sa coiffure, annonce par là qu'il se déclare prêt à lutter à toute heure contre tout venant.

En continuant mon entretien avec le vieux Zépelé, j'en vins à prononcer le nom de Hofer. A ce nom, il releva brusquement la tête et un éclair de fierté juvénile s'alluma dans ses yeux.

— Ah ! vous l'avez connu ! lui dis-je.

— Si je l'ai connu ! notre brave commandant, notre maitre ! Le pauvre André Hofer, ajouta-t-il d'une voix mélancolique, sans doute en pensant à Mantoue. J'avais quinze ans, lorsqu'un soir, un ami de mon père entra dans notre maison, et nous annonça que le Tyrol allait se soulever pour s'affranchir de la domination des Bavarois et faire triompher le drapeau de l'Autriche. Il disait que de toutes parts l'insurrection était organisée, que Hofer en était le commandant, que l'empereur était venu lui-même dans le pays pour régler ce mouvement, et avait passé toute une journée avec celui qu'on n'appelait alors que le *Sandwirth*, et qui devait être plus tard le gouverneur d'Innsbruck.

Mon père, qui dans une chasse au chamois s'était cassé la jambe, et ne pouvait plus se mouvoir que très-difficilement, écouta ce récit avec une vive émotion, leva les mains au ciel, puis me regarda en silence. A ce regard, je devinai sa pensée. Le lendemain matin je pris mon fusil, ma mère me suspendit au cou une médaille bénite. Mon père m'embrassa en me disant combien il regrettait de ne pouvoir me suivre.

Je partis. C'était, je m'en souviens, au commencement d'avril, le jour de saint Hugues, en qui ma mère avait une confiance particulière. Un beau soleil dardait ses rayons sur les glaciers des mon-

Digitized by Google

tagnes et la neige des vallées; un vent frais m'aiguillonnait le sang et me donnait une plus vive animation. Chemin faisant, je rencontrai je ne sais combien de jeunes gens et de pères de famille qui, comme moi, avaient appris le mouvement qui allait s'opérer, et comme moi voulaient combattre pour la gloire du Tyrol et la défense de l'Autriche. Nous nous dirigeâmes vers la maison de Hofer, dans le Passeyerthal. Le soir, nous nous arrêtâmes dans un village, où la même idée de patriotisme excitait le même enthousiasme, et où nous fûmes reçus avec des acclamations de joie. Dans la nuit, nous vîmes des feux s'allumer successivement sur toutes les hauteurs. C'était le signal de l'insurrection qui se propageait ainsi de colline en colline à travers toute la contrée.

Quelques jours après, je rejoignis la légion de Hofer. Le 10 avril, nous mettions en déroute les Bavarois dans le Pusterthal, tandis que le vaillant Speckbaker s'emparait d'Innsbruck, et le 29 mai j'étais à la bataille de l'Iselberg. Tenez; il m'en est resté un souvenir de cette bataille.

A ces mots Zépelé, retroussant une de ses manches, me montra une cicatrice qui sillonnait près de la moitié de son bras gauche. — Voilà, me dit-il, l'empreinte que m'a laissée le sabre d'un Bavarois. Ah! la glorieuse journée de l'Iselberg! Tant qu'un noble cœur battra dans la poitrine d'un Tyrolien, on parlera de cette bataille, où une troupe de paysans, étrangère au métier des armes, ne craignit pas d'attaquer une armée régulière de 8,000 hommes d'infanterie, de 1,000 hommes de cavalerie, soutenus par une batterie de vingt-cinq canons, et la mit en déroute, et la força d'évacuer Innsbruck.

Il fallait voir dans la mêlée l'impétueux Speckbaker, que les Bavarois avaient surnommé : *der Fener teufel* (le diable de feu), et le vaillant prêtre Haspinger, brandissant sa longue croix d'ébène, et Hofer, tenant d'une main son rosaire et de l'autre son épée. Quel feu dans leurs regards! quel éclat dans leur voix! quelle ardeur

Digitized by Google

dans leurs mouvements ! Ils ne commandaient pas aux soldats, ils les entraînaient.

En s'exprimant ainsi, le vieux Tyrolien tressaillait sur son siége, et ses joues s'empourpraient, et de ses épais cils gris jaillissait la flamme d'un regard étincelant. Le souvenir de ses combats lui rendait la bouillante ardeur de sa jeunesse.

— Oui, lui dis-je, j'ai souvent entendu parler de la fascination que ces trois principaux chefs de l'insurrection exerçaient sur leurs troupes, et notamment de celle de Hofer. Mais votre illustre Hofer était pourtant, si je ne me trompe, un homme assez ordinaire ?

— Qu'appelez-vous un homme ordinaire? reprit Zépelé avec un accent d'indignation. Puis il reprit d'un ton plus doux : Si vous voulez dire qu'il n'avait point étudié à l'Université, et qu'il ne connaissait ni le langage ni les habitudes raffinées du grand monde, vous avez raison. C'était un simple paysan qui possédait une maison isolée au bord du Sand, et y tenait une auberge comme son père et son grand-père. A sa profession d'aubergiste il joignait celle de marchand de vin et de marchand de chevaux. Ce double commerce l'obligeait à voyager souvent dans les divers districts du pays, et par là il acquit une connaissance du pays qui lui fut très-utile au temps où la guerre s'engagea.

Comment fut-il choisi par les envoyés de l'Autriche pour organiser l'insurrection? je ne sais. Mais le fait est que personne n'eut l'idée de protester contre cette élection; que tous ceux qui le connaissaient se joignirent aussitôt à lui avec joie, et ceux qui ne le connaissaient pas encore éprouvaient pour lui, dès qu'ils l'avaient vu, un ferme sentiment de confiance.

C'était en 1809 un homme de quarante-deux ans, d'une taille moyenne, mais d'une vigueur extraordinaire. Il avait les yeux noirs, de longs cheveux noirs touffus et une barbe noire qui descendait jusqu'à sa ceinture. Un jour, il avait engagé sur la longueur démesurée de cette barbe un pari avec un de ses voi-

Digitized by Google

sins, et elle lui avait fait gagner deux beaux bœufs. Il y tenait peut-être par cette raison, mais surtout par son profond attachement pour tout ce qui se liait aux anciens usages du Tyrol. Jamais, ni dans ses jours de bataille, ni au temps où il habitait le palais d'Innsbruck, il ne quitta le costume particulier de son canton, qui est du reste un très-beau costume : le chapeau à larges bords orné de plumes noires et de rubans noirs; la veste courte en drap vert; le gilet rouge, la culotte noire, les bas rouges et les bottines lacées sur le pied.

La fidélité qu'il gardait à ces signes extérieurs de sa nationalité, il la maintenait invariablement dans les habitudes de sa vie et dans ses sentiments de cœur. Il était d'une probité austère, d'une simplicité de mœurs exemplaire, patriote exalté et catholique fervent. Quand il fut à Innsbruck représentant de l'empereur, gouverneur du Tyrol, il vécut à peu près comme il vivait autrefois dans sa solitaire maison du Passeyerthal. Seulement il se para de la médaille et de la chaîne d'or que l'empereur lui avait données; mais il n'exigeait de ceux qui l'entouraient aucun témoignage particulier de respect. Ses soldats continuaient à l'appeler familièrement André, comme par le passé. La dépense de sa table pour lui seul ne s'élevait pas à plus d'un florin par jour, et lorsqu'il avait invité quelques personnes à souper, le repas fini, il prenait son rosaire, et disait à ses convives : « Nous avons mangé ensemble, nous devons prier ensemble. » Le bon et religieux Hofer! notre ami, notre guide, notre père à tous! Quelle consternation dans le pays quand on apprit qu'il avait été trahi par un être infâme, surpris dans sa retraite, arrêté! Et quel deuil quand on annonça qu'il était mort!

A ces mots, Zépelé, naguère exalté par un ardent souvenir, pencha la tête sur sa poitrine, en tournant ses regards du côté de sa fille, comme pour l'associer à son émotion.

C'était en 1856 qu'il me faisait ce récit. C'était en 1810 qu'il avait vu Hofer pour la dernière fois. Qu'ils sont rares les hommes

Digitized by Google

qui, à quarante ans de distance, laissent dans la mémoire de ceux qui les ont connus une telle impression! Tous les poëtes ont chanté le prestige de la gloire humaine; tous les rhéteurs l'ont célébrée dans des discours académiques : la meilleure gloire, la plus sûre, la plus durable peut-être dans la rapide transition des choses de ce monde, n'est-elle pas celle qui s'acquiert par une noble vertu et se conserve dans un sentiment de cœur? Quiconque a été bon, honnête, généreux, peut avoir cette gloire par les pensées d'affection et de gratitude qu'il éveillera autour de lui, et cette petite immortalité, par le souvenir de sa pure existence, qui se transmettra peut-être dans un cercle de famille et d'amis, à deux ou trois générations.

Après un instant de silence, je repris la parole pour demander à Zépelé si la maison de Hofer subsistait encore.

— Oui, me répondit-il, je ne sais ce qui s'y est passé depuis que j'ai quitté le pays; car voilà bien des années que je n'ai cessé de voyager depuis les champs de la Terre sainte, où je vous rencontrai, jusqu'en France, en Angleterre et en Allemagne, où j'ai laissé mes fils. Mais après la mort de Hofer, j'ai visité plusieurs fois cette demeure. Elle était alors occupée par sa veuve et par son gendre, qui continuaient à y tenir une auberge. Au-dessus de la porte était suspendue une enseigne sur laquelle brillait une couronne dorée, avec cette inscription : *André v. Hofer und Anna von Hofer geb. Ladurner*. C'est une maison à un étage, couverte en bardeaux, et décorée de deux balcons en bois. Sa situation au bord de la rivière, au pied d'une ceinture de montagnes sauvages, sa porte basse, ses petites fenêtres gothiques lui donnent un aspect très-pittoresque. De la chambre de Hofer on avait fait une sorte de reliquaire. On y voyait son portrait, ses vêtements appendus à la muraille, la chaîne en or que lui avait donnée l'empereur et le principal insigne dont il était décoré à son entrée à Innsbruck ; une large ceinture sur laquelle étaient brodées ces lettres :

Digitized by Google

A. H. O. K. V. T.

André Hofer Ober, kommandant von Tyrol.

André Hofer, commandant supérieur du Tyrol.

Après le congrès de Vienne, un grand nombre d'Anglais vinrent visiter cette habitation, et ils voulaient à tout prix emporter quelques-uns des objets qui lui avaient appartenu. Ils se disputaient ses jarretières et les lambeaux de ses vêtements. Puis ils disparurent, et on ne les a plus revus.

Mais les soldats de Hofer continuèrent à venir voir sa veuve, et elle les recevait avec une touchante émotion; car elle s'était fait une sorte de culte de la mémoire de son mari, et tout ce qui la lui rappelait éveillait en elle une tendre et religieuse pensée. On m'a dit, que dans les grandes villes, les souvenirs s'effacent aisément dans des distractions journalières, et se perdent dans le tourbillon du monde; mais dans le calme de nos campagnes, dans le recueillement de notre vie solitaire, ils se conservent comme un vin généreux enfermé dans une bonne cave, qui, loin de perdre ses forces, s'épure et s'améliore d'année en année.

La dernière fois que je la vis, cette brave femme de Hofer, c'était en 1835. Elle était vieille et affaiblie par la douleur et la fatigue, plus encore que par l'âge. Je la trouvai au fond de son jardin, assise sur un banc, et fumant, selon sa coutume, sa petite pipe de terre. Depuis quelque temps, elle ne voulait plus recevoir aucun étranger; mais, moi, on me considérait comme un vieil ami, et je lui apportais un quartier de chevreuil qui devait la réjouir; car elle était très-sensible aux présents, la bonne femme, et même, s'il faut le dire, un peu intéressée, soit par l'effet de la vieillesse qui développe assez souvent un penchant à la parcimonie, soit par suite des jours de détresse par lesquels elle avait passé. Elle recevait une pension annuelle de l'Autriche, et personne ne pouvait dire ce qu'elle faisait de son argent. Mais je dois ajouter pourtant qu'elle était très-hospitalière, et que pas un pauvre ne lui demandait en vain l'aumône.

Digitized by Google

En me voyant venir, elle me tendit la main avec ce bon et mélancolique regard des gens qui ont longtemps vécu, qui ont reçu le douloureux baptême de l'adversité, qui ont porté le deuil de leurs plus chères affections, et qui se sont fait une dernière vertu de leur résignation.

Je m'assis un instant près d'elle. Je lui dis mes projets de voyages, mes petites spéculations de musicien. Elle m'écoutait avec une bienveillante attention, et tantôt m'encourageait, et tantôt modifiait mes idées par un grave conseil.

« Vous avez connu mon pauvre André, me dit-elle, et vous l'avez aimé. Souvenez-vous de sa piété. Restez fidèle à la loi de Dieu, et le bon Dieu prendra soin de vous. »

Après cet entretien, que j'aimais à prolonger, je lui donnai le bras, pour la conduire à sa maison. C'était l'heure du souper. Nous nous assîmes à table, avec son gendre et sa fille, qui lui témoignaient en toute occasion une affectueuse déférence, et deux de ses voisins qui venaient fréquemment la voir après le souper ; elle prit un chapelet, elle se mit à genoux ; ses deux petites filles, deux jolis enfants, s'agenouillèrent de chaque côté d'elle, comme dans un tableau que j'ai vu, deux anges à côté d'une sainte. Nous suivîmes tous pieusement leur exemple, et pendant que nous récitions l'*Ave Maria*, la cloche tintait l'*Angelus* au village de Saint-Léonard, et par la fenêtre, on entrevoyait les cimes des montagnes dorées par les rayons du soleil couchant. C'était une douce et solennelle soirée! Que de fois j'y ai songé! L'année suivante, la veuve de Hofer mourut, et de plus de dix lieues à la ronde, les paysans vinrent assister à son enterrement. Car nous sommes fiers de notre André! Nous aimons tout ce qui tient à lui ; et les marques de distinction que l'empereur d'Autriche lui a accordées ne nous ont jamais paru exagérées. Loin de là ; nous les aurions voulues plus magnifiques.

Ici s'arrêtait le récit de Zépelé. J'aurais voulu le reproduire tel qu'il le faisait, et, à mon grand regret, je n'ai pu en conserver la touchante naïveté.

Digitized by Google

Pour ceux qui ne connaissent pas la vie de Hofer et les diverses péripéties de l'insurrection dont il fut le premier moteur, je dois ajouter à ce récit quelques détails. Mais d'abord, un mot sur la nature du Tyrol et sur son histoire. C'est un préliminaire nécessaire pour faire comprendre son soulèvement, et les premiers succès de sa lutte nationale et ses derniers revers.

Le Tyrol est le principal domaine alpestre de l'Autriche. Au milieu des États qui l'entourent, on dirait une immense forteresse de rocs ouverte seulement de deux côtés; au sud, sur l'Italie; au nord, sur la Bavière. De deux autres côtés, à l'est et à l'ouest, il apparaît, cerné par les montagnes de la Carinthie et de la Suisse, comme par des bastions. Son étendue est de 522 milles carrés; sa population, de 900,000 âmes, dont les deux tiers sont Allemands. Ses montagnes occupent les cinq sixièmes de son territoire, et une partie de ses vallees est peu fructueuse. Cependant, on compte dans ce pays vingt-deux villes, vingt-huit bourgs et quatorze cents villages.

Sous le règne de l'empereur Auguste, le Tyrol devint une province romaine. Puis il fut envahi par les Ostrogoths, ensuite par les Lombards qui s'emparèrent de ses districts méridionaux; la Bavière prit le reste. Les Francs réunirent ces deux moitiés en une même principauté. En 1180, elle fut adjugée par l'empereur Frédéric Ier au comte Berthold, qui prit le titre de duc, et fixa sa résidence à Méran. En 1359, la légitime souveraine de ce duché, Marguerite (Maultasch), le légua à son cousin, le duc Rodolphe IV d'Autriche. En 1451, ce vaste domaine s'agrandit par l'adjonction du Vorarlberg; en 1803, par celle des évêchés de Brixen et de Trente.

Depuis quatre siècles et demi, la majeure partie du Tyrol était restée sous la domination de l'Autriche. En 1806, un article du traité de Presbourg, l'adjugeait à la Bavière. De là l'insurrection. D'une part, les fiers Tyroliens se sentaient justement offensés à l'idée de se voir ainsi livrés par la volonté d'un souverain étranger à un prince étranger; de l'autre, ils étaient franchement, profondément

Digitized by Google

attachés à l'Autriche, qui les avait toujours traités avec une bonté particulière, qui leur avait même conservé leurs anciennes formes administratives et une partie de leurs anciens priviléges.

De là l'insurrection.

Les trois chefs de cette insurrection, l'un des plus rapides et des plus intéressants épisodes de l'histoire moderne, furent ceux que nous avons déjà cités : Hofer, Speckbaker et Haspinger.

Speckbacker était né dans un village de l'Innthal, en 1768. Orphelin dès son bas âge, il ne reçut aucune éducation, soit que ses tuteurs négligeassent de remplir envers lui ce devoir, ou soit que sa nature impétueuse résistât opiniâtrément à leurs injonctions. Bientôt on vit se développer en lui un goût qui devint une passion, la passion de la chasse. Du matin au soir, il errait avec son fusil sur les montagnes, à la poursuite du chamois et du vautour. Souvent il s'aventurait sur les frontières de la Bavière. Il se trouva plus d'une fois en collision avec les gardes forestiers de ce pays, qui le traitaient comme un braconnier. Par son infatigable métier de chasseur, il se préparait, sans le savoir, à la guerre de partisans, où il devait déployer tant d'adresse et d'ardeur; par ses fâcheuses rencontres sur le sol de la Bavière, il haïssait les gens de ce royaume. A vingt-huit ans, pourtant, il renonça tout à coup à sa vie nomade. Il épousa une jeune fille qui lui apportait quelque bien, entreprit avec assez de succès une exploitation de bois, et, confus de son ignorance, se mit de lui-même à faire quelques études.

Joseph Haspinger était un simple capucin sans aucune notoriété jusqu'au jour où la guerre nationale éclata. Il se lança dans cette guerre avec l'ardeur des moines de Saragosse et le courage des anciens prélats qui combattaient dans les croisades. A l'heure de la bataille il ne se retirait point sur la montagne, comme Moïse, pour élever ses bras au ciel et prier; il se jetait dans la mêlée, avec une lourde croix noire en bois d'ébène, et cette croix, avec laquelle il bénissait ses soldats, il s'en servait comme d'une massue pour frapper sur la tête d'un ennemi.

Digitized by Google

Les Tyroliens débutèrent dans leur valeureuse entreprise par deux éclatants succès. Le 9 avril, ils avaient pris les armes; le 10, Hofer, comme nous l'avons dit, chassait les Bavarois du Pusterthal et leur enlevait six cents prisonniers. Le 11, Speckbaker s'emparait d'Innsbruck. Le colonel Ditfurt qui commandait la garnison bavaroise de cette ville, et qui s'était rendu odieux par sa dureté, fut tué dans le combat. Il prétendit, en mourant, qu'il avait vu un guerrier d'une figure étrange, monté sur un cheval blanc, qui dirigeait avec une autorité suprême les manœuvres des Tyroliens. Avec leur esprit religieux, les gens d'Innsbruck ne doutèrent pas que ce ne fût saint Jacques leur patron qui était venu à leur secours. Une telle idée ne pouvait manquer d'accroître leur courage. Au sud d'Innsbruck, une troupe de paysans se joignit à un régiment autrichien commandé par Chastelard, passa le Brenner, força les Français et les Bavarois à battre en retraite. Dans l'espace d'une semaine, l'ennemi avait été ainsi expulsé de tout le Tyrol septentrional et central. Il lui restait encore la ville de Trente qu'il évacua le 22 avril.

Ce triomphe si complet ne fut pourtant pas de longue durée. Au commencement de mai, une armée francaise, commandée par Baraguay d'Hilliers, rentra dans le Tyrol, par la vallée de l'Adige, défit les troupes de Chastelard, et le 17 reprit possession d'Innsbruck.

A cette nouvelle, Speckbaker, Hofer, Haspinger et le major autrichien Teimer qui se trouvaient alors campés sur différents points, se réunirent près de l'Iselberg, résolus à combattre jusqu'à la dernière extrémité pour rentrer dans leur capitale, et la lutte s'engagea acharnée et terrible. Elle dura tout le jour. Quand la nuit fut venue, les Bavarois abandonnèrent de nouveau Innsbruck.

Pendant ce temps, Napoléon battait les Autrichiens à Wagram. Un armistice était conclu ; la paix allait se faire. L'Autriche devait de nouveau abandonner le Tyrol. Le baron Hormayer, qui était son représentant dans ce pays, invita les chefs du soulèvement à déposer les armes, annonçant qu'il allait lui-même quitter le pays avec le général Buol et les autres officiers autrichiens. Speckbaker

Digitized by Google

céda à cette invitation. Hofer hésita quelque temps, puis tout à coup déclara qu'il avait entrepris de défendre la cause du Tyrol, et qu'il ne pouvait la déserter. En vain Hormayer lui représenta la folie d'une telle résolution, et le conjura d'y renoncer. Hofer rappela à lui les paysans qui déjà s'étaient débandés, Haspinger, qui s'était retiré dans son couvent, rentra en campagne. Un jour, Hofer passait avec une cohorte de montagnards près de Sterzing, il rencontra Speckbaker qui s'en allait hors du Tyrol avec les officiers autrichiens. « Ah! mon brave compagnon, lui dit-il, on te mène à l'infamie. »

Speckbaker le regarda sans prononcer un mot. A la première station, il descend de voiture, monte à cheval et vient rejoindre son frère d'armes. Sur la cime du Brenner, tous deux prièrent pour leur pays et jurèrent de mourir pour défendre ses libertés.

Quelques jours après, un nouveau plan de guerre était organisé par Haspinger, une nouvelle lutte s'engageait dans la vallée de l'Eisach entre une troupe de paysans tyroliens et un corps d'armée composé de Français et de Saxons, et cette fois encore, après une résistance désespérée, les Français furent vaincus, et la semaine suivante Hofer et Speckbaker attendaient au haut d'un défilé une légion de Bavarois commandée par le duc de Dantzig. Au moment où une colonne de quatre mille hommes était engagée dans cette gorge étroite, une voix formidable retentit au haut d'un pic escarpé : Jean, disait-elle, au nom de la Sainte Trinité, lâche tout. Aussitôt une avalanche de rocs, de pierres, de bois roula sur la pente de la montagne, écrasant, broyant dans sa chute les soldats ennemis. Puis, de tous côtés, apparurent les Tyroliens, tirant du haut des rochers sur ceux qui essayaient de fuir. Une terreur panique s'empara de cette armée surprise par une attaque si imprévue, bouleversée par une telle catastrophe. Elle s'enfuit en désordre abandonnant son matériel.

Les Tyroliens la poursuivirent avec acharnement jusque sous les murs d'Innsbruck, s'établirent près de l'Iselberg où déjà ils avaient

Digitized by Google

remporté une éclatante victoire. Là, ils devaient livrer une nouvelle bataille. Pour s'y mieux préparer, Haspinger et Hofer se rendirent la nuit dans le cimetière de Wilten où étaient ensevelis ceux de leurs compagnons qui avaient péri dans la journée du 29 mai. Là ils se mirent dévotement à genoux et prièrent le ciel de bénir leurs armes.

Le 12 août, en effet, la bataille s'engagea. Le duc de Dantzig qui commandait l'armée ennemie avait une artillerie assez considérable, mais le terrain accidenté et boisé des environs de l'Iselberg ne lui permettait pas d'en faire usage. La lutte la plus acharnée s'accomplit sur le cimetière de Wilten, et nul doute que le souvenir de leur pieuse veille sur ce sol consacré n'ajoutât au courage naturel d'Hofer et d'Haspinger une sorte d'exaltation religieuse.

Assaillis avec une fureur toujours croissante par les Tyroliens, dont l'impétuosité déjouait toutes les règles de la stratégie militaire, les Bavarois se retirèrent en désordre à Innsbruck. Speckbaker les poursuivit, les força d'évacuer la ville, et les harcela dans leur retraite jusque sur les frontières du Tyrol. On dit que, dans cette terrible bataille, ils perdirent six mille hommes tués ou blessés, et quinze cents prisonniers.

Trois jours après, Hofer entra solennellement à Innsbruck, et s'installa dans le palais de la ville avec le titre de commandant impérial. Au mois de septembre on lui apportait une lettre de félicitation de l'empereur, une médaille et une chaîne d'or, et une somme de 3,000 ducats. Le 4 octobre, les habitants d'Innsbruck célébraient par une fête pompeuse l'affranchissement de leur ville et de leur pays. Après une messe solennelle, l'abbé de Wilten s'approcha de Hofer qui se tenait agenouillé près du tombeau de Maximilien, et, au milieu d'une communauté enthousiaste, lui mit sur la poitrine les insignes d'honneur que l'empereur venait de lui décerner.

Mais les joies nationales du Tyrol touchaient à leur fin. Plusieurs armées ennemies s'avançaient de différents côtés pour reprendre

Digitized by Google

possession de ce vaillant pays. Eugène Beauharnais pour apaiser plus vite les derniers germes de révolte, publia une proclamation par laquelle il promettait un complet pardon à ceux qui, après avoir porté les armes contre la Bavière, feraient leur soumission. Le 8 novembre, l'archiduc Jean en annonçant à Hofer que la paix était signée, lui écrivait que toutes les hostilités devaient aussitôt cesser.

Hofer obéit. Il abdiqua son commandement, et rédigea une proclamation pour engager tous ses soldats et ses compagnons à se retirer dans leurs foyers. Par malheur, un Tyrolien nommé Kolb le rejeta dans de nouvelles aventures. Kolb répandit le bruit que la paix n'était point conclue, que les lettres qui l'annonçaient étaient de fausses lettres, fabriquées par l'ennemi; que l'Autriche enfin ne cessait de compter sur le courage et le dévouement du Tyrol et ne pouvait elle-même l'abandonner.

Hofer qui renonçait à regret à la guerre où il avait acquis de si hautes distinctions, et qui n'aspirait qu'à la continuer, écouta d'une oreille complaisante les raisonnements d'ailleurs très-sincères de Kolb, et se laissa aisément séduire par la nouvelle perspective qu'ils lui faisaient entrevoir. Il retira sa première proclamation et en publia une autre où il appelait pour la troisième fois les Tyroliens à la défense de leurs libertés.

Sa voix ne fut que trop bien écoutée. Les paysans revinrent se ranger autour de son drapeau. Les combats recommencèrent et se continuèrent pendant tout le mois de novembre. Mais malgré leur intrépidité, et malgré quelques succès qui affermissaient leur résolution, les Tyroliens n'étaient pas en état de résister longtemps aux nombreuses forces qui entraient dans leur pays par plusieurs côtés. Bientôt, ils reconnurent eux-mêmes l'impossibilité de continuer une lutte si inégale. Au mois de décembre, la Bavière avait reconquis le Tyrol. L'insurrection était complétement maîtrisée. Ceux qui se trouvaient le plus compromis dans ce dernier mouvement savaient bien qu'ils ne pouvaient invoquer le pardon qui leur avait été offert quelques mois auparavant par le prince Eugène Beauharnais.

Digitized by Google

Les uns réussirent à s'enfuir en pays étrangers ; d'autres furent arrêtés, traduits devant un conseil de guerre et fusillés.

Haspinger ne s'était point laissé tromper par les suppositions de Kolb ; mais il ne comptait pas sur l'amnistie promise par Eugène, et il se décida à quitter la contrée, à laquelle il ne pouvait plus rendre aucun service. Il essaya d'abord de se rendre, par l'Innthal, en Suisse, puis, craignant d'être arrêté, il revint dans le Tyrol, et passa plusieurs mois dans différents refuges. Enfin, il se hasarda à traverser avec un vêtement de religieux les Alpes bavaroises, gagna le lac de Constance, puis Saint-Gall, traversa les Grisons, la Lombardie, la Carinthie, et arriva à Vienne.

Speckbaker, qui n'était pas moins exposé que lui à la vengeance des Bavarois, tenta de s'enfuir par le chemin de Brunecken, mais des amas de neige lui barraient le passage. Il se retira alors dans le petit village de Dux, au milieu des montagnes. Trahi par un de ses anciens compagnons, il fut obligé de se chercher un autre asile à la cime des rocs, et là il endura pendant plusieurs mois toutes les souffrances du froid et de la faim. Dans une des marches aventureuses auxquelles l'obligeait sa misérable situation, il eut le bonheur de rencontrer sa femme et ses enfants, errant, comme lui, à l'abandon. Il se retira avec eux dans le village de Volderberg et y resta un mois. Mais une récompense était promise à celui qui le livrerait ; il fut averti qu'il courait risque encore d'être trahi, et de nouveau se retira sur la cime des montagnes, là où nul être humain ne pouvait le poursuivre, là où il ne voyait d'autres créatures vivantes que des aigles et des chamois.

A la sommité du Gemshaken est une caverne très-difficile à atteindre en été, presque inaccessible en hiver. Speckbaker la connaissait. Ce fut là qu'il se réfugia, emportant avec lui les chétives provisions qu'un ami fidèle lui avait procurées, et qu'il passa le reste de l'hiver, tremblant à tout instant d'être découvert, et osant à peine allumer du feu pour cuire ses aliments, de peur que la fumée de son foyer ne le trahît.

Digitized by Google

Au commencement du printemps, un jour il se hasarda à sortir de sa grotte ténébreuse, et au même instant il tomba sur une avalanche de neige qui glissait du haut de la montagne et qui l'entraîna jusque dans la vallée. Dans cette orageuse descente, il se disloqua la hanche. Hors d'état de retourner dans son gîte, il se traîna dans le village de Volderberg, et se réfugia dans la cabane où il avait déjà résidé avec sa famille. Les braves gens de ce village, craignant que cet asile ne fût pas assez sûr, le décidèrent à retourner dans sa propre maison, à deux lieues de distance. Deux d'entre eux l'y conduisirent au milieu de la nuit et le déposèrent dans une étable.

Le lendemain matin, un fidèle domestique qui se réjouissait de le revoir, et qui frémissait à l'idée du péril auquel il le savait exposé, creusa dans l'écurie une fosse où Speckbaker s'étendit tout de son long. Puis cette fosse fut recouverte de paille et de fumier, et le héros du Tyrol, l'intrépide soldat que les Bavarois avaient surnommé dans leur effroi le Diable de feu, resta là sept jours sans air, immobile dans son tombeau, visité seulement une ou deux fois le jour par l'incorruptible serviteur qui lui apportait sa nourriture à la dérobée. Pendant ce temps, une troupe de soldats ennemis occupait son foyer, espérant que les rigueurs de l'hiver et le dénûment l'obligeraient à y revenir. Mais son brave domestique était tellement circonspect, qu'il ne révéla pas même à la femme de Speckbaker le retour de son mari, de peur qu'en se rendant pour le voir à l'étable, elle n'éveillât quelque soupçon.

Au mois de mai enfin, les soldats bavarois se retirèrent, et Speckbaker put sortir de son affreuse réclusion et s'asseoir à son foyer avec sa femme, qui pleurait en apprenant tout ce qu'il avait souffert.

Cependant il ne pouvait rester là plus longtemps. Il se revêtit des habits de son domestique, se dirigea vers les Alpes de Styrie par les défilés les plus sauvages et les endroits les plus déserts, et le 22 du même mois il arriva à Vienne, où l'empereur lui

Digitized by Google

assigna une pension. Sa femme le rejoignit dans cette ville avec ses enfants. Mais lorsqu'en 1814 le Tyrol fut rendu à l'Autriche, Speckbaker voulut retourner sur sa terre natale, qu'il avait tant aimée, pour laquelle il avait si vaillamment combattu. Il y mourut en 1820, et fut enseveli avec les honneurs militaires.

Son illustre compagnon, son noble ami Hofer subit comme lui les anxiétés, les souffrances d'une longue réclusion et n'eut pas comme lui le bonheur d'échapper aux poursuites de ses ennemis. Sa tête était mise à prix. Il se retira dans les montagnes qui séparent de l'Innthal le Tyrol central, à quatre lieues environ de son village de Saint-Léonard. Il resta là pendant deux mois dans un de ces chalets qu'on appelle des *sennhütter*, complétement déserts pendant toute la durée de l'hiver, habités en été par les pâtres tyroliens, quand ils conduisent leurs troupeaux dans les pâturages élevés.

Un traître, un homme infâme, qui n'a pu jouir du fruit de son ignominie, qui n'a pu rester dans le pays, où le peuple, dans sa juste indignation, l'aurait probablement lapidé, un Tyrolien, faut-il le dire? pour gagner une misérable somme d'argent qui ne lui fut pas même payée, révéla le refuge de celui que le Tyrol appelait son héros.

Le 20 janvier au matin, Hofer, en s'éveillant, vit son chalet cerné par une troupe de soldats. Toute tentative de résistance était inutile, tout moyen d'évasion impossible. Il fut aussitôt saisi, garrotté, conduit de ville en ville, de village en village jusqu'à Mantoue, et là jugé par un conseil de guerre et condamné à mort. Il entendit sa sentence sans sourciller. Il passa la nuit en prière, et le lendemain se dirigea avec une contenance ferme vers la place où il devait être exécuté. Arrivé là, il remit au prêtre qui l'accompagnait tout ce qui lui restait : une tabatière en argent, deux rosaires et 500 florins.

« Cet argent, dit-il, est pour mes compatriotes les plus nécessiteux. Quant à ma femme et à mes enfants, je les confie à la magnanimité de l'empereur. »

Digitized by Google

En parlant ainsi, il s'avança en face du peloton qui devait tirer sur lui. On l'engagea à s'agenouiller et à se laisser bander les yeux.

« Non! s'écria-t-il, je me suis tenu debout devant mon créateur, je resterai ainsi sous son regard à ma dernière heure. J'ai vu en face de moi les canons, je ne me voilerai pas les yeux devant une douzaine de fusils. »

A ces mots, croisant les bras, il commanda lui-même le feu d'une voix assurée. Mais les soldats étaient émus, leurs mains tremblaient. Une première décharge le renversa par terre, blessé, mais encore plein de vie. Une seconde l'acheva.

Le prêtre qui l'assistait à ce moment suprême a dit de lui: « J'ai vu avec un sentiment de consolation et d'admiration cet homme marcher à la mort comme un héros chrétien, et la subir comme un martyr intrépide. »

« Quelques pelletées de terre du Tyrol sur ma tombe, » disait le noble Hofer à sa dernière heure.

Son vœu a été accompli. Ses restes ont été enlevés à la terre étrangère et transportés sur son sol natal.

Digitized by Google

CHAPITRE DIXIÈME

La route du Brenner. — Aspect des glaciers. — Hauteur de différents passages. — Souvenirs historiques du Brenner. — Une catastrophe sur la montagne. — Un deuil à Sterzing. — L'autre versant du Brenner. — Brixen. — Les œuvres d'un prélat. — La Wirthschaft de Mahr. — Le héros ignoré. — Clausen. — Le château de Seben. — Botzen. — Trente. — Le concile. — La fête de Saint-Vigile.

Me voilà loin de mes pérégrinations sur la route du Brenner. J'y reviens. Ici, nous n'avons plus de villes à visiter. A mesure qu'on s'avance sur les pentes de la montagne, on remarque dans la végétation un affaissement graduel. D'abord, la culture du maïs disparaît, puis celle de l'orge. Le sol étant si peu productif, est naturellement peu peuplé. De distance en distance, on ne voit que de petits villages, dont les habitants vivent en grande partie du produit de leurs bestiaux, et de quelques branches d'industrie. Mais qui pourrait regretter les édifices et le mouvement des villes en face de ces magnifiques paysages du Tyrol, de ces riants vallons dominés par de majestueuses forêts de sapins, et de ces forêts couronnées par les diadèmes éblouissants des cimes de neige et des glaciers. J'ai vu les glaciers de l'Islande étincelant au haut des rocs arides, ou des collines de laves, et les glaciers du Spitzberg qui descendent, comme des murailles de cristal, jusque dans les flots de la mer. C'est un tableau d'un effet sans pareil qui terrifie la pensée. Mais les glaciers de la Suisse et du Tyrol, tout en surprenant le regard par leur suprême grandeur, l'attirent plus doucement, et le récréent par le contraste de leurs crêtes resplendissantes, et de leur immuabilité avec les verts pâturages, les bois et les champs qui les entourent, et les vallées fleuries qui se déroulent à leur base.

Digitized by Google

En cinq heures, après avoir traversé le joli village de Matrey, la petite bourgade de Steinach, nous arrivons au hameau de Saint-Valentin, situé au sommet de la route du Brenner. Là est la source de la Sille qui, par un long détour, va tomber dans la mer Noire, et la source de l'Eisach qui coule dans l'Adriatique. Les deux ruisseaux sortis du même sol se séparent comme deux frères que la destinée entraîne dans deux voies différentes. Tous les êtres animés et inanimés que la Providence a mis dans ce monde n'ont-ils pas leur emploi distinct et leur destinée? C'est notre peu de foi qui nous porte à discuter les lois mystérieuses de la nature, et notre ignorance qui nous empêche de les comprendre. Mais Dieu sait pourquoi il a créé les plantes parasites et vénéneuses, et les animaux qui nous semblent inutiles, et ceux dont nous redoutons l'aiguillon ou la morsure. L'humble tige d'hysope subsiste par sa volonté comme le cèdre du Liban, et le timide passereau vit dans les champs sous son regard, comme le gigantesque condor sur la cime des Andes.

Le passage du Brenner est de tous ceux par lesquels on se rend d'Allemagne en Italie, le moins élevé. Celui du grand Saint-Bernard est à 7,476 pieds de hauteur; celui du petit Saint-Bernard à 6,750 pieds; celui du Saint-Gothard à 6,390; celui du mont Cénis à 6,360; celui du Simplon à 6,174; celui du Splügen à 5,899; celui du Brenner n'est qu'à 4,375.

Par là ont passé à diverses reprises les légions d'Italie et les hordes barbares du Nord; par là, les pauvres bandes de captifs que l'orgueilleuse Rome enchaînait à ses chars de triomphe, et qu'elle armait du glaive des gladiateurs pour applaudir à leur égorgement dans une de ses heures de fête.

Butchered to make a roman holiday[1].

Par là passa le gendre de l'empereur Auguste, en l'an 13 avant Jésus-Christ, Drusus, dont Horace a signalé l'expédition dans une

[1] Byron, *Child-Harold*, ch. IV.

Digitized by Google

de ses odes. Il marchait avec une armée contre la confédération des Rhètes. Il les battit en plusieurs rencontres, détruisit leurs forteresses, et se fraya un chemin jusque dans la vallée de l'Inn. Puis par là sont venus ensuite ces sauvages soldats qui devaient faire trembler la reine des nations, le farouche Odoacre et Attila, le fléau de Dieu. On dit même que, par cette route, on vit descendre dans les plaines d'Italie les implacables soldats de Brennus : *Væ victis*, et que de là vient le nom de Brenner que la montagne a conservé.

En franchissant ce passage, on est bien disposé à s'abandonner à ces souvenirs historiques, car de chaque côté du chemin s'élève un rempart de rocs de deux mille pieds de hauteur qui ne permet pas au regard de s'égarer dans l'espace.

Mais lorsqu'on arrive hors de ce défilé, on voit s'ouvrir les vastes horizons d'une autre contrée, de la contrée où les citrons fleurissent.

Dahin! dahin! disent avec Mignon les hommes du Nord qui aspirent aux beautés d'un sol fécond, et aux effluves d'une chaude lumière. *Italiam! Italiam!* s'écrient les savants et les artistes.

Ce voyage dans la poétique Italie ne s'accomplit point, même par le passage du Brenner, sans difficulté et sans péril. Au vent tiède du printemps, qui amollit les masses de neige, il se détache là du haut des montagnes des avalanches dangereuses, et sur la pente de la route, si habilement ménagés que soient ses contours, il suffit d'une maladresse du cocher, ou d'un vulgaire accident, pour produire une catastrophe. J'en ai vu à Sterzing un cruel exemple.

C'est une jolie petite ville, Sterzing, située dans une belle vallée, enrichie autrefois par l'exploitation des mines d'argent, de cuivre et de plomb que l'on avait découvertes dans les montagnes des environs, mais qui ne donnent plus à présent qu'un très-minime produit. Il lui reste un noble monument de cette époque de prospérité. C'est une église construite vers la fin du quinzième siècle, à quelque distance de la ville, dans un emplacement solitaire, avec le

Digitized by Google

tribut volontaire des communautés du voisinage, une église gothique à trois nefs, avec sept autels. Les colonnes colossales qui supportent la voûte de cet édifice indiquent le nombre des villages qui ont pris part à sa construction. Chacun d'eux a fait tailler la sienne. Chacun d'eux a élevé sous le dôme catholique son pilier, comme en témoignage de sa pieuse pensée dans une fraternelle association.

C'est là que j'ai assisté par hasard à une douloureuse cérémonie.

Quelques jours avant mon arrivée à Sterzing, le baron de V..., un jeune gentilhomme de Bavière, traversait avec sa jeune femme le Brenner. Ils venaient de célébrer leur fête nuptiale dans leur pays natal, et ils allaient gaiement passer les premiers mois de leur union sous le ciel bleu de l'Italie, un bonheur qui n'est pas souvent accordé aux riches; leur mariage n'était pas seulement un mariage de convenance, mais un mariage d'amour; tous deux, beaux, distingués, s'étaient choisis par un réciproque sentiment de sympathie, et s'étaient alliés par les plus pures qualités du cœur et de l'esprit. Ils s'aimaient de cet amour qui dans son juvénile essor s'élance avec une pleine confiance vers l'avenir, et ne voit que des jours sans nuages, et ne s'arrête pas même à l'appréhension d'un péril.

Mollement assis au fond de leur calèche, ils s'en allaient tantôt absorbés dans une de ces douces rêveries, où les cœurs heureux se recueillent pour mieux savourer leurs émotions; tantôt s'égarant l'un et l'autre à plaisir dans une de ces capricieuses, vagabondes et interminables causeries des amoureux. Ils parlaient du pays où ils avaient vécu, de la manière dont ils s'étaient rencontrés pour la première fois, et des amis qu'ils venaient de quitter; car ceux-là n'ont pas l'âme bonne, ou ne sont pas vraiment heureux, qui, dans l'épanouissement de leur félicité, ne se souviennent pas de ceux qu'ils ont aimés. Ils parlaient des nouveaux lieux qu'ils allaient voir, des palais de Venise et des jardins de Florence, du Colysée de Rome et du golfe de Naples. Et ils vivaient d'avance par la pensée, de la riante vie qu'ils se promettaient. Je ne blâme point

Digitized by Google

ceux qui s'abandonnent ainsi aux féeries de leur imagination. C'est peut-être une grâce qu'une divinité propice leur accorde. Si leurs espérances ne doivent point s'accomplir, ils auront eu du moins la jouissance de leurs songes. Les songes ne valent-ils pas souvent mieux que la réalité?

Ils commençaient à descendre le versant méridional du Brenner, quand soudain un craquement se fait entendre, un essieu se rompt, un cheval effarouché se cabre. Le postillon occupé en ce moment, selon la manie perpétuelle des postillons allemands, à nettoyer ou à rallumer sa pipe, ne peut saisir les rênes assez vite. L'autre cheval s'emporte également. Puis tous deux prennent le mors aux dents. La déclivité du terrain accroît l'impétuosité de leur course. Bientôt la voiture disloquée se brise, et les deux époux sont lancés à dix pas de distance sur un amas de pierres. Des paysans qui avaient entendu les cris de détresse des voyageurs arrivèrent. Le postillon et le baron de V... étaient morts. La jeune femme avait reçu une forte contusion à la poitrine. Seul, un vieux domestique qui occupait un siége suspendu derrière la calèche, était tombé par terre sans se faire aucun mal. On emporta sur une civière les deux cadavres. On étendit un matelas sur un autre brancard, et on y déposa la jeune femme, qui pouvait à peine se mouvoir. Le vieux serviteur la suivait en pleurant et en se lamentant : « Mon bon maître! ma bonne maîtresse! » s'écriait-il, avec des sanglots. On voyait que ce n'était pas une émotion factice, mais une vraie et touchante douleur.

Quand le médecin eut visité la blessure de Clara (c'est ainsi que s'appelait la baronne), il affirma qu'il espérait la guérir; et tous ceux qui se trouvaient alors réunis autour de lui accueillirent cette parole avec joie, car tous s'intéressaient déjà vivement au sort de cette noble femme, si jeune, si belle, et victime en un instant d'une si affreuse catastrophe.

Mais si la main du chirurgien pouvait apaiser sa souffrance physique, nulle science humaine ne pouvait remédier à son mal

Digitized by Google

moral. La commotion qu'elle avait éprouvée, la mort de son époux, qu'on essaya vainement de lui dissimuler, avaient brisé en elle les liens de la vie. La fièvre la saisit ; le délire bouleversa son cerveau, puis, à ces heures d'effervescence et de désordre, succéda une prostration profonde, la prostration d'une âme qui a subi sa dernière agonie, qui s'affaisse et s'éteint comme une lampe épuisée.

Elle fit venir un prêtre, se confessa pieusement, lui remit une somme d'argent pour son église et pour ses pauvres. Ensuite elle appela son vieux domestique, qui, ne pouvant se résoudre à l'écouter debout, tomba à genoux devant elle, le visage baigné de larmes. Elle lui dit de retourner près de ses parents, lui indiqua la distribution qu'il devait faire des divers objets qu'elle lui confiait. En ce moment, elle avait toute sa raison, elle paraissait très-calme, et ceux qui l'observaient se disaient qu'elle allait renaître. Mais tout à coup elle se leva sur son séant, le visage empourpré, l'œil fiévreux, et, d'une voix agitée par une émotion étrange, murmura ces beaux vers de Schiller :

Das Herz ist gestorben. Die Welt ist leer
Und weiter giebt sie dem Wunsche nichts mehr.
Du, Heilige, rufe dein Kind zurück.
Ich habe genossen das irdische Glück.
Ich habe gelebt und geliebet.

« Le cœur est mort. Le monde est vide. Il n'offre plus rien à mes désirs. Sainte Vierge, rappelle ton enfant. J'ai goûté le bonheur terrestre. J'ai vécu, j'ai aimé. »

A ces mots, elle retomba sur sa couche, serra sur sa poitrine une croix en or et un médaillon, puis ferma les yeux.

Elle était morte.

J'arrivai à l'auberge où on l'avait transportée, à l'heure même où elle venait d'expirer. Tout le village était en émoi. Depuis le premier acte de ce drame cruel, chaque jour des groupes d'hommes et de femmes se pressaient à la porte de l'hôtel, attendant le médecin ou le prêtre à sa sortie, s'informant de l'état de la malade, non

Digitized by Google

point avec une banale curiosité, mais avec un accent de vive sympathie.

Le lendemain, on la conduisit au cimetière de l'église solitaire. Tous les habitants du village se rendirent en habits de deuil à son enterrement. A voir la tristesse de leur physionomie, on eût dit que chacun d'eux assistait aux obsèques d'une amie ou d'une parente. Je suivis avec eux le funèbre convoi, et je m'agenouillai avec eux au bord de la fosse, où deux jeunes filles déposaient des couronnes de marguerite.

Qui sait où s'achèvera notre dernier jour? Si la mort nous frappe loin des nôtres, sur un sol étranger, c'est une consolation de penser qu'en tout pays chrétien la religion nous fait une communauté de frères, et qu'une main charitable viendra jeter sur notre tombe quelques gouttes d'eau bénite!

Au delà de Sterzing, on descend dans une vaste plaine marécageuse qui fut, en 1797 et en 1809, un champ de bataille sanglant, puis on rentre dans de plus riants vallons arrosés par l'Eisach, qui, de distance en distance, se grossit par divers affluents, et tout le long de la route accompagne le voyageur comme un fidèle ami.

Le même phénomène qui me frappait quelques années auparavant, à la descente du Saint-Gothard, je le retrouve ici en un espace de quelques lieues. Aux forêts de sapins succèdent les hêtres, et les chênes, puis les châtaigniers; aux pâturages incultes, les champs de maïs et les sillons de blé. A Brixen, fleurit déjà la vigne. Elle ne donne, il est vrai, qu'un vin médiocre; mais les ceps plantés à une assez longue distance l'un de l'autre s'élèvent soutenus par des pieux, s'arrondissent en berceaux, et sous leur voûte de feuillage on sème encore différentes sortes de légumes.

Brixen, situé au confluent de l'Eisach et du Rienz, devint, en l'an 360, le siége d'un évêché, et plus tard la capitale d'une principauté ecclésiastique qui comptait environ 26,000 sujets. En 1802, cette principauté ayant été sécularisée, fut réunie aux autres districts du Tyrol. Malgré son ancienne importance de ville épiscopale

Digitized by Google

et de ville souveraine, elle ne compte pas plus de 2,700 habitants. Mais il y a eu là un prélat riche et puissant, homme de goût et d'énergie, le prince Gaspard-Ignace de Künigl, qui, au milieu du dix-huitième siècle, construisit la nouvelle cathédrale, un des remarquables édifices des temps modernes. Sa façade est en marbre blanc; ses chapelles sont ornées de colonnes en marbre de différentes couleurs, ses murs revêtus de peintures à fresque; ses autels décorés de tableaux, dont plusieurs sont des œuvres d'un grand prix.

Le même prélat fit reconstruire sur un large plan l'ancien évêché et y adjoignit de vastes jardins. On doit encore à ce Louis XIV de Brixen plusieurs autres monuments et plusieurs fondations religieuses. Mais, en réalité, il suffit de quelques heures pour voir toutes les merveilles de cette petite ville, et l'Eisach est là qui murmure et semble se plaindre qu'on l'abandonne, et la route au bord de laquelle il s'épanche, la route de Botzen, apparaît si pittoresque, si riante, au milieu d'une double ligne de montagnes, qu'on s'en va demander à la poste à quelle heure part l'eilwagen, et qu'on y monte avec empressement.

A une demi-lieue de Brixen est une petite *Wirtcshaft* très-fréquentée en été par les gens de la ville. On y trouve, disent-ils, de bons beefsteaks et de bon café. Le beefsteak et le café sont partout, au milieu des plus imposantes scènes de la nature, une des graves préoccupations de la race allemande. J'espère que plusieurs de ceux qu'un plaisir gastronomique attire dans cette maisonnette s'y entretiennent encore du brave homme qui y recevait leurs pères au commencement de ce siècle. C'était, comme Hofer, un simple aubergiste nommé Pierre Mayer. Comme l'hôtelier du Sand, il avait un ardent sentiment de religion et de patriotisme. Comme lui, il s'associa à l'insurrection de 1809. Comme lui enfin, il ne put consentir à déposer les armes quand le gouvernement autrichien le lui ordonnait. Après le dernier envahissement du Tyrol par les troupes de la Bavière et de la France, il fut arrêté et conduit à Botzen. Ses

Digitized by Google

juges, qui désiraient le sauver, l'engagèrent à déclarer que, lorsqu'il avait continué à combattre, il ignorait la proclamation d'Eugène de Beauharnais. Pour tout autre que lui, c'eût été la chose du monde la plus facile, mais il fallait mentir, et l'honnête Mayer ne pouvait entacher sa conscience d'un mensonge. Il dit naïvement ce qu'il savait, et le conseil, à son grand regret, le condamna à mort. Il se rendit au lieu de l'exécution avec une mâle fermeté. Arrivé là, il tira de son sein un crucifix qu'il remit à son confesseur, de peur, dit-il, que les balles qui devaient le frapper n'atteignissent sa sainte relique.

Dans tous les grands événements de ce monde, il y a un homme qui absorbe à lui seul la plus grande part de gloire d'une bataille ou d'une fin héroïque. Le peuple le préconise et le couronne d'une auréole. Autour de lui, d'autres ont lutté avec le même courage, succombé avec la même vertu, et ils meurent obscurément, et l'histoire n'enregistre point leur nom.

Dans la vie privée, il est de ces héroïsmes d'un combat journalier, de ces martyrs tacites d'un devoir rigoureux ou d'une affection méconnue qui succombent aussi en silence avec une pieuse résignation à la tâche qui leur fut imposée. Le monde ne les a point connus et ne les a point appréciés. Nul poëte ne les chante. Nul laurier ne décore leur tombe. Mais Dieu sans doute les récompense, et parfois il arrive aussi que quelques âmes sympathiques conservent leur souvenir et se fortifient par leur exemple.

Si on n'était attiré à l'auberge de Mayer par un souvenir historique, on y resterait volontiers pour contempler la variété de tableaux qui se déroulent autour de cette maison isolée; ici une fertile vallée parsemée d'arbres à fruits; là une montagne sauvage en face d'une colline couverte de vignes, et le torrent qui bondit du haut d'un roc escarpé, et l'Eisach qui mollement serpente dans la plaine, et dans son eau limpide réfléchit l'azur du ciel et la verdure des bois.

Plus loin, ce sont d'autres paysages couronnés par des villages agrestes ou des ruines imposantes. Dans un endroit où les monta-

Digitized by Google

gnes se resserrent de chaque côté du chemin, sur les flancs du Sonnenberg, apparaît l'antique petite ville de Clausen, c'est-à-dire *Clusa*, la *Clusa* latine, la barrière de ces Thermopyles. Telle était sa situation au temps de l'expédition de Drusus, telle on la voit encore aujourd'hui, comprimée entre les bords de la rivière et l'escarpement du Sonnenberg, alignée en une seule rue si étroite que deux voitures ne peuvent y passer de front. A son extrémité méridionale, un torrent la sépare de ses faubourgs. Autrefois ce torrent marquait la limite du diocèse de Brixen et du diocèse de Trente, en sorte que les habitants de la même cité, et souvent les membres d'une même famille étaient séparés l'un de l'autre par deux juridictions différentes.

Il y a, dans cette petite cité, un bâtiment remarquable, œuvre d'un capucin nommé Gabriel Pontiferer, qui était né à Clausen. Il devint le confesseur de la princesse Marie-Anne de Pfalz-Neubourg, qui épousa Charles II d'Espagne, et il lui inspira une telle estime qu'elle voulait l'élever aux plus hautes dignités de l'Église. Mais il la pria de lui accorder seulement une grâce : c'était de lui donner le moyen de fonder un couvent de son ordre dans sa ville natale. Ses vœux furent exaucés. En 1699, le couvent fut bâti, et royalement décoré, et enrichi de quatre tableaux de l'école de Murillo. De plus, la maison où était né le père Gabriel fut convertie en une chapelle dédiée à Notre-Dame de Lorette. La reine, dans sa munificence, se plut aussi à orner cette chapelle. Elle y fit déposer les plus splendides vêtements sacerdotaux et des œuvres d'art du plus grand prix. Les Bavarois en ont enlevé la meilleure part et ne l'ont pas rendue. En 1706, le père Gabriel revint à Clausen, et y mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, pauvre comme il avait vécu, mais heureux de voir le religieux établissement qu'il avait fondé.

Dans une autre chapelle de cette même ville est le tombeau d'un pacha turc qui fut fait prisonnier à Bude, se convertit au christianisme et devint général au service de l'Autriche, juste la contre-partie de notre aventureux Bonneval, qui des armées de

Digitized by Google

l'Autriche entra dans celles de Turquie, se fit mahométan et fut investi du titre de pacha.

Près de là, à la cime d'un roc isolé, s'élèvent les ruines du château de Saben, qui fut, dit-on, construit par les Romains, qui, plus tard, servit successivement de forteresse aux Ostrogoths, aux Lombards, aux Rhètes, et qui enfin devint la résidence d'une noble famille tyrolienne. En 1535, il fut anéanti par un incendie. Dans des fouilles pratiquées sous ses murs, on a trouvé une quantité de médailles romaines.

De là, par un étroit défilé, nous arrivons à une autre station des légions de Rome, au village de Kollmann (*Collis manans*). Au-dessus de ce village est le château de Trostburg, l'un des plus beaux, l'un des plus majestueux châteaux du Tyrol. Il appartient au comte de Wolkenstein, qui vient ordinairement y passer l'été; et certes il serait difficile de trouver en Europe une résidence plus pittoresque, dominant de plus magnifiques points de vue.

Au pied de ce château la plaine s'élargit, et de tout côté on ne voit que des champs fertiles, des enclos remplis de fruits, des terrasses couvertes de grandes vignes. Le ciel et le sol, les villages par leur forme de construction, les paysans par leur costume, tout ici a déjà le caractère italien. Les villes mêmes portent à la fois un nom allemand et un nom italien. Brixen s'appelle Bressanonne, et Botzen, Botsano. Nous arrivons à Botzen par une belle, large route qu'un de ses citoyens fit faire lui-même au commencement du quatorzième siècle. En mémoire de lui, on l'appelle encore la route de Kunter.

Botzen, dont l'origine remonte probablement jusqu'aux Goths, est situé à la jonction des routes d'Allemagne, de Suisse et d'Italie, au confluent du Talferwildbach et de l'Eisach, qui, à trois quarts de lieue de là, vont se jeter dans l'Adige. Sa position en a fait une ville de commerce; son commerce l'a enrichie, et sa fortune l'a exposée pendant plusieurs siècles à toutes sortes de calamités. Les évêques de Trente, les comtes du Tyrol et quelques autres ambi-

Digitized by Google

tieux seigneurs se disputaient la possession de l'industrieuse cité. Quel que fût le résultat de ces perpétuelles rivalités, Botzen payait toujours les frais de la guerre. Mise à contribution par celui-ci, pillée par celui-là, elle en vint à reconnaître que ceux qui se montraient si empressés de se déclarer ses protecteurs lui coûtaient fort cher et voulut essayer de se protéger elle-même. Elle s'entoura d'une ceinture de remparts, elle s'abrita derrière de hautes tours où sa milice faisait une garde vigilante. Mais plus d'une fois encore ses portes furent brisées, ses murs escaladés, et ses rues envahies par de rapaces soldats. Il fut un temps où, pour y percevoir plus aisément leurs contributions, ses redoutables voisins, l'évêque de Trente et le comte du Tyrol établissaient à la fois dans l'enceinte de son territoire trois douanes dont ils enlevaient sans miséricorde le produit.

Malgré ces luttes continuelles et ces rigoureuses exactions, l'active cité grandissait, et elle grandit encore plus lorsqu'elle fut réunie à l'empire d'Autriche, et par là défendue efficacement contre les diverses agressions dont elle avait si longtemps souffert.

Cependant elle n'a qu'une population de neuf mille habitants; mais elle est sans cesse traversée par une foule de voyageurs et de chariots de marchandises. Chaque année, elle a quatre foires qui durent chacune quinze jours, et ses rues alors sont remplies de denrées de toutes sortes, et l'on y voit arriver des gens de tous les districts environnants, surtout des Tyroliens, qui, par la variété de leurs costumes, offrent à l'étranger un curieux tableau.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les habitants de chaque canton du Tyrol ont un mode distinct de vêtement. Ceux qui ont voyagé en Espagne, en Norvége et dans quelques provinces de l'Allemagne écartées des grandes villes ont pu observer là un fait à peu près semblable. Cette diversité de costumes ne tient pas seulement à l'influence des divers climats, elle provient plus particulièrement du temps où ces contrées, ces districts, ces provinces appartenaient

Digitized by Google

à différents seigneurs, et formaient par là autant de petits États séparés l'un de l'autre et souvent en lutte l'un avec l'autre. C'est un des plaisirs du voyageur de retrouver dans les pays qu'il parcourt ces vestiges de l'ancien temps. Quiconque arrivera à Botzen pendant une de ses célèbres foires pourra voir là sur une même place et peut-être même sous une même arcade le paysan de la vallée de l'Inn avec ses culottes noires, ses bas bleus et sa large ceinture; le montagnard avec les guêtres et les culottes courtes qui laissent ses genoux à découvert; l'habitant de la vallée de Botzen avec son large chapeau; les femmes de divers villages avec leurs coiffures en toile blanche et leurs chapeaux verts ornés de fleurs artificielles.

Le principal monument de Botzen est l'église paroissiale, reconstruite en 1400 sur les ruines d'une autre église qui, trois siècles auparavant, avait été consacrée par l'évêque de Trente. Cet édifice, surmonté d'une flèche gothique, est petit, mais dessiné avec un goût exquis et dans des proportions parfaites. C'est, selon la juste expression d'un écrivain allemand, « une cathédrale de Strasbourg en miniature[1]. » Sa chaire a été taillée par une main habile dans un seul bloc de pierre. Son maître-autel est décoré d'une œuvre remarquable de Lazzare Lazzarini. D'autres tableaux dignes de l'attention des amateurs parent ses chapelles.

Près de là est un couvent de capucins auquel se rattache une histoire de famille du dix-septième siècle qui ressemble à une légende du moyen âge. Engelhard Dietrich de Wolkenstein avait fait vœu de fonder un couvent si Dieu daignait féconder son mariage. Sa prière fut exaucée. Sa femme lui donna cinq enfants, et par malheur mourut bientôt après. Il entra alors dans l'état ecclésiastique. Trois de ses fils prirent l'habit de franciscain dans le cloître qu'il avait bâti; les deux autres se consacrèrent comme lui à la prêtrise, et ils l'assistèrent à sa dernière heure

[1] Lewald. Tyrol.

Digitized by Google

lorsqu'il mourut dans le château de Trostburg, à l'âge de quatre-vingts ans[1].

Mais ce qui est charmant à voir à Botzen, ce sont ses maisons à trois et quatre étages, élégamment construites dans le goût italien, avec des arcades à leur base, des balcons et des galeries sur leurs façades, des fleurs à toutes les fenêtres.

Les habitants de cette ville ont la passion des fleurs, et quelques-uns d'entre eux cultivent dans leurs serres et dans leurs jardins les plus belles plantes des tropiques. Le climat de Botzen est un puissant auxiliaire pour ces œuvres d'horticulture. En été, ce climat n'est que trop chaud. A cette époque de l'année, les riches familles désertent ordinairement la ville et se retirent sur une montagne, dans le village d'Ober-Botzen, un délicieux village tout entier composé d'élégants pavillons, d'aristocratiques cottages et d'excellentes auberges. Les hommes que leurs fonctions officielles ou leurs affaires de commerce retiennent à la ville se rendent chaque samedi à Ober-Botzen, et le dimanche, il y a là, sur les pentes de la montagne, à une hauteur de 4,000 pieds au-dessus de la vallée, des dîners somptueux, des bals superbes, et tel est le charme de cette migration annuelle, que les bons citoyens de Botzen ne peuvent l'oublier. Il en est qui, par quelques impérieuses raisons, ayant été s'établir dans un des autres États de l'Autriche, se considéreraient comme très-malheureux s'ils ne venaient chaque été de très-loin passer au moins quelques jours dans les enchantements de cette résidence alpestre.

Moi, qui n'ai pas eu le bonheur de goûter là les joies de la famille, je puis partir sans regret, et je m'en vais par la vallée de l'Adige à Trente.

De loin, on l'aperçoit, cette antique ville de Trente, sur la rive gauche de l'Adige, dans une vaste plaine, entourée de vignobles et de hautes montagnes. A voir les flèches de ses églises, les dômes

[1] Beda-Weber. Das Land Tyrol.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Rouargue frères del. et sc.

Imp. F. Charles aîné, Sc. r. Montfaucon. Paris

TRENTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

de ses palais, on se dit qu'on va entrer dans une grande et belle ville, et on se réjouit de regarder de près ces monuments qui à une certaine distance frappent le regard par leur masse imposante. Mais il en est de l'aspect extérieur de plus d'une ville, comme de la physionomie de plus d'un homme avec lequel une circonstance fortuite nous met en relation. Souvent, au premier abord, son expression de franchise nous séduit, son sourire amical nous inspire la confiance. Nous allons à lui avec un élan de sympathie spontané; nous lui tendons la main avec un candide abandon, et bientôt nous nous apercevons que cette figure épanouie est le masque factice d'une habile dissimulation; que ce regard lucide et ce sourire affectueux ne sont que les dociles instruments d'une vanité désordonnée et d'un profond égoïsme.

Ainsi de plusieurs rencontres que nous faisons dans le monde, ainsi de plusieurs cités dont nous ne voyons que le dehors, ainsi de Trente que j'étais impatient de visiter. Ce dôme de la cathédrale qui fut commencé en l'an 1048 est resté inachevé. Ce palais qui porte le nom édifiant de Buono Consiglio (de bon conseil), et qui fut la résidence des anciens princes-prélats, tombait en ruines. On en a fait une caserne. Ces autres palais construits par de nobles familles, en larges dalles de marbre rouge, décorés de frises dentelées et de balcons dans le style lombardo-vénitien, sont également délaissés et dégradés. Ces rues qui se déroulent au sein de la plus riante vallée sont étroites, tortueuses, sales, et habitées par une population dont les vêtements en désordre déparent la méridionale beauté.

Le territoire de Trente est pourtant très-fertile. On en tire des vins excellents, des fruits en quantité, des figues et des oranges, et des cargaisons de soie. Mais ses habitants n'ont point l'activité ni l'esprit industrieux, ni les habitudes d'ordre des gens du Tyrol septentrional, ni même du Tyrol central. Ils sont d'un caractère insoucieux, ennemis du travail, peu portés à l'étude, et déjà parmi les basses classes de cette ville italienne, où de plus en plus s'efface

Digitized by Google

l'élément germanique, on peut reconnaître la molle indifférence du lazzarone.

Elle existe cependant cette ville dès les temps les plus anciens. On attribue son origine à une colonie d'Étrusques, qui y érigea un temple où s'élevait la statue du dieu Neptune armé de son trident. De là le nom latin : *Tridentum*, dont nous avons fait Trente ; les Italiens *Trento*, et les Allemands *Trient*.

Tout le pays qui s'étend depuis Borghetto jusqu'à Sabiona fut soumis à la domination de cette ville. Les Cimbres y entrèrent en l'an 640 de la fondation de Rome ; une partie des Allemands vaincus par Marius s'y réfugièrent et s'y établirent.

Drusus, dans une expédition à travers les Alpes, envahit ce territoire, fit de Trente une colonie romaine, et la rejoignit à Vérone par une des grandes voies militaires de l'empire.

En l'an 385, la cité païenne fut convertie au christianisme par saint Vigile. En l'an 493, elle fut conquise par Odoacre, qui la fit fortifier. Plus tard, subjuguée et dévastée par les Lombards, elle ne se releva de son désastre que sous le règne de Charlemagne et de ses successeurs.

Au onzième siècle, Conrad le Salien en fit la capitale d'une principauté ecclésiastique investie à la fois du pouvoir religieux et du pouvoir temporel. Cette principauté a subsisté, non sans troubles et sans de fréquentes guerres, jusqu'à l'année 1803, où elle fut sécularisée. Maintenant Trente est le chef-lieu d'une des provinces du Tyrol, le siége d'un tribunal de première instance, d'un commissariat supérieur de police, la résidence d'un corps de troupe et d'une cohorte de fonctionnaires de l'Autriche.

Ce qui a fait dans les temps modernes la célébrité de Trente, c'est le concile qui y fut réuni le 15 mars 1545 par le pape Paul III. Ce concile qui fut d'abord présidé par le cardinal del Monto, et qui est désigné dans les annales ecclésiastiques par le titre de *Sacrosancta œcumenica et generalis synodus Tridentina*, et ne dura pas moins de quinze ans. Il y vint des ambassadeurs de divers États de

Digitized by Google

l'Allemagne ; un instant même, Mélanchthon eut l'idée de s'y rendre avec quelques docteurs de son école. Car le pape avait eu l'espoir de ramener par les discussions de ce concile les protestants au catholicisme et les avait engagés à s'y rendre. Mais à la dernière séance de cette solennelle assemblée, le cardinal de Lorraine qui le présidait s'écria : « Maudits soient tous les hérétiques, » et les assistants répétèrent à la fois : « qu'ils soient maudits ! »

Dans l'église Sainte-Marie-Majeure, où ce concile se réunit, on voit encore un ancien tableau à demi effacé représentant les dignitaires ecclésiastiques qui s'y adjoignirent successivement depuis l'année 1545 jusqu'en 1563 : sept cardinaux, trois patriarches, trente-trois archevêques, deux cent trente-cinq évêques, sept abbés, sept généraux de différents ordres religieux, cent quarante-six professeurs de théologie.

Si par ses longues délibérations, cette imposante réunion de prélats et de docteurs ne ramena point, comme on l'avait espéré, les protestants au dogme de la papauté, elle eut un autre grand résultat. « Elle fut, dit un écrivain contemporain, la manifestation de la restauration catholique s'effectuant par elle-même au sein de l'orthodoxie et sous l'autorité pontificale. Ses décrets, au lieu de rappeler l'hérésie, l'excommunièrent ; au lieu de rapprocher les dissidents, rendirent leur séparation définitive, mais ils mirent fin à toutes les tentatives de transaction qui n'auraient été acceptées par personne, et formulèrent les croyances d'une manière irrévocable. Une chaîne indissoluble étreignit la catholicité tout entière. La grande union du midi se trouva formée ; autour du domaine de la foi apostolique s'éleva un rempart qui restreignit son action et ses limites, mais qui concentra ses forces, garantit son inviolabilité et doubla sa puissance. Un symbole définitif, plus fort peut-être que l'autorité indéfinie que les papes s'étaient arrogée, présida aux destinées de la confédération méridionale, et fonda sur des bases reconnues de tous l'unité et la suprématie romaine. »

Cette ville de Trente, honorée et illustrée par une telle assemblée

Digitized by Google

catholique, est restée très-catholique. Sa plus grande fête de l'année est une fête religieuse, la fête de son patron saint Vigile. Ce jour-là, riches et pauvres, jeunes et vieux, tous les quinze mille habitants de Trente sont en mouvement, et des campagnes environnantes de plusieurs lieues à la ronde arrivent à cheval, à pied, en voiture, des légions de dévots et de curieux. Les murs de la cathédrale sont revêtus de tentures; le chœur couvert de riches draperies, et les reliques dans leurs châsses d'or et de pierreries sont rangées sur le maître-autel. Puis toutes les cloches sont mises en mouvement, et le canon tonne, et les rues sont remplies d'une foule de musiciens ambulants, et de toutes parts s'élèvent des tréteaux de jongleurs et des boutiques de marchands, car on croit pouvoir allier sans scrupule à la solennité religieuse un plaisir profane.

Le matin, les reliques du saint sont portées en grande pompe dans la ville. En tête de la procession s'avancent les capucins, puis les élèves du séminaire, et les prêtres des différentes paroisses, et les chanoines, puis enfin l'évêque, qui marche lentement sous un baldaquin, la main posée sur la main du saint.

Dans l'après-midi, les milliers de fidèles qu'on a vus quelques heures auparavant prosternés si dévotement sur les dalles de l'église ou le pavé des rues, ne pensent plus qu'à s'égayer, qui auprès des théâtres en plein vent, qui au bord d'une arène d'acrobates ou d'une boutique de fantaisies. Le soir nouvelle émotion, nouveau spectacle. Un feu d'artifice éclate aux yeux de la multitude enthousiaste.

Le lendemain tout est fini. Le bruit de la fête a cessé; les musiciens s'en vont; les étrangers disparaissent. La ville retombe dans sa torpeur habituelle et son morne silence.

Je la laisse dans son silence, et je retourne à une autre possession de l'Autriche, à l'Illyrie.

Digitized by Google

CHAPITRE ONZIÈME

L'Illyrie. —Traditions historiques.—La Carinthie.—Le trône en pierre de Zollfeld.—Villach. — Klagenfurt. — Les Carinthiens. — Leurs travaux. — Leurs coutumes. — Trieste. — Son ancienne histoire. — Ses guerres. — Sa réunion à l'Autriche. — La députation de la bourse. — Le Lloyd. — Organisation et succès de cette société. — La bora et le sirocco. — Population. — Multiplicité de races et d'idiomes. — Variété de costumes. — Les Zichi. — La bibliothèque. — Collection de M. Rossetti. — L'hôtel prudent.

Elle remonte à une époque lointaine, l'histoire de ce peuple d'Illyrie, si, comme on le dit, il provenait de la Thrace, où naquit Orphée. Au sixième siècle avant l'ère chrétienne, les Illyriens occupaient toute la côte et les îles de l'Adriatique, conjointement avec des communautés phéniciennes, italiennes et celtiques. De là, ils se répandirent vers l'est, et se mêlèrent à des peuplades grecques.

L'ambitieux Philippe de Macédoine leur déclara plusieurs fois la guerre, et leur enleva une partie de leurs domaines : l'Albanie. Il ne put cependant parvenir à subjuguer cette race aventureuse de pirates. Mais quand la république romaine en vint à porter de toutes parts ses aigles victorieuses, elle ne put voir d'un œil paisible la puissance maritime des Illyriens. En l'an 288, elle lança contre eux ses formidables légions, les asservit et s'empara de tout leur littoral. De ce sol conquis par les Romains sont sortis plusieurs hommes qui s'élevèrent au rang des Césars, et construisirent dans leur pays natal des palais et des édifices grandioses, dont quelques-uns subsistent encore.

A la division de l'empire, l'Illyrie fut dévolue à l'empire d'Orient, puis maîtrisée par les Ostrogoths, puis envahie au sixième siècle par une migration de Croates et de Serbes qui y fondèrent

Digitized by Google

un État indépendant de Constantinople. Bientôt, Charlemagne réunit à l'empire d'Allemagne la Carinthie, la Carniole et l'Istrie. Le reste de la contrée appartenait à Byzance. En 1170, les Slaves constituèrent dans cette contrée un royaume, qui plus tard a formé les deux principautés de Serbie et de Bosnie. Les Vénitiens, les Hongrois, les Turcs s'emparèrent de plusieurs des districts méridionaux de l'Illyrie. Ce nom d'Illyrie disparaît alors de l'histoire pendant un espace de six siècles. A la paix de Presbourg, Napoléon le ressuscita par la formation du royaume d'Illyrie. En 1809, il agrandit ce royaume par l'adjonction de la Carniole, de l'Istrie, de Trieste et de la Dalmatie.

L'Autriche, après avoir repris possession de ces domaines, y établit une autre organisation; puis enfin, en 1849, elle a divisé le royaume d'Illyrie en quatre cercles : la Carniole, la Carinthie, les villes du littoral, et Trieste converti en port franc.

Dans sa délimitation actuelle, l'Illyrie s'étend sur un espace de 490 milles carrés, entre la Styrie, le Tyrol, la Lombardie, d'un côté jusqu'aux frontières de la Croatie, de l'autre jusqu'à l'Adriatique. On y compte un million et demi d'habitants : Italiens, Slaves, Allemands.

Au nord de ce pays s'élèvent de hautes montagnes dont les ramifications s'inclinent graduellement à l'est et au sud, et disparaissent le long de la côte. Par la nature de ces montagnes, dont quelques-unes sont tout entières composées de matières calcaires, par l'âpreté de son climat, le sol de cette contrée est en général peu fructueux. En certains endroits, il ne produit pas même assez d'herbe pour nourrir les bestiaux. Ses habitants suppléent avec courage et patience à cette pénurie du produit agricole par leur labeur industriel. Ceux des montagnes exploitent des mines et des carrières ; ceux de la côte sont bateliers ou charretiers.

C'est cette région des montagnes, et cette plage maritime que je désirais revoir. C'est la Carinthie, la Carniole, et la ville de Trieste.

Le nom de Carinthie (allemand *Karnthen*) est d'origine cel-

Digitized by Google

tique. Il signifie pointe de roc aigu[1]. Une tribu de Celtes s'était implantée dans ce pays. Subjuguée par les Romains, comprimée et écrasée par le torrent des diverses migrations, elle finit par disparaître. Une peuplade slave, fuyant devant les hordes des Avares, trouva un refuge dans cette contrée, et sur les ruines d'une cité romaine édifia une ville dont il reste encore de curieux vestiges. Comme cette peuplade refusait de se convertir au christianisme, le duc de Bavière Thassilo l'attaqua et l'asservit. Charlemagne fit de la Carinthie un margraviat, qui plus tard prit le titre de duché, qui appartint successivement à la Bavière, à la Bohême, au comte Meinhard du Tyrol, et enfin en 1335 fut remis à l'Autriche.

Ce duché est une terre montagneuse, traversée dans toute sa longueur par la vallée de la Drave, coupée çà et là par d'autres vallées transversales. Là est le sauvage défilé de Nadel (aiguille), où une rivière fougueuse mugit au fond d'un précipice effroyable, entre des rocs nus taillés à pic. Là s'élèvent des cimes aiguës qui, comme les noires flèches du Spitzberg, dominent de plusieurs centaines de pieds de hauteur les pointes des glaciers. Là s'élèvent à près de 2,000 toises le grand Glockner et le petit Glockner, séparés l'un de l'autre par une large crevasse que la neige comble pendant l'hiver. Du haut du grand Glockner, la vue s'étend jusqu'aux régions de la Bavière, de la Bohême, et plonge dans les vagues azurées de l'Adriatique. Au pied de cette étonnante montagne couronnée par les aiguilles des glaciers est le petit hameau de Heiligenblut, qui se compose de treize maisons bâties au bord d'un ravin, à côté d'une église vénérée dans tout le pays. On y vient de loin en pèlerinage, car elle renferme un crucifix miraculeux. Dans une belle solitude, en face d'une nature si merveilleuse, quel cœur ému ne croirait aux miracles?

Çà et là, les sites grandioses de la Carinthie offrent au voyageur un autre sujet d'observation. Sur les collines apparaissent des tours

[1] Das vateriland Buch von Osterreich, 2e partie.

Digitized by Google

démantelées, des tours de châteaux féodaux ; dans les vallées on découvre des restes d'antiquités romaines et celtiques.

Un de ces anciens châteaux, qu'on appelle *Hohen Osterwitz*, a été heureusement conservé.

Il est perché comme un nid d'aigle à la pointe d'un roc de neuf cents pieds de hauteur. On y arrive par un étroit sentier, par quinze portes garnies de tours massives et trois ponts-levis. Il fut l'une des citadelles de la noble famille des Khevenhüller qui jadis combattit vaillamment contre les Turcs.

Dans la plaine de Zollfeld, sur la route de Klagenfurt est le château de Tanzenbourg où naquit, en 1459, l'illustre empereur Maximilien IV. Dans cette même plaine où s'éleva successivement une cité celtique, une cité romaine, puis la capitale des slaves de Carinthie, on voit encore un large siége de maçonnerie de six pieds de hauteur, sur lequel la main d'un ciseleur primitif a taillé les insignes de la dignité ducale. C'était là qu'autrefois les seigneurs du pays annonçaient leur avénement au pouvoir comme les rois de Hongrie sur la colline de Presbourg. Un paysan de Krainbourg à qui un privilége héréditaire octroyait les bénéfices de cette cérémonie s'asseyait sur ce trône de pierre. Le nouveau prince, portant comme lui un humble et rustique vêtement, s'avançait devant un représentant du peuple, escorté de ses principaux officiers, et de ses serviteurs dont deux conduisaient par le licou un bœuf noir et un cheval de charrue. Le paysan assis en face de lui comme un juge l'interrogeait sur ses intentions. Le prince promettait de gouverner ses sujets avec justice. Alors le paysan lui abandonnait son siége et prenait, comme gage de la promesse qui venait de lui être faite, le bœuf et le cheval. Le nouveau duc s'asseyait sur son trône et renouvelait son serment, en brandissant son épée vers les quatre points cardinaux. Puis il se rendait à l'église, se dépouillait de son habit de paysan pour revêtir son costume de prince et présidait ensuite à un grand festin. Mais le lendemain il devait revenir encore s'asseoir sur son trône champêtre, et la tête nue, et la main droite

Digitized by Google

levée vers le ciel, il devait jurer de respecter la liberté de son peuple, et de le protéger en toute occasion. Alors il était acclamé comme le légitime seigneur du pays, et l'église consacrait par un office solennel ce pacte du souverain et de ses sujets.

Les historiens disent que cette mémorable cérémonie fut célébrée, pour la première fois, en 788, lorsque Charlemagne accorda à Ingevo le duché de Carinthie. Près de neuf siècles plus tard, en 1664, quand l'archiduc Charles d'Autriche prit possession de ce domaine, il se soumit galamment à cet antique usage. Depuis cette époque, nul paysan de Karnburg n'a eu l'honneur de faire comparaître devant lui son seigneur, ni le plaisir d'emmener dans son étable un beau bœuf et un bon cheval de labour. Nul prince n'est venu en costume rustique s'asseoir sur le rude siége de Zollfeld, pour y formuler, à la face du ciel, les conditions de son contrat avec ses sujets. Mais ce siége subsiste encore comme un monument de l'ancienne fierté du peuple de Carinthie, et, pour en assurer la conservation, on l'a entouré d'une grille de fer.

Les deux principales villes actuelles de la Carinthie, sont Villach et Klagenfurt.

Villach, située au confluent de la Drave et du Gail, a une population de 4,000 âmes. C'est dans la plaine qui l'avoisine qu'un des Khevenhüller, soutenu par quelques légions que Maximilien lui avait envoyées, remporta, en 1492, une éclatante victoire sur les Turcs. L'histoire dit que les féroces musulmans qui, à cette époque, ravageaient et épouvantaient les plus belles provinces de l'Autriche, laissèrent sur le champ de bataille 10,000 morts et 7,000 prisonniers. L'église de Villach renferme les tombeaux de six de ces Khevenhüller, ces valeureux champions du christianisme contre les hordes barbares qui s'avancèrent, au dix-septième siècle, jusque sous les murs de Vienne.

Klagenfurt, qui s'étend sur les rives d'une petite rivière réunie au lac de Wörther par un canal, compte environ 12,000 habitants. C'était là que les états de Carinthie se réunissaient autrefois, dans

Digitized by Google

un édifice gothique qui existe encore et qui est décoré des armoiries de la noblesse du pays. C'est aujourd'hui le chef-lieu d'un cercle administratif, le siége d'une haute cour de justice et d'un tribunal de première instance, la résidence de l'évêque du diocèse de Gurk. Ses fortifications, renversées en 1809 par les Français, ont été, comme celles de Francfort, de Leipzig et de plusieurs autres villes d'Allemagne, converties en promenades. C'est un acte de raison que d'avoir démoli ces inutiles remparts. C'est un plaisir de voir aujourd'hui les beaux arbres qui les ombragent, et le frais gazon qui les revêt.

La population entière de la Carinthie, disséminée dans les deux villes dont nous venons de parler, dans des bourgades de 1,000 à 1,200 âmes, dans des hameaux et des chalets isolés, se compose de 322,000 individus de race slave, appartenant à la tribu des Slovènes, et de race allemande, qui n'ont pour la plupart d'autres ressources que le produit de leurs bestiaux, et de leur travail dans les mines de fer, de cuivre, de plomb, d'agate.

Ils vivent d'une pauvre vie, ceux qui essayent, dans cette région de montagnes, de cultiver le sol rigoureux qui les entoure, ou d'y recueillir assez de fourrage pour nourrir quelques troupeaux. Mais, dès leur jeunesse, ils s'endurcissent à la fatigue, et les jeunes filles elles-mêmes s'habituent de bonne heure à porter de lourds fardeaux. Ils en viennent surtout à gravir avec une étonnante agilité les montagnes. En été, les habitants de Heiligenblut vont, sur les flancs escarpés des Glockner, cueillir l'herbe en des endroits où une chèvre alerte pourrait à peine pénétrer, et ils ne peuvent, dans cette même saison, transporter cette herbe précieuse dans leurs granges. Ils sont forcés d'attendre que les neiges aplanissent les aspérités de la montagne et comblent les crevasses des rochers. Ils amassent leur foin en un épais monceau, l'affermissent de leur mieux pour qu'il ne soit pas dispersé par le vent; puis, au mois de janvier, par une claire nuit de pleine lune, ils se mettent en marche avec des crampons, des bêches, des cordes et des échelles. Comme il y va de leur

Digitized by Google

vie dans cette expédition, avant de partir, ils ne manquent jamais de s'agenouiller au pied d'une croix et de se recommander à la miséricorde de Dieu. Cet acte de piété accompli, ils gravissent la montagne avec une plus ferme résolution; ils se mettent à la recherche de la provision d'herbe qu'ils ont récoltée et qui naturellement est ensevelie sous un amas de neige. Quand ils l'ont découverte, ils la chargent sur un traîneau, et alors commence l'opération la plus difficile, la descente de la montagne avec ce lourd véhicule, sur une pente rapide, au bord des précipices. Deux hommes exercés à ce rude métier se placent au timon du traîneau pour le diriger; deux autres hommes vigoureux le retiennent fortement derrière avec des cordes pour qu'il ne s'écroule pas sur ceux qui le précèdent; d'autres sont occupés de chaque côté à le maintenir en équilibre. Mais souvent cette masse pesante s'abîme dans la neige, et ce n'est pas une petite affaire que de l'en relever. Souvent ceux qui l'escortent tombent dans un ravin, et il en est plus d'un qui périt. Parfois aussi un nuage s'étend subitement à la surface du ciel, et dans cette soudaine obscurité, le conducteur du convoi ne peut plus distinguer son chemin; parfois un tourbillon de neige éclate tout à coup et aveugle les pauvres ouvriers. Lorsqu'enfin, après tant de fatigues et tant de périls, ils sont parvenus à amener jusqu'au village leur cargaison, ils s'agenouillent de nouveau pour rendre grâces à Dieu de sa protection, et ils se réjouissent de leur succès. Ils pourront nourrir leurs bestiaux.

En cette même saison, par les froides et humides matinées de leur climat boréal, les belles dames de Saint-Pétersbourg, enveloppées dans de moelleuses fourrures, descendent en riant dans de légers et élégants traîneaux leurs montagnes russes. Quel plaisir l'hiver donne aux uns! Quelle souffrance il impose aux autres! Mais n'est-ce pas une des lois mystérieuses de la Providence en tout temps et en tout pays!

Dans l'exiguité de leurs ressources, et les rudes conditions de leur existence, les paysans de la Carinthie conservent une placidité

Digitized by Google

d'humeur et une gaieté naturelle que plus d'un riche pourrait leur envier dans son inquiète oisiveté. Ils se distraient à leurs veillées par des contes et des chants populaires; ils s'associent pieusement à leurs fêtes religieuses, et célèbrent joyeusement leurs fêtes de famille, surtout leurs mariages.

Pour un de ces jours de mariage, l'ami qui est investi des importantes fonctions de maître des cérémonies, s'en va de côté et d'autre, parfois à une longue distance, inviter quatre-vingts à cent convives qui se réunissent dans une auberge. Pour chacun de ces convives, les jeunes filles préparent des bouquets de fleurs. Le matin, l'actif maître des cérémonies se dirige avec une troupe de musiciens vers la demeure de la fiancée. La porte en est fermée. Il frappe, il demande à grands cris la jeune fille qu'il doit emmener. Alors, apparaît une vieille femme vêtue d'une façon grotesque qu'il feint de prendre pour celle qu'il vient chercher. Il la saisit par la taille, lui fait faire deux ou trois tours de valse, puis soudain la rejetant de côté, entre dans la maison, enlève la jeune fille pour la conduire à l'auberge où l'on prépare le banquet et où son fiancé l'attend. Mais il n'y arrive point sans difficulté. Le long du chemin, de malins espiègles l'attendent, et tentent de l'arrêter, ou de le faire tomber. Enfin, il arrive, il fait agenouiller devant lui les deux époux, et dans une harangue toute pleine de rustiques plaisanteries leur trace les devoirs de la vie conjugale. C'est la pièce comique qui précède une grave solennité, car après cette bouffonnerie traditionnelle, les époux sont conduits à l'église où le prêtre, après les avoir bénis, leur adresse un religieux discours. Après l'office, tout le cortége, musique en tête, retourne à l'auberge, et la journée se termine par une danse joyeuse.

Les Carinthiens, qui ont si bien gardé le sentiment religieux et les habitudes domestiques de leurs pères, ont aussi conservé leurs anciens costumes, la jaquette en laine qu'ils remplacent l'hiver par une jaquette en peau de mouton, le gilet en cuir garni d'une rangée de boutons en métal, les culottes en cuir, des bas blancs, et des

Digitized by Google

souliers lacés avec une courroie. Les paysannes portent une robe courte, un étroit bonnet orné de rubans, ou un large chapeau rond.

Ceux des habitants de la Carinthie qui passent une partie de leur vie dans les mines, accomplissent une tâche plus rude encore et assurément plus triste que les paysans. Mais ces mines les récompensent de leur travail par d'abondants filons. Les mines de fer de la Carinthie produisent annuellement 700,000 quintaux de ce métal brut. Les mines de Bleiberg, les plus riches de l'Autriche, occupent une population de 6,000 âmes, et produisent 40,000 quintaux de plomb dont 12,000 sont expédiés à Klagenfurt et transformés en céruse.

La Carinthie est rejointe à la Carniole[1] par une route taillée en 1725 à une hauteur de 4,200 pieds sur le Loibel. A sa sommité, deux obélisques en marbre noir indiquent la limite des deux duchés. Là d'un côté, on voit se dresser dans les airs, les cimes aiguës, les pics de glace de la Carinthie, et de l'autre se dérouler la grande plaine de Laybach. La Carniole est un pays plus plat et plus fertile que son étonnante voisine, et il est aussi plus peuplé. On y compte un demi-million d'habitants. Au nord pourtant, elle est unie par une chaîne de montagnes; au sud, par les Alpes juliennes, mais de toutes ces montagnes, le Terglou est la seule qui sur une de ses faces porte à sa sommité un glacier.

Je reviendrai à la vallée de Laybach. J'ai hâte d'abord de revoir Trieste.

Cette ville, qui a pris un si grand essor et qui aux yeux de ceux qui pour la première fois descendent sur sa rade apparaît comme une jeune ville, est une ancienne cité, plus ancienne que Venise. Elle existait déjà depuis plusieurs siècles, elle avait un temple de Jupiter, elle était inscrite au nombre des cités romaines, que les lagunes où devait un jour resplendir la reine des mers étaient encore tout au plus habitées par quelques pêcheurs. Mais le développement, l'importance de Trieste ne datent que d'un demi-siècle.

[1] Allemand *Krain*, altération du nom slave *Kranija*, qui signifie frontière.

Digitized by Google

Précédemment, ce n'était qu'un port infime, fréquenté seulement par des bateaux de caboteurs; précédemment une faible cité qui subit tous les désastres des guerres et des invasions du moyen âge. Saccagée par les Gépides, prise par les Goths et par les Lombards, relevée une première fois par les Byzantins, elle fut d'abord incorporée dans l'exarchat de Ravenne, puis conquise par Charlemagne, livrée au duc de Frioul, et enfin saccagée par les Vénitiens. En même temps, les patriarches d'Aquilée, les Margraves de l'Istrie se disputaient sa possession.

En 1202, Henri Dandolo l'envahit et lui fit prêter serment de fidélité à la république de Venise. A peine Dandolo est-il parti, que voici le duc de Carinthie qui châtie la malheureuse ville de son impuissance, et l'oblige à un autre serment. Le duc se retire, et les Vénitiens reparaissent, qui, à leur tour, la nomment la ville rebelle et la traitent en conséquence. Pour comble de malheur, sa bourgeoisie est en lutte avec son évêque. A diverses reprises, elle achète ses franchises municipales du prélat qui avait sur elle les droits d'un seigneur féodal. Le pacte conclu, le patriarche d'Aquilée et les comtes d'Istrie refusent d'en reconnaître la validité. Plusieurs fois ainsi, elle croit avoir, à l'exemple des villes libres d'Allemagne, des communes de France, obtenu son affranchissement, et elle a de nouveau les mains liées. Un jour, elle en vient, dans sa joyeuse confiance, à croire qu'elle va se gouverner elle-même; elle élit un chef, elle lui donne le titre de Capitaine général. Mais les Vénitiens ne lui permettent pas de telles excentricités; ils l'envahissent de nouveau et la soumettent à un nouveau vasselage.

Lasse enfin de tant d'efforts inutiles, opprimée par ses propres luttes et par l'insatiable ambition de ses voisins, pour mettre un terme à ses calamités, elle se résout à s'imposer elle-même un maître, mais un maître puissant. Elle invoque l'appui de l'empire germanique et se donne volontairement à Charles IV. On imagine peut-être que la voilà enfin placée sous une sûre égide, associée à

Digitized by Google

jamais à l'empire dont elle doit être un jour la grande ville maritime. Non pas. Nous ne sommes point encore au bout des péripéties de cette singulière chronique. Charles IV attachant peu de prix à cette ville soumise à tant de fluctuations, la remercie pourtant de se donner à lui, mais au lieu de la garder, il en fait galamment cadeau à son frère Nicolas, patriarche d'Aquilée. Aussitôt les Vénitiens se mettent en campagne et replacent l'étendard de Saint-Marc sur les murs de Trieste. Une seconde, une troisième fois, la ville vaincue en appelle à l'Allemagne qui ne daigne pas l'écouter, au duc d'Autriche qui la laisse tranquillement prendre par les Génois, puis reconquérir par les Vénitiens. En 1382, elle fait une dernière tentative, elle invoque l'appui de Léopold, elle demande à se lier à tout jamais par un lien indissoluble à l'Autriche. Dès cette époque, elle a, en effet, appartenu à l'Autriche. Cependant elle paya encore longtemps un tribut à Venise qui ne pouvait se résoudre à lâcher sa proie, et elle était tenue d'envoyer à chaque élection ducale une ambassade à sa vieille ennemie pour offrir ses humbles compliments au nouveau doge.

Ces deux signes de vasselage : le tribut et l'hommage, se perpétuèrent jusqu'au règne de Maximilien, qui fit une rude guerre aux Vénitiens et leur enleva une partie de leurs conquêtes.

Les souverains autrichiens, qui, pendant un si long espace de temps, s'étaient montrés si indifférents à la situation de Trieste, comprirent enfin qu'il pouvait être assez important pour eux d'avoir ce port sur l'Adriatique et voulurent bien s'en occuper. Au seizième siècle, l'archiduc Charles lui donna une constitution municipale; au dix-septième, Ferdinand II projetait de créer dans cette ville un grand arsenal maritime, et, sur la fin du même siècle, on pensait à en faire une cité commerciale de premier ordre. Toutes ces combinaisons étaient fort belles, mais elles restèrent à l'état de théorie.

Joseph Ier voulut savoir à quoi s'en tenir sur le véritable état, sur les ressources de Trieste. Il adressa aux magistrats une série

Digitized by Google

de questions auxquelles il les invitait à répondre. La réponse fut rédigée en termes nets, précis, comme ce prince le voulait. C'est un document curieux à lire et à mettre en parallèle avec les bulletins actuels du Lloyd. « Notre cité, y est-il dit, n'est qu'une pauvre cité (*una povera città*). On n'y compte guère que 5,000 habitants. Parmi ceux qui y font le commerce, il en est peu qui disposent de plus d'un millier de florins, et on y trouve à peine les denrées nécessaires à la consommation des campagnes qui l'environnent. Malgré ses traités et ses conventions, Venise continue à entraver ici cruellement la liberté du commerce. Elle oblige chaque barque, chaque navire sortant de Trieste à se rendre à Capo-d'Istria, pour y prendre une permission de transit. Si les Vénitiens rencontrent un bâtiment dépourvu de cette permission, ils le capturent, le conduisent dans un de leurs ports, vendent sa cargaison à leur profit, et condamnent l'équipage à servir sur leurs galères. »

Joseph Ier, qui était à la fois un homme de jugement et un homme de cœur, ne pouvait manquer d'être très-frappé d'une telle situation et de l'humble tristesse avec laquelle elle lui était exposée. La brièveté de son règne l'empêcha d'y apporter remède. Il légua cette tâche à son successeur.

En 1717, Charles VI publia un manifeste par lequel il assurait à ses sujets la libre navigation de l'Adriatique, déclarant qu'il traiterait comme corsaire tout navire qui oserait attenter à cette liberté. En même temps, il concluait un traité de commerce avec la Turquie et sanctionnait à Vienne les statuts d'une société de commerce qui prenait le titre de Compagnie orientale, qui, d'un côté par Ostende, de l'autre par le Danube et la mer Noire, et, en troisième lieu, par l'Adriatique, se proposait d'ouvrir des relations avec le monde entier.

Pour réaliser sur un de leurs points essentiels ses vastes conceptions, Charles VI voulut qu'une nouvelle ville fût construite à Trieste. Il en fit dessiner les rues, il y appela des colons, et enfin il y établit une marine militaire. La population de la cité s'accrut

Digitized by Google

pourtant fort peu. On ne détourne point par un acte de chancellerie un courant commercial de la pente qu'il suit depuis longtemps, on ne décrète point la prospérité d'une ville comme son anéantissement. Pierre le Grand est le seul qui, par sa puissance supérieure, ait pu, en frappant du pied les rives marécageuses de la Néva, en faire sortir une capitale.

La Compagnie orientale, après avoir construit plusieurs grands navires, un entre autres qui fut lancé à Trieste, et qui s'appelait à juste titre le *Premier né* (*il Primogenito*), termina ses vastes opérations d'une façon qui ressemblait fort à une faillite.

De toutes les résolutions de Charles VI, ce qui resta de plus net pour Trieste fut l'édit qui lui assurait enfin la libre navigation de l'Adriatique, édit dont les Vénitiens n'osèrent, malgré leur hardiesse, braver les menaces.

De la femme au noble cœur que les Hongrois saluaient du nom de roi datent les premières salutaires institutions et quelques-unes des plus utiles constructions de Trieste. Des événements du siècle dernier date sa prospérité. Alors les anciennes villes maritimes de l'Adriatique avaient déjà l'une après l'autre perdu leur première importance, et Venise s'affaissait sous l'épée du soldat à qui elle avait refusé de s'allier. Trieste allait régner sur cette mer où si longtemps elle était restée soumise à tant de durs servages. Trieste était appelée à recueillir la fortune commerciale de la fière cité qui l'avait à tant de reprises asservie à son âpre domination. Perpétuelles péripéties des choses humaines, austères et mélancoliques leçons de l'histoire! Le spectacle de la chute des empires les plus puissants, de la ruine des villes les plus florissantes, nous amène peu à peu à ne plus considérer que comme un rêve de notre orgueil nos espérances de stabilité, à ne plus croire qu'à une succession perpétuelle de révolutions où des trônes séculaires s'écroulent, où les peuples qui ont tenu la plus grande place dans le monde laissent tomber leur glaive et le flambeau de leur intelligence entre les mains d'un autre peuple.

Digitized by Google

L'occupation de Trieste par les Français en 1809 ne fut pour cette ville qu'un fâcheux épisode. Napoléon pourtant la plaçait dans une de ses vastes conceptions. Il voulait en faire la capitale d'un royaume, composé de l'Illyrie, de la Bosnie, de l'Herzégovine et du Monténégro. Mais il n'eut pas le temps de réaliser ce projet, et l'administration qu'il établit dans cette cité n'eut pas le temps non plus de réparer le préjudice dont les Triestains souffrirent par la perturbation qu'une invasion étrangère jetait dans leurs affaires, par la taxe qui leur fut imposée.

En 1813, Trieste fut reconquise par l'Autriche, qui lui donna, comme l'Espagne à la Havane, le titre de *Cité fidèle*, et en fit le point central d'une province maritime, désignée sous le nom de Littoral autrichien. De plus, elle élargit ses anciens priviléges. Trieste est maintenant un port franc, plus franc que ceux qui en Russie portent le même nom, et plus franc même à certains égards que ceux de Brême, Lubeck, Hambourg. Sauf les quelques denrées dont le gouvernement s'est réservé le monopole, telles que le tabac, le sel, la poudre, toutes les marchandises entrent ici sans payer de droits, et les étrangers qui viennent s'établir dans cette ville n'ont point à y souffrir des formalités traditionnelles, des entraves que les libres villes anséatiques opposent encore aux entreprises commerciales de tout nouveau venu.

Deux institutions ont plus aidé au développement de Trieste que les bienveillants édits de plusieurs souverains. L'une est la Députation de la Bourse, l'autre le Lloyd.

La députation de la Bourse, fondée en 1794, représente à la fois nos chambres et nos tribunaux de commerce, avec des attributions cependant plus étendues. Elle est chargée de la police du port, du règlement des droits de navigation, de la direction des écoles de marine, de la construction et de l'entretien des phares sur toutes les côtes d'Istrie et de Dalmatie. Elle s'est acquis par son activité, autant que par le sage exercice de son pouvoir, l'estime générale, et le gouvernement autrichien a souvent recours à ses conseils.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Eseguito del Wallmann &c.

Imp. F. Bardon aîné, 36 r. Montpensier, Paris.

TRIESTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Plus sage que la Compagnie orientale, qui, du temps de Charles VI, aspirait au commerce du monde entier, et que la Compagnie des deux Indes qui, sous le règne de Joseph II, poursuivit le même rêve, le Lloyd de Trieste ne s'est point lancé dans de si aventureuses conceptions. Il a restreint son cercle d'activité aux mers qui l'avoisinent. Il a commencé son œuvre avec prudence, par quelques bâteaux à vapeur, dont il suivait la marche d'un œil inquiet. Une tentative heureuse l'a conduit à en faire une autre; son succès d'année en année s'est accru; ses capitaux se sont multipliés, et sa hardiesse a grandi avec sa fortune. Peu à peu, il en est venu à créer un service régulier de navigation sur toute l'Adriatique, sur la Méditerranée et la mer Noire, sur les fleuves de l'Italie septentrionale, sur le lac Garda, sur le lac de Côme et le lac Majeur.

Dans un espace de vingt ans, cette réunion de négociants a constitué, par son intelligence, une force nautique considérable, et pris entre ses mains la direction d'une immense navigation, depuis le Danube jusqu'à la mer Noire, depuis le Pô et l'Adige jusqu'aux rives du Nil.

Pour soutenir cette laborieuse entreprise, le Lloyd ne néglige rien de ce qui peut l'éclairer. Son organisation est à la fois remarquable par son extrême simplicité et sa parfaite entente. La société se divise en trois sections. Chaque section élit deux délégués qui composent entre eux la direction.

La première section continue le travail des assurances qui fut l'œuvre fondamentale de la compagnie.

La seconde est chargée du service des bateaux à vapeur; elle a ses magasins, son arsenal, ses ouvriers, toute une légion de contremaîtres, de cordiers, de forgerons et de charpentiers. A elle appartient le soin de faire construire les bâtiments, de les armer, de régulariser le service des différentes lignes, et d'en créer de nouvelles, s'il y va de l'intérêt de la compagnie. C'est le département de la marine.

La troisième représente, dans cette intelligente association, les

Digitized by Google

autres ministères ; celui de l'instruction publique et celui des affaires étrangères. Elle a dans tout le Levant et sur plusieurs autres points, des agents à sa solde qui lui adressent des rapports sur l'état des lieux où ils résident, les apparences de la récolte, le prix des denrées, en un mot sur tout ce qui peut, d'une façon ou de l'autre, influer sur le mouvement commercial. Ces rapports, qui ont souvent un intérêt politique, sont, à peu d'exception près, exposés à tous les regards, dans les salons de lecture du Lloyd. Sur les mêmes tables sont étalés les principaux journaux du monde entier. Enfin cette section qui amasse ainsi les nouvelles et les publications étrangères, a voulu avoir l'honneur de répandre au dehors ses propres publications. Elle a fondé une imprimerie et un atelier de gravures. Elle édite deux grands journaux quotidiens : l'*Osservatore italiano* et le *Triest Zeitung;* un petit journal populaire, le *Diavoletto;* une feuille hebdomadaire, l'*Istrie;* et deux recueils mensuels ornés de gravures, l'un rédigé par des écrivains de l'Allemagne, l'autre par des écrivains italiens. Elle a publié en outre, à différents intervalles, des livres d'art et de science, entre autres : *Die Kunstschätze Wiens* (Les Trésors d'art de Vienne), le Dôme de Saint-Étienne, décrit par Perger, et le Danube, depuis sa source jusqu'à Pesth, par un habile écrivain, M. J.-G. Kohl.

Quelques chiffres feront mieux comprendre que tout ce que nous pourrions en dire, les rapides progrès du Lloyd. En 1853, au lieu de 7 navires, il en possédait 50 ; au lieu de 87 voyages annuels, il en faisait 1,465 ; au lieu d'une somme de 193,660 florins, il en percevait 3,624,156.

Par ses entreprises, par ses succès, le Lloyd s'est fait au loin un renom honorable, et Trieste lui doit en grande partie son développement actuel, développement qu'il ne lui était vraiment pas aisé d'acquérir, car elle n'est point dans une situation très-favorable cette ville de Trieste, que ses flatteurs appellent la nouvelle Venise. Elle n'a près d'elle ni grande région agricole, ni pays industriel, par conséquent pas d'éléments voisins d'exportation. Elle a autour

Digitized by Google

d'elle sa rude ceinture du Carst, chaîne de montagnes qui lui barre le chemin des provinces dont elle doit être le débouché maritime, de l'Autriche dont elle est le premier port. Un chemin de fer ouvre à présent cette barrière, mais à l'époque où je me trouvais ici pour la première fois, il n'était pas fini, et le commerce de Trieste en suivait avec une extrême impatience les travaux. Mais ce chemin de fer, qui est d'une si grande importance, qui relie la mer Baltique et la mer du Nord à l'Adriatique, et l'Autriche à la Lombardie, se poursuivait lentement. Il s'arrêtait à Glognitz, puis se déroulait de l'autre côté de ces crêtes magnifiques qu'on appelle la Semmering, pour s'arrêter de nouveau à Laybach. Pendant ce temps l'impitoyable ville de Hambourg s'emparait du commerce de la Styrie, de l'Autriche, de la Bohême, et répandait ses marchandises jusqu'à Laybach, à la grande douleur des Triestains, qui la regardaient faire et ne pouvaient l'arrêter.

Ainsi disjointe de l'Allemagne par son Carst, enfermée dans son bassin circulaire, jusqu'à ce que la locomotive y ouvrît une brèche, la ville de Trieste se rejetait vers son port d'où elle touche d'un côté à l'Italie septentrionale ; de l'autre à la Grèce, à la Russie méridionale, à l'Orient. Mais ce port même n'est ni bien sûr, ni bien commode. C'est une rade ouverte sur plusieurs points à la tempête ; une rade où les grands bâtiments doivent se tenir au large, pour être prêts à fuir, quand du nord-est arrive le souffle impétueux de la bora.

La bora et le sirocco, voilà deux vents auxquels je dirai de bon cœur adieu quand je m'éloignerai de ces parages. Par le sirocco, on se sent comme étouffé sous une chappe de plomb ; par la bora, on grelotte. Par le sirocco, l'étranger qui n'y prend garde est exposé à la fièvre cérébrale ; par la bora, à la pleurésie. Il est des jours où les restaurants de Trieste sont déserts, où le cuisinier s'endort près de ses fourneaux, et les gens de service près de leurs tables délaissées ; c'est le sirocco qui comprime les facultés digestives et paralyse les fantaisies gastronomiques. Il est d'autres jours où ces mêmes

Digitized by Google

restaurants sont également abandonnés. C'est la bora qui souffle avec tant de violence qu'on n'ose sortir, de peur d'être emporté comme un brin de paille par cet ouragan. Pas une femme alors ne se hasarde hors de sa demeure, et la police fait tendre des cordes le long des rues pour protéger ceux qui doivent absolument les traverser.

Quand on a subi quelques jours la fougue désordonnée de la bora, on se frotte les mains, en se disant : puissions-nous avoir bientôt le sirocco. Et quand on a langui sous l'ardente chaleur du sirocco, on aspire à l'haleine glaciale de la bora. Quelle aimable alternative !

En dépit de son encaissement dans les rochers, des inconvénients de son port et de son climat, Trieste grandit par la puissance de sa navigation. L'étroit bassin, qui lui est ouvert entre son cercle de montagnes et la mer, n'étant plus assez large pour contenir son surcroît de population, cette population remonte sur les coteaux où fut bâtie la cité primitive, où s'élève encore la vieille cathédrale adossée à son vieux château. Elle jette çà et là de riantes habitations, et fait reverdir la surface grise des montagnes où elle construit ses terrasses, où elle amasse des couches de terre végétale dans ses jardins.

La ville se divise maintenant en trois parties distinctes : d'abord la ville ancienne, aux maisons basses, aux pentes escarpées, aux rues étroites coupées par des escaliers. C'est en partie le quartier de la petite bourgeoisie, et en partie celui d'une malheureuse population. Quand on pénètre dans quelques-unes de ces ruelles qui, de gradins en gradins, s'élèvent jusqu'à la cathédrale, on y voit des maisons hideuses et des cafés sombres et des cabarets qui font frémir. Hélas ! partout il faut que la misère humaine prenne sa place, qu'elle ait son gîte ténébreux, et déploie, comme pour nous rappeler sans cesse ce sentiment de la charité, ses plaies physiques et morales, au milieu des riches qui lui doivent secours et protection.

Digitized by Google

Près de là, une autre ville agreste s'épanouit de côté et d'autre sous ses rameaux de verdure, en face de la mer, dans des sites pittoresques et la vraie cité commerciale s'étale autour du port, en vastes rues et en magnifiques édifices. Dans l'ancienne ville, comme dans la nouvelle, toutes les rues sont entièrement pavées en larges dalles. C'est un luxe qui mérite d'être signalé, car je ne pense pas qu'on le retrouve nulle part ailleurs. Mais Trieste a dans les montagnes qui l'entourent de profondes carrières, d'où elle tire des pierres de maçonnerie excellentes, et une autre pierre d'une teinte grise que l'on polit comme le marbre. C'est ainsi que ses habitants ont pu aisément élever des maisons d'une dimension colossale, et couvrir leurs rues d'un pavé sans pareil.

Dans cette ville qui, il y a un demi-siècle, ne renfermait pas plus de 17,000 âmes, s'entasse aujourd'hui une population de 80,000 individus, composée de tant d'éléments divers qu'il est impossible de lui assigner un caractère distinct. Autant de pavillons flottent dans sa rade, aux jours de fête, autant Trieste peut compter de races de toute sorte établies dans son enceinte, ayant pignons sur rue et droit de cité; car du nord et du sud, de l'est et de l'ouest, Allemands, Italiens, Grecs, Juifs, Slaves, et des Anglais et des Français, dont plusieurs se sont fait une honorable position [1]. Toutes ces races se croisent, se joignent, se mêlent dans la grande arène du commerce, sans abdiquer ni leur langue ni leur culte. Chacune d'elles a ses églises, ses lieux de réunion assez distincts, ses cafés et ses casinos.

De cet assemblage, qui va toujours en augmentant, résulte, dans le mouvement journalier de la vie et dans la discussion des affaires, une pratique philologique dont je ne crois pas qu'on puisse trouver ailleurs un autre exemple. Dans les magasins, il n'est si petit commis qui ne sache au moins trois langues. Dans les galeries vitrées du Tergesteum, à l'heure de la bourse, on entend un mur-

[1] L'un d'eux compte au nombre des plus riches négociants; un autre siége parmi les directeurs du Lloyd.

Digitized by Google

mure d'accentuations exotiques, un bourdonnement de dialectes à faire pâlir des légions de professeurs. Pour moi, qui ai employé vingt ans de ma vie à étudier les idiomes étrangers, chaque fois que je vais errer quelques instants sous ces voûtes de Babel, j'en reviens confondu, et quand je rentre dans ma demeure, j'éprouve une autre humiliation; il y a là un homme qui parle à tout venant, français, allemand, anglais, italien, hongrois, polonais, et même grec au besoin. Ce savoir lui a valu l'honneur d'être portier de mon hôtel.

Au fond, la langue générale de Trieste est l'italien. L'Autriche s'efforce d'y propager l'allemand, et il commence à y étendre ses racines; mais les habitants des campagnes répandent aussi dans la ville où ils viennent sans cesse, l'usage des dialectes slaves, et les Français et les Anglais y maintiennent le leur.

La même variété qui éclate dans les idiomes, on la retrouve dans les costumes. Bien entendu que la haute classe de la société, ici comme partout, se soumet aux lois de cette reine de Paris qu'on appelle la mode, qui, en dépit de toutes les révolutions, continue gaiement à trôner sur ses tabourets de fleuristes ou ses bancs de tailleurs, et par tous les chemins de fer, par tous les navires, envoie ses souveraines ordonnances du pôle sud au pôle nord, aux élégants salons des cités impériales, aux petites îles perdues dans l'immensité des océans. Mais le peuple qu'elle n'a point encore soumis à son pouvoir, asservi à ses mobiles caprices, le peuple est curieux à voir dans son costume primitif, dans cet informe assemblage d'habits noirs et de robes à volants, calqués d'année en année, ou de mois en mois sur le même modèle, et à Trieste, il y a plusieurs peuples également persistants dans leurs habitudes traditionnelles. Là, le peuple des matelots grecs avec leur petite veste ronde, leur large pantalon et leur bonnet rouge replié sur l'oreille; ici le peuple des Arméniens, avec leur coiffure noire pareille à une toque d'avocat, leur long cafetan et leur ample ceinture; de tout côté, le peuple illyrien, vêtu tel qu'il l'était il y a des siècles; les

Digitized by Google

hommes d'une veste ronde brodée sur les coutures, d'un gilet où étincelle une longue rangée de boutons en métal, d'un pantalon flottant qui ne descend que jusqu'au genou, et la tête couverte d'un haut bonnet en peau de loutre ou de renard, taillé de telle sorte qu'on dirait que le vent contre lequel il doit servir d'abri en a enlevé la moitié. Les femmes portent sur la poitrine un étroit corsage d'où sortent de larges manches de chemises brodées ; sur les flancs, un jupon d'une couleur éclatante, et sur la tête un mouchoir en toile blanche, dont les pans dentelés retombent sur leurs épaules. Ceux-là sont encore dans la classe agricole, dans la classe industrielle des espèces de patriciens, et le dimanche, quand on les voit se promener nonchalamment sur le Corso, ou s'asseoir aux tables des *trattorias*, avec leurs vêtements fraîchement sortis des mains d'un rustique tailleur, leurs colliers d'or et leurs anneaux d'or, on ne dirait pas qu'ils ont toute la semaine courbé la tête sous un rude labeur. Plus patriciennes encore sont les ouvrières établies dans la ville et formant une classe à part. Celles-ci rejettent loin d'elles la coiffure en toile et le vêtement grossier qu'elles ont cependant pour la plupart porté jadis dans les campagnes d'où elles sont sorties. Elles se drapent dans de longs tartans, et, quelque temps qu'il fasse, marchent la tête nue. C'est leur luxe, et elles savent bien que nul autre ne leur serait aussi favorable, car elles sont belles en général, et elles ont des nattes de cheveux noirs d'une abondance et d'un éclat extraordinaires.

Mais voici les Zichis, race primitive si jamais il en fut, espèce de bohémiens ne vivant que du fruit de leurs rapines et de leur travail dans les forêts. Ceux-là sont surtout remarquables. Que de fois je les ai suivis dans leurs lentes pérégrinations à travers les rues de Trieste où ils arrivent ordinairement par petits groupes composés d'un homme, d'une femme, d'un enfant et d'un cheval. Le cheval a l'air d'être apparenté à la famille, et il n'en est pas toujours la plus mauvaise part. L'homme s'en va à pas lents tirant par son licou le quadrupède chargé de quelques sacs de charbon ; la femme

Digitized by Google

vient ensuite portant sur ses épaules tout ce qui n'a pu être mis sur le dos du cheval; puis vient l'enfant qui ne porte rien, si c'est un garçon, mais qui a certainement son fardeau, si c'est une fille. L'homme est en général grand, robuste, et assez complétement vêtu. Il a un chapeau noir à larges bords, une large veste brune, un pantalon en laine blanche collant sur ses jambes comme un maillot, puis une chaussure qui ne gêne pas ses mouvements et ne l'entraîne à aucune dépense de vernis; c'est tout simplement une semelle taillée dans une peau de bœuf et reliée sur le pied par des courroies, le cothurne antique dans sa forme la plus vulgaire et la plus primitive. La femme n'a qu'une chemise en toile grossière, et sur cette chemise une sorte de redingote en laine brune qui ne descend pas plus bas que le genou, qui n'a ni agrafes, ni boutons et ne se ferme sur la poitrine que par une courroie. Des bas en laine, des souliers comme ceux de son noble époux complètent ce costume dont je n'ose dire les accidents; ni corset bien entendu, ni fichu, ni châle, pas le plus léger ruban. C'est le vêtement humain réduit à sa plus extrême simplicité. Quant à la coiffure, la bonne nature y a pourvu elle-même, en faisant pousser sur la tête de ces femmes une masse de cheveux noirs qu'elles tortillent comme des étoupes. L'enfant est habillé à l'avenant de la défroque du père et de la mère.

Ces gens viennent de dix et douze lieues de distance vendre à Trieste le charbon qu'ils ont fait dans leurs forêts. Le marché fini, l'homme, en vertu de ses priviléges d'homme, entre dans quelque affreuse *kneippe*, se fait apporter une ample mesure de vin, et dépense galamment une partie de l'argent qu'il a reçu. La femme, assise sur une borne, mange un morceau de pain avec un peu de fromage de chèvre qu'elle a apporté de sa cabane, puis on se remet en route. S'il a fallu acheter quelques ustensiles de ménage ou quelques provisions, la femme les prend sur ses épaules et trottine de son mieux derrière son souverain maître qui, dans sa dignité, ne peut se courber sous un tel fardeau

Digitized by Google

A Trieste, ce mélange de tant de populations différentes ne peut manquer de frapper les regards, d'attirer l'attention de l'étranger. Là est la face intéressante de cette ville pour celui qui n'y apporte ni marchandises à vendre, ni aucun autre projet de spéculation.

Ici, sauf la cathédrale, pas un monument à voir; ici, nul art et nulle littérature, sauf la littérature de journaux répandus sur les tables des différents casinos fondés par les négociants et souvent délaissés.

Il s'est trouvé cependant à Trieste un homme qui, pour maintenir le prisme d'or de la poésie au milieu même de la froide atmosphère commerciale, a consacré sa vie à faire une collection de toutes les éditions de Pétrarque, de tous ses portraits, et du nom de Laure, depuis le temps où elle apparaît au poëte :

Nell' eta sua piu bella e piu fiorita

jusqu'à celui où il pleurait dans ses sonnets, au souvenir de ce :

Vago, dolce, caro, onesto sguardo.

Cet homme s'appelait Rossetti. Après avoir achevé son œuvre, l'œuvre d'un culte si fervent et de tant de jours de recherches, il il l'a léguée à la bibliothèque, et il faut dire à la louange de cet établissement qu'il s'est fait un devoir de garder précieusement ce dépôt et de l'agrandir. Sa collection pétrarquienne se compose de sept cent trente-quatre ouvrages. Il lui manque encore, pour la compléter, deux ou trois livres rares, qu'il cherche avec une louable ardeur de tout côté.

Hors de là, dans Trieste, plus de poésies écrites, mais la poésie vivante de l'éternelle nature que je vois, du haut de la terrasse de la cathédrale, se dérouler autour de moi sur la mer et la plage, que je retrouve tarifée à la fenêtre de mon hôtel, un habile hôtel, qui fait entrer comme un beefsteak le paysage dans ses comptes, et se plie avec une merveilleuse prestesse, malgré sa vaste carrure, à toutes les éventualités de la politique. Quand il fut fondé, il prit

Digitized by Google

le noble nom d'hôtel Metternich : c'était le temps où cet homme d'État éminent gouvernait l'Autriche. La révolution de 1848 éclate ; le prince de Metternich se retire en Angleterre ; l'hôtel se hâte de changer son enseigne et prend le titre de National. Naguère, ce nom de national étant quelque peu discrédité, ainsi que celui de patriotique, par ceux qui en ont fait un si étrange abus, ce brave hôtel l'abdiqua, et maintenant il s'appelle tout simplement Hôtel de la ville, ce qui ne peut, ce me semble, l'exposer à aucune fâcheuse interprétation. Dans sa magnifique construction et sa splendide apparence, il ne vaut guère mieux, après tout, que les hôtels de Pétersbourg ; mais ici comme à Pétersbourg, l'étranger, pour peu qu'il apporte quelques lettres de recommandation, jouira de la plus parfaite hospitalité.

Digitized by Google

CHAPITRE DOUZIÈME

La Carniole. — Le Carst. — Les dollinas. — Les grottes d'Adelsberg. — Cascades et ruisseaux. — Les anciens charretiers. — Laybach. — Population slave. — Maisons champêtres. — La vallée de Krainburg. — La Sawa. — Les ponts en bois. — Feistritz. — Le lac de Veldes. — Le château. — La cloche miraculeuse. — Chant slave.

Que faire dans un gîte à moins que l'on ne songe? Et La Fontaine parlait d'une retraite dans les bois.

Qu'aurait-il dit du gîte solitaire d'un pauvre étranger rêvant dans le murmure confus d'une cité commerciale? Si jamais on eut le droit de songer, c'est bien en pareil cas. J'ai donc fait comme le lièvre du cher poëte, et un songe plus heureux que le sien m'a conduit à la réalité d'une agréable excursion.

L'Autriche a dans le riche écrin de ses nombreux domaines des trésors de paysages ignorés pour la plupart, ou à peine connus par quelques légers linéaments. Parmi ces paysages, il en est un à quelque vingtaine de lieues d'ici, en pleine Carniole, qui est comme une perle enfermée dans une boîte de sapin. C'est le vallon de Veldes. Je n'ai pas la prétention de l'avoir découvert, au delà des grandes routes, dans son ombre silencieuse. Non, je sais bien qu'au temps où nous vivons, nous ne découvrons plus guère que de surprenantes théories et de singulières conversions. Je note tout simplement ce vallon dans mon livre comme il l'est dans ma mémoire.

Quand on a passé quelque temps à errer dans les rues d'une ville, à travers les misères de ses pauvres et les misères souvent plus grandes de ses riches, le paysage est comme une brise rafraî-

Digitized by Google

chissante après une journée de fatigues, comme une mélodie de Mozart après l'insipide clapotement d'un vulgaire entretien, comme une figure de Raphaël, ou une pieuse image des bons vieux maîtres d'Allemagne après quelques grotesques prétentions d'une vanité bourgeoise. Non, c'est plus que tout cela, c'est la nature même qui nous rappelle à elle, nous reçoit dans son sein, nous berce dans ses chants, nous ravive par son sourire, et des âpres sentiers où notre âme se sentait défaillir nous ramène aux régions idéales.

Adieu donc à la mercantile cité de Trieste; je lui souhaite des rêves pleins de florins et de fructueuses spéculations. Je remonte en voiture avec des compagnons qui dans une heure bénie m'ont été donnés par l'ange des voyageurs, et nous voilà gravissant au pas de nos deux chevaux de poste la route escarpée du Carst.

Du milieu de cette montagne, que cette ville est pourtant belle à voir, avec ses hautes maisons si carrément posées au bord de son golfe, son circuit de collines parsemées de jardins et de rustiques habitations, son port où flottent tant de banderoles, et sa rade où l'on voit au loin tourbillonner la fumée des bateaux à vapeur et blanchir les voiles des navires ! Près de nous s'élèvent encore çà et là quelques habitations appuyées sur une terrasse, égayées par un jardin, tournées du côté de la mer qui est ici l'orient de toutes les pensées, la Mecque de ce peuple d'armateurs et de matelots. Mais plus haut on ne trouve plus ni maisons, ni enclos, ni verdure; on n'a plus à côté de soi qu'un sol aride, dénudé, ravagé par le souffle dévastateur de la bora. Rien de plus uniforme à la première apparence que l'aspect de ces roches qui, en certains endroits, s'élèvent au-dessus du golfe de Trieste, comme une muraille perpendiculaire, et de là, par de longs embranchements, s'étendent sur la rive de l'Adriatique jusque dans le Monténégro. Mais elles présentent à leur surface de curieux accidents, et renferment dans leurs entrailles les plus intéressants phénomènes.

A sa surface, leur robe grise est mouchetée, tachetée de *dollinas*. Les dollinas sont des espèces de terrains affaissés, qui par le fait

Digitized by Google

de leurs déclinaisons plus ou moins marquées, se trouvant à l'abri, se couvrent de gazon ou d'arbustes au milieu d'une vaste stérilité. Il y en a de toutes sortes et de toutes dimensions : les unes se dessinant par une légère teinte d'émeraude, presque au niveau de leur cime calcaire; d'autres plus profondes : et plus fertiles, celles-ci étroites, arrondies, brillant comme un œil ouvert dans son orbite sur le front pétrifié du Polyphème de la montagne, celles-là s'étendant au loin comme les tapis qu'on déroulerait pour un sultan sur le sable du désert. Il en est qui servent de pâturage à quelques agneaux; il en est d'autres près desquelles le paysan vient bâtir sa demeure, sachant qu'il trouvera là de quoi nourrir ses bœufs et ses chevaux. Celles-ci m'ont rappelé les herbages de l'Islande, seul produit agricole de la pauvre île, verdoyant au milieu des champs de laves, et réjouissant à chaque printemps les regards de toute une famille. Quelques-unes de ces dollinas sont tellement enfoncées dans le sol qu'on ne peut y descendre. Elles apparaissent comme des corbeilles de fleurs qui surgiraient des bases de la terre pour tantaliser l'œil et la main de l'homme. Les oiseaux seuls y descendent et y nichent à l'abri de tout réseau perfide et de tout enfant cruel. Quelques autres sont percées comme des puits artésiens, et en se penchant au bord de leur cercle, si l'on ne craint pas le vertige, on peut voir à des centaines de pieds de profondeur l'eau qui les a creusées. Car tous ces affaissements de terrain, toutes ces dollinas sont le résultat de l'action d'une eau souterraine qui nuit et jour travaille, bondit entre les barrières qui s'opposent à son passage, ronge les rocs, mine les terres, et finalement ébranle et fait crouler sur plusieurs points les voûtes de la montagne.

Là sont ces phénomènes dont nous n'avons encore qu'une imparfaite idée : grottes immenses, pyramides de stalactites, galeries de diamants. A la lueur des flambeaux, on a pénétré sur un espace de plusieurs lieues dans les flancs du Carst, dans les grottes d'Adelsberg, de Planina, de Corniale, mais on n'en sait pas toute l'étendue. C'est là qu'il y a encore une place pour un nouveau

Digitized by Google

Christophe Colomb ; c'est là qu'il reste à entreprendre un nouveau voyage de découvertes, un voyage dans lequel on reconnaîtrait des lacs, des fleuves parfaitement ignorés, des îles sur lesquelles le plus savant des géographes n'a pas la moindre notion, des animaux que nul naturaliste n'a encore décrits, des effets de température dont il n'a été rendu compte à aucune académie, et des régions merveilleuses qui ne peuvent être habitées que par des fées.

Il est certain que plusieurs de ces grottes éloignées l'une de l'autre se rejoignent par de longs conduits. Qui sait si elles ne se rejoignent pas toutes, comme les passages ouverts dans les rocs de Gibraltar par les Anglais? Qui sait si, par suite de ce travail incessant des eaux et de leur perpétuelle infiltration, la cime entière du Carst n'est pas à présent comme une voûte d'église, déjà quelque peu crevassée, mais supportée encore par une innombrable quantité de pilastres, et cachant sous ses ailes immenses un labyrinthe inextricable de nefs et de cryptes ténébreuses?

Une tradition orale rapporte qu'un chien dont on voulait se défaire ayant été jetée dans une des dollinas béantes du pays, se releva de sa chute, et, se mettant bravement en marche, reparut un jour bien loin de sa première niche, à l'ouverture d'une des cavernes de la Dalmatie. Quel dommage que ce chien n'ait pas eu, comme ceux de Cervantes, le don de la parole et le talent de la narration! il eût pu raconter à ceux qui le recueillirent un étonnant voyage.

D'un grand nombre de ces grottes jaillissent des cascades dont on ne voit pas la source. Quelques-unes comme la Save, deviennent des rivières considérables ; d'autres, après s'être épanchées au sein d'une vallée, rentrent tout à coup dans les entrailles du sol, comme si elles s'ennuyaient de leur voyage dans notre monde trop bruyant, comme si la nostalgie les ramenait sous le dôme de leur silencieux empire. On m'a cité un ruisseau qui, s'échappant des flancs d'un roc, comme un enfant étourdi qui déserte la maison paternelle, se repent aussitôt de sa faute, et à quarante pas de distance se préci-

Digitized by Google

pite dans une crevasse d'où on ne le voit plus revenir. Ce petit poucet de ruisseau n'a pas pu accomplir sa courte escapade sans être pris au piége de l'industrie. Il s'est trouvé un homme habile qui est venu là le saisir au passage, et dans ce saut de quarante pieds l'oblige à tourner la roue d'un moulin.

Le Tasse a, dans ses vers, célébré un autre phénomène de cette contrée, le phénomène du lac de Luzée qui, chaque année en automne, ouvre ses flots au pêcheur, et au printemps rend son lit desséché à la charrue du laboureur.

Si des rêves multiples où nous entraîne la conception des abîmes creusés dans ces montagnes, nous reportons notre attention sur la route que nous suivons, à nos regards apparaît un tableau assez original, un tableau qui, par sa nature sauvage, animerait la verve d'un Salvator Rosa, et, par les figures qui y apparaissent, l'humeur d'un Callot.

Dès que le chemin de fer de Vienne a été prolongé jusqu'à Laybach, une nouvelle industrie a pris possession de cette route. Autrefois d'énormes voitures, traînées par plusieurs couples de vigoureux étalons, faisaient le service du commerce de Trieste en Autriche. La locomotive est venue, qui leur enlevait en peu de temps près des trois quarts de leur ligne d'exploitation ; les anciens entrepreneurs de ces roulages ont alors renoncé à leurs entreprises, et le chemin de Laybach à l'Adriatique a été abandonné aux paysans du Carst, qui s'en sont emparés avec joie. C'était pour eux un gain tout nouveau et longtemps inespéré, une récolte de florins assurée dans les ornières de sable, à côté de la moisson précaire de leurs champs labourés. Ils n'ont que de petites charrettes et de faibles attelages ; ceux-ci de maigres chevaux, ceux-là des bœufs, et l'on en voit qui, n'ayant dans leur écurie qu'un âne et une vache, lient, en dépit de la loi de Moïse [1], ces deux pauvres

[1] Tu ne laboureras point avec un âne et un bœuf attelés ensemble. *Deutéronome*, ch. XXII.

Digitized by Google

bêtes disparates au même timon, et les obligent à fraterniser dans le même labeur. C'est ainsi que l'on transporte par petits ballots la cargaison exotique que les provinces autrichiennes demandent au golfe de Trieste, et les précieuses denrées industrielles que l'Allemagne exporte à Trieste.

Parfois c'est un robuste jeune homme à la taille élancée, au jarret ferme, qui dirige ces convois; souvent ils sont remis à la garde d'une femme ou d'un enfant. Quel que soit du reste l'appât des kreutzer qu'ils gagnent à ce travail, les paysans de ce district ne veulent conduire leur charrette que de leur village au village voisin. Avant tout, ils doivent avoir des égards pour leurs animaux, ces chers auxiliaires de leur pauvreté. Leur cheval a besoin de ménagements, leur vache ne peut rester longtemps hors de l'étable. Peut-être qu'à son retour au logis, la bonne bête donnera encore quelque peu de lait pour le souper du soir. Ils s'arrêtent donc à la première station; ceux qui les remplacent agissent de même, et, de station en station, toutes les marchandises sont déballées et mises sur une autre voiture. Qui croirait qu'en pleine Europe, entre la capitale d'un vaste empire et un port considérable, on a pu voir il y a quelques années un tel mode de transport? Mais les paysans eux-mêmes savaient bien que ce n'était qu'un état de choses provisoire. A l'heure où j'écris, les dernières arcades du chemin de fer sont construites, ses derniers tunnels achevés, et le Carst est traversé chaque jour par de longues files de wagons.

Au village de Prawald finit la grise, noire surface du Carst, où l'on compte les cercles de verdure, disséminés çà et là comme des groupes de palmiers dans les plaines de sable de l'Afrique. De là on descend dans les prairies parsemées d'arbres à fruits, et de villages souriant au voyageur, après l'âpre sentier de la montagne, comme un de ces jours où le cœur se reprend à la vie, se dilate dans son espoir, après les heures sombres où il se sentait trembler dans ses sollicitudes, ou mourir dans son ennui.

De vallon en vallon, de village en village, en promenant gaie-

Digitized by Google

ment nos regards de tout côté, nous arrivons à la vieille chevaleresque ville de Laybach, qui, je le dis à sa louange, a elle-même l'aspect d'un grand village par sa double ceinture de maisons qui se mirent si complaisamment dans les flots de sa rivière, par les campagnes qui l'entourent. Il y a bien là un hôtel de ville qui a toutes sortes de graves prétentions; mais, dès le matin, la place qu'il domine n'est remplie que d'une foule de paysans et de paysannes qui inondent le pavé des légumes de leur jardin, des produits de leur basse-cour. Il y a là aussi un château qui, de ses remparts, couvre tout le mamelon d'une colline. Mais il a l'air si débonnaire qu'il n'éveille aucune idée de combat, et ceux qui ont pénétré dans son enceinte ne se souviennent que de la joie qu'ils ont éprouvée à voir de là se dérouler devant eux le vaste panoroma au-dessus duquel cette pacifique forteresse s'élève comme un attrayant observatoire.

Les bois, les champs, les collines ondulantes, les frais vallons arrosés par des eaux limpides, voilà les points de vue qui, de toutes parts, s'ouvrent autour de Laybach; de nombreuses églises décorées de statues en marbre, de tableaux et d'une profusion de dorures, voilà son luxe! Heureux les peuples dont on ne parle pas! Heureuses les villes qui s'enorgueillissent des beautés de leurs environs et de la splendeur de leurs églises! Les monuments de la suprématie humaine s'écroulent, la nature reste, et l'église est en tout temps un bon refuge.

Laybach a cependant eu aussi dans les derniers temps ses agitations guerrières et ses vanités mondaines. Elle a été, en 1809, conquise par les Français, à qui le temps a seulement manqué pour en faire une importante cité; elle a vu, en 1821, resplendir dans ses murs un congrès de diplomates, une assemblée de rois; mais l'aigle française a reployé ses ailes, les rois s'en sont allés, et Laybach est rentrée dans la paisible satisfaction de son humble fortune et de son petit négoce. Elle avait, à l'époque de notre entrée en Carniole, quatorze mille habitants; elle en compte aujourd'hui

Digitized by Google

dix-sept mille. Si les superbes villes d'Amérique, dont la population se quintuple en quelques années, s'estiment plus heureuses que celle-ci, grand bien leur en fasse! Chacun se fait une image du bonheur à sa guise. Pour moi, je préfère celui de Laybach.

Cette ville peut être considérée comme la limite méridionale de la langue allemande. L'ancien duché de Carniole, dont elle est le chef-lieu, est en grande partie occupée par une tribu slave qui, des régions de l'Asie centrale, pénétra en Europe, on ne sait à quelle époque. Ce qu'on sait seulement, c'est qu'elle s'est établie dans cette province dès le sixième siècle. Ce qu'elle était au temps de sa lointaine émigration, nulle chronique certaine ne nous le dit; mais aujourd'hui personne ne peut la voir sans être frappé de sa force et de sa beauté. Les femmes, remarquables en général par leur taille élancée, par la prestesse de leurs mouvements, par la fraîcheur et la régularité de leur visage, portent à peu près le même costume que celles des environs de Trieste; le jupon de laine orné d'une éclatante bordure, l'étroit corset avec de larges manches de chemise, et sur la tête le mouchoir en toile, la patscha d'une blancheur de neige. Évidemment cette coiffure est pour elles l'objet d'une attention particulière. Leurs souliers peuvent être en mauvais état, leurs vêtements éraillés, mais la patscha sera toujours parfaitement lissée, nouée et sans tache. On dirait qu'à cette sorte de voile elles attachent un soin superstitieux. Peut-être que sa netteté doit être considérée comme le signe visible de leur esprit d'ordre et peut-être de leur vertu domestique.

Les hommes portent, comme l'illustre Bas de cuir du roman de Cooper, de longues bottes molles qui montent jusqu'au-dessus du genou et de légères jaquettes.

Leurs maisons, très-simplement construites, se composent ordinairement d'une cuisine ou d'une chambre où s'élève un énorme poêle en terre cuite pareil à ceux des moujiks russes. Les plus riches ont ce poêle en faïence, criblé d'une quantité de compartiments pour y faire cuire en hiver leurs pommes. Au-dessus de

Digitized by Google

cette pièce, où est le lit du maître, se trouve une espèce de grenier qui sert de dortoir aux enfants et aux domestiques. Ce qu'il y a de singulier dans ces habitations rustiques, ce sont leurs fenêtres, toutes si petites, qu'à peine peut-on y passer la tête, et toutes garnies à l'extérieur d'une forte grille en fer.

A voir cheminer ces hommes, la tête haute, le corps droit, les jambes recouvertes dès le matin de leurs longues bottes, on dirait autant de miliciens qui à chaque instant doivent se tenir prêts à monter à cheval.

A voir ces étroites fenêtres pareilles à des guichets et si solidement fermées, on se croirait dans un pays exposé sans cesse aux attaques des voleurs. Il n'en est rien pourtant. Les habitants de la Carniole donnent fort peu de besogne aux tribunaux. Si on leur demande pourquoi ils appliquent aux vitres de leurs demeures un tel réseau de fer; c'est, disent-ils, un ancien usage. Je pense que cet usage, dont la population actuelle ne se rend plus compte, doit remonter au temps où ce pays était en guerre avec les Turcs, et perpétuellement menacé par leurs invasions.

Les guerres de l'islamisme sont finies. Les fils de Mahomet ne songent plus à de nouvelles conquêtes, trop heureux s'ils peuvent garder celles qui leur restent, et les paysans de la Carniole, avec leur aspect guerrier, sont d'une nature essentiellement paisible, honnêtes laboureurs, fervents catholiques. Au seizième siècle, il apparut dans cette contrée un sectateur de Luther qui prêcha la réforme et fit des prosélytes; mais son œuvre, sans racines, a disparu sans laisser de traces. S'il y a encore, ce que je ne crois pas, quelques protestants dans ces campagnes, ils doivent s'y trouver fort mal à l'aise au milieu d'une population si entièrement dévouée au dogme apostolique. Là, chaque village, chaque hameau a son église visitée pieusement dans la semaine, remplie le dimanche, et dans la vallée qui s'étend de Laybach à Krainburg, de tous côtés apparaissent sur la cime des coteaux, sur la pointe des rocs, des chapelles où l'on fait de fréquents pèlerinages. Dans un

Digitized by Google

circuit, d'environ deux heures, nous en avons compté douze.

Cette vallée est vraiment d'une beauté remarquable. Elle se déploie comme une vaste arène entre une double rangée de collines qui s'élèvent en amphithéâtre de chaque côté de ses verts sillons, et de chaque côté touchent à une chaîne de montagnes dont les cimes bleuâtres cachent l'horizon. Là, ce qui surprend surtout le regard, c'est la variété de la disposition des collines : les unes ondulant comme les flots d'une mer houleuse, d'autres coupées à angles aigus et dentelées comme une scie; celles-ci descendant par une pente gracieuse dans les plaines, comme pour offrir leurs plantes et leurs bois à la demeure du paysan; celles-là s'élevant d'un jet hardi dans les airs, comme si elles voulaient porter plus haut que toutes les autres la flèche brillante, la chapelle vénérée qui couronne leur front. De toutes parts, des massifs de verdure, disséminés sur le roc, dans les ravins, comme dans l'ingénieux dessin d'un parc anglais; de toutes parts les frais et majestueux sapins, le plus bel arbre de la création avec le palmier, et de jolies maisons blanches à demi noyées sous le feuillage; çà et là, plusieurs riants villages, et deux petites villes : Krainburg, Radmansdorf, d'une physionomie si calme, si reposée qu'elles semblent placées dans un autre hémisphère, en dehors de nos révolutions. Le fait est qu'elles ne sont guère troublées que par les orages de la nature, moins affligeants que ceux du monde. Le voisinage de leurs montagnes les condamne à de longs et froids hivers, et près d'elles est la Save qui leur donne de graves soucis. Cette rivière est bien l'une des rivières les plus mal élevées, les plus fantasques et les plus désordonnées qu'il soit possible de rencontrer dans le monde des rivières. Elle sort déjà forte et puissante du milieu d'un roc escarpé, et l'on dirait que, chassée malgré elle de sa grotte ténébreuse, elle voyage en colère et se venge tant qu'elle peut de son exil.

En remontant son cours jusque près de sa source, on arrive, non point par un vallon, mais par une longue gorge étroite, entre

Digitized by Google

deux murailles de rocs fendues comme par un coup de hache, à une petite population de paysans dont la position m'a vraiment rappelé celle des habitants de Hammerfest. Derrière eux, à l'extrémité de leur péninsule, ceux-ci n'ont plus que la froide mer du Nord, la mer Glaciale; derrière eux, ceux de Feistritz n'ont qu'un circuit de remparts éternels, de montagnes infranchissables, au-dessus desquelles s'élèvent les trois têtes blanches du Terglor, le Chimboraçao de cette contrée. Ils ne communiquent, avec le reste du monde, que par Veldes. Mais, pour se rendre à Veldes, il faut traverser et retraverser plusieurs fois la Save, pour suivre l'âpre et étroit sentier péniblement tracé, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre de ses rives.

On n'a pas eu le moyen de bâtir sur cette méchante rivière des ponts en maçonnerie. Tout ce que peuvent faire les pauvres gens de ce district, c'est d'abattre des pieds de sapins, de les enfoncer de leur mieux, en pente verticale, dans le lit du torrent, d'y poser quelques planches, et là-dessus, ils passent à la garde de Dieu avec leurs bestiaux et leurs charrettes. Et c'est ainsi que nous avons passé. Quelquefois cette rustique construction dure assez longtemps, et ceux qui l'ont élevée s'applaudissent de leur œuvre, et l'on commence à s'imaginer qu'on a enfin trouvé le moyen de dompter la turbulente Save. Mais un beau jour voilà que la fougueuse rivière se remet en colère, s'enfle, bondit, et de ses flots emportés sape, ébranle, renverse ses ponts qui l'ennuient. C'est toute une œuvre à recommencer, et avant qu'elle soit au moins en partie achevée, les habitants de Feistritz, de Wochein, et d'un autre village voisin, environ quatre mille individus, sont complétement séquestrés dans le bassin de leurs montagnes. « L'an passé, me disait le prêtre de Feistritz, nous sommes restés ici près de deux mois sans avoir le moindre rapport au dehors. Pendant ce temps, l'Europe aurait été bouleversée de fond en comble, que nous n'en aurions rien su. Nous ne pouvions recevoir ni lettres, ni journaux. Nous tirions de Veldes toutes nos provisions, et la route de Veldes était infranchis-

Digitized by Google

sable. Heureusement, ajoutait-il en riant, que nous avions des pommes de terre. »

Ces jours de désordre de la Save forment déjà une longue chronique, une chronique gravée en *ex-voto,* inscrite au bord des chemins, sur des croix que de pieuses mains élèvent à la mémoire de ceux qui ont péri dans ces débordements.

Le village de Veldes, providence de Wochein et de Feistritz, est encore, sur une de ses routes, exposé à ces fureurs de torrent. En y allant de Radmansdorf, nous avons dû traverser un pont renversé l'hiver dernier, et si peu reconstruit, qu'il a fallu dételer nos chevaux, les prendre par la bride, et traîner nous-mêmes notre voiture sur les planches vacillantes. Mais c'est là une difficulté accidentelle qui ne doit arrêter personne dans la perspective de ce charmant Veldes.

Qu'on se figure un petit lac arrondi, d'une eau limpide et bleue comme un ciel d'été, enchâssé comme un diamant dans un cercle d'émail vert. Derrière la fraîche pelouse qui ferme sa plage, on voit un amas de petites collines dispersées de côté et d'autre, comme les dolmens de la Bretagne ou les blocs ératiques dans les provinces méridionales de la Suède.

Au-dessus de ces collines, ombragées par des rameaux de sapins, s'élève un rocher perpendiculaire couronné par un vieux château ; au milieu du lac est une île pareille à une corbeille de fleurs et de verdure, d'où s'échappent la pointe d'un clocher, le toit d'un presbytère. Sans aucun doute, il y a dans l'infini panorama du globe une quantité de points de vue plus grandioses et plus imposants. Pour moi, qui, depuis plus de vingt ans, ai fort erré vers les quatre points cardinaux, je ne pourrais pas en citer un plus complet dans son ensemble, plus charmant dans ses détails. J'imagine que le bon Dieu, ce sublime artiste, a lui-même composé ce paysage pour donner une leçon aux académies de peinture, et je pense que parfois il doit se plaire à regarder ce tableau dans le rayon de soleil qui colore les murs du vieux château et étincelle sur l'azur du lac.

Digitized by Google

On monte au château par un sentier bordé de chênes et de châtaigniers. On passe par une poterne qui n'a ni canons, ni sentinelle; on arrive à une maison entourée, comme un chalet suisse, d'un balcon en bois, et là, tandis qu'on cherche quelque individu qui ressemble à un concierge, on voit apparaître, comme une fée des ballades allemandes, une blonde jeune fille qui vous montre elle-même sa demeure aérienne, vous promène complaisamment sur ses balustrades, puis vous invite à entrer dans le salon, où sa bibliothèque est ouverte, où son piano vibre encore de la romance qu'elle vient de chanter. C'est la fille de l'intendant épiscopal; car ce château, avec ses fermes éparses dans la vallée, et un espace de huit lieues carrées de forêts, appartient au diocèse tyrolien de Brixen, par une pieuse dotation de Henri II, par un acte qui date de neuf siècles.

L'incroyable révolution qui a traversé l'Autriche en 1848, n'a pas eu le temps, dans son orageux passage, d'abolir ces saintes fondations du moyen âge, heureusement pour les laboureurs des environs de Veldes, qui sont fort satisfaits de vivre dans la dépendance de leur évêque, et n'aspirent nullement à un autre régime.

En face du château est une auberge fort bien tenue, devant laquelle stationnent des barques qu'à toute heure on peut prendre pour se promener sur le lac et visiter la petite île. Pour quelques kreuzers, une brave femme se saisit gaiement de ses rames et s'empresse de vous conduire là. Elle ne se réjouit pas seulement de gagner ses kreuzers, mais d'avoir une occasion de plus d'entrer dans la chapelle. C'est qu'il y a dans cette chapelle une vertu merveilleuse, une cloche dont la corde pend sous la nef. Lorsqu'on tire cette corde en formant un vœu, il s'en va tout droit avec les sons de l'airain jusqu'au ciel, jusqu'à l'oreille de la Vierge, et il est exaucé. La première chose que ma batelière a faite en entrant dans l'église a été de courir à la corde miraculeuse, puis moi j'ai fait comme elle. Qui de nous, hélas! n'a toujours quelque vœu à former! Nous passons notre temps à regretter et à désirer, heureux

Digitized by Google

encore quand nos désirs sont tels que nous puissions les élever jusqu'à Dieu.

Près de la chapelle est la demeure du prêtre, un bon vieux prêtre, qui compte autour de son île environ deux cents paroissiens. Dans la douce quiétude de sa retraite, sa vie se déroule page par page comme les feuilles d'un poëme idyllique que l'on veut lire lentement, à tête reposée, dont on veut savourer chaque strophe riante, en pressentant sa fin mélancolique.

Dans la semaine, souvent il ne voit personne; mais, le dimanche, les paysans de sa paroisse et ceux des environs viennent s'agenouiller dans sa chapelle et sonner la cloche à laquelle ils confient leurs vœux. Puis, cette œuvre pieuse accomplie, une partie d'entre eux se réunit dans l'auberge de Veldes pour finir gaiement la journée. Ils s'asseoient fraternellement à une même table, et lorsque l'avenante maîtresse du logis leur a versé quelques verres de son meilleur vin de Weidling, ils entonnent en chœur, d'une voix sonore et harmonieuse, les chants populaires de leur tribu slave, chants de guerre du temps où leurs pères s'armaient contre les Turcs, chants d'amour de tous les temps, puis des chants graves, religieux, qu'on ne s'attendrait pas à entendre résonner dans un cabaret.

En voici un dont j'ai plus d'une fois écouté avec une sorte de recueillement la mélodie, et que j'essaye de reproduire comme un trait de mœurs de cette honnête population, comme une naïve réminiscence d'un des plus admirables poëmes de Schiller :

Quand l'aurore renaît avec sa robe blanche,
La cloche dans les airs chante son chant pieux,
Sonnez, cloches du temple, annoncez le dimanche,
Sonnez pour le vieillard et pour l'enfant joyeux.

Que celui-là qui veut que sa maison prospère
Travaille et se prosterne au pied du saint autel!
Sonnez, cloches du temple, annoncez la prière,
Qu'importe le travail sans la grâce de Dieu!

Digitized by Google

Si, las de son labeur, sur la terre il se penche,
Voici le samedi qui revient l'égayer.
Sonnez, cloches du temple. Au matin du dimanche.
Le Seigneur se souvient de l'honnête ouvrier.

Si malgré nous, parfois notre force chancelle,
Bientôt tout est fini, bientôt on doit mourir.
Sonnez, cloches du temple, à l'heure solennelle,
L'âme du fils d'Adam a cessé de souffrir.

Cette année, on a commencé à faire à Veldes un établissement de bains sur une source minérale à laquelle on attribue une puissante efficacité. Si elle doit, comme l'annonce un long programme médical, être un remède assuré pour un grand nombre d'infirmités physiques, c'est ce que je ne puis affirmer. Mais ce qui me paraît très-croyable, c'est que les pauvres êtres atteints d'une des noires maladies de l'imagination peuvent aisément, dans le calme de ces lieux, dans l'arome et la lumière de ces champs, recouvrer la santé de l'âme. Ce dont je suis convaincu, c'est que l'on doit en venir ici à abdiquer peu à peu toute agitation turbulente de l'esprit, pour ne garder que ce qui est doux au cœur de l'homme, pour dire avec Pétrarque :

Ogni altra cosa, ogni pensier va fore
E sol ivi con voi rimansi amore.

Digitized by Google

CHAPITRE TREIZIÈME

Le chemin de fer de Trieste. — L'ouvrier allemand. — Babouk. — Les trouées dans les montagnes. — Les wagons autrichiens. — Beauté de la contrée. — Souvenirs historiques. — La Styrie. — Ses montagnes. — Ses rivières. — Population. — Industrie. — Les Sennerines. — Chants des montagnes. — Le couvent d'Admont. — Steinbrücke. — Cilly. — Marburg. — Histoire d'une ombrelle. — Une soirée russe. — Ober Wilden. — Tycho Brahé. — Gratz. — Les fonctionnaires en retraite. — Le Schlossberg. — L'archiduc Jean. — Ferdinand II. — Jungfernssprung. — Murzzuschlag. — Les troupes autrichiennes. — — Neuberg. — Mariazell. — La tradition. — La première chapelle. — L'église. — Les pèlerinages. — Prière du soir.

Il a fini par atteindre son but, ce hardi chemin de fer qui des murs de Vienne s'en va, par monts et par vaux, rejoindre, à cent cinquante lieues de distance, la plage de l'Adriatique. Commencé en 1838, il ne lui a pas fallu moins de vingt ans pour vaincre les obstacles qui l'arrêtaient dans sa longue ligne géographique, pour franchir de fougueuses rivières, pour se cramponner, comme un intrépide chasseur, à des bancs de rocs, pour ouvrir des clairières dans les forêts profondes, comme un pionnier américain, pour se frayer un passage à travers de hautes montagnes, et sa persévérance a été saluée, de station en station, par de joyeux applaudissements, célébrée par des banquets, couronnée par des guirlandes de fleurs.

Les ouvriers allemands ne sont pas expéditifs. Ils veulent bien travailler, mais à la condition de poursuivre leur tâche, jour par jour, méthodiquement, régulièrement, sans dévier de leurs habitudes. Ils ne rejettent point la fameuse maxime de Franklin, cet apôtre de l'âpre dogme matériel : *Time is money* (1). Mais ils ne l'ad-

(1) Le temps est de l'argent.

Digitized by Google

mettent pas sans quelque sage restriction. Si le temps, ce vague terrain sur lequel s'appesantit la vie de l'homme doit produire de l'argent, la possession de cet argent n'est pas une de ces jouissances absolues à laquelle on doive tout sacrifier. Un bon instant de trève dans un patient labeur, une indolente causerie avec des camarades; une bonne heure à passer dans le cours de la journée au foyer du logis avec la femme et les enfants, valent bien les quelques *zwanziger* que l'on gagnerait à rester du matin au soir enchaîné sans relâche à son métier. Voilà les penchants instinctifs de l'ouvrier allemand, et il a raison de s'y abandonner. Quand il acquérerait à la fin de son année un plus grand nombre de florins, en serait-il plus heureux? J'en appelle à ceux qui ont amassé des millions, s'ils pouvaient dire toutes les douces joies qu'ils ont perdues à cette fiévreuse ambition. Qui ne connaît cette philosophique légende de l'Orient raconté d'une façon charmante par Ch. Nodier. Un roi de Perse affligé d'une cruelle maladie devait se revêtir de la chemise d'un homme heureux. C'était le dernier remède que lui prescrivaient ses médecins. On se met en quête de cet homme heureux, et bien entendu, on commence par le chercher dans les hautes sphères de la société, parmi les gens les plus riches, dans les palais les plus splendides. Impossible de le trouver. On descend d'un degré dans l'échelle sociale. Autres soucis perpétuels, autres tribulations. Enfin, les émissaires du roi s'en revenaient désespérés de leurs vaines investigations, quand tout à coup, ils aperçoivent dans un misérable cabaret un garçon qui chantait gaiement le bonheur de la vie. On s'approche de lui, on l'interroge.

Eh quoi! sans aucuns soins?
— Aucuns. — Et sans soucis? — Pas un seul. — Sans besoins?
— Le travail y pourvoit, et l'on a du courage.
— Mais non pas sans désirs, du moins? — Pas davantage.

On s'empare aussitôt de cet être si rare. On le conduit devant le roi. On le met à nu.

Digitized by Google

Jugez de la surprise.
Cet homme fortuné, ce mortel sans désirs,
Babouk n'avait point de chemise.

Les ouvriers allemands n'en sont pas réduits à l'état de Babouk, mais ils ne s'imposent point une trop rude tâche, ils ne se créent point de vaines sollicitudes, et je crois qu'autant qu'on peut l'être, en ce monde, ils sont heureux.

Les hommes qui sont appelés à diriger en Allemagne des cohortes d'ouvriers ont la même régularité d'habitudes, et conservent le même esprit de calme dans leurs opérations. Je n'ai point l'honneur de connaître les ingénieurs qui ont tracé le plan du chemin de fer de Vienne à Trieste, mais je suis bien sûr qu'ils ont accompli cette difficile entreprise, sans se détourner de l'ordre accoutumé de leur existence, sans rien changer à leurs heures de repas, sans même fumer une pipe de moins par jour.

La pipe est en Allemagne, comme en Hollande, un des auxiliaires et, pour ainsi dire, un des régulateurs du travail. Quand on rencontre en Finlande un paysan, et qu'on lui demande la distance d'un lieu à un autre, il réfléchit un instant, puis répond : il y a d'ici là tant de pipes. De même dans la flegmatique Allemagne, on pourrait supputer à peu près, ce qu'un professeur de Gœttingue fumera de pipes pour composer un gros volume sur le droit romain, ou un architecte pour faire le devis d'un édifice.

Dieu sait ce qu'il a fallu de pipes à une légion d'employés de toute sorte pour en venir à rejoindre en vingt ans par tant de ponts et de tranchées, de tunnels et de terrassements Vienne à Gratz et Gratz à Trieste.

Mais si les Allemands travaillent lentement, ils travaillent à coup sûr. Leur œuvre s'appuie sur une base solide, et comme celle des Romains, elle semble faite pour braver à jamais l'action dévastatrice du temps. La construction du chemin de fer dont nous parlons en est un éclatant exemple.

De tous ces nouveaux chemins qui enlacent à présent l'Europe

Digitized by Google

dans leur froid réseau, il n'en est pas un, ce me semble, qui présentât plus de difficultés que celui-ci, par sa vaste étendue, par les diverses formations géologiques, par les escarpements et les déclivités du sol qu'il devait parcourir. Toutes ces difficultés pourtant, il les a peu à peu complétement surmontées. Il a fait sa trouée dans les profondeurs du Semmering, il s'est plongé bravement dans de longs souterrains, il a déroulé ses rails sur la pente des précipices et il a percé les couches calcaires du Carst. Si comme le disent les légendes d'Allemagne toutes ces montagnes sont peuplées de *männlein*, quelle révolution parmi ces peuplades poétiques? Que sont-ils devenus ces bons petits habitants des grottes de cristal, ces forgerons d'anneaux d'or et d'amulettes magiques? J'ai bien regardé de tous les côtés, en m'en allant à travers leur mystérieux empire. Je n'en ai vu aucun. Probablement ils ont été épouvantés dans leurs silencieuses retraites par le sifflement de la vapeur, par les langues de feu des chaudières embrasées, et ils ont fui devant cette puissance inconnue, comme les tribus humaines fuient parfois devant une redoutable invasion, et ils se sont retirés dans l'enceinte d'une autre montagne où un autre implacable ingénieur ne tardera pas à les poursuivre. C'en est fait de toutes ces aimables créations d'un temps de poésie et de naïveté. Déjà, notre savant siècle, notre siècle positif et sceptique n'y croyait plus guère, et comment y croire encore quand le dragon ailé de la locomotive pénètre sous ces voûtes de rocs qui nous semblaient l'immuable asile des nains industrieux, des elfes et des fées? Il nous restait encore là une petite fantasmagorie poétique. Le chemin de fer l'anéantit.

Ce n'est pas sans cause que je me révolte bien inutilement, je l'avoue, et bien ridiculement peut-être contre les chemins de fer, mais ils m'irritent par leur orgueil matériel, par leur mépris pour tout ce qui faisait jadis ma joie de voyageur, et le plus souvent, ils n'offrent à mon esprit que des images sinistres. Oui, quelquefois la contexture de ces artères métalliques m'apparaît à la surface de notre bonne vieille terre nourricière, comme ces veines bleuâtres

Digitized by Google

qui ressortent sur les membres amaigris des vieillards, et quelquefois à voir s'étendre de toutes parts leurs ramifications et leurs embranchements, il me semble que par leur concaténation de rails, ils enchaînent notre pauvre globe et le livrent captif aux coups de fouet de l'agiotage, à la fièvre de l'industrie.

Cependant, je dois le confesser. Il n'est pas possible de voyager sur le chemin de fer de Trieste à Vienne sans y éprouver plus d'une fois un sentiment d'admiration pour cette force de volonté, et ce pouvoir d'intelligence qui dans l'accomplissement de ses desseins ne s'arrêtent devant aucun obstacle, et subjuguent l'immuabilité même des éléments. Puis, je dois aussi en conscience, ajouter que s'il est des chemins de fer qui puissent apaiser des préventions invétérées, ce sont ceux d'Allemagne et surtout ceux d'Autriche.

Ils n'ont point l'impétuosité désordonnée des chemins de fer anglais. Ils ne s'élancent point dans l'espace comme la troupe furibonde du féroce chasseur. Tout au contraire. Ils conservent autant que le leur permet leur fatale destinée de chemin de fer une allure calme et humaine. Ils ne semblent point pressés de partir trop tôt, ni désireux d'arriver trop vite. Ils se détachent tout doucettement de la gare pour donner au voyageur le temps de humer une dernière tasse de café, et de dire à ses amis un dernier adieu, puis ils s'en vont sans impatience dans leur direction, et s'arrêtent charitablement à chaque station. S'ils font leurs cinq à six lieues à l'heure, ils croient avoir très-dignement rempli leur mission, car ils n'appliquent point leur orgueil à faire des prodiges de vitesse. Mais en revanche, ils ne s'exposent à aucun choc désastreux. Les Américains qui comptent leurs entreprises par leurs catastrophes doivent se demander si réellement il existe des chemins de fer en Allemagne, attendu que jusqu'à présent, on n'a eu là aucun accident à enregistrer.

Nous devons dire en outre que si l'on prend sur ces chemins un billet de première classe, on peut être presque sûr d'y avoir tous

Digitized by Google

les agréments d'un wagon spécial. Les Allemands, même les riches, s'installent habituellement dans les compartiments d'un ordre secondaire, soit qu'ils n'aient pas la même vanité que nous, ou qu'ils s'accommodent plus aisément de toute espèce de compagnonnage, ou enfin qu'ils veuillent faire un emploi plus positif de leur budget.

Sur les chemins autrichiens, il y a pour les voyageurs de première classe un wagon réservé dont on entre aisément en possession. Il suffit de donner un trinkgeld à l'un des conducteurs, et il vous en ouvre poliment la portière, et vous voilà établi dans un salon très-élégamment meublé. En vous asseyant devant une table en palissandre, sur un moelleux divan, il ne tient qu'à vous, si cela vous plaît, de rêver que vous êtes un important personnage, un fastueux financier qui ne se refuse aucun luxe, un ambassadeur extraordinaire, voire même un prince d'Allemagne à qui le gouvernement d'Autriche croit devoir accorder une faveur exceptionnelle.

Mais ce qui vaut mieux que de s'abandonner à ce rêve sans raison et sans joie, c'est de contempler à droite à gauche, de tout côté, les curieuses contrées que l'on traverse. De toutes les lignes de chemins de fer que j'ai suivies, et je commence à en compter un bon nombre, il n'en est pas une qui m'ait aussi longuement et aussi vivement intéressé que celle-ci.

A l'une de ses extrémités, la sublime, l'éternelle beauté de la mer, la poésie particulière de cette mer Adriatique, avec laquelle jadis les doges de Venise se mariaient du haut du Bucentaure, de cette mer au bord de laquelle s'élèvent le cirque antique de Pola, les remparts de la fière Zara, le palais de Dioclétien, les religieux monuments de Raguse, le belliqueux plateau de Monténégro; à l'autre extrémité, la capitale de l'Autriche, la basilique des Césars, les jardins de Schönbrun, la vaste plaine où s'épanche en de longs circuits le Danube; entre ces deux grandes limites, une succession perpétuelle de sites grandioses et de tableaux charmants; montagnes sauvages, vallées idylliques, rocs dénudés, prairies fécondes,

Digitized by Google

diverses zones de végétation éclatant à la surface du sol, diverses profondes trouées, par lesquelles on enlève à la terre les minéraux qu'elle recèle dans son sein, et les villes industrieuses, qui occupent une légion d'actifs ouvriers, et les villages mollement assoupis dans leurs rameaux d'arbres fruitiers, et les chalets solitaires suspendus au flanc des coteaux, tous les paysages des régions les plus riantes, et toutes les scènes les plus caractéristiques des pays du nord et du sud.

Pour le peintre et le photographe, il y a là une multitude de points de vue d'un effet extraordinaire; pour l'archéologue, trois séries d'œuvres architecturales, trois époques historiques: les vestiges des antiquités romaines, les tours féodales et les chapelles du moyen âge; les constructions modernes; pour l'ethnographe, le philologue et le moraliste, plusieurs peuplades de différente origine, qui se rejoignent sur le même terrain sans se confondre; plusieurs idiomes qui se conservent intacts depuis des siècles, et des coutumes toutes primitives, et les mœurs curieuses d'une population de mineurs comme en Dalécarlie, de bûcherons comme en Norvége, de pâtres comme en Suisse et dans le Tyrol.

C'est surtout au milieu de cette vaste région qu'on trouve cette curieuse agglomération, c'est en Styrie.

La Styrie est l'une des provinces les plus pittoresques de l'empire d'Autriche, l'une des plus intéressantes à étudier et l'une des plus riches. Les statisticiens, qui réduisent tout à leur calcul géométrique ou arithmétique, qui croient peut-être nous faire connaître le Pic de Ténériffe quand ils ont indiqué sa hauteur, ou le fleuve des Amazones quand ils ont déterminé la longueur de son cours, les statisticiens disent que des 3,800,000 arpents dont cette province se compose, il y en a 1,500,000 couverts de bois, 1,700,000 en pâturages et 600,000 seulement en terres labourables. C'est possible. Je n'ai pas la moindre envie de contrôler leurs chiffres. Mais ce qu'ils ne disent pas, c'est la vie, c'est le mouvement de ces districts où le laboureur ne tente pas de con-

Digitized by Google

duire sa charrue, c'est le travail incessant qui se poursuit dans les cavités de ces sols, à des centaines de mètres au-dessous de sa paisible surface.

Nous voudrions essayer d'en donner une idée.

La Styrie se divise en deux zones : la haute et basse Styrie ou, pour mieux préciser sa position, la Styrie occidentale ou orientale. Cette dernière s'incline en pentes graduelles vers la Croatie. Dans l'autre, s'élèvent les grandes montagnes, le Grimming à la large base, à la cime aiguë, l'Eisenhut qui a 7,700 pieds de hauteur, le Grossenberg qui en a 8,400, et le Dachstein dont les glaciers rayonnent à la limite du pays de Saltzbourg et de l'ancien duché d'Autriche. De l'ouest à l'est, la fougueuse rivière qu'on appelle la Mur court impétueusement se joindre au Danube. Elle est large et profonde, mais tellement obstruée qu'on ne peut y établir une navigation régulière, et qu'elle ne sert qu'à la flottaison des bois. D'autres rivières, telles que la Save, la Drave, la Raab, l'Enns, arrosent et fertilisent de longues vallées.

Les Romains, dans leur ardeur de conquêtes et leur intelligence de colonisateurs, avaient bien vite compris l'importance de la Styrie. Ils s'en étaient emparés et y avaient fondé deux villes considérables : Caleja et Pettovia. Les Slaves y vinrent ensuite, puis les Avares et les Allemands. Charlemagne, le glorieux Charlemagne, dont on retrouve en tant de pays la puissante empreinte, fit à son tour la conquête de ce large territoire, et le partagea entre plusieurs comtes qui étaient chargés de le défendre contre les avides peuplades de la Moravie, de la Hongrie et de la Bulgarie. Un de ces comtes, plus ambitieux et plus habile que les autres, agrandit peu à peu à leur détriment son domaine, les soumit à son pouvoir et prit, en 1180, le titre de duc. Comme il n'avait pas d'enfants, il conclut, avec un des margraves de la dynastie de Babenberg, un pacte d'héritage, en vertu duquel la Styrie fut réunie, vers la fin du douzième siècle, à l'Autriche. A l'extinction de la race des Babenberg, elle voulut se donner elle-même un souve-

Digitized by Google

rain, elle choisit Otrokat II, roi de Bohême. Mais, en 1282, elle fut de nouveau rejointe à l'Autriche. Depuis cette époque, elle lui est restée fidèlement attachée, elle n'a pas eu lieu de se repentir de sa fidélité. L'administration autrichienne l'a régie avec une extrême mansuétude.

On compte en Styrie un million d'habitants, Slaves ou Allemands, la plupart employés à l'exploitation des forêts ou des mines, au travail des forges et à une quantité de fabriques. Dans les vallées, on fait d'abondantes récoltes de céréales et de fruits. Au pied même du Dachstein, on voit fleurir le châtaignier et mûrir le raisin. Mais ces terrains agricoles n'occupent, comme nous l'avons dit, qu'une des parcelles de la Styrie. Une des richesses les plus notables de la Styrie est dans ses pâturages. La première de toutes est dans l'intérieur de ses montagnes, dans ses mines de sel, dans ses nombreuses mines de l'Ennsthal, d'où l'on tire annuellement 19,000 quintaux de cuivre, 37,000 d'argent, 1,800 de cobalt, plus de 2 millions de quintaux de minerai de fer, et de la houille en quantité.

La Styrie est l'arsenal de fer de l'empire autrichien. La Styrie répand dans le monde entier les produits de ses mines, surtout son acier et ses faux.

A la base des montagnes petillent les feux de la fournaise; dans leurs entrailles retentit le marteau du mineur; sur leurs flancs, la hache du bûcheron, et sur leurs escarpements, tapissés d'une herbe aromatique, la jeune fille conduit en été son troupeau. C'est une belle et forte race, cette race styrienne, race laborieuse et honnête et joyeuse. Le travail industriel ne l'a point démoralisée, et les mœurs étrangères ne se sont point infiltrées dans la simplicité de ses coutumes primitives.

Il faut le voir en ses jours de fête le montagnard styrien, à l'œil vif, au pied agile, aux membres musculeux. Il faut le voir avec sa bonne physionomie épanouie, son chapeau vert à larges bords orné d'une plume flottante, sa redingote, ses bas verts comme le feuillage

Digitized by Google

de ses bois, et ses bretelles vertes étalées sur son gilet rouge, comme il chante gaiement un de ses chants rustiques, comme il danse avec ardeur, et fait pirouetter et sauter sa danseuse. Mais les autres jours de la semaine, on ne le verra pas exercer la force de ses bras au jeu de quilles, ni stationner au cabaret. Il est attaché à sa besogne.

Les Styriennes, qui pour la plupart ont une douce et agréable physionomie, sont aussi très-laborieuses. Celles qui possèdent quelque pièce de terre travaillent bravement, avec leur père ou leur mari, à l'ensemencer et à la récolter, celles qui, l'été, conduisent les bestiaux dans les *Sennes*, et qu'on appelle pour cette raison les *Sennerines*, accomplissent une tâche souvent pénible et quelquefois périlleuse.

Elle est, pendant des mois entiers, la courageuse Sennerine, loin de son village, sur les hauteurs de la montagne, dans l'isolement de son chalet. Celle qui a un fiancé aura le bonheur de le voir venir près d'elle chaque samedi soir, et tous deux s'asseoiront sur un banc, et causeront amicalement jusqu'à la nuit, et si elle a besoin de planter un pieu quelque part, ou de faire une réparation à sa frêle demeure, c'est lui qui se charge de ce travail. Celle qui n'a point un de ces doux liens d'élection n'est visitée que de temps à autre par un de ses parents.

Dans la monotonie de sa journée, la bergère de Styrie se fait pourtant à certaines heures une charmante distraction. Sur le plateau qu'elle habite, ou sur les plateaux environnants, il y a d'autres pâturages et d'autres bergères, elle appelle une de ses voisines par un cri aigu qui résonne au loin et l'invite à lui répondre.

A deux mille ans de distance, dans ces herbages de la terre germanique, la naïve Sennerine réalise sans qu'elle s'en doute l'églogue romaine, la poétique églogue de Virgile : *Ambo canemus*. Elle entonne un chant, elle module une strophe, et son émule lui répond par la strophe suivante :

Digitized by Google

Les Sennerines ont trois chants distincts : le *Jodeln*, le *Jodezen* et le *Jauchzen*. Le Jodeln est cette espèce de gloussement guttural que les musiciens ambulants du Tyrol ont fait entendre dans toutes les villes de l'Europe; le Jodezen est une sorte de récitatif mélodieux ; le Jauchzen est le cri sonore par lequel la Sennerine engage une de ses voisines à un entretien. A ce cri succèdent en paroles vibrantes, cadencées et fortement articulées, un salut amical, ou un reproche, et parfois une longue et harmonieuse causerie.

Les montagnes de Styrie n'ont point la gloire mythologique du Pinde et du Parnasse, et il n'y a probablement là point de muses attentives qui se réjouissent de ces chants alternés : *Amant alterna Camœnæ*. Mais le voyageur, surpris dans le silence de la solitude par ces voix aériennes, s'arrête avec un charme indicible pour les écouter, et jamais n'en oublie les pénétrants accords. Il y a même de ces chanteuses alpestres qui ne paraîtront jamais sur un de nos théâtres, mais qui se sont fait un nom dans le pays par leurs facultés musicales, et les touristes étrangers et les gens du village se réunissent sur les pentes de la montagne pour les entendre. Où trouveront-elles un auditoire plus sympathique et une plus belle scène d'opéra ?

Ces mêmes Sennerines, qui se livrent à de si poétiques exercices, elles ont plus d'une pénible fonction à remplir. Elles recueillent matin et soir le lait de leurs vaches, et le transforment en beurre et en fromage. De plus, elles doivent veiller à tout instant sur le troupeau qui s'en va brouter l'herbe dans des lieux escarpés, au bord des précipices. Il faut qu'elles aient l'œil ouvert sur la palissade plantée au bord de l'abîme, qu'elles la relèvent, s'il en est besoin, qu'elles l'affermissent par de nouveaux piquets, qu'elles arrêtent dans sa course vagabonde la génisse folâtre. Il faut enfin qu'au terme de la saison elle rapporte au logis tout le produit d'un labeur journalier, et ramène à l'étable son bétail au grand complet. Il y va de son honneur.

Malgré cette tâche constante, ces soins perpetuels, les Senne-

Digitized by Google

rines se plaisent dans leur retraite et ne la quittent qu'à regret. Cependant c'est une fête au village le jour où elles doivent y reparaître. Celles qui appartiennent à la même communauté se réunissent au pied de la montagne et s'avancent au petit pas, guidant à la fois leurs vaches couronnées de touffes d'herbe et de guirlandes. Il est de ces guirlandes composées de plantes médicinales, que les herboristes se hâtent de venir acheter et qu'ils payent parfois très-cher.

Les jeunes gens vont à la rencontre des braves bergères avec une troupe de musiciens. A chacune d'elles, ils amènent un cheval paré aussi de couronnes de fleurs. A la selle de ce cheval, la Sennerine suspend un de ses seaux et de ses chaudrons, glorieux insignes de sa profession, et on la reconduit chez elle en triomphe. Mais si par malheur elle a négligé sa besogne, ou si elle a compromis sa réputation par les trop fréquentes visites d'un trop galant jeune homme, ou si enfin elle n'a pas su empêcher une génisse étourdie de se perdre dans un précipice, elle ne jouit point de ces honneurs réservés à celles qui ont scrupuleusement rempli tous leurs devoirs, elle ne reçoit aucun bouquet de fleurs; elle ne peut pas même suspendre une verte guirlande au cou de ses plus belles vaches. Elle enlace tristement à leurs cornes un grossier licol.

La population styrienne a de sévères principes de moralité, et une fervente pensée de religion. Ici, comme dans le Tyrol, et plus encore que dans le Tyrol, sur tous les chemins s'élèvent des croix et des oratoires, sur toutes les crêtes de collines, des chapelles vénérées. Ici, il existe encore de nombreux et riches couvents; des abbayes qui conservent depuis un temps immémorial des dotations considérables. Celle d'Admont possède de vastes forêts, des mines de fer et de sel et des milliers d'ouvriers. Son supérieur qui a le rang de prélat et porte le titre d'abbé par la grâce de Dieu : *Dei gratiâ Abbas Admontensis* a, comme les fastueux abbés de France d'autrefois, un grand état de maison, des chevaux de luxe, des voitures, des équipages de chasse. Mais il faut dire aussi qu'il fait un pieux et intelligent usage de son

Digitized by Google

pouvoir. Les religieux soumis à sa suprématie desservent trente-six églises, dirigent deux gymnases, et plusieurs écoles élémentaires. Il a dans son palais d'Admont une bibliothèque de 100,000 volumes parmi lesquels un bibliographe noterait plus d'un ouvrage précieux ; enfin, il est très-charitable. Il y a dans ce couvent une place spéciale réservée à une douzaine de ces êtres infirmes qu'on désigne par le nom de crétins. Jadis, un de ces malheureux vint prévenir l'abbé d'Admont qu'une troupe de pillards projetait d'envahir dans la nuit le monastère et de le dévaster. En mémoire de ce service, depuis cette époque, depuis plus de trois siècles, la communauté d'Admont loge, nourrit, et entretient douze crétins. Dès que l'un d'eux vient à mourir, un autre est appelé à le remplacer. Quelle est la maison mondaine, la plus riche, la plus généreuse, où un sentiment de gratitude se perpétue de génération en génération pendant trois siècles?

En venant de Laybach, on entre en Styrie par le village de *Steinbrücke,* un singulier village où il semble qu'on n'ait qu'une idée, celle de démolir une chaîne de montagnes. Ailleurs, dans l'étroitesse du terrain où l'homme entreprend de se construire une demeure, on enfonce de longues poutres dans un sol vaseux, on maçonne ses murs sur des pilotis, on élève une terrasse et un jardin sur les eaux d'un lac, ou sur les flots de l'Océan ; ici, on mine, on sape les blocs de rochers, et l'on bâtit sa maison avec les débris de cette même roche qui lui cède son emplacement. Ainsi va l'homme dans son ardeur et dans ses plans de spéculations. Il n'est pas un lycée où, chaque année, toute une classe d'élèves ne sourie de la naïveté de Xercès qui dans sa colère de despote parlait d'enchaîner les flots de la mer. Les Vénitiens et les Hollandais l'ont bien enchaînée cette mer indomptable et la tiennent captive entre leurs canaux et leurs digues. Il n'est pas une académie qui n'ait reçu plusieurs dissertations sur la construction d'une chaussée, ou le percement d'une rue par les Romains. Il y a même de très-vénérables archéologues qui ne doivent qu'à ces ingénieuses dissertations l'honneur de faire partie d'une des

Digitized by Google

grandes institutions scientifiques de l'Europe, de porter un habit orné de palmes vertes et de plusieurs décorations. Une association d'actionnaires de chemins de fer composée en grande partie de tout ce qu'il y a de plus bourgeois dans le monde, a opéré bien d'autres prodiges, et de ceux-ci, nulle docte société ne s'occupe. Ce n'est pas sans peine que je fais cette réflexion. J'ai été, dès mon enfance, élevé dans l'admiration de la porte taillée de Besançon, et que de fois je me suis réjoui de la voir dessinée par des artistes, et citée par des archéologues comme un monument remarquable. Maintenant que j'ai vu en tant de lieux différents tant de collines qui sautaient, selon les paroles de la Bible, comme des agneaux, et des montagnes qui sautaient comme des béliers, la vénérable porte taillée m'apparaît comme une œuvre mesquine. Pardonne-moi, noble ville de Besançon, tu n'en seras pas moins constamment à mes yeux la digne métropole de mon cher pays de Franche-Comté.

Pour en revenir à la colonie de Steinbruck, elle s'est donc mise en tête de se faire un terrain en dépit de l'obstination des rocs, et pourquoi là plutôt qu'ailleurs? Parce que là justement deux rivières quelque peu navigables, la Senn et la Save se rejoignent, et parce que de là doit partir un embranchement de fer pour la Croatie. Idée de commerce, espoir de lucre, raison souveraine. Il faut, bon gré malgré, que les Titans se déplacent, et que les Polyphèmes des cavités ténébreuses s'en aillent chercher un gîte ailleurs.

L'œuvre si hardiment commencée se poursuit avec activité, et déjà dans ce bassin naguère encore si exigu, naguère encore complétement désert, on peut voir une vaste gare, de larges magasins, et des auberges et des comptoirs. Mais ces diverses constructions disséminées çà et là, au milieu d'une nature sauvage, ont un étrange aspect. Ni ordre, ni ensemble, pas la moindre intention apparente, au moins jusqu'à présent, d'une ligne régulière. Quiconque voudra se faire une idée d'un village naissant de l'Amérique, d'un laborieux établissement de settlers, n'a pas be-

Digitized by Google

soin de traverser l'Atlantique. Il n'a qu'à venir à Steinbruck.

Á quelques lieues d'ici est une ville d'un tout autre caractère, Cilly, la Celeja latine. Elle a eu deux grandes phases : au temps des Romains, quand elle était la capitale d'une province, au moyen âge, quand elle appartenait à la dynastie des comtes de Cilly, qui, par leur puissance, lui donnaient comme un reflet de son antique suprématie. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une modeste bourgade de 1,700 âmes. Le château féodal qui la domine a été longtemps abandonné sans merci aux ravages du temps, et complétement inhabité. Puis un jour un paysan demanda à l'acheter, et il l'acheta, pour la misérable somme de quarante écus, et il s'installa, avec sa bêche et son râteau, dans ces hautes salles décorées jadis des plus nobles armoiries, et il fit paître ses bœufs dans ces cours où jadis un manant comme lui se serait incliné jusqu'à terre, à l'aspect d'une cohorte de fiers chevaliers. Oh! révolution des âges! oh! bouleversement des choses humaines! Qui peut les observer sérieusement sans en venir à une profonde indifférence pour la plupart des choses glorifiées en ce monde?

Les Romains ont laissé sur le sol de Cilly des vestiges plus durables. A voir ce qu'ils ont laissé partout où ils ont passé, on dirait que, prévoyant leur décadence, ils disséminèrent sur leurs routes les édifices, les statues, les médailles, afin de perpétuer, par leurs œuvres d'art, les conquêtes faites par leurs armes, et d'occuper, jusque dans les siècles les plus reculés, les investigations des savants, l'attention de la postérité.

A tout instant, en faisant quelques fouilles sur le territoire de cette ville antique, on y découvre quelque nouveau bas-relief, ou quelque statue. Comme il n'y a point ici de musée pour les recueillir, ces reliques du passé s'éparpillent dans la petite ville ou dans les environs. Le bourgeois de Cilly en décore les allées de son jardin, ou les incruste dans les murs de sa maison. Souvent aussi les paysans découvrent dans leurs champs des monnaies et des médailles. Celles de bronze ont quelque chance d'arriver entre les

Digitized by Google

mains des numismates; celles qui sont en or ou en argent vont ordinairement tout droit au creuset. Le gouvernement autrichien réclame ces trouvailles en promettant magnanimement un tiers de leur valeur à celui qui les a déterrées. Le paysan qui, du soc de sa charrue fait jaillir hors d'un sillon un de ces trésors, trouve, sans aller bien loin, un rusé compère plus libéral que le gouvernement autrichien.

Toutes les villes de la Styrie n'offrent pas, comme Cilly, au voyageur un magnifique point de vue, ni une quantité de souvenirs historiques, et s'il est bon, quand on parcourt l'Allemagne, d'interroger les gens du pays sur les lieux qui méritent le plus d'être visités, il faut se défier des vanités locales, de l'amour des bons Allemands pour le canton où ils sont nés, de leur enthousiasme pour quelque petite cité où ils auront passé quelques heureux jours de la vie.

Je m'y étais déjà laissé prendre plusieurs fois, et m'étais bien promis d'être à l'avenir moins crédule. Mais en quittant la belle plaine et les imposantes collines de Cilly, j'ouvre mon *Guide* allemand, un Baedeker quelconque. Il me signale Marburg, une *freundliche stadt*, dit-il (une ville agréable, ou pour traduire littéralement ce mot de *freundliche*, une ville amicale). Va donc pour la ville amicale! Mais quelle déception! J'ai vu en Allemagne peu de cités aussi dénuées de toute espèce d'intérêt, aussi monotones que celle-ci. On y compte pourtant quatre mille habitants, mais ils ont tous l'air à moitié endormi, et se frottent les yeux quand ils entendent le bruit d'une charrette, ou voient passer un étranger, comme s'ils étaient émerveillés de cet événement extraordinaire.

Dans l'hôtel où j'étais descendu, se trouvait un jeune Russe, abusé comme moi, par les promesses du guide; il voyageait avec sa femme, une belle et élégante Moscovite, qui dépeignait, avec une amusante colère, la misérable chambre qu'on lui avait donnée et le déjeuner qu'on lui avait servi. Un petit accident acheva de la mettre en révolte. Elle avait cassé le ressort de son ombrelle et

Digitized by Google

désirait le faire réparer. L'embarras seulement était de savoir à qui l'on s'adresserait dans cette ville où il n'existe aucun fabricant d'ombrelles ou de parapluies, quoique le climat y soit assez variable pour encourager cette estimable profession. Le maître et la maîtresse du logis furent appelés en consultation, et tous deux, après avoir attentivement examiné et admiré d'une façon naïve le joli petit ustensile, formulèrent leur avis. L'hôtelier dit qu'il fallait s'adresser au forgeron ; à ce mot de forgeron, la femme se récrie et déclare que l'horloger est seul digne de toucher à ces tiges délicates d'acier. La belle étrangère accepte avec empressement ce dernier conseil. On dépêche alors, chez l'unique horloger de la ville, un petit valet dont le vêtement et la chaussure ne doivent point alourdir la marche, car il n'a qu'une jaquette, et il court pieds nus. L'horloger répond dédaigneusement qu'il travaille à réparer la montre du bourgmestre, et qu'il n'a pas le temps de s'occuper du singulier objet qu'on lui présente. On s'adresse ensuite, non pas au forgeron, l'aubergiste avait fait un amendement à sa première proposition, mais à un serrurier qui est considéré comme un artisan des plus habiles, et cet homme, en regardant l'ombrelle, dit qu'on se moque de lui, en lui apportant une telle vétille. Tous les moyens de réparation étaient épuisés, et pourtant la jeune Slave avait envie de faire une promenade sur les bords de la Drave, qui arrose la plaine de Marburg, et sans le secours de son ombrelle, elle n'osait exposer sa douce et blanche figure aux rayons d'un soleil ardent.

Dans cette grave circonstance, le petit bonhomme, qui venait d'accomplir avec une étonnante célérité ses deux inutiles missions, eut une idée, une lumineuse idée :

— Il y a là, s'écria-t-il, à l'extrémité de la ville, un juif qui a dans sa boutique des marchandises de toutes sortes, des faux, des étoffes, des boîtes de sucre candi, des vases en terre, et j'ai vu aussi, chez lui, de belles choses rouges semblables à celle-ci.

— Voilà notre affaire! s'écrie joyeusement la vive Moscovite.

Digitized by Google

Va, mon petit, chez ce marchand, et rapporte-moi une ombrelle, la plus légère que tu pourras trouver.

— Hörst du wohl? Einen Sounenschirm! s'écrie l'hôtelier.

— Ia! ia! répond l'agile Frontin. Et le voilà parti.

— Cet enfant est plein d'esprit, dit d'un ton pénétré la femme de l'aubergiste. C'est le fils d'une pauvre veuve. Je l'ai pris par charité. Mais je ne regrette pas l'argent que je dépense pour le nourrir et le vêtir, car il me rend de nombreux services. »

Nous nous asseyons sur un banc pour attendre l'heureux résultat de cette troisième expédition. Un quart d'heure après, nous voyons apparaître l'intelligent messager, traînant après lui une énorme machine dont nous ne pouvions à quelque distance distinguer la forme. A notre aspect, il précipite sa marche, il accourt d'un air triomphant : « Voilà, madame, dit-il, ce que Samuel m'a remis. » Et il nous montre un colossal parapluie en coton rouge, orné d'une bande bleue, cloué sur une espèce de poteau, un instrument de géant, qui aurait pu servir de tente à une compagnie de soldats.

A cette vue, nous éclatâmes tous trois d'un fou rire, et nous restâmes sur notre banc, à l'ombre d'un tilleul, et nous nous mîmes à causer de la Russie, de la beauté du Kremlin, de la société de Moscou. J'avais là des amis dont je demandais des nouvelles avec un souvenir de cœur, dont il m'était doux d'entendre parler. Le soir, nous soupâmes ensemble, en regrettant le sterlet et la batvine ; puis, à mon instante prière, l'aimable voyageuse voulut bien nous réciter quelques pièces de vers des poëtes dont nous avions déjà plus d'une fois prononcé le nom dans le cours de notre entretien, des vers de Koltzoff, le Burns de la Russie, des vers tendres et mélancoliques de la comtesse Rostopchin, des vers énergiques de Kamakoff, et enfin quelques pièces de Tioutchef, une entre autres que je demandai à entendre une seconde fois et qu'il faut que je cite. Par la traduction que j'ai essayé d'en faire, elle m'a transporté dans une autre région, elle m'a fait oublier l'ennuyeuse Marburg :

Digitized by Google

Je me souviens d'un beau rivage,
Je me souviens d'un jour heureux
Dont rien ne remplace l'image.
C'était le soir. Nous étions deux;

Elle et moi sur une colline,
Sous les rameaux d'arbres fruitiers;
Au loin, une vieille ruine,
Les flots du Danube à nos pieds.

Sur sa figure virginale,
Sur le fleuve, sur le vallon,
Le soleil couchant doux et pâle
Projetait un dernier rayon.

La brise, de sa fraîche haleine,
Baisait ses cheveux déliés,
Et sur ses épaules de reine
Répandait les fleurs des pommiers.

L'œil rêveur, l'oreille attentive,
En face de ce grand tableau,
Elle écoutait la voix plaintive
Du vent du soir et du ruisseau.

Mais tandis que dans la nuit sombre
Elle goûtait ces doux instants,
Sur notre âme descendait l'ombre.
L'ombre solennelle du temps.

Ils ont bien raison ceux qui restent fidèles au culte de la poésie, et qui la défendent dans leur généreux apostolat contre un dédain sacrilége. C'est la source vivifiante où l'on puise une boisson salutaire; c'est la fleur idéale que l'on peut voir éclore sur le sol le plus appauvri; c'est la mélodie qui berce et endort les cœurs blessés comme un chant de nourrice :

Baïou, baïou, molodoe certze.

dit la comtesse Rostopchin dans une de ses stances mélancoliques.

Le lendemain mes compagnons d'un jour partaient pour Trieste, et moi pour Gratz. Nous nous quittâmes en nous serrant affectueu-

Digitized by Google

sement la main, et en nous disant qu'un jour peut-être nous nous rencontrerions encore.

Ce n'est pas sans une certaine impression de tristesse que l'on se sépare ainsi de ceux auxquels on s'est trouvé un instant réuni par hasard et avec qui on en est venu à échanger quelques témoignages de sympathie. Le monde est vaste. Leur chemin n'est pas le même que le nôtre. On se dit qu'on se rejoindra, et, en exprimant cet espoir, on n'y compte même pas.

Mais ces relations accidentelles, ces relations éphémères ne sont-elles pas, sauf la différence d'un peu plus ou moins de temps, l'image de ce qu'on appelle les plus fermes, les plus sûres liaisons? A celles-ci on a cru avec une foi profonde, à celles-ci on a dévoué son âme, ses facultés, sa vie; puis un jour vient où, par un incident inattendu, par un subit écart, peut-être par un simple effet de satiété, ceux qui naguère se juraient de s'aimer sans cesse et semblaient ne pouvoir exister un seul jour l'un sans l'autre, se quittent froidement pour ne jamais se revoir. Heureux encore si, à la place de leur fervente affection, ils n'emportent pas dans le cœur un amer ressentiment!

De Marburg, on arrive en trois heures à Gratz, en passant au pied du Platschberg, qui sépare la vallée de la Drave de celle de la Muhr, puis au pied du château d'Ober-Wilden. Ici encore je retrouve une commémoration du Nord. Ils ont occupé quelques-unes de mes plus heureuses années, ces poétiques parages du Nord, et partout où je découvre quelque nom ou quelque souvenir qui s'y rattache, je le recueille avec empressement. Ici a vécu Tycho Brahé, le célèbre astronome danois. Il aimait tendrement son pays, ce noble précurseur des Newton, des Herschell, des Arago; il l'illustrait par ses œuvres, et il fut persécuté. Vaincu par l'acharnement de ses adversaires, obligé de quitter sa terre de prédilection, sa terre natale, il ne proféra point en s'éloignant les amères paroles du Romain : *Ingrata patria!* Il écrivit ces deux vers que l'on ne saurait lire sans émotion :

Digitized by Google

Denia, quid merui? Quo tu, mea patria, læsi
Usque adeo est rebus sis minus neque meis[1]?

Puis il s'en alla en Allemagne, il s'arrêta en différents endroits, cherchant son gîte, comme une cigogne dépossédée de son nid, puis il se rendit à la cour du roi de Bohême, et il y mourut.

A deux lieues de Copenhague est l'île de Hveen où il avait construit son observatoire sa forteresse d'Uranie (*Uranienborg*). Il avait là une forge pour fabriquer ses instruments, une papeterie, et une imprimerie. Auprès de sa tour astronomique s'élevaient l'église du village et les maisons des paysans qui étaient venus s'abriter autour de la demeure du savant, comme des vassaux autour de leur seigneur. Tous les étrangers de distinction qui voyagaient en Danemarck faisaient un pèlerinage à Hveen, et s'énorgueillissaient d'avoir vu Tycho Brahé dans son observatoire. Les instruments qu'il avait inventés, les constructions qu'il avait fait faire étaient, pour le temps où il vivait, de vrais prodiges. Il fallait que le peuple l'aimât beaucoup pour ne pas l'accuser de sorcellerie. Mais il avait des ennemis à la cour, et ces ennemis le perdirent.

La maison qu'il habitait dans son île est tombée en ruine; sa forteresse d'Uranie s'est écroulée. De cet édifice scientifique il ne reste que quelques pierres couvertes de mousse. Du château styrien où il résida quelque temps, il ne reste aussi que des pans de murs qu'un orage renversera. Mais le nom des hommes qui ont reçu le glorieux baptême des travaux de l'intelligence est plus durable que les plus fortes maçonneries. Le nom de Tycho-Brahé est inscrit dans les annales de la science, et il se perpétue dans les traditions du peuple danois. On raconte en Danemark que le savant astronome était très-superstitieux. Il croyait qu'il y avait dans l'année trente-deux jours néfastes pendant lesquels on ne pouvait rien entreprendre sans s'exposer à quelque catastrophe. On les appelle

[1] Danemark, comment t'ai-je offensé? D'où vient, ô ma patrie, que tu rends si peu justice à mes œuvres?

Digitized by Google

encore à Copenhague les jours de Tycho Brahé. Un de ces jours-là, il s'était marié, lui, le descendant d'une ancienne et noble famille, avec la fille d'un paysan qui l'avait trompé. Un de ces jours-là, il avait rencontré dans une maison, à Wittenberg, un ferrailleur nommé Parsbierg, et d'un coup de sabre, Parsbierg lui avait tranché le bout du nez.

Mais, me dira-t-on, c'est singulier de s'en aller en Allemagne pour se faire réciter des poésies russes à Marburg, et s'arrêter près d'Ober Wilden à une des pages de l'histoire de Danemark.

Je demande pardon au lecteur de mes digressions, et je continue ma route, et cette fois nous voilà à Gratz, la capitale de la Styrie, et l'une des grandes villes de l'Autriche. Car on n'y compte pas moins de 50,000 habitants. Elle ne date point comme Cilly, comme Pettova, du temps des Romains. Non, elle n'a point de si hautes prétentions. Elle fut fondée au sixième siècle par des Slaves qui étaient des gens avisés, qui s'entendaient à trouver dans leur migration une terre propice pour y former leur établissement. Charlemagne qui a fait tant de conquêtes fit aussi la conquête de cette cité naissante et la peupla d'une colonie de Bavarois. En 1127, Gratz devint la résidence du margrave Léopold. L'empereur Frédéric III y séjourna plusieurs années ; l'archiduc Charles y construisit une forteresse et y fonda, en 1586, une université. Ferdinand II y demeurait encore quand il fut proclamé empereur, et depuis cette époque, depuis l'an 1619, le palais de Gratz n'a plus été habité que par les représentants de l'autorité impériale.

Mais si elle a perdu sa suprématie de cité souveraine, elle n'en est pas moins une des plus agréables cités que l'on puisse voir dans la vaste étendue de l'empire autrichien. Elle est située dans une plaine d'une lieue de largeur entourée, comme la plaine d'Innsbruck et celle de Salzbourg, par de hautes montagnes et sillonnée par la Muhr.

Ce dernier mot se prononce *mour*, et l'on raconte que lorsque nos soldats occupaient le chef-lieu de la Styrie, ils commençaient

Digitized by Google

ainsi leurs lettres : De la ville de grâce, dans la vallée de l'amour. Cet innocent jeu de mots peut donner une très-juste idée de Gratz. C'est en effet une ville gracieuse par sa situation, par ses riants faubourgs, et sa fraîche et verdoyante vallée semble faite tout exprès pour qu'on y promène le long des capricieux méandres d'une limpide rivière un indolent rêve d'amour. Les rues de Gratz sont pourtant étroites et tortueuses ; peu de grands édifices, peu de magasins luxueux, mais on y remarque partout une apparence de bien-être qui plaît aux regards, et on y respire je ne sais quelle sorte de quiétude qui repose la pensée.

Gratz est le rendez-vous favori d'un grand nombre de fonctionnaires civils ou d'officiers qui, ayant accompli leur temps de service, viennent ici passer le reste de leurs jours, avec leur pension de retraite. La population indigène est d'un caractère honnête et hospitalier, le pays attrayant, la vie à bon marché ! Que peut-on désirer de plus, quand l'âge est venu qui prescrit le repos, et quand on n'est pas assez riche, pour pouvoir, sans s'imposer de nombreuses privations, habiter une grande capitale ?

Dans tous les pays, il y a de ces villes qu'on pourrait appeler, comme autrefois, les villes de refuge, et vers lesquelles se dirigent, par une pente naturelle, ceux qui ont employé la meilleure part de leur vie au service de l'État, et à qui l'État n'accorde qu'un modique revenu.

Gratz est une de ces villes, et ceux qui la choisissent pour y fixer leur dernière demeure n'ont pas à se repentir de leur résolution. L'hiver, ils ont leurs sociétés de lecture, leurs casinos, et de temps à autre leurs réunions de famille où ils dansent et dînent à peu de frais ; l'été, ils ont de charmantes promenades à faire dans les environs. S'ils redoutent les longues excursions, il leur suffit de monter sur le Schlossberg pour y trouver chaque jour une nouvelle distraction. Sur cette colline qui touche à la ville s'élevait une forteresse qui a été démolie par nos soldats. A la place de ses belliqueuses murailles, on a construit des kiosques, planté des

Digitized by Google

arbres, dessiné des jardins; et de là de tous cotés les regards planent sur les plus riants points de vue, sur les vallons de la Muhr parsemés de féconds enclos et d'élégantes maisons de campagne, sur les montagnes couronnées par des tours féodales, ou des chapelles miraculeuses.

La ville de Gratz doit beaucoup à la bienveillance éclairée et à la protection de l'archiduc Jean. Tout jeune, ce prince alliait dans les habitudes de sa vie laborieuse l'étude des sciences militaires à celle de l'histoire naturelle. Après les différentes guerres que son pays eut à soutenir contre la France, et dans lesquelles il se signala par son intelligence et son courage, il parcourut, à diverses reprises, le Tyrol, la Carinthie, la Styrie, étudiant la géologie, la minéralogie, la botanique de ces curieuses provinces, et recherchant avec soin leurs antiquités. En 1811, entre deux sanglantes campagnes, il fonda à Gratz un établissement, qu'on appelle, en mémoire de lui, le *Johannæum*, qui ne fait pas moins d'honneur à son intelligence qu'à sa générosité. Il y a dans cet établissement, un musée destiné à renfermer un specimen de toutes les productions naturelles et de toutes les œuvres industrielles de la Styrie, une bibliothèque et une grande salle de lecture où l'on ne reçoit pas moins de cent soixante-dix recueils périodiques de différents pays, enfin une école technique qui, en peu de temps, est devenue la meilleure de l'Autriche.

Dans cette même ville, le noble prince a fondé une société qui a pour but d'aider au développement des arts industriels, par des collections de modèles, d'encourager les artistes par des exhibitions et des primes particulières. Cette société se compose aujourd'hui de 1,250 membres. Elle exerce sur la Styrie une heureuse influence.

On sait qu'après la révolution de 1848, quand le congrès national de Francfort eut l'idée de reconstituer l'unité germanique, l'archiduc Jean fut élu régent de ce fabuleux empire rêvé par des idéologues, discuté et proclamé dans d'orageuses séances. Il accepta

Digitized by Google

courageusement cette difficile mission; mais bientôt des circonstances, auxquelles nulle sagesse humaine ne pouvait résister, l'obligèrent à se démettre d'un emploi impossible.

En 1850, il se retira à Gratz avec la digne femme à laquelle il s'est uni par un mariage morganatique, et il vit là d'une noble vie dévouée aux plus saintes affections, consacrée à l'étude, à des idées de sages progrès, à des œuvres de bienfaisance. Il est le premier représentant, le protecteur, le guide et le modèle de toute cette colonie d'anciens officiers et d'anciens fonctionnaires qui viennent ici chercher un salutaire exil. Mais il étend sa généreuse action bien au delà des murs de Gratz; son nom est béni dans tout le Tyrol et dans toute la Carinthie, dans la cité et dans le village, dans la cabane du bûcheron et la grotte souterraine du mineur.

Au seizième siècle, dans cette même ville de Gratz, est né un autre prince dont le nom se lie à l'une des plus terribles phases de l'histoire moderne, à la guerre de Trente ans. C'est Ferdinand II, le plus ardent champion du catholicisme, le Philippe II de l'Allemagne. Comme Philippe II, il déclarait qu'il aimait mieux une terre dévastée qu'un royaume d'hérétiques, et de sa part, comme de celle de l'inflexible souverain espagnol, ce n'était point un vain propos. Il avait la foi la plus ardente, et observait avec un zèle sans pareil toutes les pratiques du catholicisme. Chaque jour, dans sa chapelle impériale, il entendait deux messes; le dimanche, il assistait, en outre, à celle de la cathédrale, à un sermon allemand et italien, et l'après-midi aux vêpres. Il assistait à tous les offices du carême, à genoux devant le crucifix, et suivait toutes les processions à pied, la tête découverte. Souvent, pour mieux s'édifier, il allait prendre ses repas dans un couvent de jésuites, de capucins ou de dominicains. Il avait une telle vénération pour les prêtres, qu'il disait parfois que s'il venait à en rencontrer un accompagné d'un ange, il commencerait par s'incliner devant le prêtre. Un jour, en revenant de la chasse, il vit passer un religieux qui portait à un malade le saint sacrement. Aussitôt il descend de cheval, se jette

Digitized by Google

à genoux dans la boue, puis se relève pour suivre dévotement le religieux.

Avec ce sincère et profond sentiment religieux qu'il conservait dans tous les actes de sa vie privée, il déclara la guerre aux protestants de la Bohême, comme Philippe II à ceux des Pays-Bas. Il arma le vaillant bras de Tilly, et le bras ambitieux de Wallenstein qu'il dut plus tard briser ; il commença cette effroyable guerre dont il ne devait pas connaître la fin. Il mourut en 1637, avec la douleur de voir triompher les armes des Suédois, et son cœur fut transporté dans une des chapelles de cette ville de Gratz, où il avait reçu sa pieuse éducation, où il avait passé sa jeunesse.

Ils sont rares les hommes qui gardent si opiniâtrément dans les plus grandes adversités une foi si vivace, qui se dévouent si entièrement à un principe ; et, quel que soit le résultat de leurs entreprises, on est forcé de rendre hommage à l'audace de leur volonté, à la persistance de leur résolution.

De Gratz à Vienne, on n'a plus à noter, si l'on en excepte Neustadt, que quelques petites villes insignifiantes. Mais quel beau pays ! Un étroit défilé entre deux montagnes perpendiculaires, des cimes sauvages sur lesquelles s'élèvent les tiges d'arbres fantastiques que la main de l'homme n'a pu atteindre et que le temps ou l'orage a brisées ; le chemin taillé dans les flancs mêmes de ces montagnes ; les wagons volant sur les rocs aplanis ; le ciel en haut, le précipice en bas. Un de ces rocs porte le nom de *Jungfernssprung* (le saut de la jeune fille). Mais la tradition de ce lieu sinistre ne ressemble point à celle de Leucate. Ce ne fut point une Sapho qui, dans le délire de son amour, s'élança de là-haut dans l'éternel abîme. Ce fut une généreuse jeune fille qui, pour prévenir une collision sanglante entre deux fougueux rivaux également passionnés pour elle, leur sacrifia sa vie, et son dévouement fut trompé comme la plupart des plus courageux dévouements. Ses deux prétendants, s'accusant l'un l'autre de son désespoir, se rencontrèrent les armes à la main ; l'un d'eux fut mortellement blessé, et celui pour qui elle avait

Digitized by Google

une secrète préférence voulut mourir comme elle, et se jeta dans le même abîme.

Par la bourgade de Bruck, au haut de laquelle s'élève le château de Landskron, par le village de Kapfenberg, qui domine un autre château récemment construit et d'un très-gracieux aspect, on arrive à la station de Mürzzuschlag, au pied du Semmering. Depuis que les ingénieurs ont percé cette vaste montagne, et y ont posé leurs rails à la hauteur de 2,890 pieds au-dessus du niveau de la mer, on n'est plus obligé de s'arrêter à ce misérable village de Mürzzuschlag, pour y attendre les affreuses pataches qui allaient rejoindre le chemin de fer à Glognitz.

J'y ai séjourné, il y a quelques années, et je m'en souviens. Dans l'auberge où je logeais, la seule auberge, je crois, qui y soit quelque peu habitable, il n'y avait que deux chambres. L'une me fut concédée par une faveur spéciale soldée pourtant à beaux deniers; l'autre était occupée par soixante soldats autrichiens qui n'ayant là pas assez de place pour se coucher, prirent bravement le parti de veiller toute la nuit, en buvant de la bière, en chantant, et en faisant l'exercice. Je laisse à penser le doux sommeil dont je jouis à côté de cette aimable société dont je n'étais séparé que par une légère cloison.

Mais ces bataillons ambulants on les retrouve perpétuellement à toutes les stations de chemins de fer autrichiens. L'Autriche s'étend si loin, elle a tant de frontières à garder, et tant de pays difficiles à assouplir comme la Lombardie, par exemple, et la Hongrie que ses soldats sont sans cesse en mouvement. Si ces soldats m'ont laissé plus d'une désagréable impression par leur nature grossière et turbulente, en revanche leurs officiers ont généralement une notable distinction. Tous ceux que j'ai rencontrés dans le cours de mon voyage, et j'en ai rencontré un très-grand nombre, m'ont frappé par leur élégance, et leur courtoisie, par leur esprit et leur instruction. Je me rappelais en les observant l'impression de terreur qu'a laissée dans ma ville natale de Pontarlier le passage des régi-

Digitized by Google

ments *Kaiserliche*, qu'on appelle encore les *Kinserliques*, et je me disais que si mes chers concitoyens pouvaient voir arriver parmi eux non point un de ces régiments de soldats, mais un régiment d'officiers, ils n'en seraient point si mécontents. Dieu nous garde pourtant de les voir jamais franchir nos frontières comme en 1814, mais qu'ils viennent en amis, la canne à la main, et le cigare entre les lèvres, se promener sur nos boulevards, ils seront les bienvenus.

Si Mürzzuschlag est un séjour peu attrayant, je conseille pourtant aux touristes d'en subir au moins quelques heures les désagréments pour prendre là une carriole qui les conduira d'abord par une délicieuse vallée au cloître de Neuberg. Quel charmant petit cloître, entouré d'habitations agrestes, voilé par des rameaux d'arbres fruitiers, abrité par les rocs de la Schnee Alp, comme une pieuse pensée par les murs d'une austère retraite. Il y a là une église du quatorzième siècle du plus pur style gothique, et derrière une des dentelures de la tribune en pierre de cette église, j'ai vu apparaître une blonde tête de jeune fille... Non, je pense que je me suis trompé, c'était probablement une angélique figure sculptée par un des poétiques artistes du moyen âge. Mais qu'est-elle devenue, si c'était vraiment une vivante jeune fille de Neuberg? C'est une émotion singulière que plus d'un voyageur a éprouvée chemin faisant; on entend une note fugitive, on aperçoit une gracieuse image, puis on s'éloigne, et la note vibre à l'oreille, et l'image est restée dans le cœur. Qui sait? Peut-être que si l'on s'était arrêté à ce jeu du hasard, la note serait devenue une mélodie, et l'image un lien d'amour?

A Neuberg, on est sur la route de Maria Zell, et qui ne voudrait voir, catholique ou non, cette célèbre église? Maria Zell est pour l'Autriche ce que Notre-Dame d'Einsiedlen est pour la Suisse et les pays environnants, un lieu de pèlerinage des plus vénérés et des plus fréquentés.

Une tradition populaire que nulle âme dévote ne met en doute lui attribue une origine miraculeuse. Voici la tradition qui remonte jusqu'au onzième siècle.

Digitized by Google

En l'an 1073, le duc Markvart de Carinthie fonda sur les frontières de son duché et de la Styrie un couvent de bénédictins à Saint-Lambrecht, et le dota d'un vaste domaine qui s'étendait jusqu'auprès de la source de la Salza. A l'une des extrémités de ce district hérissé de forêts vivait une peuplade de bergers et de pâtres à demi sauvages. Les religieux de Saint-Lambrecht comprenant qu'il était de leur devoir de s'occuper du salut de ces pauvres gens résolurent de leur envoyer un missionnaire. Celui à qui ils confièrent cette noble tâche, partit à pied, tout seul, n'emportant pour tout bien qu'une statuette de la Vierge en bois de tilleul. Arrivé au centre de la population qu'il devait essayer de convertir, il suspendit sa statuette à un tronc d'arbre, se construisit au même endroit une cabane, et commença son enseignement.

Bientôt la douceur de son langage, et le charme de ses vertus lui donnèrent des prosélytes. Les pâtres et les bergers des environs entraient avec respect dans la rustique cellule qui était à la fois sa demeure et sa chapelle, puis le bruit des conversions opérées par le saint homme se répandit de côté et d'autre, et les étrangers voulurent voir celui qui, dans la plus pauvre solitude, accomplissait de telles œuvres. La Vierge aussi faisait des miracles, et dans un grand nombre de villages de la Styrie et de la Carinthie, on prononçait avec piété le nom de Maria Zell (cellule de Marie) et des pèlerins venaient là invoquer le secours de la puissante Vierge dans leurs douleurs physiques ou morales.

Au commencement du treizième siècle, le margrave Henri I de Moravie étant atteint d'une grave maladie implora cette Vierge, et tout à coup recouvra ses forces. Pour rendre grâce d'une façon solennelle à sa bienfaitrice, il se rendit en pèlerinage à Maria Zell, et fit construire une chapelle où la statuette en bois fut placée au haut d'un autel.

Un siècle plus tard, le roi Louis I de Hongrie se rendait aussi en pèlerinage dans ce lieu miraculeux et il édifia autour de la chapelle bâtie par le margrave une grande et belle église.

Digitized by Google

Ces deux princes, et le missionnaire de Saint-Lambrecht, sont signalés aux pèlerins comme les trois vénérables fondateurs de Maria Zell ; des livres populaires racontent leur histoire, des tableaux et des statues rappellent de tout côté leur souvenir.

D'autres princes, d'autres souverains, surtout ceux d'Autriche, ont cependant aussi visité à diverses reprises l'église de Maria Zell et l'ont enrichie de leurs dons. Ferdinand II alla s'agenouiller dans cette église, le jour même où l'on exécutait les rebelles de Prague ; l'empereur Léopold Ier n'y fit pas moins de neuf voyages. Un archiduc demanda que son nom fût placé dans un des murs du religieux édifice. Marie-Thérèse y déposa après son mariage un double cœur en diamant avec cette inscription : « Que les cœurs des époux ne soient qu'un cœur en Dieu ! » Enfin à chaque grand événement de leur vie, les princes d'Autriche pensaient à Maria Zell et lui adressaient des présents, des encensoirs en or, des crucifix ou des candélabres en argent. De plusieurs pays étrangers la sainte église reçut aussi les mêmes témoignages de piété. Elle conserve dans son trésor de riches offrandes qui lui sont venues de la France, de la Sicile, de l'Espagne et du Portugal.

De leur côté, les prélats de Salzbourg, heureux de posséder Maria Zell dans leur diocèse, lui accordaient diverses prérogatives. En 1346, le pape Clément VII avait octroyé à tous ceux qui entreprenaient ce pèlerinage une indulgence plénière des cent jours. Plusieurs de ses successeurs ajoutèrent, à cette première disposition, d'autres priviléges plus étendus.

Grâce à ces faveurs de la cour de Rome, à la munificence des souverains, Maria Zell devint célèbre au loin, et, d'année en année, on vit s'accroître le nombre de ceux qui venaient y faire leurs dévotions.

Elle a eu pourtant, la vénérable église, ses jours d'angoisses et ses heures de détresse. Le décret de Joseph II, qui interdisait les pompes des pèlerinages, lui donna, pendant quelque temps, un morne aspect de deuil. En 1805 et en 1809, elle fut visitée par nos

Digitized by Google

soldats, et ils n'y entraient point pour y déposer un pieux tribut, mais pour en détacher plus d'un objet précieux. Je regrette d'avoir à citer ce fait. Mais la guerre!

Si l'on citait aux Russes cet acte de profanation, ils diraient que la vierge de Styrie ne défend pas si bien son temple que Saint-Serge de Troïtza, et ils raconteraient cette légende de 1812 qui est devenue populaire à Moscou. Quand notre armée campait dans cette vieille capitale des Tzars, quelques bataillons en furent un jour détachés pour prendre possession du monastère de Troïtza, et c'est là qu'il y avait un immense butin à recueillir. Je l'ai vu, et je ne crois pas qu'il soit possible de trouver nulle part plus de broderies d'or, plus de perles, de saphirs et de richesses de toute sorte. Mais Saint-Serge veillait sur son sanctuaire. Dès que nos aventureux bataillons se furent avancés à quelque distance de Moscou, il amassa autour d'eux un brouillard si noir et si épais, qu'ils ne pouvaient plus distinguer leur route, et qu'après avoir erré en désordre au hasard, ils se retrouvèrent le lendemain, harassés de fatigue, près de la porte par laquelle ils étaient sortis la veille, et se hâtèrent de rentrer dans les murs de Moscou.

En 1827, l'église de Maria Zell, fut dévastée par un incendie. Mais elle a été reconstruite de nouveau, et la chapelle des margraves, ainsi que la statuette, ont été conservées. Avec son aspect imposant, avec sa tour pyramidale, et deux autres tours carrées surmontées d'un dôme en forme d'olive, cette église s'élève sur un plateau, à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Autour de ses murs est un village composé en grande partie d'auberges et de boutiques pleines de livres de piété, de chapelets, de crucifix, de médailles, comme le village d'Einsiedlen; au dehors de ce village, des champs de blé, des pâturages, des bois, puis une ceinture de montagnes aux flancs dénudés, aux pics aigus. C'est un paysage d'un caractère à la fois lumineux et sombre, idyllique et sauvage.

C'est là que toute l'année on célèbre des fêtes solennelles; c'est là que sans cesse on voit arriver des cohortes de pèlerins qui n'ont

Digitized by Google

point annoncé leur venue, s'avancent modestement, et portent en silence leur bannière dans l'église; d'autres qui sont reçues en grande pompe, au son des cloches, par le clergé de la communauté. Il en vient de tous les districts de la Styrie, il en vient du duché d'Autriche, de la Croatie, de la Hongrie et de l'Illyrie. Il en vient, dans les bonnes années, de 90,000 à 100,000; mais dans les temps d'agitation, ce nombre diminue considérablement. En la fatale année de 1848, on n'en compta pas plus de 50,000.

Là, il y a des prêtres pour les gens de toutes les nations; là est le don des langues qui fut accordé aux apôtres. En tête de chaque confessionnal est une étiquette annonçant l'idiome auquel il appartient. Tous les pèlerins se dirigent d'abord vers ces nombreux confessionnaux, puis ce premier devoir accompli, ils vont près de la sainte chapelle continuer leur acte de dévotion. Les uns chantent en chœur des hymnes religieux; d'autres récitent à voix basse leur prière. Il en est qui se prosternent la face contre terre et restent longtemps dans cette humble position. Il en est qui se traînent à genoux, plusieurs fois de suite, autour de la nef, un cierge à la main. Puis enfin, tous se relèvent et vont dans les boutiques voisines acheter quelque memorandum de leur pieux voyage, qui un chapelet, qui un livre de prières ou une image. Les aubergistes se plaignent que ces marchands leur enlèvent toutes leurs chances de bénéfices. Le fait est que la plupart des pèlerins ne font pas grande dépense dans les auberges. Un peu de pain, un verre de vin, une couche de paille leur suffisent. Ils croiraient commettre une faute, si, en accomplissant leurs devoirs religieux, ils ne s'imposaient pas un jeûne rigoureux, ou tout au moins une mortification.

Il en est de même à peu près à Einsiedlen. J'ai accompagné là une fois deux pieuses femmes d'Alsace. A la fin de la journée, leur dépense à l'hôtel se montait à 1 fr. 50 c.; mais, en revanche, elles emportaient de leur catholique voyage des douzaines de chapelets, de croix et de médailles, qu'elles se réjouissaient de distribuer à leurs amies.

Digitized by Google

Le soir, au son de l'*Angelus*, toute cette multitude se réunit encore dans l'église, et autour de l'église, pour faire une nouvelle prière.

Es ruft der Abendglocke Ton : Ave Maria.
Vorm Kreuze Kniet der Berge Sohn : Ave Maria.
Beim Spätroth betet's weit und breit
Gelobet seist der, reine Maid : Ave Maria[1] !

Et les cierges des autels, et ceux des pèlerins s'allument de nouveau, et à la lueur de ces flammes vacillantes, dans l'ombre du crépuscule, dans cette enceinte de montagnes voilées déjà par les ténèbres, dans le silence imposant de cette solennelle nature, c'est un aspect vraiment émouvant que celui de cette légion de tant d'hommes, de femmes et d'enfants, appartenant à tant de pays différents, et réunis en un même lieu par une même pensée de foi. Qui ne se sentirait ému en songeant que, dans l'espace de sept siècles, plus de cinquante millions d'âmes peut-être sont venues successivement chercher ici, sur ce coin de terre, un remède à leurs infirmités, une absolution de leurs fautes, une consolation dans leurs douleurs ?

Le lendemain, après un hymne d'adieu, les processions partent avec leurs bannières. Les pèlerins isolés vont rejoindre le chemin de fer, et il en est qui restent longtemps absorbés dans la réflexion des sentiments qu'ils viennent d'éprouver. Je me suis trouvé, à Mürzzuschlag, dans un wagon, avec un de ces pieux voyageurs qui retournait à Vienne. Pendant tout le trajet, je le vis, à côté de moi, immobile et muet, les mains jointes. Il semblait continuer une méditation ou une prière intérieure.

Seulement, au delà de Neustadt, il releva tout à coup la tête, et, à la vue de la haute tour de Saint-Étienne, et des flots du Danube

[1] La cloche du soir sonne : Ave Maria. Au pied de la croix s'agenouille le fils de la montagne : Ave Maria. Aux derniers rayons du crépuscule, on répète au loin : Bénie sois-tu, sainte Vierge. Ave Maria.

Digitized by Google

ruisselant dans la grande plaine de Vienne, un éclair de joie anima sa figure. Il rentrait dans son pays natal. Moi, j'éprouvais, par une autre raison, une même émotion de joie. J'allais revoir cette capitale de l'Autriche, où tout jeune j'avais passé d'heureux jours, et je saluais avec un élan de cœur ce beau fleuve dont j'avais, à divers intervalles, suivi le vaste cours, depuis les montagnes de la forêt Noire, où il prend sa source, jusqu'à son embouchure dans la mer Noire.

Digitized by Google

CHAPITRE QUATORZIÈME

Le Danube. — Sa source. — Son cours. — Diversité de races. — Paysage. — Histoire. — Colonisation romaine. — Les villes des rives du Danube. — Les champs de bataille. — Traditions du moyen âge. — Aggstein. — Un mariage manqué. — Durrenstein. — Richard Cœur de Lion. — Légendes du diable. — Légendes d'amour. — Légendes religieuses. — Saint-Florian. — Melk. — Les bateliers du Danube. — La compagnie de navigation.

Elle est à Donauschingen la source de ce noble fleuve, au pied du château du prince de Furstenberg. Elle est enfermée dans un bassin entouré d'une balustrade en fer à hauteur d'appui. De sa fenêtre, le prince plonge ses regards sur cette eau limpide qui de là va prendre un si rapide et si large accroissement.

Il faut dire qu'à Donauschingen se rejoignent deux rivières : la Brege, qui descend des environs de Furtwangen, et la Brigach, qui sort des collines de Saint-Georges. Ces deux rivières doivent être considérées comme les éléments essentiels du Danube [1], ainsi que le constate ce dicton populaire :

Brigach und Brege
Bringen die Donau zu weg [2].

Mais, pour maintenir l'honneur de la source première, nous devons dire qu'elle reste constamment à la même hauteur, tandis

[1] Le nom de Danube, en allemand Donau, est féminin. Il vient probablement de Dau, Down (bas) et Au, qui dans les langues scandinaves, signifie rivière, comme on peut le remarquer dans les désignations suédoises d'Umeå, Pitå, Tornea, qu'on prononce Umeo, etc.

[2] La Brigach et la Brege mettent le Danube en marche.

Digitized by Google

que ses deux rustiques rivales baissent peu à peu, et quelquefois se dessèchent comme le Mançanarès ou le torrent du Cédron.

C'est donc de Donauschingen que l'on commence à suivre le cours du Danube. C'est de là que, de toutes parts, lui arrivent des tributaires; trente-six mille petits cours d'eau et cent rivières ou ruisseaux se joignent à lui, comme des soldats à leur général, ou des vassaux à leur suzerain. C'est, par cette quantité prodigieuse d'affluents, le plus riche des fleuves de l'Europe; c'est, par son cours de sept cents lieues, le plus long de tous ceux qui existent dans les deux hémisphères, après le Volga et l'Euphrate, et après les immenses cours d'eau de l'Amérique [1]. A Ulm, à soixante lieues de son étroit bassin de Donauschingen, il est déjà navigable; à Vienne, il a trois mille cinquante pieds de largeur; à Galacz, quinze mille; et quand il arrive au terme de sa route, il envahit, il scinde un énorme terrain, il se jette dans la mer Noire par sept embouchures [2].

« Les fleuves, a dit Pascal, sont des chemins qui marchent. » Celui-ci marche, comme la terre se meut, d'occident en orient. Après un circuit d'une centaine de lieues, du côté du nord-est, il se dirige tout à coup vers le sud. On dirait qu'il est attiré par les rayons du soleil, et qu'il invite, par les voies qu'il leur ouvre, les peuples germaniques à retourner comme des émigrés sur le sol de l'Asie où fut le berceau de leur race. Dans les degrés de longitude et de latitude où ses eaux serpentent, il passe par la plupart des différentes zones de la végétation. D'un côté, il touche à l'immense région des Alpes, de l'autre, à la terre des orangers. Sur ses rives, les forêts de sapins versent par leurs majestueux arceaux leurs

[1] Cours du Mississipi, en y comprenant le Missouri, 3,610 milles anglais; des Amazones, 3,130; du Volga, 2,100; de l'Euphrate, 1,860; du Danube, 1,850; du Rhin, 830; de la Seine, 510; du Rhône, 430; de la Tamise, 240.

[2] De là les vers de l'illustre orientaliste, M. de Hammer : « Danube, Danube, je voudrais chanter ce qui m'a ravi dans ton aspect, ce que je sais de tes voyages, ô noble femme à sept bouches, à sept langues, comme celles qui sont adorées par les disciples de Brama.

Digitized by Google

ombres silencieuses : sur ses rives se déploient tour à tour ses collines où murit le pampre joyeux, les champs de blé et de maïs, les vastes pâturages des pousztas, ces steppes de la Hongrie, les chênes séculaires vénérés des Serbes, et les fleurs odorantes, et les fruits savoureux des contrées méridionales. Entre ces dômes de verdure, ces champs féconds, ces guirlandes de raisin, tantôt s'élève, comme un éternel rempart, une chaîne de rocs aux flancs noirs, à la tête chauve ; tantôt du milieu même des flots surgit une pierre pyramidale, comme une dent de géant, ou comme la corne pétrifiée de quelque monstre fabuleux des temps antédiluviens ; tantôt au bord du fleuve apparaît une lande sablonneuse comme celle qu'on voit dans la marche de Brandebourg, ou un terrain marécageux comme celui de la Hollande. C'est cette rapide succession de tant de couleurs et de tant de nuances, c'est cette continue transformation de la configuration du sol, ce sont ces contrastes de la nature du nord et de la nature du sud qui font le charme du Danube, qui tour à tour lui donnent l'aspect le plus riant et le plus sévère. Ici, vous le voyez descendre mollement sa pente, comme une idyllique rêverie, entre le frais gazon et les fleurs champêtres qui s'épanouissent sur ses bords ; là, voguer comme un songe flottant en de capricieuses méandres ; plus loin se jeter de côté et d'autre par un subit élan, envahir l'espace comme un désir ambitieux, découper le terrain, enlacer des îles dans une amoureuse étreinte, puis se perdre comme nos folles pensées humaines dans un archipel confus, dans un labyrinthe d'arbres épais et d'arbustes où le pilote le plus expérimenté ne retrouve qu'avec peine sa juste direction. Puis, soudain, le voilà qui, après cette heure de somnolence et cette sorte de divagation, rassemble tout à coup, en un même courant, ses flots épars, recueille ses forces comme un athlète qui se prépare à une lutte difficile et se précipite impétueusement, et bondit entre les masses de rochers qui resserrent son lit et tombe en gémissant de cascade en cascade.

C'est ainsi qu'il apparaît au delà de Linz dans son détroit de

Digitized by Google

Grein, dans le défilé de Kazan, dans cet autre défilé, plus orageux encore, qu'on appelle les Portes de fer, où les mariniers d'Allemagne invoquent, comme ceux du Canada sur le rapide Saint-Laurent, la pitié des saints et la protection de la Vierge. A la fin de ce combat, dans l'ombre de ces Thermopyles, le Danube reparaît fier et superbe comme un soldat victorieux, et, à le voir alors épancher librement ses ondes, on dirait d'un roi qui étend au loin son manteau de pourpre. De la vive émotion que l'on a éprouvée dans une de ces sombres gorges, où une main infernale semble avoir planté des blocs de granit pour transpercer le fragile bateau, et resserré les bois et les rocs pour l'écraser, on passe tout à coup à une douce impression de calme et de bien-être quand on se retrouve au sein d'une vaste plaine, voguant sur une nappe d'eau limpide dans le rayonnement du jour, ou par les douces lueurs d'une nuit étoilée.

Aux créations grandioses de la nature sur les rives du Danube la main de l'homme a joint ses œuvres d'art, de guerre, de religion, d'industrie, ses forteresses et ses couvents, ses villes et ses fabriques.

L'histoire du Danube se lie à celle des temps mythiques de l'antiquité. Les Argonautes ont, dans leurs dramatiques expéditions, remonté son courant, et Hésiode a certainement, dans sa Théogonie, désigné le Danube en parlant de l'Ister. Les Romains ont connu le Danube depuis sa source jusqu'à son embouchure. Ils y élevaient des digues contre l'invasion des barbares, ils y ont fait quelques-uns de ces travaux gigantesques dont on admire les vestiges à deux mille ans de distance.

Dans les sauvages gorges de Kazan, sur les confins de la Valachie, on voit encore les restes de la route militaire ouverte par Trajan. Ce qui serait aujourd'hui, par l'emploi de la poudre, une œuvre facile, nécessitait alors un rude et patient labeur. Il fallait tailler le roc à coups de ciseau. Pour faire une plus large voie à leurs soldats et à leurs bêtes de somme les Romains adjoignaient

Digitized by Google

à l'étroit sentier qu'ils creusaient si péniblement, une sorte de pont en bois appendu comme une galerie aux flancs de la montagne. Sur la rive droite du fleuve est incrustée une table dont les ravages du temps n'ont pas encore effacé complétement l'inscription [1]. Ce monument historique, qui date de l'année 105 de l'ère chrétienne, fut érigé par Trajan en mémoire de ses premières campagnes contre les Daces. D'autres constructions romaines d'une grandeur imposante ont été découvertes en Hongrie, auprès de la petite ville d'Illok et près des ruines de Thèbes à cinq lieues de Presbourg; d'autres encore sur la limite de la haute et de la basse Autriche, près de la bourgade d'Enns, désignée dans les anciennes chroniques sous le nom de Laroriacum (lequel nom se trouve germanisé au village voisin de Lorck).

Le premier établissement de colonisation romaine sur les rives du Danube est probablement celui dont on remarque les vestiges à Sozoreng, au delà des Portes de fer. Là, s'élève, comme une des colonnes milliaires de l'universel empire, le mur encore tenace d'une tour mutilée qu'on appelle la tour Severus. Près de là sont les arches d'un pont auquel la tradition a donné le nom de Trajan. Des archéologues disputent cependant au glorieux Trajan l'honneur d'avoir jeté d'une des rives à l'autre du Danube cette gigantesque construction. Ils l'attribuent à Sévère II, qui de sa basse condition d'Illyrien s'éleva au premier rang de la hiérarchie militaire, fut créé César par Dioclétien et associé à l'empire par Galère [2]. Les archéologues impitoyables entrent souvent comme une bande noire dans l'édifice des traditions.

A quatre cents lieues de là, Probus bâtit un rempart qui des bords du Danube, entre Neustadt et Ratisbonne, s'étendait à travers des

[1] Voici ce qui reste des caractères primitifs de cette inscription, gravée entre deux figures du Dauphin :

D. NERVAE. FILIUS. NERVA. TRAIANUS. GERM. PONT. MA....

[2] F.-J. Sulzer. Geschicte der transalpinischen Daziens.
Franke. Zum Geschicte Trajans. Gustrow, 1837.

Digitized by Google

collines, des vallées, des rivières et des marais jusqu'à Wimpfen sur le Necker, puis se terminait aux rives du Rhin, après un circuit d'environ deux cents milles. Avec ces hautes murailles, et ces fortes tours placées de distance en distance, ce rempart occupait l'espace vide par lequel les barbares et surtout les Allemands pouvaient plus aisément pénétrer au sein de l'empire. « Mais, dit Gibbon, l'expérience de l'univers depuis la Chine jusque dans la Bretagne prouve combien il est inutile de fortifier une grande étendue de pays. Un ennemi actif, libre de varier l'attaque et de choisir le moment favorable, doit enfin découvrir quelque endroit faible, ou profiter d'un instant de négligence. Les forces, aussi bien que l'attention de ceux qui défendent cette chaîne de fortifications, se trouvent divisées, et tels sont les effets d'une terreur aveugle sur les troupes les plus fermes, qu'une ligne rompue en un seul endroit est presque aussitôt abandonnée. Le sort qu'éprouva le mur de Probus peut confirmer l'observation générale [1].

Par ces remparts du nord entrèrent les Germains, par ceux du sud les Goths et les Visigoths, les Avares et les Huns, les tribus slaves et mongoles. Les unes ont disparu du sol qu'elles avaient envahi; d'autres s'y sont perpétuées. De ces diverses invasions il est resté sur les rives du Danube comme une marqueterie de peuples de différentes origines et de différents types. Des prairies du duché de Bade, le fleuve passe par le Wurtemberg, la Bavière, l'Autriche, la Hongrie, la Serbie, la Valachie, la Bulgarie, la Moldavie. Nul fleuve au monde ne sillonne tant de royaumes et de principautés, et nul fleuve n'arrose tant de riantes et grandes cités.

C'est d'abord Ulm, la vieille libre cité si riche autrefois par ses fabriques, qu'on disait l'argent d'Ulm gouverne le monde, si bien fortifiée qu'on la croyait imprenable. C'est Ingolstadt où fut fondée l'une des premières universités de l'Allemagne, qui donna des leçons de théologie à Faust, et fut remise entre les mains des jésuites [2].

[1] *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, t. II.

[2] La plus ancienne université d'Allemagne est celle de Prague, qui date de

Digitized by Google

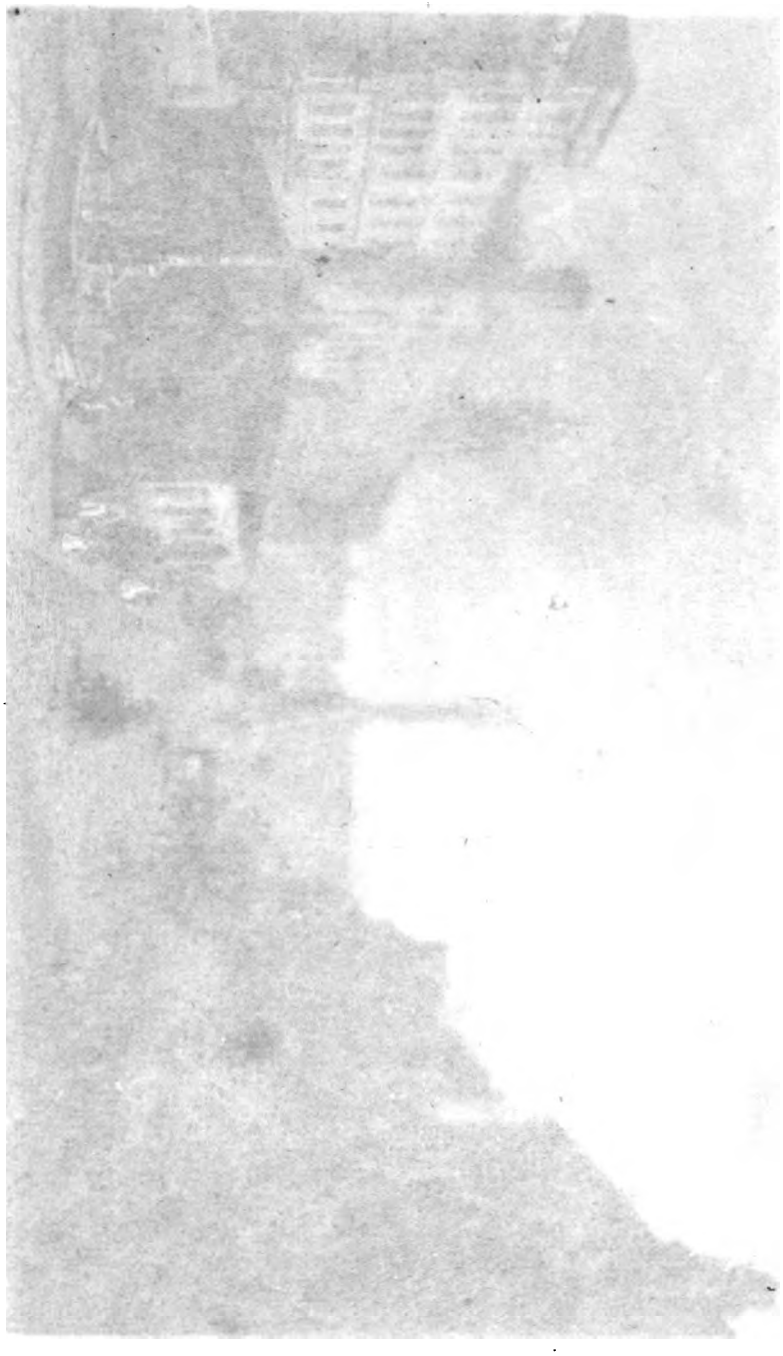
C'est Ratisbonne qui fut jadis une des plus florissantes villes de l'empire germanique ; ville de guerre, elle inscrit dans ses annales dix-sept siéges qu'elle a vaillamment soutenus, le premier au dixième siècle, le dernier en 1809 contre l'armée de Napoléon ; ville de commerce, elle étendait au moyen âge ses relations jusqu'aux extrémités de l'Europe ; elle avait des agents en Italie, en Angleterre, en France et un comptoir en Russie ; ville impériale, elle vit soixante-deux fois se réunir dans ses murs, en soixante-deux diètes, les hauts dignitaires de l'Allemagne et les envoyés des puissances étrangères. De ses anciennes grandeurs, il lui reste dans la solitude de ses rues, dans le délabrement de ses remparts, sa cathédrale, l'un des plus beaux édifices du treizième siècle, ses églises, et deux couvents de femmes dont les abbesses avaient le titre de princesses de l'empire, son abbaye de Saint-Emeran dont le prince de Tour et Taxis a fait un large palais, son hôtel de ville avec ses sombres cachots et ses chambres de tortures, dont un ouvrage publié en 1769 révèle les cruelles scènes par de minutieux détails et de nombreuses gravures [1]. De là, en passant au pied de la colline où le roi Louis de Bavière a érigé son Valhalla, au pied de plusieurs couvents de bénédictins, on arrive à l'imposant promontoire où s'élève la jolie ville de Passau, à la jonction de l'Inn et du Danube.

Puis bientôt voici Linz, la riante cité autrichienne dont l'archiduc Charles a fait, par ses constructions, une place de guerre de premier ordre, puis Vienne, la capitale des Césars, et Presbourg où l'on couronne les successeurs de Saint-Etienne ; Raab, Komorn qui se sont illustrées dans leurs combats contre les Turcs ; Gran où trône sur sa colline, à côté de sa magnifique cathédrale, le primat de Hongrie,

1348. Viennent ensuite celles de Vienne, 1365 ; Heidelberg, 1386 ; Leipzig, 1409 ; Rostock, 1419 ; Greisswald, 1436 ; Fribourg, 1457 ; Ingolstadt, 1472. Celles de Tubingen, Halle, Mayence, Wittemberg, Giessen, Iéna, Göttingen, Erlangen, Berlin, Bonne, sont d'une date plus récente. Celle d'Ingolstadt fut transférée en 1802 à Landshut, ensuite à Munich.

[1] *Institutio criminalis theresiana.* Un exemplaire de ce livre est déposé dans la salle souterraine où les accusés subissaient leur martyre.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Rouargue del. Wilmann sc.

Imp. P. Chardon aîné, Jos. Hautefeuille, Paris.

LINTZ.

Digitized by Google

Digitized by Google

et Bude, la majestueuse forteresse, et Pesth, la grande métropole de la cité des Magyares. Ici l'on entre dans une région toute différente de celle qu'on vient de traverser, toute différente par la population qui l'occupe, par sa langue, par son origine, par ses mœurs et ses tendances. Plus loin s'élèvent des bourgades, des villes, dont les chroniques locales se relient à quelques pages mémorables de l'histoire d'Europe.

C'est Mohacz où périt le malheureux Louis II de Hongrie dans sa lutte audacieuse contre Soliman ; Peterwardein, illustrée par une des victoires du prince Eugène ; Karlowitz où fut signé en 1699, avec la médiation de l'Angleterre et de la Hollande, le traité par lequel les Turcs abandonnaient enfin les conquêtes qu'ils avaient faites en Hongrie et en Slavonie ; Semlin, qui garde avec ses frontières militaires les frontières de l'Autriche, Semlin qui est, dit M. Pirch, le point de transition entre la population européenne et les régions de la puissance musulmane [1].

En face est Belgrade, la capitale actuelle de l'héroïque et poétique peuplade serbe. A quinze lieues plus loin, sur la rive droite du Danube, est Semendria, où l'un des despotes serbes, Georges Brencovitch, bâtit en 1433 une forteresse qui maintenant n'offre plus qu'un faible moyen de défense. D'ici, le bateau à vapeur conduit en quelques heures ses passagers à Orsova, sur les dernières limites des possessions de l'Autriche. On entre alors dans les domaines de la Valachie et de la Bulgarie où villes et villages, ports de commerce et forteresses, tout présente un triste caractère de misère, de faiblesse, d'inertie. De la rustique et attrayante bourgade d'Orsova, il faut faire un trajet de quarante lieues avant d'arriver à une cité de quelque importance, à Widdin, le Viminarium des Romains, la résidence actuelle d'un pacha, la principale forteresse de la Bulgarie. A cinquante lieues plus loin, sur la rive droite du fleuve, est Nicopolis, puis sur le même côté, la forte citadelle de Routschouk, et sur

[1] Reise in Serbien, t. I.

Digitized by Google

la rive gauche les pauvres maisons en terre de Giurgewo. De là, avant d'arriver à la mer Noire, le voyageur n'a plus à noter que Silistrie, qui est encore une des notables forteresses des Turcs, puis Braïla et Galacz où la navigation a pris depuis une vingtaine d'années un remarquable accroissement.

A la plupart des villes dont nous venons de faire une rapide énumération se rattachent les souvenirs des jours de combat, souvenirs de deuil et de gloire, couronnes de lauriers, rameaux funèbres de cyprès. Si, dès les premiers temps de l'organisation européenne, le Danube fut une des grandes voies commerciales de l'occident à l'orient; si, dès le treizième siècle, les bateliers d'Ulm s'étaient fait un renom par l'habileté avec laquelle ils dirigeaient leurs embarcations à travers les bas-fonds, les sables mouvants et les détours de ce fleuve difficile; si, par là, les riches marchands de Cologne, de Francfort, de Ratisbonne, et plus tard les Fugger d'Augsbourg, les Samuel Bernard, ces Samuel Bernard de la maison d'Autriche, expédiaient dans le Levant leurs tissus de laine, leurs fers, leurs fourrures, et en tiraient l'or, la soie, les épices, les armes damasquinées, les étoffes de luxe, par là aussi ont navigué les hordes farouches du Nord et du Sud, les bateaux des pirates et les légions de conquérants. Par là, de siècle en siècle, ont résonné les cris des populations épouvantées, les gémissements de la famille et les lamentations maternelles des pauvres Rachel.

Depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à l'époque actuelle, les bords du Danube ont tour à tour tressailli aux récits des ravages d'Attila, le fléau de Dieu, au bruit des marches de Charlemagne, des progrès de Rodolphe de Habsbourg, des triomphes sanglants d'Amurat et de Soliman, des batailles de Gustave-Adolphe, des victoires de Sobieski et du prince Eugène, des conquêtes merveilleuses de Napoléon, et, en dernier lieu, du soulèvement de la Hongrie contre la monarchie d'Autriche.

Lutte des Romains contre les barbares, et des empereurs d'Orient contre les sujets rebelles de Bulgarie et de Serbie, expédition des

Digitized by Google

Croisés, invasion des Turcs, puis l'effroyable guerre de Trente ans, et les guerres de la succession d'Espagne, et celle qui fut si vaillamment soutenue par Marie-Thérèse, et celles que le brandon de la Révolution française alluma dans l'Europe entière; chacun de ces événements a produit sur le Danube, par un effet direct ou par contre-coup, une violente commotion, et çà et là, sur chaque rive du fleuve, on en retrouve quelque commémoration.

A Elchingen est le souvenir d'un des plus beaux faits d'armes du maréchal Ney; à Ulm, celui d'une étonnante capitulation; à quelques lieues de là, à Hochstädt, sont ces mémorables champs de bataille où, en 1703, le maréchal de Villars remportait une éclatante victoire sur les Autrichiens, où, l'année suivante, nos troupes, unies à celles de l'électeur de Bavière, étaient écrasées par Marlborough et par le prince Eugène. Un peu plus loin, sur la rive gauche du fleuve, est Donauwerth, d'où jaillit le plan de formation de la ligue protestante; sur la rive droite, le village d'Oberhausen, où mourut, en 1800, la Tour d'Auvergne.

Ingolstadt a été assiégée par Gustave-Adolphe et par le général Moreau; Linz, bloquée au dix-septième siècle par une armée de paysans en révolte, envahie par nos soldats en 1805. Vienne a vu deux fois d'innombrables légions musulmanes campées sous ses murs, et deux fois le drapeau de la France flotter sur ses remparts (1805-1809). Près du village de Burkesdorf est un monument funéraire qui mérite d'être cité; c'est celui du général Loudon, l'un des plus braves et des plus aventureux officiers du dix-huitième siècle. Né en Livonie, il avait, à l'âge de vingt-cinq ans, pris part au siége de Dantzig et aux campagnes de Munich contre les Turcs. La paix étant faite de ce côté, il entra au service de l'Autriche, obtint le commandement d'un escadron de Pandours, fit, sous le règne de Marie-Thérèse, toutes les campagnes de la guerre de Sept ans, et assiégea, sous le règne de Joseph, Belgrade et Semendria. A l'âge de soixante-quatorze ans, il entreprenait encore une expédition guerrière en Moravie, et il y mourut. Sur le tombeau qu'elle

Digitized by Google

lui éleva, sa veuve fit graver cette fière et laconique inscription :

Non patria, non imperator, sed conjux [1].

A Presbourg fut signé, en 1805, le traité qui concédait les États vénitiens à la France et le Tyrol à la Bavière.

A Bude sont les traces encore visibles de la longue domination des Turcs. Sur toute la côte de Serbie, les héroïques légendes de Lazare, de Maré Kralicovitch, transmises d'âge en âge au foyer de famille, chantées à la porte des églises par les Guzlares.

Près de Nicopolis, fondée par Trajan en mémoire d'une de ses victoires, est la plaine à jamais marquée d'un signe funèbre, la plaine fatale où, en 1396, une armée chrétienne périt sous le glaive de Bajazet Ier. Il y avait là cent mille hommes de différentes régions de l'Europe, cent mille hommes commandés par le roi Sigismond de Hongrie, par des princes et des ducs, par l'élite de la noblesse de France et d'Allemagne, par l'amiral Jean de Vienne, l'illustre Franc-Comtois [2], par les grands prieurs de l'ordre teutonique et des chevaliers de Rhodes, cent mille hommes enflammés d'une telle ardeur, qu'on entendait leurs jeunes chefs s'écrier : « Si la voûte du ciel venait à tomber, nous la soutiendrions à la pointe de nos lances. » Ils furent victimes de leur présomption, ils furent mis en déroute, dispersés, écharpés, non pourtant sans avoir fait une vigoureuse résistance et sans avoir jonché le sol de cadavres musulmans.

Bajazet, furieux d'une victoire qui lui coûtait si cher, s'assit sur un trône, et fit assommer devant lui à coups de massue et égorger à coups de sabre ses prisonniers, jusqu'à ce que ses généraux, tombant à ses genoux, le conjurassent aux-mêmes de faire cesser un tel massacre.

[1] Ni la patrie, ni l'empereur, mais l'épouse.

[2] Le sire de Roulans. C'est le titre qu'il avait fait graver sur son sceau et qu'il prenait dans les actes rédigés en son nom. Roulans est un village du département du Doubs.

Digitized by Google

A ces tragédies de batailles, il faut adjoindre, dans un cercle d'idées plus rétréci, mais parfois assez dramatique, la tradition des gothiques manoirs qui jadis effrayaient le peuple et souvent bravaient les menaces de leur suzerain. Ces forteresses étaient construites sur des escarpements sauvages, dans les défilés les plus étroits, au bord des écueils du fleuve les plus difficiles à franchir. Le roc pyramidal servait de base à leurs murailles, les forêts sombres voilaient leurs créneaux, l'oiseau de proie planait comme un vivant symbole sur leurs tourelles, et les flots écumants mugissaient à leur pied. Là veillaient continuellement les sentinelles d'un clan rapace qui se faisait un jeu de ses cruautés et un honneur de ses pillages. De là, des hommes bardés de fer descendaient par un rocailleux sentier pour rançonner au passage le voyageur inoffensif et le marchand industrieux. C'étaient les Burgraves de l'archiduché d'Autriche, les Uscoques du fleuve.

Au delà de la petite ville de Grein est un passage dont le nom indique la nature périlleuse. On l'appelle le *Strudel* (le tourbillon). Là, le Danube se précipite entre deux chaînes de granit qui resserrent son lit, puis s'entr'ouvrent comme un compas et de ses deux branches enlace une île élevée, puis se jette avec fureur contre des pointes de rocs qui divisent encore ses ondes, et tombe en gémissant sur sa pente rapide. L'aspect de cette île parsemée de verts arbustes, au milieu des flots d'écume qui lui font comme une ceinture de neige ; l'aspect des aiguilles de rocs qui jaillissent du sein du fleuve, comme des dolmens druidiques au sein des champs de la Bretagne ; l'aspect des pauvres bateliers qui, au péril de leur vie, conduisent leurs barques sur ce torrent, et les rives silencieuses, et les forêts profondes qui entourent cette sinistre cascade, forment un des points de vue les plus pittoresques et les plus saisissants qu'il soit possible d'imaginer. Pour compléter ce tableau, sur la rive gauche du fleuve apparaissent les ruines du vieux château de Struden ; à la cime de l'île s'élève une croix en bois érigée par la piété des canotiers, et près de cette croix sont les murailles de la

Digitized by Google

tour de Warfenstein qui autrefois, dans ce lieu sinistre, adjoignait l'effroi de ses armes à l'effroi de ces tourbillons. L'histoire de ce repaire de bandits remonte jusqu'au onzième siècle. Attaqué par Rodolphe de Habsbourg et par plusieurs de ses successeurs, il continua pendant un long espace de temps à intimider la contrée, et ne fut complétement subjugué qu'au milieu du quinzième siècle.

A quelques lieues de distance sont les restes imposants d'un autre château plus célèbre que celui de Warfenstein, par ses longues luttes, par ses déprédations et par sa chute; c'est le château d'Aggstein, l'une des ruines féodales les plus curieuses du Danube. Il s'élève au-dessus du village d'Aggsbach, à la pointe d'une roche conique; sur l'espace escarpé s'étendaient trois remparts défendus par des portes de fer. Le premier de ces édifices date du temps des Babenberg, c'est-à-dire du onzième au douzième siècle. La tradition rapporte qu'il fut construit par un brigand nommé Schräckenwald[1], qui s'amusait, après une de ses orgies, à précipiter par une trappe ses prisonniers dans un abîme, en leur disant qu'il les envoyait coucher dans un bon lit. Au douzième siècle, cette forteresse était occupée par deux hommes dignes de succéder à celui qui s'y était fait un terrible renom : c'étaient les deux fils de Hadmar de Kuennering. Honorés dans leur jeunesse de la confiance du duc d'Autriche Léopold VI, dotés par lui de plusieurs priviléges, quand ce prince fut mort, ils se crurent assez puissants pour ne plus reconnaître aucune suprématie; ils levèrent contre son fils Frédéric l'étendard de la révolte, se raillèrent de sa faiblesse, et s'en allèrent sur les deux rives du fleuve, pillant et ravageant la contrée comme des gens qui usent d'un droit légitime.

Les paysans en les voyant venir, s'écriaient : Voilà les chiens de Kuennering! et se sauvaient épouvantés. Un jour, en l'absence de Frédéric, ils s'avancèrent jusqu'à Vienne, s'emparèrent du trésor

[1] Probablement un nom fictif appliqué par le peuple à cette demeure. Schräckenwald signifie forêt de la terreur.

Digitized by Google

de la couronne et le rapportèrent dans une de leurs citadelles. L'évêque de Passau lança contre eux les anathèmes de l'Église. Frédéric les poursuivit et leur enleva une partie de leurs possessions, mais ils se riaient de l'excommunication du prélat et des conquêtes même de Frédéric ; ils leur restait deux fortes citadelles où ils pouvaient se croire à l'abri de tout danger. Frédéric aurait peut-être encore inutilement lutté contre eux. Ils se laissèrent prendre, comme les Troyens, à un stratagème inventé par un habile Ulysse. Un marchand de Vienne, nommé Rudiger, qui avait à se venger de leurs rapines, après avoir fait part au jeune prince du plan qu'il avait conçu, partit pour Ratisbonne et en revint avec un bateau chargé de fines étoffes, de lingots d'or et d'autres denrées précieuses. Sous cette riche cargaison, dans les flancs de cet autre cheval de bois, il avait placé trente hommes vigoureux, résolus et armés de pied en cap. A peine est-il en vue du château d'Aggstein, que la sentinelle donne le signal de son approche ; les archers de la montagne se précipitent sur lui et lui enjoignent de s'arrêter, puis ayant découvert la valeur de sa cargaison, se hâtent d'en donner avis à leurs maîtres. L'un des deux frères accourt en toute hâte sur le rivage, il ordonne à ses gens d'emporter une première part du riche butin, puis remonte sur le bateau pour y faire une nouvelle perquisition. Au même instant, les hommes couchés dans l'entre-pont, se jettent sur lui, le terrassent, l'enchaînent et le conduisent à Vienne. Frédéric se met aussitôt en campagne, surprend l'autre frère, s'empare de ses dernières citadelles et les incendie. Les deux farouches châtelains, naguère si fiers, demandèrent humblement grâce et l'obtinrent. L'un d'eux voulut aller à Passau faire amende honorable devant l'évêque et le prier de lever son arrêt d'excommunication ; mais il mourut en route. La honte de sa défaite lui avait brisé le cœur.

Le domaine d'Aggstein appartient aujourd'hui à un aimable gentilhomme autrichien, qui s'est fait un devoir d'en conserver les

Digitized by Google

ruines, comme un ancien monument du passé, et d'en rendre l'accès plus facile. De cette colline, autrefois si redoutée, remontons encore le cours du Danube. A notre gauche, s'étend une noire muraille de rocs qu'on appelle la Muraille du Diable. Partout où l'on rencontre de ces dénominations sataniques, on peut être sûr qu'il s'y joint une tradition. Voici celle qu'on raconte sur ce rempart du fleuve. C'était, il y a longtemps, dans le temps où le diable exerçait un métier fort difficile, où pour gagner une âme, une seule âme, qui bien souvent encore lui échappait, il prodiguait les trésors de ses grottes souterraines et opérait des prodiges. A présent, il n'a pas besoin de courir le monde, la bourse à la main, comme un racoleur, il se repose de ses premières fatigues comme un courtier qui a su se faire une bonne clientèle ; les âmes n'attendent pas qu'il vienne les chercher ; elles vont d'elles-mêmes à lui et se font peu marchander. Donc en ces jours de splendides contrats diaboliques, il y avait au château de Spitz et au château d'Aggstein, deux chevaliers épris à la fois de la même jeune fille. Celui d'Aggstein était le préféré, mais la timide jeune fille n'osant se prononcer ouvertement entre deux puissants rivaux, déclara, pour prévenir une fatale collision, qu'elle épouserait celui qui remporterait le prix à un tournois de Vienne. En même temps, elle priait ardemment le ciel de favoriser celui qu'elle aimait, et le ciel exauça ses prières. Le sire d'Aggstein revenait de la capitale de l'Autriche, heureux de sa victoire, heureux surtout d'avoir conquis, par sa couronne d'athlète, son triomphe de fiancé. Pendant qu'il rêvait joyeusement à son mariage, son pauvre antagoniste errait le soir sur les bords du fleuve, dans l'humiliation de sa défaite et le désespoir de son amour.

— Pourquoi cet air sinistre? lui dit un petit homme d'une figure étrange qui tout à coup apparut devant lui. Il semblerait à vous voir que vous méditez quelque horrible projet !

— Oui, répondit le chevalier, je projette de me précipiter dans cette onde pour y ensevelir ma honte et ma douleur.

Digitized by Google

— Misérable idée! reprit avec un sourire sardonique le Méphistophélès du Danube; je puis vous en donner une meilleure; je connais la cause de votre sombre résolution. En ce moment votre rival navigue gaiement sur les flots au-devant de la riante petite, l'enfant qu'on appelle la rose d'Aggsbach. Que me donnerez-vous, si par l'effet de ma puissance, dont il est inutile de vous révéler le secret, je l'arrête ici même à son passage et vous ramène à celle que vous aimez?

— Tout! s'écria le chevalier éperdu.

— Votre âme?

— Mon âme que j'allais vouer au démon du suicide.

— Très-bien. C'est convenu. Cette nuit mon œuvre, et demain votre mariage.

Aussitôt le diable (car c'était le diable) se met en mouvement, et de ses bras magiques entasse pierre sur pierre, monticule sur monticule pour étendre en travers du fleuve une barrière contre laquelle viendraient se briser toutes les chaloupes. Déjà il avait accompli une grande partie de son œuvre maudite, il allait l'achever quand soudain le coq d'Aggsbach chanta. L'infernal pontonnier lui lança une flèche à la tête, mais au même instant le jour parut, et la lumière du jour mettait fin à ses maléfices. La digue resta inachevée. Le chevalier de Spitz se retira dans un couvent pour y expier, en de rudes pénitences, jusqu'à la fin de ses jours, sa criminelle erreur, et en mémoire de ce merveilleux événement, les habitants d'Aggsbach posèrent au faîte de leur clocher un coq dont la tête est traversée par une flèche.

Au dehors de la diabolique muraille s'élèvent les sommités bleuâtres du Wunderberg. Des flancs de cette montagne se détache une sorte de large pyramide de rocs dont les maisons d'une petite bourgade ceignent la base, dont un rempart côtoie la pointe, dont une large tour couronne les cimes escarpées. C'est la petite cité, c'est le bastion, ce sont les créneaux en ruines de Dürrenstein dont le nom se perpétue par la légende poétique de siècle en siècle,

Digitized by Google

dans toute les régions, tandis que ses murailles s'écroulent sur le sol qu'elles dominèrent.

C'est là que Léopold d'Autriche, pour se venger de l'affront qu'il avait subi au siége de Saint-Jean-d'Acre, tint enfermé, pendant quinze mois, l'intrépide roi d'Angleterre, le héros des croisades, le fier émule de Philippe-Auguste, le bouillant chevalier qu'on appelle Richard Cœur de Lion, et c'est là que Blondel finissait par le découvrir, après l'avoir cherché, de donjon en donjon, depuis les plages de l'Adriatique jusqu'au sein de l'Autriche. Il avait aimé la poésie ce valeureux enfant d'une ère poétique; il avait dans son séjour en Provence, écouté d'une oreille complaisante les douces *chanzos* et les belliqueux *sirventes;* il avait appelé à sa cour et honoré les ménestrels (1). Il avait même essayé de chanter comme eux son chant de guerre et son chant d'amour (2). La poésie reconnaissante le chercha dans son abandon et lui vint en aide dans les rigueurs de sa captivité. On dit que Blondel, en s'arrêtant au pied de la citadelle de Durrenstein, modulait les premiers couplets d'une chanson composée par Richard :

Domna, vostra bautas
Ellas bellas faissos,
Els bels oils amorosos
Els gens con ben taillatz
Don sien empresonats
De vostra amor que me liats.

Dame, votre beauté
Et vos belles façons,
Et vos beaux yeux amoureux,
Et votre corps bien découplé,
Sont ce qui m'emprisonne
Dans les liens de votre amour.

Il achevait à peine de chanter ce dernier vers, quand du haut

[1] Warton. *The history of english poetry*, t. I, p. 116.

[2] Voyez dans Simonde de Sismondi, *Histoire de la littérature méridionale*, t. I, p. 151, le charmant sirvente qui lui est attribué.

Digitized by Google

d'une tourelle une voix se fit entendre qui cadençait cette autre strophe :

Si bel trop affar sia
Ja de vos non partrai
Que maior honor ai
Sol en vostre deman
Que faria des dos beisas
Tot can de vos volria.

Si vous le trouvez bon
Je ne me séparerai plus de vous,
Car j'ai plus grand honneur
Seulement en votre demande
(En votre poursuite)
Que je ne ferais deux fois baisant
Tout ce que de vous je voudrais[1].

Blondel jeta un cri de joie. C'était celui qu'il avait tant cherché, c'était le roi lui-même qui lui répondait. Par deux stances galantes, le vaillant soldat se révélait au poëte ambulant ; par un accord musical, le cœur du captif se rejoignait à celui de son ami fidèle.

D'impitoyables critiques, qui portent le titre de savants, prétendent que cette aventure de Blondel n'est qu'une fable inventée à plaisir par les écrivains du moyen âge. Je les plains d'appliquer leur science à démolir cette gracieuse tradition. Inclinons-nous devant les graves enseignements de l'histoire ; mais dans les champs qu'elle laboure avec son soc de fer, laissons au moins fleurir pour les douces rêveries quelques innocentes fictions.

Le peuple allemand aime ces fictions ; c'est la naïve explication des phénomènes dont le physicien ou l'astronome ne lui a pas encore révélé le secret. C'est l'enfantine chronique des lieux qu'il

[1] Un des professeurs dont s'honore notre École des chartes, M. Guessard, a bien voulu, à ma prière, reconstituer le texte de ce chant traditionnel, tellement défiguré dans l'ouvrage de Warton qu'il en était incompréhensible, et qu'un poëte anglais n'a pas craint de publier comme une traduction de ces deux stances un madrigal de fantaisie.

Digitized by Google

habite, la légende miraculeuse de ses chapelles et de ses oratoires, la littérature de ses aïeux.

La tendre, mystique, rêveuse imagination de la vieille Germanie a peuplé, comme nous l'avons vu, d'une quantité d'aventures romanesques, de figures héroïques et de conceptions fabuleuses, les riantes vallées du Necker, les pittoresques collines du Rhin, les charmantes plaines où la Meuse s'endort dans sa mollesse, et les bords mélancoliques de la Sprée, et les flots de l'Elbe qui, de la noble capitale saxonne, vont se noyer dans les brumes de la mer du Nord, et ceux du Danube qui courent vers le soleil d'Orient.

Déjà le Danube étincelle comme un autre Ilyssus dans l'épopée primitive des Allemands, dans le Niebelung-Lied, ce poëme bardé de fer, inondé de sang, cette galerie gigantesque où les guerriers apparaissent avec une force surhumaine, où les femmes se ceignent les reins avec une ceinture d'acier. C'est dans le gothique édifice de Melk, aujourd'hui l'un des plus magnifiques couvents des rives du Danube, que les hommes d'armes des Niebelungen trouvent des vases d'or qu'ils remplissent d'un vin généreux. C'est une *Nixe*, ou, pour employer un terme consacré par les études classiques, une naïade prophétique du Danube, qui prédit à Hagen la fin cruelle des Niebelungen. D'âge en âge, d'autres traditions se sont adjointes à celle-ci. Par malheur, nul Brentano ne s'est encore appliqué à les réunir dans l'harmonieux ensemble de son Wunderhorn; nul Van der Hagen ne les a prises à leur origine, étudiées dans leurs différents points de comparaison, et nul Simrock n'en a composé un recueil spécial. Il faut que le voyageur les cherche le long de son chemin et fasse lui-même la botanique de ces plantes éparses, qui fleurissent comme des clématites sous les arceaux des cloîtres, et s'enracinent comme des pariétaires dans les crevasses des murailles en ruines.

Le diable joue un grand rôle dans ces traditions; le diable, ce fantasque, ce caustique, ce terrible personnage du moyen âge, dont Goëthe nous a, dans son drame de *Faust*, représenté la dernière

Digitized by Google

incarnation, comme Cervantès représentait dans *Don Quichotte* la dernière aberration chevaleresque. C'est le diable qui, comme comme nous l'avons dit, voulait barrer le Danube pour conquérir l'âme d'un amant désespéré. C'est le diable qui, par une plus grave combinaison, voulut aussi, près des rocs de Vilshofen, barrer le même fleuve, pour arrêter les barques des chrétiens qui se dirigeaient vers les lieux saints. Les pieux pèlerins firent le signe de la croix, et, par ce signe salutaire, mirent en fuite leur ennemi. C'est le diable aussi qui vendit fort cher à un étudiant de Passau un talisman qui devait le garantir de toute blessure, lequel talisman n'empêcha point le crédule jeune homme de recevoir le lendemain, en pleine poitrine, une balle dont il mourut. C'est le diable aussi qui construisit, pour l'appât de quelques âmes, le magnifique pont de Ratisbonne, et qui fut cruellement trompé.

Quand on lit toutes ces histoires des déceptions du diable, répandues à travers les plus beaux monuments de l'Europe, depuis la merveilleuse cathédrale de Cologne jusqu'à celle de Lund, en Suède, on est vraiment tenté de plaindre le malheureux artisan de tant d'œuvres si difficiles dont il a tiré si peu de bénéfice, et il me semble tout naturel de croire que de là vient la dénomination de pauvre diable appliquée à l'homme qui se trompe dans ses spéculations et échoue dans ses tentatives.

Des légendes d'amour se perpétuent aussi parmi les honnêtes habitants des rives du Danube; les unes mélancoliques et tendres comme des méditations de Lamartine; les autres sombres et terribles comme un drame de Shakespeare.

Telle est celle de Marie de Brabant, que son époux, Louis de Bavière, surnommé le Sévère, fit égorger dans un accès de jalousie. Quelque temps après, il reconnaissait l'injustice de ses soupçons, et ceux qui l'avaient vu la veille, dans l'éclat de sa verte jeunesse, regardaient le lendemain, avec une terreur superstitieuse, sa figure décomposée et ses cheveux blanchis en une nuit. Telle est celle de la malheureuse Agnès de Ber-

Digitized by Google

nauer, la douce fille d'Augsbourg, que nous avons déjà racontée.

Sur un tertre de gazon, dans la plaine de Vienne, s'élève une flèche découpée en arceaux, portant sur ses colonnettes les bouquets de fleurs symboliques d'une religieuse époque, et à sa sommité une croix. C'est une œuvre d'art d'un travail charmant. Il y a longtemps qu'une noble fille de l'impériale cité venait là dire adieu à son fiancé qui se rendait à la croisade. A l'heure du départ, en se jetant à genoux pour implorer la protection de Dieu en faveur de celui qu'elle aimait, elle suspendit sa quenouille à la croix. Le chevalier tomba sur un des champs de bataille de la Terre sainte. Sa fiancée se fit transporter au pied du saint monument où elle l'avait vu pour la dernière fois, et y exhala avec une dernière parole d'amour son dernier soupir. Les Autrichiens ont conservé ce naïf épisode des grandes guerres de Frédéric Barberousse. La croix sur laquelle la belle fiancée déposait comme une chaste offrande le lin qu'elle filait au foyer de famille s'appelle encore la Croix de la Fileuse (*Das Spinnerinn Kreuz*).

Sur les frontières de la Hongrie, du haut de la pyramide de rocs couronnée par les magnifiques ruines du château de Thèbes, les regards plongent dans un abîme effroyable où mugissent les flots du Danube. Le maître de ce château venait de célébrer joyeusement ses noces avec une jeune fille de la Carinthie. Dans l'ivresse de son bonheur, il oublia qu'autour de lui rôdaient d'implacables ennemis; ses sentinelles n'étaient point à leur poste; ses ponts-levis et ses portes n'étaient point gardés. Tout à coup un cri d'alarme et d'épouvante retentit dans sa demeure; c'est un de ses plus redoutables adversaires qui vient d'y entrer avec une troupe effrénée. En vain le comte de Thèbes, saisissant ses armes, essaye de se défendre, en vain il appelle à lui ses compagnons. Les uns sont déjà égorgés; d'autres, saisis d'épouvante, se dispersent et s'enfuient. Hors d'état de résister seul à une troupe formidable, le comte se retire avec sa jeune femme dans une tour solitaire qui, par l'épaisseur de ses murs, lui offre encore un solide refuge. Son

Digitized by Google

ennemi le suit, le somme de se rendre, ou de lui livrer sa femme. « Non, s'écrie celle-ci, non, jamais! » Et prenant par la main celui à qui elle vient de jurer saintement une éternelle fidélité, elle monte avec lui sur la terrasse de la tour. En ce moment, les soldats ont mis le feu à la porte de cette tour; elle s'enflamme, elle va éclater. Les deux époux lèvent les yeux au ciel, s'embrassent et, par une même pensée, par un même mouvement, se précipitent dans l'abîme.

Voici encore une de ces histoires d'amour moins dramatique que les précédentes. Au delà de Semlin, près de Moldova, un rocher solitaire s'élève au milieu du fleuve, à une assez longue distance des deux rives. On l'appelle *Babakai*, et l'on raconte qu'un Turc qui soupçonnait sa femme de l'avoir trahi, la lia sur la crête de ce roc, et s'éloigna, en ne répondant à ses supplications que par ce mot : *Babakai, babakai*. Repens-toi, repens-toi. La tradition ajoute que la malheureuse créature, ainsi exposée à devenir la pâture des oiseaux de proie, se repentit peu, et qu'un beau Léandre ne tarda pas à la délivrer.

Plus vaste est le cercle des légendes religieuses dans le noble empire d'Autriche, dans le royaume de Hongrie, qui, à travers les invasions des Turcs, et sous la pression du protestantisme, sont restés si fidèles à la sévérité des dogmes et à l'idéale poésie du catholicisme. Ces candides légendes, elles sourient là, à chaque pas, à l'imagination du voyageur ; elles festonnent comme des liserons les murs de l'ermitage solitaire, les voûtes de la chapelle rustique; elles s'épanouissent comme les guirlandes de la Pâque fleurie sous les arceaux des couvents autrichiens, les plus beaux couvents de l'Europe; elles suivent depuis des siècles, comme un flot de pieuses pensées, le cours limpide ou turbulent du Danube.

Au delà de Belgrade est la grotte ténébreuse de Golubacz d'où s'échappent perpétuellement des tourbillons d'insectes. On raconte que saint Georges, ayant tué le dragon qui désolait la contrée, jeta la tête du monstre dans cette grotte, et que cette tête maudite en-

Digitized by Google

fanta cette nuée d'insectes sanguinaires. Près de Vienne est l'élégant édifice de Kloster-Neubourg. Sur le sol qu'il décore aujourd'hui de sa royale façade on ne voyait jadis qu'une épaisse forêt. Un jour, le voile de la margravine Agnès fut enlevé par un coup de vent, et on le chercha vainement de tous côtés. Quelque temps après, dans une partie de chasse, le margrave Léopold IV vit le léger tissu flottant sur les rameaux d'un chêne, et au lieu où il lui semblait que le souffle de Dieu même avait transporté ce voile nuptial, il construisit un monastère. Un autre, celui de Saint-Michel, a été construit, dit la chronique, par Charlemagne, à l'endroit où dans une de ses excursions, il rencontra un saint ermite qui travaillait à faire une clairière dans le bois, et qui, à l'heure où il interrompait son utile labeur pour prier, suspendait sa hache à un rayon de soleil.

Au pied de la majestueuse colline qui s'élève sur la rive droite du Danube, en face de la petite ville de Krems, trois pauvres étudiants se reposaient un jour dans une de leurs pédestres péregrinations. Tous trois se destinaient à l'état ecclésiastique, et chacun d'eux, en parlant de sa vocation et de ses projets futurs, déclara que si quelque jour, il devenait évêque, sa joie serait de bâtir un beau couvent. C'était au onzième siècle, à cette époque de démocratie religieuse où l'église plébéienne régentait les empereurs, où le fils du paysan s'élevait de degré en degré, jusqu'aux hautes dignités sacerdotales, et dominait à son tour les fiers seigneurs qui avaient dominé ses pères. Les trois pauvres étudiants arrivèrent à l'épiscopat et accomplirent leur vœu. L'un d'eux fut évêque de Wurzbourg, l'autre archevêque de Salzbourg, et le troisième étant promu au siége épiscopal de Passau, fonda le cloître de Gottweihe, dont la prospérité pendant l'espace de huit siècles n'a fait que s'accroître, et qui renferme aujourd'hui une bibliothèque de 40,000 volumes, des centaines d'incunables et de manuscrits, un musée d'antiquités, une collection de gravures et un cabinet de physique.

Le même évêque de Passau, l'infatigable Altmann qui fonda cette grandiose institution reconstruisit, en l'an 1071, l'abbaye de

Digitized by Google

Saint-Florian, la plus ancienne de l'Autriche. Saint Florian, dit la légende, servait comme officier dans une légion romaine, au temps de Dioclétien. Accusé de s'être converti au christianisme, quand Galère publia un de ses sanglants édits de persécution, le fidèle néophyte proclama hautement sa foi, et fut condamné à mort. Les soldats païens le jetèrent dans le Danube avec une meule de moulin au col. Par un miracle de Dieu, il surnagea encore longtemps à la surface des flots, adressant à ses bourreaux une exhortation évangélique, puis il vint, en murmurant une dernière prière, expirer sur le rivage. A l'endroit où ses reliques avaient été recueillies par les fidèles, saint Severin bâtit une chapelle. Par les tributs volontaires des habitants du voisinage, par les dotations des princes, cette chapelle a été transformée en un vaste édifice qui possède aussi une nombreuse bibliothèque et un riche cabinet de médailles.

Le plus splendide de ces établissements religieux est celui de Melk. Sur le plateau qu'il domine, les Romains avaient bâti une forteresse.

Dans le poëme des Niebelung, ce même terrain de Melk est cité sous le nom de Medilik. Au dixième siècle les farouches Magyars s'étaient fait là un redoutable retranchement. Le margrave Léopold I^er^, le fondateur de la dynastie des Babenberg, s'empara de cette place en 984, y érigea un château, et y fixa sa résidence. Le prince et cinq de ses successeurs furent ensevelis dans la crypte de l'église.

L'édifice actuel ne date que du commencement du seizième siècle. Le plan en fut tracé par un architecte des rives du Danube, et suivi sans restriction dans ses proportions gigantesques.

Par sa majestueuse façade, par ses deux grandes ailes, ses cours et ses jardins, il occupe toute la circonférence d'une colline qui s'élève à environ deux cents pieds au-dessus du rivage. Au centre est l'église dont la haute coupole apparaît de loin comme un phare aux bateliers du Danube. Le savant archéologue Dibdin a fait une description enthousiaste des beautés de cet édifice, et pas un voya-

Digitized by Google

geur ne l'a vu sans l'admirer, et pas un artiste ne l'a regardé sans vouloir au moins en emporter une esquisse.

Il me souvient d'une journée que j'ai passée là avec deux amis, dont le cœur et l'imagination me rendaient en s'y associant, mes émotions meilleures. C'était un dimanche. Dès le matin, les cloches résonnaient harmonieusement dans les airs, et les habitants de la bourgade de Melk, fonctionnaires, bourgeois, ouvriers, gravissaient pieusement avec leurs femmes et leurs enfants le sentier qui conduit à leur religieuse métropole. Nous suivîmes en silence cette foule recueillie. Après la messe, qui fut célébrée comme dans une cathédrale, un prêtre à qui nous allions demander tout simplement la permission de visiter l'intérieur de l'abbaye voulut lui-même nous servir de guide. Nous ne pouvions en souhaiter un plus aimable. C'était un homme jeune encore, appartenant à une noble famille d'Autriche, très-lettré, parlant plusieurs langues, et tout joyeux en ce moment d'acquérir une nouvelle instruction par la complaisance d'un hôte du couvent, d'un prélat de Hongrie, qui lui enseignait les principes de l'idiome des Magyars. En causant avec nous de la façon la plus agréable, notre excellent guide nous conduisit d'étage en étage à travers la vaste abbaye, dans les vastes appartements réservés à la famille impériale, dans les chambres studieuses des religieux, dans la bibliothèque qui honorerait le palais d'un souverain, dans les serres et les jardins. A chaque pas nous admirions le luxe intelligent, l'élégante ordonnance de ce majestueux établissement, et nous restâmes longtemps appuyés sur ses balcons de marbre, contemplant dans une douce et muette rêverie le paysage qui se déployait sous nos yeux, les champs féconds, les forêts vertes, les blanches maisons des villages que le Danube enlace dans ses capricieux contours, et les eaux limpides du fleuve étincelant aux rayons du soleil, se déroulant au loin comme une voie lactée, comme un sillon de lumière sous les rameaux de chênes, à l'ombre des clochers.

C'était un merveilleux spectacle à contempler du haut de notre

Digitized by Google

balustrade aérienne, la splendeur d'une œuvre de Dieu autour de l'imposante sérénité d'une catholique institution. Les religieux de Melk, ainsi que ceux de Gottweihe et de Saint-Florian appartiennent à l'ordre des bénédictins. En 1848, le gouvernement révolutionnaire de l'Autriche leur a retranché une partie de leurs revenus. Ce brave gouvernement! Il est probable que dans son ardeur de réformes, il ne se donna pas un instant la peine de réfléchir à la mission de ces communautés, et crut se montrer très-magnanime envers elles, en ne leur enlevant pas d'un trait de plume toutes leurs dotations. Ils font pourtant de nobles œuvres, ces bons religieux des bords du Danube, et chaque hameau situé dans leur voisinage peut leur rendre cette justice. Ils desservent un grand nombre de paroisses, ils entretiennent des écoles gratuites, ils dirigent le laboureur dans ses travaux agronomiques. Ils ont dans leur abbaye une pharmacie pour les malades, un cellier toujours ouvert pour les pauvres, des livres pour les enfants, un gymnase pour ceux qui veulent faire des études classiques, un séminaire pour ceux qui se destinent au sacerdoce. S'ils n'illustrent pas leur maison par de grandes publications, comme nos anciens bénédictins de France, ils répandent autour d'eux d'une main active la semence des bonnes lettres et la semence de l'Évangile. Les paysans de leurs domaines se distinguent des autres paysans de l'Autriche par leur humilité, leur intelligence; les enfants des paroisses reçoivent tous au moins un premier élément d'instruction, et il en est plus d'un qui, après avoir suivi pendant quelques années les cours de l'abbaye, pourrait sans crainte se présenter à l'université.

Non loin de ce cloître de Melk, qui semble avoir été bâti pour servir de retraite à un Charles-Quint, il est un autre édifice religieux dont la modeste enceinte n'attirera point peut-être les regards du touriste, mais que les bateliers du Danube saluent avec respect. C'est l'église et l'hospice Saint-Nicolas, fondés au douzième siècle par une charitable femme, à l'un des endroits les plus périlleux du fleuve, au bord du Strudel, pour donner des secours à ceux qui

Digitized by Google

sortaient épuisés de leur lutte contre l'orageux torrent, et une sépulture chrétienne à ceux qui y succombaient.

Ces pauvres bateliers du Danube ! Ils ont aussi leurs légendes, tristes légendes, marquées çà et là par des croix funèbres ou des *ex voto*. Le puissant fleuve sur lequel ils transportaient autrefois les voyageurs, et où ils transportent encore tant de lourdes denrées, les condamne souvent, par ses nombreux détours, par ses bas-fonds, par ses îles d'où pendent de grands saules, par ses sables mouvants, à de rudes fatigues, et quelquefois les expose à de mortels dangers. A leurs embarcations, chargées de grains, de sel et de bois, sont attelés des chevaux choisis parmi les plus robustes. Sur chaque cheval est un homme vêtu d'un simple pantalon de toile, la tête couverte d'un large feutre, et en avant de cette cavalcade s'avance un guide expérimenté qui dirige la marche du convoi et proclame ses ordres, que l'on répète de rang en rang, jusqu'à ce qu'ils arrivent aux rameurs courbés sur leurs larges avirons.

Ces laborieux manœuvres ne peuvent comme sur les bords de la Saône et du Rhône, suivre régulièrement un des deux côtés du fleuve. A tout instant, il faut qu'il aillent, tantôt à droite, tantôt à gauche, chercher le chemin qui leur échappe, qu'ils traversent un bras du Danube pour gagner une île, un banc de sable, et qu'ils lancent de nouveau leurs chevaux à la nage pour atteindre une autre rive. Si le fond du fleuve les trompe, si le courant trop rapide les entraîne, si leur monture n'est pas assez forte, ou leur main assez ferme, il y va pour eux de la vie. Mais, plus le passage est difficile, plus ils affectent de joie et de résolution. C'est dans ces moments critiques qu'ils crient et font claquer leurs fouets pour s'encourager mutuellement et se guider l'un l'autre à travers les flots. Le soir ils amarrent leur bateau à un rocher et campent sur la grève. On tire les provisions de la cambuse, on allume un grand feu, et l'on prépare le souper en se racontant les vicissitudes de la journée. Les chevaux paissent en plein air, les hommes reposent sous leurs tentes. C'est au centre de l'Europe civilisée, entre la royale ville

Digitized by Google

de Munich et la capitale de l'Autriche, l'image d'une pérégrination dans les steppes, d'une caravane dans le désert.

D'importants travaux ont été faits pour faciliter la navigation du Danube, par les ordres de Marie-Thérèse, dans le défilé de Strudel, par ses successeurs sur plusieurs points essentiels, par l'ardente initiative du comité de Svechenyé près de Drancoza. Chaque année, d'habiles ingénieurs, de nombreux ouvriers continuent cet utile labeur. S'ils n'ont point encore aplani partout le cours du fleuve, ils l'ont du moins dégagé de ses principales entraves, et le poëte Campbell qui, il y a un demi-siècle, chantait le Danube en ses beaux vers, n'aurait plus le droit de dire aujourd'hui : « Ces rivages non parcourus, inconnus, incultes, où le paysan trouve à peine un sentier, où le pêcheur tient à peine une rame [1]. »

Ces rivages sont animés chaque été par une foule d'étrangers. De Ratisbonne à Sulina, ce fleuve est sillonné par une quantité de barques, de navires et de bateaux à vapeur, dont le nombre s'accroit chaque année.

En 1830, la compagnie de navigation du Danube lançait à Vienne le premier de ses bateaux et n'allait pas au delà de Pesth. On ne communiquait alors, avec la région du bas Danube, que très-lentement et très-difficilement. Maintenant les lettres vont par là de Vienne à Galacz en cinq jours, et par là, le commerce est en relations directes avec l'Asie Mineure, Constantinople, la Grèce et l'Égypte. En 1852, la compagnie qui avait commencé si modestement ses opérations possédait trente-sept bateaux à vapeur destinés spécialement aux voyageurs, dix autres pour les marchandises, cent quatre-vingt-dix remorqueurs de différentes grandeurs, et quarante-cinq bâtiments réservés au transport du charbon et des bestiaux.

Sur le fleuve circulent en outre une multitude de grandes bar-

[1] Unknown, unploughed, untrodden shore
Where scarce the peasant finds a road,
And scarce the fisher plies an oar.

Digitized by Google

ques à rames ou à voiles, qu'on appelle des Plätten, ou des Kehlhamer du nom de la ville de Kehlheim où on les construit. Elles ont de cent trente à cent quarante pieds de longueur et peuvent porter deux mille quintaux. D'autres barques grossièrement construites remontent le Danube, traînées par soixante chevaux.

Digitized by Google

Digitized by Google



Rouargue frères del. et sc.

Imp. F. Chardon aîné, 30 r. Montfeuille, Paris.

VIENNE — FONTAINE DE LA PLACE HOHEMARKT.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE QUINZIÈME

Un entretien sur Vienne. — La police. — L'inquisition. — Rencontre d'un Viennois. — La première formalité des bureaux. — Les livres à l'index. — Le peuple viennois. — Les jours de fêtes. — François II. — Sa popularité. — Ses audiences. — Une lettre de M. de Metternich. — Léopoldsberg. — Panorama de la capitale. — 1683, Sobieski. — La ville et les faubourgs. — L'aristocratie. — Le salon de M. de Metternich. — Le plus ancien café de Vienne. — Établissements scientifiques et littéraires. — Les écrivains. — La cathédrale de Saint-Étienne. — Son histoire. — Les environs de Vienne. — Le Prater. — Schönbrunn. — Laxenburg. — Baden.

La première fois que j'allai à Vienne, il y a longtemps, c'était en 1834, je venais de passer l'hiver dans l'Allemagne du Nord, où en général, on parle d'une façon fort peu bienveillante de l'Autriche; et je me rappelle encore la singulière émotion de pitié et d'ironie qui se produisit dans une des sociétés que je fréquentais habituellement, lorsque j'annonçai mon projet de voyage.

— Ah! vous allez à Vienne? me dit un jeune écrivain prussien qui venait de publier un gros volume sur le libre développement des facultés de l'homme, d'après les doctrines de Kant, de Fichte, de Schelling, de Schleirmacher, de Hégel et de plusieurs autres philosophes, ah! vous allez à Vienne! Eh bien, si vous emportez d'ici quelques bons germes d'idées intellectuelles, vous n'aurez là-bas, je vous en réponds, pas la moindre occasion de les développer, et Dieu veuille qu'ils ne soient pas complétement étouffés!

— Faites en sorte, me dit un autre d'un air paterne, qu'il ne manque pas une signature, ni un cachet de chancellerie à votre passe-port, sinon vous courez risque d'être immédiatement expulsé de la ville, ou d'être envoyé dans la prison de Silvio Pellico au Spielberg.

Digitized by Google

— Vous n'avez pas de moustaches? heureusement, me dit un troisième. La moustache déplaît souverainement aux agents chargés de veiller à la stabilité de l'empire autrichien. Ils la considèrent comme un signe d'outrecuidance et de pensée républicaine.

— Soyez prudent et réservé, ajouta un quatrième, défiez-vous de tous ceux qui viendront à vous de l'air le plus courtois, du maître d'hôtel chez lequel vous demeurerez, du kellner qui vous servira à table, du domestique de place à qui vous confierez une commission, du cocher de fiacre, qui vous promènera de côté et d'autre, du valet en livrée qui vous introduira dans une galerie de tableaux, du sacristain qui vous montrera l'intérieur d'une église, du passant à qui vous demanderez un renseignement; de tout le monde enfin, car tout le monde, à Vienne, est plus ou moins, bénévolement ou obligatoirement, affilié à la police, et je ne serais pas étonné que, dans cette passion de surveillance universelle, le prince de Metternich ne se fît surveiller lui-même, comme ce personnage d'un de vos romans qui se volait la nuit ce qu'il avait de plus précieux, de peur d'être volé. N'oubliez pas aussi que l'une des principales institutions de la capitale autrichienne est le cabinet noir, où l'on ouvre toutes les lettres, surtout celles des étrangers, où pour dissimuler à la diplomatie européenne cet acte honteux, on a les cachets grands et petits de toutes les légations que l'on applique très-proprement à la place de celui que l'on a dissous. C'est un fait très-connu, ajouta le docte Prussien qui paraissait si bien informé. Dernièrement l'ambassade anglaise avait fait faire à son cachet un léger changement qui ne fut point remarqué dans les bureaux de la poste. Les satellites du cabinet noir continuèrent à se servir de leur ancien sceau. A quelques jours de là, l'ambassadeur d'Angleterre rencontre dans un salon le prince de Metternich, et s'approchant de lui avec cette expression de *humour*, particulière aux Anglais, lui dit : Prince, je crois qu'il serait bon de prévenir vos employés de la poste que nous avons quelque peu modifié notre cachet.

Digitized by Google

— Les maladroits! murmura le ministre en haussant les épaules, et il s'éloigna.

— Oui, s'écria tout à coup un vénérable professeur, qui jusqu'à ce moment était resté assis à une table, silencieux et en apparence absorbé dans la contemplation d'une œuvre de philologie récemment éditée, oui, pour celui qui ne voyage pas avec un titre imposant ou une patente ostensible de marchand, c'est chose assez difficile que d'entrer à Vienne, et chose plus difficile encore d'y rester sans y être soumis à de dures vexations. Je ne connais qu'un homme appartenant à une de ces professions libérales si mal notées en Autriche, qui ait pu sans difficulté pénétrer dans cette ancienne capitale et y vivre à l'abri de toute inquisition. C'était un savant de Göttingen, passionné pour les études philosophiques. A force de scruter tous les systèmes de l'antiquité et des temps modernes, il avait fini par user, dans ses veilles, ses forces physiques, et par compromettre même, dans ce dédale de tant de vaines ou ténébreuses élucubrations, ses facultés intellectuelles. Un médecin qui avait de l'esprit, — on en trouve quelques-uns à qui cette qualité n'a point été refusée, — lui dit qu'il n'avait qu'un moyen de se guérir, c'était de s'en aller quelque temps résider dans un pays où l'on ne pense pas.

— Et où donc, s'écria le malade, voulez-vous que j'aille? Quel peut être en ce monde le fabuleux pays où l'on ne pense pas?

— Allez en Autriche, répliqua gravement le docteur, allez à Vienne.

Le savant se décida à suivre son conseil. Le bourgmestre de Göttingen lui délivra un passe-port sur lequel il écrivit : M. N., docteur en philosophie, condamné par les médecins à ne pas penser. Après avoir lu ces deux lignes, le chef de la police viennoise se leva, fit un profond salut au voyageur, et ordonna à son agent de ne pas s'occuper de lui.

A ces mots, le professeur reprit gravement l'ouvrage qu'il avait

Digitized by Google

commencé à feuilleter, et tous ses auditeurs applaudirent en riant à son récit.

Moi, pourtant, je n'avais pas envie de rire. Ces esquisses du régime autrichien, ces conseils que l'on me donnait d'un air de commisération me semblaient d'un fâcheux augure. J'avais bien le sentiment de mon innocuité, ou, pour mieux dire, de mon inimportance, si l'on veut me permettre ce néologisme; mais, dans une ville gouvernée par un système de police comme celui qu'on me représentait, il suffit d'un misérable qui veut faire du zèle et gagner une gratification pour dénaturer les faits les plus innocents et provoquer les mesures les plus rigoureuses. Je venais de lire les *Mie Prigioni*, si fidèlement et si élégamment traduites par mon ami Ant. de Latour, et je ne me sentais pas le moins du monde disposé à subir, avec la religieuse résignation de Silvio Pellico, l'incarcération du Spielberg.

Cependant je partis, et, à peine arrivé sur les frontières de l'Autriche, je voyais s'amoindrir peu à peu, puis disparaître ces images fantastiques qui m'avaient, je l'avoue, un peu effrayé, et je me rappelais une des fables de notre bon La Fontaine, la fable des *Bâtons flottants* :

> De loin, c'est quelque chose,
> Et de près, ce n'est rien.

A l'une des premières stations du redoutable empire, je me trouvai dans l'eilwagen avec un bourgeois de Vienne qui venait de faire un voyage d'agrément en Bohême, en compagnie de sa femme et de sa fille, et qui retournait gaiement à ses foyers. Quelle aimable famille! si accorte, si expansive, si franchement heureuse. Je songeais, en la regardant, qu'il n'était pas si terrible le gouvernement autocratique sous lequel on pouvait voir éclater des joies si naïves et rayonner de si bonnes figures. Je les ai revues, ces braves gens, dans leur jolie maison du Kohlmark, et après un voyage de deux jours, ils m'accueillaient comme un vieil ami, et si j'avais eu à leur

Digitized by Google

confier le projet le plus incendiaire, je suis sûr qu'ils ne m'auraient pas trahi.

— Quelle singulière idée, me dit le père, on se fait de nous dans l'Allemagne du Nord, et peut-être en France, ajouta-t-il en me regardant d'un air jovial. On nous considère comme des gens opprimés, aveuglés, terrassés par le plus rigoureux despotisme, comme un peuple ignare, comme une troupe de serfs réduits à l'état de moutons inertes. J'en appellerai un jour à votre jugement, mais tâchez de rester quelque temps parmi nous.

— Je suivrai votre conseil, lui répondis-je, et je vous rendrai sincèrement compte de mes impressions.

— Et je suis sûre que vous aimerez notre bon pays d'Autriche, répliqua en souriant madame H. »

La jeune fille ne dit rien. Mais il y avait dans ses yeux et dans toute sa physionomie une telle expression de douceur et de grâce juvénile, qu'à la voir on se sentait tout disposé à aimer le pays où une telle fleur s'était épanouie.

A mon arrivée à Vienne, je fus pourtant obligé de me rendre à la police. C'était l'ordre, et j'y fis une longue séance, car les bureaux étaient encombrés d'une quantité d'étrangers astreints à cette ennuyeuse formalité. Un employé prit enfin mon passe-port et le lut attentivement, en me regardant des pieds à la tête, comme pour s'assurer de la vérité de mon signalement, puis il chercha la lettre initiale de mon nom dans un énorme registre, sans doute pour voir si je n'étais pas quelque peu annoté dans ce vaste répertoire. Puis enfin, il me dit de lui apporter un certificat d'un banquier ou de quelque autre honorable habitant de la ville, constatant que j'avais un honnête moyen d'existence. Tel était autrefois un des usages de la police de Vienne. J'ai retrouvé plus tard ce même usage à la Havane, et je dois dire que, si singulier qu'il puisse paraître au premier abord, il me semble très-raisonnable.

Dès que j'eus satisfait aux diverses questions qui m'étaient

Digitized by Google

adressées, on me délivra un permis de séjour. Je rentrai à mon hôtel, et j'y vécus fort tranquillement. Si le maître du logis m'espionnait, si ses domestiques notaient l'emploi de ma journée, je ne sais; ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne fus jamais offensé par la moindre apparence d'inquisition.

Il est vrai que, dans les sociétés que je fréquentais, j'entendais plus d'un écrivain distingué se plaindre amèrement des rigueurs de la censure. Il est vrai qu'un homme des plus respectables par son nom et par sa position administrative, m'avoua un jour que toutes les lettres qui lui arrivaient de l'étranger étaient décachetées à la poste, et qu'une fois il avait été appelé chez M. de Metternich qui, lui remettant une lettre timbrée de Paris, lui avait dit : « Vous avez de singulières relations, monsieur le baron; vous devriez engager vos correspondants à parler avec plus de bienveillance de l'Autriche, et avec moins d'enthousiasme des constitutions enfantées par les révolutions. »

Il est vrai encore qu'en visitant les librairies, ou en lisant leurs catalogues, je m'étonnais de la quantité de livres mis à l'index et qui ne pouvaient pénétrer à Vienne qu'en contrebande ou en vertu d'une autorisation spéciale, comme à Pétersbourg, sous le règne de l'empereur Nicolas. Je me rappelais alors ce que j'avais entendu dire des idées rétrogrades, des soupçons perpétuels, des pusillanimités du gouvernement autrichien, et il me semblait que ceux qui avaient pris à tâche de me donner ces renseignements n'avaient rien exagéré.

Mais quand je m'abandonnais à une capricieuse fantaisie, le plus amusant et parfois le meilleur de tous les guides dans une ville étrangère, quand je m'en allais au hasard d'ici, de là, tantôt dans un des quartiers les plus industrieux, tantôt sur les pelouses des glacis, ou dans les allées du Prater, et quand je voyais le peuple de Vienne dans ses heures de travail et dans ses heures de loisir, j'en revenais à de tout autres impressions.

Quel peuple vivace et débonnaire que ce peuple autrichien, et

Digitized by Google

surtout le bourgeois de Vienne, affable et confiant, causeur et jovial, si amusant et si facile à amuser. Il y a en lui de la verve caustique du gamin de Paris, de l'*humour* britannique, du sensualisme méridional, et de la sentimentalité du Nord. Il est passionné pour la musique comme un Italien, facile à séduire par deux riantes prunelles comme un Français, et amoureux d'une bouteille comme un Prussien. Avec ces diverses analogies, il ne ressemble à aucun autre. Il est le peuple unique dans la confédération germanique, le peuple de Vienne, amoureux de sa cité natale, de son église, de son Graben, s'associant gaiement aux colonies de Slaves, de Bohêmes, de Magyares, de Grecs et d'Arméniens répandues dans cette ville, sans altérer son individualité, acceptant avec une parfaite mansuétude les coutumes et les croyances des autres nations, sans rien changer aux siennes. Au fond, c'est un philosophe pratique de l'espèce la moins prétentieuse et la plus commode. Il ne se soucie guère d'être endoctriné, mais il n'aspire nullement à endoctriner les autres : *Leben und leben lassen* (vivre et laisser vivre). Tel est son principe. Si, avec de tels penchants, on n'arrive pas à conquérir les palmes de la science, en revanche, on ne court pas risque de s'aventurer dans de périlleuses théories, ni d'allumer des flambeaux qui peuvent devenir des torches incendiaires.

Du reste, ce peuple sait qu'il a des devoirs à remplir, qu'il doit être soumis sans réserve à la volonté de son empereur, respectueux envers quiconque a l'honneur d'appartenir à la noblesse, ou de porter l'uniforme, fidèle à son emploi et docile aux leçons de son curé. Voilà sa charte, et quand il en a observé de son mieux les divers paragraphes, vienne l'heure du repos, ou quelque jour de fête, et vous verrez des gens heureux.

Les jours de fête tous les ateliers sont rigoureusement fermés, tous les travaux publics interrompus. Chacun revêt, dès le matin, ses plus beaux habits ; les servantes même des hôtels, qui ne sortiront pas, se croient tenues de se parer. Les cloches vibrent dans

Digitized by Google

les églises; l'heure de la messe met tout le monde en mouvement, l'archevêque, lui-même, officie en grande pompe; l'orgue accompagne les chants du chœur. Des voix d'enfants, dirigées par un maître de chapelle, font retentir, sous les vastes arceaux de la cathédrale, les strophes de l'hymne religieux. Dans cette solennité du culte catholique, tout le peuple est là, silencieux, recueilli, hommes et femmes à genoux; priant à voix basse, tournant entre leurs mains un chapelet, puis de temps à autre faisant un signe de croix ou se frappant la poitrine, et la pieuse attitude de cette foule et ces voix argentines qui se marient si mélodieusement aux graves sons de l'orgue, et l'aspect de cette admirable cathédrale avec ses voûtes majestueuses, ses faisceaux de colonnettes, ses hautes ogives éclairées seulement par un jour mystérieux, tout impressionne profondément l'esprit. On se croirait transporté au temps où les peuples n'avaient encore qu'une foi, aux réunions universelles, aux croyances ferventes du moyen âge.

Mais au sortir de là, pourquoi ces groupes de curieux arrêtés de distance en distance dans chaque rue? Qu'y a-t-il sur ces larges affiches qui tapissent les murailles? C'est l'annonce d'un spectacle populaire dans quelque faubourg; c'est un bal dans quelque auberge des environs; c'est un concert dans un jardin; des rôtis de chevreuil de première qualité à l'hôtel du roi de Hongrie; un archet de maître dans les salles de Sperle.

Le soir, ces mêmes braves gens qui se sont agenouillés si dévotement dans l'église, s'en vont de çà, de là, selon leur fantaisie et selon les tentations que leur a données l'étude d'une demi-douzaine d'affiches. A huit heures, salles d'auberges et allées de jardins, cafés et brasseries, tout est rempli.

Des centaines d'orchestres suffisent à peine aux besoins des divers quartiers de la ville; des charretées de poulets sont immolés dans une de ces joyeuses soirées, et le vin blanc d'Autriche et la double bière de Bavière étincellent tour à tour aux yeux ravis du bon bourgeois de Vienne.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉGLISE ST CHARLES À VIENNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Au-dessus de toutes ces auberges et de tous ces jardins qui, chaque jour, attirent par quelques nouvelles séductions de nouvelles légions de convives, s'élèvent deux maisons dont on ne parle qu'avec une vive sympathie et un profond respect. C'est l'hôtel de l'Empereur romain et le salon de Sperle. Dans l'un trône Strauss père; dans l'autre Strauss fils, deux vrais monarques qui se sont partagé noblement, sans contestation, la capitale de l'Autriche, et qui le soir, avec leur léger archet, exercent un souverain empire sur leurs sujets.

Quand un citadin de Vienne est assis dans le vaste salon de Sperle, en face d'une bouteille limpide, d'un succulent *mehlspeise* ou d'un odorant *bakhuhn*, au milieu de cette nombreuse assemblée de chaque soir, qui tressaille, qui s'anime au son de l'orchestre dirigé par Strauss, que lui importent les discussions des États constitutionnels? Que lui importe ce qui se passe dans les orageuses régions de la politique? Il est si calme; il se trouve dans un port si doux; pourquoi se préoccuperait-il des tempêtes qui grondent au loin?

Le gouvernement autrichien regarde avec une prédilection particulière ces respectables établissements où l'inquiète et inquiétante passion humaine, le *Demon Thought*, s'assoupit dans les joies de la satisfaction matérielle. Celui-là est le bienvenu de la police viennoise qui ne songe qu'à vivre gaiement, à savourer le bon vin, à contempler les jeunes filles, à écouter les nouvelles compositions de Strauss. Et il y a dans cette vie de Vienne si légère, si insoucieuse, je ne sais quelle contagion qui se communique des enfants de la cité à ceux qui séjournent dans cette Capoue impériale. Plus d'un étranger après avoir passé par les luttes, par les attractions et les mensonges d'une autre vie plus intelligente et plus laborieuse, s'est demandé si le salon de Sperle n'était pas une excellente école de philosophie, et si l'heureux bourgeois de Vienne n'était pas le plus sage des hommes?

Voilà l'idée que j'ai eue de ce peuple autrichien, à deux reprises

Digitized by Google

différentes. Comment en est-il venu à faire une si terrible révolution? A mon second voyage, en 1846, j'écrivais de cette ville à un de mes amis : « Si une émeute venait à éclater à Vienne, je pense que le meilleur moyen d'y mettre fin, serait d'envoyer au milieu des révoltés Strauss père et Strauss fils, armés de leurs violons! Que de tendres souvenirs se rattachent à leurs mélodies! Combien de jeunes cœurs ont palpité aux mouvements de leurs archets! Combien de scènes de romans se sont nouées et dénouées dans les entrelacements de leurs valses! »

En rapportant ces quelques lignes, je fais un acte d'humilité ; car elles prouvent le défaut de mes prévisions. Deux ans après, ce n'étaient plus les joyeux violons qui résonnaient dans les murs de Vienne, c'étaient les fusillades ; ce n'étaient pas les galantes valses qui faisaient tressaillir toute une population ; c'étaient les épouvantements de la guerre civile. Quelle catastrophe! Les plus clairvoyants ne l'avaient pas pressentie, les plus avisés en ont été stupéfaits.

Un jour l'empereur François II adressa aux professeurs de Laybach un discours dans lequel il leur disait : « Restez attachés aux anciennes choses. Nos pères s'en sont bien trouvés. Pourquoi n'en serait-il pas de même de nous? Je vois surgir de nouvelles idées que je ne puis admettre. Écartez-les de vous et gardez ce qu'il y a de positif. Je n'ai pas besoin de savants, mais de bons et braves sujets. »

Et il a pu se vanter d'avoir de bons sujets cet empereur dont le règne fut traversé par tant d'orages ; nul souverain n'a été plus parfaitement obéi et plus aimé que lui, aimé dans les différentes phases de son règne, dans toutes ses angoisses et ses adversités.

Un matin, on venait d'apprendre à Vienne le résultat de la désastreuse bataille de Wagram et toute la population en était consternée. Quelques heures après, François II entrait dans la ville, seul avec un de ses officiers dans une calèche à deux chevaux. Il traversa quelques rues sans être remarqué. La modestie de son

Digitized by Google

équipage ne pouvait attirer l'attention. Mais tout à coup une marchande de fruits leva la tête et s'écria : Seigneur Dieu, c'est l'empereur! A ce cri, tous les passants se retournent, regardent, puis se précipitent vers lui : l'empereur ! l'empereur ! répète-t-on de tous côtés, et une foule de bourgeois, d'ouvriers, de gens du peuple s'assemblent autour de sa voiture ; ses chevaux sont dételés, et on l'emporte dans son palais au bruit des hurras et des vivat de la multitude enthousiaste.

J'ai été témoin d'une autre scène qui m'a vivement frappé. C'était en 1834. Le lendemain de mon arrivée à Vienne, je me promenais le long du Graben, lorsque je vis passer près de moi, à pied, un petit vieillard maigre, de chétive apparence, et vêtu très-simplement. Sur son passage, tout le monde s'arrêtait ; les officiers faisaient volte-face et restaient devant lui la tête inclinée, les bourgeois se courbaient respectueusement en silence ; les femmes lui faisaient une profonde révérence. Lui, pourtant, continuait son chemin, saluant à droite et à gauche, avec une expression de physionomie un peu mélancolique mais pleine de bonté et de douceur, et ceux qui l'avaient rencontré le regardaient encore quand déjà il était loin. Je m'approchai d'un marchand qui, debout sur le seuil de sa porte, semblait encore tout ému de cette apparition.

— Qui est-ce donc ? lui demandai-je. — Quoi ! vous ne le connaissez pas ? me répondit-il, d'un air stupéfait de mon ignorance : *Das ist unser Vater, unser Kaier Franzl.* C'est notre père, notre empereur François.

Oui, il fut aimé ce souverain de l'Autriche, et il méritait de l'être. Il avait les qualités par lesquelles on touche les cœurs honnêtes plus que par l'éclat de la gloire ou les faveurs constantes de la fortune, et plus heureux que d'autres princes à qui le ciel a départi ces mêmes qualités, il régnait sur un peuple qui savait l'apprécier. Il avait l'amour de la justice. Lorsqu'il fit graver sur une des portes du château cette sentence : *Justitia regnorum fundamentum*, il ne faisait point une vraie phrase, il exprimait une pensée réellement enracinée

Digitized by Google

dans son esprit. Si un principe de politique exagéré et peut-être erroné le porta à des rigueurs dont il n'existe que trop de traces dans les mémoires des prisonniers du Spielberg, il était bon pourtant, humain, affable et accessible à tout le monde.

Chaque semaine, il avait dans son palais de Vienne un jour d'audience où les plus pauvres citoyens pouvaient se présenter librement, sans la moindre formalité. Il apparaissait là au milieu d'une assemblée de suppliants comme un maître compatissant au milieu de ses serviteurs, comme un généreux patricien de l'antique cité de Rome au sein de ses clients, ou, pour mieux dire, comme un père de famille au milieu de ses enfants. Il allait de l'un à l'autre, recueillant des requêtes, donnant à celui-ci un conseil, à celui-là un encouragement, à tous une promesse. A ces audiences publiques apparaissaient des gens de tous ces divers États dont se compose l'empire autrichien, Hongrois, Illyriens, Dalmates, Italiens, Bohêmes, des montagnards du Tyrol, des paysans de la Styrie ou de la Croatie. A tous ces individus il répondait dans leur dialecte particulier, car il connaissait tous les différents idiomes en usage dans ses vastes domaines, et ce n'est pas petite chose. Un jour, après avoir fait sa tournée, et congédié avec sa bienveillance habituelle une légion de pétitionnaires, il vit une réunion de gens de la bourgeoisie et de gens du peuple qui se tenaient au fond de la salle immobiles et silencieux.

— Que demandez-vous ? leur dit-il, en s'approchant d'eux.

— Rien, répondirent-ils. Nous ne sommes venus ici que pour avoir la joie de vous voir.

Et ils se retirèrent en faisant retentir la salle de leurs vivat.

La révolution n'éclata que douze ans après sa mort. Peut-être que s'il avait vécu jusqu'en 1848, elle n'aurait pas eu lieu ! Mais qui sait ? Quand le tonnerre gronde dans les airs, quelle puissance humaine pourrait en prévenir l'explosion ? Quand une pensée effervescente bouillonne dans le cerveau de l'homme, quelle réflexion pourrait instantanément l'apaiser ?

Digitized by Google

Le successeur de François II était un homme d'une grande droiture de cœur et d'une mansuétude extrême. On ne l'appelle encore que le bon Ferdinand. Cependant l'amour que le peuple avait pour lui n'arrêta point la catastrophe.

« Ces messieurs de Vienne, disait Pitt, sont toujours en retard d'une idée, d'une année, ou d'une armée. »

Cette fois, les messieurs de Vienne, c'est-à-dire une tourbe de gens aveugles ou misérables devançaient de huit jours le mouvement de Berlin.

Celui contre lequel la passion révolutionnaire était le plus soulevée, le prince de Metternich, abdiqua dignement ses fonctions, dès qu'il crut pouvoir, par sa retraite, tempérer l'orage, et se retira en Angleterre. On a publié récemment une lettre qu'il adressait de Londres, en 1849, à un de ses amis, et qui dépeint parfaitement la nature de son esprit et de son caractère.

La voici :

« Cher Hugel, vous êtes encore du nombre des vivants, et dans ces temps de bouleversements, il pourrait bien se faire qu'il y eût plus de vitalité dans ceux que l'on regarde comme morts que dans ceux qui se flattent de vivre au milieu de cette dégénération. Vous avez raison de compter sur ma tranquillité. C'est la situation morale de ceux qui savent ce qu'ils veulent parce qu'ils savent ce qui est juste. Il y a dans ce sentiment une force qui donne du calme au milieu des plus grandes agitations.

« L'histoire, *ce grand jury* repose sur deux bases : le passé et l'avenir, le commencement et la fin. Le présent n'est qu'un pont entre ces deux rivages. La vie s'écoule sur ces rives et non pas sur le pont, et l'histoire me rendra cette justice que je n'ai point voulu passer par la transition. L'histoire nous donne encore une grave leçon, elle nous montre que la liberté ne peut s'appuyer que sur le droit et ne s'enraciner que dans l'ordre. J'ai vécu dans cette pensée d'ordre, j'ai voulu la liberté, mais la liberté vraie, pure, durable, vivifiante : Si je me suis trompé, la faute en

Digitized by Google

est non point à ma volonté, mais à la faiblesse de mon esprit.

« *Qui vivra verra.* Je ne suis pas de ceux à qui il est permis d'espérer encore une longue vie. Mais l'histoire vivra, et je vais avec confiance au-devant de son jugement. Ma femme vous remercie de votre souvenir. Elle se réjouirait comme moi de vous retrouver, mais où, et quand? c'est ce que personne de nous ne peut dire. Je ne connais sur le théâtre de ce monde que deux places : la scène, ou la loge. Retiré de la scène, je rentre en spectateur dans la loge. Je ne pourrais rester dans la coulisse et le parterre contient une société trop mélangée. Quant au paradis, j'en cherche un autre ailleurs que dans ce monde. »

L'année suivante, M. de Metternich était de retour à Vienne. La tempête avait cessé. L'impériale cité, après ses jours de délire et de cruautés, est rentrée dans l'ordre, comme une mer qui après un ouragan s'apaise au *quos ego* de Neptune et porte en souriant sur ses vagues aplanies le navire du marchand et la barque du pêcheur.

Puisse-t-elle à tout jamais jouir du repos qu'elle a reconquis ! Elle n'est pas faite pour subir les fatales effervescences des révolutions. N'est-elle pas l'une des villes les plus aristocratiques, les plus riches, les plus industrieuses, les plus attrayantes de l'Europe? Que gagnerait-elle à une révolution, et en réalité quelles sont les villes qui y gagnent?

Mais je n'irai pas m'égarer sur ce terrain rocailleux, dans ces rudes broussailles, à travers ces champs volcaniques de la politique. J'aime mieux prendre un de ces jolis fiacres qui stationnent à la porte de mon hôtel, et me faire conduire au Léopoldsberg, pour revoir de là, dans toute son étendue, le panorama de Vienne, un admirable panorama, presque aussi vaste que celui de Paris, et aussi riant que celui de la plaine d'Alsace autour de la cathédrale de Strasbourg. A gauche, le Danube serpentant en de longs détours, entourant dans ses divers embranchements, comme dans un réseau d'argent, des îles, des bois, des jardins; le Danube, cette grande artère où sans cesse tourbillonne la fumée des bateaux à vapeur, où

Digitized by Google

flottent les longs radeaux qui avec leur nombreuse cohorte d'hommes, de femmes, d'enfants, leurs cabines en planches et leur chargement de bétail, donnent l'idée d'un navire primitif emportant au loin une aventureuse colonie d'émigrants; à droite, l'impériale cité, océan de maisons, au haut duquel s'élève comme un phare la sublime tour de Saint-Étienne; dans le fond de ce tableau, à l'est, les lignes vaporeuses des Carpathes; au sud, les cimes des Alpes de la Styrie. De tout côté, dans cet immense espace, que de souvenirs des temps anciens et des temps modernes, souvenirs de gloire et de deuil, puisque partout où les générations humaines se sont succédé la commémoration d'un désastre se joint à celle des jours prospères, la couronne de cyprès à la branche de laurier, puisque partout éclate l'amère ironie du sort comme celle de l'esclave qui dans les pompeuses fêtes de Rome poursuivait de ses sarcasmes le char du triomphateur.

Sur la colline d'où je contemple cette scène splendide est un de ces souvenirs, un des plus glorieux et des plus mémorables. Il date du temps où les Turcs, maîtres du Danube jusque dans la haute Hongrie, aspiraient à étendre leurs conquêtes jusqu'au cœur de l'Europe, et menaçaient d'asservir à leur farouche puissance toute la chrétienté. C'était en 1683. L'innombrable armée musulmane occupait cette plaine si belle à voir aujourd'hui dans sa joyeuse animation, et sa douce tranquillité. Les murs de Vienne étaient minés et ébranlés, et si Kara Mustapha, le général en chef de ces féroces légions, ne se hâtait pas d'ouvrir dans ces murs une dernière brèche, c'est qu'il se croyait certain de son succès, c'est qu'il désirait ménager les richesses de cette cité, où il comptait entrer quand il lui plairait, et dont il projetait de se faire pour lui-même une autre Byzance, une capitale d'un nouvel empire.

Mais voilà qu'à ce moment de crise mortelle, les Viennois voient venir du fond de la Pologne le secours providentiel, une armée, un héros.

Le 12 septembre, au premier rayon de l'aube, une cloche son-

Digitized by Google

nait dans une humble chapelle, sur ces hauteurs du Kahlenberg. Un prêtre, qui s'était distingué par son courage dans les guerres contre les Musulmans, et par ses vertus, le capucin Marco Ariano allait célébrer la messe, et à cette messe devait assister la plus auguste assemblée.

C'étaient les princes confédérés qui, des rives de l'Elbe, de l'Inn, de la Vistule, s'étaient rejoints sur le même sol pour défendre la même cause. C'étaient le duc Georges de Saxe, le margrave de Baireuth, le prince de Waldeck, le duc de Saxe-Lauenburg, le prince Louis de Bade, qui plus tard devait combattre dans les rangs de nos adversaires contre Villars et Catinat. C'était le jeune et valeureux Maximilien de Bavière, qui fut l'un de nos plus illustres et l'un de nos malheureux auxiliaires dans la guerre de la succession d'Espagne. C'était le fils du comte de Soissons, qu'on appelait dédaigneusement, à Versailles, *le Petit Abbé*, et qu'on devait un jour appeler de son grand nom de prince Eugène. Louis XIV lui avait refusé un régiment. Il allait en glorifier un sous les drapeaux de l'Autriche, à sa première bataille.

Au milieu de cette cohorte de princes, les regards des spectateurs cherchaient celui dont le nom errait sur toutes les lèvres, et se fixaient sur un homme de cinquante ans, à la taille robuste, à l'œil noir, à la physionomie à la fois énergique et spirituelle; c'était Jean Sobieski. A sa droite, marchait le vaillant duc de Lorraine; à sa gauche, son fils Jacques, tout jeune encore, à qui il enseignait le métier des armes. Le héros polonais n'entra le premier dans la chapelle que pour y mieux faire voir son humilité chrétienne. Lui-même servit le prêtre à l'autel, puis s'agenouilla pieusement pour recevoir la communion. Les princes catholiques communièrent avec lui, et, à leur sortie du temple, ils allèrent se ranger dans un préau, où Sobieski arma son fils chevalier, où Marco Ariano vint leur donner sa bénédiction.

« Allons maintenant, s'écria Sobieski en brandissant son glaive, allons avec assurance, Dieu nous assiste. »

Digitized by Google

Un instant après, la bataille commençait, et, le soir, les légions musulmanes fuyaient en désordre, abandonnant leurs tentes, leurs munitions, entraînant dans leur tumultueuse retraite les pachas et le grand visir dont elles ne reconnaissaient plus l'autorité, dont elles n'écoutaient plus la voix.

Vienne et l'empire d'Autriche étaient sauvés.

Cette noble ville de Vienne, qui vit deux fois les hordes mahométanes camper sous ses murs, et deux fois servit de digue à l'Europe chrétienne, on ne peut guère se la figurer telle qu'elle est, si on ne l'a pas vue. La vieille Vienne proprement dite, l'antique *Vindobona*, la forteresse des Babenberg, la résidence actuelle de l'empereur, des princes et des hauts dignitaires de l'État, n'est qu'une cité restreinte au milieu d'une plus grande, un noyau dans une large enveloppe, ou, pour me servir de l'expression d'un poëte latin, elle n'est qu'une partie d'elle-même. Autour de ses palais, de ses édifices publics, de ses anciens quartiers, s'étend la vaste ceinture de ses remparts, rasés en 1809, convertis en magnifiques promenades; autour de ses remparts, ou, pour parler plus justement, de ses glacis, se déroulent ses trente-quatre faubourgs. Thèbes avait cent portes. Vienne n'en a que douze; mais par les cent portes de la métropole égyptienne, on n'arrivait pas, je crois, à une jeune et magnifique cité, comme par celles de la reine du Danube.

On ne compte à Vienne que 63,000 habitants. Il y en a 530,000 dans ses faubourgs. Un écrivain allemand a dit : *Wien ist in der That eine prächtige Stadt durch die Vorstädte*[1], et il a raison. Dans ces faubourgs est la plus grande part de son essor, de sa fortune, de son mouvement social et industriel, les plus brillants hôtels, les plus importantes fabriques, et quelques-unes des plus riches habitations seigneuriales.

Vienne est le cœur de l'empire; ses faubourgs sont ses veines,

[1] Pour rendre approximativement le jeu de mots qui se trouve dans cette phrase, il faut que nous disions : Vienne est un superbe bourg par ses faubourgs.

Digitized by Google

ses fibres et ses membres. Mais dans ce cœur autrichien, quelle concentration de forces vitales, et quels trésors!

Qui ne l'aimerait cette vénérable et riante cité avec sa physionomie singulière, ses formes d'architecture hétérogène, ses places irrégulières, ses rues étroites et tortueuses, sa grave empreinte du passé et ses signes d'une nouvelle jeunesse? Qui ne l'aimerait avec ses coutumes traditionnelles, et ses riantes innovations, sa variété de physionomies et de caractères? Dans la Herrngasse, la Schenkensstrasse et aux alentours du palais impérial habite la haute noblesse, une des premières de l'Europe par l'ancienneté et la pureté de son blason, par l'étendue de ses domaines, par les emplois élevés dont elle a toujours été investie. On la dit hautaine et dédaigneuse, pleine de préjugés et ignorante. J'ai eu l'honneur, magré mon obscurité plébéienne, d'en connaître une partie. En aucun autre lieu, je ne vis ruisseler tant de diamants, tant de bals, briller tant de riches uniformes, et en aucun autre lieu je n'ai trouvé une courtoisie plus gracieuse, plus d'entretiens intéressants, ni un goût plus délicat des œuvres d'art et de littérature.

Ces grands seigneurs, qui possèdent de vastes propriétés et des cassettes de bijoux, agrandies de générations en générations, n'emploient pas uniquement leurs revenus à décorer leurs salons ni à se faire de pompeux équipages. Ils aiment les bons livres et les tableaux de choix. Le prince de Lichtenstein, qui a dépensé, dit-on, cinq millions à reconstruire et à meubler son palais de la Schenkensstrasse, a une galerie de peinture des plus précieuses. Le prince de Metternich, que beaucoup de gens ne considèrent encore que comme un rusé diplomate, a l'amour de l'histoire naturelle, surtout de la botanique, et la passion des médailles. Au temps où il exerçait ses fonctions de premier ministre, ses salons n'étaient pas seulement fréquentés par les principaux fonctionnaires et l'élite de l'aristocratie, les savants, les artistes, les écrivains allemands et étrangers y étaient parfaitement accueillis. Notre Balzac y fut reçu avec une distinction particulière, et je crois qu'il s'en est souvenu.

Digitized by Google

Un voyageur allemand, d'un talent très-remarquable et d'un esprit très-indépendant, eut avec M. de Metternich plusieurs longs entretiens, et il a fait de cet homme d'État un portrait qui mérite d'être cité :

« Dans une occurrence épineuse, dit-il, dans une conversation compromettante, le prince était sûr de garder sa supériorité par sa naturelle et imposante dignité, par la grâce de ses formes et la dignité de son esprit. Jamais, dans sa plus entière condescendance, il ne perdait le sentiment de son pouvoir. Qu'on ajoute à ces moyens d'ascendant l'exquise courtoisie, les paroles flatteuses qu'il employait à l'égard des hommes dont il voulait assouplir la résistance, et l'on comprendra qu'il ait su vaincre plus d'un esprit hostile, charmer, dans ses audiences, non-seulement des Français et des Allemands, mais des Polonais et des Magyares. Il a exercé cette fascination sur plusieurs de ceux que l'on considère comme ses plus constants et ses plus ardents adversaires, sur Kossuth lui-même. Un des hauts fonctionnaires de Vienne possède une longue lettre de ce champion de la révolution hongroise, une lettre qu'il écrivait à l'époque où il n'était que simple journaliste, et dans laquelle il parle avec un respect enthousiaste du *grand homme d'État* de la monarchie autrichienne, et avec une profonde gratitude des témoignages de bienveillance qu'il en a reçus. »

Le long du Graben, dans le Kohlmarkt, sur la place Saint-Étienne, et dans la rue de Carinthie, sont des magasins tout aussi élégants que ceux de Paris, et des maisons de banquiers qui n'ont rien à envier à celle de Rothschild. Vienne a été de tout temps un des grands points de jonction de l'Allemagne du nord et des régions du Levant. Ses relations commerciales s'étendent dans toutes les contrées, et dans cette cité autrichienne un capitaliste grec, M. de Sina, réalise par la quantité de ses propriétés territoriales la fable populaire du marquis de Carabas.

De toutes parts à travers ces rues populeuses apparaissent des cafés moins brillants, il est vrai, que ceux de nos boulevards, mais

Digitized by Google

plus curieux par la diversité des costumes et des physionomies qu'on y voit journellement. Un de ces établissements rappelle aux Viennois une des phases les plus mémorables de leur histoire. En 1683, la ville bloquée, cernée, depuis deux mois, par l'armée de Kara Mustapha, souffrait de la disette. Les assiégés, enfermés dans une ceinture de fer, ne pouvaient plus recevoir aucun approvisionnement de la campagne, ni pénétrer au sein des hordes musulmanes pour leur enlever un convoi. Le prix des denrées s'augmentait de jour en jour. Le *semmel* (le petit pain) que l'on payait quatre centimes au commencement du siége, se vendait le 20 août, soixante centimes; la livre de bœuf valait deux francs, et le gastronome qui voulait se procurer la jouissance d'un œuf ne l'obtenait pas à moins d'un écu. « Ce fut, dit un des naïfs chroniqueurs du temps, une fatale époque pour les chats que les Viennois appelaient les lièvres des gouttières; on leur tendait des piéges dans leurs promenades nocturnes, on les poursuivait à coups de fusil. »

Des restaurateurs s'établirent dans les rues, qui, plus honnêtes que ceux de nos barrières, ne cherchaient point à déguiser la nature de leurs exhibitions culinaires, et offraient sans façon aux passants des rôtis de chats et des civets de chats. Dans une situation qui sans cesse devenait plus périlleuse, qui pouvait aboutir à un mortel désastre, il restait à la pauvre ville une espérance de salut, l'espérance que lui avait donnée le duc de Lorraine. Elle connaissait le noble caractère de ce prince, elle savait qu'il n'oublierait pas sa promesse. Mais quoiqu'il n'y eût entre elle et lui qu'un espace de deux lieues, cet espace, fermé par les armées musulmanes, n'était-il pas infranchissable? Les magistrats firent annoncer par un crieur public qu'ils donneraient une récompense de cent ducats à celui qui voudrait se rendre dans le camp du duc pour lui remettre une missive. Personne ne répondit à cet appel.

Quelques jours après, comme le péril de la cité grandissait d'heure en heure, un Polonais, nommé Koltschitzki, résolut bravement de tenter cette effrayante entreprise. Il parlait le turc cou-

Digitized by Google

ramment et connaissait les mœurs des Turcs; il revêtit les habits d'un officier musulman, descendit des remparts à la dérobée, avec son domestique, et entra dans le camp de Kara Mustapha, comme s'il en faisait partie. Un aga, auquel il plut par sa riante physionomie, et à qui il raconta qu'il venait s'enrôler volontairement sous l'étendard du prophète pour combattre les chiens d'infidèles, l'invita à prendre le café dans sa tente, et après avoir conversé amicalement avec lui, l'engagea à ne pas exposer sa vie, en s'approchant trop près de la cité maudite. Après cette halte de bon augure, le hardi Polonais poursuivit tranquillement son chemin, et franchit peu à peu toutes les lignes du camp. Mais lorsqu'il arriva près des avant-postes des troupes impériales, il faillit être victime du stratagème qui jusque-là lui avait si bien réussi. Les sentinelles, trompées par son uniforme, s'apprêtaient à tirer sur lui. Par bonheur, il savait aussi leur idiome, il leur cria en allemand qu'il était un de leurs amis, se fit conduire près du duc et rapporta à Vienne une lettre dans laquelle le prince annonçait qu'il lui arrivait des renforts de la Bavière, de la Saxe, de la Franconie; qu'il en attendait d'autres encore, qu'il attendait surtout le secours promis par la Pologne, et que bientôt il serait en état d'attaquer à son tour les forces musulmanes.

En récompense de son courage, Koltschitzki obtint le privilége d'ouvrir un café. C'est le premier que l'on ait vu à Vienne, l'un des plus anciens de tous ceux qui existent aujourd'hui en Europe [1], et sans aucun doute le plus glorieux.

Dans un café de Vienne, on trouve peu de journaux, mais en revanche, on peut y faire à tout instant des études de linguistique et d'ethnographie; car ils sont fréquentés par des gens de toutes sortes de nations, principalement par des Grecs et des Arméniens qui passent des heures entières à y fumer leur chibouk, et par des

[1] Le premier café de Paris fut ouvert en 1672 par un Arménien, sur le quai de l'École. A. Chéruel, *Dictionnaire des institutions, mœurs et coutumes de la France.*

Digitized by Google

Turcs qui n'ont nulle envie de recommencer les campagnes de Kara Mustapha.

Mais il y a bien d'autres études à faire dans cette ville si peu connue en France et en Angleterre, et si méconnue encore généralement dans la docte Allemagne du nord. Il y a des établissements scientifiques et littéraires de premier ordre : école polytechnique, écoles d'artillerie et d'équitation, école vétérinaire, écoles de musique et de dessin, écoles élémentaires dans chaque paroisse, plusieurs écoles d'un degré supérieur, quatre gymnases, séminaires catholiques, séminaires protestants, et une grande université qui ne compte pas moins de deux mille étudiants et de cent trois professeurs. Il y a ici une académie orientale, fondée par Marie-Thérèse, pour ceux qui se destinent à la diplomatie et aux consulats du Levant; une académie des sciences, fondée, en 1847, par Ferdinand Ier; une académie des beaux-arts, des sociétés de géologie et de minéralogie, de géographie et de minéralogie, d'agriculture et d'industrie, enfin des maisons d'éducation pour les aveugles, pour les sourds-muets et une quantité d'établissements de bienfaisance.

Chacune de ces institutions est richement dotée. L'université, par exemple, a non-seulement des revenus suffisants pour augmenter annuellement sa collection de livres, et donner plus de développement à son observatoire, à ses cabinets de physique et d'anatomie, à son musée d'histoire naturelle, à son jardin botanique, elle a en outre une somme annuelle de 40,000 florins (plus de 80,000 francs), destinée à subvenir aux besoins des étudiants pauvres.

Chacune de ces institutions a ses bibliothèques spéciales et ses collections artistiques et scientifiques.

Quelle multitude de collections précieuses dans cette prospère et intelligente cité de Vienne; collections de tableaux du prince de Lichtenstein, et du prince Esterhazy, de plusieurs autres amateurs tels que MM. Schönborn, Czernin, Harrach, Arthaber; col-

Digitized by Google

lection d'anciennes armures, formée au seizième siècle, par l'archiduc Ferdinand; collection de gravures et de dessins de l'archiduc Albert; collection de beaux et bons livres de ce même archiduc, des princes Lichtenstein, Esterhazy, Schwarzenberg, Metternich, qui ont des bibliothèques de 30 à 40,000 volumes, de plus, les bibliothèques considérables des couvents de dominicains, de bénédictins, de capucins, de piaristes, et celle de l'académie orientale, et celles des séminaires.

Toutes ces richesses pourtant ne sont que des richesses secondaires comparées à celles que les palais impériaux étalent aux regards avides des savants, aux regards surpris des curieux. Là est le trésor de la couronne qui renferme les royaux insignes de Charlemagne, et ceux des anciens empereurs germaniques, et ceux que Napoléon portait le jour de son couronnement à Milan.

Là est un cabinet d'antiquités où l'on voit les plus ravissants camées; et un musée égyptien, et une galerie de tableaux, la plus belle de l'Allemagne, après celle de Dresde.

Là est un cabinet de minéralogie où se trouvent de merveilleux échantillons des différentes mines de toutes les contrées du globe, et un cabinet d'histoire naturelle non moins bien coordonné et plus étendu que celui même du *British museum*.

Là enfin est la bibliothèque particulière de l'empereur composée de 60,000 volumes de choix, et la grande bibliothèque impériale dont la principale salle est sans aucun doute la plus splendide salle de bibliothèque de l'Europe. Elle possède les raretés recueillies par l'opulente famille des Fugger, et par Mathias Corvinus, le savant roi de Hongrie. Elle renferme 350,000 volumes, 10,000 incunables, 200,000 gravures, et emploie chaque année un fonds de 40,000 francs en achats de livres.

Avec quelle joie M. Dibdin, l'ardent bibliographe, a pénétré dans cette magnifique enceinte, avec quel enthousiasme il raconte l'effet qu'elle produisit sur lui, avec quelle émotion il examine ses trésors, et décrit tour à tour les œuvres des grands classiques

Digitized by Google

assemblées à grands frais par les Fugger et les manuscrits illuminés réunis par Mathias Corvinus. Ah! s'écrie-t-il, dans son transport de bibliophile, ce noble roi de Hongrie est l'empereur des collectionneurs.

Nous ne voulons pas reproduire, si intéressantes qu'elles soient, les nombreuses pages que l'illustre voyageur anglais a consacrées à la peinture de cet établissement. Mais qu'ils prennent son livre, ceux qui voudront se faire une juste idée de la bibliothèque de Vienne, et délecter leur esprit dans la révélation et l'appréciation de quelques-uns des plus admirables trésors de la bibliographie européenne.

Dans cette cité où les souverains, les grands seigneurs, et les riches particuliers ont donné de si éclatants témoignages de leur goût pour les sciences et les arts par l'emploi qu'ils ont fait de leur fortune, la vie littéraire n'a point le vif essor, le mouvement impétueux, l'activité bruyante qui se montrent en d'autres villes. On ne voit point à Vienne, proportionnellement à sa population, tant de journaux qu'à Londres, à Paris, ni même à Berlin. On n'y publie point tant de livres. La vie littéraire se manifeste ici avec plus de réserve et plus de calme, par là même, en général, avec plus de désintéressement. Elle n'est point pour la plupart de ceux qui s'y livrent une profession unique, elle est un des corollaires de quelque autre fonction régulière, un agréable emploi de leurs heures de liberté, une joie de leur esprit.

J'ai connu quelques-uns de ceux qui, par ces œuvres de leurs loisirs, interrompues à diverses reprises, mais poursuivies avec amour, et patiemment élaborées, ont conquis l'estime et les sympathies du public. Je me souviens de la douce et saine impression que l'initiation à leur honnête, paisible et régulière existence produisait sur moi.

Je me souviens de Grillparzer qui, en revenant de son bureau, corrigeait avec un soin si scrupuleux la nouvelle édition de son *aïeule;* du bon et savant M. Wolf à qui nous devons d'excellentes

Digitized by Google

études sur la littérature espagnole. Je me souviens de M. de Hammer, le célèbre orientaliste, le plus affable et le meilleur des hommes. Quand je l'ai connu, l'idée lui était venue de faire des vers français. Il en faisait journellement. Il abandonnait pour cette poésie, ses manuscrits persans et ses manuscrits arabes. Un soir, en me quittant après une de ces réunions où les hommes les plus distingués s'honoraient d'être invités, il m'avait remis deux quatrains, qui lui avaient coûté, disait-il, plusieurs heures de travail, mais dont il paraissait très-satisfait. Le lendemain à huit heures du matin, je le vois entrer précipitamment dans ma chambre : Malheureux que je suis ! s'écria-t-il, j'ai relu hier les vers que je vous ai donnés, il y en a un où il se trouve une syllabe de trop. Rendez-les moi bien vite pour que je les corrige, et ne dites pas qu'un Viennois, conseiller aulique, peut commettre de telles bévues.

Je me souviens de madame Pichler dont les romans ont été répandus dans toute l'Allemagne, et dont plusieurs ont été traduits en français. Elle était vieille alors, déja grand'mère, et si je ne me trompe, arrière-grand'mère. C'était une chose touchante que de la voir avec sa pieuse et sereine physionomie, dans sa modeste maison, au milieu de sa famille. Elle travaillait encore, elle combinait ses plans de romans héroïques en tricotant des bas, et les écrivait entre cinq à six petits enfants qui à tout instant venaient la tirer par sa robe, en demandant à lui réciter la leçon qu'ils venaient d'apprendre, ou à lui faire essayer leur trompette, ou à s'asseoir sur ses genoux.

Ils sont morts la plupart de ceux que j'ai connus et aimés dans cette lointaine ville de Vienne, mais la notion de leur vie littéraire m'est entrée comme un enseignement dans l'esprit, et leur affectueuse bienveillance m'a laissé dans le cœur un sentiment de gratitude.

Je regrette de n'avoir pas connu Frédéric Schlegel le profond critique et trois poëtes justement aimés en Allemagne : le baron de

Digitized by Google

Zedlitz, le comte d'Auersperg qui a publié sous le pseudonyme d'Anastasius Grün, ses Promenades d'un poëte viennois, et M. Munch Billinghausen (F. Halm), l'auteur renommé de Griseldis et du Gladiateur de Ravenne.

Dans la ville de Vienne, au-dessus de ses demeures de poëtes, de ses musées, de ses maisons princières, de ses maisons de banquiers, qui ressemblent, dit M. Dibdin, à des châteaux de grands seigneurs, au-dessus de ses palais impériaux et de ses édifices consacrés aux arts, aux sciences, ou à des œuvres de bienfaisance s'élève dans sa solennelle majesté la flèche de la cathédrale de Saint-Etienne.

On la cite à juste titre, cette vénérable église, comme un des plus beaux monuments gothiques qui existent en Allemagne. Ses deux tours quadrangulaires construites dans le style byzantin, ses vastes dimensions, ses portes dont l'une s'appelle la porte des Géants, ses énormes arcs-boutants ont un caractère de grandeur qu'on ne retrouve que dans un petit nombre d'églises. Ses voûtes profondes, ses pilastres, ses dentelures, ses ornements de toutes sortes, offrent aux regards de l'archéologue et de l'artiste un imposant sujet d'études. Le tout est dominé par cette magnifique tour qui repose carrément sur le sol, et monte d'étage en étage, puis, vers la moitié de sa hauteur, commence à s'amincir, et de son faisceau de colonnettes monte encore comme la tige de sapin entourée d'un cercle de rameaux, puis s'effile peu à peu comme un fuseau, et à cinq cents pieds de hauteur s'épanouit en une fleur de rose la rose du moyen âge, la rose de la vierge : *rosa mystica*.

Toutes les rues de la cité convergent vers cette cathédrale, et par cette direction on dirait qu'elles représentent le mouvement de toutes les pensées qui sans cesse se dirigent de ce côté.

C'est que cette église n'est pas seulement une grande œuvre d'architecture, une des conceptions les plus mémorables de l'art chrétien, et le plus digne sanctuaire de tout un peuple catholique. Elle est la colonne historique de ce même peuple, elle lui rappelle toutes les grandes phases de ses annales, elle a été de génération

Digitized by Google

en génération, l'auguste témoin de tous ses événements, et l'on pourrait dire qu'elle a, comme une âme vivante, palpité à ses joies, et s'est assombrie à ses jours de deuil.

Elle date de l'origine même de l'archiduché d'Autriche. Elle fut fondée au temps de Frédéric Barberousse et de Henri le Lion, par le fondateur de cette principauté, par un des Babenberg, le duc Henri Jasormigot.

• La dynastie des Babenberg s'éteignit, et peu de temps après, leur église était ravagée par un incendie. Le roi Ottokar de Bohême, qui avait pris possession des États d'Autriche et de Styrie, reconstruisit l'édifice de ses prédécesseurs. Il ne se doutait guère, le bouillant et superbe Ottokar qu'il le relevait de ses ruines pour le faire servir à la consécration d'un de ses antagonistes, au triomphe d'un petit châtelain helvétique qui allait être proclamé roi des Romains.

Quand il apprit la subite élévation de Rodolphe de Habsbourg, son orgueil ne lui permettant pas de le reconnaître, il engagea la lutte, il fut vaincu, et se soumit, il reprit les armes, et périt dans ce nouveau combat, et le prince Rodolphe, l'ami du peuple, le protégé des prêtres, entra victorieusement dans l'église de Saint-Étienne pour y être couronné. Au moment où l'on allait procéder à cette cérémonie, on s'aperçut que le sceptre avait été oublié. Rodolphe dit au prêtre : Donnez-moi votre crucifix, nul sceptre meilleur ne peut m'être confié.

Le doux et religieux Rodolphe est le patriarche de la maison de Habsbourg, le premier type de cette longue succession de souverains qui ont régné au nom des principes catholiques, le crucifix à la main.

Dans cette même église de Saint-Étienne, bâtie par un Babenberg, restaurée par Ottokar, illustrée par le couronnement de Rodolphe, le duc Albert II célébrait, en 1422, son mariage avec la fille unique de Sigismond, qui lui apportait en dot deux couronnes, la couronne de Hongrie et celle de Bohème.

Digitized by Google

C'est le commencement de la devise : heureuse Autriche par les mariages !

Bella gerant alii, tu Felix Austria nube
Nam quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus.

Le gigantesque édifice commencé au douzième siècle, n'était achevé qu'en 1480, non pas même complétement achevé, car il devait être, comme la cathédrale de Strasbourg, surmonté de deux tours, et il n'y en a qu'une qui soit finie. Mais devrais-je commettre, en exprimant ma pensée, une monstruosité, je dois dire qu'il ne me semble point regrettable que cette autre tour n'ait pas été terminée ; celle qui s'élance si hardiment là toute seule à près de cinq cents pieds d'élévation me paraît plus imposante par son isolement.

En 1683, de la galerie de cette tour, l'héroïque Staremberg mesurait de l'œil l'étendue des campements de l'armée musulmane. En 1809, les Viennois allaient là observer les mouvements des victorieuses légions de Napoléon. En 1848, un homme, qui pendant quelques mois avait été l'un des chefs de la révolution, le capitaine Nessenhauser, cerné, pressé par les troupes impériales, prêt à capituler, montait aussi, dans son angoisse, sur cette galerie, et regardait à l'horizon s'il ne verrait point venir le secours qui lui avait été promis par les Hongrois.

Au haut de cette tour ont été allumés des feux de joie dans tous les heureux événements de l'Autriche ; au pied de cette tour défilent les pompeux cortéges de l'empire dans toutes les grandes circonstances de la vie des empereurs. C'est là qu'on les couronne, c'est là qu'on célèbre leur mariage ; et c'est dans une des voûtes souterraines de cette cathédrale qu'après leur mort on dépose leurs entrailles.

Les mêmes murs se parent pour leurs jours de fête, et gardent leur cercueil. Quand un de ces souverains s'avance dans cette grande nef pour y recevoir, des mains du prélat, les insignes du pouvoir suprême, n'entend-il pas, du fond des catacombes sur

Digitized by Google

lesquelles il pose le pied, une voix mystérieuse, la voix de ses prédécesseurs ensevelis dans leur sépulcre, qui lui dit : *Memento mori.*

Sublime et divine religion chrétienne ! Il n'y a qu'elle qui ait cette profonde intelligence des fragilités humaines, qui à tout instant rappelle à l'homme qu'il doit élever ses pensées au-dessus de sa destinée terrestre, qui lui montre la brièveté de sa fortune dans l'exaltation de son orgueil, l'image de deuil à côté des splendeurs de la gloire. Mais c'est elle aussi qui dit à ceux qu'un autre désir anime : *Vita mutatur non tollitur.*

Quand on a contemplé dans son ensemble grandiose, examiné dans ses détails l'extérieur de cette admirable cathédrale, et pénétré sous ses profonds arceaux, quand on y est revenu à différentes reprises, et qu'on y a passé de longues heures, on ne doit pas manquer de faire plusieurs excursions aux alentours de Vienne. Il y a là des paysages d'une grâce infinie, des villas et des jardins d'un aspect charmant, des palais qui réunissent à l'éclat du luxe architectural de nobles souvenirs historiques.

Au nord de la ville, l'une des dernières éminences du Wienerwald, le Léopoldsberg, dont nous avons déjà parlé, s'élève comme un amphithéâtre en face d'une immense arène. C'est de là que l'on peut d'un coup d'œil voir dans toute son étendue la capitale de l'Autriche, avec son cercle de faubourgs et la plaine splendide qui l'environne, et le cours imposant du Danube.

Au milieu d'un de ces contours du fleuve est une île de deux lieues de longueur et de trois quarts de lieue de largeur ; c'est le Prater, le fameux Prater. Il n'a plus sa bruyante animation et ses fêtes d'autrefois. Il ne voit plus, comme autrefois, des milliers de voitures de toutes sortes, voitures de princes et de marchands, de grands seigneurs et de bourgeois, et la voiture même de l'empereur, circuler sans distinction de rang, l'une après l'autre, dans ses allées bordées de grands arbres. Il n'entend plus résonner les nombreux orchestres qui, le dimanche, faisaient danser tant de

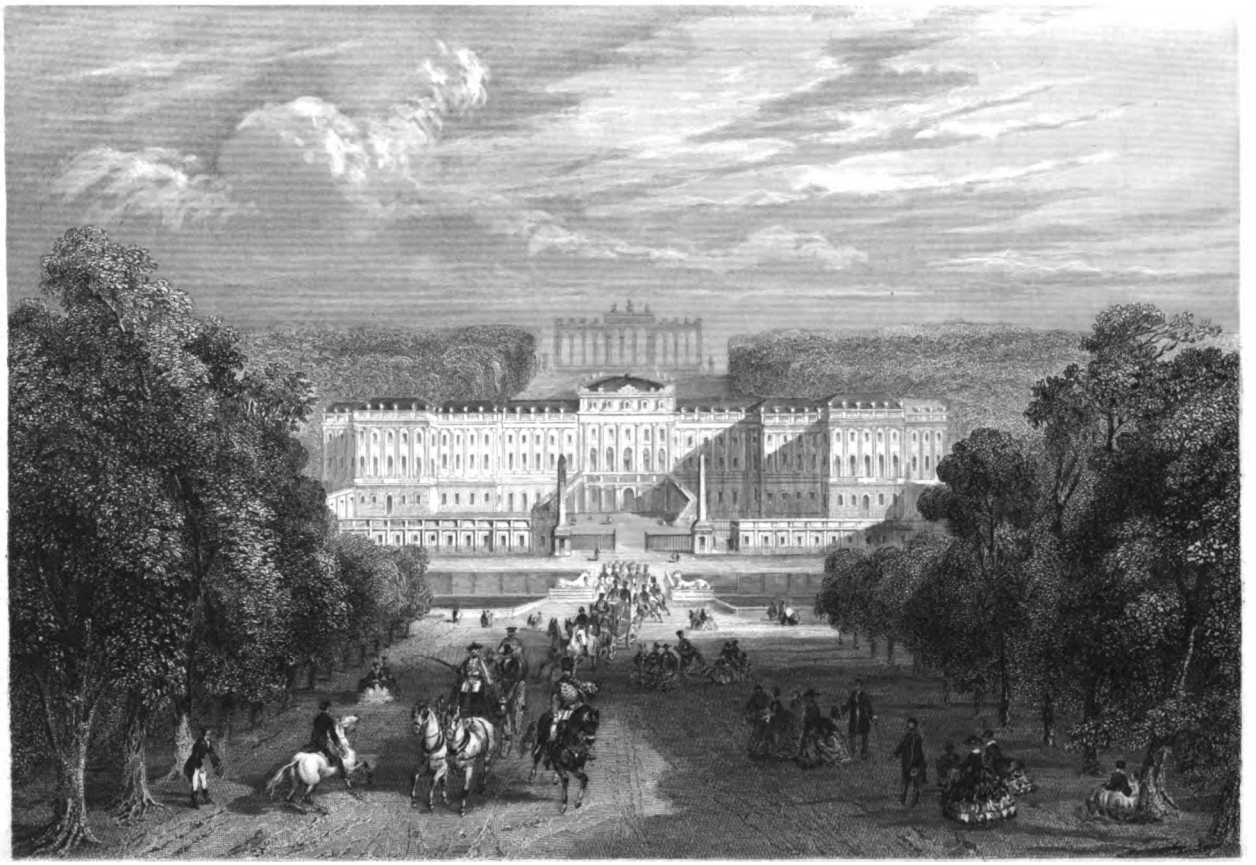
Digitized by Google

joyeux garçons et de jolies jeunes filles. Les chemins de fer conduisent à présent le peuple de Vienne à d'autres promenades, et le Prater est délaissé. Ses principaux restaurateurs sont partis pour s'en aller, en des lieux plus propices, allumer leurs fourneaux et préparer leurs beefsteaks. Ses acteurs en plein vent, ses danseurs de corde, ses écuyers, qui jadis recueillaient là en une journée une si belle récolte de florins et tant de sonores applaudissements, sont partis aussi avec leur tunique brodée, leur manteau à paillettes et leur chapeau à plumes. Polichinelle aussi est parti, Polichinelle, ce prétendu philosophe, cet hypocrite qui se raille si impertinemment de tout, qui semble mépriser toutes les richesses et les grandeurs de ce monde, mais qui au fond ne peut vivre dans la solitude et courtise très-assidûment la foule.

Cependant il est beau à voir ce Prater, au sein des flots qui ceignent ses contours, avec ses vertes pelouses et ses grands arbres à l'ombre desquels paissent en liberté des troupeaux de daims, comme dans les vieilles forêts germaniques; et malgré ces affreux chemins de fer qui l'ont si cruellement appauvri, il n'est point complétement abandonné. Bon nombre de gens y reviennent dans les jours d'été; les uns par un heureux souvenir du passé; d'autres par habitude; et, le dimanche, les taverniers, qui sont restés fidèles à ces Champs-Élysées de la capitale autrichienne, ont encore la joie de débiter une assez grande quantité de pommes de terre frites, de poulets rôtis, de cruches de bière et de tasses de café; car partout où le Viennois va se promener, il faut qu'il savoure quelque composition culinaire et quelque boisson. La plus belle vue du monde ne le satisferait qu'à demi, si au plaisir de la contempler il ne joignait une petite sensualité gastronomique. C'est son plaisir à ce bon bourgeois, à ce laborieux artisan de Vienne, plaisir innocent auquel il aime à associer sa famille. Qui pourrait l'en blâmer? Les grands bonheurs sont rares en ce monde, et quand on peut goûter un de ces petits bonheurs que la compatissante Providence égrène d'une main invisible sur la route de l'homme, sur celle du plus

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

pauvre, bien mal avisé serait celui qui ne le saisirait pas.

A une demi-lieue de Vienne est le Sans-
le château de Schönbrunn. Sur cette
lui vient d'une fontaine, en effet
L'empereur Mathias en
acheva. Les souverains
généreusement son
de Schönbrunn, Napoléon
porte le nom de ce château.
Reichstadt exhalait, en 1832,
sur le roc de Sainte-Hélène, le
plaine victorieuse, reçoit un pacte
homérique! quel drame sans pareil!

Le palais de Schönbrunn est
bordée d'arbres séculaires.
résidences favorites de Marie
François Ier.

A Schönbrunn, il existe un des plus
niques que l'on puisse voir, et toute une ménagerie organisée
une remarquable intelligence, entretenue avec le plus grand soin.
A Laxenbourg est un musée du moyen âge, qui renferme de riches
trophées de guerre et des armures curieuses.

Les souverains d'Autriche allient
de l'étude au repos de leur vie
aux œuvres de luxe du présent.

A quelques lieues plus loin, au pied
petite ville de Baden, dont le nom
effet, des bains d'eau sulfureuse à peu
ceux d'Aix-la-Chapelle. Point de maison de jeu
lulent Baden-Baden, voisin de notre
situation charmante, de
réunion.

Digitized by Google

Digitized by Google

pauvre, bien mal avisé serait celui qui ne le saisirait pas.

A une demi-lieue de Vienne est le Saint-Cloud de cette capitale, le château de Schönbrunn. Son nom, qui signifie : belle fontaine, lui vient d'une fontaine, en effet, très-belle qui décore ses jardins. L'empereur Mathias en construisit une grande partie au commencement du dix-septième siècle. Une grande reine, Marie-Thérèse, l'acheva. Les souverains de l'Autriche l'habitent en été, et laissent généreusement son parc ouvert à tout venant. Dans une des chambres de Schönbrunn, Napoléon signait, en 1809, le traité de paix qui porte le nom de ce château. Dans cette même chambre, le duc de Reichstadt exhalait, en 1832, son dernier soupir. Le père enseveli sur le roc de Sainte-Hélène, le fils expirant dans ce palais, où une main victorieuse réglait un pacte solennel, quelle fin d'une épopée homérique ! quel drame sans pareil !

Le palais de Schönbrunn est rejoint, par une longue avenue bordée d'arbres séculaires, à celui de Laxenbourg, qui fut une des résidences favorites de Marie-Thérèse, de Joseph II et de l'empereur François Ier.

A Schönbrunn, il existe un des plus charmants jardins botaniques que l'on puisse voir, et toute une ménagerie organisée avec une remarquable intelligence, entretenue avec le plus grand soin. A Laxenbourg est un musée du moyen âge, qui renferme de nobles trophées de guerre et des armures curieuses.

Les souverains d'Autriche allient, comme on le voit, la pensée de l'étude au repos de leur vie champêtre, les monuments du passé aux œuvres de luxe du présent.

A quelques lieues plus loin, au pied des Alpes styriennes, est la petite ville de Baden, dont le nom indique la nature. Il y a là, en effet, des bains d'eau sulfureuse à peu près du même genre que ceux d'Aix-la-Chapelle. Point de maison de jeu, comme à ce turbulent Baden-Baden, voisin de notre paisible Alsace ; mais une situation charmante, des hôtels excellents et, en été, la plus brillante réunion.

Digitized by Google

Je n'en finirais pas, si je voulais essayer d'énumérer tout ce qu'il y a de sites poétiques, de maisons attrayantes, de châteaux mémorables autour de cette impériale cité d'Autriche. Il faut pourtant que je la quitte, quelque regret que j'en ressente.

La fumée du bateau à vapeur tourbillonne dans l'air et retombe comme une noire écharpe sur les flots du Danube. La cloche va sonner, je me hâte de fermer ma valise de voyage et je pars pour la Hongrie.

Digitized by Google

CHAPITRE SEIZIÈME

La Hongrie, *terra incognita*. — Ses gloires historiques. — Étendue de la Hongrie. — Les montagnes et les rivières. — Production. — Tableaux pittoresques. — La pouszta. — Les vieux châteaux. — Variété de races. — La Hongrie, boulevard de la chrétienté. — Les villages. — Le livre de M. de Pronay.

Il n'y a pas plus de vingt ans qu'un écrivain hongrois, publiant un livre sur le caractère et les institutions de sa terre natale, lui donnait le nom de *Terra incognita*. Elle a été longtemps, en effet, sinon inconnue, au moins peu connue, cette poétique contrée de Hongrie, cette royauté des Arpad convertis par un saint à qui le pape décerna le titre de souverain apostolique, cette monarchie constitutionnelle qui dès le commencement du XII^e^ siècle a eu sa *Magna charta*, cette arène illustrée par tant d'héroïques combats. Elle a été peu connue de la France même, cette région à laquelle se lie étroitement plus d'une page de l'histoire de France, cette vaste terre où Charlemagne subjugua les hordes sauvages des Croates et répandit les premiers germes du christianisme, où Godefroi de Bouillon conduisit ses fervents chevaliers à la conquête de Jérusalem, où le descendant de Charles d'Anjou, le petit-neveu de notre saint Louis, s'assit sur le trône de saint Étienne, où, en 1805, Napoléon, empereur des Français, signait un traité de paix avec l'empereur d'Autriche.

Les annales de l'humanité sont comme ces volcans qui attirent tous les regards quand la flamme s'élance de leur foyer et dont on cesse de s'occuper lorsqu'ils sont éteints, ou comme les couches de terrains entassées l'une sur l'autre, soit par des cataclysmes, soit

Digitized by Google

par la lente action des siècles. Le passant n'en voit que la surface; quelques intrépides géologues en sondent seuls les profondeurs.

Dépossédée comme l'Irlande de son antique indépendance, unie à l'empire autrichien, comme la verte Érin à la couronne britannique, la Hongrie, en perdant son sceptre, a par là même perdu son importance, du moins aux yeux de ceux qui ne considèrent un pays qu'en raison de la place qu'il occupe dans la mappemonde de la politique et de la diplomatie. Ainsi que la Bohême, pendant des siècles, la mâle et vivace Hongrie a eu son diadème. Elle a traité de puissance à puissance avec les souverains étrangers. Elle a fait la paix et la guerre. Ainsi que la Bohême, elle est englobée aujourd'hui dans le large assemblage des possessions de l'Autriche.

En 1527, elle remettait sa couronne à Ferdinand Ier. Pendant plus de deux siècles, elle attira l'attention de l'Europe par ses luttes contre les Turcs, puis l'Europe l'a délaissée. Maintenant elle n'occupe qu'un plan secondaire dans le programme habituel de nos études. Plus d'un géographe de Londres et de Paris n'a sur ce beau pays que de très-incomplètes notions. Du fond de nos latitudes, il nous apparaît en vagues linéaments, dans une sorte de pénombre, au delà de Vienne, du côté de l'Orient.

Les statistiques de Schwartner et de Fényes nous ont cependant révélé les variétés de productions, les richesses matérielles de la Hongrie. Plusieurs voyageurs allemands, français, anglais, en tête desquels il faut placer M. Paget et miss Pardoe, nous ont décrit les beautés pittoresques et quelques-uns des traits les plus saillants de sa physionomie. Maylath et Mednyansky nous ont raconté ses anciennes légendes, et nous avons entendu vibrer la lyre de ses poëtes depuis le galant Kisfaludy jusqu'au mélancolique Koloman Toth. Le chemin de fer qui relie aujourd'hui Szegedin, Pesth et Presbourg, Vienne, les bateaux à vapeur qui sillonnent le Danube et la Theiss, les nouvelles voies de communications, qui s'ouvrent de tout côté dans les diverses provinces de la Hongrie, serviront plus prompte-

Digitized by Google

ment encore que ces publications à raviver au loin le nom et la gloire des Magyars. Dans le mouvement de locomotion imprimé au monde entier, des légions de curieux se laisseront aisément entraîner vers cette attrayante contrée. Ils viendront la voir ; ils s'y arrêteront et l'aimeront.

Les Hongrois qui ont aspiré à la reconstitution de leur pays en un royaume indépendant avaient pour eux une raison de statistique assez importante. Dans les vastes contours de cette ancienne monarchie, on taillerait plusieurs duchés et plusieurs petits royaumes d'Allemagne. Le territoire hongrois est plus étendu que celui de deux grandes puissances européennes : la Grande-Bretagne et la Prusse, plus étendu que celui du Hanovre, de la Saxe, du Wurtemberg, du Portugal, de la Sardaigne, de la Toscane réunis en un même cadre. On y compte 10,000,000 d'habitants, mais il est de nature à en alimenter le double.

Au nord et à l'est, la chaîne des Carpathes, arrondie en demi-cercle, lui fait une ceinture de granit ; il est séparé des États soumis à la domination musulmane par le Danube et par la Save ; à l'ouest, il touche à la Styrie et à l'Illyrie ; au sud-ouest, il est borné du côté de l'Adriatique par un rameau des Alpes, qui, des hauteurs du Saint-Gothard, se prolonge à travers le Tyrol, la Carinthie, la Carniole et la Croatie.

A travers l'espace renfermé entre cette ramification des Alpes et les sommités gigantesques des Carpathes, se déroule sur un espace de plus de six mille milles carrés le sol de la Hongrie, çà et là, surmonté encore de quelques collines, çà et là si plane, qu'on dirait un bassin aquatique, surgissant au soleil après une longue inondation.

Le Danube, ce roi des fleuves de l'Europe, la traverse du nord au sud. La Theiss, navigable comme le Danube, y serpente en de longs détours. Plusieurs autres rivières l'arrosent sur différents points. C'est la Drawe, au cours impétueux, qui prend sa source dans l'Illyrie ; la Save, qui, après de nombreux circuits, va s'épan-

Digitized by Google

cher sous les murs de Semmlin, la March, la Kulp, la Temes, la Maros et la Waag, dont le nom latin (*Vagus*) indique les capricieux mouvements. Sur une partie au moins de leur parcours, ces rivières portent des bateaux. Quelques travaux hydrographiques suffiraient pour en arrêter les débordements et pour en faire, à l'aide de la vapeur, d'importantes voies de communication. Une quantité de ruisseaux, jaillissant des grottes rocailleuses des montagnes, se déroulent comme des tresses d'argent sur la pente des collines, vont de côté et d'autre vivifier les champs du laboureur, égayer les jardins du magnat jusqu'à ce qu'ils se rejoignent comme des veines éparses à l'artère vital de leur sol, au puissant Danube.

Pour celui qui d'une main étroite ne renferme point la science géographique dans l'aride alignement d'une sèche nomenclature, pour celui qui veut scruter le mouvement et l'action du pays qu'il observe, qui veut le voir palpiter à tous ses degrés dans les sombres enceintes de ses montagnes, dans la marche féconde de ses cours d'eau, dans la culture de ses sillons, dans les productions spontanées de la nature, et les œuvres de l'industrie, quelle variété d'études à travers ce panorama de la Hongrie!

En regardant la situation de la Hongrie, entre le 44e et le 50e degré de latitude, on pourrait croire que ce royaume des Magyars jouit dans toute son étendue de tous les priviléges des climats tempérés. Mais chacun sait que la température d'un pays se modifie considérablement selon certains accidents de terrain. Au delà du 45e degré de latitude, à une élévation de 533 pieds, le thermomètre Réaumur baisse d'un degré. A une élévation de 1,000 pieds, la végétation est en retard de dix à douze jours sur celle de la zone inférieure. Par l'effet de ces différentes lois physiques, la terre de la Hongrie étonne l'étranger par ses contrastes. A la cime du Tatra étincelle une neige éternelle. Au pied de cette montagne des Carpathes, l'arbre fruitier ne mûrit pas. Dans le comitat d'Arva, sur la même ligne que la Champagne, le laboureur ne recueille que difficilement une maigre récolte d'avoine et de pommes de terre.

Digitized by Google

Souvent ses semailles sont glacées par un froid subit, et souvent, comme le pauvre cultivateur au foyer duquel nous nous sommes assis, bien loin de l'Europe centrale, à Muonioniska, au delà du cercle polaire, le paysan d'Arva, à qui une neige fatale enlève tout espoir de moisson, fauche les épis de ses sillons avant qu'ils aient jauni.

Mais, à quelques lieues de là, déjà le sol est plus propice et le climat plus doux. Quelques lieues encore et les regards se reposent sur une terre fertile. En un trajet rapide on peut toucher ainsi aux deux zones les plus dissemblables; là-bas la zone boréale froide et pauvre comme les provinces septentrionales de la Norvége, hérissée comme ces provinces de forêts de sapins, assombrie par de longs hivers; ici, les riches campagnes où le blé ondoie comme en pleine Beauce, où les tiges de maïs étalent, comme en Lombardie sous les rameaux chargés de fruits, leurs grains d'or et leur panache d'argent; ici, les joyeux coteaux où se gonflent les grappes savoureuses dont on distillera le vin de Tokay, jaune et pur comme un rayon de soleil.

Pour le peintre et le poëte, quelle quantité de tableaux imposants et de scènes curieuses, au sein de ces montagnes escarpées et sauvages comme celles des Hautes-Alpes, dans ces bois où l'homme ne pénètre que de loin en loin, où les arbres vieillissent et meurent comme au milieu des forêts vierges, dans ces ruines où toute une population humaine descend, comme dans les Cordillères, comme dans les entrailles de l'Oural et de la Suède, à plusieurs centaines de mètres au fond des grottes ténébreuses, pour y chercher le filon d'or, la veine de cuivre, de plomb, de fer, qui sont une des richesses de la Hongrie. Si de ces régions qui étreignent et quelquefois terrifient la pensée, nous voulons retourner à d'autres points de vue, voici les frais vallons de la Waag, les détours ondulants de la Theiss, les rives majestueuses du Danube; voici les champs paisibles où s'allongent les villages hongrois avec leurs maisons blanches, construites comme les jsbas des villages russes sur un modèle uniforme, dominées par trois ou quatre édifices vers lesquels se dirige tour à tour

Digitized by Google

la pensée des paysans, attirée tour à tour par l'élégante habitation de leur seigneur, par la demeure du notaire qui règle leurs affaires matérielles, par l'école où ils ont appris à lire, par l'église où ils vont dévotement prier, puis aussi par de modestes cabarets où de joyeux danseurs se réunissent aux jours de fête.

Près de là, voici les *pouszta*, ces longues plaines silencieuses comme les steppes du Don, où des bergers passent des mois entiers, seuls avec leurs bestiaux, comme les pâtres des antiques castes patriarcales, où, dès son enfance, le fils du paysan hongrois apprend à saisir le cheval indompté, et s'élance sur sa croupe, à travers les pâturages, comme le *gaucho* des *pampas*. Quiconque n'a point passé là quelques jours ne peut se faire une idée de l'impression qu'on éprouve au milieu de ces prairies, où l'on ne voit à l'horizon vaporeux, à l'horizon lointain, que le verdoyant espace morne et muet comme le désert, infini comme l'Océan. L'émotion que j'ai eue dans une de ces excursions à travers les pouszta de la Hongrie, je ne l'ai retrouvée qu'à trois mille lieues de distance dans les immenses solitudes de la Plata.

Hors de ces terrains qui donnent à la Hongrie de nombreux bestiaux et des chevaux à l'œil de feu, aux naseaux fumants, aux jarrets de fer, comme le cheval biblique de Job, nous rentrons dans les zones fécondées par le travail du laboureur, embellies par la fortune des magnats. Çà et là, le long des rivières, dans l'enceinte fleurie des vallées, sur la crête des collines, s'élèvent des châteaux seigneuriaux, les uns conservés avec soin d'âge en âge, ou construits récemment par un riche propriétaire, et resplendissant d'un luxe princier, les autres dégradés par le temps, ou dévastés par les guerres civiles, fiers encore et superbes dans leur décadence, comme ces chênes au tronc colossal, découronnés par la foudre. A les voir de distance en distance dans leur sombre isolement, on dirait des bornes miliaires plantées sur la route orageuse de la nation hongroise, ou des jalons historiques. A la structure de leurs tours, à la brèche de leurs remparts se rattachent des dates mé-

Digitized by Google

morables, et par leurs ruines, ils racontent les luttes des jours désastreux. Quelques-uns sont illustrés par de vaillants combats; d'autres par de touchantes légendes de religion ou d'amour. Pas un des gothiques manoirs des rives du Rhin n'a le pittoresque aspect de ces châteaux hongrois de Betzko, Thebets, Forchenstein, Stresano, Arva, Trennchin, posés comme des nids d'aigles à la pointe des rocs nuageux. Pas un n'éveille dans l'esprit plus de nobles souvenirs que celui de Hunyad, ce héros de la Hongrie, ou celui de Wissegrad, cette forteresse des Arpad, ce sanctuaire littéraire de Mathias Corvinus, le roi savant, le roi poëte.

Pour l'ethnographe et le philologue, il y a de curieuses questions à étudier dans cette diversité de races qui sont venues successivement s'établir en Hongrie et y ont conservé leur type distinct, leur costume national, leur culte particulier, race slave de différentes tribus, race valaque et grecque, race allemande industrieuse et laborieuse, race juive livrée à toutes sortes de trafics, puis des Français et des Italiens, puis ces hordes nomades de bohémiens, dont rien n'altère ni les mœurs, ni la physionomie, dont les habitudes vagabondes, le caractère à demi sauvage se perpétuent à la porte des grandes villes, comme une amère raillerie, et au sein des œuvres et des progrès de la civilisation, comme une impassible négation.

Au-dessus de ces différentes peuplades est la race dominante des magyars, autre problème que nul savant n'a pu encore résoudre. On sait qu'elle est venue de l'Asie, ce berceau de l'humanité, cette véritable *Vagina gentium*. Mais on ignore son vrai point de départ. Comme un torrent, elle envahit au neuvième siècle le sol de la Hongrie, la subjugua et se l'appropria; mais la source de ce torrent, comme la source réelle du Nil, jusqu'à présent, nul explorateur n'a pu la découvrir. La langue des magyars, loin d'aider à l'éclaircissement de cette question d'origine, en complique encore les difficultés; elle ne ressemble à aucune autre langue. « Ainsi qu'un voyageur, dit M. Mailath, qui va par delà l'Océan dresser sa tente

Digitized by Google

dans un autre hémisphère, loin de son foyer natal, loin de ses parents, seul de son nom et de sa nation, cette langue est seule en Europe, sans affinité aucune, ni avec les idiomes slaves, ni avec les idiomes scandinaves, germaniques, grecs ou latins, seule dans cet immense océan philologique, et se rapprochant tout au plus par quelques vagues analogies des idiomes finnois. »

Pour l'historien quel vaste champ à parcourir que celui des annales de Hongrie, où tour à tour apparaissent les Grecs, les Celtes, les Marcomans, les Daces, où s'élève l'édifice régulier de la domination romaine, où tout à coup flamboie l'éclair sinistre du glaive d'Attila, où successivement on voit défiler dans le tourbillon de leur marche impétueuse, les Huns, les Goths, les Slaves, les Gépides, les Avares, où plus tard éclatent tant d'actes de courage, tant de guerres civiles, hélas! mais aussi tant de nobles combats contre les ennemis de la chrétienté!

Quand on parle à présent de la Hongrie, on ne se rappelle pas assez les immenses services que cette valeureuse nation a rendus dans des temps périlleux à l'Europe occidentale. Au treizième et au quatorzième siècle, elle arrêtait l'invasion des Mongols et des Tartares, puis elle se jetait vaillamment dans sa lutte la plus terrible, dans sa lutte contre les Turcs. Pendant plus de trois siècles, elle a été la digue contre laquelle venait se briser le débordement des légions musulmanes, le rempart qui protégeait l'Allemagne, peut-être la France et l'Italie. Fidèle à sa mission, elle la continua avec ardeur, souvent sans appui. Terrassée et mutilée, elle la continuait encore. Le premier roi de sa dynastie des Arpad était un saint, le dernier de cette dynastie périt dans la fatale plaine de Mohacz avec vingt-huit magnats, un archevêque, sept évêques qui l'aidaient à défendre l'étendard chrétien.

La Hongrie a été en partie occupée par les Musulmans, ainsi que l'Espagne par les Maures. Ainsi que l'Espagne, elle a refoulé hors de ses domaines ces farouches ennemis de sa foi. Mais les Maures répandirent en Espagne le goût des lettres, des arts, et y

Digitized by Google

bâtirent de merveilleux édifices. Les Turcs, au contraire, n'ont fait que ravager la Hongrie et n'y ont rien construit. Installés pendant un siècle et demi dans la forteresse de Bude, à leur départ ils n'y laissaient que des ruines, un tombeau et des bains. Ainsi que l'Espagne, dans ses diverses phases de victoires et de calamités, la Hongrie a eu ses héros. Son Hunyad qui tant de fois épouvanta les pachas, qui à l'âge de quatre-vingts ans reprenait encore les armes pour courir au siége de Belgrade, n'est-il pas digne d'être chanté comme le Cid ? Mais à l'époque où il se signalait sans cesse par sa bravoure inflexible et ses nobles vertus, le temps des chevaleresques poésies était passé. Les *romanceros* ont popularisé dans le monde entier le nom de Rodrigue de Bivar, et les Hongrois gardent seuls le souvenir de leur Campeador.

Il n'est pas difficile de connaître l'histoire de Hongrie, grâce aux livres excellents qui la relatent. Il n'est pas difficile de visiter les principales villes de ce pays. Elles sont reliées l'une à l'autre par un chemin de fer, ou par de grandes routes, et l'on y trouve des hôtels de premier ordre. Il n'est pas difficile non plus d'observer la haute société hongroise. Elle unit à toutes les qualités de la civilisation moderne des pratiques traditionnelles d'hospitalité qu'on ne retrouve guère à présent en Europe que dans les généreuses régions de la Scandinavie, et au cœur de la race slave, à Pétersbourg et à Moscou. Ce qui est plus difficile, c'est de pénétrer dans l'intérieur de la Hongrie, d'étudier l'état de ses campagnes et le caractère de son peuple ; car, pour se rendre d'un village à l'autre, il faut se résigner à se laisser longtemps cahoter dans une rude voiture sur des chemins raboteux, crevassés, dont nulle main laborieuse n'a jusqu'à présent aplani les aspérités ni comblé les ornières. Dans la plupart de ces villages, il faut porter avec soi son lit et ses vivres ; car, à moins qu'il n'y ait là une main seigneuriale ouverte cordialement à tout étranger, on ne trouvera dans le cabaret du lieu qu'une triste cuisine et une couche de foin.

Mais voici un très-beau livre, récemment publié, le livre de

Digitized by Google

M. le baron G. de Pronay, qui par un texte excellent, par des peintures d'une exactitude parfaite, nous révèle précisément l'une des faces les moins connues et les plus curieuses de la Hongrie, la physionomie, les mœurs du peuple, de ce peuple fidèle au passé, qui depuis un temps immémorial garde autour de ses dieux pénates les traditions, les habitudes, le langage et jusqu'au vêtement de ses pères. Avec ce livre, on peut faire, sans quitter son fauteuil, une agréable excursion à travers les districts les plus intéressants de la Hongrie. Que si cet ouvrage détermine quelques oisifs touristes ou quelques studieux observateurs à s'en aller voir eux-mêmes sur les lieux ces images singulières que le dessinateur leur a représentées, nul d'entre eux, j'en suis sûr, ne regrettera d'avoir consacré quelque mois de sa vie à ce voyage. Plus d'un, après avoir vécu quelques temps dans la demeure du riche ou dans la demeure du pauvre en Hongrie, ne la quittera qu'à regret, en répétant avec une pensée affectueuse cette strophe de l'hymne du poëte Kölcsey :

« Que Dieu bénisse le peuple hongrois, qu'il le soutienne dans ses travaux, qu'il le protége de son glaive dans ses combats. Puisse ce peuple avoir enfin d'heureux jours ! Il a tant souffert ! il a tant expié les fautes du passé ! »

Digitized by Google

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Les rives du Danube. — Léopold et Sobieski. — Presbourg. — L'ancien château. — La couronne de saint Étienne. — Le couronnement des rois de Hongrie. — Le palais de la Diète. — L'Au. — La waage. — Les pousztas. — Le désert et les habitations. — Les caravanes de charretiers. — La chasse aux grues. — Le cabaret de la pouszta. — Les champs cultivés. — Coutume des paysans. — Gran. — La cathédrale. — Le primat. — Le clergé hongrois. — Les diverses communautés religieuses. — Privilége du clergé catholique. — Ses revenus.

A quelque distance de Vienne, les rives du Danube ne présentent point la variété des sites qui à tout instant, depuis Linz, frappent les regards du voyageur. A quelque distance de Vienne, on n'aperçoit de tous côtés qu'une plaine immense, où le fleuve dans ses capricieux embranchements, dans sa course vagabonde, forme une quantité d'îles et d'îlots, et sur un de ces embranchements, une quarantaine de moulins rangés sur deux lignes comme une escadre ; plus loin des dunes de sable qui me rappellent par leur mélancolique aspect celles de la mer du Nord.

Mais si de Vienne à Presbourg, on ne retrouve point ces beautés pittoresques qu'on se plaît à contempler aux environs de Ratisbonne, de Passau, de Melk, l'historien peut arrêter ici sa pensée sur plusieurs lieux remarquables par les événements qui s'y sont passés : conquête et colonisation des Romains, batailles des Hongrois contre les Autrichiens, guerre des Turcs, campagne des Français. Près de Vienne est un bâtiment construit sur l'emplacement où, en 1529, Soliman avait fait dresser sa tente splendide ; Schwächat où, un siècle et demi plus tard, Léopold rencontrait le héros de la Pologne qui venait de lui rendre sa capitale. — Comment dois-je le recevoir,

Digitized by Google

demanda le débile empereur, qui, en ce moment ne s'inquiétait que d'une question d'étiquette. — A bras ouverts ! s'écria le généreux duc de Lorraine

Mais Léopold se disait qu'il ne pouvait franchir ainsi sans quelque formalité la distance hiérarchique qui séparait un empereur héréditaire d'Autriche d'un roi électif de Pologne. Il monta à cheval et s'avança dans la plaine de Schwächat. Sobieski également à cheval marchait en même temps à sa rencontre. A un signal convenu, les deux souverains mirent pied à terre, et se donnèrent une froide accolade. L'un venait de mettre en déroute l'immense armée musulmane qui menaçait d'envahir non-seulement l'Autriche, mais encore l'Allemagne entière ; l'autre s'était tenu à l'écart pendant cette bataille miraculeuse.

Près de là sont les champs d'Essling et l'île de Lobau, deux noms mémorables dans nos annales ; plus loin Grossenzerdorf emporté d'assaut, en 1809, par un de nos bataillons ; puis le village de Petronell bâti sur les ruines de Carnuntum, la vieille cité romaine, la capitale de la Pannonie. On y voit encore l'arc de triomphe qui fut construit par Auguste, après la conquête de cette province. Le peuple l'appelle la porte païenne (*Heidenthor*). On y voit aussi les murs d'une chapelle, édifiée, dit-on, au quatrième siècle par Constantin le Grand, ravagée par les Avares, rétablie par Charlemagne. Dans l'antique ville de Carnuntum, Marc-Aurèle écrivit ses Maximes, Septime Sévère et Licinius furent proclamés empereurs, et Dioclétien prit la résolution d'abdiquer le pouvoir suprême.

Plus loin est le roc sauvage de Thèbes avec ses ruines imposantes et ses légendes, puis enfin Presbourg dont on distingue à une longue distance le château incendié, dévasté, mais debout encore avec ses quatre tours sur un des mamelons de granit des Carpathes.

C'est à Presbourg que la diète hongroise s'assemblait autrefois ; c'est à Presbourg qu'on couronnait les rois. Cependant Presbourg n'a pas encore la physionomie d'une vraie ville hongroise. Elle est

Digitized by Google

habitée en grande partie par des Slovaques et des Allemands [1]. Mais sa situation au bord du Danube est très-agréable ; ses rives sont larges, assez régulières, et ses maisons d'une dimension énorme. A l'hôtel des Trois arbres verts, on m'a fait traverser, pour me conduire à ma chambre, des corridors d'un quart de lieue de longueur. Un chemin de fer qui aboutit au pied de la première chaîne des Carpathes, et que l'on parcourt avec des chevaux, entre dans la cour même de cet hôtel. Du reste, il n'y a pas un seul édifice vraiment remarquable dans cette ville, qui, après la prise de Bude par les Turcs, devint la capitale de la Hongrie. Le château où résida Marie-Thérèse n'attirerait probablement avec ses quatre façades délabrées aucun voyageur, s'il ne s'élevait au-dessus d'une montagne, d'où l'on jouit d'un magnifique point de vue. En 1802, ce château habité par le palatin fut transformé en caserne, En 1811, il était occupé par quelques compagnies de soldats italiens qui s'ennuyaient fort d'être obligés de venir chercher en ville et de transporter là-haut, par des sentiers rocailleux, leurs sacs de pain et de légumes et leurs provisions de bois. Un beau jour, il leur parut aussi dans leur sagesse que les réparations de ce vieil édifice occasionneraient des dépenses inutiles à l'État et qu'il serait inutile de le démolir. Là-dessus, les voilà qui, ayant pris leur résolution, choisissent un moment où ils ne seront point troublés dans leur patriotique projet, et mettent le feu au château. L'incendie éclata sur plusieurs points à la fois, et de la demeure des anciens souverains de la Hongrie, il ne reste que des murailles à demi calcinées.

La cathédrale de la ville n'est qu'une église de moyenne grandeur, où l'on remarque seulement quelques pierres tumulaires et des fonts baptismaux en bronze, qui datent de 1409. C'est là pourtant que l'on couronne les rois, et voici en abrégé le cérémonial prescrit en cette circonstance par les anciens rites : trois jours avant celui où la solennité doit avoir lieu, deux des principaux magnats,

[1] Dans le comitat, dont elle est le chef-lieu, on compte 920,000 habitants, dont 118,000 Slovaques, et 45,000 Allemands.

Digitized by Google

accompagnés de deux commissaires royaux, apportent de Bude à Presbourg les trésors de la couronne et les déposent au palais primatial. Le lendemain, une députation de la noblesse, du clergé et de la bourgeoisie vient les chercher là et les transporte à la sacristie où le palatin et les deux magnats les scellent de leurs sceaux. Ces trésors se composent des ornements que le roi doit porter le jour où il conclut son pacte. C'est la couronne que le pape Silvestre II envoya à saint Étienne, en lui donnant le titre de roi apostolique, couronne d'or, ornée de pierres précieuses et de deux agrafes façonnées, dit-on, par les anges. C'est l'épée de saint Étienne dont le roi se sert pour armer les nouveaux chevaliers en les frappant trois fois sur l'épaule ; c'est le globe sur lequel on distingue encore les armoiries de la maison d'Anjou ; le sceptre qui a la forme d'une massue, le manteau brodé en or, couvert d'images d'apôtres, de martyrs et semblable à une chape. Une paire de bas de couleur et une paire d'anciennes sandales complètent cet appareil vénéré.

Les Hongrois attachent un grand prix à ces divers objets, surtout à la couronne. Ils la regardent comme le talisman qui assure leur prospérité, comme leur palladium, et n'ont pas encore pardonné à Joseph II d'avoir osé l'enlever à la Hongrie pour la transporter à Vienne. Quelques jours avant sa mort, il la rendit au vœu de la nation, et ce fut une fête universelle. Qu'il me soit permis de citer à ce sujet un document du temps. C'est, sous plusieurs rapports, une pièce caractéristique. Je l'emprunte au Staats Anzeiger de Sloetzer :

« La couronne, ce précieux ornement de la royauté, a été rapportée ici à la grande joie du peuple, et avec une pompe extraordinaire depuis Vienne jusqu'à Bude. Dans toute les villes où elle a passé, on avait fait pour la recevoir les plus brillants préparatifs. Jamais les dames hongroises n'avaient montré dans leur vêtement national tant de grâce et d'éclat. Elles portaient des jupons blancs doublés de fourrures et ornés de galons d'or ; sur leur tête était

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

HONGROIS ET CROATES.

Digitized by Google

Digitized by Google

HONGROIS ET CROATES.

Digitized by Google

Digitized by Google

la kalpack en velours noir avec ses riches broderies et ses plumes flottantes.

« Ici tout est en mouvement. Tous les Hongrois ont revêtu l'habit national, et la couronne a été reçue avec des acclamations inouïes; on l'a déposée le soir dans la chapelle du palais. Les maisons de la ville et des faubourgs ont été spontanément illuminées; ceux qui n'avaient pas eu soin de choisir de beaux lampions ont eu leurs fenêtres brisées. Durant toute la nuit, on a chanté dans les rues, et de tous côtés on entendait retentir des cris enthousiastes : Vive la liberté de la nation hongroise, la liberté pour toujours! Je n'ai jamais vu un spectacle pareil, et je crois pouvoir à présent me faire une idée des révolutions de la France et de la Flandre.

« C'est le vendredi 19 février que la couronne a été rapportée ici, et vous jugerez de la joie que cet événement a excitée, quand je vous dirai qu'il a fait suspendre les restrictions religieuses. Notre évêque a donné aux gardiens de ce trésor du pays et à la noblesse un grand souper où l'on a servi de la viande. »

En 1791, les États, heureux d'avoir reconquis cette sainte couronne, déclarèrent qu'elle serait gardée dans une cassette scellée de cinq sceaux et déposée dans une chambre de la forteresse, dont on fit murer les fenêtres. La porte de cette chambre était fermée par trois serrures dont le palatin, le primat et un seigneur hongrois avaient chacun une clef, et soixante-deux hommes de la citadelle devaient nuit et jour veiller sur ce trésor.

Que les esprits forts considèrent comme de vaines superstitions ces sentiments enthousiastes; pour moi, je l'avoue, j'observe avec respect ce culte de tout un peuple pour un objet auquel il attache dans sa naïve croyance de nobles souvenirs et une religieuse pensée.

Je suis forcé pourtant d'ajouter que le diadème sacré de la Hongrie fut mis en gage par un souverain pour la somme de 2,800 ducats. Le capitaliste qui fournit cette somme se souciait probablement peu de la valeur idéale de cette relique nationale; mais il dut noter dans son contrat qu'elle était faite en or fin, du poids de dix onces, et

Digitized by Google

qu'il s'y trouvait 43 saphirs, 80 rubis, 1 émeraude, 382 opales. Il faut dire encore qu'en 1849, la couronne de saint Étienne, conservée avec tant de soin depuis plus de huit cents ans et entourée de tant de témoignages de vénération, fut enlevée par la main profane d'un voleur.

Mais j'en reviens à l'ancien cérémonial du sacre.

Le jour du sacre, le roi se rend à l'église à cheval, vêtu du costume hongrois, entouré de douze gentilshommes qui marchent à pied et lui servent de gardes du corps et de tous les magistrats de la ville qui le suivent la tête nue. Il s'assoit sur un trône placé à la droite du chœur, puis, lorsqu'il a reçu la consécration du primat, lorsqu'il a posé la couronne sur sa tête et le manteau sur ses épaules, lorsqu'il a juré de gouverner avec bonté et justice, il se rend à l'église des Franciscains où il arme un certain nombre de chevaliers; de là, à l'une des portes de la ville, devant laquelle on a élevé une estrade au milieu d'un cercle formé par le palatin, le chef de la justice, le chancelier de la cour et plusieurs autres grands fonctionnaires. L'archevêque de Gran lit le texte du serment par lequel le roi s'engage à conserver les franchises et les libertés du royaume. Le roi doit écouter cette lecture en tenant un crucifix à la main. Dès qu'il a prononcé son serment, le palatin s'écrie : *Vivat rex*, et le peuple répète le même cri avec de bruyantes acclamations. Cette cérémonie achevée, il faut que le roi s'élance au galop sur une terrasse entourée d'une balustrade en pierre, et qu'on appelle un peu trop pompeusement la Montagne-Royale. Là, il tire l'épée de saint Étienne et la brandit quatre fois vers les quatre points de l'horizon pour affirmer qu'il est résolu de défendre de tous côtés la terre et le peuple de Hongrie. Ensuite il rentre au palais primatial où le dîner est préparé et où il est servi par les hauts dignitaires de la cour.

Après avoir visité les ruines du château et la cathédrale, je demandai où était le palais de la Diète. On me montra, au milieu d'une rue tortueuse, une maison d'une assez simple apparence. Une

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

vieille femme, qui nettoyait le rez-de-chaussée, déposa son balai à la porte et me conduisit au premier étage, où sont les salles des États : l'une de ces salles, très-modestement meublée, est celle de la chambre haute, ou, pour me servir de l'expression hongroise, la table des magnats présidée par le palatin ; l'autre est celle des députés. Là, il n'y a pas d'estrade pour l'orateur. Les tables sont disposées de telle sorte que tous les membres de la chambre peuvent très-aisément se voir. Chacun d'eux parle de sa place et vote de sa place ostensiblement, la fière sincérité hongroise n'admettant pas l'usage du scrutin secret.

Les jours brillants de Presbourg ont été ceux où la Diète était appelée à reprendre ses travaux. Alors arrivaient le palatin avec son cortége royal, les magnats avec leur luxe splendide, le prince primat et les prélats, les députés et tout ce qu'entraîne une telle réunion. Alors les rues de la ville offraient un étonnant étalage d'uniformes chamarrés d'or et d'argent, d'équipages et de livrées. Les fêtes et les danses s'entremêlaient, ici comme partout, aux vives discussions de la politique. Souvent un joyeux banquet succédait à une orageuse séance, et la salle même où les députés traitaient les grandes affaires du royaume était quelquefois convertie en salle de bal.

En l'absence de tant de personnages importants, de tant de fonctionnaires et de curieux, Presbourg conserve cependant encore une agréable animation. Il y a là quarante mille habitants, plusieurs grandes fortunes, une aisance générale, fruit d'un heureux climat, la gaieté naturelle du peuple hongrois, éveillée, ravivée, quand il en est besoin, par un vin généreux, et la franche expansion qui résulte d'un ordre de choses assez libéral.

En face de Presbourg, le Danube coule indolemment le long de l'Au, vastes prairies parsemées d'arbres et de maisonnettes, jardins anglais où le peuple se rassemble aux jours de fête, puis le fleuve reprend sa course rapide et aventureuse, se divise et s'empare de plusieurs bassins, et court de droite à gauche à travers champs. Au

Digitized by Google

milieu de ces embranchements apparaissent deux grandes îles; l'une de quatorze lieues; l'autre de vingt-deux lieues de longueur, toutes deux si fécondes qu'on les appelle les jardins d'or. Sur ces rives plusieurs villages considérables et plusieurs villes : Raab, fondée au commencement du onzième siècle; Komorn, que l'Autriche regarde comme un de ses principaux boulevards; Gran, dont on voit au loin la magnifique cathédrale.

A Komorn, la Waage, après avoir erré par monts et par vaux, se jette dans le Danube. Le peuple raconte que lorsque Dieu fit le partage des eaux, la Waage arriva trop tard, et qu'en punition de sa paresse elle fut condamnée à n'avoir ni lit, ni rivage. Son point de jonction avec le Danube ajoute aux moyens de défense de la citadelle de Komorn qui, avant même d'être achevée, résista vigoureusement à l'attaque de nos troupes. Dans une des rues de cette ville est une statue de femme, avec cette inscription : *Kom-mor* (*Komm morgen*, reviens demain). C'est la dédaigneuse invitation que la belliqueuse cité adresse à ceux qui songeraient à la prendre.

Mais il faut quitter ces paysages riants et animés pour descendre le long des plaines silencieuses et tristes qui s'étendent jusqu'au pied des Carpathes. Je n'ai fait qu'indiquer dans un chapitre précédent ces singuliers domaines, ces pousztas de la Hongrie. Il faut que j'y revienne.

De la première chaîne des Carpathes qui, par la Tatra, se rejoint aux montagnes de la Transylvanie, s'étend vers le sud, sur une longueur de plus de cent vingt lieues, une plaine où l'on peut cheminer pendant plusieurs jours sans voir d'autres bornes que le ciel qui l'entoure. Entre les villes de Tokai, Pancsova, Pesth et Groswardein, elle occupe un espace de dix-sept cents milles carrés; au midi seulement de cette vaste prairie, entre le Danube et la Theiss, apparaissent quelques élévations de terrain de deux cents pieds de hauteur. Entre la Theiss et la Transylvanie sont de grands terrains marécageux et sablonneux. Entre ces marais et ces dunes, il y a une quantité de pousztas ou de pâturages où paissent toute

Digitized by Google

l'année des troupeaux de bœufs, de chevaux et de moutons. La pouszta de Haide a vingt lieues de longueur et quatre de largeur; celle de Hortabagyer embrasse une circonférence de cinquante-cinq mille arpents, et l'on y compte trente mille bœufs. Mais, dans ces immenses espaces, il y a aussi quelques terres où l'on cultive le maïs, le blé, où mûrissent les melons et le raisin. C'est en automne que ces steppes hongrois produisent sur le voyageur la mélancolique impression du désert; en été, il y sera souvent trompé par la fascination du mirage.

Là parfois, au milieu de cette plate région, cernée par la ceinture d'un ciel gris, tout à coup il croira voir devant lui de hautes montagnes. Réjoui par cet aspect, il éperonne son cheval, il s'élance précipitamment vers ces sommités bleuâtres, mais c'étaient des nuages qui l'abusaient et bientôt ils se fondent dans les airs. Une autre fois, il distingue de hautes colonnes qui se dressent sur le sol, colonnes mobiles qui tantôt se rapprochent, puis s'éloignent, et confondent sa pensée par leur mouvement incompréhensible. Ce sont des tourbillons de poussière soulevés, emportés par le vent. Malheur à celui qu'ils englobent dans leur passage. Une autre fois encore, il croira voir tout à coup l'onde rafraîchissante, l'onde azurée d'un grand lac. C'est le mirage qui, dans cette contrée, se manifeste fréquemment au temps de la sécheresse.

L'orage, dont les effets ont un caractère si grandiose dans les montagnes, éclate aussi dans ces steppes d'une façon surprenante. D'immenses nuages bleus, bordés à leur sommité d'une bande blanche, s'élèvent à la surface du ciel, s'élargissent, se divisent, puis se rejoignent. De leurs flancs jaillit un éclair pareil au rayon de feu qui s'échappe des profondeurs d'un volcan. Le tonnerre gronde, les éclairs se multiplient et enflamment l'horizon, les tourbillons de poussière se balancent au souffle de la tempête, puis de noires nuées s'étendent dans les airs, et la clarté du jour disparaît, et des torrents de pluie inondent la terre desséchée.

Quel que soit le mélancolique aspect des pousztas, on serait dans

Digitized by Google

l'erreur pourtant si on se les représentait comme des déserts. Le Magyar les parcourt avec de légères voitures. Sous un soleil brûlant, le charretier y aiguillonne ses chevaux ; mais l'étranger qui, pour la première fois, pénètre dans la solitude de ces steppes, y ressent une singulière émotion. Là, il chevauchera peut-être pendant de longues heures sans qu'une seule voix vibre à son oreille, sans que le moindre bruit lui révèle le voisinage d'un être humain. Dans ce profond silence, il n'entend que le bourdonnement des insectes, ou le chant léger d'une alouette, et parfois les croassements d'une légion de corbeaux. Qu'on se figure l'effroi qu'on doit éprouver au milieu de ces champs inanimés, en hiver, dans les tourbillons de neige, en été, dans les tourbillons de sable, et les fatigues du charretier dans ces plaines uniformes où il ne voit aucun chemin, où il est obligé de reconnaître, à certains accidents de terrain, la direction qu'il doit suivre. Le Hongrois attelle à son chariot cinq à six chevaux et les mène au grand trot. Le Slave marche patiemment au petit pas à côté des siens ; il conduit à Pesth du vin, du fer, et en rapporte du blé pour les villages des Carpathes. Le Valaque, aux larges épaules, vêtu d'une longue chemise qui lui tombe sur les genoux et qui est serrée à sa taille par une ceinture de cuir, charrie de la laine, des spiritueux, de la potasse et des cuirs de la Transylvanie. Avec ses lourdes bottes et son bonnet en peau pyramidal, il chemine près de sa petite voiture, et de temps à autre fait claquer son fouet. De loin, on entend dans la pouszta les grelots de ses chevaux.

Bientôt la nomade caravane disparaît à l'horizon, et le voyageur fatigué poursuit sa marche silencieuse jusqu'à ce qu'il arrive à une petite auberge où il pourra se reposer. Ces auberges sont situées à de longues distances l'une de l'autre. Il ne faut pas s'attendre à y trouver un gîte commode, et souvent même pas un lit. Les charretiers qui y stationnent pendant la nuit couchent ordinairement dans leur voiture. Mais il y a là une citerne où ils se hâtent d'abreuver leurs chevaux, et cette citerne est comme l'enseigne du cabaret ; de

Digitized by Google

loin, on aperçoit le haut poteau qui soutient la tige d'arbre mobile à l'aide de laquelle on puise l'eau.

Ce qui anime encore la steppe, ce sont des troupes nombreuses de grues et d'outardes : les unes immobiles et la tête penchée sur leur poitrine, comme si elles étaient absorbées dans une profonde rêverie ; d'autres ouvrant tout à coup leurs ailes et s'enfuyant d'un vol rapide. Mais voilà qu'une rustique voiture chargée de paille s'avance lentement traînée par des bœufs. Les outardes, alléchées par cette pâture, arrivent en foule pour la piller ; elles ne se doutent pas, les malheureuses, que sous cette paille sont cachés de rusés chasseurs, et les coups de fusil retentissent, et les oiseaux rapaces tombent ensanglantés sur l'appât perfide qui tentait leur gourmandise.

D'autres chasses résonnent plus bruyamment dans le silence du steppe; c'est la chasse à courre avec des chevaux fougueux et des meutes haletantes lancées à la poursuite d'un pauvre lièvre qui, dans sa course éperdue, ne trouve pas un chétif buisson pour se dérober à ses persécuteurs.

Parfois le misérable cabaret de la pouszta construit en terre, couvert en chaume, offre un tableau assez curieux. A certains jours on y voit venir les bergers qui, pendant plusieurs semaines, ont erré de côté et d'autre avec leurs chétives provisions, et qui éprouvent le besoin de reprendre un peu de gaieté après leur long isolement. On y voit venir aussi des bohémiens, qui, en Hongrie et en Valachie, ont plus que partout ailleurs conservé leur type primitif, puis quelques-uns de ces nomades aventuriers qu'on appelle les Szegeny Legeny (les enfants des steppes), qui vivent principalement de rapines, et se dérobent dans ces immenses prairies aux poursuites de la justice. Alors, le maître de la taverne fait rôtir sur un feu de paille un veau ou un mouton, apporte sur la table d'énormes cruches de vin, et les bohémiens font résonner leurs violons ou leurs tambourins, et les aventuriers entonnent de sauvages chansons ou racontent des histoires de brigands, et les ber-

Digitized by Google

gers écoutent bouche béante ces récits fabuleux. Quelles étranges physionomies un peintre dessinerait dans une de ces réunions; quels singuliers traits de mœurs un romancier pourrait y noter. Toute la nuit se passe dans une joie tumultueuse, puis le lendemain matin tout a disparu. Les bohémiens s'en vont à une autre assemblée, les fils des steppes vont entreprendre une nouvelle expédition, et les bergers vont rejoindre leurs troupeaux.

Nous continuons notre route à travers la pouszta; nous passons devant de larges bancs de sable, parsemés çà et là de quelques chétifs brins d'herbe. Nul ruisseau ne les arrose, nulle source fraîche n'y fait entendre son doux murmure; seulement dans quelques bas-fonds on aperçoit une eau croupissante, formée par la fonte des neiges et couverte de roseaux.

Mais bientôt nous arrivons à un sol moins aride, à un district plus habité. Devant nous s'élèvent des huttes de roseaux, occupées par les bergers, des cabanes égayées par un petit jardin, puis des hameaux. De côté et d'autre, on distingue déjà des traces de culture, des champs ensemencés, des enclos où prospère l'arbre fruitier. Peu à peu on arrive ainsi à la région de la pouszta fécondée par le travail de l'homme, à de grands villages habités par une population active et industrieuse, à de vastes domaines où l'on élève une multitude de bestiaux, où l'on récolte des amas de céréales. La pouszta impériale de Mezoheyges occupe 7,000 ouvriers, et produit annuellement 10,000 mesures de blé et 300,000 quintaux de foin; dans la pouszta de Derkegyhaza, le comte Karolyi emploie 1,000 faucheurs. Le duc de Cobourg a, par un long labeur, transformé l'aride pouszta de Vacs en une sorte de parc anglais, et 2,000 laboureurs à présent la cultivent. Autrefois elle ne produisait qu'un revenu annuel de 4,000 florins. En quelques années, ce revenu a été décuplé.

Au temps de la moisson, il arrive de la haute Hongrie des milliers de Slovaques pour aider à la moisson, et tous les hommes alors sont dans les champs, et, nuit et jour, les femmes sont occupées à

Digitized by Google

préparer des aliments pour cette légion d'ouvriers. Chaque matin, une charrette leur apporte les provisions de la journée : de la soupe, des légumes, et des quartiers de mouton. Pour maintenir l'ordre parmi eux ils se choisissent un chef qui règle leurs heures de travail, ainsi que leurs heures de repos, et veille à leurs besoins. Si le propriétaire du domaine apparaît dans un de ses champs, les jeunes filles se hâtent de tresser des cordes de paille et courent à sa rencontre pour l'enlacer dans ces liens champêtres. Il paye sa rançon par un baril de vin, et la moisson s'achève par un joyeux banquet, par des danses et des chants.

Les nouvelles inventions de l'Amérique et de l'Angleterre, les charrues à vapeur, les machines à battre n'ont point encore été introduites dans ces fructueux domaines. Les paysans de la pouszta ont conservé leurs anciennes habitudes, si désavantageuses qu'elles soient. Ils entassent en plein air leur foin et leur paille. Ils battent leur blé sur un terrain aplani, au moyen d'une demi-douzaine de chevaux que l'on fait trotter sur les gerbes, et qui les broient sous leur sabot jusqu'à ce que les grains en soient à peu près sortis. On comprend tout ce qui doit se perdre par un tel procédé Mais ni les conseils, ni les remontrances des sociétés d'agriculture n'ont pu encore déterminer les opiniâtres agriculteurs de la pouszta à en employer un meilleur. Le blé est ensuite déposé dans des espèces de silos, comme en Afrique, c'est-à-dire dans des fosses où l'on a fait brûler de la paille, pendant deux ou trois jours, pour en enlever l'humidité. Puis les fosses sont fermées avec de l'argile et recouvertes d'un monceau de terre.

D'un de ces grands steppes, je suis revenu sur les bords du Danube m'embarquer de nouveau pour m'arrêter à Gran, l'une des villes les plus notables de cette contrée.

Je ne connaissais là personne, mais j'avais déjà assez remarqué l'affabilité hongroise pour être sûr que, sans aucune lettre de recommandation, je trouverais à Gran un guide et les renseignements que je désirais. En quittant le bateau à vapeur, je rencontre un

Digitized by Google

jeune prêtre d'une aimable et intelligente physionomie et le prie de vouloir bien m'indiquer un hôtel.

— Vous êtes étranger, me répond-il, l'hôtel est assez loin d'ici; peut-être auriez-vous de la peine à le trouver, permettez-moi de vous y conduire.

J'accepte avec joie cette offre bienveillante et nous partons.

Chemin faisant, je parle à mon conducteur de la cathédrale dont je vois s'élever devant moi le gigantesque échafaudage, et du désir que j'aurais d'y entrer.

— Je vous y mènerai moi-même, me dit-il, et je serai heureux de vous montrer cet édifice dont la construction intéresse si vivement tout le pays.

Un instant après, le jeune prêtre m'ayant installé à l'hôtel, et recommandé aux soins du maître de maison, me conduisait à travers les larges rues de Gran, au haut de la montagne où une main pieuse vient d'élever l'un des plus beaux monuments de l'art catholique.

Cette montagne était jadis occupée par les ruines d'une citadelle, par un château royal. Gran est l'une des plus antiques cités de la Hongrie. Quelques écrivains prétendent avec une noble fierté nationale qu'elle fut bâtie cent cinquante-cinq ans après le déluge, ni plus ni moins. Il ne manque pour prouver le fait que quelques solides parchemins. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Gran fut la résidence de saint Étienne, le premier roi chrétien de la Hongrie, et fut la source vivifiante d'où les leçons de l'Évangile se répandirent à travers les peuplades barbares du pays. Au treizième siècle, c'était de plus une riche cité de commerce, fréquentée par une quantité de marchands français, italiens, allemands.

Toute cette prospérité fut anéantie, une première fois, par les Tartares, qui, en 1241, envahirent la contrée et la ravagèrent.

Bela IV releva les remparts de Gran et y fit construire plusieurs églises. Mais les dissensions civiles, les guerres des différents partis qui, pendant tant de siècles, ont agité, désolé la Hongrie, furent

Digitized by Google

pour la vénérable cité de saint Étienne un nouveau fléau. Puis, en 1543, elle tomba au pouvoir des Turcs qui achevèrent de dévaster ses églises, de ruiner ses couvents. Reconquise par les armes de l'Autriche, elle fut une seconde fois prise, saccagée par les Musulmans, et n'échappa entièrement à leur pouvoir qu'après la glorieuse campagne de Vienne.

Depuis ce temps, Bude est devenue le chef-lieu de l'administration du royaume, Pesth le siége principal du commerce, et Gran n'a pu reconquérir sa splendeur première. La plupart de ses rues ne sont point pavées, et ses maisons dispersées en partie, de côté et d'autre, sous des arbres fruitiers, à travers des jardins, lui donnent l'apparence d'un village plutôt que d'une ville. Mais c'est la demeure du premier archevêque du royaume, et cela seul suffit pour conserver à Gran une suprématie que nulle autre ville ne peut lui disputer.

C'est cet archevêque qui fait élever à ses propres frais la cathédrale nouvelle. Son prédécesseur avait jeté les fondements de cette construction; le prélat actuel l'a continuée sur un plan plus complet, et dans des proportions plus larges. Déjà, malgré l'échafaudage qui l'entoure encore extérieurement de plusieurs côtés, on peut juger de l'effet que produira cet édifice colossal : un immense bâtiment en pierres de taille, disposé en forme de croix, avec un magnifique portail du côté du Danube, et un autre du côté de la ville; au-dessus de cette croix, une coupole de quatre-vingts pieds de hauteur, faite sur le modèle de celle de Saint-Pierre. La voûte de la grande nef rappelle, par ses dimensions, les voûtes majestueuses des églises gothiques; le chœur, les chapelles latérales ont le même aspect imposant. Sous cette nef, sous ces chapelles, s'étend une autre église, sombre, mystérieuse, fermée à la lumière du jour. C'est là que seront ensevelis les prélats, les chanoines, et c'est là que l'on célébrera, à la lueur des cierges funèbres, l'office des morts.

Rien n'a été négligé pour donner à la nouvelle église de Gran un

Digitized by Google

caractère solennel, ni l'espace, ni les matériaux les mieux choisis et les mieux travaillés, ni les ornements d'art. Trois statues colossales décorent déjà le portail qui fait face au Danube; deux autres sont placées à l'entrée des chapelles souterraines. Les murs intérieurs sont revêtus de marbre; des colonnes de marbre supportent la coupole, et plusieurs artistes allemands, hongrois travaillent déjà aux tableaux qui doivent décorer les autels.

Ce qui ajoute encore au caractère de grandeur de cet édifice, c'est sa situation. Du sommet de la montagne où il s'élève, l'œil plane sur un paysage immense, magnifique : ici, de vastes plaines parsemées de villages; là, des collines couvertes d'arbres et de fruits; la ville de Gran, étagée en amphithéâtre le long de ces collines, et les flots du Danube qui se déroulent au pied de cette vieille cité royale se balancent au bord de ses enclos, contournent ses remparts, puis se rejettent vers le sud et poursuivent leur longue route. Et l'église est là qui domine toute la contrée, qui de loin, sur sa base de granit, apparaît aux regards des voyageurs et aux regards des paysans comme le signe de rédemption des anciens temps et le signe d'espoir des temps futurs.

Pendant près de deux heures, mon excellent guide n'avait fait que me conduire d'étage en étage jusqu'au sommet de la coupole, s'arrêtant à tout instant pour m'expliquer les projets de son archevêque, me parlant de ce prélat avec un sentiment de vénération, de son église avec amour, et causant avec moi comme on cause à cœur ouvert avec un vieil ami. Au moment où nous devions nous quitter, lui, pour retourner dans sa demeure, et moi à mon hôtel, il me demanda avec toutes sortes de ménagements, comme un homme qui craint de commettre une indiscrétion, si je voudrais bien lui donner mon nom. Je lui remis ma carte, il me remit la sienne. A ces deux morceaux de carton gravés, l'un à Pesth, l'autre à Paris, nous avons attaché l'un et l'autre l'espérance de nous revoir. Peut-être le jeune prêtre viendra-t-il en France, peut-être retournerai-je en Hongrie. En tout cas, je désire que ces humbles lignes lui parvien-

Digitized by Google

nent comme un témoignage de ma sympathie et de ma reconnaissance.

Le lendemain, M. Lipovnicky (c'est ainsi que s'appelait mon nouvel ami de Gran) m'attendait à la messe dans la cathédrale actuelle, fort petite, et très-peu digne, en vérité, d'un siége archiépiscopal si ancien et si mémorable. Les chanoines étaient dans les stalles, les musiciens dans la tribune de l'orchestre; un prêtre à cheveux blancs officiait avec deux diacres, et la nef était remplie d'une foule de fidèles silencieux et recueillis. Mais, pendant ce service, j'ai regretté la grave et austère mélodie de notre chant romain, et je l'avouai à M. Lipovnicky qui voulut bien me donner raison. — C'est vrai, me dit-il, je connais le chant dont vous me parlez, et je comprends que vous le préfériez à celui-ci. Notre musique est trop mondaine (*zu weltlich*), cependant nos paroissiens l'écoutent avec piété.

Au sortir de la messe, il me proposa de me présenter au prince primat, près duquel il remplissait les fonctions de bibliothécaire. Je n'avais garde de refuser une telle offre. Mon costume un peu libre de voyageur aurait pu seul m'empêcher de l'accepter. M. Lipovnicky prévint un de mes embarras en remplaçant mon chapeau tyrolien par un chapeau noir, et m'introduisit dans un salon où un beau vieillard, à la physionomie noble et douce, à l'attitude majestueuse, se leva à mon approche, vint au-devant de moi, engagea lui-même la conversation en français et m'invita à m'asseoir près de lui.

Je lui racontai ma visite à la cathédrale en lui exprimant la juste admiration qu'elle m'avait inspirée. — Ah! me dit-il, c'est ici, pour la Hongrie, le berceau du christianisme, je tâche de relever cet antique monument de notre foi. Si je ne puis l'achever avant de mourir, je le léguerai à mon successeur, et je suis sûr qu'il le continuera.

Puis, détournant subitement un entretien qui gênait sa modestie, il se mit à parler de la France; il lisait nos journaux, surtout nos journaux religieux, et en notait avec soin les principaux articles.

Digitized by Google

Après une heure d'entretien, qui m'avait semblé courte, je me levai, sachant que plusieurs personnes attendaient dans l'antichambre un instant d'audience, et je m'en allai remercier le jeune prêtre qui avait bien voulu me procurer une entrevue que je n'aurais pas osé solliciter. Je venais de voir le principal personnage du royaume, l'archevêque de Gran, le primat de l'Église apostolique hongroise, le prélat à qui est réservé le droit de sacrer le roi, qui jadis avait même le privilége de créer des nobles et de leur accorder, dans l'étendue de ses vastes diocèses, toutes les immunités de la noblesse.

La Hongrie, qui renferme tant de tribus d'origines diverses, renferme aussi différentes sectes religieuses.

Il y a là des réformés de la confession d'Augsbourg, des réformés de la confession suisse, divisés encore en plusieurs partis, des grecs unis et non unis, et des juifs.

Le culte protestant ne fut autorisé publiquement en Hongrie qu'en 1608. Il n'a été réellement libre que depuis 1791, et il n'y a que quelques années que deux protestants ont pu être admis comme professeurs à l'université de Pesth.

La secte luthérienne compte dans le royaume 795,000 âmes et 588 prêtres; les réformés sont au nombre d'un million 600,000 et ont 1,070 prêtres. Ces deux sectes se divisent en paroisses et en districts, dirigés par quatre super-intendants.

L'église grecque unie se compose de quatre évêchés, de 1,367 prêtres et de 864,000 âmes.

L'État ne contribue point aux frais de ce culte; les protestants sont obligés de payer eux-mêmes leurs pasteurs, d'entretenir leurs écoles.

L'Église grecque non unie, reléguée à l'extrémité méridionale du royaume dans la Croatie et la Slavonie, compte 2,300 prêtres et 174,000 âmes. Ses évêques sont depuis 1792 admis à siéger dans la chambre haute, mais ils y occupent les derniers rangs et n'ont pas le droit de voter.

Digitized by Google

Les juifs sont au nombre de 252,000. Le libre exercice de leur culte leur est accordé moyennant une taxe annuelle.

Au-dessus de ces différentes sectes, s'élève la religion qui a sauvé les Hongrois de la barbarie, la religion fécondée par le sang des martyrs, la religion qui, depuis huit siècles, a vécu de la vie du peuple comme une mère de la vie de ses enfants, qui a pleuré, prié avec lui, combattu, espéré avec lui, le catholicisme professé en Hongrie par six millions d'hommes.

Saint Étienne, en fondant l'archevêché de Gran et dix-neuf évêchés, les dota magnifiquement. Plusieurs de ses successeurs se signalèrent encore par d'autres fondations et donations religieuses, de telle sorte, dit un écrivain moderne, que le clergé hongrois en vint à posséder le tiers du royaume, et comme à une certaine époque toute l'instruction était concentrée dans son sein, le clergé était appelé à diriger les affaires les plus difficiles et à occuper les plus hauts emplois.

Le temps, les circonstances lui ont enlevé une partie de ses biens et de son pouvoir. Cependant c'est encore un des clergés les mieux dotés de l'Europe.

Les prélats composent le premier ordre de l'État. Ils sont de droit membres de la haute chambre et y occupent la première place. Ils ont conservé sur plusieurs points, même en matière temporelle, une autorité indépendante et une juridiction particulière. Depuis le temps où les nobles ne savaient apposer que le pommeau de leur épée au bas d'un écrit, les registres de l'état civil ont été entre les mains du clergé catholique; les chapitres, les couvents ont rédigé et pris sous leur sauvegarde les transactions des particuliers : testaments, contrats, procurations. Ces établissements sont désignés dans les anciennes lois du royaume, sous le nom de *loca credibilia*. Tous les actes revêtus de leur sceau font foi en jugement. De plus, le prélat assisté de son chapitre forme une cour de justice à laquelle sont réservées certaines causes, telles que celles qui peuvent naître de la rédaction d'un testament, des

Digitized by Google

diverses vicissitudes d'un mariage, de l'action d'un faux serment.

Joseph II, avec cette ardeur de réforme qui l'agita jusqu'à la fin de son règne, avait voulu enlever aux chapitres et aux couvents cette espèce de notariat. Déjà même plusieurs établissements religieux avaient été sommés d'abandonner leurs actes publics; mais cet édit, condamné par l'opinion populaire, n'eut pas de suite. Il avait voulu aussi écarter des colléges de justice et d'administration les membres du haut clergé. Léopold II les y réintégra.

Le clergé hongrois joint à ces diverses attributions l'exercice du professorat. Un très-grand nombre de jeunes gens font leurs études dans les écoles des Piaristes, des Bénédictins, des Franciscains, et près de cinq cents prêtres sont employés comme professeurs dans les académies, lycées et autres institutions scolastiques du royaume.

Les prêtres catholiques sont, comme les nobles, exempts de tout impôt, et investis de divers priviléges. Seulement ils n'ont pas le droit de prendre place dans les réunions des comitats et dans les assemblées électorales.

Le curé de campagne a la jouissance d'une maison et d'une terre plus ou moins grande : vignes, prés, champs que les paysans de la commune cultivent par corvée et gratuitement. J'ai visité une de ces cures au temps de la moisson. On eût dit une ferme active et industrieuse. Ici, des paysans entassaient les gerbes de blé; là, des enfants rangeaient des paniers de fruits dans la cour; deux femmes roulaient des faisceaux de chanvre, et, sous le hangar, un domestique préparait le pressoir pour la vendange. Quelques-unes de ces terres paroissiales de campagne sont considérables et rapportent jusqu'à dix ou douze mille francs par an. La plupart cependant ne donnent qu'un revenu de huit à neuf cents francs. Chaque famille de la paroisse doit en outre au curé une demi-mesure de blé ou de vin, selon la nature du terrain; de plus, il a sa part dans les dîmes. Le paysan doit à l'évêque la dîme de toutes ses différentes récoltes, et le prêtre perçoit la seizième partie de cette dîme.

On compte, en Hongrie, dans la communauté catholique cinq

Digitized by Google

mille deux cents prêtres, chapelains ou vicaires; cent quarante-neuf couvents d'hommes, douze couvents de femmes, deux cent vingt-deux chanoines, cent dix-sept chanoines honoraires; cent trente-cinq abbés titulaires, vingt et un abbés qui ont le rang de prélats; trois archevêques, vingt évêques.

Il serait difficile d'établir d'une manière certaine les revenus des couvents et des évêchés, car ils proviennent de différentes propriétés dont on ne connaît pas au juste les revenus. Cependant on peut croire que les revenus de l'archevêché de Kolotscha sont environ de cent trente mille francs, ceux de l'archevêché d'Erlau de deux cent mille. Quant à l'archevêché de Gran, on ne lui donne pas moins de deux millions de rentes.

Autrefois ces prélats étaient tenus, comme les nobles, d'armer en cas de guerre un certain nombre d'hommes et de les conduire sur les champs de bataille. Dans la déplorable journée de Mohacz (1526) qui ouvrit aux Turcs le chemin de la Hongrie, l'archevêque de Kolotscha, Paul Tomari, s'élança lui-même contre les musulmans, à la tête des troupes hongroises, et mourut les armes à la main avec six autres prélats du royaume.

Maintenant les évêques sont dispensés de monter à cheval et de commander des escadrons, mais ils emploient leurs revenus à entretenir leurs écoles, à payer les frais d'éducation des jeunes gens pauvres, à fonder des établissements d'une utilité générale. Le voyageur anglais Townson, qui parcourut la Hongrie à la fin du siècle dernier, s'extasie, malgré son protestantisme, devant les travaux exécutés par l'archevêque d'Erlau.

L'archevêque de Gran, le plus riche de tous les prélats hongrois, est aussi celui qui a entrepris les plus grandes choses. Quand le prince primat actuel vint prendre possession de son siége, la ville n'avait pour traverser le Danube qu'un misérable pont volant. Il employa aussitôt deux cent mille francs à faire construire un pont de bateaux. A présent il occupe, avec la construction de sa cathédrale, toute la population pauvre de Gran et des environs : hommes,

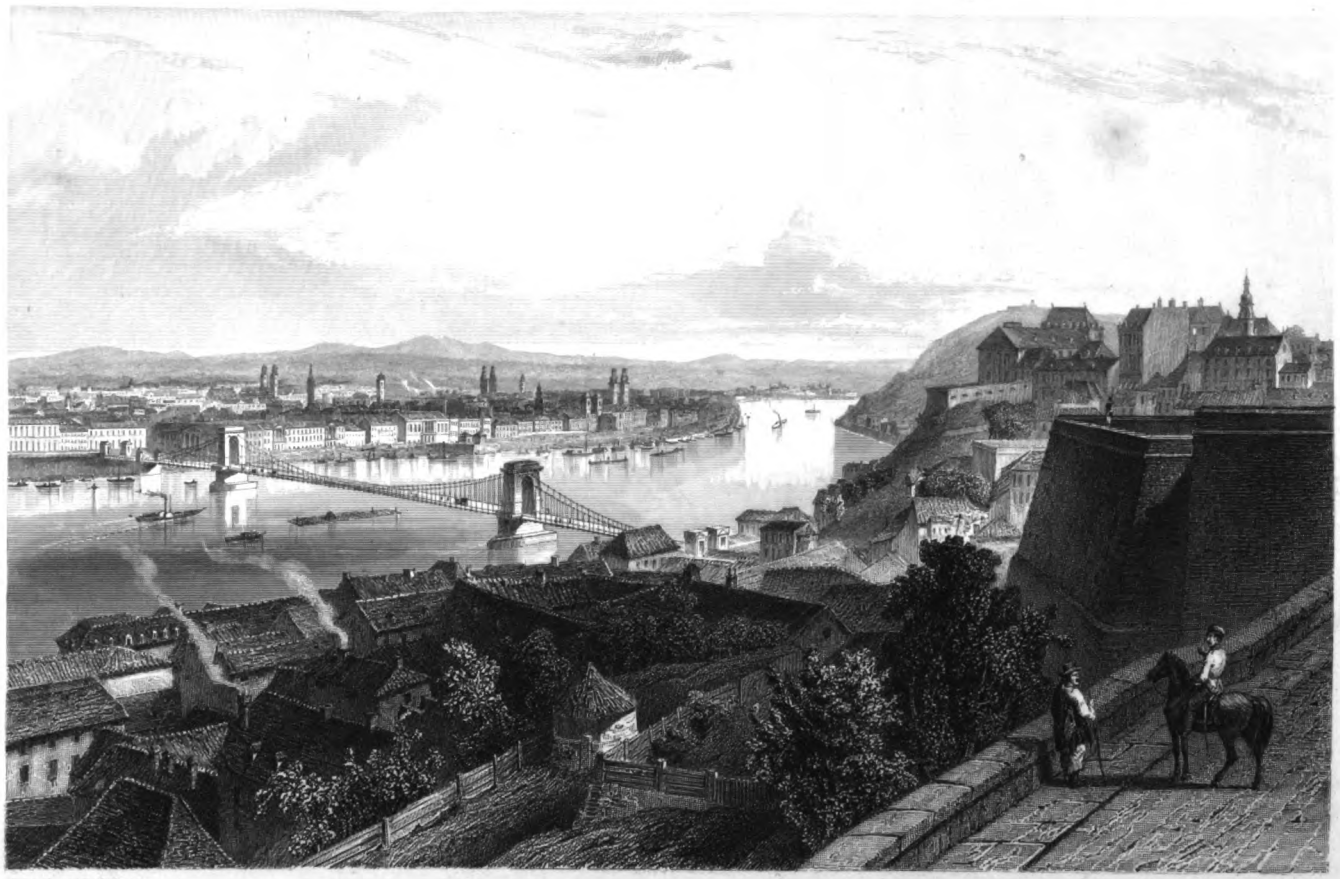
Digitized by Google

femmes, enfants. Lui-même s'en va deux fois par semaine voir l'œuvre qu'il poursuit avec un pieux dévouement. Malgré ses soixante et dix ans, il monte d'échelle en échelle jusqu'au faîte de sa cathédrale. Chaque année, une quantité de vieillards, de malades, d'orphelins vivent de ses dons, et chaque année il consacre à son édifice des centaines de mille francs.

Que les ennemis du catholicisme se plaignent de voir le clergé catholique hongrois conserver ses anciens priviléges et une partie de ses anciens revenus, pour moi, je sais que quand je passais dans les rues de Gran, avec le jeune prêtre, les paysans venaient avec leur religieux salut : *Gelobt sei Jesus Christus !* lui baiser respectueusement la main. Je sais que le peuple hongrois ne parle de son clergé catholique qu'avec amour et vénération, et je dois me dire que des prêtres qui excitent de tels sentiments font un noble emploi de leur pouvoir et de leurs richesses.

Digitized by Google

Digitized by Google



Rouargue del. Willmann sc.

Imp. F. Chardon aîné Jne r. Montebello, Paris.

PESTH ET BUDE.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Bude. — Les bains turcs. — Pesth. — Le pont. — La foire. — Les différents contrastes. — Les tables d'hôte. — Histoire de Pesth. — Les nouveaux édifices. — Le Ludoviceum. — Progrès du commerce. — Institutions scientifiques. — Bibliothèques. — L'académie. — Le musée national. — Les théâtres. - Le Casino. — Développement littéraire. — La langue hongroise instrument d'opposition. — Les poëtes. — La femme qui attend. — Petöfi.

Bude est l'une des plus anciennes villes de la Hongrie et l'une de celles dont l'histoire a le plus occupé l'Allemagne. Là, fut pendant cent cinquante ans le siége de la domination turque; de là les musulmans tenaient sous leur joug le cours du Danube, menaçaient l'Autriche et toute la chrétienté. Surpris après la bataille de Vienne par les troupes victorieuses du duc de Lorraine, ils se retranchèrent dans la forteresse et se battirent avec un courage désespéré. Le siége commencé au mois de juin dura jusqu'au mois de septembre, et lorsqu'enfin, dans un dernier assaut, les Allemands franchirent les remparts ouverts déjà de tous côtés par les bombes, il n'y avait plus dans leur enceinte que trois cents hommes de garnison; le reste avait succombé, et le commandant gisait sur des monceaux de morts.

Ce qui plaisait beaucoup aux Turcs dans cette ville hongroise, c'étaient les sources d'eau tiède, légèrement sulfureuses, qui descendent de la montagne et qu'ils faisaient couler dans de larges bassins. Une partie de ces bassins existe encore dans sa construction première. Mais que diraient les Turcs s'ils voyaient l'usage qu'on en a fait? A Kaisersbad, un bassin creusé sous une voûte et rempli par l'eau d'une source, qui, à son origine, a cinquante degrés de

Digitized by Google

chaleur, est abandonné pour un sou par personne, aux gens du peuple, et ils y viennent en masse dans le costume le plus léger. Les femmes y viennent avec les hommes, les mères y apportent leurs enfants. A l'autre extrémité de la ville, au Königsbad, il en est de même. On ne conçoit pas que ces malheureux puissent rester là des heures entières dans une atmosphère brûlante, et ce que l'on ne conçoit pas davantage, c'est que la police tolère de si honteux spectacles. Quelques planches suffiraient pour séparer les deux sexes et prévenir des scènes qui révoltent.

Quoique Bude soit la résidence des palatins et des hauts fonctionnaires du royaume, elle n'a pas à beaucoup près l'importance de Pesth ; de jour en jour son commerce s'en va de l'autre côté du Danube. Les deux cités vivent, du reste, en bonne intelligence. Bude est la sœur aînée, grave, austère, méthodique. Pesth appartient à une ère nouvelle ; c'est la jeune capitale des Magyars, fière de sa beauté, de sa noblesse hongroise, peu soucieuse du passé, mais très-contente du présent et pleine d'espoir pour l'avenir.

Là, comme l'a dit un écrivain hongrois, là est le cœur de la contrée, la plaine de Rakos, ancien champ de mai des Magyars, où Charles d'Anjou fut élu roi de Hongrie par quatre-vingt mille gentilshommes. Là est aujourd'hui le siége de l'industrie, de l'activité politique et sociale des Hongrois. D'énormes bâtiments chargés de marchandises sont amarrés le long du fleuve ; des bateaux à vapeur remontent et descendent son cours, et le pont qui rejoint les deux villes est rempli d'une foule de chariots, de gens à pied, à cheval, en voiture qui passent et se succèdent sans cesse.

Quel mouvement ! quel bruit ! Par un heureux hasard, je suis arrivé à Pesth au milieu d'une de ses quatre grandes foires annuelles. Dans les contrées où les communications ne sont ni très-fréquentes, ni très-rapides, les foires présentent un spectacle dont nous ne pouvons que difficilement nous faire une idée, et celles de Pesth ne sont guère moins curieuses que celles de Nijni Novogorod. Pendant deux ou trois semaines, on peut voir dans cette ville un

Digitized by Google

assemblage complet de toutes les productions agricoles, industrielles du pays et un étonnant échantillon de ses diverses peuplades et des peuplades étrangères qui l'entourent.

La foire est au milieu de la cité, la foire dans les faubourgs, la foire partout et partout sous différentes formes. Ici des troupeaux de bœufs gris à longues cornes, de chevaux apprivoisés et sauvages, de porcs et de brebis, là des amas de tonnes de vin, de froment, de maïs et des sacs de laine brute que deux forts crocheteurs peuvent à peine mouvoir; plus loin des pyramides de melons et de fruits de toutes sortes; ailleurs les produits de l'industrie allemande, les étoffes de Vienne, la bimbeloterie de Nuremberg que le paysan regarde avec une naïve admiration. Puis les meubles grossiers du pays, les lits couverts d'une natte de jonc qui remplace nos matelas à ressorts, les bahuts bariolés de bleu et de rouge, les pipes en terre, ce cher ustensile du peuple hongrois. Le fabricant en amène des charretées et les vend par milliers. Pour quelques francs, on peut en avoir un boisseau.

Ici les marchands habitent des boutiques en planches, alignées symétriquement. Là ils étalent leurs denrées sous des tentes dont ils déroulent le soir la toile de chaque côté, et voilà leur chambre à coucher. Les paysans qui amènent les fruits de leur récolte à la foire ne prennent pas tant de précautions. Ils s'arrêtent le soir dans un faubourg, détellent leurs chevaux, leur donnent un peu d'avoine et ne s'en occupent plus. Les chevaux, habitués à ce genre de vie, ne quittent pas leurs stations; les maîtres dorment avec leurs femmes et leurs enfants sur la terre nue ou sur leur voiture. On peut voir ainsi dans les rues sablonneuses de Josephsstadt des centaines de ces charrettes rangées à la suite l'une de l'autre, les chevaux immobiles à côté du limon, les hommes achevant de prendre un maigre souper, puis fumant leur pipe et s'endormant tranquillement sous la voûte du ciel. On dirait une halte de caravane dans les steppes, et cette halte est à quelques centaines de pas des quartiers les plus animés. Mais Pesth est la ville des contrastes, elle me rappelle à

Digitized by Google

chaque instant ce qui m'a si vivement frappé à Pétersbourg et à Moscou.

Quel étrange contraste entre ce paysan qui vient vendre pour une somme modique les produits du sol qu'il a péniblement labouré et les heureux citadins au milieu desquels il chemine. A sa charrette il attelle, avec de mauvaises cordes, quatre chevaux, si petits, si maigres, si décharnés que nos chevaux de fiacre pourraient à côté de ceux-ci passer pour des coursiers de Chantilly pur sang. Pour tout vêtement, il ne porte le plus souvent qu'un large pantalon en toile et une chemise dont il serait difficile de reconnaître la couleur première[1]; point de bas ni de souliers; un vieux feutre déteint et râpé lui couvre la tête, et de longs cheveux noirs, qu'il graisse le matin avec du lard, tombent sur ses joues amaigries; quelquefois il se drape dans un manteau de laine ou dans une peau de brebis, éraillée, déchiquetée. Callot et Murillo n'ont pas peint une figure plus hâve ni un costume plus délabré. Près de lui passe l'officier hongrois avec son uniforme étincelant de broderies d'or et d'argent, le jeune *légiste*, le *jurat* avec son pantalon noir, orné de franges en soie, la barrette sur la tête, le sabre au côté. Près de ces malheureuses voitures courent les landaus des magnats avec leur brillant attelage et leurs laquais en grande livrée, et près de la sale échoppe où le paysan va, quand il a fini son marché, savourer pour quelques kreutzers un verre d'eau-de-vie en dévorant une tranche de melon, s'élèvent les riches hôtelleries où l'on étale aux yeux avides des gastronomes des cartes qui rivaliseraient avec celles du Palais-Royal.

A voir cet homme traverser les belles rues de Pesth avec des haillons, il ne faudrait cependant pas le croire si misérable qu'il le paraît. Beaucoup de ces paysans ne sont si salement, si pauvrement vêtus que par une sorte de négligence sauvage. Beaucoup de ceux

[1] Pour assurer la durée de cette précieuse chemise, et la préserver de l'invasion de toute population malfaisante, il la trempe dans la graisse, renouvelle de temps à autre cette opération et la porte ainsi pendant cinq ans.

Digitized by Google

que l'étranger regarde avec compassion possèdent à quelques lieues de la ville une bonne maison et de bons champs. Grâce aux réformes dont la noblesse elle-même a compris la nécessité, la condition des paysans de Hongrie a été améliorée. Mais continuons notre promenade.

Midi sonne à la cathédrale. C'est l'heure où les oisifs reviennent de leurs excursions matinales, où les marchands suspendent leurs affaires. En un instant, toutes les salles à manger des hôtels sont remplies; ces salles sont vastes, propres, élégamment décorées; on y dîne très-bien et à bon marché. Vin, fruits, légumes, poissons du Danube, volaille, gibier, tout se trouve ici en abondance. La Hongrie est l'un des pays les plus productifs de l'Europe, et ses productions ne sont pas encore tarifées à un prix élevé, comme dans les contrées plus peuplées et plus industrieuses.

A ces tables des hôtels, on peut voir réunies toutes les physionomies que l'on a rencontrées éparses sur la foire : Slaves, Allemands, Valaques, des Arméniens avec leur long caftan, des Français avec leur léger habit parisien, des Croates avec leurs larges gilets couverts de boutons en argent, de jeunes Hongrois, tout fiers d'avoir fait un voyage en France, et des femmes élégantes qui consultent régulièrement le journal des modes, puis les valets qui ont, comme les maîtres, leur variété de costumes.

Un homme, revêtu d'une redingote écarlate avec des brandebourgs en argent, portant sur la tête une toque verte ornée d'une plume, vous a salué humblement lorsque vous être entré; c'est le concierge. Un autre s'avance avec un charmant uniforme de hussard : vaste dolman, bottes à l'écuyère, pantalon bleu à galons blancs; vous vous imaginez peut-être que c'est quelque aide de camp d'un officier général; c'est le domestique d'un étudiant en médecine. Enfin, pour compléter cette espèce de kaleïdoscope où passent en un moment tant de couleurs diverses, voici les soldats de Bude et de Pesth, les régiments hongrois et illyriens, slaves et allemands; car l'Autriche, sans sortir des limites de son empire, peut composer

Digitized by Google

des légions de vingt peuplades diverses, et les bataillons qu'elle envoie en garnison dans un de ses États appartiennent à une autre principauté. C'est, dans la mosaïque de son territoire, un de ses moyens de fusion. Si on pouvait lui en indiquer un plus facile et plus rapide, on lui rendrait service. Dans les temps de révolte, cette diversité de races est pour l'Autriche un plus sûr moyen de coërcition. Elle réprime l'Italie par des légions allemandes, et intimide les populations slaves par des régiments autrichiens. A quelque nation, du reste, que ces régiments appartiennent, ils n'entendent que le commandement allemand, et, bon gré malgré, il faut qu'ils apprennent à le comprendre. La schlague du caporal est là qui, au besoin, ajoute un énergique commentaire à la parole du lieutenant.

Dans une population si variée, il y a nécessairement une grande variété de langages. Trois idiomes l'emportent cependant sur les autres : le français, qui est, comme à Stockholm et à Pétersbourg, la langue des salons, le hongrois, longtemps négligé et qui fait maintenant chaque jour de nouveaux prosélytes, et l'allemand, qui est compris de toutes les classes de la société.

Pesth a été autrefois une ville essentiellement allemande. Au treizième siècle, une chronique la désigne sous ce titre : *Ditissima Teutonia villa*. Plus tard, par l'effet des événements politiques, des guerres, des spéculations commerciales, d'autres colonies sont venues s'y fixer. A présent, on y compte une dizaine de tribus de différente origine.

Quoique cette ville soit ancienne, elle ne présente plus aucun vestige d'antiquité. Les invasions étrangères, les incendies l'ont plus d'une fois ruinée de fond en comble. En 1240, elle est brûlée et dévastée par les Mongols. Bela IV la reconstruit et y appelle des colons de la Bavière, de la Franconie, de la Saxe, de la Pologne, de l'Italie. Louis Ier y fixe le siége de la diète. La ville a oublié ses désastres ; elle s'agrandit, elle prospère. Mais, après la bataille de Mohacz, les farouches soldats de Soliman y entrent le fer et le feu

Digitized by Google

à la main, la pillent et la saccagent. En 1541, elle est de nouveau envahie par les Turcs, et reste soixante ans sous leur domination. Délivrée, en 1602, de ces maîtres cruels, elle retombe, deux ans après, une fois encore sous leur joug et sous le poids de leur vengeance. Lorsqu'enfin le duc de Lorraine l'affranchit en 1686, elle ne présentait que des décombres, et ses habitants étaient dans un profond état de misère. Léopold Ier lui rendit les priviléges dont elle avait été gratifiée avant le règne des Turcs. En 1780, elle ne comptait encore que treize mille habitants. Maintenant elle en a quatre-vingt mille. En 1780, ce n'était encore qu'une cité de troisième ordre, mal bâtie, irrégulière. Maintenant c'est une capitale traversée par de larges rues, parsemée de boutiques, de magasins presque aussi riches que ceux de Vienne, ornée dans tous ses quartiers, et surtout près de la rive du Danube, de très-beaux édifices.

La ligne de constructions récentes qui borde les quais du fleuve est vraiment superbe. Là est le théâtre allemand construit dans des proportions gigantesques, le Casino, non moins important, l'hôtel de la reine d'Angleterre, qui ressemble à un palais, plusieurs autres hôtels publics et particuliers d'une élégante structure. A quelque distance est le bâtiment de l'Université, qui mérite aussi d'être remarqué, et le Ludoviceum, dont l'enceinte est longtemps restée déserte, par suite d'une des vives dissidences qui ont éclaté si fréquemment entre l'Autriche et la Hongrie.

Le Ludoviceum était destiné à renfermer une école militaire. La diète avait voté un million pour la construction de ce vaste édifice, où l'on ne compte pas moins de trois cents chambres. L'impératrice Louise avait affecté à la même entreprise une somme de cent mille francs. Le palatin et les principaux magnats du royaume avaient bien voulu doter la jeune institution. Mais quand le bâtiment fut achevé et quand il s'agit de fixer l'organisation définitive de l'école, le mode d'enseignement qui y serait adopté, l'Autriche annonça que les cours y seraient faits en allemand; les députés

Digitized by Google

protestèrent contre une telle disposition. Ceux qui s'étaient engagés à subvenir de leurs propres deniers aux frais de cet établissement, déclarèrent qu'ils ne s'imposeraient pas un tel sacrifice pécuniaire pour faire d'un jeune noble hongrois un officier allemand. Comme l'Autriche persistait dans sa résolution, le Ludoviceum resta inhabité, la noblesse magyare aimant mieux se priver d'un institut militaire que d'en avoir un où dominerait l'enseignement allemand.

Grâce aux progrès de Pesth, les belles dames de la Hongrie se figurent aisément qu'en habitant cette ville, elles ne sont point reléguées dans une obscure cité de province; les négociants se rapprochent de plus en plus de cette ville avec leurs capitaux, et les poëtes l'appellent la porte de l'Orient.

Le commerce a fait ici des miracles. Dans l'espace d'un demi-siècle, la population de Pesth a été sextuplée, et sans cesse ses limites premières s'élargissent. Il n'y a pas longtemps, les habitants d'un de ses faubourgs ne pouvaient reposer la nuit, tant ils étaient incommodés par les cris des grenouilles. Aujourd'hui ces bruyantes voisines ont fait place à une colonie d'ouvriers et de marchands. Une preuve notable de la prospérité de Pesth est la promptitude avec laquelle elle a réparé l'affreux désastre qu'elle éprouva en 1838. On se souvient encore de cette effroyable inondation qui menaça d'engloutir la capitale de la Hongrie, de ce cri de détresse qui retentit dans l'Europe entière. Le 15 mars, à minuit, le Danube, qui dans sa plus grande force ne s'était élevé qu'à vingt-trois pieds de hauteur, s'éleva à vingt-neuf pieds quatre pouces, envahit la ville de ses lames impétueuses auxquelles rien ne résiste, et, en moins de quarante-huit heures, ébranla, renversa deux mille maisons. Dans l'espace de sept ans, ces maisons ont été rebâties plus belles, plus solides qu'elles ne l'étaient auparavant, et toutes les traces de cette terrible catastrophe ont été effacées.

De nombreuses souscriptions ont, il est vrai, été d'un grand secours aux victimes de l'inondation ; mais le commerce de Pesth leur a surtout offert un nouveau moyen de fortune et une perspective

Digitized by Google

d'avenir. Le commerce amène ici chaque année dix mille bateaux de six à huit mille quintaux, et l'on compte qu'à chaque foire de Pesth, il arrive au moins vingt mille chariots à plusieurs chevaux, chargés de diverses denrées, et surtout de produits agricoles.

Dans cette noble métropole hongroise, les muses n'ont point été oubliées, comme elles le sont si souvent dans des villes dévouées, ainsi que celle-ci, au commerce et à l'industrie.

Il y a ici tout ce qui constitue, tout ce qui annonce la vie scientifique et littéraire : vastes et actives librairies [1], académie, université, bibliothèque, musée, presse périodique et théâtre.

L'université fondée à Tirnau, au milieu du dix-septième siècle, fut transportée à Bude, en 1777, et à Pesth, en 1784. Elle est richement dotée, et fréquentée habituellement par dix-sept cents élèves. Des hommes distingués se sont fait un honneur d'y donner des leçons.

La fondation de l'académie date de la célèbre diète de 1825, où l'esprit de nationalité hongroise éclata avec une vigueur qui surprit l'Autriche. Depuis longtemps les Hongrois se plaignaient de l'état de sujétion auquel le gouvernement autrichien voulait soumettre leur langue nationale.

A l'usage du latin avait succédé celui de l'allemand que l'Autriche s'efforçait d'introduire et de propager partout. Les Hongrois réclamaient dans les affaires d'administration, dans les débats judiciaires, dans les assemblées, l'unique emploi de leur idiome. L'académie fut fondée dans le but d'encourager et de guider l'étude littéraire de cette langue. Le comte Téléki lui donna sa bibliothèque, composée de plus de trente mille volumes; le comte Sczecheny la dota d'une année de son revenu (150,000 francs), d'autres magnats, suivant ce noble exemple, la gratifièrent de sommes considérables. Cette académie se réunit chaque semaine, et chaque année publie le recueil de ses dissertations. Une partie

[1] Celle de M. Geibel, entre autres, peut rivaliser avec les plus belles librairies de l'Allemagne du Nord.

Digitized by Google

de ses fonds est employée à publier d'autres ouvrages et à donner des prix de 1,500 et de 3,000 francs.

L'établissement le plus remarquable de Pesth est son musée national, fondé en 1813, par le comte François Sczecheny, doté par lui d'une bibliothèque de choix, d'une collection précieuse de médailles, enrichi par d'autres magnats d'une quantité d'objets rares et curieux. Bientôt l'emplacement où l'on avait rangé ces dons patriotiques s'est trouvé trop petit; un nouvel édifice s'est élevé dans la Josephsstadt, édifice large et splendide où l'on a rangé systématiquement toutes les richesses amassées pendant quarante ans; d'un côté les monuments historiques de l'antiquité et du moyen âge, vases en terre et en bronze, inscriptions romaines, armures de chevaliers; de l'autre, les médailles et les monnaies dont la collection remonte jusqu'au règne de saint Étienne; ici, les livres et les manuscrits, la plupart relatifs à l'histoire de la contrée; là, les rayons et les tablettes destinés aux sciences naturelles.

Deux théâtres attirent l'attention des amateurs de Pesth : le théâtre allemand et le théâtre hongrois. Le premier jouissait d'abord d'une grande vogue, il a été ensuite fort délaissé. Il est cependant établi dans une très-belle salle et possède des auteurs de mérite. Mais ce qui lui manque, ce sont les œuvres originales, et ce qui lui a nui surtout, c'est le voisinage du théâtre hongrois.

Ici encore on joue un assez grand nombre de comédies et de vaudevilles traduits du français, mais non moins souvent des pièces originales. La direction, pour augmenter son répertoire, a établi une espèce de concours qui excite l'émulation des écrivains; elle donne une prime de cent ducats (3,000 fr.) pour l'œuvre qui est jugée la meilleure, cinquante pour la seconde, et assure en outre à l'auteur un tiers des recettes, sa vie durant.

Deux jeunes poëtes ont donné à ce théâtre une cinquantaine de drames et de comédies qu'ils ne voulaient ni imprimer, ni livrer

Digitized by Google

à la traduction allemande. Pour les connaître il fallait les voir sur la scène, et le peuple y a couru avec empressement et il a applaudi avec transport à ces pièces composées d'après des traditions hongroises, écrites dans sa langue hongroise, et jouées par des acteurs hongrois.

J'ai assisté à la représentation d'un de ces drames qui datait déjà de plusieurs années. C'était par une de ces chaudes soirées d'été où l'on ne se renferme pas volontiers dans une salle de spectacle. Le théâtre est situé à l'extrémité de la ville, et il était rempli. A chaque acte, on rappelait avec des cris d'enthousiasme trois ou quatre acteurs; à la fin de la pièce, on les rappela de nouveau, et je crus que l'édifice s'écroulerait sous le tonnerre des applaudissements.

Je dois noter encore un autre établissement qui a été pour Pesth une heureuse innovation : c'est le Casino fondé en 1830, et qui est devenu l'un des principaux points de réunion de la haute société hongroise. On y trouve les meilleurs recueils périodiques de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, une bibliothèque, composée d'ouvrages modernes, qui s'agrandit sans cesse. Les étrangers sont reçus là avec la plus grande urbanité. Il leur suffit d'invoquer leur titre d'étranger pour être admis sans réserve dans ce club magnifique, user de ses livres, de ses journaux, et s'asseoir librement à sa table de restaurateur, comme les fondateurs.

Le Casino a été établi à l'instigation et par les soins du comte Sczecheny, le fils de celui qui a doté de sa bibliothèque et de sa collection de médailles le musée historique. Les sentiments généreux, les grandes idées patriotiques sont héréditaires dans cette famille. C'est ce même comte Sczecheny qui a si libéralement contribué à la formation de l'académie hongroise; c'est lui qui a fait décider la construction du nouveau pont de Bude. C'est lui enfin qui le premier osa descendre sur un yacht les cataractes du Danube pour prouver à ses compatriotes la possibilité de les franchir avec un bateau à vapeur. C'est à lui que l'Autriche est redevable du

Digitized by Google

nouvel élan imprimé par là à son commerce, Pesth d'une partie de son accroissement, et la Hongrie entière d'un puissant élément de prospérité.

Les diverses institutions que nous venons d'indiquer, les écoles nouvelles, les bibliothèques, les musées, ont déjà exercé une heureuse influence qui, avec le temps, ne peut manquer de s'accroître.

Mais qu'il a été lent le développement de la littérature et de la langue nationale dans ce beau et fécond pays, surtout celui de la langue, cette riche et forte langue dont on n'a pu encore très-nettement déterminer l'origine, dont on a seulement constaté les analogies avec les idiomes finnois. Longtemps dominée par le latin, cette langue n'était employée ni par les savants, dans leurs écrits, ni par les professeurs dans leur enseignement, ni par les hautes classes de la société dans leurs actes publics. Le latin régnait dans les couvents, et se reproduisait dans les débats de la diète.

L'imprimerie fut introduite en Hongrie en 1473, et le premier livre qui en sortit fut un ouvrage latin : la Chronique de Bude (*Chronicon Budense*). Au commencement du dix-huitième siècle, un journal fut établi à Pesth, c'était un journal latin ; un calendrier fut publié annuellement, c'était un calendrier latin. Plus tard la langue allemande que l'Autriche, ainsi que nous l'avons déjà dit, s'efforçait par tous les moyens possibles d'implanter et de propager dans son royaume de Hongrie régna dans les salons. C'était la langue officielle, la langue du gouvernement. Les étudiants étaient obligés de l'apprendre, et les fonctionnaires de la parler.

Le peuple seul conservait son idiome national. Entre le latin maintenu par le clergé, et l'allemand patroné par le pouvoir impérial, comment cet idiome aurait-il pu prendre quelque essor? Il était là comme une de ces pauvres petites habitations d'artisans que l'on voit dans les villes, serrées et comprimées d'un côté par les murs de l'église, de l'autre par une maison de patricien.

Cependant le peuple a quelquefois chanté, dans cette langue,

Digitized by Google

ses joies et ses douleurs, ses jours de combats, et la gaieté de ses heures de repos. Quel est le peuple qui n'a pas livré son âme aux modulations de cette poésie instinctive, sans art et sans règle, mais souvent profondément expressive. M. Wrangel, l'intrépide explorateur des régions septentrionales de la Sibérie l'a retrouvée jusqu'au sein des peuplades misérables, des tribus faméliques qui avoisinent les rives de la mer glaciale.

On a publié dernièrement à Pesth un recueil de ces chants populaires qui n'ont pas, il est vrai, le caractère dramatique ou idyllique, le charme singulier des *Folkvisor* de Suède et de Danemark, mais qui mérite pourtant d'être étudié.

Ce n'est que dans les derniers temps que la langue hongroise est sortie de son obscurité, et soudain elle est apparue comme un ardent et vigoureux champion, dans les assemblées parlementaires pour discuter les affaires du pays, dans les polémiques des journaux pour défendre sa liberté, dans les livres des poëtes pour célébrer sa gloire et sa beauté.

Au temps où la Hongrie commença à résister ouvertement aux prescriptions de l'Autriche, cette langue devint l'organe de l'opposition, elle propagea parmi le peuple, les idées d'opposition, elle anima les esprits, elle prépara la révolution de 1848. A voir alors l'activité avec laquelle Kossuth et ses adhérents l'employaient dans leurs luttes journalières, et l'ascendant qu'elle leur donnait, on eût dit une arme d'une trempe magique longtemps oubliée dans l'ombre d'un arsenal, et tout à coup exhumée de ses ténèbres et éblouissant les regards à l'heure du combat.

Mais en même temps qu'elle semait de côté et d'autres les germes de cette fatale révolution, elle enfantait une poésie nouvelle, une poésie lyrique comme celle des peuples jeunes, une poésie originale qui allie à l'accent mélancolique de l'Allemagne, la vivacité naturelle d'une joyeuse race, les couleurs de l'Orient, et qui est restée essentiellement hongroise par les images qu'elle retrace, par le sentiment national dont elle est pénétrée.

Digitized by Google

Ce qui l'inspire surtout, c'est l'amour de la patrie, ce qu'elle chante, ce sont les charmes de la Hongrie, les qualités et les mœurs distinctives de son peuple, ses coutumes traditionnelles, ses fêtes naïves, ses anciennes phases de grandeur, son ardeur belliqueuse et son patriotisme de Spartiate. En veut-on un exemple? J'ouvre l'anthologie des cent poëtes hongrois, publiée récemment à Pesth par M. Geibel, et je prends une pièce de M. Matiss, datée de 1842, intitulée : La femme qui attend.

« A l'une des fenêtres du château elle est assise toute seule, la noble femme, seule et muette dans son attente, les regards fixés sur la vallée. Son fils et son mari sont partis avec courage pour s'en aller à Mohacz défendre le sol de la patrie.

« Pâle est la lune qui apparaît à la surface du ciel, non moins pâle est le visage de la solitaire châtelaine. Oh! Dieu puissant, Dieu des combats, reviendront-ils ceux qui lui sont si chers?

« Et tandis qu'elle est là, l'œil inquiet, le cœur serré, arrive de la plaine de Mohacz un messager sur le front duquel ruisselle le sang : O noble mère, dit-il, ton fils, le fils que tu as enfanté a péri dans le combat.

« — Il était voué à ta défense, ô ma patrie, s'écrie la digne Hongroise, gloire à toi s'il a pu te servir utilement. Ainsi dit-elle, en même temps qu'une larme amère s'échappe de ses yeux.

« Elle reprend sa place à la fenêtre, l'âme navrée, la face livide. Auprès d'elle, personne; autour d'elle un grand silence, un silence de mort.

« Un second messager apparaît. Son cheval s'affaisse sous lui, et son visage annonce une nouvelle sinistre : O noble femme, dit-il, ton mari a succombé dans le combat sanglant.

« Le cœur de la châtelaine est comprimé comme par une ceinture de fer, et de ses yeux hagards ruissellent de grosses larmes. « Ames héroïques, murmura-t-elle, reposez en paix, la patrie voulait ce sacrifice. »

« Elle s'asseoit de nouveau sur son siége solitaire, plongeant ses

Digitized by Google

regards dans la vallée, attendant avec angoisse, bien qu'elle ne puisse plus attendre ni son fils ni son époux.

Un troisième messager apparaît : « La bataille est perdue, s'écrie-t-il, l'ennemi est le maître. Malheur à toi, pauvre Hongrie! la plaine de Mohacz est ton froid tombeau. »

Le messager s'éloigne. La châtelaine est restée immobile sur son siége, immobile et l'œil sec. Dans cette salle où elle a souffert son agonie, elle n'a plus à souffrir. La douleur l'a tuée.

Parmi ces poëtes de la jeune école hongroise, il en est qui n'ont pu se contenter de moduler aux bords du Danube, ou aux bords de la Theiss, leur chant patriotique; il en est qui le jour où le cri de l'insurrection résonna dans le pays, prirent à la fois, la lyre et l'épée : *Leier und Schwerdt*, comme Th. Körner, le vaillant Allemand.

Plusieurs ont succombé, dans cette lutte inégale d'un pays subjugué depuis longtemps contre un empire puissant, d'un gouvernement révolutionnaire contre un pouvoir qui avait pour lui la sanction du passé et le caractère de la légitimité, d'une armée improvisée contre des troupes régulières qui après la première défaite se trouvèrent soutenues par les légions russes.

Le plus distingué de ces poëtes, Sandor Petöfi, est encore un de ces hommes à l'imagination ardente, au cœur exalté qu'il faut inscrire dans le long martyrologe des lettres.

Né en 1823, à Kussentmiklos, fils d'un artisan, Petöfi fit quelques études à Schemnitz, puis à Œdenbourg. La vie de collége l'ennuyait. Il voulait voyager, et, pour voyager, il imagina le plus singulier de tous les moyens, ce fut de s'enrôler comme simple soldat dans un régiment dont on annonçait le prochain départ pour le Tyrol. Une fois là, il comptait déserter, et parcourir ces fraîches vallées, et gravir ces montagnes dont l'image enthousiasmait sa pensée. Mais au lieu de se rendre dans la magnifique contrée du Tyrol, le régiment autrichien fut envoyé dans une morne bourgade de la Croatie. Petöfi n'avait pas le moindre goût pour la carrière

Digitized by Google

militaire. Il n'y était entré que dans l'espoir d'arriver par là, aux frais de l'État, étape par étape dans le pays qu'il désirait voir. Dans son amère déception, il accomplissait fort mal son service, et son caporal le trouvait à toute heure plus occupé de ses rêves que de son fusil. Heureusement, un médecin eut pitié de lui, il lui donna un certificat qui le déclarait, pour cause de faiblesse physique, hors d'état de servir.

Voilà Petöfi affranchi de son engagement. Que va-t-il faire de sa liberté? Sans appui, sans fortune, sans ressources, il n'est pas homme à s'inquiéter longtemps de son sort. Une troupe de comédiens ambulants passe par hasard devant lui. Il s'associe à cette troupe. Il était jeune, il avait bonne mine, de la facilité d'élocution, de l'esprit, il pouvait parfaitement jouer les rôles d'amoureux.

Cependant, au bout de quelque temps, il se lasse de cette existence vagabonde dont il s'était fait sans doute une plus poétique idée, et de ses compagnons vulgaires et peut-être de ses compagnes, qui n'avaient point les qualités nécessaires pour fixer son inconstance. Il s'en va à Presbourg, et y obtient une place dans un bureau, petite mais assez lucrative pour lui donner un honnête moyen d'existence. On s'imagine peut-être que cette fois, il va rester là, suivre pas à pas son paisible sentier, et attendre avec patience le jour où il pourra se dire à son foyer de famille *inveni portum*.

Non, l'idée lui vient qu'il a des dispositions particulières, des qualités extraordinaires pour jouer les rôles de mime, et le voilà qui une seconde fois s'enrôle dans une troupe de baladins.

Nouvelle déception!

Il quitte la ville de Debreczin où il avait fait cet inutile essai, se retire dans une sombre cabane, et passe l'hiver seul, vivant d'une vie misérable, mais étudiant, rêvant, et enfin s'abandonnant en toute liberté à sa vraie vocation, à son essor poétique.

Au printemps, il part pour Pesth, emportant son unique bien, ses vers, qu'il a composés dans le silence de sa retraite. A Pesth, il a le bonheur de rencontrer un homme qui comprend la vraie

Digitized by Google

poésie, qui s'intéresse à cet aventureux *minnesinger*, qui lui procure un imprimeur, ce *rara avis*, ce merle blanc de l'auteur inconnu, et enfin lui fait obtenir un emploi dans un journal.

Quelle fortune pour le pauvre Petöfi ! quel succès inespéré ! A présent que rien ne lui manque, il épouse une jeune fille qu'il aime, il fait venir près de lui ses parents. Affections de famille, jouissance du travail, sympathie du public, aisance matérielle, il a en un instant réuni, par une grâce providentielle, toutes les meilleures joies de la vie. Heureux Petöfi !

Non, cette félicité ne devait pas être de longue durée. C'était en 1844. Quelques années après, la révolution éclate. Petöfi prend les armes ; Petöfi se met à la tête des étudiants, s'empare de l'imprimerie officielle du gouvernement autrichien, délivre les prisonniers politiques enfermés dans les prisons de Bude, puis court aux champs de bataille, et dans une de ces batailles où il avait été revêtu des insignes de capitaine, où il s'était signalé par son courage, dans une des dernières il disparaît. On n'a point su depuis ce qu'il était devenu. Sans doute, il est mort, et mieux vaut qu'il soit mort, car s'il rentrait à Pesth, il n'y retrouverait point, comme Ulysse, une Pénélope immuable. Il y trouverait sa jeune femme établie dans un autre foyer, portant un autre nom.

« O liberté ! s'écrie-t-il dans une de ses strophes lyriques, tu es la déesse de mon âme. C'est pour toi que j'aime la vie, et c'est pour toi que je voudrais mourir ! »

Ses vœux ont probablement été accomplis. Il est mort pour la liberté nationale de son pays, et cette liberté est morte avec lui.

Nous devrions peut-être ajouter à ces chapitres de voyages, une notice sur l'état politique et administratif de la Hongrie. Mais, d'une part, nous avouons que nous avons peu de goût pour les questions politiques, et que nous nous reconnaissons fort peu apte à les traiter ; de l'autre, il y a là un nouvel ordre de choses qui n'est point achevé.

La révolution de 1848, dont Kossuth fut le dictateur, et le valeu-

Digitized by Google

reux Görgey le général en chef, a eu pour résultat d'enlever à la Hongrie ses anciens priviléges. L'Autriche y a subjugué le pouvoir des magnats, et comprimé le parti démocratique ; l'Autriche y a implanté ses lois et ses ordonnances ; l'Autriche y continue ses mesures de réforme. Nous ne voulons point les examiner, et nous n'avons nulle envie de les juger.

Et maintenant, en route pour un autre duché, pour un autre royaume de l'Autriche. Les Césars de Vienne pourraient exhiber dans les salles de leur Trésor plus de couronnes que les tzars de Russie n'en étalent sous les voûtes de leur Kremlin ; car l'empire d'Autriche n'est qu'une agglomération d'anciens duchés et d'anciens royaumes.

Nous avons commencé petitement, disait François II en passant un jour devant l'humble château patrimonial de Rodolphe de Habsbourg.

C'est vrai. Le fondateur de la maison de Habsbourg n'était, comme celui de la fière dynastie de Hohenstaufen, qu'un pauvre et obscur gentilhomme. Mais celui-ci fit sa fortune par la guerre, et le premier la commença par un acte de piété que Schiller raconte en beaux vers dans une de ses ballades. Cette ballade tient de si près à l'histoire de l'empire dont nous venons de parcourir et dont nous allons encore parcourir les principaux domaines, que nous croyons devoir la citer. C'est, du reste, une des notables compositions de la poésie moderne allemande.

« A Aix-la-Chapelle, dans une salle antique, le roi Rodolphe est assis au banquet du couronnement, dans tout l'éclat de la splendeur impériale. Le palatin du Rhin apporte les mets ; le prince de Bohême verse le vin petillant, et les sept électeurs, groupés autour de Rodolphe comme des étoiles autour du soleil, remplissent, auprès du maître du monde, leurs offices et leurs charges. »

Une foule joyeuse entoure le balcon élevé, les acclamations du peuple se mêlent au son des trompettes ; car après une longue et

Digitized by Google

fatale lutte, l'interrègne est enfin terminé, la terre a retrouvé un juge. C'en est fait de la puissance aveugle de l'épée, l'homme paisible et l'homme faible ne craignent plus de devenir les victimes de la force brutale.

L'empereur prenant la coupe d'or et promenant autour de lui ses regards dit aux assistants : « Voilà une belle fête, voilà un splendide festin, mon royal cœur doit en être satisfait, mais je regrette de ne pas voir le chanteur qui apporte avec lui la joie, qui, par de doux accords, émeut mon âme et qui m'instruit par de hautes leçons. J'ai connu cette jouissance dès ma jeunesse, et ce que je cherchais, ce que j'aimais quand je n'étais qu'un simple chevalier, je ne veux pas en être privé, maintenant que je suis empereur. »

Et voilà qu'au milieu du cercle des princes s'avance le chanteur couvert d'un long manteau ; sur ses tempes brillent ses boucles de cheveux blanchies par les années. « Une douce mélodie, dit-il, repose dans les flancs de la harpe ; le poëte chante les dons de l'amour ; il célèbre les plus grandes, les meilleures choses, ce que le cœur désire, ce qui flatte les sens ; mais quels chants seraient dignes de l'empereur dans cette fête solennelle ? »

« Je ne veux rien prescrire au chanteur, répond le prince en souriant. Il dépend d'un plus grand maître que moi, il obéit à l'heure propice de l'inspiration. Comme le vent d'orage qui résonne dans les airs, qui vient on ne sait d'où, et comme la source d'eau qui s'échappe de ses cavités profondes, la chanson s'échappe du cœur du poëte et éveille avec force les sentiments confus qui dormaient dans les âmes. »

Le chanteur saisit sa harpe et en fait vibrer les cordes avec vigueur. « Un noble héros, dit-il, s'en allait sur la montagne poursuivre le chamois fugitif ; son écuyer le suivait avec son épieu ; il était monté sur un fort cheval. En traversant un vallon, il entend de loin une clochette ; c'était un prêtre qui allait à pied, précédé de son sacristain, porter à un malade le corps de Notre Seigneur.

« Le comte se découvre humblement la tête et s'incline jusqu'à

Digitized by Google

terre pour rendre hommage, en vrai chrétien, à celui qui a sauvé les hommes. A travers la vallée coulait un ruisseau qui, grossi par les ondes du torrent, arrêtait les pas du prêtre. Il devait porter sur l'autre rive le saint Sacrement ; il ôte sa chaussure et se prépare à traverser le ruisseau.

— Que fais-tu ? lui dit le comte, qui le regarde avec surprise. — Seigneur, je dois me rendre auprès d'un mourant qui languit après la nourriture céleste ; le torrent a renversé le pont qui s'élevait sur le ruisseau. Pour aider au salut du malade, je vais passer cette eau à pieds nus.

« Le comte le fait asseoir sur son noble cheval, et lui remet entre les mains ses rênes brillantes pour qu'il puisse sans retard accomplir son précieux devoir et soulager le malade. Puis, montant sur le cheval de son écuyer, il s'en va continuer sa chasse. Le prêtre ayant accompli sa mission, vint le lendemain remercier le comte, et lui ramena modestement son cheval par la bride.

— A Dieu ne plaise ! dit le comte avec humilité, que j'emploie maintenant dans des chasses et dans des batailles le cheval qui a porté mon créateur. Si tu ne veux le garder pour toi-même, consacre-le au service de Dieu. Je l'offre à celui de qui je tiens les biens terrestres, le corps, l'âme, le souffle, la vie.

— Que le Dieu tout-puissant qui entend la prière du pauvre vous honore dans ce monde et dans l'autre comme vous l'honorez ; vous êtes un seigneur puissant connu dans toute la Suisse par une conduite chevaleresque ; vous avez six belles filles. Puissent-elles, ajouta le prêtre avec enthousiasme, apporter six couronnes dans votre maison, et puisse votre splendeur s'étendre jusqu'aux générations les plus reculées ! »

L'empereur écoute ce chant la tête penchée et comme s'il songeait au temps passé. En regardant le chanteur, il comprend le sens intime de ses paroles. Il reconnaît les traits du prêtre, et cache dans les plis de son manteau de pourpre les larmes qui s'échappent de ses yeux. Tous les assistants le contemplent et reconnaissent en

Digitized by Google

lui le comte qui a rendu cet hommage à la grandeur de Dieu. »

Ce comte de Habsbourg, qui donnait son cheval à un prêtre du village pour porter le saint Sacrement, n'avait pas seulement cette sincère piété, un des traits distinctifs de son siècle ! Il y joignait d'autres qualités que l'on voit rarement réunies dans le même homme. Il y joignait une vraie bravoure et une grande prudence, un esprit entreprenant et un profond sentiment d'équité. Il s'éleva au suprême pouvoir par l'influence du clergé, il s'y maintint par sa mâle fermeté. Dans l'église de Saint-Étienne, d'une main, il prenait pour sceptre un crucifix, mais l'autre s'appuyait sur la poignée de son épée. Il fut le protégé de la papauté, mais non pas un protégé obséquieux et servile. Il faisait ses conquêtes par son habileté, et il savait les conserver par une énergique résolution. Il aimait le peuple, il le défendit contre des maîtres rapaces et violents, et le peuple l'aima.

De tous les fondateurs de dynastie qui ont trôné dans les divers États de l'Europe, celui-ci est assurément l'un de ceux dont le nom mérite le plus d'être honoré et vénéré.

Il est des fortunes de grandes maisons, dont l'origine ressemble à celle de certains fleuves issus d'une terre bourbeuse et fétide. Il en est dont le commencement est pareil à une source pure qui féconde le sol qu'elles arrosent. Tel est celle de la dynastie de Habsbourg. La vie de Rodolphe s'épanche comme une source bienfaisante à travers l'Allemagne, et depuis le XIII^e^ siècle les vertus de Rodolphe se sont maintenues, sinon dans toute leur primitive vigueur, au moins dans quelques-uns de leurs traits essentiels parmi ses successeurs.

Les souverains de l'Autriche se sont toujours montrés animés d'un très-vif sentiment religieux, et sauf quelques exceptions et quelque temps d'orage, ils ont agrandi leurs conquêtes par d'habiles transactions, plus que par la force des armes, par des pactes testamentaires et des mariages.

Felix Austria nube.

Digitized by Google

La Moravie [1] que je devais traverser en me rendant de Pesth à Prague est encore une de ces provinces dont l'Autriche a pris possession en vertu d'un acte d'héritage. C'était jadis un royaume qui d'un côté, s'étendait le long de l'Oder, dans les domaines actuels de la Prusse, et de l'autre dans ceux de la Hongrie. Il fut envahi par les Hongrois, les Allemands, les Polonais, dévasté et démembré. La meilleure part en fut adjointe à la Bohême. Plus tard (au XII^e^ siècle), la Moravie fut érigée en margraviat indépendant sous certains rapports, mais relevant cependant de la Bohême. En 1526, à la mort du vaillant roi Louis qui périt à la bataille de Mohacz, la Hongrie, la Bohême et la Moravie furent réunies à l'Autriche.

Quand on vient de parcourir le pays de Salzbourg, le Tyrol, la Styrie et une partie des rives pittoresques du Danube, on ne peut être saisi d'une vive admiration à l'aspect de la Moravie, terre plate en grande partie, traversée seulement par une chaîne de montagnes peu élevées, bornée, du côté de la Bohême et de la Silésie, par d'autres montagnes de deux à trois mille pieds de hauteur, et, du côté de la Hongrie, par les Carpathes. Çà et là, quelques petits lacs et de larges étangs; plusieurs rivières, dont la Moravie, qui est la principale et qui a donné son nom à cette province, n'est pas même navigable. Il n'y a rien là qui, au premier abord, semble devoir fixer agréablement les regards et émouvoir la pensée.

Mais que de fois j'ai remarqué en voyage qu'on ne devait point se hâter de juger un pays d'après une première impression, et que de fois je me suis rappelé cette série de petits tableaux que le comte d'Auersperg a encadrés, avec une juste et aimable pensée philosophique, dans une de ses poésies, qui a pour titre : *L'Enveloppe et le Noyau :*

« Une pauvre auberge obscure avec un rameau d'arbre desséché pour enseigne. Mais il y a là un vin d'or excellent et une cave sans pareille.

[1] Allemand Mähren.

Digitized by Google

« A la fenêtre, des verres brisés, mais des roses à l'intérieur, et un brave garçon qui s'égaye le cœur avec une salutaire boisson.

« Une petite église tombant à demi en ruine; une porte étroite et vermoulue. Mais là retentissent les sons de l'orgue et les hymnes religieux; là est la consolation et la piété.

« Un cocher qui n'y voit pas; des chevaux qui ne peuvent marcher; une charrette enfoncée dans le sable. Mais sur cette charrette est assise la plus jolie fille du village.

« Une froide et sombre vallée fermée par des remparts de rocs; mais des sources limpides s'y épanchent. Des ruines d'un morne aspect entassées confusément; mais le lierre y verdit.

« Un voyageur au visage brûlé par le sable, aux vêtements blanchis par la poussière.

« Mais dans son cœur est le printemps, le ciel bleu, et l'arome des fleurs, et les douces harmonies.

« Oui, l'enveloppe et le noyau sont deux choses bien différentes. Je le sais, mes amis, par expérience, et que celui d'entre vous qui en doute casse des noix en voyage. »

Je mets en pratique l'un des sages conseils du poëte; je voyage, je tâche de trouver en voyage le noyau sous l'enveloppe, et, dans plus d'une contrée, et notamment en Moravie, je n'ai eu qu'à me réjouir de ma tentative. Si la Moravie, comme je l'ai déjà dit, n'a pas été douée par la nature de ces grandes beautés qui attirent l'artiste et ravissent le poëte, c'est pourtant, à d'autres points de vue, un pays intéressant, un pays riche, industrieux, très-bien cultivé et très-peuplé. On y compte, sur une surface de 403 milles carrés, 1 million 800,000 habitants. C'est, proportionnellement à son étendue, deux fois plus qu'en Hongrie, trois fois plus que dans le Tyrol, quatre fois plus qu'en Dalmatie [1].

La partie montagneuse de cet ancien margraviat est peu productive. Mais la plaine centrale, et surtout celle qu'on désigne par

[1] J.-G. Kohl Hundert-Tagen in Oesterreich.

Digitized by Google

le nom de Hannah, est très-fertile. De plus, cette province a des mines de fer et de charbon de terre, quelques mines de plomb et d'argent ; des carrières de marbre, et des sources d'eau minérales. La région montagneuse est habitée par des Allemands qui y élèvent des bestiaux de race croisée avec ceux du Tyrol, et fort estimés, qui, en outre, exportent une quantité considérable de beurre et de fromage.

La plaine est presque en entier occupée par une peuplade d'origine slave. Ces bons Slaves, j'aime à les retrouver. Je les ai vus dans des contrées bien différentes. Je les ai vus sur les rives de l'Adriatique et sur les bords de la Néva ; je les ai vus en Bohême, en Pologne, dans le Mecklembourg et la Poméranie, et de tous les lieux où je me suis arrêté parmi eux j'ai conservé un doux souvenir. Ils ont gardé les traits distinctifs qui, dès leur première émigration en Europe, caractérisaient déjà leurs aïeux. Ils sont d'une nature affable et hospitalière, pacifique et patiente, aimant le travail, mais jouissant avec bonheur d'un jour de fête et de repos. Le christianisme a infusé dans leurs âmes l'essence même de sa douceur ; et tous les préceptes qu'il leur donne, et toutes les pratiques qu'il leur prescrit, ils les conservent avec une candide croyance qui souvent touche à la superstition. De leur sentiment religieux est née une poésie légendaire d'une naïveté singulière, et leurs mœurs domestiques se reflètent dans des contes qui allient aux scènes les plus palpables de la vie réelle des images qui semblent insufflées dans leur esprit par les chaudes brises de l'Orient.

La Russie et la Serbie ont de ces recueils de chants populaires, épiques et lyriques, qui me semblent, sans exagération, devoir être mis au nombre des poésies les plus émouvantes. Dans toutes les peuplades slaves, même au sein des plus petites et des plus ignorées, on retrouve cette même faculté poétique, ce même amour de rhythme et de la musique, ce même penchant pour les récits fictifs composés par on ne sait quel humble *fabulier* pour l'agrément ou l'instruction d'un très-bénévole auditoire. On m'a conté, en Moravie,

Digitized by Google

une de ces traditions qui datent peut-être d'une époque lointaine, qui s'est perpétuée de génération en génération, et qui a peut-être fait faire quelque grave réflexion à ceux qui l'écoutaient. Je demande la permission de la citer comme un exemple de ces compositions où une intention de moralité se joint à un petit drame imaginaire. Elle a pour titre : *Le Roi des Métaux*.

Autrefois, dans le pays des Slowaques vivait une veuve qui avait une fille très-belle. Cette veuve était humble et modeste; sa fille, au contraire, très-orgueilleuse. Plusieurs propositions de mariage lui avaient été adressées; aucune ne lui convenait, et plus ses prétendants paraissaient désireux de lui plaire, plus elle se montrait fière et dédaigneuse. Une nuit, sa mère ne pouvant dormir, prit son rosaire entre ses mains, et se mit à prier pour le bonheur de sa Judith qui lui causait d'amers soucis. Judith, en ce moment, sommeillait près d'elle, et sur ses lèvres errait un doux sourire.

— Quel rêve fait-elle en ce moment? se disait la mère. Quel rêve heureux qui lui donne cette radieuse physionomie?

Puis, ayant achevé sa prière, elle suspendit son rosaire à son chevet, posa la tête sur son oreiller et s'endormit.

Le matin, en s'éveillant, elle dit à Judith :

— Quel beau songe as-tu donc eu cette nuit ?

— Un beau songe, en effet, répondit la fille. Je voyais un grand seigneur assis sur un char de cuivre, qui me mettait au doigt un anneau de cuivre orné de pierres brillantes comme les étoiles. Nous nous rendions ensemble à l'église, et les gens du village ne regardaient que la Vierge et moi.

— Ah! mon enfant, s'écria la mère en secouant la tête, quel rêve insensé !

Judith se mit à chanter.

Ce jour-là même, un chariot rustique s'arrêta à sa porte. Un honnête paysan vint demander la superbe jeune fille en mariage. Ce nouveau prétendant plaisait à la veuve; mais Judith le renvoya, en lui disant : — Quand même tu viendrais ici dans un char de

Digitized by Google

cuivre, et que tu me mettrais au doigt un anneau de cuivre orné de pierres brillantes, je ne voudrais pas de toi.

A ces mots, le jeune homme s'éloigna avec tristesse. La veuve réprimanda sa fille ; mais l'orgueil de Judith résistait à toutes les remontrances.

La nuit suivante, la pauvre mère prit de nouveau son rosaire, et, en regardant sa fille, fut frappée de son expression de physionomie, plus animée encore que la veille.

— Qu'as-tu donc rêvé cette nuit? lui dit-elle.

— J'ai rêvé qu'un grand seigneur arrivait dans un char d'argent, et me mettait sur le front un bandeau d'argent. Je suis entrée avec lui à l'église, et les regards des paysans se tournaient moins vers la Vierge que vers moi.

— Oh ! malheureuse enfant ! quelle criminelle présomption ! Prie, prie, pour ne pas être induite en tentation.

Mais Judith sortit pour ne pas entendre les leçons de sa mère.

Ce jour-là, un gentilhomme entra, avec une belle voiture, dans la cour de la maison, et offrit d'épouser Judith. La mère s'écria que c'était un grand honneur qu'on lui faisait ; mais Judith dit au galant gentilhomme : — Quand vous viendriez ici dans un chariot d'argent et que vous me poseriez sur le front un bandeau d'argent, je ne voudrais pas de vous.

— Quel orgueil ! s'écria la malheureuse mère. Un tel orgueil conduit à l'enfer.

Judith la regarda d'un air de dédain.

La troisième nuit, la veuve ne cessa de prier, et près d'elle sa fille dormait, et, dans son sommeil, éclatait de rire.

— Qu'as-tu donc rêvé? lui dit-elle le matin.

— Si je vous le raconte, vous allez encore m'accuser de folie

— C'est possible ; mais parle.

— Eh bien ! j'ai vu entrer dans notre cour un chariot d'or, et il en est descendu un magnifique seigneur qui m'a donné une robe d'or, et, à l'église, tous les assistants ne regardaient plus que moi.

Digitized by Google

La mère, à ces mots, pleura et se tordit les mains dans sa douleur. Judith se hâta de sortir.

Ce jour-là, trois chariots s'avancèrent, à la suite l'un de l'autre, dans la cour de la veuve; le premier en cuivre, attelé de deux chevaux; le second en argent, avec quatre chevaux; le troisième en or, avec huit chevaux resplendissants.

Des deux premiers descendirent des pages avec des habits rouges et des bonnets verts; du troisième un beau jeune homme, avec un vêtement d'or.

Judith, en le voyant, reconnut celui qui lui était apparu dans son troisième songe, et se retira dans sa chambre pour préparer son bouquet. Puis elle revint le lui offrir, et il lui remit un anneau de cuivre, un bandeau d'argent et une robe d'or. Elle se retira de nouveau dans sa chambre pour s'habiller. Pendant ce temps, sa mère demandait au fiancé : — Comment comptez-vous nourrir ma fille?

— Avec du pain de cuivre, répondit-il, du pain d'argent et du pain d'or. Nous n'en avons pas d'autre.

— Quelle étrange chose! se disait la mère.

Mais Judith n'avait aucun souci.

Elle prit la main de son fiancé, et s'éloigna sans penser même à demander la bénédiction de sa mère, qui, debout sur le seuil, la regardait avec angoisse et priait.

Après la célébration du mariage, elle monta dans son char d'or et partit sans dire adieu à sa mère. Elle alla bien loin, bien loin. Enfin les chevaux s'arrêtèrent à l'entrée d'une grotte ouverte dans d'immenses rochers. Soudain la terre trembla, la grotte se referma derrière elle, et elle se trouva dans une profonde obscurité. Alors, elle eut peur, mais son époux lui dit : « Ne crains rien. Bientôt nous reverrons la lumière. »

Bientôt, en effet, apparut une légion de nains des cavernes montagneuses, portant des torches enflammées, qui saluaient leur maître et éclairaient son chemin. Au sortir de cette première cavité, le

Digitized by Google

jeune couple arriva dans de vastes profondeurs hérissées de forêts. Mais tous ces bois qui avaient la forme de pins et de chênes étaient en plomb, et le sol sur lequel ils s'élevaient était aussi en plomb.

De cette terre de plomb, les mariés descendirent dans une plaine splendide au milieu de laquelle brillait un château d'or parsemé de pierres précieuses. Le jeune époux, qui était le roi des métaux, conduisit Judith dans ce palais et lui dit : « Tout ce que vous voyez est à vous. »

Elle contempla avec bonheur ces trésors sans pareils. Cependant elle se sentait fatiguée ; elle avait faim, et elle remarqua avec plaisir que les valets du château préparaient le dîner. Elle s'assit avec empressement à la table qu'ils venaient de couvrir de différents mets, Mais tous ces mets étaient en argent, en cuivre, ou en or. Le roi mangeait de bon appétit, elle le regarda tristement et demanda un morceau de pain.

— Très-volontiers, dit le souverain de la montagne.

Il fit un signe et aussitôt on présenta à Judith un pain de cuivre ; elle ne pouvait y mordre, puis un pain d'argent et un pain d'or.

Elle reconnut alors la folie de son orgueil et se mit à pleurer.

— Que faire? dit le roi. Nous n'avons pas d'autre nourriture à t'offrir, et il ne sert à rien de te lamenter. Le sort qui t'afflige, c'est toi-même qui l'a voulu.

La malheureuse Judith fut condamnée ainsi à rester dans les entrailles des montagnes et à souffrir la faim dans les trésors de la terre. Trois fois par an seulement, il lui est permis de sortir de son royaume. Alors elle erre pendant vingt-quatre heures à travers champs et mendie son pain.

De cette province essentiellement catholique, particulièrement du district qu'on appelle le Kuhlandl, est sortie une communauté protestante qui s'est propagée jusqu'en de lointaines régions. Nous voulons parler de cette association qui dans ses actes officiels prend le titre d'*Unitas fratrum*, et qu'on désigne généralement par le nom des Frères Moraves, et le nom de Herrnhutes.

Digitized by Google

Cette communauté est issue des doctrines prêchées par Jean Huss, et l'on peut dire qu'elle en est sortie comme un vert gazon des sillons arrosés par le sang des batailles ; car chacun sait les effroyables guerres qui éclatèrent en Bohême après la mort de Jean Huss et de son fidèle disciple Jérôme de Prague.

La communauté naissante des Frères Moraves se sépara des farouches légions des Thaborites, dont elle admettait le dogme, mais dont elle ne voulait pas reconnaître l'action belliqueuse. « Ce n'est point par les armes, disait-elle, que le christianisme doit être défendu contre ses ennemis, c'est par les prières et les bonnes œuvres. »

Georges Podiebrad qui, en 1458, fut élu roi par les États de Bohême, prit à tâche, pendant ses quatorze années de règne, d'anéantir le parti des Thaborites, mais en même temps il protégeait cette secte pacifique des Frères Moraves qu'on appelait aussi à cette époque les *Utraquistes*, parce qu'un de ses principaux articles de foi était celui de la communion sous les deux espèces. Il essaya d'obtenir pour elle un acte de tolérance de la papauté, et ne pouvant y parvenir, il lui assigna une retraite dans ses propres domaines, à Lititz, sur les frontières de la Silésie.

L'humble communauté se perpétua longtemps en silence dans son obscurité. Puis elle fut persécutée, et le jour vint où tous ceux qui en Bohême et en Moravie lui étaient affiliés durent penser à chercher un nouvel asile.

Alors il se trouva un homme qui réunit ces familles éparses et reconstitua dans un même cercle la société des Frères Moraves : c'était le comte de Zinzendorf, un homme d'une nature ardente, d'une imagination singulière, d'une activité prodigieuse, riche propriétaire, écrivain, voyageur, mais avant tout passionné pour des rêveries religieuses qui longtemps flottèrent confusément dans son esprit, et qui enfin se fixèrent sur cette secte dont il devint le protecteur et le chef.

Né à Dresde, en 1700, orphelin dès son bas âge, et confié aux

Digitized by Google

soins de sa grand-mère, qui était une ardente piétiste, il puisa dans les leçons qu'elle lui donnait, dans les entretiens de ceux qui fréquentaient habituellement sa demeure de vagues idées d'un christianisme indéfini qui agissait vivement sur son imagination, sans pouvoir se résoudre en un ferme principe.

Dès l'âge de douze ans, tandis qu'il étudiait au gymnase de Halle, il fonda avec ses condisciples un ordre mystique. En 1717, à l'université de Wittemberg, il s'enfermait dans sa chambre pendant qu'on célébrait le jubilé de la réformation, et pleurait et se lamentait sur la décadence de l'Église.

Ses études universitaires étant achevées, il entreprit en France, en Hollande, en Suisse, un voyage qu'il a écrit et publié sous le titre de : Pèlerinage d'Atticus à travers le monde. Puis il revint dans son pays et entra au service de la cour de Dresde; mais bientôt il abdiqua ses fonctions pour se retirer dans ses terres. Il se maria, et enfin, en 1722, après tant de songes indécis, appela à lui les Frères Moraves dans ses domaines de la haute Lusace et leur donna un terrain situé au pied de la colline de Herrnhut. De là, leur nouveau nom de Herrnhutes. Pour fonder cette colonie de sectaires, il eut plus d'une difficulté à vaincre et s'exposa à plus d'une persécution. Mais il resta inébranlable dans sa résolution, et il voulut être non-seulement le patron de la communauté proscrite, mais il aspirait à en devenir le guide spirituel. Pour accomplir ce dernier projet, il s'en alla sous un nom supposé à Stralsund, subit un examen de théologie, puis se rendit à Tubingue où il se fit ordonner prêtre. Accusé par le clergé protestant de soutenir et de propager des dogmes dangereux pour la paix de l'Église et l'autorité de l'État, condamné par le consistoire, et frappé d'une sentence d'exil, il n'en persista pas moins dans ses desseins, et il se fit nommer évêque de la société des Frères Moraves.

Mais déjà, il ne lui suffisait plus de voir cette société prospérer et s'accroître autour de lui, il voulait répandre au loin son nom et ses doctrines. Il publia un catéchisme qu'il intitula : *La bonne*

Digitized by Google

parole du Seigneur, puis il partit avec sa fille, âgée de seize ans, pour l'Amérique du Nord et pour les Antilles, dans le but de fonder en ces différentes contrées des missions de Herrnhutes. En même temps qu'il faisait ces longs voyages, il entretenait de côté et d'autre, dans l'ardeur de son apostolat, de nombreuses correspondances, et écrivait une quantité de traités, de dissertations, et des livres de toute sorte. Il composait pour son église des hymnes que les frères moraves chantent encore aujourd'hui [1].

De retour dans ses domaines, après avoir rendu compte à sa communauté du résultat de son voyage, il part de nouveau pour la Livonie, puis pour la Hollande, constamment occupé des intérêts de ses coreligionnaires.

Devenu veuf, il se remaria avec une jeune fille morave qui demeurait à Herrnhut, avec ses parents. Il mourut à soixante ans, avec la satisfaction d'avoir solidement établi sa communauté, et fondé des missions de Herrnhutes jusque dans les régions les plus éloignées, jusqu'au milieu des peuplades sauvages de l'Inde, et dans les parages de glaces du Groënland.

Nous ne voulons point entrer dans les examens de la doctrine enfantée par Jean Huss, conservée en grande partie par les frères moraves, et propagée avec tant d'ardeur par Zinzendorf. Nous avons, s'il faut l'avouer, très-peu de goût pour ces diverses sectes qui se sont détachées du faisceau de l'Église romaine, et qui, grâce à l'élasticité du droit de libre examen, se subdivisent de plus en plus à l'infini. Notre amour et notre respect sont pour le catholicisme ; cependant, nous devons dire qu'entre toutes ces différentes sectes, dont Wieclef fut le premier instigateur, Jean Huss le plus respectable martyr, Savonarole le plus noble organe, Luther le rude et fougueux athlète, et Calvin le cruel niveleur, celle des frères moraves mérite une considération particulière, par l'idée de mansuétude et de charité dont sa constitution est imprégnée,

[1] Ses poésies religieuses ont été publiées, en 1848, à Stuttgard.

Digitized by Google

par le sentiment d'union fraternelle, qui est un de ses principes fondamentaux, par ses lois de moralité, par ses habitudes d'ordre, de travail, de régularité.

Il y a aussi dans ses coutumes traditionnelles quelques fêtes et quelques pratiques touchantes ; telles sont entre autres les fêtes par lesquelles les frères Moraves entretiennent la commémoration des principaux événements de leur histoire : l'organisation de leur communauté par Podiebrad, et leur réorganisation par Zinzendorf. Tel est aussi l'usage du repas mensuel auquel toutes les familles assistent, comme les chrétiens de la primitive Église à leurs agapes. Telle est encore la fête de Pâques, où le matin, au lever du soleil, hommes et femmes, vieillards et enfants, tout le monde se dirige en procession dans le cimetière, parsemé de fleurs comme un jardin, chantant sur cette terre des morts l'hymne de la résurrection. Quand un Morave vient à mourir, celui qui remplit l'office de sacristain monte au haut du clocher de l'église, sonne de la trompette et entonne une hymne religieuse. Les parents et les amis du défunt ne doivent point le pleurer, et ne doivent point porter le deuil ; car la mort, pour eux, n'est pas la mort, c'est le passage à une vie meilleure.

Cette petite société, sortie obscurément des coteaux de Kuhlandl, persécutée en Bohême, accueillie par un simple gentilhomme, est maintenant répandue dans le monde entier, en Russie, en Suède, en Irlande, et dans toute l'Allemagne. Elle a fondé de florissantes colonies dans les États-Unis, dans les Antilles, dans la Guyane et parmi les Hottentots. En 1850, elle comptait 186 missionnaires des deux sexes, dispersés dans toutes les régions du globe.

Partout où les Herrnhutes se sont établis, ils se sont fait aimer et estimer. Leur savoir, en général, ne s'élève guère au-dessus de celui qu'on peut acquérir dans de bonnes écoles élémentaires, et ils n'ont pas produit un homme éminent, mais ils ont à un haut degré les qualités de la vie pratique, et les divers objets de fabrication qui sortent des mains de leurs ouvriers sont par-

Digitized by Google

tout très-recherchés, car ils sont faits avec un soin consciencieux.

Il me semble que ces bons Herrnhutes m'ont un peu éloigné du chemin que je m'étais proposé de suivre à travers la Moravie. J'y reviens. Les statistiques allemandes, les plus minutieuses statistiques du monde, sans en excepter celles de M. Moreau de Jonnès, font une longue énumération des produits de cette province. Mais après les avoir lues, quand on est forcé de les lire, qui s'imaginerait que cette même province, occupée par une population de laboureurs, de pâtres, de corroyeurs et de fabricants d'étoffes, est l'un des plus aristocratiques États de l'aristocratique Autriche?

C'est pourtant vrai. Les plus grands seigneurs de l'empire ont là leurs domaines patrimoniaux, et leur résidence favorite dans les jours d'été. C'est d'abord l'archiduc Charles, qui possède la ville de Mistek, située sur la frontière de la Silésie, et plusieurs autres villes, et je ne sais combien de villages. C'est l'illustre famille de Dietrichstein, qui a là aussi des centaines d'intendants et de fermiers. C'est le prince de Metternich, qui, je crois, est très-satisfait de compter au nombre de ses propriétés le célèbre Johannisberg, mais qui n'attache peut-être pas moins de prix à ses champs féconds de Moravie. C'est le prince de Lichtenstein, qui se plaît à noter dans cette même province un de ses quatre-vingt-dix-neuf domaines.

Quatre-vingt-dix-neuf! ni plus ni moins. Pourquoi n'en a-t-il pas cent, afin de faire comme on dit, je crois, en style de commerce, un compte rond? Qui sait? Peut-être qu'il connaît la légende du prince de Putbus, et qu'elle l'a porté à des idées de modération.

Ce prince de Putbus, dont j'ai visité, il y a quelques années, le château dans l'île de Rugen, un royal château, avait aussi quatre-vingt-dix-neuf domaines. Il voulut en avoir cent. Une vieille femme, une espèce de Meg Merrilie, qui avait dans le pays une réputation de sorcière, lui prédit que lorsqu'il atteindrait à ce point culminant de sa fortune, il mourrait. Il ne voulut point

Digitized by Google

l'écouter. Il acheta sa centième terre, et le lendemain, en effet, il était mort.

Voilà ce qui prouve bien qu'il ne faut pas mépriser le conseil des sorcières, quand, par hasard, on en rencontre une dans son chemin, et pour mieux dire, je pense qu'il ne faut rien mépriser en ce monde, ni la prière du pauvre, ni l'avertissement de l'ignorant. Nos anciens rois avaient près d'eux des fous qui leur donnaient parfois de sages avis. Si le roi Léar avait écouté le sien, il ne se serait point laissé tromper par les perfides promesses de ses deux méchantes filles.

Donc je suppose que le prince de Lichtenstein aura entendu narrer l'histoire de Putbus, et qu'il se sera contenté de ses quatre-vingt-dix-neuf domaines, et plus d'un ambitieux se contenterait d'en avoir un comme celui que ce noble prince possède en Moravie, et qui appartient à sa famille depuis deux siècles et demi. Quelle habitation splendide et quels jardins ! Il y a là une ménagerie de cinq cents pieds de longueur, et des serres qui renferment des plantes de tous les pays en telle profusion qu'on n'y compte pas moins de quinze cents aloès. Le parc de cette seigneurie, qu'on appelle Eisgruben, est sans contredit l'un des plus magnifiques parcs de l'Allemagne. Un naturaliste distingué a été explorer l'Amérique tout exprès pour en rapporter les différentes espèces d'arbres et d'arbustes qui pourraient prospérer sur ce sol morave. Il y a là aussi des enclos remplis de daims, de cerfs et de troupeaux de vaches comme en plein Oberland, et des troupeaux de mérinos comme sur les terres d'Espagne. Il y a là des lacs ombragés par des peupliers du Canada, et des constructions de toute sorte : temples grecs, chalets suisses, kiosque chinois, minarets de l'Orient. Au dessus de ces édifices, de ces bois, s'élève le château construit au moyen âge, dans le plus pur style gothique, décoré de tout ce que l'industrie des temps modernes a inventé de plus charmant, et entouré d'une ceinture de chênes séculaires.

Non loin de là sont les châteaux de Bartenstein et du Dietrich-

Digitized by Google

stein. Ce mot de stein ajouté au nom patronymique signifie *pierre*, la forte pierre sur laquelle ces anciennes familles élevaient l'édifice de leur fortune, la traduction mondaine de cette parole de l'Évangile : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église.

« De toutes les aristocraties de l'Europe, dit un écrivain dont j'ai souvent lu les livres spirituels et instructifs, M. Kohl, l'aristocratie d'Autriche est celle qui a le moins perdu de son ancien pouvoir féodal, et de sa splendeur primitive, et au point de vue du développement intellectuel, elle n'est restée inférieure à aucune autre. Humaine dans sa conduite, patriarcale dans ses habitudes, sans ostentation dans son luxe, superbe dans ses entreprises, protectrice affable des paysans, patronne judicieuse des arts, des lettres, des manufactures, telle est la vraie vieille noblesse d'Autriche... »

Je trouve ici même, dans les propriétés du prince de Dietrichstein une preuve éclatante de cette remarque de M. Kohl.

La famille de Dietrichstein est une des plus anciennes et des plus illustres familles de l'empire autrichien. Ses titres authentiques remontent jusqu'à l'an 1102, et d'âge en âge elle a toujours grandi. Elle a donné à l'État des généraux, des ministres, des diplomates, des prélats, entre autres, François Dietrichstein, qui fut proclamé cardinal à l'âge de vingt-huit ans, et maria trois empereurs. Elle a donné aux souverains de l'Autriche des amis de cœur qui les servaient toute la vie avec un dévouement sans bornes, et qui après leur mort reposaient aux pieds des tombes impériales, comme pour attester jusque dans leur éternel sommeil leur respect et leur fidélité.

Sigismond Dietrichstein était l'ami de l'empereur Maximilien, et lorsqu'il épousa, en 1515, la riche Barbara de Rothal, on vit à ce mariage, ce qu'on n'a jamais vu au mariage des plus grands seigneurs. Les époux avaient pour témoins : d'un côté, l'empereur et le roi Ladislas de Bohème ; de l'autre, le roi Sigismond de Pologne, et le prince Louis de Hongrie.

Le banquet nuptial eut lieu dans la salle d'honneur du palais de

Digitized by Google

Maximilien. A la table préparée pour les époux s'assirent les quatre royaux témoins, deux cardinaux, deux nonces du pape, les ambassadeurs d'Espagne et d'Angleterre, l'archevêque de Brême, douze évêques, six princes de l'empire, le duc de Bavière, le palatin du Rhin, le duc de Mecklembourg, les margraves de Brandebourg et de Wurtemberg. A une autre table étaient huit comtes de l'empire; à d'autres encore, les ministres de l'empereur, les magnats de Bohême, de Hongrie et de Pologne.

Les chroniques du temps, qui racontent avec une naïve admiration les merveilles de ce dîner, disent qu'on y servit trois cents soixante mets sur de grands plats d'argent massif.

A la fin du siècle dernier, l'Allemagne était divisée en neuf grands cercles et on y comptait près de trois cents États distincts : royaumes et duchés, électorats et margraviats, principautés ecclésiastiques, principautés temporelles, et des comtés investis comme ces principautés d'un droit de souveraineté, et des villes libres qui gardaient au sein de l'empire germanique leur constitution républicaine. C'était une singulière organisation, une vieille organisation qui a trop longtemps scindé l'Allemagne, qui y a créé un trop grand nombre de nationalités pour qu'il ne soit pas très-difficile de rapprocher et de réunir en un même corps ces *disjecta membra*, comme les utopistes du parlement de Francfort le rêvaient en 1848.

A la suite de la commotion imprimée à l'Allemagne par notre première révolution, par nos guerres et nos invasions, toute la géographie politique de l'Allemagne fut bouleversée, et cinquante princes et cinquante comtes furent médiatisés, c'est-à-dire qu'ils perdaient leurs droits de souveraineté, en conservant le premier rang dans la noblesse du pays auquel ils appartenaient, et les diverses prérogatives attachées à cette situation nobiliaire. Le règlement de 1806 concédait en outre aux princes médiatisés le titre de *Durchlaucht* et aux comtes celui d'*Erlaucht* [1].

[1] Durchlaucht signifie *Altesse*. Erlaucht équivaut au titre de Monseigneur.

Digitized by Google

François-Joseph de Dietrichstein subit cette loi de la médiatisation. Mais déjà il en avait devancé en Moravie la principale disposition. Il avait accordé à la ville de Nikolsburg, le privilége de choisir elle-même ses magistrats, il avait affranchi ses paysans des rudes corvées qu'ils devaient faire gratuitement selon la volonté de leurs maîtres, et avait introduit dans ses terres le système de fermage usité en Angleterre.

C'était un homme actif et habile qui tour à tour fit la guerre, entra dans les conseils de l'empereur, et accomplit en un temps difficile, d'importantes missions diplomatiques à Berlin et à Pétersbourg. C'était un homme d'une âme fière et d'un caractère résolu.

En 1811, il refusa la Toison d'or, parce que cette décoration venait, dit-il, d'être accordée à un homme qui ne la méritait pas. En 1848, la foudre révolutionnaire ne l'effraya pas. Il avait son paratonnerre. Tous les paysans des autres domaines seigneuriaux réclamaient avec des cris frénétiques l'abolition de leurs corvées. Les siens ne réclamaient rien. En 1853, on le voyait encore dans son château de Nikolsburg, plein de force et de vigueur malgré ses quatre-vingt-six ans. Mais bientôt, se sentant affaibli par l'âge, il fit venir d'Allemagne, d'Italie, des peintres et des décorateurs, pour restaurer sa demeure. « Je n'ai plus longtemps à vivre, disait-il, et lorsque mon fils viendra prendre possession de la maison paternelle, je désire qu'il la trouve en bon état, » et il mourut l année suivante.

Le représentant actuel de cette noble famille porte le titre de : prince de Dietrichstein, de Nikolsburg, Proskau Leslie, Baron de Hollenburg, Finkenstein et Thalberg.

Sa résidence d'été est dans le château de Nikolsburg, l'un des plus splendides châteaux de l'Allemagne. Il s'élève au-dessus de la ville du même nom, sur une colline escarpée qui domine au loin une des plaines les plus riantes et les plus fécondes de la Moravie. Les avenues qui y conduisent, les portes par lesquelles on y entre, tout est là d'un caractère grandiose. La salle à manger est si vaste que la noblesse entière de la province pourrait y banqueter à l'aise.

Digitized by Google

Le salon est décoré des portraits des souverains d'Autriche et des plus illustres personnages de l'empire, entre autres de Wallenstein, du fameux Wallenstein qui avait épousé une des filles de cette illustre maison. La salle d'audience est revêtue de tapisseries des Gobelins. Une autre salle qu'on appelle la salle des aïeux est plus intéressante encore. Elle renferme les portraits en pied de grandeur naturelle de tous les membres de la famille des Dietrichstein. Enfin, ceux qui au milieu de ces prodigalités de la fortune, des inventions du luxe cherchent les œuvres plus salutaires de l'esprit, trouveront là une collection de tableaux très-remarquables, un beau musée d'histoire naturelle, et une bibliothèque de 20,000 volumes.

La ville de Nikolsburg, assise au pied de cette importante habitation comme une vassale aux pieds de son souverain, mérite aussi d'être visitée. Elle renferme une population de 10,000 âmes. Elle a un collége de piaristes, un gymnase, deux synagogues, un cabinet de physique, et une bibliothèque considérable. C'est une active et industrieuse cité qui répand au loin les produits de ses manufactures d'étoffes de laine et bénit les maîtres généreux qui l'ont aidée dans toutes ses entreprises.

Un autre grand seigneur de la Moravie, non point par droit d'hérédité mais par élection, est l'évêque d'Olmutz. Après l'archevêque de Gran, c'est, si je ne me trompe, le siége épiscopal le plus richement doté de l'Europe. Il donne à celui qui en est investi un revenu d'un million de francs [1].

Avec une telle rente, l'évêque d'Olmutz peut avoir un grand train de maison, et il l'a en effet, comme nos prélats d'autrefois, et nos abbés commendataires. Il ne sort que dans un équipage à quatre chevaux précédé d'une troupe de heiduques en pompeuse livrée. Il a une garde de vingt-quatre hommes armés de piques, portant un uniforme rouge et noir, et coiffés d'un bonnet en peau d'ours. L'hiver, il occupe à Olmutz un magnifique palais entouré de serres et de jardins.

[1] Les revenus de l'archevêché de Canterbury ne s'élèvent qu'à la somme de 32,000 livres sterlings (800,000 fr.).

Digitized by Google

L'été, il a sa maison de campagne dans les fertiles plaines de la Hannah. Une telle situation ne peut manquer d'être enviée. Elle a toujours été réservée aux fils des plus grandes familles de l'Autriche, parfois aux fils ou aux frères des empereurs. Le dernier évêque d'Olmutz était l'archiduc Rodolphe.

Je dois dire que ces prélats qui étalent un si grand luxe ont prouvé aussi qu'ils aimaient les sciences et les arts. Il y a dans leur demeure épiscopale une bibliothèque nombreuse composée d'excellents livres, un cabinet d'histoire naturelle et de mathématiques.

Une de leurs joies doit être d'habiter cette ville d'Olmutz, l'une des plus jolies villes de l'Allemagne. Elle n'est pas grande. Elle ne compte pas plus de 13,000 habitants, mais sa situation dans la vallée de la Marche est très-pittoresque ; ses rues sont riantes et animées, ses places publiques décorées de monuments curieux ; enfin, ses bons bourgeois n'oublient pas de faire remarquer à l'étranger que leurs caves, creusées dans le roc, améliorent les vins qu'on y dépose.

Il y a ici une forteresse à laquelle l'Autriche attache une grande importance. Elle fut prise pourtant en 1642, par Torsteinsson, le vaillant général suédois; mais, en 1758, elle se défendit si bravement contre les Prussiens, que Marie-Thérèse ajouta aux armes de la cité une couronne de lauriers.

Olmutz, ville de guerre, ville épiscopale, est aussi une ville scientifique et littéraire. Elle a une université, fondée en 1581, et fréquentée annuellement par cinq cents étudiants, un gymnase, un séminaire catholique, une école de cadets, un très-beau musée et une bibliothèque de 50,000 volumes.

Sa cathédrale est un ancien édifice d'un style hardi ; ses fontaines ont été faites par d'habiles artistes. Une autre de ses décorations mérite aussi d'être citée. C'est la colonne qui s'élève sur une de ses places, et qu'on appelle la colonne de la Sainte-Trinité. De toutes les constructions imaginées dans un religieux sentiment, celle-ci est assurément l'une des plus extraordinaires. Qu'on se figure huit

Digitized by Google

escaliers, composés chacun de huit marches, montant vers une chapelle à huit portes, entourée d'une balustrade sur laquelle sont rangées des statues d'anges portant des lanternes. Du dôme de la chapelle s'élance, à cent quatorze pieds de hauteur, une pyramide couverte de figures de saints, d'apôtres et de prélats. A la sommité de cette flèche triangulaire est un ange qui tient entre ses mains un large globe d'or surmonté d'une croix. Toute cette œuvre d'architecture a été faite avec un soin minutieux et ciselée avec art. Mais elle n'est point en harmonie avec le génie du catholicisme, qui ne peut émouvoir la pensée que par une grandeur surhumaine ou une naïve simplicité, par la cathédrale gothique et le dôme de Saint-Pierre, ou par l'église de village et la croix en bois d'une rustique communauté.

Tel est pourtant le goût particulier des gens de ce pays, que l'on voit dans plusieurs autres villes de la Moravie des colonnes du même genre érigées en commémoration d'un heureux événement ou d'un jour de désastre. Il y en a une à Brunn, qui fut élevée en 1680, au temps où une peste terrible ravagea cette cité. Les pieux citoyens de Brunn la consacraient à la Vierge et l'opposaient comme une sainte barrière à l'invasion du fléau. En 1831, à l'époque du choléra, leurs descendants avaient bien à peu près la même foi, mais ils étaient probablement plus économes, et, au lieu d'élever une nouvelle colonne, ils pensèrent qu'il suffisait de rajeunir l'ancienne.

Il est avec le ciel des accommodements.

Olmutz était autrefois la capitale de la Moravie. En 1640, l'administration de la province fut transférée à Brunn, grande et belle ville située dans une vaste plaine au confluent de la Schwaza et de la Zwitawa. On y compte 50,000 habitants, employés pour la plupart aux spéculations de commerce, au labeur de l'industrie. Brunn est le Manchester de l'Autriche. Les hautes cheminées des

Digitized by Google



Digitized by Google



BRÜNN. SORTIE DE L'ÉGLISE DES CAPUCINS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Rouargue frères del. et sc.

Imp. F. Chardon aîné 36, r. Montorgueil Paris

Digitized by Google

fabriques s'élèvent de tous côtés dans son enceinte, et ses tanneries

Digitized by Google

Digitized by Google

fabriques s'élèvent de tous côtés dans son enceinte, et ses tanneries sont renommées dans toute l'Allemagne.

Brunn a, comme Olmutz, son palais épiscopal, et, comme Olmutz aussi, sa citadelle, triste citadelle, le *Spielberg*, réservé aux prisonniers d'État. Là fut enfermé le baron de Trenck, non point celui qui fut si cruellement persécuté par Frédéric II, et qui a raconté, en quatre volumes traduits par lui-même en français, des aventures étranges et en partie fort apocryphes, mais son cousin François de Trenck, l'intrépide, le farouche, le cruel chef d'un corps de Pandours. Mis en jugement une première fois, et condamné à mort pour avoir outragé son colonel, il réussit à s'échapper de sa prison. En 1740, Marie-Thérèse lui permit de lever une nouvelle troupe de Pandours. Il menait, on doit le dire, ses soldats vaillamment au combat; mais, en même temps, partout où il s'arrêtait, il commettait de tels actes de rapine, d'exaction et de barbarie, qu'il fut de nouveau traduit devant un tribunal de guerre, et condamné, en 1746, à une détention perpétuelle. Trois années après, il mourut au Spielberg, après avoir écrit ses mémoires qui ne sont pas édifiants. Dans cette même forteresse ont été enfermés les nobles jeunes gens dont chacun a lu les touchants récits : Gonfalonieri, Maroncelli, Andryane, Silvio Pellico. Pauvre Silvio, égaré comme un doux oiseau dans cette orageuse atmosphère de la politique, sa vraie nature s'est manifestée dans ce petit livre si populaire qu'on appelle : *Le mie Prigioni*, et ses trésors de cœur nous ont été révélés récemment dans son recueil de lettres, traduit avec une sorte de piété par son ami, par son plus fidèle interprète, Antoine de Latour.

Autrefois, cette citadelle si redoutée s'appelait tout simplement *Brunn-Burg*, la forteresse de Brunn. D'où lui est donc venu ce nom folâtre de Spielberg, qui signifie : la montagne du jeu. Serait-ce par une amère ironie ? Je ne sais.

A quelques lieues de la riche et industrieuse cité de Brunn est un endroit à jamais célèbre : le champ de bataille d'Austerlitz. Ceux qui visitent aujourd'hui cette plaine mémorable n'y voient aucune

Digitized by Google

trace de la grande mêlée des peuples. Le sable a bu le sang qui lui fut versé ; la terre a enfoui dans ses couches végétales les cadavres des soldats, et là où tonnaient les batteries de canons, là où des hécatombes d'hommes étaient immolés en un jour au dieu féroce des combats, le laboureur conduit en paix sa charrue et récolte gaiement ses gerbes d'or. Pas une colonne, pas un jalon n'indique la place où deux grandes armées se rencontrèrent ici dans leur choc effroyable. Il y a là pourtant un monument ; mais il est consacré à la mémoire d'un fait antérieur de près d'un demi-siècle, à la fameuse bataille qui décida du sort de la monarchie autrichienne.

En 1769, par une belle journée du mois d'août, l'empereur Joseph II, passant dans cette plaine, vit un vieux paysan qui d'une main fatiguée guidait languissamment le soc de la charrue. Il descendit de cheval, prit la place du pauvre ouvrier, et comme un empereur de la Chine, au jour de la fête agricole, traça lui-même quelques sillons. A l'endroit même où le souverain de l'Autriche se signalait par cet acte de bonté, on a érigé une pyramide sur un piédestal en pierre, qui, d'un côté représente l'empereur conduisant la charrue à côté du paysan stupéfait, et de l'autre, le domestique qui tient son cheval par la bride. Au-dessus du premier bas-relief est gravée cette inscription : JOSEPHUS II, SEMPER AUG. AGRICULTURÆ HUMANI NUTRICI HONOREM DEFERENS HOC IN AGRO SULCUM DUXIT. DIE XIX AUGUSTI, 1769. MEMORIÆ PRINCIPIS IMCOMPARABILIS ORDINES MORAVIÆ HOC MONUMENTUM POSTERIS SACRUM ESSE VOLUERUNT, 1835 [1].

Singulier jeu des destinées humaines qui effacent sur ce champ de bataille les vestiges d'un glorieux conquérant, et n'y laissent subsister que le monument d'un acte d'humilité et de générosité. Mais ce n'est pas un vain jeu. C'est un enseignement. Des plus éclatantes opérations de la guerre, que reste-t-il ? La fumée des camps s'éva-

[1] Joseph II, toujours auguste, rendant honneur à la terre nourricière, en guidant le soc de la charrue dans ce champ, le 19 août 1769. Les Moraves ont voulu consacrer dans la postérité ce monument à la mémoire d'un prince incomparable.

Digitized by Google

nouit dans les airs, les flammes des canons s'éteignent, les lauriers de la victoire se flétrissent. Mais d'une pensée de bienfaisance, d'une œuvre de charité, ou de justice, il reste un germe fécond que le temps fait fructifier, il reste un souvenir que les peuples aiment à conserver dans leur cœur, et qu'ils transmettent avec un sentiment de gratitude à leurs descendants.

J'ai essayé d'indiquer les traits les plus caractéristiques de la Moravie, sans m'arrêter à chacune de ses bourgades et de ses différentes stations. Si cette esquisse peut donner à quelques lecteurs le désir de visiter cette noble et intelligente province, je suis sûr qu'il ne regrettera point le temps qu'il y employera. Moi je la quitte à regret ; mais, j'ai devant les yeux une autre perspective plus large : la terre de Bohême.

Digitized by Google

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

La Bohême. — Son étendue et sa configuration. — Son isolement. — Caractère de son histoire. — Premiers habitants. — Les Slaves. — La tribu des Tsèques. — Traditions primitives. — Krok et Libussa. — Le paysan roi. — Mythologie des Tsèques. — Conversion au christianisme. — Saint Wenzel. — Cruautés de quelques souverains. — Littérature. — Fondation de l'Université. — Changement de dynastie. — Les Luxembourg. — Jean Ier. Charles IV. — Wenzel. — Apparition de Jean Huss. — Ziska. — Le Thabor. — Guerre des Hussites. — L'hymne de guerre de Ziska. — Ravages et dévastations. — Division des Hussites. — Mort de Ziska. — Les deux Procope. — Continuation de la guerre. — Défaite des Thaborites. — Sigismond. — Ferdinand Ier. — Négociation de la Bohême avec l'électeur de Saxe. — Arrêts de Ferdinand. — Maximilien. — Rodolphe. — Mathias. — Ferdinand II. — Révolte des protestants. — La défénestration de Prague. — Ferdinand assiégé dans son palais. — Commencement de la guerre de trente Ans. — Le palatin Frédéric. — La bataille de la Montagne Blanche. — La Bohême vaincue. — Arrêts de mort et proscriptions. — Nouvelles invasions de la Bohême. — Le maréchal de Belle-Isle. — Chabert.

Cette terre de Bohême, elle n'est pas, à beaucoup près, aussi peuplée que celle de Hongrie, qui forma, comme la Bohême, un royaume indépendant, et qui, à la même époque que la Bohême, soumit sa royale couronne à celle de l'Autriche. Il n'y a ici qu'une étendue de 950 milles carrés, et une population de quatre millions d'âmes. Mais quelle histoire tourmentée, orageuse, dramatique, une histoire d'un caractère étrange, qui s'explique pourtant en partie par la situation géographique, et la nature du pays où elle se développe.

L'homme, cet orgueilleux roi de la nature, dépend souvent, plus qu'il ne veut le croire, des circonstances extérieures, et le caractère des peuples, et leurs principaux événements historiques tiennent, en grande partie, à leur situation géographique. Quand on en viendra à ne plus faire de la géographie une sèche et aride

Digitized by Google

nomenclature, quand cette vaste science sera comprise et expliquée autrement qu'elle ne l'a été jusqu'à présent par des hommes qui ont l'honneur d'occuper des chaires dans nos premiers établissements scientifiques, on verra quelles étroites corrélations existent entre les diverses parties du globe et les diverses peuplades qui les habitent, quelle influence la configuration du sol, le climat exercent sur le tempérament, sur le caractère de l'homme et sur ses institutions.

Cette remarque, évidemment, n'a pas la même signification, depuis que le génie du commerce et de l'industrie ont brisé ce qu'on appelait autrefois la barrière naturelle des peuples; depuis que les montagnes ont été transpercées par de grandes routes et par des chemins de fer ; que les fleuves les plus reculés sont devenus, selon l'expression de Pascal, des chemins qui marchent ; que les missionnaires de la civilisation ont pénétré jusque dans les îles les plus lointaines et dans les régions les plus sauvages ; enfin, depuis que les peuples sont entrés dans un mouvement de locomotion, dans une voie de cosmopolitisme qui doit nécessairement effacer peu à peu leur type primitif, modifier leurs idées, transformer leurs lois et leurs mœurs.

Mais à une certaine époque, cette influence de la situation géographique sur l'organisation sociale, et le développement intellectuel d'un peuple, d'une tribu, d'une communauté est important à constater, et nous en trouvons un notable exemple dans l'histoire de la Bohême.

Ce pays, taillé carrément en pleine Allemagne, est bordé de tous côtés par une ceinture de montagnes; à l'ouest, il est séparé de la Saxe par l'Erzegebirge ; au sud-ouest, de la Bavière par le Böhmerwald ; au nord-est, de la Lusace et de la Silésie par le Riésengebirge ; au sud-est, des États d'Autriche par les montagnes de la Moravie, mais celles-ci sont moins hautes, et c'est par là que la Bohême devait être conquise.

Des rameaux de ces mêmes montagnes traversent sur différents

Digitized by Google

points le sol qu'elles enlacent, et y forment différentes vallées ; un grand nombre de ruisseaux l'arrosent ; l'Elbe et la Moldau en sillonnent une partie, et ce sol est très-fertile. Il produit en abondance du blé et d'autres céréales, du lin, du houblon, des fruits. Il renferme dans ses entrailles des mines d'argent, de cuivre, de fer, d'arsenic, de cobalt, d'alun, de charbon de terre ; des sources d'eaux minérales, celles de Töplitz entre autres et de Carlsbad. L'industrie y a créé peu à peu, et surtout dans les derniers temps, un nouvel élément de fortune. La Bohême est renommée au loin pour ses fabriques de toile, de batistes, de dentelles, de tissus de laine et de coton, et tout le monde connaît ces charmants cristaux d'une forme si élégante, d'un coloris si éclatant qu'on appelle les verres de Bohême.

Par cette fécondité du terrain, les premiers habitants de ce pays pouvaient aisément se suffire à eux-mêmes ; par cette ceinture de montagnes, ils étaient protégés contre l'agression étrangère ; mais par là aussi ils étaient isolés des autres pays, et formaient en quelque sorte un petit monde à part. Si, d'un côté, cette espèce de séquestration enfante un énergique sentiment de nationalité, de l'autre, elle resserre les limites de l'esprit, elle le maintient dans un cercle restreint. Il en est des peuples comme des individus : on ne vit point impunément dans la solitude ; on peut, il est vrai, y acquérir certaines facultés morales vigoureuses, mais incomplètes et parfois erronées, et l'on a besoin du contact des autres hommes pour éclairer son jugement et renouveler ses idées.

Tel a été, pendant un long espace de temps, le peuple qui, au sixième siècle, vint s'établir dans les plaines de la Bohême, race slave, étrangère par son origine, par sa langue et ses traditions aux races allemandes qui l'environnaient, et séparée d'elles par son cercle de montagnes, race laborieuse et patiente, mais tenace et opiniâtre, difficile à ébranler dans ses résolutions, et passionnée jusqu'à la frénésie dans ses soulèvements. On ne la voit point, dans le cours de sa longue existence, prendre les armes pour agrandir ses

Digitized by Google

domaines. Une fois seulement, par l'entraînement d'un de ses princes ambitieux, elle s'empare pendant quelque temps de la Carniole, de la Styrie, une autre fois de la Silésie : mais elle se défend avec vigueur contre les empiétements de ses voisins ; elle maintient avec une noble fermeté ses libertés et son indépendance ; elle résiste avec audace, souvent avec succès, à des rois puissants, à des empereurs d'Allemagne.

Indifférente à ces désirs de conquête qui ont tourmenté tant d'autres peuples, étrangère à la plupart des commotions de l'empire germanique, la race bohême vit à l'écart, de sa propre vie, selon ses vieilles coutumes, et le mouvement commercial et intellectuel de l'Allemagne arrive à peine jusqu'à elle.

Mais voilà que tout à coup une idée la saisit et l'exalte, une idée religieuse qui éclate au sein de cette paisible nation comme une éruption volcanique, ou comme les jets d'eau bouillante du Geyser au milieu des champs de gazon de l'Islande. Alors commence cette tragique histoire dont l'Europe entière fut stupéfaite, et dont on ne peut encore, à la distance de plusieurs siècles, lire les pages étonnantes sans une vive émotion.

Chaque peuple a dans ses annales un trait distinctif. Celui de la Bohême est une action de religiosité, ennoblie dans les premiers temps par le zèle d'un pieux missionnaire, couronnée par le sang d'un martyr, puis plus tard corrompue par l'hérésie, ensanglantée par le fanatisme.

De ce bassin de la Bohême, isolé du reste de l'Europe, est sorti le courageux évêque de Prague, Adalbert [1], qui entreprit de porter l'enseignement du christianisme parmi les Slaves du nord de l'Allemagne, et qui fut égorgé par ceux à qui il prêchait la loi de mansuétude et de confraternité de l'Évangile [2].

De là est sorti le vaillant Ottokar II, qui accomplit par une expé-

[1] Adelgeburt (naissance noble).

[2] Nous avons raconté la mission de ce saint homme dans un volume intitulé : *Un été au bord de la Baltique.*

Digitized by Google

dition guerrière, l'œuvre de propagation chrétienne commencée avec un sentiment si pacifique par Adalbert.

De là est sorti Jean Huss, le disciple de Wiclef, et Ziska et Procopé, ces chefs farouches des hordes schismatiques, et Wallenstein, le merveilleux champion du catholicisme, et, chose étrange! ce pays qui avait devancé d'un siècle la révolution de Luther, et qui avait si ardemment et si cruellement soutenu son dogme de protestantisme, devait être ravagé par les troupes de Tosteinsson, qui arrivaient du fond de la Suède pour faire triompher en Allemagne la cause du protestantisme.

Mais avant d'en venir à cette grande phase de l'histoire de Bohême, nous devons dire au moins quelques mots de ses antécédents.

Parmi les tribus gauloises que Brennus conduisit jusque dans l'enceinte de Rome, on trouvait la peuplade des Boies, qui, vers l'année 115 avant Jésus-Christ, se répandit en Autriche, s'établit dans la contrée arrosée par la Moldau, et lui donna son nom : *Boiemann*, dont les Allemands ont fait *Bœhmen*, les Anglais *Bohemia*, et les Français *Bohême*.

Un siècle après, dans ce perpétuel conflit des nations barbares errant comme des caravanes égarées à la recherche d'un gîte, ou comme des vautours à la recherche d'une nouvelle proie, les Boies sont attaqués, vaincus, et dispersés par les Marcomans.

Nous avons peu de notions sur ces deux hordes primitives, trop turbulentes pour pouvoir longtemps s'asservir à un travail régulier, trop grossières pour fonder de salutaires institutions, trop instables pour laisser quelque part des vestiges durables de leur passage ou de leur campement.

Mais au sixième siècle, voici venir dans cette même région une peuplade d'une toute autre trempe, une peuplade slave qui portait le nom de Tsèque, probablement le nom de son chef, et de là date l'histoire positive de la Bohême.

Les savants, a dit M. Mickiewicz, classent les Slaves parmi les

Digitized by Google

races les plus intelligentes. Blumenbach et Cuvier, dont les opinions diffèrent sur plusieurs points, s'accordent à attribuer à ce peuple une origine caucasienne. D'autres ethnographes, tels que Klaproth et Humboldt, pensent qu'il provient de la grande famille indo-germanique, de même que les Cimbres, les Celtes, les Hindous, les Arméniens, les Kurdes. Cette race immense occupe la plus grande partie du globe, et ne compte pas moins de trois cents soixante millions d'âmes. Le nombre des Slaves s'élève à soixante ou quatre-vingts millions.

Ce qui est constaté depuis un temps immémorial d'une façon certaine, c'est le caractère distinct des Slaves, leur penchant naturel pour le travail, leur amour inné pour la vie sédentaire. Aux yeux du Bédouin, ajoute M. Mickiewicz, une ville apparaît comme une prison ; le Tsigane ne peut se lasser d'errer de province en province, mais le Slave, même celui qui habite dans les steppes, a un profond éloignement pour la vie nomade, il ne s'y soumet que par nécessité, il n'aspire qu'à un foyer stable, n'importe que ce soit une hutte dans le désert, ou une misérable cabane couverte en chaume. L'agriculture est pour lui un besoin impérieux.

L'histoire des Slaves de Bohême commence, ainsi que toutes celles des peuples anciens et des peuples du moyen âge, par des traditions populaires.

Quand les Tsèques, dit une de ces traditions, arrivèrent dans ce pays, la terre était couverte d'épaisses forêts, et les animaux sauvages furent leur première nourriture. Ils se mirent à cultiver le sol, et ils élevèrent des bestiaux, mais longtemps encore ils vécurent d'une vie toute primitive ; ils n'avaient ni demeures, ni propriétés déterminées; ils dormaient sous des arbres ; en été, ils ne portaient aucun vêtement ; en hiver ils se couvraient de peaux de bêtes, et ils ne connaissaient point d'autres armes que le javelot. Cependant de fréquentes contestations s'élevaient entre eux pour le choix d'un terrain, pour un emplacement favorable. Afin de régler

Digitized by Google

ces différends, chaque communauté se choisit un juge. L'un de ces juges, nommé Krok, s'acquit, par sa perspicacité et par sa droiture, une telle considération que bientôt il devint le chef de tous les autres, et le régent de la peuplade. Il établit sa résidence à Vissehrad. Les insignes de son autorité étaient un fauteuil taillé dans la pierre, un long bâton, et un haut bonnet. Il fut l'arbitre équitable, le guide intelligent, et le régulateur de ceux qui se confiaient à son pouvoir. Il leur enseigna à défricher les bois, à ensemencer la terre, à bâtir des villages. Enfin, il leur donna même les premières notions d'histoire et de législation. Les lois qu'il promulguait, et les principaux faits de son règne furent gravés sur des écorces de bouleau, de même que jadis les Germains gravaient les événements de leur tribu sur l'écorce des chênes. De là, cette double signification du mot allemand : *buch,* qui désigne également le *livre* et le *chêne.*

La tradition que nous venons de rapporter est un curieux témoignage du caractère des Tsèques dès leur origine. Ils n'entrent point en Bohême le glaive à la main pour piller et dévaster. Ils ne se choisissent point un chef belliqueux pour les conduire à une lutte aventureuse contre leurs voisins. Ils n'élèvent point ce chef sur le pavois. Ils ne l'acclament point avec des cris de guerre, en brandissant leurs haches, et en faisant résonner leurs armes l'une contre l'autre. Non, ils élisent un homme au jugement droit, au cœur humain, qui ne surexcitera point en eux une audacieuse ambition, qui, au contraire, s'efforcera d'apaiser dans leur esprit toute effervescence et d'y implanter les idées d'ordre et de travail. Ils lui font un trône sur un des rocs de la plaine; ils lui donnent pour sceptre un des rameaux de la forêt. Ils se rangent autour de lui, et lui soumettent leurs différends, et obéissent à ses conseils.

Une autre tradition, qui ressemble à un des anciens mythes de la Grèce, n'est pas moins caractéristique.

Le sage Krok, dit-elle, avait trois filles : Karsa, Tetka et Libussa.

La première avait scruté la vertu des plantes, et opérait par son

Digitized by Google

savoir des cures merveilleuses ; la seconde s'était consacrée à l'étude de la mythologie et à la pratique des dogmes religieux ; elle habitait au haut d'une colline solitaire, et y construisit une forteresse à laquelle elle donna son nom. La troisième était la prophétesse vénérée, la Velléda de la peuplade. On la consultait dans toutes les graves circonstances ; elle avait une grenouille d'or qui lui révélait l'avenir. A la mort de son père, elle fut appelée par les vœux unanimes du peuple à le remplacer.

Un jour deux frères qui se disputaient la possession d'un champ se présentèrent devant elle et la prièrent de juger leur contestation. Elle écouta gravement leur plaidoyer, puis prononça son arrêt. Celui à qui elle avait donné raison se retira en la remerciant ; mais l'autre déclara qu'un homme tel que lui ne pouvait, sans manquer à sa dignité, se soumettre à la sentence d'une femme.

Les anciens de la communauté qui assistaient Libussa dans l'exercice de ses fonctions, l'engagèrent alors à se marier, afin de ne plus donner de prétexte à un acte de résistance comme celui qui venait d'éclater. Libussa consent à se marier, mais elle ne veut prendre son époux ni parmi les beaux jeunes gens, ni parmi les principaux personnages de ses États. Elle a interrogé l'esprit prophétique, et elle sait ce qu'elle doit faire. Elle choisit deux mandataires et leur donne ses instructions : « Vous irez, leur dit-elle, tout droit devant vous jusqu'à ce que vous aperceviez un homme qui conduit avec une verge deux taureaux et mange sur une table de fer, vous lui remettrez cette tente blanche et ce vêtement. »

Les deux délégués partent et trouvent près de la Biala un brave paysan nommé Przemysl, qui venait de creuser ses sillons avec deux forts taureaux, et prenait son rustique repas sur le soc de sa charrue. Ils lui disent la missive dont ils sont chargés. Ils veulent lui remettre la tente et le vêtement. Przemysl s'écrie qu'on se moque de lui, qu'il n'est pas fait pour être prince, et qu'avant qu'il puisse le devenir, on verra reverdir la branche de coudrier desséchée qu'il tient à la main. En parlant ainsi il enfonce cette branche

Digitized by Google

dans le sol, et voilà qu'au même instant elle reprend une nouvelle séve, et se couvre de feuilles et de fruits. Après ce fait miraculeux, le modeste laboureur ne pouvait plus hésiter. Il se rendit près de Libussa, l'épousa, et régna longtemps et sagement avec elle. Il fut le fondateur d'une dynastie qui gouverna pendant près de sept siècles la Bohême. Pour ne point oublier sa pauvre origine dans sa subite grandeur, il conservait dans sa demeure ses sabots de paysan, et longtemps après, en mémoire de la branche de noisetier, quand on célébrait, en Bohême, l'avénement au trône d'un nouveau souverain, on répandait sur son passage des noisettes.

Depuis qu'il existe en Europe des écoles latines, des lycées, des gymnases, combien de milliers de professeurs ont fait apprendre à leurs élèves la tradition sauvage de la louve de Romulus et Rémus, et l'histoire de la peau de taureau si habilement coupée en minces lanières par la rusée Didon. Pour ma part, je préfère la naïve légende de Libussa.

A l'époque où les Tsèques entrèrent en Bohême, ils ne connaissaient encore d'autre religion que le paganisme de la race slave, qu'elle gardait dans les lieux où elle allait s'établir, comme Énée gardait ses dieux lares, et quelques-unes de ces peuplades, notamment celles du Nord, le défendirent avec tant d'opiniâtreté qu'il fallut toute la puissance du roi de Danemark pour l'anéantir en Poméranie et dans l'île de Rügen. Ce paganisme a été pour les mythologues et les historiens l'objet de plus d'une sérieuse investigation. Au fond, il est à peu près le même, sur les rives de l'Adriatique comme sur les plages de la Baltique, à l'est et à l'ouest dans toutes les contrées où se répandirent ces innombrables familles de Slaves qui, dans la diversité de leurs migrations et de leur destinée, conservaient les deux liens les plus puissants de leur commune origine : le culte religieux et l'idiome traditionnel.

Cependant, il est aisé de remarquer çà et là, dans cet ancien dogme de tant de millions d'êtres des différences de culte et de

Digitized by Google

croyances enfantées graduellement par des différences de mœurs et de tempérament.

Puisque nous sommes en Bohême, et que nous avons entrepris de tracer cette esquisse des Tsèques, nous devons dire quelle fut cette religion qui subsista parmi eux jusqu'au neuvième siècle. C'était un polythéisme, dominé cependant par l'idée d'un être suprême qui lui seul portait le nom de Dieu, *Bog*. Les autres dieux n'étaient que comme les différentes manifestations de ce créateur de la terre, de ce maître du monde. Il y avait le dieu bienfaisant, qu'on appelait le dieu blanc (*Bielbog*), et son adversaire le dieu noir. Il y avait des dieux pour tous les phénomènes de la nature, et toutes les circonstances importantes de la vie, des dieux qui régissaient la foudre et les vents, les astres et la pluie, des dieux qui présidaient aux naissances, aux mariages, et aux dernières agonies, d'autres encore qui de même que dans le panthéisme grec, habitaient les grottes des montagnes, les bois et les eaux ; de là, des sources mystérieuses, des massifs d'arbres que l'on considérait comme des lieux sacrés où nul profane ne devait pénétrer. Saint Adalbert, le zélé missionnaire de Prague, fut tué par les Prussiens qui l'avaient surpris dans une de ces enceintes vénérées et l'accusaient d'avoir commis un sacrilége.

Les Tsèques, comme les autres Slaves, honoraient les dieux en leur offrant des sacrifices. Mais on ne trouve dans leurs chroniques aucune trace de ces horribles sacrifices humains en usage parmi les féroces habitants de l'île de Rügen. La coutume des Tsèques était d'immoler à leurs idoles des génisses qu'ils faisaient ensuite rôtir, et mangeaient en commun. On voit par le manuscrit de Königinnhof que chaque chef de famille avait en outre une idole particulière à laquelle, tous les soirs, il offrait une partie de son souper, et qu'il invoquait, en s'inclinant devant elle.

Les Tsèques croyaient aussi à la magie, à la sorcellerie, à la divination. Libussa, leur régente aimée, avait, comme nous l'avons dit, cette faculté de divination. Au commencement du printemps,

Digitized by Google

le mardi et le mercredi, ils se rendaient près d'une de leurs sources sacrées, et égorgeaient des coqs noirs, en implorant la protection des esprits souterrains. Les nourrices balançaient l'enfant nouveau-né au-dessus d'un brasier, et priaient les génies du feu de lui être propice dans le cours de sa vie. Les morts étaient ensevelis dans les forêts ; on déposait à côté d'eux un flambeau pour les éclairer dans leur chemin obscur, un pain pour leur nourriture, des présents pour obtenir la bienveillance des gens qu'ils devaient rencontrer dans un autre monde, et que l'on supposait aussi intéressés que ceux de notre méchant monde terrestre. Lorsque la cérémonie funèbre était accomplie, tous ceux qui y avaient assisté dansaient autour de la fosse, car ils étaient convaincus que celui qu'ils venaient d'enterrer s'en allait continuer sa vie dans une autre région, et ils applaudissaient à sa nouvelle existence. Ils croyaient aussi que les trépassés revenaient quelquefois dans leurs anciennes demeures, soit pour s'acquitter d'une dette, soit pour venir en aide à un ami. A la croisière des chemins, ils bâtissaient des cabanes, et ils pensaient que les pauvres fidèles morts venaient parfois y séjourner pour contempler de là le lieu où ils avaient vécu, et voir passer ceux qu'ils avaient aimés.

Douce et candide crédulité. Mais celui qui garde dignement la mémoire des morts ne construit point une cabane pour leurs âmes errantes, il leur fait un sanctuaire dans son cœur, il s'entretient avec eux dans la sainteté de son deuil, dans le recueillement de sa pensée.

Les Tsèques furent convertis au christianisme au neuvième siècle. La Bohême fut érigée en royaume par l'empereur Henri IV en l'an 1061. La descendance masculine de Przemysl s'éteignit en 1305. Tels sont les événements les plus commémorables d'un long espace de temps.

Du modeste et vertueux paysan que les envoyés d'une prophétesse allaient chercher dans les champs comme un autre Saül, provient une lignée de princes qui n'ont gardé aucune trace de

Digitized by Google

l'honnête simplicité de leur aïeul, qui, sauf quelques exceptions, ne se signalent par aucune grande action, et dont la race débilitée finit par s'éteindre obscurément comme celle des Mérovingiens.

Ainsi que d'une source calme et limpide, on voit parfois découler une rivière turbulente ou une eau bourbeuse, de la poétique légende de Libussa et de Przemysl découle une histoire agitée, oscillante, souvent assombrie par de hideuses passions, et le plus souvent fastidieuse. Pas d'éclat au dehors si ce n'est sous le règne de Boleslas II et des Ottokar, mais des troubles perpétuels à l'intérieur, soulèvements des vassaux contre leurs suzerains, divisions des familles princières, tragédies de frères ennemis, luttes fréquentes contre les empereurs d'Allemagne qui s'efforçaient d'asservir la Bohême à leur autorité, et d'autres luttes plus fréquentes encore et plus acharnées entre ceux qui aspiraient à occuper ce petit trône. Quoique le droit d'hérédité fût établi dans la descendance de Przemysl, les États du pays conservaient un privilége d'élection. Ils voulaient en user, et à la fin de chaque règne, on était exposé à de nouveaux conflits et à de nouvelles guerres civiles.

Le christianisme tempérait quelquefois ces ambitions déréglées; la crainte des châtiments de Dieu arrêta en plus d'une occasion des passions fougueuses que nulle autre crainte ne pouvait subjuguer. Plus d'une fois aussi on vit ceux qui n'avaient pu maîtriser leurs emportements se repentir des violences qu'ils avaient commises, s'humilier aux pieds des autels, et pour conjurer la miséricorde céleste, construire des églises, enrichir des couvents.

Au neuvième siècle, la Bohême avait adopté le christianisme; au dixième, elle avait déjà la gloire de compter au nombre des saints un de ses souverains, le pieux et charitable Wenzel qui dévoua toute sa vie aux bonnes œuvres, qui lui même habillait et nourrissait les pauvres, et employait une partie de ses revenus à racheter les captifs.

Il donna aussi l'exemple d'une austère vertu, cet illustre archevêque de Prague, Jean de Jenstein, qui après s'être associé aux fêtes

Digitized by Google

profanes, aux plaisirs déréglés de Wenzel IV se sentit tout à coup saisi par le remords, et étonna par les rigueurs de sa pénitence ceux qu'il avait scandalisés par ses égarements.

Mais souvent aussi les leçons de l'Évangile, les remontrances des prédicateurs étaient impuissantes à réprimer ces natures grossières, aveuglées par l'appât de l'argent, ou par l'ambition du pouvoir, et plus d'un prince de Bohême a marqué son règne d'une tache horrible, de la tache de Caïn, ou de la sanglante empreinte des despotes de l'Orient.

Tel est entre autres ce Boleslas qui ayant attiré son saint frère Wenzel à une fête religieuse, l'égorgea en face de l'église où il devait aller prier avec lui. Tel est ce Wenzel IV qui poursuivit avec une haine implacable l'archevêque de Prague qui avait été son intime ami, et fit jeter à minuit son vicaire Népomucène, pieds et poings liés dans la Moldau. Ce même Wenzel, pour se procurer l'argent qu'il dissipait en folles dépenses, convoqua un jour une assemblée de nobles dont il voulait extorquer un impôt. Il avait fait dresser en pleine campagne trois tentes : une noire, une rouge, et une blanche. Dans la première était assis le roi avec ses conseillers. Les nobles comparaissaient l'un après l'autre devant lui. Ceux qui refusaient d'acquiescer à sa demande étaient aussitôt conduits dans la tente rouge et décapités.

Mais nous aurons bien d'autres actes de cruautés à citer quand nous en serons à l'époque des guerres de religion.

Au milieu de ces agitations des partis, de ces rivalités funestes, de ces orages qui éclataient dans les villes et se répandaient dans les campagnes, les nobles instincts intellectuels n'étaient cependant point anéantis.

Il est une source vivifiante qui désaltère les sociétés humaines dans la fatigue de leurs longues luttes, comme cette eau salutaire que Moïse faisait jaillir en frappant de sa verge miraculeuse le roc du désert. Il est une fleur impérissable qui germe et s'épanouit sur les plages les plus froides, au milieu des plus sauvages peuplades ;

Digitized by Google

c'est la source de la science, c'est la fleur de la pensée et de la poésie.

Les Tsèques, retranchés dans l'enceinte de leurs montagnes, comme dans une ceinture de remparts, ne participaient point au mouvement littéraire et scolastique des grands États de l'Europe, mais ils avaient aussi leurs couvents, leurs écoles, leurs corporations d'érudits, de lettrés, et par le fait de leur isolement, ils conservaient dans toute son originalité de forme et de langage leur poésie nationale.

Saint Wenzel, qui occupe une si grande place dans les religieuses légendes de la Bohême, était un homme instruit qui se complaisait dans la lecture des livres slaves, et dans l'étude des classiques latins. Un de ses plus glorieux successeurs, le vaillant, l'impétueux Ottokar II, le fier adversaire de Rodolphe de Habsbourg, avait l'amour de la poésie et des beaux arts. La plupart des souverains de la Bohême se plurent à patronner les écoles des monastères, et en l'année 1348, le roi Charles Ier fonda l'université de Prague. Elle fut organisée sur le modèle des universités de Paris et de Bologne. Elle avait ses quatre facultés et dans son cercle scientifique divisé en quatre nations, elle enlaçait les quatre points cardinaux de la Germanie et des États du Nord. La première de ces nations comprenait la Bohême, la Moravie et la Hongrie; la seconde, la Bavière, l'Autriche, la Souabe, la Franconie et les provinces du Rhin; la troisième, la Pologne, la Russie, la Lithuanie, la Silésie; la quatrième enfin, la Thuringe, la Saxe, le Danemark et la Suède. C'était, comme on le voit, la métropole scientifique de plusieurs races différentes, de tout un monde; et à cette époque, il n'existait dans les États germaniques pas un autre établissement du même genre. Aussi l'on y vit arriver promptement une quantité d'Allemands, et grâce aux priviléges qui leur étaient octroyés, ils y prirent un ascendant auquel il fallut mettre des limites.

Dans ces mêmes temps de désordres qui nous apparaissent comme des temps à demi barbares, la petite cour de Bohême déployait

Digitized by Google

un luxe fastueux. Wenzel qui perdit un œil dans une de ses ardentes parties de chasse, et qui est désigné dans l'histoire par le nom de Wenzel le Borgne, se plaisait à organiser des fêtes pompeuses et des tournois où les chevaliers apparaissaient avec des vêtements brodés en or, où leurs valets portaient de brillantes livrées, où l'on couvrait les chevaux de caparaçons en soie parsemés de perles.

Ottokar II avait autour de lui, comme les rois de France et d'Angleterre, tout un cortége de gentilshommes, de chambellans et d'écuyers.

Wenzel II invita à son couronnement vingt-huit princes de différentes contrées avec leur suite. Le duc Albert d'Autriche s'y rendit avec 7,000 cavaliers. Les autres y vinrent avec une telle escorte, que pour cette ruineuse cérémonie la ville de Prague fut obligée de pourvoir à la nourriture de 191,000 chevaux. Devant la porte d Angez, on avait construit un palais en planches, revêtu de tentures en or, où les hôtes du fastueux Wenzel étaient servis en vaisselle plate. Près de là coulaient des fontaines de vin, et autour de la ville résonnaient le bruit des cavalcades, les cris des spectateurs assistant à de splendides tournois, le mouvement des bals, la musique des orchestres.

Tout ce luxe devait être encore pourtant surpassé, lorsqu'en 1558 Ferdinand Ier fit son entrée à Prague en qualité d'empereur d'Allemagne. Un archiduc s'avança à sa rencontre avec 5,000 cavaliers magnifiquement équipés. Près de la ville étaient rangés 8,000 fantassins et 1,000 paysans tenant d'une main une bannière et de l'autre un instrument d'agriculture, insigne de leur profession. A la porte principale de Prague, l'empereur fut reçu par les magistrats et par les membres de l'université revêtus de longs manteaux de pourpre et conduit en triomphe sous un baldaquin à travers les rues parsemées de fleurs et couvertes de tapisseries. Dans la Neustadt, 1,500 enfants parés de vêtements en soie s'alignèrent devant lui, et l'un d'eux lui adressa une harangue en latin; dans l'Altstadt, il était attendu par 2,000 jeunes filles chargées de guirlandes de

Digitized by Google

fleurs ; plus loin, il rencontrait 1,000 veuves en robes noires portant chacune un cierge à la main ; plus loin encore 1,000 vieillards à la barbe blanche, afin qu'aucune classe de la société et aucune génération ne manquât à cette solennelle démonstration.

A la mort de Wenzel III, le dernier descendant mâle de Przemysl, les états de Bohême se rassemblèrent pour élire un nouveau souverain, mais la division éclatait dans leurs délibérations comme dans les diètes orageuses de la Pologne. Rodolphe d'Autriche avait des partisans nombreux dans cette assemblée ; le duc Henri de Carinthie avait aussi les siens. Rodolphe l'emporta, non sans de violents débats, mais il mourut quelques mois après, et il fallut procéder à une autre élection. Cette fois Henri de Carinthie fut nommé, mais la lutte fut terrible, les épées sortirent des fourreaux, et quelques-uns des principaux défenseurs de l'Autriche furent égorgés par leurs adversaires dans la salle même des séances. Le prince qui montait sur le trône par cet acte de barbarie devint bientôt si odieux à ses sujets qu'ils n'aspirèrent plus qu'à se soustraire à sa cruelle domination. Des membres des états se rendirent secrètement près de l'empereur Henri VII, et après lui avoir exposé leurs griefs lui offrirent pour son fils le trône de Bohême et la main d'Élisabeth, fille de Wenzel II. Henri accepta avec empressement cette double proposition, et cassa en sa qualité d'empereur l'élection du duc de Carinthie. Celui-ci, pour prévenir le danger qui le menaçait, voulut s'emparer d'Elisabeth, mais elle réussit à s'échapper et se réfugia à la cour de Henri, qui la maria aussitôt avec Jean.

Ce souverain qui régissait alors l'empire germanique et qui dotait un de ses fils du royaume de Bohême, ne possédait quelques années auparavant que son obscur petit duché du Luxembourg. De même que les Lusignan, les seigneurs de Luxembourg se vantaient d'avoir une fée parmi leurs aïeules. Les fées ont bien prouvé par là leur pouvoir. Aux Lusignan, elles ont donné le royaume de Chypre ; aux Luxembourg l'empire d'Allemagne.

En montant sur le trône, Jean dut jurer devant les députés de la

Digitized by Google

Bohême de respecter les priviléges et les libertés du pays, de ne lui demander aucun impôt extraordinaire et de ne pas confier d'emplois publics aux étrangers. L'année suivante, il fut couronné à Prague par l'archevêque de Mayence.

Mais il était d'une humeur trop aventureuse et trop belliqueuse pour pouvoir se consacrer paisiblement à l'administration de son royaume. Il n'y séjourna que peu de temps. Une guerre l'emportait en Allemagne; une autre guerre en Lithuanie, et enfin quand les Anglais envahirent la France, il courut se ranger au milieu des troupes françaises. En 1337, il avait perdu un œil; en 1340, il avait perdu le second. Sa cécité ne pouvait l'arrêter dans l'ardeur de son courage. Sur le champ de bataille de Crécy, il se fit conduire au milieu de la mêlée et il y tomba criblé de blessures. Son bouclier fut remis au prince Noir. Il portait pour devise : *jch diene* (je sers). Cette devise est devenue celle des princes de Galles.

Le second des Luxembourg qui régna sur la Bohême donna à ce royaume trente années de repos et de prospérité. C'était le fils de cet intrépide aveugle. Il avait été élevé à la cour de France, et tout jeune il avait combattu aussi dans les champs de Crécy. Il fut proclamé empereur sous le nom de Charles IV et roi de Bohême sous le nom de Charles Ier. Il avait pour la Bohême, à laquelle il appartenait par sa mère, une prédilection particulière, il en connaissait la langue, il en protégea les institutions. Ce fut lui qui fonda l'université de Prague; qui construisit la nouvelle cathédrale de cette royale cité, et fit bâtir le pont en pierre qui traverse la Moldau. Il aimait les arts, les lettres, et parlait et écrivait couramment, chose inouïe de son temps! le slave, l'allemand, le latin, le français, l'italien[1]. Comme empereur, il a signalé son règne par la

[1] Son fils Sigismond n'avait pas les mêmes connaissances philologiques, mais il y suppléait par sa présomption. Un jour, il prit la parole dans le concile de Constance, et dit : Date operam ut *illa nefanda schisma* eradiatur. Un des cardinaux lui ayant fait observer que le mot schisma était un substantif neutre. — Qu'importe? répondit froidement Sigismond : Ego sum rex romanus et super grammaticam.

Digitized by Google

promulgation de la bulle d'or dans laquelle il réglait les priviléges des rois de Bohême ; le mode d'élection et de couronnement des empereurs, le nombre des électeurs ; les droits des villes et des nobles et les lois à suivre dans la fixation et le recouvrement des impôts. Cet acte, qui fut sanctionné en 1356 par la diète de Nuremberg, a été considéré jusqu'à la dissolution de l'empire germanique comme la base fondamentale de sa constitution.

A ce souverain, que les Bohêmes ont appelé leur père, succéda son fils Wenzel IV, ce maniaque, cet être féroce dont nous avons déjà cité quelques actes de cruauté. Nous en pourrions citer bien d'autres. Mais à quoi sert de relater ces horribles excès d'un pouvoir inhumain, si ce n'est pour montrer tout ce qu'un peuple peut souffrir quand Dieu l'assujettit à la verge d'un tyran ?

Deux fois la noblesse et la bourgeoisie se révoltèrent contre lui, deux fois il reprit possession de son sceptre et se vengea impitoyablement de ceux qui avaient coopéré à ces soulèvements. Les uns furent décapités, d'autres plongés dans des cachots et dépouillés de leurs biens. Car, de même que la plupart des tyrans, à ses instincts sanguinaires il joignait la rapacité. Un jour, pendant qu'il était absent de Prague, une émeute effroyable éclata dans cette ville contre les juifs dont quelques-uns, disait-on, avaient insulté un prêtre portant à un malade le Saint-Sacrement. Leur quartier fut envahi par une populace furieuse ; leurs maisons furent incendiées et plus de trois mille de ces malheureux furent brûlés ou égorgés. A son retour, Wenzel n'eut pas la moindre idée de faire poursuivre ceux qui avaient commis une telle monstruosité. Seulement il demanda que tous les objets d'or et d'argent et toutes les valeurs enlevées dans les demeures des Hébreux fussent remis dans les caisses du trésor.

Il était monté sur le trône, en 1378, à l'âge de dix-huit ans, il mourut, en 1418, d'un coup de sang, disent quelques chroniqueurs. D'autres disent qu'il fut étranglé par un hussite.

Ce fut sous son règne que l'on vit naître et se propager ce schisme

Digitized by Google

des hussites qui devait pendant une longue suite d'années bouleverser et ensanglanter la Bohème. Wenzel ne combattit point ce schisme dès son origine; tout au contraire, il l'encouragea et le patronna.

Jean de Hussinetz, qu'on ne connaît que sous le nom de Jean Huss, était un lettré distingué, et un homme de mœurs austères, professeur à l'université, prédicateur de l'église de Bethléhem et confesseur de la reine. Des écrits de Wieclef lui ayant été remis entre les mains, il les lut avec avidité, se passionna pour les idées de réforme qui y étaient contenues, et bientôt se mit à formuler en chaire ces mêmes idées. A cette première tentative de propagation d'une doctrine nouvelle, s'adjoignit un gentilhomme dont le nom est resté lié à la destinée et au martyre de Jean Huss. C'était Jérôme de Prague.

Naturellement le haut clergé se souleva contre ces discours dans lesquels l'ardent novateur attaquait audacieusement les abus de la hiérarchie ecclésiastique, le luxe des prélats et les irrégularités de leur conduite. Mais quand l'archevêque de Prague en appela à l'autorité souveraine de Wenzel pour mettre fin à ces prédications sacriléges, Wenzel se mit à rire, et répliqua que les prêtres avaient dans leurs sermons assez mal parlé de la noblesse pour qu'il fût permis de leur dire aussi quelques vérités.

L'archevêque s'adressa au pape Alexandre V, qui condamna par une bulle spéciale les doctrines professées par Jean Huss. L'intrépide prédicateur n'en continua pas moins son hérétique enseignement, et il attirait autour de lui une foule d'auditeurs, et il faisait sans cesse de nouveaux prosélytes, et bientôt, sans le vouloir peut-être, il les fanatisait. Un jour, trois carmélites ayant prêché contre Wieclef et ses disciples, des gens du peuple les saisirent et les jetèrent à l'eau.

Mais en même temps que Jean Huss voyait s'accroître le nombre de ses adhérents, il soulevait de violentes réprobations, et un incident étranger à la mission religieuse dont il s'était investi suscita contre lui des inimitiés implacables.

Digitized by Google

Nous avons dit que l'université de Prague était divisée en quatre nations. Charles Ier, pour y attirer les étrangers leur avait accordé des priviléges exorbitants. Dans toutes les affaires de cet établissement, la nation bohême n'avait qu'une voix ; la nation allemande en avait trois. Par là, elle disposait des dotations, des prébendes appartenant à l'université, des chaires de professeurs, et des distinctions honorifiques. Elle tenait en sa possession le sceau de l'école, la bibliothèque et les archives. Les Bohêmes ayant à leur tête Jean Huss, réclamèrent contre une telle inégalité. Wenzel accueillit leur requête, et d'un trait de plume renversa complétement l'ordre de choses qui avait existé jusque-là. En vertu de son nouveau règlement, les prérogatives octroyées aux étrangers étaient dévolues aux indigènes, et la nation allemande qui avait si bien usé de ses trois voix ne devait plus en avoir qu'une seule. Elle ne put se résigner à ce changement. Tous ceux qui lui appartenaient, les professeurs, les étudiants au nombre de 5,000 quittèrent Prague, se retirèrent en Allemagne, et de cette émigration naquit, en 1409, l'université de Leipzig. Mais plusieurs des docteurs pourvus de bonnes places lucratives qu'ils abandonnaient à regret ne pardonnèrent point à Jean Huss la part qu'il avait prise à ce changement de l'organisation universitaire, leur haine le poursuivit jusqu'au sein du concile de Constance.

Chacun connaît l'histoire de ce fameux concile qui réunit trois patriarches, trente-trois cardinaux, quarante-sept archevêques, cent quarante-cinq évêques, cent vingt-quatre abbés, dix-huit cents prêtres, sept cent cinquante docteurs et peupla de cent cinquante mille étrangers une petite ville de cinq mille âmes.

Jean Huss s'y rendit avec un sauf-conduit de Sigismond. Mais en dépit de cet acte impérial, il fut jeté dans un cachot, puis sommé de rétracter ses hérésies, et comme il s'y refusait, le concile le condamna à être brûlé en place publique. Peu de temps après, son ami Jérôme subit le même supplice.

Digitized by Google

Ces deux bûchers allumés dans la ville de Constance mirent le feu à la Bohême.

Pendant son absence, le schisme dont il avait répandu les germes n'avait cessé de progresser. Ses adhérents ne voulaient plus reconnaître ni l'infaillibilité de la papauté, ni le dogme des indulgences, et l'une de leurs plus innocentes manifestations était la communion sous les deux espèces. Déjà ils avaient leurs prêtres qui leur faisaient de longs sermons sur les erreurs de la cour de Rome, et leur administraient le pain et le vin conformément, disaient-ils, au texte même de l'Évangile altéré par le clergé catholique. Jean Huss n'avait point touché à cette question, mais elle fut adoptée par tous les nouveaux sectaires. De là, leur nom d'utraquistes (*sub utrâ quæ*) qui survécut à celui de hussite.

A la nouvelle de l'emprisonnement de Jean Huss, ses partisans avaient adressé de vives réclamations à Wenzel et à Sigismond ; à la nouvelle de sa condamnation et de celle de Jérôme de Prague, ils se rassemblèrent en tumulte, jurant de venger la mort de ceux qu'ils avaient considérés comme des apôtres et qu'ils glorifiaient après l'arrêt du concile de Constance, comme des martyrs.

Dès le premier jour, ces rassemblements de hussites prirent un caractère effrayant ; dès le premier jour ils avaient trouvé leurs chefs, et bientôt ils eurent leurs forteresses. Leurs chefs furent le burgrave Nikla de Hussinetz et le terrible Ziska. Cet homme, qui s'est acquis une si effroyable célébrité, descendait d'une ancienne famille de Bohême, et remplissait à la cour de Wenzel les fonctions de chambellan. Dans son enfance, il avait perdu un œil ; dans une bataille, il perdit l'autre, mais il n'en continua pas moins à commander ses troupes et à remporter de sanglantes victoires. Il ressemblait à l'aveugle destin, errant à travers champs et répandant de tous côtés le deuil et la dévastation. En Bohême, à quatre siècles de distance, son nom est resté gravé en caractères sinistres dans la mémoire du peuple. Son portrait se trouve dans les châteaux, dans les couvents, comme dans les maisons des villages, et les paysans les plus illettrés

Digitized by Google

connaissent les plus petits détails de sa vie. On dit que sa mère, surprise tout à coup par les douleurs de l'enfantement, accoucha de lui dans la forêt, et l'endroit où il naquit, et celui où il exhala, sous une tente, son dernier soupir, sont restés comme des lieux maudits, incultes et inhabités.

A quelques lieues de Miltschin est un coteau escarpé, entouré de trois côtés par les eaux de la Lusnitza, un des tributaires de la Moldau. On l'appelle le Thabor. Sur les flancs de cette colline est une petite ville très-paisible aujourd'hui et occupée en partie par une population de tisserands. Ce fut là que Ziska établit un de ses principaux campements. Il y éleva des bastions, il y construisit des remparts. De là, il se précipitait avec sa bande de ravageurs dans les districts des environs. De là, vient le nom de Thaborites, par lequel on désignait ses soldats. D'autres troupes de révoltés organisées par Krussina empruntèrent un autre nom biblique à une montagne voisine de Königingraz. Elles s'appelèrent les Horébites.

Jean Huss avait été consumé sur son bûcher en 1415. Ses livres avaient été brûlés; ses vêtements et ses cendres avaient été jetés dans le Rhin. Il ne devait rien rester de lui. Trois ans après, 40,000 hommes se réunissaient sur le Thabor en brandissant leurs armes, et en vociférant des cris furibonds contre ceux qui l'avaient persécuté. Puis, Ziska descendait à Prague avec une de ses hordes forcenées, entrait à l'hôtel de ville et sommait les magistrats de remettre en liberté des hussites qu'ils avaient fait arrêter quelques jours auparavant. Sur leur refus d'obtempérer à cette demande, le bourgmestre, trois conseillers et six autres fonctionnaires furent aussitôt frappés à coups de piques et jetés par les fenêtres.

Cette fois Wenzel qui avait patroné Jean Huss et qui avait encouragé les prédications contre les indulgences, parce que l'argent recueilli à la suite de ces prédications sortait de son royaume, Wenzel eut peur du déploiement de forces des hussites et des prétentions de ces mêmes hommes qui, naguère se contentaient d'entendre prêcher contre le pape et de communier sous les deux espèces. Il

Digitized by Google

voulait prendre des mesures pour prévenir le péril qui menaçait la tranquillité de son royaume, mais il mourut subitement, laissant à son successeur Sigismond une tâche qui ne devait s'achever que dans des flots de sang.

Sigismond était en ce moment occupé à régler diverses affaires en Hongrie ; de là, il se rendit en Moravie et en Silésie. Chemin faisant, il ne manquait pas pourtant une occasion de manifester les sentiments de haine que lui inspiraient les hussites. A Breslau, il fit publier les bulles que le pape venait de fulminer contre eux, et fit brûler un magistrat qui avait osé se récrier contre cette sentence pontificale.

Pendant ce temps, les Thaborites, sous la conduite de Ziska, se répandaient dans la Bohême, saccageaient les couvents et les églises où la communion sous les deux espèces n'était point admise, lacéraient les tableaux, pillaient les sacristies, profanaient les autels. De tous côtés, il arrivait des gens du peuple qui se joignaient à ces hordes frénétiques, et leur farouche général fut par elles proclamé : Ziska du Calice, commandant des Thaborites par la grâce de Dieu.

De toutes les histoires de guerres qui depuis le commencement du monde ont aveuglé et désolé l'humanité, les plus tristes à lire sont celles des guerres de religion. Quand les hommes prennent les armes l'un contre l'autre pour une rivalité d'ambition, pour un intérêt matériel, on peut s'étonner de leur aveuglement, et gémir quelquefois de leurs désastres. Mais quand ils en viennent à s'égorger au nom du Dieu qui les invite à la confraternité, au nom du Dieu de clémence et de miséricorde, il y a dans leur emportement un plus douloureux vertige, dans leurs cruautés un caractère plus odieux, dans leur invocation au ciel un sacrilége.

Ziska revint à Prague, ravageant sur sa route les établissements catholiques, maltraitant ou égorgeant les moines et les prêtres qui refusaient de reconnaître son autorité. Près de la ville, il fut rejoint par les horébites, qui de leur côté avaient commis les mêmes

Digitized by Google

excès. Les deux troupes de fanatiques, en poursuivant leur marche désordonnée, répandaient le bruit que la fin du monde approchait, que tous les adversaires des hussites seraient anéantis, et que Sigismond était l'Antechrist annoncé par l'Apocalypse.

Enfin Sigismond arriva avec une escorte des plus solennelles et une armée formidable. Il avait avec lui les cinq électeurs de Mayence, de Trèves, de Cologne, du Palatinat et de Brandebourg ; les ducs d'Autriche et de Bavière, les margraves de Meissen, de plus une quarantaine de princes, plusieurs prélats et 100,000 soldats. Il s'avança vers Prague et s'établit sur les hauteurs qui entourent le Hradschin. Les Thaborites occupaient la montagne de Witkow, à laquelle ils décernèrent le nom de montagne de Ziska, et leur nombre était bien inférieur à celui des troupes impériales, et la plupart d'entre eux étaient fort mal armés. Cependant, ils ne craignirent pas d'engager la bataille. Ils s'élancèrent contre leurs ennemis en chantant leur hymne de guerre, que nous croyons devoir citer comme une des productions poétiques de cette horrible époque. On en attribue la composition à Ziska, qui joignait à sa sauvage intrépidité une éloquence que les anciens chroniqueurs comparent à celle de César.

« Compagnons, qui gardez l'éternelle loi de Dieu, invoquez de nouveau le nom de Dieu, marchez en sa présence ; bientôt vous jetterez l'épouvante parmi vos adversaires.

« Que pourriez-vous craindre ? Dieu lui-même vous protége. La vie, l'amour, tout ce que les hommes ont de plus cher est soumis à sa volonté. Il affermira vos cœurs, il vous soutiendra contre tout péril.

« Vous recevrez du Christ toutes les bénédictions. Après cette existence passagère, l'éternité ; celui qui meurt pour sa foi acquiert l'immortalité.

« Levez donc vos lances, chevaliers du monde spirituel, votre valeur suppléera au défaut de vos armes, et vous combattrez bravement, champions du Seigneur.

Digitized by Google

« Vos ennemis peuvent-ils vous effrayer, si nombreux qu'ils soient? Dieu peut-il vous abandonner ? Non, vous combattez pour lui, et il dissipera vos indignes antagonistes.

« Et vous, troupes de corbeaux, légions de voleurs, voyez les dangers qui vous entourent, vous êtes au bord du précipice où doivent s'abîmer la fraude et l'avarice.

« Songez, pendant qu'il en est temps encore, songez à la mort qui vous menace, regardez le gouffre ouvert sous vos pieds.

« Et maintenant, au combat ! Nos armes pour la justice, et Dieu pour appui. Un seul mot : en avant ! en avant ! Frappez sans peur et sans miséricorde. »

Exaltés par ces chants et par leur fanatisme, les Thaborites se précipitèrent avec une telle impétuosité contre les troupes de Sigismond qu'ils les mirent en déroute. Le matin, ils étaient menacés d'un complet désastre ; le soir, ils célébraient dans les rues de Prague leur triomphe et se raillaient de leurs ennemis. Les soldats de l'empereur se vengèrent de leur défaite, en incendiant les villages des environs et en égorgeant les femmes et les enfants des hussites. Les Thaborites, de leur côté, mettaient leurs prisonniers dans des tonnes enduites de goudron, et les faisaient brûler sur les murs de la ville aux yeux des impériaux.

Cependant, il existait à Prague un parti de gens modérés, qui, redoutant les violences des Thaborites, essayèrent d'entrer en négociation avec Sigismond. Ils lui présentèrent un projet de traité qui se résumait en quatre articles. Par le premier, ils demandaient le libre exercice du culte des hussites dans tout le royaume ; par le second, qu'il ne fût plus permis au clergé de posséder des biens immobiliers, ni de s'immiscer dans les affaires civiles ; par le troisième, que les prêtres fussent soumis à la même juridiction que les laïques ; par le quatrième, ils réclamaient l'abolition des collectes religieuses, et notamment de celles qui se faisaient à la suite des sermons sur les indulgences.

Sigismond profita des jours d'amnistie employés à ces négocia-

Digitized by Google

tions pour enlever les trésors de la cathédrale et celui de la couronne, qu'il donna en gage à des capitalistes de Nuremberg pour une somme d'argent comptant. Il avait dans son armée des mercenaires recrutés en différentes parties de l'Allemagne. Ces hommes, qui se seraient tout aussi bien enrôlés sous le drapeau de Ziska que sous l'étendard impérial, s'ils y avaient trouvé leur avantage, réclamaient brutalement leur solde. Sigismond leur en donna une partie, et ils le quittèrent pour s'en aller à travers champs compléter cette solde par le pillage.

L'empereur aussi s'éloigna et ravagea les campagnes qu'il traversait. Dans le seul district de Bunzlau, il mit le feu à vingt-quatre villages, et ses soldats se livraient impunément à toutes sortes d'atrocités.

Une partie de ses troupes occupait encore le Wissehrad et une autre citadelle de Prague; elles y furent bloquées, assiégées et forcées de capituler. La ville entière était au pouvoir des insurgés. Ils démolirent les murs du Wissehrad, détruisirent les églises et le palais renfermés dans son enceinte, anéantirent enfin ces imposants édifices dont on attribuait la première construction à Libussa. Puis Ziska se remit en marche avec ses bandes sanguinaires enivrées de leur triomphe. Il traversa les provinces en conquérant, s'emparant des châteaux et des villes, et châtiant rigoureusement celles qui osaient tenter de lui résister. Bientôt la Bohême fut assujettie à la domination des hussites, et Ziska était le roi des hussites.

Mais alors il arriva ce qui arrive presque toujours dans ces soulèvements de la populace, dans ces triomphes désordonnés des partis révolutionnaires. Les hussites, maîtres du pays et n'ayant plus d'ennemis à combattre, se divisèrent. Dans le schisme qui avait produit leur révolte surgirent d'autres schismes. Les uns prétendaient que l'étude des lettres, des sciences, des arts, était un péché; que tous les tableaux et tous les livres d'église devaient être brûlés; que le culte des saints était une idolâtrie, et qu'il ne devait plus y avoir d'autres jours de fête que les dimanches. D'autres, en tête

Digitized by Google

desquels se trouvait un homme d'un certain renom, Martin Loquis, annonçaient que l'heure du jugement dernier allait bientôt sonner; que tous ceux qui n'auraient point trempé leurs mains dans le sang des ennemis du Christ, c'est-à-dire des catholiques, seraient rejetés du nombre des élus; qu'à l'exception de cinq villes saintes de la Bohême, tout serait anéanti, et que ceux qui, par la grâce de Dieu, resteraient dans ces villes y vivraient comme Adam et Ève dans le paradis terrestre. De cette dernière extravagance naquit une secte qu'on appela la secte des adamites, et qui en peu de temps fit de rapides progrès. Ceux qui s'y associaient répudiaient toute doctrine chrétienne, se dépouillaient de leurs vêtements pour imiter par leur nudité Adam avant sa chute. L'un d'eux prit le nom d'Adam, se proclama le fils de Dieu, devint leur chef et s'établit dans une île d'où il faisait de fréquentes excursions dans les villages des environs, rançonnant ou égorgeant ceux qu'il appelait les fils du diable.

Ziska attaqua cette horde d'insensés et l'écrasa. Martin Loquis fut mis dans une tonne pleine d'huile et de poix, et brûlé. D'autres furent condamnés à périr sur un bûcher. Mais on les vit, dans le délire de leur fanatisme, y monter gaiement, en s'écriant que, par ce martyre, ils conquéraient le ciel.

Pour mettre fin à ces fatales divisions, pour fixer les bases de ce dogme de réforme qui avait déjà fait verser tant de sang et commettre tant de monstruosités, une Diète fut convoquée à Tzaslau. Ziska s'y rendit avec une partie de ses légions. Les principaux seigneurs de Bohême, et l'archevêque Conrad de Prague, qui s'était rallié au parti modéré des hussites, voulurent aussi y assister.

Là, il fut décidé en premier lieu qu'on adopterait, comme base fondamentale de la nouvelle religion, les quatre articles de Prague qui avaient été précédemment proposés à Sigismond, et que Sigismond n'avait pas voulu accepter. Ensuite on déclara que l'empereur avait perdu ses droits au trône, et que le pays serait régi par

Digitized by Google

un comité de vingt-quatre directeurs choisis dans les rangs de la noblesse et de la bourgeoisie.

A cette nouvelle, Sigismond essaya de rentrer en négociation, et annonça qu'il admettrait les quatre articles. Mais on lui répondit qu'avant tout il devait restituer les trésors qu'il avait enlevés dans la cathédrale et dans le château de Prague. La guerre recommença. Des troupes, conduites par le margrave de Meissen et le duc de Silésie, entrèrent en Bohême. Dans l'un de ces combats, Ziska fut atteint par une flèche qui lui creva son second œil. Mais, comme nous l'avons dit, sa cécité ne l'empêcha point de continuer ses féroces expéditions. Il était dans une voiture au milieu de ses troupes ; ses officiers venaient lui rendre compte des mouvements de l'ennemi, et, d'après leurs rapports, il prenait ses dispositions. Ce fut même après avoir été complétement privé de la vue qu'il remporta ses plus éclatantes victoires.

Une croisade avait été prêchée contre les hussites. Une armée de 100,000 hommes s'avançait contre eux. Ziska la harcèle, la pousse de retranchement en retranchement, et enfin l'oblige à se retirer. Un parti se forme contre lui à Prague. Il arrive en fureur jusque sous les murs de cette ville et menace de la réduire en cendres. Tout tremble devant lui, et ceux qui avaient osé braver son pouvoir en sont réduits à invoquer sa pitié. Une autre armée impériale reparaît sur les frontières de la Moravie. Il marche contre elle et la met en déroute. Mais là était le terme de sa terrible destinée. Il mourut de la peste, le 12 octobre 1424. Il avait alors soixante et dix ans, et il avait, dans l'espace de six ans, fait reculer trois fois les légions de l'Allemagne, subjugué la Bohême, remporté treize victoires.

Après sa mort, les Thaborites se divisèrent. Le plus grand nombre d'entre eux se rangea sous la bannière d'un ancien moine nommé Procope, qui fut surnommé Procope le Grand, ou le Saint.

Les autres, qui, après avoir enseveli en grande pompe leur

Digitized by Google

puissant Ziska, s'appelaient les Orphelins, prirent pour chef Procopeck (Procope le Petit).

Cependant le pape Martin V continuait de presser les États catholiques de s'armer contre les hérétiques de la Bohême. En Allemagne, on ordonnait la levée d'un impôt destiné à cette guerre. Sigismond, de son côté, appelait tous les princes de l'empire à le seconder dans cette lutte qui devenait de plus en plus effrayante. Dans un congrès réuni à Francfort, il fut décidé que la Bohême serait attaquée à la fois de trois côtés par les légions de la Bavière, de la Franconie, de la Thuringe, par celles de l'Autriche et de la Silésie.

Ce projet fut exécuté ; mais l'électeur Frédéric de Saxe, s'étant avancé avec ses troupes vers Mies sans attendre ses confédérés, ne put résister à l'impétueuse attaque de Procope. Ses soldats se débandèrent, s'enfuirent, et l'armée entière des croisés, saisie d'une terreur panique à la nouvelle de cette défaite, se retira en désordre.

Procope, le digne successeur de Ziska, n'ayant plus d'ennemis à combattre en Bohême, partit avec 40,000 hommes pour les contrées d'où étaient issus ses ennemis. Il s'avança jusque dans les marches de Brandebourg, sans s'arrêter devant les grandes cités qui pouvaient lui opposer quelque résistance, dévastant et pillant les petites villes et les villages, et s'en revint avec un immense butin. L'année suivante, encouragé par le succès de cette première expédition, il partit de nouveau avec 50,000 fantassins, 20,000 cavaliers, 300 chariots de guerre, entra en Saxe, mit à feu et à sang tout le pays qu'il traversait. On dit que, dans ces deux campagnes, il ne ravagea pas moins de cent villes et de quatorze cents villages. C'était un fléau pareil à celui des marches d'Attila, auquel les historiens ont donné le nom de fléau de Dieu.

Une nouvelle armée allemande entra en Bohême, une armée de 100,000 hommes.

Elle fut, comme la première, battue et dispersée par le glorieux Procope.

Digitized by Google

Cette fois, on se dit en Allemagne que la Bohême était invincible, et qu'il fallait en venir aux moyens de transiger avec elle. Un concile fut, à cet effet, convoqué à Bâle. Les Thaborites y furent représentés par plusieurs de leurs prêtres et par Procope, qui lui-même prit part aux controverses théologiques. Cette première tentative de conciliation n'eut aucun succès. Les Bohêmes se retirèrent; le concile, qui désirait ardemment mettre fin à une situation si lamentable, envoya à Prague des députés pour y renouer cette difficile négociation. Après plusieurs discussions, les délégués finirent par accepter les quatre articles de Prague, que le parti modéré des hussites proposait comme son ultimatum, et le pape Eugène consentit aussi à sanctionner ces articles. Un traité de paix fut rédigé selon ces conditions et lu à l'assemblée de la noblesse qui l'adopta avec empressement.

Mais les avides légions qui avaient fait de si fructueuses expéditions en Allemagne ne voulaient pas déposer si vite les armes. La Bohême se divisa de nouveau en deux partis : d'un côté, la noblesse qui aspirait à rétablir le calme dans le pays; de l'autre, les Thaborites qui voulaient continuer la guerre. La noblesse leva des troupes et les confia au commandement de Meinhard de Neuhaus. La bataille s'engagea entre les deux partis. Les deux Procope y furent tués; les Thaborites furent vaincus.

La noblesse victorieuse envoya une députation à Sigismond pour lui offrir le trône de Bohême, à la condition toutefois qu'il adopterait les quatre articles de Prague, qu'il s'engagerait à maintenir les franchises du royaume et qu'enfin il restituerait les trésors qu'il avait enlevés. L'empereur qui n'espérait guère en finir si heureusement de cette lutte si longue et si désastreuse, se hâta d'accepter ces propositions, et quelques mois après il entrait triomphalement dans la royale cité où il avait été proscrit. C'était en 1436. La guerre enfantée par la mort de Jean Huss avait duré dix-huit ans. Qui pourrait dire le nombre de ses victimes et l'étendue de ses ravages?

Digitized by Google

Les Thaborites étaient vaincus et désarmés ; mais les dissensions religieuses n'étaient point apaisées. Elles éclatèrent encore à diverses reprises dans les dernières années du règne de Sigismond qui mourut en 1437, et dans les élections des souverains qui lui succédèrent. L'un de ces souverains, Georges Podiebrad, homme ferme et éclairé, essaya vainement de les réprimer. A la mort de ce prince, choisi dans les rangs de la noblesse de Bohême, les États élurent pour le remplacer Vladislas qui joignit à cette couronne celle de Hongrie. A la mort de son fils Louis, qui périt dans les plaines de Mohacz, en combattant contre les Turcs, Ferdinand Ier, archiduc de Styrie et d'Autriche, devait prendre possession des royaumes de Hongrie et de Bohême, en vertu de son mariage avec la fille de Vladislas.

Quand il monta sur le trône (1526), un autre dogme destiné à prendre plus d'extension que celui de Jean Huss commençait à pénétrer en Bohême, le dogme de Luther. Né en Espagne, élevé en Espagne, très-zélé catholique, Ferdinand avait horreur de la nouvelle hérésie. Trois années après son couronnement, pendant qu'il était à Vienne, une lettre que Luther adressait aux États de Bohême pour les engager à adopter sa doctrine se répandit dans le pays. Un prêtre de la capitale se mit à prêcher le protestantisme. A cette nouvelle, Ferdinand accourt à Prague, exile ce prêtre, assemble une diète à Budweiss, et déclare formellement qu'il n'admettra pas dans son royaume d'autre culte que celui des catholiques et, par tolérance, celui des utraquistes.

Cependant lorsque la ligue de Smalcalde fut organisée et lorsque Ferdinand demanda des troupes à son royaume pour la combattre, les États de Bohême étaient en correspondance avec l'électeur Jean Frédéric de Saxe, le chef de cette association protestante. Ils n'osèrent point la secourir, mais ils se refusaient à autoriser des levées de soldats pour la combattre. Ils faisaient des vœux pour la Saxe et ils inclinaient à s'allier ouvertement avec elle, quand tout à coup on apprit le résultat de la bataille de Mühlberg. L'armée

Digitized by Google

protestante avait été mise en déroute, Jean Frédéric était prisonnier et Charles-Quint l'emmenait à sa suite à Wittemberg.

A cette nouvelle, les États de Bohême craignant la colère du roi se hâtèrent de lui demander pardon; mais Ferdinand était résolu à profiter de cette circonstance pour châtier ceux qui avaient désobéi à sa volonté, et briser un élément perpétuel d'opposition.

Ils se rendit à Prague avec un appareil formidable, fit braquer ses canons contre les principaux quartiers, et somma les magistrats et deux cent quarante des principaux bourgeois de la cité de se réunir au château pour y rendre compte de leur conduite.

Le lendemain, il les reçut dans la grande salle d'audience, assis sur son trône. Après leur avoir reproché en termes sévères leur refus de s'adjoindre à lui dans la cause des catholiques et leurs correspondances avec l'électeur de Saxe, il leur ordonna de se retirer dans la salle de justice pour y entendre prononcer leur arrêt.

Quelques heures après, le maréchal de Moravie leur annonça que le roi exigeait l'abandon complet de leurs anciennes franchises, la remise à la couronne des droits de douane, des biens communaux, la remise immédiate de toutes les armes, de toutes les munitions de la ville, et enfin l'héritage d'un riche bourgeois nommé Arnold, qui en dehors d'une quantité d'objets précieux en or et en argent et de pierreries, s'élevait à une valeur de 1,500,000 florins.

Les magistrats et les représentants de la bourgeoisie, après avoir entendu formuler ces conditions, demandèrent qu'il leur fût permis de sortir pour en conférer avec leurs concitoyens. Mais le roi ne voulait accorder aucun délai, ni permettre aucune délibération. Séance tenante, ils durent souscrire à tout ce qui leur était imposé. Quelques-uns furent remis en liberté pour opérer la livraison des armes et des munitions. Les autres restèrent pendant deux mois emprisonnés, quatre d'entre eux furent décapités, huit autres fouettés aux trois portes de la ville et bannis du royaume. Par la même occasion, Ferdinand confisqua les priviléges de cinquante autres cités, interdit sous peine de mort toute convocation de

Digitized by Google

diète qui se ferait sans son autorisation, abolit le droit d'élection des États, et déclara la couronne de Bohême héréditaire dans sa famille. Puis il partit, abandonnant à son jeune fils l'administration de ce pays complétement dompté, et quels que soient les reproches qu'on puisse adresser à Ferdinand, il faut dire que par ses rigueurs il rendit à la Bohême une tranquillité dont elle n'avait pas joui depuis longtemps.

Maximilien II, son fils aîné qui lui succéda en 1564, avait dans son catholicisme un secret penchant, ou tout au moins de l'indulgence pour le protestantisme. A la Diète qu'il assembla en 1567, il accorda à la Bohême la liberté des cultes, et le nombre des luthériens s'accrut, et l'on vit aussi s'accroître celui des frères moraves et les frères de Bohême.

Sous le règne de Rodolphe II (1576-1611), les protestants prirent un nouvel ascendant. Ils obtinrent de lui des lettres patentes un peu obscures sur les points les plus délicats, mais en vertu desquelles ils se croyaient en droit de construire des temples, de former des consistoires, de pratiquer enfin ouvertement leur culte.

Rodolphe, ce souverain doux et craintif, n'était pas fait pour gouverner un empire en ces temps orageux, où, de toutes parts, fermentaient les idées de révoltes enfantées par la Réformation. Il n'aimait que l'étude des sciences et des arts, ne demandait qu'à vivre tranquillement dans son château de Prague, comme un professeur dans sa bibliothèque. Il eut l'honneur d'attirer autour de lui des savants distingués, entre autres Tycho-Brahé et Kepler. Il fit des collections précieuses de livres, de tableaux, d'antiquités; enfin, il donna par ses encouragements une heureuse impulsion à l'université et aux écoles de la Bohême. Mais les affaires publiques fatiguaient son esprit, et souvent inquiétaient sa timidité.

Cependant, lorsque son frère Mathias qui était déjà investi du gouvernement de la Hongrie voulut lui enlever celui de la Bohême, le pauvre Rodolphe essaya de résister à cette ambition. Mais ni les

Digitized by Google

États, ni le peuple ne lui vinrent en aide. Il fut obligé de céder, et mourut peu de temps après.

Quelques historiens rapportent qu'en signant son abdication, dans l'amer sentiment de l'injustice commise envers lui, et de son abandon, il appela la vengeance du ciel sur Mathias et sur la Bohême.

A voir les événements qui agitèrent les dernières années de l'usurpateur et bouleversèrent la Bohême, on eût dit que Dieu exauçait la douloureuse invocation de Rodolphe.

En 1611, Mathias s'était fait couronner à Prague, en 1617 il était proclamé empereur, et cinq années après, il abandonnait le sceptre de la Bohême à son neveu Ferdinand. C'était ce duc de Styrie dont nous avons indiqué le caractère dans un chapitre précédent, cet ardent catholique qui, déjà dans son duché avait poursuivi sans miséricorde le protestantisme.

Les protestants de Bohême connaissaient sa passion religieuse et son inflexibilité de caractère. Cependant ils ne s'opposèrent point à son couronnement. Mais ils prenaient de jour en jour une attitude plus hardie, ils affermissaient leur organisation, et enfin, ils se mirent à bâtir des temples, à fonder des écoles. Ils avaient pour chefs deux hommes puissants et résolus : Léonard de Fels et le comte de Thurn. Le clergé catholique réclama contre la construction de ces édifices luthériens. L'empereur à qui il en fut référé ordonna de les démolir. La révolte éclata.

L'empereur et le roi Ferdinand étaient alors à Vienne, la gestion des affaires était confiée à des conseillers à qui les protestants attribuaient la dernière décision de Mathias. Un matin, Léonard de Fels, et le comte de Thurn se rendent avec une troupe de leurs adhérents au château, en font garder les issues et pénètrent dans la salle du conseil. Là, le comte reproche aux administrateurs du royaume les rapports qu'ils ont faits à l'empereur, et les funestes avis qu'ils lui ont donnés. Le burgrave essaye de le calmer. Mais Léonard de Fels réplique qu'il n'y a nulle liberté à espérer pour la Bohême, tant que

Digitized by Google

le pays sera gouverné par de tels hommes. — Qu'on les jette par la fenêtre ! s'écrie l'un de ses compagnons.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Six magistrats furent immédiatement saisis et lancés d'une hauteur de soixante pieds dans les fossés du château. Aucun d'eux pourtant ne fut tué dans cette chute, ni même grièvement blessé. Ils se relevèrent et s'enfuirent.

En apprenant cet acte de violence, Mathias avait envie d'employer des moyens de pacification ; Ferdinand combattit énergiquement ce projet, disant que depuis que l'hérésie avait pénétré en Bohême, elle y avait constamment jeté le trouble et le désordre, et qu'il fallait en finir par des mesures rigoureuses.

Mathias céda à ces représentations et la guerre fut déclarée. Les protestants y étaient préparés. Dans l'espace de quelques semaines, Thurn réunit une armée de 10,000 hommes, s'empara d'une des forteresses impériales, en assiégea une seconde, mit en déroute les troupes du comte Dampierre que Mathias lançait contre lui, puis celles de Bucquoi.

Bientôt, il ne reste plus en Bohême qu'une seule citadelle occupée par une garnison royale ; tout le pays est soumis au pouvoir des insurgés, et leur armée s'avance sur les frontières de l'Autriche.

Mathias alors en appelle à la médiation des princes de l'empire, des conférences sont ouvertes à Égra. Les délégués de la Bohême s'y rendent, réclament impérieusement la liberté de culte qui leur a été, disent-ils, octroyée par les lettres patentes de Rodolphe.

Mathias meurt dans le cours de ces négociations. Ferdinand manifeste l'intention de les continuer. Mais les confédérés ne veulent point se fier à ses promesses et rentrent en campagne.

Le comte de Thurn s'avance à la tête de 16,000 hommes jusqu'en Moravie, rallie à lui les protestants de ce duché, entre en Autriche, pénètre dans les murs de Vienne, où il ne se trouvait alors qu'un petit nombre de soldats, et s'en va planter son étendard au pied même du palais impérial. Le dogme de Luther avait aussi fait des prosélytes dans la capitale de l'Autriche. Ceux qui l'avaient admis et qui

Digitized by Google

jusque-là n'avaient osé le professer ouvertement s'adjoignent à l'aventureuse Bohême. Seize d'entre eux, conduits par André Thouradel, se font ouvrir les portes du palais, arrivent jusqu'à Ferdinand et le somment violemment de signer l'acte d'émancipation qu'ils lui présentent.

Ferdinand était là sans troupes, sans aucun moyen de défense. Il ne pouvait se résoudre à céder, et pourtant il allait être obligé d'en venir à cette cruelle extrémité, quand soudain des trompettes résonnent, des pieds de chevaux retentissent dans la cour du château : c'est Bucquoi qui arrive à son secours avec un détachement de cavalerie. Les protestants effrayés se retirent. La population catholique de Vienne, un instant subjuguée par l'apparition des troupes bohêmes, reprend courage. Les bourgeois, les étudiants s'arment contre l'invasion, et Thurn retourne en Bohême.

Là, une Diète est convoquée ; elle proclame la déchéance de Ferdinand, elle choisit, pour le remplacer, l'électeur du Palatinat, Frédéric, époux de la fille de Jacques Ier. Frédéric, qui n'était point d'un caractère très-entreprenant, hésitait à accepter cette couronne difficile à conserver. Sa femme lui dit que quand on se mariait avec la fille d'un roi, il fallait avoir la force de porter un diadème. Le pauvre Frédéric, qui aurait mieux aimé vivre en paix dans sa principauté, se soumit à ce raisonnement, et se rendit à Prague où il fut solennellement couronné. Un grand nombre de nobles restaient pourtant fidèles à l'Autriche. Ils furent proscrits ; leurs biens furent confisqués. Par une autre ordonnance du parti victorieux, les jésuites étaient bannis du royaume, ainsi que les principaux membres du clergé catholique.

Pendant ce temps, Ferdinand se rendait à Francfort-sur-le-Mein, où, malgré l'opposition du parti protestant, il était proclamé empereur d'Allemagne, et il se préparait à reconquérir sa couronne de Bohême. Grâce à son activitée et à son habileté, il parvint promptement à s'assurer la coopération de Maximilien de Bavière, de Philippe III d'Espagne, qui lui envoya 24,000 hommes. Il obtint des subsides de

Digitized by Google

la papauté, et il réussit même à obtenir l'appui de l'électeur Georges de Saxe, en lui représentant que le Palatin Frédéric était un calviniste, ennemi par conséquent du luthéranisme, et en lui promettant la Lusace pour prix de son intervention.

Tout étant disposé pour une campagne décisive, Maximilien se mit en marche, ayant sous ses ordres Tilly et Bucquoi.

Les insurgés, au nombre de 30,000 hommes, sous le commandement du prince d'Anhalt, étaient rangés près de Prague, sur les flancs du Weissen-Berg (la montagne Blanche). Le 8 novembre 1620, à midi, le combat s'engagea. Quelques heures après, l'armée protestante fuyait en désordre, laissant cinq à six mille hommes sur le champ de bataille, et son artillerie et ses munitions.

L'insouciant Frédéric donnait ce jour-là même un grand dîner à l'ambassadeur d'Angleterre. Il était encore à table quand on vint lui annoncer la défaite de son armée. Plusieurs de ses conseillers l'engageaient à rallier les débris de cette armée, à invoquer le patriotisme des citoyens et à défendre Prague; mais de telles résolutions ne pouvaient entrer dans son esprit.

Il demanda à Maximilien un armistice de huit heures, en lui déclarant qu'il abdiquait sa couronne, et le soir même il disparut.

Le lendemain, les troupes allemandes entraient dans la cité terrifiée, et, quelques semaines après, Ferdinand lui infligeait ses arrêts. Quarante-huit des principaux moteurs de l'insurrection furent arrêtés : vingt-quatre condamnés à mort; les autres à l'emprisonnement perpétuel. Sept cents gentilshommes furent dépossédés de leurs biens; tous les professeurs, prédicateurs, maîtres d'école protestants, et les frères bohèmes exilés. Le roi déclarait que quiconque ne professerait pas le culte catholique ne pourrait exercer aucun droit civil. Par suite de cette dernière mesure, plus de 30,000 familles, parmi lesquelles on comptait cent quatre-vingts familles nobles, une quantité de savants et d'artistes, se retirèrent en Saxe, en Prusse, ou dans le Brandebourg.

L'œuvre de la réaction politique et de la réaction religieuse était

Digitized by Google

accomplie. La Bohême qui élisait elle-même ses rois, et qui avant de les couronner leur imposait ses conditions ; la Bohême qui par ses diètes, par la puissance de sa noblesse et par ses soulèvements populaires avait si longtemps défendu son indépendance, la Bohême était entièrement asservie à la domination de l'Autriche. Son droit d'élection, déjà interdit par Ferdinand Ier, était maintenant à jamais anéanti, sa noblesse dispersée ou appauvrie, son peuple terrassé.

La Bohême, qui depuis le commencement du quinzième siècle avait répandu tant de sang pour conserver et propager le schisme des hussites, qui ensuite s'était passionnée pour la doctrine de Luther, la Bohême courbait la tête sous la rigide loi du catholicisme.

Cependant dix années après la bataille de la montagne Blanche et les implacables sentences de Ferdinand II, une autre révolution religieuse s'opérait encore dans ce pays, dont toute l'histoire, pendant plus de deux siècles, n'est qu'une histoire de passions religieuses.

La guerre de Trente ans était engagée, cette effroyable guerre qui ravagea l'Allemagne et lui enleva la moitié de sa population. Tandis que Gustave-Adolphe poursuivait sa marche victorieuse, une armée saxonne envahissait la Bohême, et au mois d'octobre 1631 entrait à Prague. Elle y entrait avec le comte de Thurn, que la colère de Ferdinand n'avait pu atteindre. De nouveau les jésuites étaient chassés ; les protestants rappelés à leurs chaires et à leurs églises ; les proscrits reprenaient possession de leurs domaines ; les catholiques étaient persécutés et rançonnés. A Prague, plus de 2,000 maisons catholiques furent dévalisées. L'électeur de Saxe fit enlever tous les objets de luxe, toutes les armes du palais et en chargea vingt chariots ; et les soldats suivaient l'exemple de leur maître.

Wallenstein qui, après sa campagne du Mecklembourg, avait été dépossédé de son commandement, céda aux instances de Ferdinand, reprit les armes et chassa les Saxons.

Digitized by Google

Mais plusieurs fois encore la Bohême fut envahie par des troupes étrangères, par les Suédois à différentes reprises, par les Prussiens dans le cours des guerres de Frédéric II et de Marie-Thérèse, et par une de nos armées, en 1741.

Cette année-là, 24,000 Français, commandés par le maréchal de Belle-Isle, entrèrent à Prague.

L'année suivante, ils y furent cernés, bloqués et bombardés par les Autrichiens. Ils se défendirent avec un intrépide courage, et plus d'une fois épouvantèrent l'ennemi par l'audace de leurs sorties. Mais toutes les issues de la ville étaient gardées, nul convoi ne pouvait y entrer. Les vivres étaient épuisés; à la table même du maréchal, on ne servait dans les grands jours que du pain par petites portions, et de la viande de cheval. L'hiver vint, un hiver cruel comme celui de 1812. La rigueur du froid obligea les Autrichiens à s'écarter de la ville, pour se faire, dans les environs, un meilleur campement. Ils savaient à quel état de disette était réduite notre armée, et ils ne doutaient pas que bientôt elle ne fût obligée de capituler. Mais Belle-Isle, en les voyant s'écarter à une certaine distance, résolut de franchir avec ses troupes leurs lignes de circonvallation. Dans la nuit du 16 au 17 décembre, il sortit de Prague avec 11,000 fantassins, 3,200 cavaliers, 30 canons et quelques restes de provisions. Il emmenait avec lui, comme otages, quarante des principaux habitants de la ville. Attaqué et poursuivi par les Autrichiens, il parvint cependant, après dix jours de marche, à gagner la ville d'Égra, occupée encore par d'autres troupes françaises. Mais 1,200 de ses hommes périrent de froid et de fatigue dans cette marche. C'était la douloureuse préface de notre retraite de Moscou.

Il restait encore à Prague 6,000 soldats malades et blessés, qui n'avaient pu partir avec leurs compagnons. Chebert les commandait. Il fut sommé de se rendre; mais il déclara que si on ne le laissait pas sortir librement avec sa troupe, il mettrait le feu aux différents quartiers de la ville et s'ensevelirait sous leurs décombres. Le général autrichien céda à cette énergique réponse, et

Digitized by Google

le 2 janvier 1743, le noble Chebert quittait tranquillement Prague avec ses invalides.

Depuis le traité de Hubertsbourg, qui mit fin à la guerre de Sept ans, la Bohême n'a plus eu à souffrir de ces fatales invasions, et ses turbulences révolutionnaires étant finies, elle a vécu paisiblement; elle a prospéré sous l'égide de ses rois. La liberté des cultes, pour laquelle elle avait tant combattu, lui a été rendue par Joseph II. Ses institutions scientifiques ont été protégées et agrandies par ses souverains; son commerce et son industrie ont fait de rapides progrès. En moins d'un siècle, sa population s'est accrue de plus de moitié.

En 1770, d'après les statistiques officielles rédigées par l'ordre de Marie-Thérèse, il n'y avait dans ce royaume que 1,194,000 habitants; il en renferme aujourd'hui près de 4 millions. C'est actuellement l'un des pays les plus peuplés de l'Autriche, car on y compte 4,000 âmes par mille carré, et la moyenne des autres États de ce vaste empire est de 3,000 âmes seulement pour le même espace de terrain.

Digitized by Google

CHAPITRE VINGTIÈME

Prague. — Sa situation. — Aspect imposant. — Analogie avec Moscou. — La Moldau. — Sophien Insel. — Attraction des vieilles gens et des vieilles villes. — L'Altstadt. — Le *Pulverthurm*. — Le *Grossen-Ring*. — Königshof. — L'église de Teyn. — La cité des juifs. — Leur misère. — Leur oppression. — Le cimetière. — Le pont de Charles. — Saint Jean Népomucène. — Le Kleinseite. — La cité des palais. — Richesse de l'aristocratie bohême. — Le palais de Wallenstein. — Le Hradschin. — Splendeur et pauvreté. — Notre-Dame-de-Lorette. — La cathédrale. — Le château royal. — Charles IV. — Caractère austère du Hradschin. — Les grandeurs déchues. — Prague, ville littéraire.

Au sein de cette terre de Bohême, dont il semble que les Titans de l'antique mythologie se soient plu à faire un royaume en dehors des autres royaumes, au milieu de sa ceinture de montagnes, de ses pics de rocs et de ses coteaux qui s'élèvent çà et là comme les bastions et les contre-forts d'un vaste circuit de remparts, s'ouvre un large bassin dominé encore de deux côtés par des collines escarpées. Dans ce bassin est la noble cité de Prague.

La grande artère fluviale du pays la traverse; les cours d'eau de divers districts y affluent, toutes les grandes routes des provinces, les deux chemins de fer de Vienne et de Dresde s'y rejoignent. Prague est le point central, la source vivifiante et le cœur de la Bohême. Son vieux château de Wissehrad, bâti par sa prophétesse Libussa, a été le berceau de cette monarchie des Slaves qui, après une longue suite de dramatiques péripéties, s'est fondue dans la monarchie autrichienne. Son Hradschin a été le glorieux palais des rois et des empereurs; ses rues, ses places publiques ont été pendant douze siècles l'arène de tous les soulèvements populaires, de toutes les commotions civiles et religieuses, et de toutes les marches

Digitized by Google

Digitized by Google



Rouargue frères del. et sc.

Imp. F. Chardon aîné, 3a, r. Hautefeuille, Paris.

PRAGUE.

Digitized by Google

triomphales. Là se sont accomplis la plupart des événements qui

Digitized by Google

Digitized by Google

triomphales. Là se sont accomplis la plupart des événements qui agitaient ou transformaient la face du pays; là est restée la forte trace des phases historiques les plus différentes. Prague n'est pas seulement, par sa population de 120,000 âmes, la troisième cité de l'empire autrichien, Prague est la chronique vivante de tout un peuple, de tout un royaume.

Nulle autre ville d'Allemagne n'a produit sur moi une impression pareille à celle que je ressentis la première fois que j'arrivai à Prague; et lorsque j'y suis retourné quinze ans plus tard, j'y éprouvais encore une émotion de surprise et de respect à peu près comme celle qui m'a saisi à la vue de Moscou.

Entre ces deux villes, il y a plus d'une analogie. En premier lieu, toutes deux appartiennent à la race slave, essentiellement distincte des races latines et des races germaniques. Toutes deux ont ardemment combattu pour leur foi et ont subi l'invasion étrangère. Toutes deux ont été des résidences royales et ne sont plus aujourd'hui que des chefs-lieux de gouvernement. Toutes deux ont conservé l'austère empreinte du passé. Toutes deux sont habitées par une riche et puissante noblesse. De loin, Prague, par ses dômes de cathédrales, par ses flèches de couvents et d'églises, éveille dans l'esprit, comme Moscou, un sentiment religieux. Si Prague a été dépossédée de son titre de capitale, elle couronne encore, comme Moscou, ses souverains, et, comme la cité des tzars, elle a conservé son Kremlin.

Mais la situation de la ville bohême est bien plus pittoresque que celle de la ville russe. Dans la plaine, ouverte entre deux rangées de coteaux, la Moldau, presque aussi large en cet endroit que lorsqu'elle s'est rejointe à l'Elbe, s'arrondit en demi-cercle, et Prague est divisée par cette belle rivière en deux parts inégales, comme Bâle par le Rhin, Passau par le Danube, Wurtzbourg par le Mein. Sur la rive droite de la Moldau, s'étendent les vastes quartiers de l'Altstadt et de la Neustadt, comme la grande cité de Pesth sur un des côtés du Danube; sur la rive gauche, est le quartier

Digitized by Google

qu'on appelle le *Kleinseite*, ou le petit Prague, où les maisons de la bourgeoisie et les palais des grands seigneurs s'élèvent en amphithéâtre jusqu'à la sommité de la colline couronnée par le Hradschin, de même qu'en face de Pesth la petite ville de Bude dominée par sa citadelle.

Dans son circuit autour de la cité, la Moldau enlace dans ses flots rapides neuf îles. On dirait neuf boutons d'or ou d'argent enchâssés dans un arc. L'une de ces îles, qui portait autrefois le nom vulgaire de l'île des Teinturiers, et à laquelle, par une aimable courtisanerie envers l'empereur, on a donné le nom plus doux de Sophie, est d'un aspect charmant. Elle n'a pas plus de neuf cents pieds de longueur et de cinq cents de largeur; mais sur cet étroit espace, d'ingénieux architectes ont bâti les plus élégants édifices : maisons de bains, cafés, salles de concerts. Le restaurateur a aussi trouvé là sa place. Vaille que vaille, le restaurateur ne manque à aucun des beaux sites d'Allemagne; il en est le complément obligé et, pour ainsi dire, le produit naturel. A le voir si aisément établi partout où l'on signale un notable point de vue, on dirait que, par un phénomène singulier du sol allemand, ses fourneaux et ses casseroles sortent de ce sol comme les plantes et les arbres. S'il arrivait que, par un nouveau déluge ou par quelque guerre de Trente ans, l'Allemagne fût dépeuplée, et si un Deucalion s'en allait à travers une riante vallée ou sur les bords d'un lac limpide, jetant des pierres derrière lui, il est probable que de ces pierres naîtraient d'abord des conditors qui se hâteraient de chercher de la chicorée pour préparer des jattes de café, et des restaurateurs qui se mettraient immédiatement à faire griller d'affreuses côtelettes.

Il faut être juste pourtant. Si ces naïfs Allemands, qui se dévouent à l'estimable profession de restaurateurs, ne s'écartent point des grossiers enseignements de leur *Kochbuch* germanique, s'ils ne connaissent point les règles délicates de l'art culinaire, ou si, lorsqu'ils essayent d'en mettre quelques-unes en pratique, ils n'en font qu'une coupable parodie, en revanche, ils ont l'instinct poétique;

Digitized by Google

ils choisissent leur emplacement avec une pensée d'artiste ; ils le décorent avec soin ; ils se plaisent à y entendre résonner la musique ; enfin, ils s'efforcent de réunir autour d'eux tout ce qui peut le mieux récréer à la fois le regard, l'oreille et l'imagination de leurs clients.

Le restaurateur établi dans l'île de Sophie a fait dessiner autour de son pavillon un jardin dont les fraîches allées descendent jusqu'aux bords de la Moldau. Des tables sont rangées entre les bandes de gazon ; une estrade de musiciens s'élève sur des rameaux d'arbres. Du milieu de cet attrayant jardin on peut contempler, dans toute sa majestueuse étendue et sa variété d'aspects, le panorama de Prague, depuis la vallée du Wissehrad jusqu'au delà du pont de Charles, l'une des plus curieuses et des plus imposantes constructions de la royale cité. Là, les bons bourgeois de Prague se plaisent à s'asseoir en famille dans leurs heures de repos ; les jeunes gens y amènent leurs fiancées ; les étrangers y viennent aussi, attirés à la fois par le spectacle grandiose qui se déroule autour d'eux et par cette scène de la vie bohême. L'aubergiste, avec son expérience particulière des hommes et des choses, regarde d'un air impassible en apparence ces visiteurs. Il les voit se promener de côté et d'autre ; mais, à mesure que leur nombre augmente, il fait éplucher des légumes et plumer des poulets, car il sait bien que tôt ou tard chacun de ces insouciants promeneurs finira par avoir recours à ses bons offices. Peu à peu, en effet, tous se placent près des petites tables qui semblent avoir été disposées par une main amicale tout exprès pour chacun d'eux, et l'orchestre fait résonner ses trompettes, soupirer ses flûtes, tinter ses timbales, mugir sa grosse caisse, et le cliquetis des verres, des fourchettes, la voix vibrante du *Kellner* se mêlent aux mélodies de Weber ou de Strauss. Les Bohêmes ont à un haut degré l'instinct et le goût de la musique. Ils se vantent d'avoir composé plus de chants harmonieux que tous les autres peuples de l'Allemagne, et d'avoir mieux que tout autre apprécié le génie de Mozart. Mais si, dans un concert,

Digitized by Google

ils s'abandonnent pleinement au charme idéal de cette langue immatérielle, de cet idiome surhumain des âmes qu'on appelle la musique, quand ils sont assis dans un café ou dans une salle de restaurant, cette même musique n'est pour eux qu'un agrément de plus dans leur agrément matériel, et nul suave accord ne peut les empêcher de faire grincer un couteau sur leur assiette, ou d'appeler à haute voix un kellner qui oublie de les servir.

A l'extrémité de ce jardin si animé pendant les jours d'été, il est un arbre solitaire dont les rameaux s'inclinent sur un banc rustique. Que de fois j'ai été m'asseoir là, à l'heure où l'ombre du soir, en descendant sur la vieille cité de Prague, lui donnait un caractère plus imposant. Il est des villes, telles que Naples et Constantinople, qui sont comme les filles de la lumière, et qu'il faut voir aux plus brillants rayons du soleil pour comprendre leur radieuse beauté. Il en est dont la physionomie s'harmonise mieux à nos regards avec un ciel nébuleux ou une teinte crépusculaire, comme celle d'une veuve avec un demi-deuil. Ce sont des veuves aussi, des veuves d'un royal époux et d'un glorieux passé. Telle est Venise sur ses lagunes ; telle est Prague dans son muet bassin. C'est à l'approche de la nuit, au bord de la *Sophien Insel* que j'aimais surtout à la contempler, et c'est là qu'elle a imprimé en moi le plus ferme souvenir. Quel tableau ! A droite, les murs de l'Altstadt avec leurs tours noircies par le temps ; à gauche, les remparts, les grands édifices de Hradschin dans leur morne et silencieuse majesté ; en face de moi le Karlsbrücke, dont les deux rangées de statues se dessinent dans le voile nocturne comme des images fantastiques ; à mes pieds, la Moldau çà et là assombrie par les ténèbres, çà et là éclairée par un mobile rayon de la lune. Que de fois la cité qu'elle arrose a été ainsi assombrie par un fléau et égayée par des jours d'espoir et de confiance ! Que de fois les cris de haine et de vengeance, les clameurs de la guerre civile, la plus horrible de toutes les guerres, ont retenti sur les bords de cette gracieuse rivière ! Que de fois le sang humain a coulé dans ses flots ! Et ce

Digitized by Google

sang a disparu, et ceux qui le versaient sont morts. Les générations se sont succédé dans l'erreur de leurs rêves ou l'effervescence de leurs passions. Sur ce sol dévasté par tant de révolutions, la Moldau poursuit paisiblement son cours régulier, noble image de la sérénité et de l'immuabilité des œuvres de Dieu dans les mouvements désordonnés et le tourbillon éphémère des hommes.

« Je confesse, dit un aimable écrivain anglais, que j'ai un grand penchant pour le vieil âge. Les vieillards, quand ils conservent l'entière jouissance de leurs facultés, sont certainement plus agréables que les jeunes gens. Ils sont moins agités ou moins influencés par la passion. Ils ont senti, ils ont souffert, et par là ils ont appris à ménager les sentiments des autres ; ils évitent de toucher aux côtés faibles de ceux avec qui ils s'entretiennent. Ils sont prudents et réservés, même quand ils n'auraient pas l'intention d'être bienveillants. On remarquera, en outre, que la joie bruyante des jeunes gens, même de ceux qui ont un excellent cœur, blesse souvent celui qu'ils désirent distraire, en éveillant en lui quelque souvenir ou quelque regret pénible. Ils sont heureux, ils sont gais, ils ne s'inquiètent point des secrètes douleurs qui ne peuvent s'accorder avec leur joyeux élan. Voilà pourquoi beaucoup de personnes doivent se complaire dans la société des vieilles gens, plus que dans celle des jeunes[1]. »

Ce que lady Chatterton dit très-justement des vieillards, nous pouvons le dire des vieilles villes. Elles ont aussi un charme particulier dans certaines dispositions d'esprit. Elles ont longtemps vécu et longtemps souffert ; elles nous attirent par leur aspect mélancolique ; elles nous imposent le respect par les luttes courageuses qu'elles ont soutenues ; elles nous instruisent par leur histoire, et nous font faire de philosophiques réflexions par leurs diverses péripéties.

En appliquant ces remarques à la royale cité de Prague, nous

[1] Home sketches and foreign recollections by lady Chatterton, t. III, p. 283.

Digitized by Google

ne prétendons pas lui attribuer uniquement un caractère de vétusté. Non, celles-là seules tombent dans cet inerte état de vétusté, qui se trouvent placées complétement en dehors de toute action efficace, et Prague n'est plus isolée comme elle le fut autrefois. Ses barrières de montagnes se sont ouvertes ; ses plateaux de rocs se sont abaissés comme des ponts-levis. De grandes voies de communication convergent vers elle de tous côtés ; sa Moldau n'est point navigable comme l'Elbe, le Rhin, le Danube, et la mer est loin d'elle, mais une immense ligne de chemins de fer la rejoint par Vienne à l'Adriatique ; par Dresde, Leipzig, Hambourg à la mer du Nord. De toutes parts, le mouvement commercial et social agit sur elle, et l'Europe et le monde entier recherchent les produits de son industrie.

De sa ruche primitive est sorti un essaim d'actifs et intelligents ouvriers ; de sa sombre enceinte du moyen âge ont jailli, comme du tronc d'un vieux saule, de vigoureux rejetons pleins de séve. Autour des rues tortueuses et des étroits carrefours de son Altstadt, se déroulent les larges et belles rues des nouveaux quartiers ; et là s'élèvent les vastes fabriques, les maisons des riches négociants, les magasins aux pompeuses devantures, plusieurs édifices publics élégamment construits, et les embarcadères de chemins de fer, ces splendides tentes de notre génération entraînée à la vie nomade.

Au milieu de ces nouvelles créations, l'ancienne cité de Prague apparaît comme une vénérable douairière assise dans son fauteuil de chêne, avec sa grave physionomie et ses vêtements d'un autre siècle, au milieu d'une jeune progéniture dont elle ne peut suivre les vives allures, ni adopter les modes qui lui paraissent singulières, mais dont elle observe avec un indulgent sourire l'activité bruyante et l'espoir.

C'est dans ces anciens quartiers de Prague, dans l'Altstadt et le Kleinseite, que je me plais à retourner. Chaque fois que je sors de l'excellent hôtel du *Schwarz Ross*, un homme en cheveux blancs, vêtu d'une espèce de redingote militaire, ne manque pas de m'of-

Digitized by Google

frir ses services de guide. Je devrais bien les accepter, ne fût-ce que pour le récompenser des efforts qu'il a faits trois jours de suite pour m'adresser la parole en trois idiomes différents, jusqu'à ce qu'il ait appris qu'il pouvait employer avec moi sa langue tudesque. Mais j'aime mieux lui donner quelques kreutzers, dont il a besoin, dit-il, pour acheter un peu de tabac, et m'en aller seul à travers un réseau serré de rues étroites. Quel que soit ce labyrinthe, le premier passant dont je réclamerai les bons offices me donnera mon fil d'Ariane, et en explorant ainsi ce riche terrain, il me semble qu'un hasard propice doit m'amener, comme un bibliophile, à quelque heureuse découverte, à la découverte d'un manuscrit ignoré, d'un incunable, d'un palimpseste.

Non, les habiles, les studieux, les infatigables archéologues de Prague ont si bien noté et fouillé tous les ravins les plus obscurs de leur ville, que le voyageur, et surtout un pauvre ignorant voyageur comme moi, ne peut plus avoir l'orgueilleuse pensée d'y rien découvrir; mais j'ai du moins la petite vanité de remarquer, sans qu'un banal cicerone me l'indique, une façade d'une structure singulière, une vieille peinture murale, un monument historique : *Vanitas vanitatum*. Ah! que la Bible a bien raison de signaler cette faiblesse de notre chétive nature humaine.

L'Altstadt renferme 1,000 maisons et 40,000 habitants. Au XIV^e^ siècle, elle était entourée de murs et de fossés; elle formait une ville à part, et ce n'est pas sans peine que les souverains d'Autriche sont parvenus à la rejoindre en une même communauté à la Neustadt et au Kleinseite. Les tours carrées, massives, qui défendaient autrefois ses portes sont encore là debout, comme pour attester son ancienne indépendance. L'une, qu'on appelle la *Pulverthurn*, est un édifice gothique du XV^e^ siècle. Son nom lui vient du temps des guerres civiles, où elle enfermait dans ses épaisses murailles des provisions de poudre. Une autre, qui date à peu près de la même époque et qui s'ouvre sur le *Karlsbrücke*, est surmontée d'un dôme aigu, décoré à ses quatre angles de

Digitized by Google

quatre légères tourelles, revêtue, sur une de ses faces, de colonnettes, de statues et d'armoiries.

En 1648, les étudiants de Prague, réunis dans cette tour, défendirent intrépidement l'entrée de la ville contre les Suédois qui déjà s'étaient emparés du Kleinseite. C'est là l'un des nombreux souvenirs historiques qui illustrent ce vieux quartier, car ici chaque rue a ses trophées de gloire ou sa commémoration de deuil, chaque édifice ses longues annales, chaque maison, pour ainsi dire, sa légende.

Cette place, qu'on appelle le Grossen-Ring, a été le principal théâtre des émeutes populaires; aujourd'hui elle est ornée d'une colonne au haut de laquelle s'élève une statue de la Vierge et d'une fontaine sous laquelle repose l'aigle à deux têtes.

Cet hôtel de ville qui fut bâti au xv^e^ siècle, et que l'on vient de réédifier dans le plus pur style gothique, a vu la troupe effrénée de Ziska se précipiter violemment dans son enceinte, et jeter par les fenêtres les magistrats qui ne témoignaient pas, à son gré, assez de bon vouloir pour les hussites.

Cet édifice, qu'on appelle le *Kœnigshof*, a eu bien d'autres vicissitudes. Il fut jadis, comme son nom l'indique, une habitation royale, l'habitation de Jean de Luxembourg, de Wenzel IV et de plusieurs autres souverains. En 1484, Wladislas II, effrayé par une émeute, quitta furtivement cette demeure au milieu de la nuit pour se réfugier dans le Hradschin. Le Königshof resta longtemps désert; puis de petits bourgeois s'y installèrent comme dans une espèce de caravansérail. En 1556, l'empereur Ferdinand I^er^ le donna à un de ses officiers qui en expulsa les intrus et le laissa inhabité. En 1631, un archevêque de Prague l'acheta pour y établir un séminaire, et cent ans après, de ce même édifice consacré par un séminaire on a fait une caserne.

Mais le plus curieux monument de l'Altstadt est l'église qu'on appelle la *Teynkirche*. Quelle gracieuse et charmante construction! A sa base, l'arcade gothique de l'ancienne école de Teyn; plus

Digitized by Google

haut un portail surmonté d'une croix et deux tours carrées qui s'élèvent à 250 pieds en s'effilant comme des fuseaux, et portant à leurs angles huit tourelles semblables à des encensoirs répandant leurs parfums dans les airs. Cette église remonte jusqu'au IXe siècle. Elle fut fondée par Boriwoi, le premier duc chrétien de la Bohême. Au XIe siècle elle fut réparée, et la plupart des souverains de ce royaume ont contribué à l'embellir ou à l'agrandir. Les hussites, les utraquistes, les protestants s'en sont tour à tour emparés pour y prêcher leur doctrine. Ferdinand II l'a rendue à sa destination première, au culte catholique. Rodolphe II a consacré dans les voûtes de cette église un monument en marbre à la mémoire de son cher astronome Tycho-Brahé. L'empereur Ferdinand, qui abdiqua le trône en 1548, y a placé les statues des deux apôtres de la race slave, saint Cyrille et saint Méthode; des marchands de Prague y ont érigé plusieurs autels.

Avec ses rues obscures, ses maisons grises, serrées l'une contre l'autre, l'Altstadt est pourtant un riche quartier. Il y a là des marchands qui ne pensent guère à imiter le splendide étalage de nos boulevards, qui occupent comme leurs pères une boutique obscure, mais dont la signature est très-respectée dans les principaux comptoirs de l'Allemagne. Il y a là des quantités d'honnêtes bourgeois qui n'étalent aucun luxe, qui vivent fort retirés dans leur modeste intérieur, mais qui, le jour où ils marient leur fille, lui font un riche trousseau et lui donnent une dot superbe. Tout ce quartier est du reste très-animé par le mouvement des affaires, par la vivacité naturelle du peuple bohême, par son amour pour le chant et la musique. Je n'y ai pas passé une seule fois sans entendre résonner d'un côté ou de l'autre quelque orchestre ambulant; et il n'y a pas une brasserie, et pas un café qui ne soit plusieurs fois dans le jour égayé par quelque troupe de nomades virtuoses.

Mais près de là, quel aspect différent! quelle misère! A quelques pas des splendides monuments du Grossen-Ring, est le Ghetto, la cité des juifs qu'on appelle aussi la cité de Joseph, en mémoire

Digitized by Google

sans doute du libéral empereur qui étendit, comme Assuérus, son sceptre sur cette population pauvre, malheureuse population qui a justifié fatalement, depuis tant de siècles, et qui justifie encore dans plusieurs contrées de l'Europe, la prédiction de ses prophètes, notamment celle de Baruch :

« Et le Seigneur nous a livrés à tous les rois qui nous environnent, comme un objet d'opprobre et de désolation parmi tous les peuples au milieu desquels il nous a dispersés. »

Les juifs prétendent que l'établissement de leurs ancêtres à Prague remonte à l'année 632 de l'ère chétienne, que cette date est inscrite sur plusieurs tombes de leur cimetière. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils constituent la communauté hébraïque la plus ancienne et la plus considérable de l'empire d'Autriche. Dans plusieurs provinces de cet empire, il n'existe pas un seul juif; dans d'autres, on en compte quelques centaines; la Bohême en renferme à elle seule 70,000.

Quoi qu'il en soit de l'ancienneté et de la force numérique de la tribu de Prague, elle n'en a pas moins été, jusque dans les derniers temps, honnie, dilapidée et persécutée. Autrefois, les juifs étaient enfermés chaque soir dans leur quartier comme des animaux malfaisants, et des chaînes tendues à travers les rues marquaient les limites de leurs domaines. A tout instant, on les soumettait à quelque nouvelle exaction. Ils étaient les premières victimes de toutes les commotions populaires, et les passifs artisans destinés à remplir, par le produit de leurs économies, les coffres épuisés des souverains. En 1648, ils combattirent cependant vaillamment avec les bourgeois de Prague pour repousser l'invasion des Suédois, et l'empereur Ferdinand III leur donna, en mémoire de leur bravoure, un grand étendard qui décore encore leur synagogue.

Cependant, dès l'année 1560, Ferdinand Ier avait manifesté l'intention d'expulser de Prague la peuplade israélite. Divers événements, et peut-être l'intervention de quelques puissances étrangères, l'empêchèrent de suivre ses desseins. Deux siècles plus tard, ce cruel

Digitized by Google

projet était mis à exécution, non point par un rigoureux empereur, mais par une femme, par Marie-Thérèse. En 1744, elle enjoignit à tous les juifs de quitter Prague. Les malades eux-mêmes devaient se soumettre à cette sentence. On les transporta à quelque distance de la ville dans un lazaret. Quatre ans après, un autre décret autorisait les juifs à résider encore provisoirement en Bohême, à la condition de payer un surcroît de contribution annuelle de 211,000 florins. Enfin, un peu plus tard, il fut permis aux juifs de rentrer à Prague, moyennant un impôt de 200 florins par tête. Ceux qui ne pouvaient se procurer cette somme restaient exilés. Enfin, l'empereur Joseph II prit pitié de cette race proscrite et l'affranchit de la plupart des lourdes prescriptions qui pesaient sur elle. En 1848, elle a été délivrée de ses dernières entraves, et dotée des mêmes droits civils que la population chrétienne.

Mais après cet acte d'émancipation, elle n'a rien changé à ses vieilles habitudes, et elle continue à résider dans le même quartier, un quartier qui ressemble à ce que les chroniqueurs racontent de l'ancienne cour des miracles. Là, sur un terrain de seize arpents, s'élèvent 281 maisons, qui ne renferment pas moins de 7,000 habitants. Il y a de ces maisons qui ont été construites à frais communs par plusieurs individus, ou vendues par parcelles, ou divisées par un héritage et qui appartiennent à douze ou quinze propriétaires. Il y en a, où une seule chambre est hantée par plusieurs familles. Je laisse à penser l'effet que doit produire cette concentration dans un espace si restreint, dans un air méphitique. J'ai vu, en Pologne, de misérables habitations de juifs, mais rien de si misérable que dans ce ghetto de Prague. Des loques sont appendues aux fenêtres; des enfants déguenillés fourmillent dans les rues; de vieilles femmes, assises devant une échoppe où elles ont réuni quelques haillons et quelques ferrailles, appellent d'une voix rauque le passent à regarder leur étalage; des hommes au teint hâve, aux membres grêles, vêtus d'une espèce de souquenille sale, errent de côté et d'autre d'un air inquiet, comme s'ils quêtaient un moyen de

Digitized by Google

subsistance pour la journée. On dit pourtant qu'il en est qui, dans cette apparence de dénûment, possèdent de secrets trésors qui raviraient un enfant prodigue. Le souvenir des persécutions et des exactions que leurs pères ont subies n'a point été effacé par leurs nouvelles institutions. Une défiance héréditaire subjugue encore leur esprit, et ils dissimulent leurs richesses comme s'ils craignaient encore de tenter la convoitise des gouvernements. A la fin du siècle dernier, un de ces juifs, nommé Meissel, vécut longtemps de la vie la plus humble et la plus parcimonieuse. Il semblait n'avoir d'autre ressource qu'un petit trafic de vieux fers, et cependant il amassa une fortune énorme, et lorsqu'il crut pouvoir la laisser apparaître sans danger, il la consacra généreusement à sa communauté. Il fit construire à ses frais quatre synagogues, paver en entier six rues, et il nourrissait chaque jour soixante pauvres gens.

L'un des édifices les plus curieux de cette cité hébraïque, est sa synagogue, l'une des plus anciennes de l'Europe. Au dehors son style demi-gothique et demi-byzantin a un aspect assez imposant; au dedans elle est si sombre, si noire, si poudreuse qu'elle ressemble à une catacombe.

Près de cette synagogue, qu'on appelle l'*Altneuschule* (la vieille nouvelle école), est le cimetière où les juifs prétendent retrouver le témoignage de leur antique installation à Prague. Quelle étrange nécropole! quel amas de tombes de toutes formes, de toutes grandeurs, serrées l'une contre l'autre, comme si les pauvres israélites se disputaient encore dans ce dernier refuge un petit coin de terre ainsi que dans le monde des vivants! Sur quelques-unes de ces pierres tumulaires sont gravés les signes des différentes tribus auxquelles les morts appartenaient : une grappe de raisin pour la tribu d'Israël; deux mains pour celle d'Aaron; un vase d'ablution pour celle de Lévi. Sur d'autres, le nom qui a une signification est indiqué par une figure symbolique, comme autrefois ceux des chevaliers par les *armoiries parlantes*.

Digitized by Google

Depuis le règne de Joseph II, ce cimetière est abandonné. Une herbe touffue s'élève dans les interstices des tombes et d'épaisses broussailles les cachent sous leurs rameaux. Le jour, les enfants vont jouer et cueillir des fleurs dans cette cité des morts ; la nuit, plus d'un vagabond et plus d'un malfaiteur s'y réfugie.

Près de là est encore un indice des sévères arrêts qui, à tout instant, atteignaient les juifs. Au commencement du dix-septième siècle, l'un d'eux ayant été accusé d'avoir outragé la croix, toute la tribu israélite fut condamnée, comme solidaire de ce crime, à faire ériger à ses frais, sur une des arches du pont de Charles, un colossal crucifix en bronze, au bas duquel est une inscription qui relate à la fois le sacrilége et l'expiation.

Tout ce pont est, du reste, comme une longue légende qui se déroule sur la Moldau, depuis la vieille tour belliqueuse de l'Altstadt jusqu'à celle du Kleinseite, légende historique et légende religieuse. Commencé en 1358, par Charles IV, ce roi chéri de la Bohême, il ne fut achevé qu'en 1503, par Wladislas II. Cinq souverains avaient successivement achevé leur règne, et tout le pays avait été bouleversé par la guerre des hussites avant que cette majestueuse construction fût terminée. Chacune de ses assises, chacun de ses arceaux pourrait porter la date d'un des événements les plus dramatiques de l'histoire de Bohême. Lorsque enfin, sur ses dix-sept piliers, s'est étendue une large chaussée transversale de trois cents toises de longueur, des rois, des princes, des bourgeois, des membres de l'Université se sont réunis pour lui faire une noble décoration, et deux statues de bronze et vingt-six statues de pierre, et plusieurs groupes gigantesques s'élèvent à droite et à gauche de ce pont solennel.

Là sont les images des saints et des apôtres les plus vénérés, entre autres celle de saint Jean Népomucène. Ce glorieux saint, dont la Bohême a fait son patron, naquit au quatorzième siècle, dans la petite ville de Népomuk. La tradition rapporte qu'au moment de sa naissance on vit briller une auréole sur la de-

Digitized by Google

meure de sa mère. Il entra tout jeune dans l'ordre ecclésiastique, puis fut nommé vicaire de l'archevêché, et devint le confesseur de la reine. C'était sous le règne de Wenzel IV, ce féroce souverain dont nous avons déjà dit les cruautés. Wenzel voyant sa royale épouse soucieuse et mélancolique, attribuait cette disposition d'esprit à quelque amour mystérieux, et comptait que Népomucène le lui révélerait. Dans cet espoir, il le ménageait et lui laissait parfois une liberté de langage qu'il n'eût permise à aucun autre. Un jour, on servit à Wenzel un très-beau poulet dont la vue le délectait. En le découpant, on s'aperçut qu'il était gâté. Dans le paroxysme de sa fureur, ce Néron de la Bohême ordonna d'embrocher le cuisinier et de le faire rôtir vivant. Tous ceux qui se trouvaient là écoutèrent en silence, la tête baissée, cet effroyable arrêt. Népomucène se leva, et de toute la puissance de son âme en révolte, protesta contre cet acte d'atrocité. Pour sa généreuse hardiesse, il fut seulement condamné à quelques jours de prison. Le roi voulait l'effrayer, dans l'espoir par là d'obtenir plus aisément de lui la révélation qu'il désirait. Une nuit, il descendit dans le cachot où il l'avait fait enfermer, et le pria de lui dire ce que la reine avait dû nécessairement lui confier au tribunal de la pénitence. Mais ni ses menaces, ni ses promesses ne purent ébranler la religieuse fermeté du confesseur. Wenzel alors ordonna à ses satellites de lui lier les pieds et les mains, le fit transporter sur le pont en bois qui traversait alors la Moldau, et le fit jeter au milieu du fleuve. A l'endroit où le martyr du secret de la confession était tombé, l'eau se dessécha, et l'on vit pendant trois jours briller de lumineux rayons. Sur le pont de Charles, cet endroit est aujourd'hui indiqué par une plaque de marbre sur laquelle est une croix de bronze entourée d'étoiles.

A quelque distance d'ici s'élève le magnifique pont en fil de fer construit en 1841. Mais si les gens de Prague se réjouissent de cette nouvelle jonction entre les deux rives de la Moldau, leur pont favori, leur pont vénéré est l'ancien pont de Charles ; à chaque arcade

Digitized by Google

il éveille une idée de piété. Je n'y ai jamais passé sans voir des hommes et des femmes du peuple s'incliner tantôt devant une statue, tantôt devant une autre, s'arrêter devant celle de la Vierge pour y faire une prière, et baiser la plaque de marbre qui leur rappelle le martyre de saint Jean Népomucène.

Il faut les conserver soigneusement, et au besoin les agrandir ces édifices qui facilitent l'activité et le labeur de l'homme, mais ceux qui, en même temps, entretiennent dans l'esprit des peuples de nobles souvenirs et une religieuse pensée, méritent un respect particulier.

Le Kleinseite, qui se rejoint à l'Altstadt par le pont de Charles, est le faubourg Saint-Germain de Prague, le quartier d'une aristocratie qui, plus heureuse que la nôtre, a conservé avec son antique blason une immense fortune et un grand pouvoir. Elle a cependant aussi subi le désastre des révolutions, cette riche aristocratie de la Bohême. Elle n'a pu s'associer impunément aux discordes civiles, aux révoltes contre ses rois. A la suite de ces orageux événements, plusieurs familles considérables ont été ruinées, d'autres proscrites. De celles qui donnèrent des chefs au parti protestant, des Thurn et des Rupa, qui assiégèrent l'empereur dans son palais de Vienne, des Bendowa, des Duba, des Kolon de Fels, il ne reste aucun vestige. Mais d'autres familles se sont élevées à la place de celles qui s'éteignaient dans la pauvreté ou le bannissement. Les Buckoi, les Dampierre, qui avaient si vaillamment combattu pour Ferdinand, furent recompensés de leurs services par de riches dotations. Le magnifique palais des Clam-Martinitz devint, pendant la guerre de Trente ans, la propriété de Gallas. Un des quatre palais de la maison Nostitz fut donné à Octavio Piccolomini. Ferdinand ne pouvait faire moins pour ceux qui l'avaient délivré de l'ambition de Wallenstein.

Près d'ici est un autre palais des Nostitz, qui par sa galerie de tableaux ressemble à un musée ; puis le palais du prince Lobkowicz, où l'on trouve également une remarquable collection de tableaux et une bibliothèque de 45,000 volumes ; puis les deux

Digitized by Google

palais de la famille Schwarzenberg, qui à sa fortune primitive adjoignit celle du dernier descendant de l'opulente maison des Rosenberg, ce qui en a fait l'une des plus riches familles du monde. Au midi de la Bohême, elle possède des domaines immenses, entre autres celui de Frauenberg, où le prince actuel de Schwarzenberg fit reconstruire, il y a quelques années, un château dans le plus beau style gothique. Les gens du pays disent que ses revenus ne s'élèvent pas à moins de 4,000,000 de florins (10,000,000 de francs) par an. Je ne puis pourtant garantir l'exactitude d'un tel chiffre.

Parmi ces nobles édifices qui décorent le Kleinseite et s'étendent dans le quartier du Hradschin, il en est un surtout qui m'attirait, non point par ses collections d'œuvres d'art ou de littérature, non point par sa structure, qui n'a ni l'élégance ni le caractère imposant des palais que nous venons de citer. Il fut bâti rapidement par un homme qui tourna rapidement avec la roue de la fortune. Mais il porte un nom qui émeut d'une façon singulière la pensée, un nom que l'histoire enregistre en de sombres pages, que la poésie idéalise, et auquel les sciences occultes elle-mêmes donnent un caractère fatidique : c'est le nom de Wallenstein.

Peu de figures historiques sont d'une nature aussi saisissante, peu des destinées humaines furent aussi étranges. Schiller n'a eu qu'à peindre les dernières phases de cette aventureuse et ambitieuse existence et à y joindre quelques personnages fictifs pour en faire une dramatique trilogie.

Né dans la religion protestante, Albert de Wallenstein (ou plutôt Waldstein) se convertit au catholicisme après être tombé d'un second étage sans même se blesser dans cette chute mortelle, ce qu'il considéra comme un miracle. Élève indocile de diverses écoles où ses parents le placent, ennemi du travail et de la discipline, dès qu'il est livré à lui-même, il fait un voyage en Allemagne, en Angleterre, en France, en Italie, et étudie avec ardeur les sciences politiques et militaires, les mathématiques, puis enfin l'astrologie qui

Digitized by Google

devait avoir sur lui une fatale influence. Son premier maître dans cette science qui fascina tant d'esprits d'élite fut Argoli, professeur à l'université de Padoue. Une tradition rapporte qu'il prédit à son ardent élève un éclatant avenir, et bientôt cette prédiction commença à se réaliser.

Descendant d'une famille de Bohême distinguée, mais peu riche, Wallenstein épouse une veuve qui lui donne la fortune. Elle meurt, et avec l'héritage qu'elle lui a laissé il arme un escadron de cavalerie ; il se distingue par son courage, et il épouse la fille du comte Harrach qui lui donne la faveur de Ferdinand II. Puis, bientôt, le voilà qui se signale par son dévouement à l'Autriche dans l'insurrection de la Bohême, par son habileté en diverses occurrences difficiles, par sa bravoure en plusieurs combats, par sa libéralité envers ses officiers. En 1618, Ferdinand lui a octroyé le titre de comte. En 1622, il lui accorda, avec le domaine de Friedland, le titre de prince, puis plus tard celui de duc.

La guerre éclata, la terrible guerre du protestantisme et du catholicisme dont Thurn avait donné le premier signal en précipitant par la fenêtre du château de Prague les conseillers catholiques de l'empereur. Déjà le roi de Danemark s'avance dans l'Allemagne septentrionale pour soutenir la cause de ses coreligionnaires. Tous les États germaniques sont en mouvement. Toute l'Europe a les yeux tournés vers la vaste contrée où va s'engager ce débat des deux principes religieux, cette lutte formidable où l'on verra descendre des profondeurs du nord le héros du protestantisme, Gustave-Adolphe et ses généraux.

Dans ce moment solennel, Wallenstein offre à l'empereur de lever lui-même une armée de 50,000 hommes, à la condition qu'il en aura le commandement suprême. On ne pouvait croire qu'il parvînt jamais à réaliser un tel projet ; cependant on accepte sa proposition. En peu de temps, il rallie autour de ses drapeaux 25,000 soldats, et il part ; il s'en va par la Franconie, par la Souabe, dispersant les troupes qui essayent de s'opposer à son passage, traver-

Digitized by Google

sant en conquérant les villes et les villages. L'année suivante (1626), il met en déroute l'armée du vaillant Mansfeld et l'oblige à fuir jusqu'en Dalmatie. L'année suivante, il chasse devant lui le roi de Danemark qui se hâte de rentrer dans ses États. Il envahit la Lusace, le Brandebourg, traverse comme un mortel fléau le Holstein, le Schleswig, le Jutland et établit ses quartiers d'hiver sur le vaste espace qui s'étend depuis Berlin jusqu'en Poméranie, au bord de la Baltique. Il voulait donner à l'Autriche l'empire de ces plages septentrionales, et déjà, en 1628, l'empereur l'avait nommé général de la Baltique et de l'Océan.

Mais à la Diète qui se réunit, en 1630, à Ratisbonne, les princes d'Allemagne effrayés des progrès de l'Autriche, et frappés des clameurs qui s'élevaient de toutes parts contre les exactions de Wallenstein, exigèrent que l'empereur réduisît son armée à 35,000 hommes, et qu'il en enlevât le commandement à cet impitoyable général qui, disait-on, avait en quelques années imposé aux États du nord une contribution de six cents millions de thalers. L'empereur céda; mais, pendant qu'il prenait cette résolution, les Suédois entraient victorieusement en Allemagne, et, en 1631, les Saxons, leurs alliés, envahissaient la Bohême.

Ferdinand II fut obligé de recourir à l'homme qu'il venait de déposséder de son commandement, et qui, retiré comme Achille sous sa tente, apprenait avec une froide indifférence les progrès des Suédois et les angoisses de l'Autriche. L'empereur l'engagea à se rendre à Vienne. Wallenstein répondit qu'il était malade. L'empereur lui envoya un des principaux personnages de sa cour pour lui offrir de reprendre le commandement d'une armée sous l'archiduc Ferdinand. « Je ne servirais pas sous Dieu même, » s'écria l'orgueilleux duc de Friedland. Enfin il dicta lui-même ses conditions, et elles furent acceptées. Les conditions portaient qu'il serait généralissime de l'empire romain, de la maison d'Autriche et de la maison d'Espagne, qu'il nommerait lui-même ses officiers, qu'il aurait le droit absolu d'infliger des punitions, de

Digitized by Google

distribuer des récompenses, et d'ordonner des confiscations, et qu'à la fin de la guerre il lui serait accordé un domaine en Autriche et un fief dans les provinces conquises.

Ce pacte inouï, que l'empereur n'avait pu signer sans un amer sentiment qui était pour lui une sorte d'acte de déchéance, ne devait pas être de longue durée. Après la bataille de Lutzen, où périt Gustave-Adolphe, après quelques expéditions peu importantes, le duc de Friedland rentra avec ses troupes en Bohême et y resta dans une inertie qui bientôt enfanta de graves soupçons. Ses ennemis l'accusèrent de ménager à dessein les Suédois et les Saxons pour se concilier leur appui dans ses mystérieux désirs d'ambition. Peu à peu ces accusations prirent un caractère plus décisif. On en vint à persuader à Ferdinand que Wallenstein voulait, à l'aide de ceux-là même qu'il était chargé de combattre, se constituer en Bohême une royauté indépendante. Sa conduite singulière, sa résistance aux remontrances et aux ordres de la cour d'Autriche confirmaient ces inculpations. Un conseil de guerre qu'il réunit, en 1634, à Pilsen et dans lequel on le vit rallier plus étroitement à lui ses généraux en leur exposant ses griefs contre le gouvernement, acheva de lui donner une attitude dictatoriale que l'empereur ne pouvait tolérer.

Tout en conservant dans ses rapports avec son redoutable général un langage bienveillant, Ferdinand signa deux décrets qu'il transmit secrètement à Gallas et à Piccolomini ; par le premier, il enlevait à Wallenstein le commandement de l'armée ; par le second, il le déclarait traître à la patrie et ordonnait à ces deux officiers supérieurs de s'emparer de lui mort, ou vif. Un mois après, ce dernier décret était mis à exécution. Le 25 février 1634, dans la forteresse d'Égra, un capitaine irlandais, nommé Devereux, entrait la nuit avec six hallebardiers dans la chambre de Wallenstein, par l'ordre du commandant de la garnison, et l'assassinait. Ainsi périt, à l'âge de cinquante-deux ans, celui qui pendant quelques années avait terrifié l'Allemagne protestante.

Digitized by Google

Tout ce qu'il peut y avoir de grandeur dans l'intrépidité, a dit l'historien Arndt, de vigoureux dans l'exercice du pouvoir, de séduisant dans la générosité, tout ce qui peut exciter l'enthousiasme et inspirer la confiance était réuni en cet homme. Il avait une physionomie imposante, un regard héroïque, une dignité royale. A ces dons de la nature il joignait de vastes connaissances, une pensée profonde et un esprit superstitieux qui cherchait dans le mouvement des astres les révélations de l'avenir.

Après sa mort tous ses papiers furent saisis; mais rien de ce qui en a été dévoilé jusqu'à présent ne démontre qu'il en fût réellement venu à un acte de trahison, et il est permis de croire encore qu'en négociant avec les Suédois, son premier désir était de mettre fin à une guerre dont il avait été lui-même l'un des plus désastreux instruments.

La plupart de ses immenses propriétés furent confisquées par la couronne. Mais son palais de Prague appartient encore à un de ses descendants en ligne collatérale, qui l'a conservé dans sa grandeur première. Wallenstein le fit construire, en 1623, sur l'emplacement occupé par vingt maisons qui furent achetées par ses ordres et démolies. Il se compose d'un vaste corps de logis à deux étages, et renferme, dans l'enceinte de ses murs, trois grandes cours et un large jardin. Ce fut là que Wallenstein vint demeurer dans le temps qui s'écoula entre ses deux suprêmes commandements, et il y vivait avec un faste que peu de souverains d'Allemagne auraient pu se permettre. Lui qui avait été, dans sa jeunesse, l'un des pages du margrave de Burgau, il avait autour de lui soixante pages de famille noble, quatre chambellans, douze barons remplissant l'office de chevaliers d'honneur, une garde de cinquante soldats. Il avait dans ses étables, garnies d'auges en marbre, trois cents chevaux de choix; et quand il entreprenait quelque excursion, il ne lui fallait pas moins de cinquante voitures pour lui et sa suite, et de cinquante chariots pour sa cuisine et ses bagages. A cette époque, il possédait les duchés de Sagan, de Glogau, d'immenses domaines en

Digitized by Google

Bohême et en Moravie. On évaluait ses revenus à six millions de thalers (près de 24 millions de francs); et cependant telle était sa prodigalité que parfois, avec cette incroyable fortune, il se trouvait gêné.

Le comte de Wallenstein auquel appartient ce château, l'a fait récemment réparer et en a restauré avec soin quelques-uns des principaux ornements, entre autres les cariatides de la salle d'audience et le plafond de cette même salle, où une peinture à fresque représente le glorieux duc de Friedland assis dans un char traîné par les chevaux du soleil. Ainsi que Louis XIV, il ne se contentait plus des emblèmes terrestres. Comme signe de sa puissance, il adoptait le soleil. Une autre curiosité de cette splendide demeure est la chapelle décorée de tapis, de tentures, de prie-Dieu, comme au temps de Wallenstein, et, dans le jardin, le cabinet astrologique, ce fatal cabinet où le crédule général poursuivait ses rêves audacieux, avec l'astrologue Seni, qui, dit-on, était soudoyé par la cour d'Autriche pour le tromper et rendre compte de tous ses projets.

Au-dessus de cette cité princière du Kleinseite s'élève la couronne de Prague et de la Bohême, le quartier du Hradschin, l'église métropolitaine, la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, le palais archiépiscopal, plusieurs autres palais, et enfin le château du souverain. C'est une ville encore, une ville de 5,000 âmes, où sont réunies toutes les splendeurs de la royauté et de l'église, et où l'on voit aussi une profonde misère. De sombres masures s'abritent au pied des pompeux édifices du Hradschin, comme des plantes chétives sous les rameaux des grands chênes. Les heureux possesseurs des habitations seigneuriales qui décorent les flancs de cette colline ne peuvent sortir de leurs demeures sans rencontrer une population d'ouvriers infirmes, de vieillards indigents. J'espère que cet aspect leur donne un salutaire enseignement d'humilité et de charité. Une des rues où végètent ces familles de prolétaires s'appelle, par une sorte de dérision, la Ruelle-d'Or (*Goldene Gasschen*); une autre, le

Digitized by Google

Nouveau-Monde. Le monde du pauvre est le plus ancien et, par malheur, le plus durable. Quel contraste entre ces deux rues et les riants jardins, et les brillantes colonnades, et les trésors de toute sorte qui les avoisinent ! Mais où trouver une cité des hommes qui n'ait cette ombre dans son éclat, cette tache au front, cette plaie au cœur ?

La chapelle Notre-Dame-de-Lorette a été construite par la comtesse Lobkowicz, sur le modèle de la *Santa-Casa*, et enrichie par de nombreux présents.

L'église métropolitaine, qu'on appelle aussi l'église de Saint-Vit, est un monument d'une beauté et d'une grandeur solennelles. C'est le roi Jean de Luxembourg qui, au quatorzième siècle, en posa la première pierre. Le plan en fut fait par Mathias d'Arras et par Pierre Arler de Gmund, le fils de Henri Arler qui édifia l'église de Burgos et le dôme de Milan. La cathédrale de Prague devait être une imitation grandiose de celle de Cologne; mais ici, comme à Cologne, les générations auxquelles cette religieuse entreprise était léguée ne purent l'achever, et, de plus, l'œuvre superbe commencée par le roi Jean, continuée avec ardeur par son noble fils Charles IV et par son successeur, fut dévastée par les éléments et par la fureur des hommes, souvent plus redoutable que celle des éléments. En 1541, une des deux tours de cette cathédrale s'écroula dans un incendie; l'autre était considérablement endommagée. On en abattit le faîte. Elle avait cinq cent huit pieds d'élévation; on la réduisit à une hauteur de trois cent quatorze pieds. En 1648, les Suédois la dépouillèrent de la plupart de ses riches ornements. En 1757, les Prussiens la bombardèrent pendant cinq jours de suite.

Tous ces dégâts ont été pourtant dignement réparés, et ses chapelles remplies de trésors par la munificence des princes et des grandes familles de Bohême. Telle est entre autres la chapelle de Saint-Jean-Népomucène, où l'on voit un autel en argent qui pèse, dit-on, trente quintaux, quatre anges en argent massif, vingt grosses

Digitized by Google

Digitized by Google

première pierre. Le plan en fut fait par Mathias d'Arras et par Pierre Arler de Gmünd, le fils de Henri Arler qui édifia l'église de Burgos et le dôme de Milan. La cathédrale de Prague devait être une imitation grandiose de celle de Cologne; mais ici, comme à Cologne, les générations auxquelles cette religieuse entreprise était [illegible] ne purent achever, et, de plus, l'œuvre superbe commencée par [illegible], continuée avec ardeur par son noble fils Charles IV, [illegible] fut dévastée par les éléments et par la fureur des hommes, souvent plus redoutable que celle des éléments. En 1541, une des deux tours de cette cathédrale s'écroula dans un [illegible]; l'autre était considérablement endommagée. On en abattit le faîte. Elle avait cinq cent huit pieds d'élévation; on la réduisit à une hauteur de trois cent quatorze pieds. En 1648, les Suédois la dépouillèrent de la plupart de ses riches ornements. En 1757, les Prussiens la bombardèrent pendant cinq [illegible] de suite.

[illegible] la chapelle [illegible] trente quintaux, [illegible]

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

lampes façonnées avec le même métal, et une autre en or qui a souvent tenté de sacriléges convoitises. Ce n'est pas là pourtant que le peuple de Bohême se plaît à célébrer la fête de son patron. C'est sur le Karlsbrücke, à l'endroit où l'on dit que le fidèle confesseur fut précipité dans la rivière. Là, chaque année, le 16 mai, on érige une chapelle, et de toutes parts on voit arriver une multitude de fidèles qui s'agenouillent sur cette place vénérée. La fête dure huit jours. Pendant ces huit jours, la circulation du pont est interdite à toutes les voitures. Il y a quelques années, on a vu, en cette semaine de mai, 85,000 pèlerins se prosterner successivement devant la plaque en marbre consacrée à la mémoire du courageux martyr. Trente prêtres étaient, du matin au soir, occupés à entendre la confession de ces fervents chrétiens et à leur administrer les sacrements.

En même temps que Charles IV élevait les ogives, les colonnettes, les majestueux arceaux et la cathédrale de Saint-Vit, il construisait, sur le modèle de notre ancien Louvre, le château dont la vaste façade domine aujourd'hui la montagne du Hradschin, et dans ce même temps encore, il préparait la fondation de l'Université de Prague. Il liait ainsi sa vie à trois nobles œuvres. Il réunissait dans sa pensée les religieuses conceptions de l'art gothique, l'image d'un royal édifice, et la perspective d'un nouvel établissement scientifique. Que de grandes choses il a faites, ce généreux fils de la maison de Luxembourg, et quel souvenir il a laissé! Il aimait sincèrement son royaume de Bohême. Il se plaisait à contempler du haut du Hradschin sa belle ville de Prague florissant au bord de la Moldau, et dans l'élan de son affection, il disait que c'était un jardin de délices, dans lequel se délectaient les rois (*Hortum deliciarum in quo reges deliciarentur*). La Bohême l'a aimé aussi et lui a voué un profond sentiment de gratitude.

Heureux les souverains qui comprennent comme celui-ci leur mission de souverain, qui appliquent leur sagesse à maintenir l'ordre et la paix dans leur pays, qui emploient leur puissance à

Digitized by Google

le doter de fécondes institutions. Ils se font chérir et vénérer dans le cours de leur règne, et les édifices qu'ils ont élevés subsistent comme les monuments de leur intelligente autorité, et les germes d'art, de science qu'ils ont répandus autour d'eux fructifient dans l'avenir!

Le château, commencé par Charles IV au quatorzième siècle, ne fut achevé qu'en 1774 par Marie-Thérèse. Mais, bien longtemps avant que la première pierre de ce château fût posée, les rois et les ducs du pays habitaient déjà sur cette sommité. On dit que Libussa, après avoir construit sa forteresse de Wissehrad, établit sa demeure sur cette montagne qui s'élève en face de l'Altstadt. Les pierres du Wissehrad ont servi à bâtir une caserne, et depuis un millier d'années le Hradschin a été, sauf quelques interruptions, la demeure des souverains de la Bohême. Tel qu'il est aujourd'hui, sur sa haute sommité, avec sa magnifique façade, ses vastes jardins, sa ceinture de palais, son dôme de Saint-Vit, c'est l'une des résidences royales les plus imposantes que l'on puisse voir, et c'est, sans contredit, l'une des plus anciennes. Que de dynasties elle a successivement abritées dans ses murs depuis celle du rustique Przesmyl jusqu'à celle de l'impériale maison de Habsbourg! Que d'événements elle a vus depuis le paganisme de Tsèques jusqu'à la guerre des hussites, aux insurrections des protestants, et à la reconstitution de la loi catholique.

Sur sa cime solitaire, cette résidence a conservé je ne sais quel caractère de majesté austère et de noblesse mélancolique qui, de prime abord saisit la pensée et semble attirer les grandeurs déchues. C'est là que l'empereur Ferdinand, qu'on a surnommé Ferdinand le Bon, s'est retiré après avoir abdiqué sa couronne dans la tempête de 1848. C'est là que vers la fin de sa triste destinée vécut quelque temps celui qui à sa naissance était salué du nom de roi de Rome. C'est là que pendant mon premier séjour à Prague, habitaient d'autres exilés dont le peuple de Paris avait en trois jours renversé le trône, le plus vénérable trône de l'Europe.

Digitized by Google

Dans leur amour pour la France, ils retrouvaient là, le souvenir de la France, une imitation du Louvre, une page d'histoire de ce roi Jean qui, du milieu de la Bohême, courait se joindre aux légions de la France, dans les champs de Crécy; une autre qui leur racontait comment le maréchal de Belle-Isle avait fait flotter le drapeau de la France sur ce même Hradschin, et comment il l'y avait courageusement entretenu; une autre enfin qui les entretenait de Marie-Thérèse, la mère de Marie-Antoinette, l'aïeule de la duchesse d'Angoulême. Mais ils ne semblaient guère se soucier des annales qui pouvaient leur rappeler un passé glorieux. Ils priaient et ils employaient l'humble fortune que la Révolution leur avait laissée á soulager les pauvres gens dont la misère attendrissait leur cœur sur ce sol étranger. Les habitants de Prague les regardaient passer en silence avec une touchante expression de respect; les indigents avaient promptement appris à les bénir, et pas un démocrate, ayant une bonne fibre dans l'âme, n'aurait pu voir sans en être ému ce beau vieillard avec ses enfants, dans la noble attitude que la foudre parisienne n'avait pu lui enlever, dans le calme sentiment de son infortune, dans sa religieuse résignation Dans quelque parti politique qu'on se range, en ces tristes temps de partis, il est des situations qui doivent rappeler les oppositions les plus tenaces à cette pensée de Virgile : *Res sacra miser*, et j'ai des amis à qui je songe avec douleur, en écrivant ces mots du poëte latin.

Prague n'est pas seulement une ville de commerce et d'industrie et une ancienne capitale, c'est aussi une ville littéraire. Elle a son Université, ses bibliothèques, son théâtre, l'un des meilleurs de l'Allemagne, son musée où l'on recueille avec soin tout ce qui tient à l'archéologie et aux productions de la Bohême. Ses grands seigneurs ont tous dans leurs palais des collections de livres et de tableaux qu'ils exposent complaisamment aux regards des amateurs, et la plupart de ses couvents renferment des bibliothèques considérables.

Digitized by Google

Par suite des révolutions politiques, le caractère germanique prédomine dans le mouvement intellectuel de cette ville, dont la grande majorité des habitants appartient à la race slave. Et pourtant le peuple n'a jamais renoncé à sa langue nationale, à sa langue tsèque, l'un des principaux rameaux de ce riche, flexible et harmonieux idiome slave, qui résonne depuis les extrémités septentrionales de la Russie jusqu'aux rives de l'Adriatique, à travers la Pologne, la Lusace, la Moravie, la Carniole, la Styrie, l'Illyrie, la Croatie, le Montenegro et la Serbie.

Pendant longtemps les Bohêmes ont raconté dans cette langue leurs combats, célébré leurs triomphes, soupiré leurs élégies de deuil et leurs rêves d'amour. Pendant longtemps aussi, cette langue fut l'instrument de leurs controverses religieuses et de leurs manifestations politiques. Dans l'intéressant recueil publié sous le titre de *Starobyla Skladanie*, par M. Hanka, on trouve des fragments d'épopées nationales, de chants de guerre et de chants d'amour qui datent du douzième ou tout au moins du treizième siècle. Le savant bibliothécaire du musée national de Prague les a découverts parmi de vieux papiers enfouis dans l'église de Köninginhof.

M. Celakowsky a publié, en outre, un recueil de chants populaires, dont quelques-uns remontent aussi jusqu'au treizième siècle. De ce même siècle encore on a conservé une légende rimée des douze apôtres, et une traduction du Psautier.

En 1311, Balthazar de Tultan traduisit en langue bohême le Nouveau Testament.

L'établissement de l'Université de Prague, en 1348, donna une vive impulsion aux érudits et aux lettrés de la Bohême. A cette époque, tous les actes officiels étaient rédigés en langue tsèque. Un chanoine d'Albunzlaw composa dans cet idiome une chronique en vers du royaume. Jean Huss traduisit dans ce même idiome plusieurs écrits de Wieclef. La Bible fut traduite en 1411, imprimée en partie à Prague en 1475, et en entier en 1488. Pendant tout le seizième et le commencement du dix-septième siècle,

Digitized by Google

la presse fut un des moyens de défense des Thaborites, puis des protestants.

Dans la longue lutte que ces divers partis soutinrent contre l'Autriche, ils ne combattaient pas seulement pour leur dogme religieux, ils combattaient pour leur liberté, pour le maintien de leurs anciens priviléges contre une tentative de pouvoir absolu, pour la nationalité de la Bohême, contre la prédominance de l'empire d'Allemagne.

A la journée de la Montagne blanche, ils furent vaincus, terrassés, tous les germes d'opposition écrasés, toute la face du royaume renouvelée. A cette bataille, a dit un écrivain, finit l'histoire de Bohême, à cette bataille commence l'histoire des peuples étrangers en Bohême.

Dès cette époque, en effet, le royaume des Tsèques est resté passivement sous la domination de l'Autriche. En premier lieu, il a été complétement ramené au catholicisme ; en second lieu, il a été peu à peu germanisé dans ses institutions, dans ses mœurs, dans son développement social et intellectuel. L'aristocratie bohême a adopté les usages de Vienne, et les patriciens, les négociants, les bourgeois, imitent la noblesse.

Ici, comme en Hongrie, l'Autriche s'efforce de propager la langue allemande. Tous les actes administratifs sont publiés dans cette langue, tous les fonctionnaires, depuis le plus élevé jusqu'au plus petit, doivent la parler et l'écrire, et elle est d'*office* enseignée dans toutes les écoles.

Mais depuis une trentaine d'années, un mouvement de régénération littéraire s'est manifesté en Bohême. Des philologues tels que Dobrowsky et Hanka ont remis en lumière les trésors de cette belle langue des Tsèques, si longtemps oubliée, ou dédaignée. Des poëtes comme Puchmayer, Jungmann, Polak, Turinsky, et surtout Kollar, ce chantre enthousiaste de la grande famille des peuples ont repris la populaire *Gussla* et ont réveillé parmi leurs concitoyens le sentiment et l'amour de ces mélodies nationales.

Digitized by Google

« O ma Slavonie! s'écrie Kollar dans un de ses patriotiques sonnets, ils sont nombreux les outrages que le temps et un destin hostile t'ont fait subir. Tu as été, dans ton abandon, trahie par tes propres enfants et par les étrangers, opprimée par les Tartares et les Magyars, et par cette trompeuse, par cette cruelle race allemande qui t'a dépeuplée. Mais l'amour, le doux amour du sol natal te donne une compensation à tes souffrances, dans la possession du noble idiome de tes pères, et si les Germains avaient pu parvenir à le proscrire, c'eût été une honte pour nous plus que pour eux. Ils l'ont voulu, mais leur voix étrangère a retenti sans effet à nos oreilles, tu le sais, ô Slavonie! les vains bruits n'enfantent pas la sagesse.

« O Slavonie! s'écrie le même poëte dans une autre de ses compositions enthousiastes, Slavonie, dont le nom éveille à la fois un sentiment de joie et de peine ; vaste région tantôt blessée par la trahison et comprimée par la douleur ; tantôt surgissant pleine de force, avec un nouvel éclat. Depuis les cimes des Carpathes jusqu'à celles de l'Oural, depuis les déserts de sable brûlés par le soleil jusqu'aux vastes champs de neige, tu apparais à tous les regards dans ta grandiose majesté ; tu as survécu à tes infortunes, tu as résisté à l'idolâtrie des autres nations, et à la noire ingratitude de tes fils. Avec les ruines de l'ancien temps, tu t'es fait, sur un sol éternel, un temple d'où tu portes au loin l'action de ta sublime énergie. »

Cet appel à la gloire du passé, à la puissance de la race slave a été entendu.

Il y a maintenant en Bohême toute une jeune génération d'artistes, de philologues, de poëtes, dont les recherches érudites et les œuvres portent l'empreinte d'un vif sentiment national, et d'année en année on voit s'accroître le nombre des livres en langue bohême, et cinq journaux de Prague, cinq journaux scientifiques et littéraires sont publiés dans cette langue.

Dans ces deux chapitres, j'ai essayé de donner sinon une com-

Digitized by Google

plète, au moins une consciencieuse esquisse de l'histoire et des principaux caractères de la Bohème.

Qu'il me soit maintenant permis de dire avec mon cher poëte, La Fontaine :

Bornons ici cette carrière,
Les longs ouvrages me font peur.

S'il plaît à Dieu, je continuerai ce voyage et le raconterai dans un autre volume.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES SOMMAIRES

CHAPITRE PREMIER.

Souvenirs de l'Allemagne. — Départ. — Strasbourg. — La flèche de la cathédrale. — Le pays de Bade. — Le sommeil de Carlsruhe. — La bijouterie de l'Allemagne. — Les Lohnkutscher. — Une vieille connaissance. — Un dîner d'auberge. — L'hôtelier allemand. — Ludwigsbourg ; la légende de l'anneau. — Eberhard et la comtesse Grœwenitz. — La Lore Lay. — Ohlenschlæger. — Schiller.— Son enfance.— Ses premières études. — L'école de Iahn. — L'école académique. 1

CHAPITRE DEUXIÈME.

État actuel de Ludwigsbourg.— La tombe de Zeppelin.—Frédéric Ier.—Stuttgardt. — La couronne du palais.— Les bibliothèques. — Les joies d'un bibliographe. — Instruction publique dans le Wurtemberg. — Poésie de la Souabe. — Les Minnesinger. — Schubart. — Sa captivité. — Ses élégies. — Art et littérature modernes.— Dannecker. — Menzel. — G. Schwab. — Uhland. — Promenades à Cannstadt. — Un soir d'été. 28

CHAPITRE TROISIÈME.

L'Alpe souabe. — Gœppingen. — Le berceau des Hohenstaufen. — Henri IV. — Son enfance. — Ses combats. — Ses voyages en Italie. — Ses dernières guerres. — Les Guelfes et les Gibelins.— Frédéric Barberousse.— Conradin.— *Hic transibat Cæsar.* — *Weibertreue.* — Gmund. — Le joueur de violon. . . . 43

CHAPITRE QUATRIÈME.

Les légendes de l'Allemagne. 57

CHAPITRE CINQUIÈME.

Ulm. — Ancienne prospérité. — La cathédrale.— L'émotion de mistress Trollope. — Transformation des monuments. — Augsbourg. — Sa primitive histoire. — Construction de l'église. — Opulence d'Augsbourg. — Relations des princes avec les bourgeois. — Trois grands mariages. — Histoire d'Agnès Bernauer. — Les Fugger. — L'ère des désastres. — État actuel d'Augsbourg.— La Fuggerei. — Nymphenburg.— Munich une selle d'or. — Guillaume le pieux.— L'ordonnance des processions. — Maximilien. — Max-Emmanuel. — Ses voyages et ses mariages.— Charles-Albert.— Le lit impérial.—Charles-Théodore. — Louis Ier. — Les peintres, les sculpteurs. — Les nouveaux édifices de Munich. — Lola

Digitized by Google

Montès. — Les vers du Roi. — Le trésor du palais. — Les frères Boisserée. — Agrandissement de la ville.— Un bail ou la vie.— Institutions de bienfaisance. 88

CHAPITRE SIXIÈME.

Tegernsée.— Une guérison du cœur.— Une rencontre peu agréable. — La leçon de français dans l'*eilwagen*. — Salzbourg. — Mozart. — Paracelse. — Le Wunderberg. — Le Tyrol. 117

CHAPITRE SEPTIÈME.

Innsbruck.— L'enceinte des montagnes.— Les monuments. — Société nationale. — Le musée Ferdinand. — Kleinhans. — L'éducation d'un aveugle. — Division topographique du Tyrol. — La vallée de l'Inn.— Ses produits. — Son industrie. — Les paysans artistes. — Le commerce d'Imst. — Les pâturages. — Effet moral de la pauvreté. — Les glaciers. — Piété des Tyroliens. 131

CHAPITRE HUITIÈME.

Les lawines. — Le voyage en poste. — Le postillon du Tyrol. — La légende du pain. — Les chapelles. — Martinswand. — Le Solstein. — Landeck. — Frédéric à la poche vide. — L'Arlberg. — La chronique du religieux de Saint-Galles. — Trajet difficile. — Passage périlleux. — Saint-Christophe. — Tradition populaire. — L'hospice de l'Arlberg. — Henri Fiedelkind. — L'auberge de Stuben. — Le prêtre de Klosterlé. 151

CHAPITRE NEUVIÈME.

L'été dans les montagnes.— Les touristes anglais.— Encore Innsbruck. — Rêverie à travers champs. — Une ancienne connaissance. — Quelques coutumes des Tyroliens. — Le chasseur de chamois. — La guerre de l'indépendance. — Le récit d'un vieux soldat. — André Hofer. — La maison de Sand. — La veuve de Hofer. — Complément du récit. — Causes de l'insurrection. — Hofer. — Speckbacher. — Haspinger. 176

CHAPITRE DIXIÈME.

La route du Brenner. — Aspect des glaciers. — Hauteur des différents passages. — Souvenirs historiques du Brenner. — Un catastrophe sur la montagne. — Un deuil à Sterzing. — L'autre versant du Brenner. — Brixen. — Les œuvres d'un prélat. — La Wirhschaft de Mahr. — Le héros ignoré. — Clausen. — Le château de Seben. — Botzen. — Trente. — Le concile. — La fête de Saint-Vigile. 203

CHAPITRE ONZIÈME.

L'Illyrie. — Traditions historiques. — La Carinthie. — Le trône en pierre de Zollfeld. — Villach. — Klagenfurt. — Les Carinthiens. — Leurs travaux. — Leurs coutumes. — Trieste. — Son ancienne histoire. — Ses guerres. — Sa réunion à l'Autriche. — La députation de la bourse. — Le Lloyd. — Organisation et succès de cette société. — La bora et le sirocco. — Population. — Multiplicité de races et d'idiomes. — Variété de costumes. — Les Zichi. — La bibliothèque. — Collection de M. Rossetti. — L'hôtel prudent. . . . 221

CHAPITRE DOUZIÈME.

La Carniole. — Le Carst. — Les Dollinas.— Les grottes d'Adelsberg. — Cascades et ruisseaux. — Les anciens charretiers. — Laybach. — Population slave. —

Digitized by Google

Maisons champêtres. — La vallée de Krainburg. — La Sawa. — Les ponts en bois. — Feistritz. — Le lac de Veldes. — Le château. — La cloche miraculeuse. — Chant slave. 245

CHAPITRE TREIZIÈME.

Le chemin de fer de Trieste. — L'ouvrier allemand. — Babouk. — Les trouées dans les montagnes. — Les wagons autrichiens. — Beauté de la contrée. — Souvenirs historiques. — La Styrie. — Ses montagnes. — Ses rivières. — Population. — Industrie. — Les Sennerines. — Chants des montagnes. — Le couvent d'Admont. — Steinbrucke. — Cilly. — Marburg. — Histoire d'une ombrelle. — Une soirée russe. — Ober Wilden. — Tycho-Brahé. — Gratz. — Les fonctionnaires en retraite. — Le Schlossberg. — L'archiduc Jean. — Ferdinand II. — Jungfernssprung. — Murzzuschlag. — Les troupes autrichiennes. — Neuberg. — Mariazell. — La tradition. — La première chapelle. — L'église. — Les pèlerinages. — Prière du soir. 260

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Le Danube. — Sa source. — Son cours. — Diversité de races. — Paysage. — Histoire. — Colonisation romaine. — Les villes des rives du Danube. — Les champs de bataille. — Traditions du moyen âge. — Aggstein. — Un mariage manqué. — Durrenstein. — Richard Cœur de Lion. — Légendes du diable. — Légendes d'amour. — Légendes religieuses. — Saint-Florian. — Melk. — Les bateliers du Danube. — La compagnie de navigation. 294

CHAPITRE QUINZIÈME.

Un entretien sur Vienne. — La police. — L'inquisition. — Rencontre d'un Viennois. — La première formalité des bureaux. — Les livres à l'index. — Le peuple viennois. — Les jours de fêtes. — François II. — Sa popularité. — Ses audiences. — Une lettre de M. de Metternich. — Léopoldsberg. — Panorama de la capitale. — 1683, Sobieski. — La ville et les faubourgs. — L'aristocratie. — Le salon de M. de Metternich. — Le plus ancien café de Vienne. — Établissements scientifiques et littérair — Les écrivains. — La cathédrale de Saint-Étienne. — Son histoire. — Les nvirons de Vienne. — Le Prater. — Schœnbrunn. — Laxenburg. — Baden. 323

CHAPITRE SEIZIÈME.

La Hongrie, *terra incognita*. — Ses gloires historiques. — Étendue de la Hongrie. — Les montagnes et les rivières. — Production. — Tableaux pittoresques. — — La pouszta. — Les vieux châteaux. — Variété de races. — La Hongrie, boulevard de la chrétienté. — Les villages. — Le livre de M. de Pronay. 355

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Les rives du Danube. — Léopold et Sobieski. — Presbourg. — L'ancien château. — La couronne de saint Étienne. — Le couronnement des rois de Hongrie. — Le palais de la Diète. — L'Au. — La waage. — Les pousztas. — Le désert et les habitations. — Les caravanes de charretiers. — La chasse aux grues. — Le cabaret de la pouszta. — Les champs cultivés. — Coutume des paysans. — Gran. — La cathédrale. — Le primat. — Le clergé hongrois. — Les diverses communautés religieuses. — Privilége du clergé catholique. — Ses revenus. 365

Digitized by Google

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Bude. — Les bains turcs. — Pesth. — Le pont. — La foire. — Les différents contrastes. — Les tables d'hôte. — Histoire de Pesth. — Les nouveaux édifices. — Le Ludoviceum. — Progrès du commerce. — Institutions scientifiques. — Bibliothèques. — L'académie. — Le musée national. — Les théâtres. — Le Casino. — Développement littéraire. — La langue hongroise instrument d'opposition. — Les poëtes. — La femme qui attend. — Petœfi. 387

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

La Bohême. — Son étendue et sa configuration. — Son isolement. — Caractère de son histoire. — Premiers habitants. — Les Slaves. — La tribu des Tsèques. — Traditions primitives. — Krok et Libussa. — Le paysan roi. — Mythologie des Tsèques. — Conversion au christianisme. — Saint Wenzel. — Cruautés de quelques souverains. — Littérature. — Fondation de l'Université. — Changement de dynastie. — Les Luxembourg. — Jean Ier. — Charles IV. — Wenzel. — Apparition de Jean Huss. — Ziska. — Le Thabor. — Guerre des Hussites. — L'hymne de guerre de Ziska. — Ravages et dévastations. — Division des Hussites. — Mort de Ziska. — Les deux Procope. — Continuation de la guerre. — Défaite des Thaborites. — Sigismond. — Ferdinand Ier. — Négociation de la Bohême avec l'électeur de Saxe. — Arrêts de Ferdinand. — Maximilien. — Rodolphe. — Mathias. — Ferdinand II. — Révolte des protestants. — La défénestration de Prague. — Ferdinand assiégé dans son palais. — Commencement de la guerre de Trente ans. — Le Palatin Frédéric. — La bataille de la Montagne Blanche. — La Bohême vaincue. — Arrêts de mort et proscriptions. — Nouvelles invasions de la Bohême. — Le maréchal de Belle-Isle. — Chebert. 430

CHAPITRE VINGTIÈME.

Prague. — Sa situation. — Aspect imposant. — Analogie avec Moscou. — La Moldau. — Sophien Insel. — Attraction des vieilles gens et des vieilles villes. — L'Altstadt. — Le *Pulverthurm*. — Le *Gross-n-Ring*. — Kœnigshof. — L'église de Teyn. — La cité des Juifs. — Leur misère. — Leur oppression. — Le cimetière. — Le pont de Charles. — Saint Jean Népomucène. — Le Kleinseite. — La cité des palais. — Richesse de l'aristocratie bohême. — Le palais de Wallenstein. — Le Hradschin. — Splendeur et pauvreté. — Notre-Dame-de-Lorette. — La cathédrale. — Le château royal. — Charles IV. — Caractère austère de Hradschin. — Les grandeurs déchues. — Prague, ville littéraire. 470

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

Digitized by Google

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE MORIZOT

VOYAGE PITTORESQUE EN ALLEMAGNE

Par M. Xavier Marmier. 1 beau volume grand in-8°, illustré de 24 gravures, par Rouargue, dont 4 coloriées. 20 fr.

VOYAGE PITTORESQUE EN ANGLETERRE, EN ÉCOSSE ET EN IRLANDE

Par M. Louis Énault. 1 magnifique volume grand in-8°, illustré de 22 superbes gravures, dont 4 types, par Gavarni, coloriés. 20 fr.

VOYAGE PITTORESQUE SUR LES BORDS DU RHIN

Par M. Edmond Texier. 1 beau volume grand in-8°, illustré de 24 gravures, par Rouargue, dont 4 coloriées. 20 fr.

VOYAGE PITTORESQUE EN HOLLANDE ET EN BELGIQUE

Par M. Edmond Texier. 1 superbe volume grand in-8°, illustré de 23 gravures sur acier, par MM. Rouargue frères dont 4 coloriées. 20 fr.

PARIS ET LES PARISIENS AU XIX^e^ SIÈCLE

MŒURS, ARTS ET MONUMENTS

Texte par MM. Alex. Dumas, Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Paul de Musset, Louis Énault, Defayl; illustrations par MM. Eugène Lami, Gavarni et Rouargue, 1 splendide volume grand in 8°. 28 fr.

CONSTANTINOPLE ET LA MER NOIRE

Par Méry. 1 beau volume grand in-8°, illustré de 22 gravures, par Rouargue, dont 6 coloriées. 20 fr.

MALTEBRUN. — GÉOGRAPHIE COMPLÈTE ET UNIVERSELLE

Par Malte-Brun fils. Nouvelle édition continuée jusqu'à nos jours d'après les documents scientifiques les plus récents, les derniers voyages et les dernières découvertes. 8 gros volumes grand in-8°, d'environ 660 pages chacun; illustrés de 50 belles gravures en acier, de 13 cartes et planches. — Brochés. 60 fr.

MALTEBRUN. — GÉOGRAPHIE COMPLÈTE ET UNIVERSELLE

Par Malte-Brun fils. Édition classique, aussi complète que celle annoncée ci-dessus. 8 gros volumes in-8°, cavalier d'environ 660 pages chacun, ornés de 8 gravures et de 13 cartes et planches. — Brochés. 36 fr.

VOYAGE PITTORESQUE EN ITALIE

Par M. Paul de Musset, 2 superbes volumes grand in-8°, illustrés de 48 gravures par MM. Rouargue frères, dont 12 coloriées. — Brochés. 40 fr.

VOYAGE PITTORESQUE EN RUSSIE ET EN SIBÉRIE

Par M. Charles de Saint-Julien. 1 magnifique volume grand in-8°, illustré de 21 gravures sur acier, dont 8 coloriées. — Brochés. 20 fr.

Digitized by Google

VOYAGE PITTORESQUE EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL

Par M. E. Bégin. 1 magnifique volume grand in-8° illustré de 10 gravures coloriées et de 26 gravures représentant les monuments les plus remarquables, dessins de M. Rouargue. — Broché. 20 fr.

JÉRUSALEM ET LA TERRE SAINTE

Notes de voyages recueillies et mises en ordre par M. l'abbé G. D. Un splendide volume grand in-8°, illustré de 24 superbes gravures sur acier, par M. Rouargue, d'un plan de Jérusalem et d'une carte de la Terre sainte. — Broché. 20 fr.

VOYAGE PITTORESQUE EN SUISSE, EN SAVOIE ET SUR LES ALPES

Par M. E. Bégin, 1 magnifique volume très-grand in-8°, sur jésus, illustré par MM. Rouargue frères de 16 belles gravures sur acier et de 8 planches de costumes coloriées.—Broché. 20 fr.

LE VOYAGE AUTOUR DU MONDE

Contenant la description pittoresque des divers pays, le tableau des mœurs, religions et gouvernements de tous les peuples, etc., par MM. Champagnac et Olivier. 1 beau volume grand in-8°, de 660 pages, illustré de 6 vues sur acier et de 16 gravures de costumes coloriées. — Broché. 20 fr.

LE BUFFON DE LA JEUNESSE

ZOOLOGIE — BOTANIQUE — MINÉRALOGIE

Par P. Blanchard. Revu, corrigé et considérablement augmenté par M. Chenu. 1 beau volume grand in-8° jésus de 600 pages, illustré de planches en dehors du texte, contenant plus de 400 sujets d'histoire naturelle. 16 fr.
— Avec les gravures coloriées. 28 fr.

HISTOIRE DES NAUFRAGES

DÉLAISSEMENT DE MATELOTS, HIVERNAGES, INCENDIES DE NAVIRES ET AUTRES DÉSASTRES DE MER

D'APRÈS M. EYRIÈS

Nouvelle édition, revue, augmentée et précédée d'une préface, par Ernest Faye. 1 beau volume grand in-8°, illustré de 8 belles gravures par Rouargue. — Broché. 10 fr.

LE PLUTARQUE DE LA JEUNESSE

Abrégé des Vies des plus grands Hommes de toutes les Nations, par P. Blanchard. Nouvelle édition soigneusement corrigée et augmentée. 1 beau volume grand in-8°, illustré de 8 belles gravures sur acier. — Broché. 10 fr.

AVENTURES DES VOYAGEURS

Coup d'œil autour du monde, par M. Hombron, l'un des compagnons de Dumont d'Urville dans son voyage au pôle sud et en Océanie, pendant les années 1837 à 1840. — Ouvrage imité de P. Blanchard, 2 volumes grand in-8°, illustrés de 48 dessins de V. Adam, dont 8 coloriées. — Brochés. 20 fr.

Chaque volume se vend séparément. 10 fr.

LES CARACTÈRES DE LA BRUYÈRE

Précédés d'une Notice de M. Sainte-Beuve, de l'Académie française, suivis du discours à l'Académie et de la traduction de Théophraste. Edition illustrée d'environ 150 dessins de Penguilly, Grandville et J. David, etc., 26 grands dessins tirés à part sur papier de Chine. 1 magnifique volume in-8°. — Broché. 16 fr.

LES SYMPHONIES DE L'HIVER

Par MM. Jules Janin et Gavarni. 1 beau volume grand in-8°, illustré de 15 magnifiques dessins de Gavarni, gravés sur acier. 16 fr.

Digitized by Google

LES PETITS BONHEURS DE LA VIE

Par MM. JULES JANIN et GAVARNI. 1 beau volume grand in-8°, illustré de 15 magnifiques dessins de Gavarni, gravés sur acier. 16 fr.

IMITATION DE JESUS-CHRIST

Traduction nouvelle par M. DARBOY, vicaire général de Paris, protonotaire apostolique, augmentée de Réflexions a la fin de chaque chapitre, approuvée par Monseigneur l'archevêque de Paris, et illustrée de 12 magnifiques dessins d'Overbeck, et d'un titre rehaussé en or. 1 très-beau volume grand in-8°. — Broché. 12 fr.

LA BIBLE DE ROYAUMONT

Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, revue, corrigée et augmentée, par un ancien professeur de théologie, et publiée avec l'agrément de Monseigneur l'archevêque de Paris. 1 superbe volume très-grand in-8° sur jésus, de près de 600 pages, avec une gravure à chaque page. — Broché. 16 fr.

LES ENFANTS DE LA BIBLE

Par M. l'abbé SERGENT. 1 superbe volume grand in-8°, illustré de 11 dessins de Staal, gravés sur acier par MM. Blanchard, Nargeot, Massard, etc. 16 fr.

GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE ET DE SES COLONIES

Par MALTEBRUN, fils. Consciencieux et remarquable travail, continué jusqu'à nos jours d'après les documents les plus récents. 1 beau volume grand in-8° de 575 pages, illustré de 12 belles gravures sur acier. — Broché. 10 fr.

LES NAVIGATEURS FRANÇAIS

Par M. LÉON GUÉRIN, 1 volume grand in-8°, illustré de 12 belles gravures, dont 6 coloriées 12 fr.

LES CONTES DU CHANOINE SCHMIDT

TRADUCTION DE CERFBER DE MEDELSHEIM. Illustrations de Gavarni. 150 bois dans le texte et 20 lithographies. 2 volumes grand in-8°. 16 fr.

LE MAGASIN DES ENFANTS

Par madame LEPRINCE DE BEAUMONT, avec une Notice par madame EUGÉNIE FOA. Illustré de 300 vignettes et de 10 lithographies par Gavarni, Mouilleron, Wattier. 1 volume grand in-8°. Nouvelle édition. — Broché. 8 fr.

CHATEAUBRIAND. — ATALA, RENÉ

AVENTURES DU DERNIER ABENCERAGE, LES QUATRE STUARTS, VOYAGE EN ITALIE ET AU MONT BLANC

Un beau volume grand in-8°, illustré de 8 belles gravures sur chine. — Broché. 10 fr.

D'APRÈS NATURE, 40 DESSINS PAR GAVARNI

Ces quarante dessins sont divisés par dizain ; chaque dizain est accompagné de 16 pages de texte par MM. JULES JANIN, EDMOND TEXIER, EDMOND ABOUT, DE GONCOURT, etc., format grand in-4°. — Chaque dizain broché. 8 fr.

FAITS MÉMORABLES DE L'HISTOIRE DES PAYS-BAS

Depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, par J.-B.-J. CHAMPAGNAC. 1 beau volume grand in-8°, illustré par MM. Rouargue frères de 14 belles gravures sur acier. — Broché. 10 fr.

AVENTURES DE TÉLÉMAQUE

Par FÉNELON. Suivies des Aventures d'Aristonoüs, et précédées d'une Notice par M. VILLEMAIN. Un magnifique volume grand in-8°, orné d'un beau portrait et de 20 belles gravures sur acier. — Broché. 15 fr.

Digitized by Google

THÉATRE D'ÉDUCATION

Par madame DE GENLIS, nouvelle édition, corrigée et ornée de 8 belles gravures. 2 volumes in-12. — Brochés. 6 fr.

LES PETITS ÉMIGRÉS

Par madame DE GENLIS. Nouvelle édition, revue, corrigée et ornée de 4 belles gravures sur acier. 1 volume in-12. — Broché. 3 fr.

LES VEILLÉES DU CHATEAU

Par madame DE GENLIS. Nouvelle édition complétement revue et corrigée, et ornée de 12 belles gravures. 2 volumes in-12. — Brochés. 7 fr.

OUVRAGES DE GUSTAVE NIERITZ

Format petit in-8°. Chaque volume est illustré de 8 lithographies à deux teintes, par DERANCOURT. — Broché, gravures noires. 3 fr. 50 c.

— Broché, gravures coloriées. 4 fr. 25 c.

VOLUMES PUBLIÉS :

THÉOPHILE
Ou l'Enfant du Mineur
Un volume.

LES OURS D'AUGUSTUSBOURG
Épisode de l'histoire de la Saxe
Un volume.

RAPHAEL
OU
L'ENFANT AVEUGLE
Un volume.

LE PETIT MUET DE FRIBOURG
Un volume.

L'AMOUR D'UNE MÈRE
OU
LES DANGERS D'UNE GRANDE VILLE
Un volume.

LES ÉMIGRANTS
Un volume.

L'ENFANT TROUVÉ
OU L'ÉCOLE DE LA VIE
Un volume.

LES HONGROIS
Ou la Bataille de Mersebourg
Un volume.

LE SIFFLET MAGIQUE
Ou les Enfants de Hameln
Un volume.

AUGUSTE
OU
LE PETIT TAMBOUR D'ALLEMAGNE
Un volume.

LES ENFANTS D'ÉDOUARD
OU
Le cinquième commandement de Dieu
Un volume.

TOM ET BETTY
Ou la Découverte de la Vaccine
Un volume.

LES DADAS
Un volume.

PIERRE ET PAULINE
OU
LE QUATRIÈME COMMANDEMENT DE DIEU
Un volume.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

Digitized by Google

Digitized by Google



IMPRIMERIE DE P.-A. BOURDIER ET Cie
Rue Mazarine. 30.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google